00080073

NOT TO BE ISSUED OUT
WITHOUT PERMISSION.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 22 February, 2019

RIMINI

ÉTUDES SUR LES LETTRES

ET

LES ARTS AU XVE SIÈCLE

Cet Ouvrage a été imprimé sur Papier teinté et à *Cent Exemplaires sur Papier du Japon, numérotés à la Presse.*

SIGISMOND MALATESTA, FILS DE PANDOLPHE

1417-1468

D'après le Médaillon (grandeur nature) sculpté sur l'un des Piliers de l'Autel de la Madona dell Acqua, à San Francesco de Rimini.

CHARLES YRIARTE

UN CONDOTTIERE AU XVE SIÈCLE

RIMINI

ÉTUDES SUR LES LETTRES ET LES ARTS A LA COUR DES MALATESTA

D'APRÈS

LES PAPIERS D'ÉTAT DES ARCHIVES D'ITALIE

AVEC 200 DESSINS D'APRÈS LES MONUMENTS DU TEMPS

E 0073
TAYLOR LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY
R.G.34

PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1882

Tous Droits réservés

00080073

« There is nothing more curious in the history of Italy in the fifteenth century, than to see truculent soldiers, known as faithless leaders of armies, or guilty perpetrators of dreadful crimes, spending the fruit of their depredations on the erection of sacred edifices, and employing not only the best architects of the world to plan and erect, but great painters to adorn. »

« *History of the Painting in Italy.*
« CROW AND CAVALCASELLE. »

« *Rien n'est plus curieux, dans l'histoire de l'Italie au quinzième siècle, que de voir de farouches capitaines, soldats sans foi, souillés des crimes les plus odieux, employer le fruit de leurs rapines à élever des édifices sacrés, et appeler à eux pour les construire et les orner les plus célèbres architectes du monde et les plus grands peintres contemporains.* »

« CROW AND CAVALCASELLE. *History of the Painting in Italy.* Vol. II. ch. XXII, page 531. »

TABLE DES SOMMAIRES

CHAPITRE PREMIER

Pages.

CONSTITUTION DES MONARCHIES ITALIENNES. . . . . 1 à 21

Origine des monarchies italiennes. — Du rôle des capitaines d'aventure en Italie. — Transformations successives qui ont rendu possible le rôle des compagnies. — Chute du régime féodal. — Constitution des communes. — Les Républiques italiennes. — L'empereur combat l'établissement des communes. — Le Saint-Siège les soutient. — Antagonisme des deux pouvoirs. — Importance qu'acquiert le droit de cité pour les capitaines d'aventure. — Origine des querelles intestines qui vont diviser la plupart des villes d'Italie. — Les Podestats. — Les capitaines du peuple et les conservateurs de la paix. — Le Podestat sollicite l'investiture du Saint-Siège ou celle de l'Empire. — Constitution des dynasties locales par les grands condottieri ou par les Podestats. — Circonstances morales nées de ces circonstances politiques. — L'esprit d'aventure. — L'individualisme. — L'esprit d'association. — Fragilité des institutions fondées par les capitaines d'aventure.

CHAPITRE II

LES MALATESTA, SEIGNEURS DES ROMAGNES (1150-1447). . 22 à 38

Origine de la famille. — Leurs ancêtres obtiennent le droit de cité à Rimini. — Ses grandes personnalités. — Malatesta da Verucchio. — Ses quatre fils. — Giovanni Sciancato, meurtrier de Françoise de Rimini. — Paolo Bello, son frère, amant de Françoise. — Malatestino de l'Occhio. — Pandolphe, premier du nom. — Épisode de Françoise de Rimini. — Le rôle du Sciancato. — Celui du Paolo. — Le Dante et les premiers Malatesta. — Empiétements de Del Occhio. — Le cardinal Albornoz. — Domination des Malatesta à Pesaro.

CHAPITRE III

Pages.

LES MALATESTA, SEIGNEURS DE PESARO (1295-1437). . . . . 39 à 50

Malastesta Guastafamiglia. — Il médite de réunir sous son pouvoir tous les États gouvernés par les Malatesta. — Il s'empare de Rimini, dépouille ses cousins et mérite son surnom de Guastafamiglia. — Il ajoute à son domaine la Marche d'Ancône et demande l'investiture à l'empereur d'Allemagne. — Le Saint-Siège envoie contre lui le cardinal Albornoz. — Il est réduit à Pesaro. — Pandolphe II, son fils. — Malatesta des Sonnets. — Les Malatesta de Rimini et de Fano envahissent Pesaro. — Galeazzo l'*Inetto* vend ses droits sur Rimini à Alessandro Sforza.

CHAPITRE IV

LES MALATESTA DE RIMINI ET DE FANO (1295-1537). . . . 51 à 73

La branche des Malatesta de Rimini. — Les origines de leur pouvoir sur cette ville. — Les deux dominations de Rimini et de Pésaro se confondent jusqu'à la victoire de l'Albornoz. — Verucchio. — Malatestino del Occhio. — Ferrantino son fils, 1353. — Galeotto, seigneur de Rimini, 1302-1385. — Carlo Malatesta, fils aîné de Galeotto, 1364-1429. — Sa personnalité. — Son goût pour les lettres. — La rose d'or. — La statue de Virgile à Mantoue. — Les arts à Rimini en 1400. — Ghiberti décore la résidence. — Richesse de Rimini sous Carlo. — Pandolphe III, seigneur de Brescia et de Bergame. — Ses fils naturels sont légitimés par Martin V. — Pandolphe meurt et Carlo reprend sa succession. — Mort de Carlo. — Galeotto le saint. — Avènement de Sigismond. — Le Saint-Siège et Urbin convoitent Rimini. — Sigismond remporte une victoire sur Urbin. — Sigismond est engagé comme condottiere.

CHAPITRE V

SIGISMOND, FILS DE PANDOLPHE (1417-1468). . . . . 74 à 91

Son portrait. — Sa place dans l'histoire. — Sa naissance. — Ses premiers coups d'épée. — Précocité du soldat. — Bataille de Lungarino gagnée sur le duc d'Urbin. — Conseil de régence à Rimini jusqu'à sa majorité. — Il fait alliance avec Venise. — Il demande en mariage la fille du Carmagnola. — Condamnation du grand condottiere des Vénitiens. — Sigismond refuse d'épouser sa fille. — Il demande la main de Geneviève d'Este. — Fête des fiançailles. — Son frère, Malatesta Novello, s'unit à la fille du duc d'Urbin. — Réconciliation avec Montefeltre. — Sigismond et Eugène IV (1435).

CHAPITRE VI

LES CONDOTTIERI — LES COMPAGNIES D'AVENTURE. . . . 92 à 121

Les compagnies sont les instruments directs de la chute des Communes. — Elles se composent d'étrangers, d'exilés ou de *Fuorusciti*. — Les Podestats les font servir à leurs projets ambitieux. — Organisation des compagnies. — Les étrangers sont bannis des compagnies ou se fixent définitivement. — Amélioration dans l'armement et l'organisation. — Les officiers de conduites. — *Ambasciatori*. — *Consegnatori*. — La revue. — Les Capitaines Généraux. — Forme

de leur engagement. — Conditions diverses. — L'école des grands condottieri. La *Ferma* ou contrat. — Installation solennelle du capitaine général. — Conditions particulières à Sigismond. — Les condottieri en temps de paix. — Vœux et fondations des condottieri. — Fondations de Sigismond. Pages.

CHAPITRE VII

SIGISMOND INGÉNIEUR, LA ROCCA MALATESTIANA (1438-1446). 122 à 136

Campagne de Sigismond comme capitaine général des troupes pontificales. — Il reste deux années au service du Saint-Siège. — Soupçons d'Eugène IV. — Ligue de Venise, Gênes et Ferrare contre Visconti. — Sigismond entre dans la ligue. — Luttes constantes avec Urbin. — Les Sforza et Eugène IV. — Sigismond fait un nouveau traité avec le Saint-Siège. — Construction de la Rocca Malatestiana. — Sigismond, ingénieur militaire. — Roberto Valturio, l'auteur du *de Re Militari*, son conseiller. — Description de la Rocca Malatestiana. — Qui en fut l'ingénieur ? — Matteo da Pasti le médailleur. — Lettre de Sigismond à Mahomet II, en faveur de Matteo da Pasti.

CHAPITRE VIII

ISOTTA DE RIMINI (1417-1470). . . . . 137 à 164

Mort de Geneviève d'Este, première femme de Sigismond. — Sa liaison avec Isotta dei Atti. — Son origine, son caractère. — Diverses représentations plastiques d'Isotta. — Influence qu'elle exerçait sur Sigismond. — Polixène Sforza. — Lettre d'Isotta à Sigismond. — Isotta devient la femme de Sigismond.

CHAPITRE IX

SIGISMOND ET ARAGON. . . . . 165 à 177

Mort du duc de Milan. — La succession du Duché est convoitée à la fois par Aragon, les Sforza et les Vénitiens. — Sigismond est attiré par Aragon dans son alliance. — Il le trompe pour passer aux Florentins. — Lutte contre Aragon pour les Florentins. — Siège de Piombino. — Caravagio. — Sigismond passe aux Vénitiens. — Il assiège Crème. — Longue lutte contre Sforza. — Sforza assiège Milan, qui se rend par la famine. — Sforza est acclamé duc de Milan. — Incident entre Urbin et Malatesta. — Ce dernier demande licence aux Vénitiens. — Nicolas V à Fabriano. — Visite de Sigismond au Saint-Père. — Ce dernier confirme les droits de Malatesta. — Il légitime ses fils naturels. — Jubilé de 1450. — Inauguration du temple de Rimini.

CHAPITRE X

LE TEMPLE DES MALATESTA. . . . . 178 à 252

Construction du temple. — L'architecte Léon Battista Alberti. — Sa biographie. — Description extérieure. — L'intérieur. — Les chapelles. — Quels ont été les collaborateurs de L. Alberti ? — Les assertions de Vasari à ce sujet sont erronées. — Recherche des documents qui peuvent suppléer à l'erreur première de Vasari. — Comparaison des monuments. — Les tombeaux de Sigismond. —

Celui des *Antenati*. — Celui d'Isotta. — Agostino di Duccio. — Bernardo Ciuffagni. — Qui est Simone Donatello ? — Forme définitive que devait affecter la couverture du temple. — Lettres d'Alberti à ce sujet. — Documents trouvés à Sienne qui permettent de fixer les attributions des sculptures de quelques-unes des chapelles. — Le rôle de Matteo da Pasti dans la construction du temple.

Pages.

CHAPITRE XI

LES TOMBEAUX DE SAN FRANCESCO . . . . . 253 à 274

Sarcophage de Basinio Basini, poète parmesan. — Giusto de Conti, l'auteur de la *Bella Mano*. — Gémiste Pléthon, philosophe platonicien. — Roberto Valturio, l'auteur du *de Re Militari*. — Traffichetti da Bertinoro, médecin. — Gentile Arnolfo et Juliano Arnolfo, philosophes et médecins. — Sebastiano Vanzi, évêque d'Orvieto. — Procès-verbal de l'ouverture des tombeaux de Rimini. — La cour littéraire de Sigismond. — Ses chanceliers. — Ses secrétaires. — Ses familiers.

CHAPITRE XII

SIGISMOND ET LE VATICAN (1452-1468) . . . . . 275 à 299

Sigismond et le duc d'Urbin. — Cartel envoyé par Sigismond au duc. — Le seigneur de Rimini et le roi Alphonse d'Aragon. — Campagne contre le comte de Pitigliano pour les Siennois. — Duplicité de Sigismond. — Origine de la correspondance qui jette un jour nouveau sur les origines du temple de Rimini. — Continuation de la lutte avec Urbin. — Le seigneur de Rimini appelle à lui les Angevins. — Pie II et Sigismond. — Sa campagne malheureuse. — Pie II instruit le procès du seigneur de Rimini. — Il le fait brûler en effigie. — Dernières tentatives de résistance de Sigismond. — Il ne lui reste plus que Rimini et son épée.

CHAPITRE XIII

MALATESTA NOVELLO (1418-1465). . . . . 300 à 309

Son caractère. — Son règne à Cesena. — Son goût pour les lettres. — Fondation de la bibliothèque de Cesena. — Rôle militaire de Novello, capitaine général. — Il devient infirme et se voue à l'administration et aux études littéraires. — Sa mort, le 20 novembre 1465. — Ses États reviennent au Saint-Siège.

CHAPITRE XIV

LA COUR DE RIMINI. . . . . 310 à 338

L'absence de documents privés rend difficile l'étude des mœurs de la cour. — L'illustration intellectuelle. — La tradition. — Le mouvement littéraire chez les seigneurs des Romagnes. — Cesena. — Le rôle de Malatesta Novello. — Les ambassadeurs, messagers de la culture intellectuelle. — Urbin et Rimini. — Le Palais d'Urbin. — La Rocca Malatestiana, résidence seigneuriale. — Les mœurs des princes. — Les enfants naturels. — Les femmes des seigneurs. — Quelques personnalités féminines de la famille Malatesta. — Madona Paola. —

Madona Battista. — Catterina Sforza. — Madona Gentile. — Relations des seigneurs entre eux. — Les Malatesta vis-à-vis des Sforza, des Este et de leurs voisins. — Vie intime. — Quelques détails fournis par la correspondance privée. — Fêtes. — Mariages. — Entrées. — Réceptions. — Inventaire après décès de Sigismond. — Les actes notariés, leur importance dans ces temps troublés.

Pages.

CHAPITRE XV

ROBERT MALATESTA, DIT LE MAGNIFIQUE (1468-1482). . . 339 à 355

Isotta, régente avec son fils Salluste. — Robert, fils de Sigismond, capitaine du pape à Ponte Corvo. — Robert trompe Paul II; il s'introduit dans Rimini. — Siège de Rimini par les troupes pontificales. — Le duc d'Urbin vient en aide à Robert et repousse les troupes pontificales. — Victoire du duc d'Urbin et de Robert sur les troupes de l'Église. — Robert rentre à Rimini et y règne. — Il fait mettre à mort les fils d'Isotta. — Lettre de Robert au conseil des Dix de la Balia au sujet de ce meurtre. — Mort d'Isotta. — Robert est reconnu par le Saint-Siège. — Faits et gestes de Robert. — Il sauve Rome du duc de Calabre. — Victoire de Nettuno. — Il meurt enseveli dans son triomphe, 1482. — Son fils Pandolphe lui succède à Rimini.

CHAPITRE XVI

PANDOLFACCIO (1475-1534). . . . . 356 à 370

Pandolphe, fils de Robert le Magnifique et de l'Aldobrandini, succède à son père. — Régence de Rimini pendant la minorité de Pandolphe. — Ses oncles Galeotto et Raimondo assument le gouvernement civil et le gouvernement militaire. — Ils conspirent contre lui. — Ludovic le Maure. — Nouvelles conspirations. — Punition des rebelles. — Mort de l'Aldobrandini. — César Borgia envahit les États de Pandolphe. — Celui-ci se réfugie à Bologne. — Mort d'Alexandre VI et de Paul II. — Avènement de Jules II. — Tentative de Pandolphe pour rentrer dans ses États. — Il réoccupe Rimini. — Les habitants le chassent de la ville. — Il vend Rimini aux Vénitiens. — Rimini et la ligue de Cambrai. — Descente des Français en Italie. — Bataille de Ravenne. — Le Saint-Siège occupe Rimini. — Conditions misérables de Pandolphe. — Ses tentatives successives. — Ses disgrâces. — Il mendie de ville en ville. — Destinées de ses fils et de ses frères. — Mort de Pandolphe. — Les derniers Malatesta.

TABLE

DES

NOTES, DOCUMENTS ET COMMENTAIRES

Pages.

Poésie de Malatesta des Sonnets. 373, 374, 375
Carlo Malatesta reçoit la Rose d'or . . . . . 375, 376 et suivantes
Carmagnola, condottiere des Vénitiens 379, 380
Lettre de Sigismond devant Crémone. 380, 381
Traité de Sigismond avec la République de Florence. 381, 382, 383
Lettre de Sigismond à Cosme de Médicis. 384
Proclamation aux troupes en leur présentant le capitaine général . . 385
Lettre de Sigismond à Mahomet II 386, 387
Les poésies de Sigismond. 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394
Lettre d'Isotta à Sigismond devant Sienne 395
Lettre écrite au nom d'Isotta par un secrétaire anonyme. 396
Extrait des archives de Naples relatif à Sigismond 397
Convention pour l'achat des marbres des balustrades du temple. 398
Pier Bernardo Ciuffagni. 399, 400, 401
Sperandeo Meglioli 402
Le bas-relief du Musée Brera. 400, 404, 405
Lettres malatestiennes du dépôt de Sienne. . 406, 417, 419, 420, 421, 441, 444, 445, 446, 447
Agostino di Duccio 407, 408, 409, 410, 411
Simone Ferucci dit Donatello. 412, 413, 414, 415
Leon Battista Alberti 415, 416, 417
Lettre sur la coupole du Temple (L. Alberti) 416
Lettre de Matteo da Pasti 419
Lettre de Maestro Alvise, charpentier du Temple. 420
Lettre de Matteo Nuti. 421
Matteo da Pasti (essai de biographie) 422, 423, 424, 425
Lettre de Sigismond à Giovanni de Medici 425, 426
Lettre de Malatesta Novello à Cosme le Vieux. 427
Lettre de Malatesta Novello à Giovanni de Medici 427, 428
Lettre de Malatesta Novello à Laurent le Magnifique 428

Pages.

Les conseillers et les secrétaires de Sigismond. 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440

Quelques femmes célèbres de la maison Malatesta. 440, 441

Lettre du poète Trajalo à Sigismond. 442, 443

Autre lettre de Trajalo 444

Lettre de Malatesta Sallustio à Sigismond 445

Lettre de Lunarda da Pallu à Sigismond 446

Lettre de Madeleine de Malatestis à Jean de Médicis. 447

Autre lettre de Madeleine au même 447

Robert le Magnifique. 448

Portrait de Sigismond par le Philelphe 449

Lettre de Robert le Magnifique à la Seigneurie de Florence sur la mort de ses frères 450, 451

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOC

CHAPITRE PREMIER

CONSTITUTION DES MONARCHIES ITALIENNES

Origine des monarchies italiennes et des seigneuries. — Du rôle des capitaines d'aventures en Italie vers le XIIIe siècle. — Transformations successives qui ont rendu possible le rôle des compagnies d'aventures. — Chute du régime féodal. — Constitution des communes. — Les Républiques italiennes. — L'empereur combat l'établissement des communes. — Le Saint-Siège les soutient. — Antagonisme des deux pouvoirs. — Traité de Constance. — Importance qu'acquiert le droit de cité pour les capitaines d'aventures. — Origine des querelles intestines qui vont diviser la plupart des villes d'Italie. — Institution de la *Podesteria*. — Les Podestats. — Les capitaines du peuple et les conservateurs de la paix. — Ces institutions sont le marchepied qui conduit au pouvoir tyrannique. — Le Podestat sollicite l'investiture du Saint-Siège ou celle de l'Empire. — L'hérédité lui est accordée. — Constitution des dynasties locales par les grands condottieri ou par les Podestats. — Circonstances morales nées de ces circonstances politiques. — L'esprit d'aventure. — L'individualisme. — L'esprit d'association. — Les compagnies d'aventure. — Fragilité des institutions fondées par les capitaines d'aventures.

Au temps des communes en Italie, on vit des personnalités, qui n'avaient pour appui que leur épée et pour tout droit que leur audace, conquérir d'abord une certaine renommée dans les luttes intestines qui divisaient alors les cités, y assurer leur pouvoir sous le nom de *Podestats, Capitaines du peuple* ou *Conservateurs de la paix*, enfin, à la première victoire décisive remportée sur la faction contraire, ayant expulsé les rivaux, se faire acclamer comme seigneurs par ceux qu'ils venaient de défendre, et fonder leur domination. Comme ces person-

nalités sentaient la faiblesse de leur origine et la fragilité de leur droit, elles se tournèrent vers les deux grands pouvoirs qui se disputaient alors la souveraineté de l'Italie : le Saint-Siège et l'Empire ; puis, suivant l'intérêt du moment, la tradition de leur famille ou celle du pays où ils s'étaient implantés, on les vit demander au Pontife ou au César de consacrer par une investiture leur souveraineté de hasard.

Ces capitaines échangèrent des lors leur titre de *Podèstats* contre celui de *Vicaires du Saint-Siège* ou de *Vicaires de l'Empire ;* ils transmirent le pouvoir à leurs fils, doués du même tempérament, de la même audace et souvent du même génie militaire : ainsi se fondèrent les dynasties, ainsi le pays fut divisé en nombre de petits États, indépendants de fait, mais toujours tributaires, au moins de nom.

Parmi les plus illustres de ces capitaines, on compte les Uguccione, les Scaliger, les Ezzelin, les Sforza, les Este, les Polenta, les Montefeltre, les Malatesta et les Gonzague ; presque tous se firent une spécialité de la guerre et commandèrent tour à tour les armées de l'Empereur, celles du Saint-Siège, celle du roi d'Aragon, de la République de Florence ou de la Sérénissime. Une fois enrichis par le métier des armes, ils groupèrent des forces qui tinrent en échec ceux-là même auxquels ils avaient demandé l'investiture, et firent parfois trembler le Saint-Siège, forçant l'Empereur à descendre en Italie, ou contraignant Aragon à capituler.

A l'origine, simples condottieri ou capitaines d'aventure, tous, vers le XIVe siècle, étaient devenus des princes et des seigneurs. Il faut dire à l'honneur de la plupart de ces soldats couronnés, qu'ils se firent gloire de marcher à la tête de la civilisation et du mouvement intellectuel ; au XVe siècle, presque tous furent même des Mécènes, et il est difficile de séparer leurs personnalités de celles des humanistes et des hardis novateurs. En dehors des grands centres comme Florence, Sienne, Pise, Rome, Venise, qui, à des degrés divers, eurent l'initiative du mouvement intellectuel qu'on désigne sous le nom de « Renaissance », on est forcé de reconnaître que les petits États des Marches et de la Romagne ont apporté leur large part d'illustration et de labeur à cette rénovation ; on peut dire que ces régions ont vu se lever l'aurore de cette Renaissance, et qu'elles ont senti les premières la douce chaleur de ses rayons bienfaisants.

Si déjà, à cette époque, on constate que l'Italie subit une domi-

nation et une supériorité incontestée, celle de Florence, on doit reconnaître aussi qu'il n'y a ni monopole ni centralisation. Quand la lumière se fait, elle se répand depuis le nord jusqu'au midi, plus ou moins vive; et partout le mouvement se fait sentir, plus ou moins intense. Il n'y a pas jusqu'aux troubles et aux cruelles dissensions qui divisent les États, qui ne profitent à la diffusion des connaissances nouvelles; comme des missionnaires errants, porteurs de la bonne nouvelle, les illustres proscrits s'en vont de cour en cour, de cités en cités : poètes errants, bardes attristés, philosophes et jurisconsultes compromis, ou soldats trahis par la victoire, tous laissent, partout où ils passent, un sillon de lumière. Au XIIIe siècle, Ordelaffi accueille le Dante à Forli; au commencement du XIVe, le seigneur de Ravenne, Guido da Polenta, dépose le laurier des poètes sur le front du proscrit qui meurt à sa cour, et récite son oraison funèbre. Le seigneur de Pesaro est l'ami de Pétrarque et l'appelle à lui; à deux reprises, il lui envoie un peintre pour reproduire ses traits. A peine Giotto s'est-il révélé, le seigneur de Rimini lui demande de couvrir de ses fresques le couvent de San Francesco, et Florence elle-même n'a pas eu la gloire d'avoir les premières œuvres de ce Ghiberti dont elle est fière, car, avant le concours pour les portes du baptistère, le jeune sculpteur est déjà le commensal du seigneur Carlo Malatesta de Rimini, qui lui fait peindre des fresques et exécuter des émaux pour son Gattolo.

La guerre est incessante, le sang coule, la violence est permanente et la rébellion est partout; rien ne peut éteindre la flamme généreuse au cœur de ces hommes de fer, grossiers encore et qui n'ont que des rudiments de civilisation, mais qui semblent embrasés de l'amour des lettres et des arts. Si on voulait les peindre au vif, tels qu'on les entrevoit à la lueur de ces rapides éclairs qui, çà et là, illuminent les graves récits du temps, il est certain que, sous ces riches brocarts, sous ces nobles armures, on trouverait des hommes encore abrupts et négligés; et les héros des *Trionfi*, qui entrent vêtus à l'antique par les brèches des villes prises d'assaut, descendraient de leur piédestal : mais si parfois la forme est rude, si le caractère est emporté, brutal, plein d'âpreté; si la douce civilisation n'a pas encore assoupli ces caractères : quelle chaleur généreuse en eux, et quel brûlant désir ils ont des gestes antiques et des pensées d'autrefois! On dirait que cette antiquité, dont ils se sont subitement épris, va recommencer; et il y a certainement une incompatibilité singulière entre le corps et

l'âme, entre leurs crimes, leurs forfaits, leurs emportements forcenés, et les sentiments nobles et grandioses qui les animent dès qu'il s'agit des lettres, des sciences et des arts.

Chacun de ces Poliorcètes et de ces aventuriers est souvent un lettré et un poète; tous ont cet esprit supérieur, ce *mens divinior* qui fait les héros et qui leur inspire la préoccupation de la postérité ; tous veulent attacher leur nom à de grands desseins, tous demandent au bronze, au marbre, à l'inspiration des poètes, des gages d'immortalité. Quelque Grec, chassé de sa patrie et qui fuit devant les Turcs, a-t-il apporté avec lui un texte grec ou latin nouvellement découvert; on le copie, on le commente, on le traduit. On les voit se disputer les personnalités illustres et les enchaîner par des bienfaits. Si quelque savant, retenu ailleurs, résiste aux séductions qu'on fait luire à ses yeux, le prince correspond avec lui et lui envoie des ambassadeurs comme à un autre prince. Il semble qu'il n'y ait pas de supériorité plus grande et d'aristocratie plus élevée que celle de l'intelligence, et, dans cet ordre d'idées, l'âge du despotisme fut vraiment l'âge de la démocratie, car l'origine la plus humble ne fut jamais un obstacle à l'élévation la plus haute.

Si, comme nous allons le faire, on pénètre dans un des petits centres de la Romagne à la suite d'un de ces capitaines couronnés, on est étonné de coudoyer, dans ce coin de province, au bord de l'Adriatique, les plus hautes personnalités des lettres, des arts et de la philosophie. Qui croirait que ce Gémiste Pléthon, un des flambeaux de l'humanité, repose dans cette petite cité de Rimini, que le voyageur délaisse pour des noms plus retentissants dans l'histoire? Comment supposer qu'un Malatesta, un farouche guerrier qui se souille de crimes, qui part de sa capitale avec un poignard caché sous son pourpoint pour aller assassiner le Pontife, le jour où il élève un Panthéon à la mémoire de ses aïeux, veut grouper autour de leurs tombes et de la sienne les restes des poètes, des philosophes et des artistes qui ont été ses pensionnaires, afin d'avoir autour de lui dans la mort l'illustre cortège qui le suivait pendant sa vie?

A un rare esprit de gouvernement, à des qualités militaires de premier ordre, la plupart de ces hommes de la période du despotisme, qui avaient ceint la couronne grâce à leur épée, ont joint le plus chaleureux enthousiasme pour les travaux de l'esprit, et, à l'origine même de la Renaissance, on peut dire qu'ils en ont été les artisans actifs. Comme ces existences ont été traversées par des péri-

péties violentes et nombreuses ; comme ces personnalités offrent les plus incroyables contrastes, opposant à la férocité de leurs instincts et aux déportements de leur nature d'indicibles tendresses pour ceux qu'ils regardaient comme des maîtres de l'intelligence humaine : l'étude de leur vie, celle du temps où ils ont vécu, la peinture d'une époque qui fut témoin d'un si grand effort intellectuel traversé par tant de faits violents et précipités, doivent être attachantes comme un drame et réunir à l'attrait de la nouveauté le charme d'un mystère qui n'a pas encore été entièrement dévoilé faute de documents positifs. Mais, pour connaître avec certitude l'origine de ces puissantes personnalités, pour comprendre quelles circonstances morales ont pu favoriser leur éclosion, leur développement et leur domination définitive, il faut en quelques traits rapides remonter aux temps troublés de l'histoire des communes et même jusqu'aux temps féodaux, et montrer les transformations successives et les évolutions politiques qui amenèrent au profit de ces capitaines la suppression des républiques italiennes.

TRANSFORMATIONS SUCCESSIVES. — TEMPS FÉODAUX. LES COMMUNES. — LES SEIGNEURIES.

Le trône de Charlemagne à peine écroulé, l'Italie traversa d'abord une période d'anarchie, puis elle se morcela bientôt en un nombre infini de duchés, comtés, marquisats et évêchés, dont les titulaires, d'origine germanique pour la plupart, reconnurent la suzeraineté de l'Empereur successeur de Charlemagne. Les grandes divisions de la Péninsule, par un atavisme politique qui prouve tout le génie des ancêtres, correspondaient alors assez exactement aux anciennes provinces romaines. Au-dessous des seigneurs et des évêques (tous Italiens et qui exercent le pouvoir temporel et spirituel), leurs délégués des villes et des campagnes ont des maisons dans l'enceinte des cités, ou des *castelli* dans les bourgs, dans les villages, et des résidences fortifiées isolées dans la campagne. Au-dessous de ces délégués, viennent la noblesse féodale des villes et la noblesse rurale, fortifiée dans ses châteaux en plaine ou dans la montagne. Le peuple des campagnes est serf, celui des villes est artisan ; entre cette dernière classe et la noblesse urbaine se forme peu à peu le corps civique, bientôt puissant par son industrie, par sa moralité, sa dignité per-

sonnelle, et par la puissance de l'épargne, qui lui est particulière. De tout temps ce corps des citoyens a eu sa place dans l'État et ses représentants auprès du pouvoir local; aujourd'hui, au moment où il se reforme dans cette nouvelle constitution de l'Italie, il donne, par une réminiscence bien naturelle, le nom de *consuls* à ses représentants ou magistrats municipaux.

C'est le système féodal qui s'implante en Italie avec l'Empereur d'Occident pour chef suprême; mais, en face du pouvoir impérial, un autre pouvoir est debout dans la Péninsule, plein de prestige et de force, car il a pour lui la domination des âmes : c'est celui du souverain Pontife, qui, plusieurs fois déjà, s'est mesuré avec le pouvoir des Césars.

Fig. 3. — Sceau de la Commune de Rimini.

Un instant cependant le pape Léon IV a ceint la double couronne de l'Empire et du Pontificat, et il a réuni dans sa main les deux puissances, temporelle et spirituelle; depuis, la rupture s'est consommée, les deux pouvoirs se sont heurtés, ils sont encore en lutte, et, alors même qu'ils désarment, ils s'observent, se jalousent et se contestent.

Par une pente naturelle du caractère humain, les représentants du pouvoir impérial, les seigneurs féodaux, cherchent à s'agrandir aux dépens les uns des autres, et la féodalité porte en elle le germe de sa destruction, car ces seigneurs vont s'user mutuellement dans la lutte. A l'ombre de ces troubles, la noblesse féodale et la classe moyenne s'organisent; elles s'arment, bientôt elles pourront résister à ceux qui les accablent et les tyrannisent : le jour où elles triompheront de leurs dominateurs, ceux-là seuls subsisteront, qui ont connu la clémence.

Cependant, si le duc, le marquis, le comte ou l'évêque a le dessous dans la lutte engagée avec son voisin ou ses vassaux, il se souvient de ce pouvoir suprême, dont le représentant est bien loin, sans doute,

mais dont, après tout, il n'a jamais absolument contesté le droit; et il en appelle alors à l'Empereur. Celui-ci, comme il s'agit d'intérêts qui lui sont chers, envoie un de ses lieutenants au secours de ce vassal qui l'appelle : il confirme ainsi ses droits par la victoire et resserre des liens devenus trop lâches. Si, au contraire, ce sont les vassaux opprimés par leurs seigneurs qui à leur tour ont recours au grand suzerain, c'est l'appui du Saint-Siège qu'ils sollicitent plutôt que celui du César ; de sorte que l'Empereur soutient la féodalité, tandis que le Pontife se déclare le protecteur des nobles des villes, des citoyens et du menu peuple. Le jour où éclate entre Grégoire VII et Henri IV cette grande *querelle des Investitures* qui ensanglantera l'Italie pendant tant d'années et qui, même aujourd'hui, n'est pas encore apaisée, la Péninsule est déjà divisée en deux camps et elle marche sous deux bannières. C'est ce dissentiment constant qui amènera la ruine de la féodalité; car, voyant tour à tour les deux pouvoirs humiliés, la plupart des villes d'Italie profiteront de ces troubles pour secouer le joug des seigneurs; elles réclameront le régime communal et fonderont enfin les Républiques italiennes. Chaque cité va nommer des consuls et des recteurs, et, pour contrôler leur pouvoir, elle instituera un Conseil de gouvernement ou Sénat.

L'empereur Frédéric Barberousse, durant trente ans de lutte, essayera bien de ramener les villes à la féodalité sous sa propre suzeraineté, mais, de son côté, le Pape, son rival naturel, soutiendra l'autonomie des cités sous son autorité suprême. C'est le traité de Constance (1183) qui établira les droits de chacune des deux autorités et, en même temps, reconnaîtra la légitimité du pouvoir nouveau qui s'est, pour ainsi dire, glissé entre les deux, s'établissant sur les ruines de la féodalité. En retour, les villes affranchies stipuleront des hommages, des tributs et des obligations.

C'est à ce moment précis que le droit de cité acquiert un grand prix pour les familles qui aspirent à jouer un rôle dans le gouvernement des villes.

Dans leurs luttes incessantes, l'Empire et le Saint-Siège ont eu, ils ont encore dans chaque ville des partisans qui n'abdiqueront point; les familles se sont comptées, divisées, séparées en deux camps : dans chaque citoyen, dans chaque magistrat, prieur, gonfalonier, conseiller du peuple ou membre des Dix de la Balia, on est sûr de trouver le partisan prêt à prendre les armes pour soutenir l'un des deux principes. Le plus futile prétexte suffira pour faire

éclater le dissentiment et déchaîner les factions. Ces familles une fois comptées, elles se rangent sous une bannière ; les haines de ville à ville, les agitations permanentes d'individus plus ou moins audacieux qui convoitent le pouvoir, viennent aggraver ces conditions; toute cité,

Fig. 4. — Guido Riccio Fogliani, capitaine de la République de Sienne, assiégeant Montemassi (1327). Peinture à fresque, Palais de la commune de Sienne [1].

afin de se défendre des ennemis du dedans et de ceux du dehors, appelle à elle un étranger, un capitaine qui sera *Capitaine du peuple, Podestat* ou *Conservateur de la paix publique*, s'appuiera sur des mercenaires, et qu'on aura choisi parmi les plus vaillants et ceux qui déjà se sont distingués dans les conflits armés. C'est précisément cette

1. — Cette représentation est une des plus anciennes, elle consacre le souvenir du siège du château fort de Montemassi qui fit une héroïque résistance de janvier 1328 au 27 août de la même année. Guido Riccio commandait pour la République.

institution des Podestats qui sera le marchepied des audacieux et des ambitieux qui aspirent à confisquer à leur profit les libertés publiques. C'est en vain qu'en principe on décrète qu'on n'acceptera pour Podestats que des étrangers (qu'on suppose en dehors des haines de parti et qui ne peuvent aspirer à rien, puisqu'ils n'ont pas droit de cité); mais, au lendemain d'un soulèvement populaire qu'ils ont dompté, ou d'une victoire remportée sur un voisin turbulent, ils chassent les familles rivales de la ville divisée en deux camps, font acclamer leur gonfalon victorieux et se font décerner le titre de Seigneur de la ville qu'ils viennent de pacifier ou de dompter.

Maîtres du pouvoir, ils dissimulent un moment, puis bientôt, éprouvant le besoin de légitimer cette usurpation qui ne s'appuie que sur la force et la trahison, on les voit se tourner vers l'Empereur ou le Pontife, suivant qu'ils sont Guelfes ou Gibelins. S'ils sont agréés (et ils le sont s'ils ont la force en main), ils deviennent *Vicaires de l'Empire* ou *Vicaires du Saint-Siège,* et sont désormais pourvus d'une investiture régulière.

Fig. 5. — Sceau de la Seigneurie de Rimini.

Dès le XIIIe siècle, presque toutes les hautes personnalités qui ont gouverné les Romagnes, ou plutôt qui étaient appelées à les défendre et contre elles-mêmes et contre les voisins, avaient déjà obtenu l'hérédité de fait pour leur famille; dès les premières années du XIVe siècle, leurs droits allaient être reconnus par le Saint-Siège, ou, en cas d'inimitié avec celui-ci, par l'Empire, son éternel rival. Ainsi finirent les Républiques italiennes, ainsi se fondèrent ces dynasties locales qui régnèrent sur les différentes provinces d'Italie, dont quelques-unes devaient subsister jusqu'à la fin du XVIe et du XVIIe siècle.

C'est dans l'une de ces seigneuries que je voudrais conduire le lecteur; mais, après avoir exposé les circonstances politiques qui favorisèrent ces usurpations, il me faudra dire comment les circonstances morales créées par de tels faits avaient en même temps favorisé l'éclosion d'individualités assez fortes pour imposer ainsi leur domination.

L'INDIVIDUALISME. — L'ESPRIT D'AVENTURE.

Comment, dans ces époques troublées, avaient surgi ces personnalités qui allaient confisquer à leur profit les libertés publiques? D'où venait l'esprit d'audace qui les animait ? Ces forces qui leur permirent de maintenir sous leur pouvoir ceux aux dépens desquels ils s'étaient élevés, comment s'étaient-elles constituées? Quelques-uns de ces capitaines n'étaient ni grands feudataires des Empereurs, ni représentants autorisés du pouvoir pontifical; d'où venaient-ils? Comment, enfin, de simples citoyens qu'ils étaient d'abord, avaient-ils pu constituer des ressources pour combattre, vaincre, dominer, et asseoir enfin définitivement leur tyrannie?

Les transformations successives que nous avons tenté d'expliquer en quelques pages occupent plusieurs siècles de l'histoire d'Italie; depuis la chute d'Augustule et l'invasion des Barbares, jusqu'à la constitution des petits États et l'établissement des monarchies nationales, on compte dix siècles pendant lesquels la religion, la langue, les coutumes, les opinions, la philosophie, la forme du gouvernement reçurent chaque jour une nouvelle atteinte. D'où qu'il vienne alors, du nord ou du midi, de l'orient ou du couchant, qu'il soit Goth, Hun, Hérule ou Vandale, Saxon ou Sarrasin, Normand ou Germain, Empereur, Pontife ou chevalier errant, le vainqueur du jour tente de réformer la Société, de fonder son pouvoir et de laisser sa trace. Ce sont dix siècles de trouble et de confusion où, malgré l'intensité de la lutte, la durée de la domination et les efforts de celui qui croit toujours s'établir définitivement sur les ruines qu'il vient d'amonceler, aucun pouvoir n'a assez de force pour effacer la trace de celui qui l'a précédé, ni assez de modestie, reconnaissant que la civilisation qu'il renverse était supérieure à la sienne pour la respecter et s'y convertir. Sous ces ruines éparses, comme un tronc qu'on a cru couper jusque dans sa racine et qu'on voit reverdir, l'idée antique persiste à germer; sur elle se greffe l'idée franque, puis l'idée germanique; enfin naît la constitution féodale : après elle la constitution communale devient la loi; elle va disparaître à son tour devant le bon plaisir des Despotes et devant les tyrannies locales. Que peut-il résulter de cette longue et persistante confusion, sinon une anarchie profonde, un mélange de civilisation naissante et de barbarie passée? Dans cette société troublée, les idées de monarchie et de

liberté se combattent, l'Islamisme défie l'Évangile, les droits féodaux se mesurent avec les droits communaux; les individualités locales contestent les uns et veulent étouffer les autres; les noms anciens servent à désigner des choses innommées encore, nées d'hier et qui ne seront peut-être plus demain. Quand le soleil se lève sur ce chaos, deux grandes figures :

Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur,

portent leur ombre sur toute l'Italie, et symbolisent les deux pouvoirs dont l'existence et la lutte survivront à tous ces régimes passagers.

C'est le merveilleux privilège des arts, de l'architecture et de la statuaire, de rendre vivantes ces transformations successives et de les faire revivre à nos yeux. Si nous examinons attentivement les monuments, nous y retrouvons la vivante image du développement chronologique des faits écoulés : les temples païens convertis en basiliques nous parlent des premiers siècles chrétiens et de la chute de l'Empire; Altino, Aquilée, nous montrent les ruines entassées par les Barbares; Ravenne nous dit les efforts des rois goths pour implanter leur domination, et là nous voyons l'Orient déborder sur l'Occident et prendre sa revanche des conquêtes. Aversa, Lucera, Manfredonia, les tours normandes des Pouilles et des Calabres, nous disent l'étrange épopée de ces chevaliers français revenus de Terre-Sainte qui viennent rompre des lances avec les Sarrasins campés dans le midi de l'Italie. Foggia et Naples portent encore les traces des Hohenstauffen, et nous lisons leurs noms sur leurs palais encore debout. Dans la Lombardie, dans l'Émilie, dans les Romagnes, partout se dressent ces palais des communes, aussi rudes que le temps qui les a vus naître, à côté des palais des podestats où sont encore encastrés les écussons de tous ceux qui s'y sont succédé dans le pouvoir; bientôt enfin les nobles demeures des seigneurs du XVe siècle nous diront le goût suprême et les raffinements intellectuels d'une époque prodigieuse pour l'esprit humain.

Plus personnelles et plus précises, la peinture et la sculpture avec les Orcagna, Giotto, Memmi, Benozzo Gozzoli, Baccio Baldini, Pierro della Francesca, le grand Pisanello, Matteo da Pasti et Fra Carnovale, feront revivre pour nous, dans les fresques ou dans les mé-

dailles, les figures des empereurs, des pontifes, des rois, des vicaires, des capitaines généraux et des condottieri.

Ces figures historiques, qui ne vivaient dans notre imagination que

Fig. 6. — Type de Palais des Podestats. — Le *Bargello* de Florence.

par les récits des historiens, prendront un corps à nos yeux et se dresseront devant nous avec tout le relief de la vie; nous ne séparerons donc jamais, dans nos études historiques, le document d'ar-

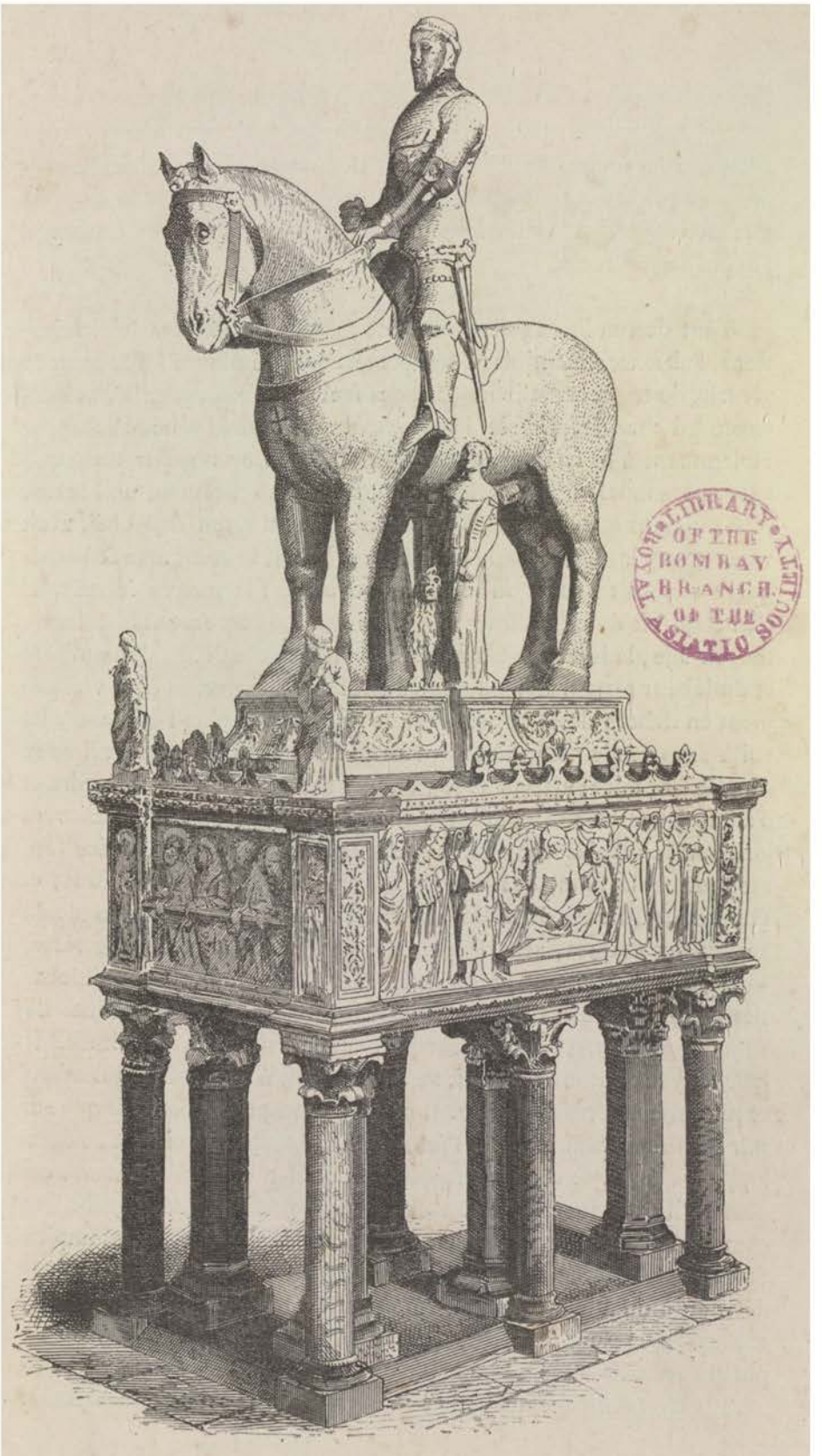

ROYAL ASIATIC SOCIETY
LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE

Fig. 7. — Monument funèbre de Barnabo Visconti (1370). — Musée archéologique de Brera, à Milan.

chives et le document littéraire du document plastique qui le confirme et qui le rend palpable ; et, s'il ne reste des siècles de la féodalité que des ruines, nous les invoquerons encore comme des témoins à l'appui de nos récits.

Tant de conditions diverses, une telle caducité dans les institutions, l'absence d'administration protectrice qui assure à l'homme la sécurité du travail et la jouissance des fruits qu'il en receuille, avaient engendré chez la plupart le désespoir ou la nécessité d'échapper violemment à la fatalité de la situation. Le jour où, par un grand effort personnel ou une série de circonstances heureuses, un homme plus puissant que les autres, capitaine, chef ou tyran déjà obéi, avait vu se grouper autour de lui de pauvres hères, et commencait à améliorer son état social ou à le perfectionner, la guerre éclatait, et c'en était fait de ce rudiment de civilisation. C'est toute l'histoire du moyen âge ; la lutte est constante, sans trêve, c'est l'âge de la misère et du labeur sans fruit ; l'homme, pour y échapper, se jette violemment en dehors de la société, qui ne lui garantit plus l'existence. Le voilà sans lendemain, ne comptant plus que sur lui-même ; il va se décider à se faire l'artisan de son bonheur relatif. L'absence d'ordre et d'administration a sa logique ; la guerre entraîne la peste, les cadavres jonchent le sol, les chevaux pantelants infectent l'air ; l'agriculture est morte ; la faim, qui se fait sentir, engendre les séditions ; et l'homme, enfermé dans un cercle de fer, voyant les bases de la société incertaines, sans lois protectrices, sans justice vengeresse, sans garantie de liberté personnelle, avec des coutumes, des opinions, des croyances et des pratiques indécises dans des villes pleines de tumulte et de terreur, se sent pris d'une immense inquiétude. Il jette les yeux autour de lui, et, se voyant seul, il en appelle à lui-même et retourne à l'état de nature. Il ne comptera plus désormais que sur son bras et sur son audace ; l'*individualité* surgit en lui, elle se développe, sa force se centuple : pour la doubler encore, il s'arme, car demain il se trouvera en face d'une autre personnalité en rébellion comme lui avec le reste de la société, et il faudra qu'il en triomphe. Son désir est devenu son unique loi, il se heurte alors à un même désir ou à un même apppétit que celui qui le pousse ; la lutte commence, il mesure sa force, et le champ reste au plus fort ou au plus heureux.

L'*Individualisme* qui caractérise cette époque est certainement né

de ces conditions sociales troublées; l'homme dirige sa vie sans boussole, sans principes généraux, sans corps de doctrine; il erre en mille sens divers et contradictoires, toujours poussé par l'appétit et la passion, qui engendrent logiquement le crime et l'oppression du voisin. L'extrême licence confinera toujours à l'extrême tyrannie. Dans cette société en désordre la force corporelle est devenue une nécessité; inutile là où le gouvernement est assez bien constitué pour garantir à chacun l'existence et la propriété, elle devient, dans l'état de choses que nous décrivons, une nécessité et une supériorité réelle et enviable, la seule d'ailleurs qui soit respectée puisqu'elle s'impose par la crainte. Les richesses, l'illustration intellectuelle, les qualités du corps, celles de l'âme, de l'esprit, les dons les plus rares enfin seront inutiles sans elle, puisque mille dangers les menacent à toute heure.

Mais ce même homme, qui s'est armé pour décupler sa force, sent bien vite, à la première lutte qu'il engage, que, si effrénée que soit son audace et si puissant que soit son bras, il ne peut rien s'il est seul. L'*Individualisme* l'avait voué au hasard et fait naître en lui l'*esprit d'aventure;* il songe désormais à appeler son voisin à l'aide, et c'est l'*esprit d'association* qui va bientôt l'aider à la réalisation de ses désirs et à la satisfaction de ses appétits. Il rallie donc autour de lui quelques individus doués d'une audace égale à la sienne, mais qui auront sans doute moins de décision, moins de bonheur et moins d'autorité, et auxquels il manquera toujours l'esprit supérieur qui conduit aux hautes destinées. A partir du jour où le groupe est formé, la *compagnie d'aventure* est constituée, c'est une force organisée; et, si cette force obéit à une certaine discipline, elle fera la loi à tous ceux qui restent isolés.

Ces soldats improvisés, qui avaient pris les armes par nécessité, vont les porter par habitude et se feront une carrière de la guerre et de la rapine. Comme il faut être d'une essence supérieure, quand on est fort, pour se refuser la supériorité qui découle de la force, on opprimera son voisin, on lui enlèvera ce qu'il a acquis par le travail et on le mettra dans la nécessité de se défendre; et c'est ainsi que toute la société embrassera la profession des armes. Les individus, divisés en groupes, se ruent les uns sur les autres, se partagent les cités au prorata de leur force, s'y retranchent et y vivent en état de guerre. Ces soldats d'aventure sont toujours des bannis ou des étrangers; comme tels, ils n'ont plus ni patrie, ni drapeau : s'ils ont l'âme

fière, ils seront ambitieux; s'ils ont l'âme naturellement basse, ils n'auront pour mobile que l'avarice, la jouissance et l'oppression pour tous.

Les compagnies en campagne cherchent à vivre et à faire vivre ceux qui les entourent. Celui d'entre les capitaines qui a constitué déjà par les armes une force qui a l'apparence d'un droit, pour la conserver et se garantir la jouissance des richesses acquises, appelle à lui un autre capitaine et une autre escouade : ce qui n'était qu'une compagnie devient vite une armée. Ce n'est plus un champ ni un château qu'on convoite, c'est une ville, c'est un État; on y entrera de gré ou de force, et on y régnera par la persuasion ou par la terreur. Le jour où, ayant rendu quelque service militaire au puissant suzerain, on lui demandera de légitimer par une investiture le pouvoir usurpé sur une ville lointaine où ce même suzerain ne peut jamais exercer qu'une domination nominale, s'il obtient cette sanction, il n'y aura plus de limite à sa fortune, alors qu'hier encore il n'était qu'un aventurier.

Cet esprit d'aventure, qui trouve dans l'esprit d'association tous ses moyens de développement et qui lui emprunte toutes ses ressources, se manifestera dès la fin du XIIIe siècle et les premières années du XIVe sous cent formes diverses; et c'est lui qui donnera à l'Italie une force d'expansion et de rayonnement qui fondent sa gloire et assurent sa supériorité intellectuelle pour un grand nombre de siècles. Les manifestations de ce fait moral sont très diverses; la société ne protégeant pas encore l'individu et n'assurant point son existence, il abandonne son pays, il voyage, il acquiert de l'expérience; et, la faculté de comparaison développant chez lui l'émulation, comme conséquence elle engendrera le progrès. La France, à ces époques reculées, n'a pas encore subi les invasions qui vont arrêter sa marche et les cruelles dissensions qui vont l'ensanglanter : elle a déjà son Université et ses centres de lumière; cependant le chancelier de l'Université de Paris est un Italien; les deux tiers de ses professeurs sont de la même nation, et c'est encore un Italien qui vient fonder à côté de la nôtre une école de chirurgie. Il y a un moment où le Pontife, voyant groupés autour de lui les ambassadeurs de toutes les nations de l'Europe, observe qu'ils sont tous Florentins. Vers l'année 1374 arrive en France ce Bonacorso Pitti, le vrai fondateur de la littérature des mémoires, exilé comme Gibelin; soldat, négociant, diplomate, joueur acharné à la cour de nos ducs d'Orléans, de Bre-

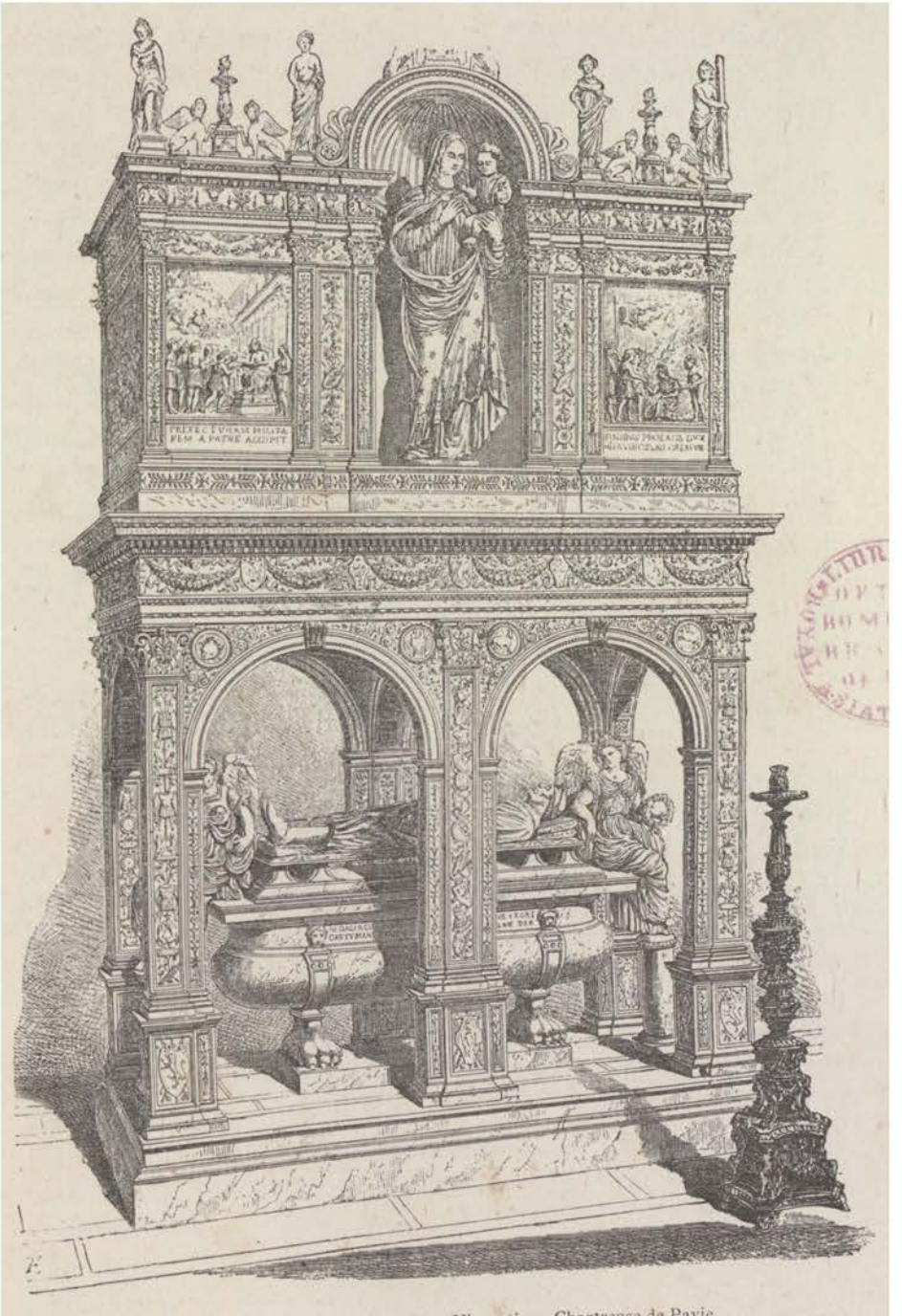


Fig. 8. — Tombeau de Jean Galéaz Visconti. — Chartreuse de Pavie.
(Cristoforo Solaro detto Il Gobbo.)

tagne, de Bourgogne et de nos rois de France, bientôt familier du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Allemagne; image vivante de l'aventurier dont les destinées sont pleines de contrastes. C'est aussi le temps de Marco Polo, simple négociant qui, de transactions en transactions, s'avance jusqu'en Tartarie, porte à des peuplades encore ignorantes les secrets de la fortification, ceux de la défense, de l'attaque des places et de la construction des machines de guerre. Fixé chez les Tartares, Marco Polo devient leur grand conseiller, et, plus tard, regardé comme traître et mis en prison, il trouve moyen de communiquer avec Venise et de lui adresser le récit de ses fabuleuses aventures.

La liste serait longue de ces aventuriers de génie qui sont le produit naturel de ces temps troublés. Un certain Filippo degli Scolari, auquel Florence n'offre point les moyens d'exister, va se fixer à Pesth comme commissionnaire d'une maison de commerce; il devient directeur de la Monnaie, caissier du royaume, directeur des mines; un jour, fait prisonnier et condamné à mort, il trouve moyen de fuir, ceint l'épée, s'impose comme capitaine et restaure la monarchie hongroise : on le nomme gouverneur de Servie, capitaine général, et, en vingt-trois batailles consécutives, il défait les infidèles. Castruccio Castracani, un marchand *fuoruscito,* exilé à la suite des discordes civiles, se fait soldat et devient seigneur de Toscane; et le point de départ de ces étranges destinées est toujours l'exil et l'impuissance de vivre, et tous sont poussés hors de leur patrie par les circonstances politiques et sociales que nous avons signalées.

Mais, malgré les progrès évidents et les excursions en sens divers dans toutes les branches, que de caducité dans les institutions d'un pays quand l'empire des lois n'est pas encore établi! Si l'on veut un exemple de la fragilité des institutions de cette époque et une preuve de la duplicité de ces soldats d'aventure, il faut assister à la mort de Jean Galéaz Visconti, le plus grand d'entre eux. Né condottiere, il meurt souverain de toute la Lombardie, depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique, sauf Padoue, Modène et Mantoue. Il a Sienne, Pise, Assise, Bologne et la Lunigiana; dans son armée, la plus nombreuse qu'on eût vue jusqu'alors, il compte pour capitaines les plus grands noms militaires de son temps : Alberico da Barbiano le grand connétable du roi de Naples, Jacopo del Verme le soldat loyal vainqueur d'Armagnac, Ugolotto, Biancardo, Antonio et Galeazzo Porro, Ottobuono Terzo, Galeozzo da Mantova, Carlo

et Pandolfo Malatesta, Gabrino Fondulo et Facino Cane, dont l'histoire est si dramatique et dont la veuve Béatrice di Tenda, en apportant en dot à Filippo Maria Visconti les bandes de mercenaires commandées par son mari, va l'aider à ressaisir le pouvoir en Lombardie.

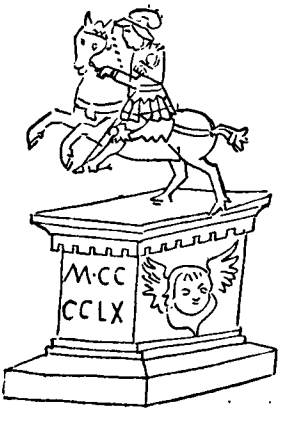
Jamais, depuis Barberousse, l'Italie n'avait vu plus grand pouvoir concentré dans la main d'un seul homme. En 1402, ce Jean Galéaz Visconti meurt subitement, aux premiers jours de ce XVe siècle qui devait être l'époque des seigneuries; sa succession semble assurée dans la personne de ses deux fils Giovanni et Filippo Maria; l'un aura son domaine de Milan, l'autre celui de Pavie. Cependant, sa cendre à peine refroidie, toutes les factions qu'il a domptées se relèvent et secouent le joug, et le même jour voit se former des factions nouvelles. Les Rossi, ligués entre eux, arrivent bientôt sous les murs de Parme; les Guelfes chassent les Gibelins de Crémone et les Ugo Cavalcabo s'y font acclamer; les Sacchi pénètrent à Bellinzona, les Rusconi occupent Côme et les bords du lac, les Soardi s'emparent de Bergame, les Scotti et les Anguissola entrent dans Florence. La dissension est partout; à Lodi on brûle les Vistarini dans leurs palais, les Scaliger profitent de ce trouble pour rentrer à Vérone; Sienne et Alessandria revendiquent leur indépendance et chassent les représentants du Milanais. A Brescia, le sang coule dans les rues, et, sur les étals du marché public, on vend de la chair humaine, pendant qu'à Milan même, sous les yeux du jeune duc Giovanni Maria, on égorge l'abbé de Saint-Ambroise. Où sont donc ces illustres condottieri que Visconti a su maintenir par la fermeté de sa main? Tous ont trahi; à part ce fidèle Jacopo del Verme, type d'honneur et de loyauté, dont le nom reste comme un exemple, tous sont revenus à leurs premiers instincts; ils pillent et ils trahissent. Facino Cane ravage Parme, Pavie, Plaisance, Crémone et Alexandrie; Barbiano passe au Pape et se vend aux Florentins; il violente même la veuve de son maître et la contraint à céder au Saint-Siège Assise et Bologne. Les deux Porro, tenant la duchesse enfermée dans la forteresse, lui imposent leurs créatures; Pandolphe Malatesta a pris pour lui Monza, demain il sera à Brescia, et s'en déclarera seigneur. Terzo veut pour lui Parme et Reggio; Giorgio Benzoni demande Crema, et Giovanni da Vignate convoite Lodi; quant à Gabrino Fondulo, il aspire à régner à Crémone. Seul, intègre et fidèle, del Verme médite de sauver la monarchie lombarde, et il marche sur Milan qu'il

reprend sur Facino Cane; mais tant d'héroïsme devient inutile, car il ne parvient pas à défendre le duc contre ses propres entraînements : aussi, découragé, il ira mourir en héros à la tête des Vénitiens en combattant contre les Turcs. C'est à un autre condottiere, ce fameux Carmagnola, qui mourut torturé par ordre du conseil des Dix, que reviendra l'honneur de reconstituer les États des Visconti et de sauver la couronne lombarde.

Cette fragilité des trônes est commune à tous ces États fondés par les capitaines et les condottieri, et elle tient à leur origine même. Si leurs sujets seuls avaient pris les armes à la main, ces nouveaux maîtres n'auraient pu perdre le pouvoir que par la révolte; mais, comme ils s'appuyaient sur des compagnies d'aventuriers, ils avaient encore d'autres dangers à craindre. S'ils ne relèvent que d'eux-mêmes, ils sombrent dans ces luttes sans cesse renaissantes et sont les victimes de la rébellion qui oppose tyrannie à tyrannie; s'ils s'appuient sur l'Église, ils sont considérés comme les ennemis de César; si enfin ils ont reçu l'investiture impériale, le Pontife les tient à son tour pour hostiles : ils sont donc sans cesse à la merci des évènements qui exaltent l'Empire ou abattent le Saint-Siège. Mais, le plus souvent, c'est encore leur propre ambition et leur turbulence qui les perd, et aussi leur duplicité. Après avoir un instant tenu en échec les plus puissants et les plus augustes, traqués dans leurs propres États, acculés dans une forteresse ou enfermés dans leurs derniers remparts, ces soldats qui ont ceint la couronne succombent à la force, et voient ligués contre eux tous ceux qu'ils ont servis et tous ceux qu'ils ont menés à la victoire. Ces États, formés de lambeaux qu'ils ont cousus ensemble à la pointe de l'épée, leur sont arrachés de leur vivant, pièce à pièce, ou, à leur mort, tout s'effondre et chacun de leurs officiers se taille un État dans leurs domaines. Souvent même on verra les fils, qui portent un nom couronné par la victoire, recommencer cette vie errante de capitaine d'aventures et demander à leur épée une nouvelle couronne. Ceux-là seuls survivront à ces vicissitudes, qui ont le sentiment de la justice et assez d'empire sur eux-mêmes pour ne plus se faire de la guerre un métier et de l'aventure une habitude et une nécessité. C'est le sort de ceux de Ferrare, d'Urbin et de Mantoue; c'est aussi le sort de Florence, où les Médicis, après avoir violemment étouffé la liberté et régné d'abord sur des ruines, gouvernent et relèvent leur État, moins préoccupés de conquérir et d'agrandir leur territoire que de le défendre et le

conserver. Le jour où la main qui tient l'épée tient aussi la balance de la Justice, on est à la merci des passions d'un homme et tout est précaire dans le gouvernement des cités. Il faut qu'au régime de la Force succède celui de la Loi. « C'est Romulus qui fonde, mais c'est Numa qui pacifie et assure un avenir à la cité par le règne des lois [1]. »

1. Ricotti. — *Histoire des Capitaines d'Aventures.* Turin, 3 vol.



CHAPITRE II

LES MALATESTA, SEIGNEURS DES ROMAGNES

(1150-1447)

Origine de la famille. — Leurs ancêtres obtiennent le droit de cité à Rimini. — Ses grandes personnalités. — Malatesta da Verucchio. — Ses quatre fils. — Giovanni Sciancato, meurtrier de Françoise de Rimini. — Paolo il Bello, son frère, amant de Françoise. — Malatestino de l'Occhio, — Pandolphe, premier du nom. — Épisode de Françoise de Rimini. — Le rôle du Sciancato. — Celui de Paolo. — Leurs carrières militaires à tous deux. — Le Dante et les premiers Malatesta. — Empiétements de Del Occhio réprimés par le Saint-Père. — Le cardinal Albornoz. — Domination des Malatesta à Pesaro.

La petite ville de Rimini, assise au bord de l'Adriatique, dont le nom ne rappelle à la mémoire de la plupart que le souvenir de la fragilité d'une femme, celui de la fureur d'un époux, et quelques vers d'un chant immortel, a subi les conditions politiques et morales que nous venons d'exposer : c'est grâce à ces circonstances qu'elle a vécu, pendant près de deux siècles, sous le gouvernement d'une dynastie de seigneurs, grands guerriers, Poliorcètes lettrés, à la fois Mécènes et condottieri, qui mettaient leur

épée au service des grands États de l'Italie. Dans les heures de loisir que leur laissait la guerre, ces capitaines illustres abritaient des trésors d'art derrière les rudes murailles de leurs forteresses, comme ils cachaient sous leurs armures des cœurs ardents jusqu'au crime, et qui débordaient d'un singulier enthousiasme pour les lettres, les sciences et les arts.

Une tendance particulière aux travaux de l'intelligence et une supériorité réelle dans l'art militaire, avec une perfidie héréditaire : tels sont les caractères distinctifs de cette race, même à une époque où la plupart des seigneurs se faisaient gloire d'être des Mécènes et des soldats, et ne passaient point pour très scrupuleux. Entre tant de dynasties italiennes fondées par l'épée des aventuriers, si nous avons choisi pour la faire revivre l'une de celles qui ont régné sur un des moindres États, c'est que le contraste est frappant entre l'exiguïté du territoire et la personnalité robuste et fière de ceux qui commandent. Jamais, d'ailleurs, malgré le stigmate dont l'a marqué le pontife Pie II, qui fut l'historien Æneas Sylvius, seigneur italien ou capitaine couronné n'a légué à la postérité un plus éclatant témoignage de son amour pour les lettres, pour les arts et pour la philosophie, que ne l'a fait notre héros, Sigismond Malatesta, fils de Pandolphe.

Presque tous les Malatesta sont fameux à des degrés divers; quelques-uns d'entre eux ont fait preuve de hautes qualités dans l'exercice du gouvernement, et il semblait qu'ils fussent nés pour le commandement. D'une habileté incontestée dans le métier des armes, les plus bruyants et les plus illustres ont cumulé les dons les plus divers; les plus pacifiques ont fondé des bibliothèques, construit des monuments ou policé leurs villes; un certain nombre d'entre eux ont laissé des œuvres littéraires. Dès le jour même où ils gouvernent, les peuples sentent qu'ils se sont donné des maîtres dignes du commandement, et ils ne tentent plus d'échapper au joug. Bientôt, malgré certaine férocité native chez quelques-uns d'entre eux, le souffle civilisateur se fait sentir, et chacune des cités de ce petit territoire devient un asile pour les hommes d'élite chassés des États voisins par les factions qui les déchirent.

Le plus illustre d'entre tous ces seigneurs de Rimini, au plus beau siècle de l'histoire de l'Italie, a eu la pensée grandiose d'associer à l'immortalité de ses cendres les restes des savants, des poètes et des artistes qui avaient fait de sa cour un foyer de civilisation; son

trône s'est écroulé, sa dynastie s'est éteinte depuis plus de trois siècles, et cette immortalité que Sigismond Pandolphe croyait dispenser à ses pensionnaires, c'est au contraire le génie de ceux-ci qui l'assure à toute la race. Nous voulions étudier l'œuvre des artistes de leur cour, et involontairement nous avons suivi les traces des Malatesta; nous allons essayer de restituer quelques-unes de ces grandes existences : l'architecture, la statuaire et la numismatique éclaireront d'un jour nouveau des documents d'histoire dispersés aux quatre coins de l'Italie à la suite de grandes vicissitudes politiques. Déjà précieux comme des

Fig. 12. — Restes du Castello de Verucchio démantelé en 1448. — Croquis de Silvio Mariani de Verucchio.

témoignages du plus beau temps de l'art dans les pays où l'art était roi, ces documents plastiques acquièrent un plus grand prix parce qu'ils nous font mieux connaître une époque encore mal définie, et parce qu'ils peuvent servir à restituer l'état civil d'un certain nombre d'artistes dont on avait perdu la trace, ou dont la personnalité était restée douteuse pour les écrivains spéciaux et les archivistes les plus sagaces. Nous ajouterons que le document dessiné n'intervient ici qu'à l'état de preuve à l'appui des faits historiques.

LE DOMAINE DES MALATESTA. — LEUR ORIGINE.

La domination des Malatesta s'est étendue au XIVe siècle sur presque toute la Marche d'Ancône et sur une partie de la Romagne; un instant il ont possédé Ancône, Osimo, Sogliano, Chaggiolo, Sinigaglia, Iesi, Ascoli, Fano, Bertinoro, Cesena, Cervia, San Arcangelo, Rimini, Pesaro, Fossombrone et nombre de châteaux

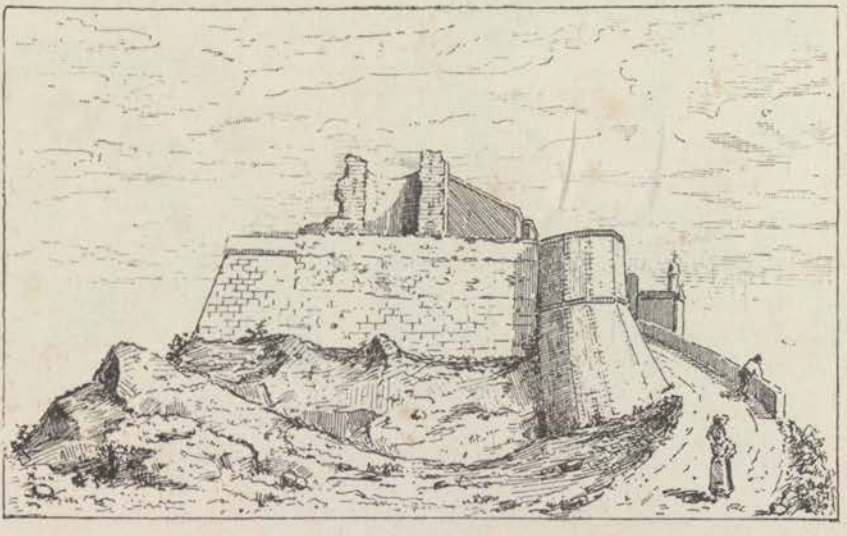


Fig. 13. — Restes de la Forteresse de Verucchio, élevée en 1448 par Sigismond Pandolphe. D'après le croquis de Silvio Mariani de Verucchio.

forts qui formaient plutôt leur domaine privé, comme Penna Billi, Meldola et Verucchio. Jamais ils n'ont pu jouir d'une domination paisible, et, quoique leur suprématie ait duré pendant près de deux siècles, aucun d'eux ne put la considérer comme vraiment assise, à l'abri du hasard, et quitter enfin la terre avec la certitude de léguer son pouvoir à ses fils. La famille était nombreuse, et, lorsque les vertus privées ou l'humeur pacifique de l'un d'entre eux semblait lui assurer la libre jouissance de sa domination et garantir la tranquillité de ses vassaux sous une auguste tutelle ou une puissante suzeraineté, son frère ou son cousin, voisin farouche et turbulent, venait, en attirant l'ennemi, compromettre sa sécurité par la rébellion, la trahison ou l'esprit de conquêtes, ou lui disputer ses propres

États; rappelant trop souvent, à ceux qui les avaient investis, à quelle race terrible et sanglante ils avaient délégué le gouvernement de leurs États. La suprématie de ces seigneurs sur le vaste territoire dont nous avons mesuré l'étendue s'était établie par la violence et la conquête, au moment où les Papes exilés à Avignon étaient impuissants à réprimer l'ambition de ceux qu'ils n'avaient jamais cessé de considérer comme leurs mandataires; elle ne dura dans toute son

Fig. 14. — Maison communale de Verucchio.

Fig. 15. — Porte de la Forteresse de Verucchio. État actuel.

(Croquis communiqués par le docteur Ariodante Mariani.)

intégrité que pendant un court moment; bientôt il ne leur resta plus que Pesaro, Rimini, Fano, Cervia et Fossombrone, jusqu'au jour où, victime enfin de son ambition et de sa duplicité, et dépossédé de toutes ces villes, on vit Sigismond, fils de Pandolphe, le héros de Rimini au xve siècle, acculé dans la dernière ville qui lui restait, et son petit-fils, plus malheureux encore, errer de cour en cour, mendiant un asile et réduit enfin à demander sa subsistance à ce Vatican où son père était entré naguère en vainqueur, la couronne au front, précédé du Pontife et de tout le collège des cardinaux qui acclamaient le sauveur de Rome, le libérateur du Saint-Siège, le vainqueur du duc de Calabre.

Les Malatesta avaient gravi un à un les degrés qui conduisent au trône; mais, de tous ces illustres condottieri devenus des seigneurs, qu'on vit plusieurs fois réunis en congrès à Florence, à Bologne ou

au Vatican lorsqu'il s'agissait d'organiser une ligue irrésistible contre Aragon ou Milan, ceux de Rimini pouvaient à bon droit se regarder comme appartenant à la lignée la plus ancienne et la plus haute, et ce sentiment de supériorité que donne l'ancienneté de la naissance était alors compté comme un suprême avantage dont on savait déjà s'enorgueillir, et dont on avait soin de réclamer les privilèges.

Le premier Malatesta dont on ait gardé mémoire, après Ugo di Malatesta chef de la race (1132), était Giovanni, habitant de Penna Billi, dans le Montefeltre, qui avait reçu dès 1150 le droit de cité à Rimini. Ce Giovanni avait eu un fils du même nom que lui, homme violent et farouche qui avait reçu de ses contemporains le surnom de « Malatesta » qui devait devenir le nom patronymique de toute la famille. Giovanni s'était rendu célèbre dans les Marches comme soldat valeureux; il avait été appelé dans cette même ville de Rimini par Ottone da Mendola, le Podestat d'alors, pour la défendre contre les ennemis du dehors; il y avait fondé sa maison et pris pour femme une fille de Pietro degli Onesti; bientôt, enfin, il avait occupé le siège de Podestat de la ville (1239).

C'était la voie frayée pour tous ses descendants; le Podestat mourait en 1247, possesseur de Penna Billi, Roncofreddo et Ciola, et laissait deux fils : un Giovanni, qui allait épouser la fille du comte de Sogliano et devenir ainsi le chef de la branche de Sogliano, et l'autre, *Malatesta da Verucchio,* ainsi nommé parce qu'il habitait le château de ce nom qui lui avait été donné en dot [1].

MALATESTA DA VERUCCHIO (1212-1312).

Ce Malatesta da Verucchio, dit le centenaire, est la plus grande figure de toute cette lignée d'ancêtres. Le premier chef Guelfe des Romagnes, il devait vivre un siècle tout entier et devenir le guerrier légendaire des grandes luttes engagées contre les Gibelins : le Dante devait le stigmatiser en des vers ineffaçables.

Né en 1212, il était entré à Rimini le jour même de la mort de son père pour recueillir son héritage et prendre la tête de la faction

1. — Au point de départ de cette étude, je constate que je ne suivrai pas le développement de la branche cadette issue de Giovanni Malatesta, comte de Sogliano. C'est la seule branche des Malatesta qui soit encore représentée aujourd'hui.

Guelfe contre les *Parcitade* qui représentaient alors l'Empire. A la première sédition, il avait chassé les Gibelins, égorgé Montagna de Parcitade, et s'était fait élire « capitaine du peuple »; plus tard on l'acclama seigneur de Rimini, et les Pontifes le soutinrent constamment dans la lutte parce qu'il était prêt à réclamer leur suzeraineté. Dans sa longue carrière, il avait vu grandir autour de lui ses quatre fils, tous hardis capitaines, qu'il lançait contre les États voisins, soit pour les soumettre à sa domination, soit pour les y établir comme Podestats et leur préparer à leur tour l'accès au pouvoir. A sa mort,

Fig. 16. — Sceau de Malatesta Verucchio.

Fig. 17. — Sceau de Malatesta Verucchio.

qui survint en 1312, chacun de ses fils était pourvu ; il finit ses jours à Rimini, conservant le pouvoir jusqu'à son dernier soupir et exerçant l'autorité paternelle comme un joug incontesté. Il fit trois parts de ses États pour les trois héritiers qui lui restaient et leur indiqua même l'ordre de succession. On conserve son testament à Rimini à La Gambalunghiana ; c'est le vrai fondateur de la dynastie des Malatesta.

LES FILS DE MALATESTA DA VERUCCHIO. — GIOVANNI IL SCIANCATO (1248-1304).

Le centenaire s'était marié trois fois, et de ces trois unions il avait eu quatre fils dont deux seulement lui avaient survécu ; l'aîné de tous, Giovanni (1248-1304) dit *le Sciancato* (*le Déhanché*), n'est autre que le meurtrier de Françoise de Rimini.

Dur, cruel, difforme, d'un caractère atrabilaire provenant de sa complexion maladive, le Sciancato, qu'on appelait aussi *Gianciotto*

ou *Lancilotto*, s'était dès l'âge de vingt ans fait un nom comme capitaine. On le regardait comme le successeur probable du centenaire à la seigneurie; il chevauchait jour et nuit à la tête des factions;

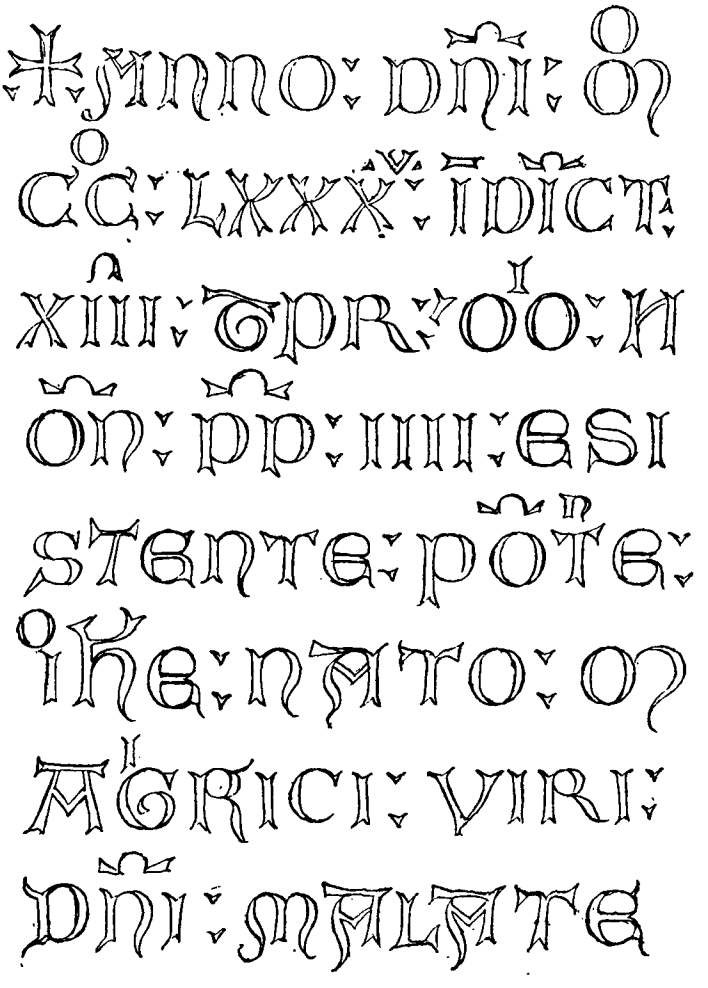


Fig. 18. — Inscription relative au Podestat Giovanni il Sciancato découverte en 1856 dans la Forteresse de Pesaro.

les plus grandes villes des Marches et de la Romagne, et les Républiques du centre, recherchaient ses services comme capitaine du peuple. Un jour les Polenta de Ravenne, voisins du Verucchio, seigneur de Rimini, avaient appelé ce dernier à leur secours pour résister aux factions qui divisaient la ville et menaçaient leur domination. Comme il y avait à Rimini les *Parcitade* et les *Malatesta*, à

Ravenne les *Traversari* tenaient la tête de la faction contraire à celle des Polenta. Verucchio envoya le Sciancato au secours de son allié; celui-ci chassa les Traversari, et Françoise de Polenta, la fille du seigneur de Ravenne, fut le prix de la victoire et le gage de l'alliance. Il épousa Francesca en 1275, et, l'ayant trouvée en flagrant délit d'adultère avec Paolo Malatesta, son propre frère, il fit du même coup deux victimes (1285).

Giovanni n'était pas resté longtemps veuf, car en 1387 on l'avait vu prendre pour femme Zambrasina, fille de Tibaldello dei Zambrasi di Faënza, veuve elle-même de Tino Ugolini Fantolini, mort à la journée de Forli. L'héroïne du cinquième chant de l'*Enfer* du Dante lui avait laissé une fille, Concordia; sa seconde femme lui donna cinq enfants.

La légende a certainement empiété sur l'histoire dans cet épisode que le chant du Dante a fait immortel, mais les grandes lignes de cette composition historique restent exactes.

En 1856, on a trouvé dans la forteresse de Pesaro un débris de la *Rocca* ou forteresse primitive qui porte l'inscription suivante : *Anno Domini Millesimo CCLXXXV; Indictione XIII Temporibus Domini Honorii Papæ : IIII : Esistente Potestate Iohannæ; Nato Magnifici; Viri; Domini Malatestæ.* Elle nous prouve que, l'année 1285, c'est-à-dire l'année même du meurtre de Françoise de Rimini, Giovanni, son mari, était Podestat de Pesaro; il y a donc lieu de croire que c'est de là qu'il partit pour surprendre à Rimini son frère et sa femme [1].

1. — Cette question, très controversée, de savoir si le meurtre eut lieu à Rimini, à Pesaro ou à San Arcangelo, a donné lieu à la plus vive polémique entre l'ancien préfet des archives vaticanes, Monseigneur Marino Marini, et le regretté Luigi Tonini, bibliothécaire de la Gambalunga. Nous avons nous-même consacré une étude très développée à ce sujet dans le journal français *l'Art* (t. IV), sous le titre : *Françoise de Rimini dans la légende et dans l'histoire.* Nous nous sommes rallié aux conclusions de Tonini dans son mémoire : *Memorie storiche intorno a Francesca de Rimini.—Rimini,* 1870. La thèse de l'ancien préfet des archives est celle-ci : Il y avait conflit entre Rimini et San Arcangelo, Giovanni et Paolo occupèrent la forteresse en 1288 et 1289; Françoise y était, et là aurait eu lieu le meurtre dont Monseigneur Marino Marini recule la date de quelques années; mais, tout bien examiné, nous répétons que nous concluons avec Tonini à la date 1285.

LES PODESTATS. — LEURS FONCTIONS. — LEURS PRÉROGATIVES.

Nous pouvons nous rendre compte de ce qu'était l'office de la *Podesteria* en lisant dans le *Tesoro* de Brunetto Latini, le maître du Dante, les diverses conditions à remplir pour exercer cette charge. Le magistrat devait d'abord être étranger à la ville; on le choisissait toujours de race illustre et parmi les chefs de guerre les plus habiles et les plus heureux. Il devait avoir trente ans au moins et appartenir à l'opinion de la majorité du pays. Il lui était interdit, comme à un capitaine à son bord, de conduire à sa résidence sa femme et même ses enfants, avant un certain âge, et il était tenu de se faire suivre de toute une cour. Le Podestat avait ses notaires, ses jurisconsultes, ses greffiers et ses gendarmes ou *berrovieri;* tout un cortège militaire de chevaliers, d'écuyers et de pages. A moins que la ville n'eût à sa solde quelque illustre condottiere, il assumait le commandement des armées, de sorte qu'il était à la fois le vrai chef politique et militaire. Lorsque celui qui exerçait ce pouvoir appartenait à une grande lignée et avait pour père, pour frère ou pour proche un seigneur, un duc ou un comte, et attendait lui-même une seigneurie en héritage, on sent combien il lui était facile, au lendemain d'une victoire, de confisquer le pouvoir à son profit.

Quelques Podestats furent nommés à vie, mais, au temps de Brunetto Latini, la charge était encore temporaire; on pouvait cependant renouveler le mandat et l'exercer trois fois de suite. Tout le monde a vu, à côté de la *Signoria*, ces palais du Podestat, monuments politiques de cette époque, hérissés, bardés de fer, massifs et rudes, n'offrant nulle prise à l'attaque. La plupart des villes de la Romagne en offrent encore de curieux exemples trop souvent défigurés par des restaurations regrettables ou des changements subis au cours des siècles. Le Bargello de Florence, si caractéristique dans son architecture, est un spécimen accompli du genre. (*Voir page* 12.)

La Podesteria des Malatesta à Pesaro, exercée successivement par trois d'entre eux, est l'origine de leur domination comme seigneurs sur cette ville où ils vont se trouver les rivaux des Montefeltre. Le Sciancato mort en 1304, la cité revint au Saint-Siège; mais Malatesta le centenaire, son père, toujours prêt à s'emparer du bien d'autrui, profita de la vacance du trône pontifical, à la mort de

Benoît XI, pour envahir Pesaro et y installer Pandolphe, l'un de ses fils, comme Podestat.

PAOLO IL BELLO (1252-1285).

PAOLO IL BELLO, second fils du centenaire et frère cadet du Sciancato, était né en 1252; même dans les actes notariés et les brefs pontificaux, il est désigné sous ce nom : *Paolo il Bello*. Il est évident que sa beauté avait dû frapper ses contemporains; c'est lui qui, en 1275, vint à Ravenne, à la place de son frère, épouser par procuration Françoise de Polenta, celle qui sera dans l'histoire *Françoise de Rimini*. Sans nous détourner de notre sujet, nous pouvons dire ce qu'il y a de plus probable au sujet de cette tragique aventure. Le récit de Boccace, dans ses commentaires du Dante, est, quoi qu'on en ait dit, ce qu'il y a de plus complet sur ce sujet : on pourra le discuter dans ses détails, on ne saurait le détruire, car il est l'écho direct de la tradition.

On a vu qu'afin de sceller l'alliance entre les Polenta et les Malatesta, Guido, seigneur de Ravenne, a donné sa fille au fils aîné de Verucchio, Giovanni dit le Sciancato; comme celui-ci chevauche et combat sans cesse, on envoie à sa place, pour l'épouser par procuration, le beau Paolo : la jeune fille le voit, le prend pour celui qui doit être son époux, et on fait la cérémonie des fiançailles. Plus tard, on conduit Françoise en grande pompe à Rimini, et là, en face du Sciancato, abrupt, rude et difforme, elle reconnaît son erreur.

Boccace avance qu'on a trompé la jeune fille, qu'elle est arrivée la nuit dans le Gattolo des Malatesta, et que l'époux, ayant franchi le seuil de la chambre nuptiale à la douteuse clarté d'une lampe, c'est à la lumière du grand jour seulement que la fiancée reconnut son erreur. C'est évidemment la part de la légende et celle du roman, et il y a là un effet de mise en scène : mais, quoi qu'il en soit, l'impression première a été profonde; Françoise et Paolo se sont aimés à première vue, plus tard ils succombent à leur passion, et, le jour où *ils ne lurent pas davantage,* le Sciancato, averti par un serviteur, vient en toute hâte de Pesaro où il est Podestat; il les surprend, et, dans sa fureur, les immole tous les deux.

Le beau Paolo a failli passer dans l'histoire pour un bellâtre qui ne connaissait que l'art d'aimer. Benvenuto da Imola, un des pre-

miers commentateurs du Dante, l'a perdu de réputation; il a dit de lui qu'il était plus amoureux des divertissements de la paix que des travaux de la guerre. Francesca, énergique et fière (c'est ainsi que la représente la tradition qui parle par la bouche de Dante), par une inconséquence qui ne manque d'analogie dans aucune histoire depuis la création du monde, aurait été séduite par l'allure de son cheval,

Fig. 19. — Dante Alighieri.

la blancheur de son teint et le tour galant de ses cheveux. Paolo avait évidemment ce qui plaît aux femmes, mais on peut en appeler de ce jugement en recherchant la trace de ce Malatesta dans les chroniques contemporaines, et on conclura de cette recherche que l'amant de Françoise était, après tout, une nature de condottiere, et que sa beauté n'était pas son seul privilège. Scipione Ammirato, l'historien à gage des premiers Médicis, nous l'a montré mêlé aux choses du gouvernement, sans cesse occupé ici ou là à réduire, à soumettre, à

gouverner comme Podestat ou à commander des bandes. En 1280, il entre en vainqueur à San Arcangelo; en 1283, il est *capitaine du peuple* et *conservateur de la paix* à Florence; et ce n'est pas une nature efféminée que ces rudes Florentins du XIIIe siècle seraient allés chercher dans les Romagnes pour mettre à la tête des premières compagnies de mercenaires. Il est vrai que, le 1er février de cette même année (1283), il demande son congé et obtient « *Licenza di andarsene à casa* ». La malignité de l'histoire y trouve son compte, et cette fois on a le droit de dire qu'il va rejoindre sa belle-sœur à Rimini.

Cependant cet amant qui court à son trépas est marié, lui aussi, de sorte que l'adultère est double. A peine nubile, Paolo a épousé Orabile Béatrice, et, l'année même de cette union, il a eu de sa femme un fils, Uberto di Paolo, puis bientôt après, une fille nommée Margherita. A partir de 1285, année présumée du meurtre, on ne retrouve plus trace de lui dans l'histoire. On suppose donc qu'il a dû succomber à trente-quatre ans [1].

MALATESTINO DEL OCCHIO (1249-1317).

Deux des fils du centenaire étaient donc morts avant lui, et, de ces deux, l'un avait été la victime de l'autre. Le troisième, qui allait lui succéder, est ce fameux *Malatestino del Occhio* que le Dante a marqué au front de son épithète sanglante, c'est le dogue altéré de sang du vingt-septième chant de l'*Enfer* :

> E il Mastin vecchio, e il nuovo da Verrucchio,
> Che de Montagna fece il mal governo,
> La dove soglion far de' denti succhio.

On voit que cette race des Malatesta inspire le poète. Dante a une façon superbe de retracer l'état historique des temps qu'il traverse; si on considère qu'il avait trente ans le jour où le vieux Verucchio est acclamé seigneur de Rimini, qu'il était ardemment mêlé lui-même à ces luttes dont il devait être la victime expiatoire, et qu'on le verra finir ses jours à quelques pas de là, à Ravenne, chez les Polenta, près du neveu de cette même Françoise qu'il avait chantée, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que le passage suivant du vingt-

1. — Paolo il Bello, par son mariage avec Orabile, fille du comte de Chiaggiuolo, devint la tige du rameau des seigneurs de Chiagguolo, dont nous n'entendons pas non plus suivre les traces.

septième chant de l'*Enfer* est un document historique d'une incontestable importance.

Le pécheur qui d'une voix gémissante fait entendre sa voix parmi les flammes, demandant au compagnon de Virgile quel est le sort des Romagnes, est le comte Guido da Montefeltro, qui, lui aussi, a fondé son pouvoir à Urbino. Dante, interrogé par Guido, lui répond ainsi :

« Ta Romagne n'est et ne fut jamais sans guerre dans le cœur de ses tyrans, mais, au moment où j'ai quitté la terre, je n'y ai pas laissé de guerre déclarée. Ravenne est ce qu'elle a longtemps été; l'aigle des Polenta s'étend sur cette ville et la couvre de ses ailes. La terre qui soutint la longue épreuve et fit un amas sanglant de corps français gémit encore sous les griffes du lion vert, et le *vieux et le nouveau dogue de Verucchio* qui traitèrent si cruellement *Montagna*, percent toujours de leurs dents la même proie [1]. »

Tout est exact dans ce passage du chant du poète, et comment pourrait-il en être autrement? Dante raconte ce qu'il a vu; il habitait Forli où il était alors secrétaire d'un Ordelaffi, Scarpetta, et quand il quittera la ville, il ira demander un asile aux Polenta à Ravenne, où il meurt en 1321. Au moment où le poète écrit, on a effectivement signé une trêve momentanée, et il a le droit de dire : « A l'heure où j'ai quitté la terre je n'y ai pas laissé de guerre déclarée. »

L'histoire ne dément pas le Dante quand on essaie de restituer cette figure de Malatestino del Occhio; c'est un dogue altéré, son père le déchaîne contre les villes voisines et il rapporte sa proie à celui qui l'a lancé. Tantôt, jeune encore, il accompagne le Sciancato, son frère aîné, dans ses expéditions; tantôt, déjà sûr de lui, il appelle à l'aide son frère Pandolphe pour s'emparer d'un État ou ajouter un château fort à son domaine privé. Il avait pris part à l'expédition de son père contre Pesaro, alors que, son frère aîné mort, le Saint-Siège en avait repris possession. C'est aussi lui qui ajouta Cervia au do-

1. — Le passage est rigoureusement exact; Cervia et Ravenne étaient en effet aux Polenta qui portent « parti d'or et d'azur à l'aigle parti de gueules et d'argent ». La terre qui soutint longtemps la dure épreuve, c'est Forli qui obéissait aux Ordelafi qui portent « coupé d'or, fascé d'or et de sinople de six pièces au lion rampant de sinople ». La lutte où les Français ont péri par centaines, c'est celle soutenue contre Martin IV, un Français, né à Montpincé, qui avait appelé à lui des bandes françaises pour réduire Ordelaffi. Enfin la même proie que déchirent encore les dents de Malatesta Verucchio, le centenaire, et celles de son fils, il Mastin Nuovo ou Malatesta de l'Occhio, c'est la ville de Rimini, où ils firent périr Montagna dei Parcitade, chef des Gibelins, chassé en 1295.

maine des Malatesta, et, à deux reprises différentes, on le vit rentrer à Pesaro en mettant tout à feu et à sang, inaugurant par le meurtre cette domination maudite des Malatesta sur une ville qui n'a jamais pu s'habituer à leur joug. Son père mort en 1312, il lui succéda à Rimini, mais il n'y régna que cinq ans laissant le pouvoir à son frère Pandolphe, quatrième fils du Verucchio.

PANDOLPHE 1er, QUATRIÈME FILS DE VERUCCHIO (126..-1326).

Avec ce Pandolphe, le premier seigneur de ce nom, le pouvoir des Malatesta s'étend et se consolide. Le vieux Verucchio règne à Rimini; son quatrième fils s'est emparé en 1304 de Pesaro; il ne porte encore que le titre de Podestat, mais il est le seigneur effectif et s'impose par la force. De là, il convoite Fano, Sinigaglia, Fossombrone, et bientôt il s'en empare. Malatestino a eu Cervia par ruse; ainsi appuyés les uns sur les autres, père, fils, frères, cousins, tous vont envahir la Marche d'Ancône. Ils s'y seraient maintenus si Clément V, comprenant la duplicité de ces Malatesta qui arborent le drapeau Guelfe pour envahir le territoire pontifical dont ils font leur proie, n'avait envoyé contre eux Bertrand de Got, le recteur des Marches, qui allait les contenir dans leurs limites. Le Pape lui reprend Fano, mais, par deux fois, Pandolphe parvient à y rentrer avec une audace inouïe. Une certaine fatalité de situation veut que le Saint-Siège, sans cesse occupé ailleurs, assailli par l'Empire et par les ennemis du dedans, soit toujours amené à légitimer ces capitaines d'aventure qui s'en vont de cité en cité suivis de leurs compagnies, déguisant leur conquête sous la *Podesteria* à laquelle ils se font appeler. S'ils prêtent le serment, ils reçoivent l'investiture, et on voit ces mêmes Malatesta, chassés la veille de Pesaro et de Cervia, y rentrer le lendemain comme vicaires de l'Église.

Il n'y a cependant rien de stable ni de fixe dans ces dominations, et c'est en vain que dans cette rapide revue (qu'il ne faut considérer que comme le portique qui mène à l'édifice que nous voulons élever à l'un des Malatesta), nous tenterions de suivre pas à pas ses ancêtres dans chacune des villes où ils ont régné. Un jour, l'un d'eux groupe sous sa main tous les États qui appartenaient hier à tous ceux de sa race et qu'il vient de leur ravir; le lendemain le Saint-Siège le ramène dans les étroites limites de sa domination légale; il les fran-

chit encore pour conquérir un nouveau domaine. Depuis que, pendant tout un siècle, avait vécu dans ce coin des Romagnes Malatesta Verucchio le patriarche, après le meurtre de Françoise de Rimini par Giovanni Sciancato, après le trépas de Montagna dei Parcitade, ce nom de Malatesta était devenu le symbole de l'audace, de la valeur et de la victoire; il inspirait une véritable terreur. Les Florentins, les Bolonais, Ferrare, Mastino della Scala appelaient à eux le fils de Pandolphe Ier, pour lui confier leurs armées; à côté de son père, il était déjà puissant et redouté, il ne manquait plus à tous deux, pour jouir avec quelque sécurité de leur domaine, que de recevoir une investiture légale qui consacrerait les faits accomplis. Demander l'investiture au Saint-Siège, quand c'était à ses dépens qu'on avait ajouté ces nouveaux fleurons à sa couronne, c'était trop présumer de la faiblesse du Pontife alors accablé par ses ennemis : on vit donc le père et le fils se tourner vers l'empereur d'Allemagne Louis le Bavarois, et, l'année 1342, les deux héritiers de Pandolphe Ier, Malatesta et Galeotto, reçurent l'investiture impériale et s'intitulèrent « Vicaires de l'Empire ». Fort de cet appui, et profitant de la détresse du Saint-Père alors réfugié à Avignon, Malatesta prit Ancône, Jesi, Ascoli, Osimo, Sinigaglia et vingt autres lieux : il aurait joint à sa seigneurie des Romagnes toute la Marche d'Ancône, si Innocent IV, fatigué de voir un de ses vassaux, traître au Saint-Siège, renier le nom du centenaire et sa tradition, fouler au pied l'investiture pontificale et se donner à l'Empire, en ajoutant chaque jour à ses dépens un État à sa couronne, n'avait enfin envoyé dans les Romagnes et la Marche d'Ancône le terrible homme de guerre qui allait les ramener vigoureusement sous la domination du Saint-Siège.

Le cardinal Egidio Alvarez, Carillo de Cuenca, plus connu dans l'histoire sous le nom de l'Albornoz, conduisit la campagne avec une énergie sans seconde; il reprit les villes une à une, et à la journée de Gubbio s'empara même de la personne de Galeotto, fils de Pandolphe Ier. Cela fait, il déclara solennellement les Malatesta déchus de toutes leurs seigneuries, et ne leur laissa même point celles que leur père leur avait transmises par héritage. C'était pour le fils de Pandolphe Ier le moment d'en appeler à ce César qui, un jour, l'avait investi, ainsi qu'à ces Florentins dont il avait commandé les armées; mais, devant l'énergique attitude de l'Albornoz, ces deux puissances conseillèrent une transaction, et, par une condescendance qui avait sa source dans des nécessités politiques, on vit Innocent IV substituer

sa propre investiture à celle de l'empereur Louis de Bavière, et confirmer encore une fois le pouvoir aux Malatesta, mais en le ramenant du moins à ses justes limites.

En dehors de ces souverainetés de hasard qui ne durèrent pour eux qu'une heure et ne laissèrent pas de traces, deux branches de la famille Malatesta ont plus particulièrement régné sur Rimini et sur Pesaro, et, parmi tous ceux qui ont porté le nom, il faut distinguer ces deux dynasties qui, ici et là, occupèrent le pouvoir pendant près de cent cinquante ans. Mais, même dans ces conditions plus régulières, il ne faudra pas s'étonner de voir la branche de Rimini empiéter sur celle de Pesaro, se confondre avec elle, et, momentanément, occuper son domaine; comme à leur tour, du reste, ceux de Pesaro viendront envahir la seigneurie de ceux qui les avaient chassés hier.

Nous indiquerons, au moins dans les grandes lignes de leur vie, les personnalités qui se sont succédé à Pesaro. Cette branche réunit, au même degré que celle de Rimini, les qualités d'audace et l'esprit d'aventure qui font de tous les Malatesta des figures d'un haut caractère.

Fig. 20. — Écusson Malatestien, au Mur de la Rocca de Gradara.

CHAPITRE III

LES MALATESTA, SEIGNEURS DE PESARO

(1295-1437)

Malatesta Guastafamiglia. — Il médite de réunir sous son pouvoir tous les États gouvernés par les Malatesta. — Il s'empare de Rimini, dépouille ses cousins et mérite son surnom de Guastafamiglia. — Il ajoute à son domaine la Marche d'Ancône et demande l'investiture à l'empereur d'Allemagne. — Le Saint-Siège envoie contre lui le cardinal Albornoz, puis bientôt lui donne l'investiture. — Il est réduit à Pesaro où ses descendants vont régner. — Pandolphe II, son fils. — Malatesta des Sonnets, sénateur de Rome. — A la mort de ce dernier, les Malatesta de Rimini et de Fano envahissent Pesaro. — Galeazzo *l'Inetto* vend ses droits sur Pesaro à Alessandro Sforza.

MALATESTA GUASTAFAMIGLIA (1295-1364.)

On l'appelait Guastafamiglia, et, par ce Pandolphe Ier, dernier des fils de Malatesta Verucchio, il était petit-fils du centenaire. Son oncle, Malatestino del Occhio avait laissé Rimini à Ferrantino, son aîné; lui, avait régné à Pesaro. Il avait un frère, Galeotto, avec lequel il vivait dans une parfaite union et partageait le pouvoir; il médita de réunir dans leurs mains tous les domaines qui appartenaient à ceux de son nom. Son premier effort fut couronné de succès; il enleva Rimini à Ferrantino, son cousin germain, et crut si bien s'y établir, qu'il abandonna à ses fils, Pandolphe II et Malatesta le Hongrois, le gouvernement de Pesaro.

Son oncle, Malatestino del Occhio, avait déjà pris Cesena; son père avait ajouté à son domaine Fano, Cervia et Fossombrone; de sorte que, dès 1334, il régnait sur tout le domaine, dont il avait chassé ses cousins pour s'y établir avec ses propres fils. C'est de cette âpreté, qui ruinait la famille des Malatesta pour enrichir un seul d'entre eux, que lui vient cet étrange surnom de *Guastafamiglia*.

Sa renommée peu à peu s'était étendue; chaque jour il ajoutait un fleuron à sa couronne; nous l'avons montré s'emparant de presque toute la Marche d'Ancône, et profitant de la détresse du Saint-

Fig. 23. — Sceau de Ferrantino.

Fig. 24. — Sceau de Ferrantino.

Siège, alors à Avignon, pour demander l'investiture à l'empereur Louis de Bavière[1]. Il fallut le grand effort de l'Albornoz pour arrêter cette marche triomphale et ces empiétements successifs. Le Saint-Siège, en face de l'intervention de Florence et de l'Empereur, consentit à une transaction, et nous avons vu qu'en l'année 1355, il accorda l'investiture à Guastafamiglia et à son frère Galeotto. Le domaine cette fois était réduit à Rimini, Pesaro, Fano et Fossombrone. Ainsi s'établit nettement la ligne de démarcation entre les deux branches. Galeotto le Jeune entre à Rimini (où son cousin Ferrantino est mort en 1353), et il devient le chef de la branche de Rimini et de Fano; quant à Guastafamiglia, il s'établit à Pesaro, et ses descendants directs y régneront jusqu'en 1446.

Les Malatesta, tant de fois usurpateurs, étaient bien cette fois les

1. — La Rocca di Montefiore, dont voici l'état actuel, a été construite par Guastafamiglia et augmentée par son fils Pandolphe. Malatesta le Hongrois l'habitait et la fit orner de peinture à fresques dont on voit encore la trace. Guastafamiglia y avait reçu Louis le Hongrois en 1347, quand celui-ci descendit dans la Pouille pour venger la mort de son frère André. Plus tard Sigismond l'eut en son pouvoir et la mit en état de résister à un long siège.

Fig. 25. — Restes de la Rocca de Montefiore construite par Malatesta Guastafamiglia en 1345.
D'après le croquis de M. Vacaï, Syndic de Pesaro.

Vicaires de l'Église; ils payaient un tribut de six mille florins d'or, et, pendant trois mois de chaque année, devaient fournir au Saint-Siège cent hommes d'armes à cheval. C'est à la suite de cette grande campagne de l'Albornoz, qui avait ramené les Malatesta dans les limites primitives de leur pouvoir, que le pape Innocent IV, ayant demandé compte au fameux cardinal des sommes énormes qu'il avait dépensées et des contributions pesantes qu'il avait imposées aux villes, le fier combattant, pour toute réponse, fit charger sur un chariot les clefs et les serrures de toutes les portes des cités qu'il avait soumises au Saint-Siège, et les envoya au Vatican.

Depuis l'année 1364, où le Guastafamiglia meurt, jusqu'en 1447, où le pape Nicolas V investit, à la place des Malatesta, Alessandro Sforza, Pesaro appartient à ses descendants directs, fils, petits-fils et arrière-petits-fils.

C'est d'abord Pandolphe II (1325-1373), puis Malatesta le Sénateur de Rome, et enfin Galeazzo, qui vendra ses droits aux Sforza.

C'est la période relativement paisible de l'histoire de Pesaro sous les Malatesta; leur domination fut cruelle et hautaine; ils vouèrent les Pésarais aux continuelles alarmes et donnèrent le spectacle d'une famille d'Atrides toujours prête à s'entre-déchirer. Entrés à Pesaro par la violence et la ruse, avec des exactions dont le récit remplit le cœur d'amertume, ils devaient en sortir honteusement, car leur dernier représentant vendait ses États pour un peu d'or.

PANDOLPHE II, FILS DE GUASTAFAMIGLIA (1325-1373).

Malatesta Guastafamiglia mort en 1364, son fils, Pandolphe II, prit le pouvoir à Pesaro. C'était un saint personnage; il avait voulu d'abord, avant de monter sur le trône, prêter serment aux pieds du Pape, et il s'était rendu à Avignon avec son oncle Galeotto de Rimini, le duc d'Este, le seigneur de Polenta, Scaliger de Vérone et Varano da Camerino. Plus tard, cédant la régence à son frère Malatesta le Hongrois [1], il avait même voulu faire le pèlerinage de Terre Sainte. A Avignon il avait connu Pétrarque et s'était lié avec lui d'une douce amitié; on a conservé sa correspondance avec l'auteur

1. — On l'appelait ainsi parce qu'à son passage à Pesaro, lorsqu'il allait conquérir la Pouille, le 17 décembre 1344, Louis de Hongrie l'avait fait chevalier.

Fig. 26. — Vue la Ville de Pesaro au temps des Malatesta.

des *Rime,* et, dans les *Senili,* on peut lire les lettres que le poète lui écrivit pour le pousser au mariage, et, plus tard, pour le consoler de la mort de la fille des Orsini. Deux fois il avait envoyé un peintre à Pétrarque, afin qu'il lui rapportât son portrait, et il était allé le visiter à Milan, où le poète était tombé malade. C'est sur ses conseils qu'il avait épousé Paola di Bertoldo degli Orsini. Paola était sa seconde

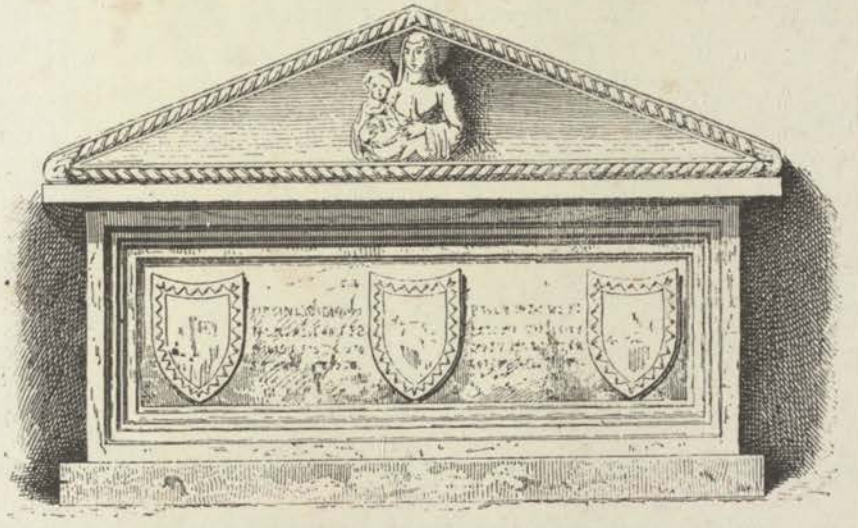


Fig. 27. — Sépulcre de Paola Orsini à San Francesco de Pesaro (1371).

femme, elle mourut à Pesaro en 1371 ; sa tombe existe encore à San Francesco [1].

Ce Pandolphe est un de ceux dont la vie est la moins tourmentée, et il semble que, sous son règne, Pesaro, sans cesse opprimée, attaquée, disputée de toute part, ait pu prospérer et goûter enfin un peu de repos.

1. — C'est elle qui en 1366 fonda, à Pesaro, l'hôpital de Santa-Maria, autorisé par une bulle d'Urbin V. Voici l'inscription gravée sur sa tombe, dans l'église de San Francesco de Pesaro : « Ursi de Natis Illustribus edita, Patre matre columnensi Pandulfi de Malatestis Magnifici conjux clarissima Paula Secundi Hic carnem Terris sed Mentem reddidit Astris. Roma dedit Nasci, Pensaurum cedere Vita Mille ter et centum christi labentibus annis uno cum septem decies sexta quoque Febri lune simul quarta cum se jam verteret hora. »

MALATESTA, LE SÉNATEUR DE ROME (DIT MALATESTA DES SONNETS) (1370-1429).

Ce Malatesta, dit le Sénateur de Rome (1370-1429), successeur de Pandolphe II, semble aussi avoir adouci le joug que ses ancêtres faisaient subir aux Pésarais; ami des lettres et des arts, il a laissé

Fig. 28. — Malatesta des Sonnets, d'après un Monument du temps copié par Olivieri. Bibliothèque de Pesaro.

un recueil de poésies, on le connaît encore dans l'histoire sous le nom de *Malatesta dei Sonnetti* [1]. Il avait pris à cœur la défense du Saint-Siège, et deux fois on le vit se porter au secours de Boniface IX. En 1398, le Pontife l'avait fait Sénateur romain; en 1400, il revint une seconde fois à l'appel de l'Église; et, en 1410, il entra en triomphe

1. — Voir aux documents son imprécation contre Rome écrite au moment où il conduit ses troupes au secours du Pontife. Il y a là un grand souffle et un vif sentiment de l'antiquité (chapitre III des *Notes et Documents*).

dans la ville éternelle après avoir repris sur les ennemis du Saint-Siège le port d'Ostie et les forteresses.

Malatesta avait achevé à Pesaro les églises de San Agostino et San Domenico, comme son père avait relevé l'église de San Francesco, qui devait recevoir les cendres de Paolo Orsini. On peut dire qu'après tant de vicissitudes, ce sont les seuls vestiges qui restèrent à Pesaro de cette longue domination. Il faut que le domaine ait joui d'une

Fig. 29. — Armes malatestiennes à San Domenico de Pesaro.

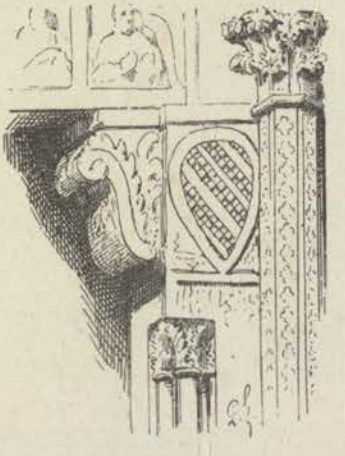


Fig. 30. — Armes malatestiennes à San Domenico de Pesaro.

tranquillité relative sous son règne pour qu'il ait si souvent quitte sa résidence. Ses trois expéditions en faveur du Saint-Siège ne sont pas ses seuls faits d'armes; il avait pris, comme capitaine général des troupes de la Sérénissime, la conduite des troupes vénitiennes contre Padoue, et, la même année, il était allé en Galice avec une cour de gentilshommes.

Carlo Malatesta, que nous connaîtrons plus tard et qui passe pour le meilleur et le plus loyal de ces Malatestà, avait cependant quelque chose de la duplicité de sa race, car le Sénateur lui ayant confié la régence de Pésaro pendant qu'il accomplissait ses expéditions, il dut au retour lui disputer sa seigneurie l'épée à la main. Malatesta des Sonnets mourut en 1429, dans la forteresse de Gradara; on porta son corps à San Francesco de Pesaro, mais on ne retrouve plus la trace de sa sépulture.

A partir du jour où il meurt, c'en est fait de la trêve pour Pesaro; il laisse son État indivis entre trois fils qui ont pour ennemis tous ceux de leur race et aussi leurs propres sujets. En 1431, dans une rébellion furieuse, le peuple les chasse tous les trois, et, partout, on détruit jusqu'aux symboles qui les rappelle. C'est en vain que le voyageur qui s'inquiète des documents d'histoire gravés sur la pierre cherche quelque trace de cette domination; à peine, dans une frise, un écusson invisible a-t-il pu échapper à la rage du peuple soulevé. Ce n'est pas assez de détruire les palais, on s'attaque aux églises, aux sépultures; on jette au vent la cendre des Malatesta, et pas un des sépulcres de ceux de Pesaro ne trouve grâce devant la colère du peuple [1]. Seules les sépultures qui contiennent les ossements des femmes de la famille, presque toutes chastes et lettrées, sont épargnées par lui.

Peu de temps après la mort du Sénateur de Rome, en 1432, Carlo de Rimini, retiré à Fossombrone, revint à la tête de ses partisans, essaya de restaurer le pouvoir des Malatesta, releva les monuments détruits et restitua même les inscriptions mutilées; mais, lors même qu'il eût eu assez de force pour se maintenir ou appuyer l'héritier légitime, Galeazzo, la domination des Malatesta était condamnée, car son propre frère Pandolphe, seigneur de Fano, attaquait la ville en 1443. En 1444, Piccinino l'investissait à son tour, et un nouvel ennemi allait surgir : Sigismond Malatesta, neveu de Carlo, qui, fidèle à la politique de Guastafamiglia, allait commencer, avec l'appui du Saint-Siège, une guerre acharnée contre son propre cousin, Galeazzo. C'est dans ces circonstances que le dernier des Malatesta de Pesaro, se tournant vers les Sforza toujours prêts à convoiter un domaine, leur vendit la ville où ses ancêtres avaient régné depuis cent cinquante ans.

1. — Pésaro compte trois églises : San Domenico, San Francesco et San Agostino. Toutes sont du XIIIe siècle, mais les Malestata les ont reprises au XIVe, ce qui explique qu'on voit encore sur quelques-unes l'écusson de la famille. Il ne reste de cette époque que les portails qui, dans chacune des trois, ont été conservés à peu près intacts. Nous les reproduisons ici comme de trop rares témoins de cette époque de la domination de ces seigneurs. Le XVIIe siècle a refait le corps de chacun de ces trois monuments. A San Francesco, se trouve le tombeau de Paola, que nous avons dessiné. San Domenico était d'un élève de Agostino d'Agnolo; elle a été terminée en 1385, et on y lit l'inscription suivante : « Hoc opus factum fuit sub 1390 tempori Dominationis Magnifici et Excellentissimi Domini Malateste nati quondam recolende memorie Domini Pandulphi de Malatesta. » On a aussi la date de la consécration nouvelle, après la reconstruction, par une autre inscription : « 1420, Idibus octob. consecrato 10 Benedicto Episcopo Pesauri ecclesiam dedicante ». On a découvert en 1707 cette inscription gravée sur la troisième colonne à droite.

Les Malatesta étaient entrés à Pesaro par la violence et par la ruse, ils y avaient exercé des exactions sans nombre dont le sou-

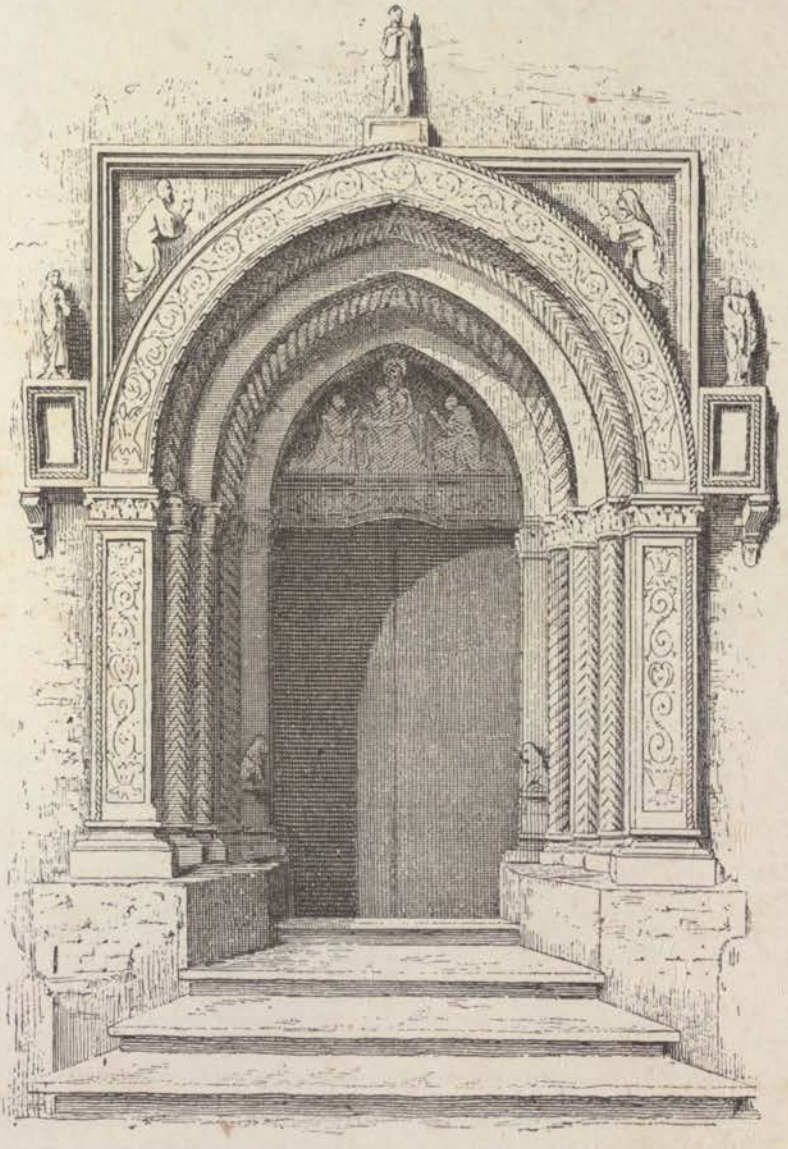


Fig. 31. — Portail de San Francesco de Pesaro construit par Pandolphe II en 1366.

venir ne devait jamais s'effacer; ils durent s'y maintenir par la force, et ne purent échapper à la nécessité de perdre le domaine. Le Saint-Siège, toujours fidèle à son système, légitima le fait accompli. Sforza

pouvait soutenir son droit par la force; le Pontife, en l'année 1447, consacra ce nouveau pouvoir par une investiture.

En avril 1448, Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, que le droit conféré aux Sforza n'avait pu désarmer, signait une trêve avec le nouveau seigneur; deux années après, il tentait encore de s'em-

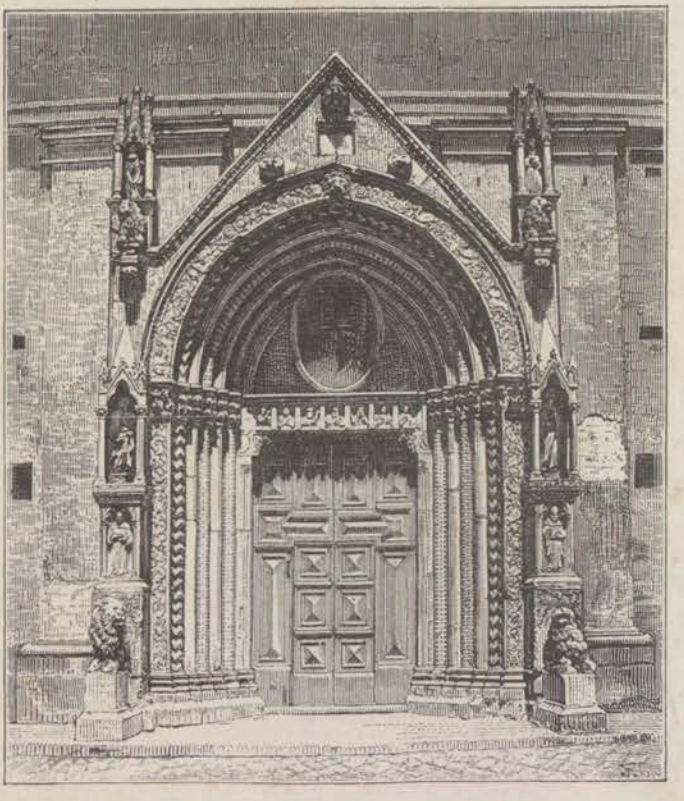


Fig. 32. — Portail de San Domenico de Pesaro, construit par Malatesta des Sonnets, en 1390

parer de la ville, mais ses efforts devaient échouer devant l'énergie de son rival. Galeazzo, surnommé l'*Inepte* (*Inetto*), qui avait vendu sa couronne aux Sforza, s'était retiré à Cesena; il y mourut en 1452. Ainsi finit la domination des Malatesta à Pesaro; l'un de ceux qui y avaient régné, étendant un instant son domaine depuis Ravenne jusqu'à Ancône, médita de faire un contrepoids à la principauté des Sforza; mais, par un revirement soudain de la fortune, et par une énergique décision du Saint-Siège, ce seigneur de Pesaro allait condamner ses descendants à rester pendant plus d'un siècle confinés

dans leurs seigneuries des Romagnes où leur génie turbulent allait se trouver à l'étroit, et dont ils devaient sortir pour tenter mille aventures qui ne leur apporteraient que la déception, la détresse et la mort. Le pouvoir mieux défini après l'expédition de l'Albornoz, nous avons pu séparer les Malatesta de Pesaro de ceux de Rimini, et présenter à part chacun des titulaires de ces deux seigneuries issues d'une même origine.

Fig 33. — Le Palais des Sforza, Successeurs des Malatesta à Pesaro (1455).

CHAPITRE IV

LES MALATESTA DE RIMINI ET DE FANO

(1295-1537)

La branche des Malatesta de Rimini. — Les origines de leur pouvoir sur cette ville. — Les deux dominations de Rimini et de Pesaro se confondent jusqu'à la victoire de l'Albornoz. — Verucchio. — Malatestino del Occhio. — Ferrantino son fils, 1353. — Galeotto, frère de Guastafamiglia, devient seigneur de Rimini avec une nouvelle investiture, 1302-1385. — Carlo Malatesta, fils aîné de Galeotto, 1364-1429. — Sa personnalité. — Son goût pour les lettres. — La rose d'or. — La statue de Virgile à Mantoue. — Les arts à Rimini en 1400. — Ghiberti décore la résidence. — Richesse de Rimini sous Carlo. — Les Umiliati. — Fondation d'une bibliothèque populaire. — Pandolphe III, seigneur de Brescia et de Bergame. — Ses fils naturels sont légitimés par Martin V. — Il meurt et Carlo reprend sa succession. — Mort de Carlo. — Galeotto le saint, fils aîné de Pandolphe. — Avènement de Sigismond, fils de Pandolphe. — Le Saint-Siège et le duc d'Urbin convoitent Rimini. — Sigismond, encore enfant, se défend et remporte une victoire sur Urbin. — Sigismond est engagé comme condottiere.

LE pouvoir exercé par les Malatesta sur la ville de Rimini était bien antérieur à leur domination sur Pesaro. Si le pouvoir de Malatesta Verucchio comme seigneur datait seulement de l'année 1295, où il avait été acclamé par la population, de fait il remontait pour les Malatesta au temps où, occupant successivement la *Podesteria,* les membres de cette famille semblaient se transmettre cette magistrature comme un héritage. Malatesta Verucchio, le centenaire, dans cette journée du 13 décembre 1295, où il avait chassé définitivement les Parcitade, avait conquis effectivement

le pouvoir, et dès lors on le qualifie dans les actes : *Dux Senior et Dominus*. Mais ce n'était encore là qu'un droit éphémère et très contestable; si l'on considère toujours ces principautés des Marches et des Romagnes comme des fiefs dépendant ou du Saint-Siège ou de l'Empire, il fallait une investiture de l'une de ces deux puissances pour que cette domination, votée par acclamation populaire, fût pleinement légitime. Malatestino del Occhio recueillit en 1312 le pouvoir du centenaire; il le transmit en 1317 à son frère, Pandolphe Ier, et ce n'est qu'en 1325 qu'une bulle pontificale de Jean XXII consacra la possession aux mains de ce dernier. Ce n'est pas à dire qu'à partir de ce moment cette possession ne leur fut plus jamais contestée; car ils ne devaient jamais jouir d'une domination sans trouble, pas plus à Rimini, où ils devaient illustrer définitivement leur nom et fonder le Panthéon de leurs ancêtres, que dans les villes de Pesaro, de Fano ou de Cesena, où ils s'étaient introduits par la force.

FERRANTINO, FILS DE MALATESTINO DEL OCCHIO (1258-1353). GALEOTTO, FRÈRE DE GUASTAFAMIGLIA (1302-1385).

Ferrantino, le fils de Malatestino del Occhio, recueillit la seigneurie de Rimini à la mort de son oncle Pandolphe, et la garda jusqu'en 1353, où elle passa aux mains de Galeotto (1302-1385), frère de Malatesta Guastafamiglia de Pesaro et fils du dernier enfant de Malatesta Verucchio, le centenaire; c'est de ce Galeotto, qui prend le pouvoir à Rimini l'année 1353 et qui le garde jusqu'en 1385, que devaient sortir, par filiation directe, tous les Malatesta qui allaient régner à Rimini, à Fano, Cervia et Cesena, jusqu'au milieu du XVIe siècle.

Fig. 36. — Sceau de Galeotto, Seigneur de Rimini (1302-1385).

Il importe d'établir nettement ces origines; on voit qu'elles remontent toutes, soit pour Pesaro, soit pour Rimini et Fano, soit pour Cesena, à Malatesta de Verucchio, le centenaire, qui est le grand ancêtre.

Ce Galeotto, propre frère du Guastafamiglia, fut témoin de la ruine de la grande principauté que ce dernier avait essayé de former en concentrant dans ses mains toutes les possessions enlevées à ses proches, auxquelles il avait ajouté depuis presque toute la Marche d'Ancône. Nous avons dit comment le cardinal Albornoz avait puni son audace et ramené ce pouvoir à ses étroites limites; c'est après avoir accompli cet acte d'autorité, qui rappelait aux vassaux révoltés de quel puissant souverain ils relevaient, que le pontife Innocent VI, oubliant les empiétements des deux frères, accepta leur serment et donna à Galeotto une nouvelle investiture sur Rimini.

Galeotto soutint ardemment l'Église, et, à partir de la rébellion qui l'avait poussé à appuyer son frère Guastafamiglia dans ses conquêtes sur les États pontificaux, il resta fidèle au Saint-Siège. Les services qu'il rendit au Vatican créèrent un droit à ceux qui devaient lui succéder. En 1377, il ajouta à Rimini Cesena, Cervia, Bertinoro, et mourut à quatre-vingt-trois ans (1385); son corps fut porté à San Francesco de Rimini. Quatre enfants lui survivaient : Carlo, Pandolpho, Andrea et Galeotto, qu'on appelait aussi Belfiori[1]. Carlo eut Rimini et les États paternels; Pandolpho eut Fano; Andrea eût Cesena et Bertinoro; Galeotto eut Cervia, Meldola, Borgo San Sépolcro, Sestino et Sasso Montefiore.

Nous entrons avec ces derniers Malatesta dans le xve siècle, et Carlo, l'aîné des fils de Galeotto, frère de Pandolphe, par consé-

1. — Il laissa aussi quatre filles : *Madona Gentile,* mariée à Manfredi, seigneur de Faënza; *Margherita,* mariée à Lodovico Gonzaga; *Rengarda*, mariée à Maso di Pietra Mala; et enfin *Ricciarda,* qui fut la femme du duc d'Urbin Guido Antonio. Cette alliance est le point de départ des prétentions des Malatesta sur le duché d'Urbin.

Il faut, au moins en passant, indiquer cette curieuse figure de *Madona Gentile.* Elle avait épousé Giovanni Galeazzo d'Astorre Manfredi, seigneur de Faënza; dans la lutte qui avait éclaté entre le duc de Milan et les Florentins, elle avait pris parti pour Milan malgré ses frères Carlo et Pandolphe qui étaient dans le camp contraire. Carlo lui avait envoyé message sur message, la république de Florence lui avait dépêché un ambassadeur; elle répondit qu'elle pleurait de ne pouvoir suivre ses frères, parce que ceux de Faënza tenaient pour Visconti et qu'elle avait charge d'âmes. Elle monta donc à cheval, et alla camper à Modigliano. Là, on vint l'attaquer; elle était entourée d'un escadron de femmes, et Vieri (le 2 novembre 1424), revenant du théâtre de la lutte, la comparait, dans sa dépêche adressée au « Magnifico Milite Domino Rinaldo de Albizzi », à la reine des Amazones : « *La Pentasilea si levò da campo e con poco loro onore e danno assai.* » Cavalcanti, dans sa *Storia Fiorentina,* s'exprime ainsi : « La Fiorentina potenza da una vile femminella fu cavalcata e offesa... Colli sproni il suo cavallo batteva, non perdeva tempo ad aspettare le sue damigelle, ne confortamenti di fortezza, nonne faceva sembianti alle sue genti, ma ogni cosa dimenticava se non il battere degli sproni ». Ce fut une déroute, et l'ambassadeur ne semble pas avoir pris très au sérieux cette nouvelle amazone.

quent oncle de Sigismond, fils de Pandolphe, vivra jusqu'au milieu du xve siècle. Né vers 1364, ce Carlo est le trait d'union entre le vieux monde et le monde nouveau, et sa personnalité s'est imposée à son époque. Après Verucchio et le Guastafamiglia, il est un des plus illustres de la famille.

CARLO MALATESTA, FILS AÎNÉ DE GALEOTTO (1364-1429).

Indiquons avec quelque précision les traits saillants de cette personnalité; déjà se dissipent les ténèbres, ce ne sont plus seulement des capitaines grossiers et farouches qui s'intitulent seigneurs de Rimini: l'aurore de la Renaissance éclaire ces pays de Romagne, mille circonstances les servent, et, indépendamment de leurs propres lumières, Florence et Venise leur apportent leur civilisation, leur progrès dans toutes les branches de l'illustration intellectuelle. Les Turcs chassant les Grecs devant eux, on voit aborder dans ces petits ports de l'Adriatique les philosophes errants; et ceux-ci, pour le plus grand profit de la civilisation de l'Occident, apportent avec eux l'héritage sacré de l'antiquité, ces manuscrits des penseurs et des poètes qui vont passer de main en main dans toute l'Italie.

Fig. 37. — Sceau de Carlo Malatesta, Seigneur de Rimini (1364-1427).

Carlo Malatesta était le fils aîné de Galeotto; son père n'étant mort qu'en 1385, il ne fut titulaire de l'une des seigneuries paternelles qu'à cette époque; jusque-là, il avait vécu comme un condottiere, essayant de se faire une place à coups d'épée, et offrant son bras à celui qui le payait le mieux et pouvait l'aider à se constituer une seigneurie. Il existe une dépêche de la République de Florence qui demande à Carlo Malatesta de ne pas faire avec ses compagnies d'aventure des incursions jusque dans les villages limitrophes de la Toscane; Carlo répond que, quand on a réuni des mercenaires et qu'on

est en temps de paix, « il faut bien vivre ». C'est un trait de mœurs du temps. Cependant ce capitaine fut fidèle à l'Église, et, autant que possible, il essaya de concilier les droits du Saint-Siège avec son propre intérêt. Il avait suivi Visconti dans ces luttes héroïques qui avaient eu pour but la reconstitution du royaume lombard sous sa propre domination, et il avait figuré avec honneur, avec son frère Pandolphe, parmi les capitaines illustres qui s'étaient groupés autour de Sforza. Il s'était même mesuré avec le fameux Braccio di Montone, dit Forte Braccio, en essayant de lui reprendre Pérouse; mais, le jour de la bataille de Sant'Egidio (1416), il était resté prisonnier avec l'un de ses capitaines, Ceccolino di Michelotti, et trois mille hommes de leurs compagnies [1].

Tous les Pontifes furent favorables à Carlo, depuis Innocent VII jusqu'à Martin V. Lorsque son frère Pandolphe s'empara de Brescia, à la suite de la défection de tous les capitaines de Visconti, il fut

1. — La journée du 7 juillet 1416 s'appela journée de Sant'Egidio. La bataille eut lieu dans une plaine entre Sant'Egidio et le Tibre, sur la route qui mène à Assise; Braccio di Montone avait Pérouse; Carlo l'attaquait pour lui reprendre la ville. Il ne fut pas fait prisonnier dans l'action, mais bien par surprise au moment où ses soldats allaient boire au fleuve. Si véritablement le tableau de Paolo Ucello, qui figure au *National Gallery* de Londres, représentait la bataille de Sant'Egidio (comme on le croit et comme on le dit au catalogue de Ralph Nicholson Wornum, 1875), nous aurions, dans l'œuvre du Florentin Paolo di Dono, un document historique d'un grand prix. Vivant depuis plusieurs années dans l'intimité de ces documents plastiques qui se rapportent aux Malatesta, un signe, une forme, un écusson, un emblème, un impresa auraient, si nous les avions rencontrés dans le tableau, fortifié pour nous la tradition. Mais il n'y a malheureusement rien, ni sur les étendards, ni sur les armes et les armures, qui nous induise à penser qu'il s'agit des Malatesta. La tradition cependant est forte, et il faut en tenir compte. La seule circonstance qui pourrait nous éclairer est la présence, à côté du guerrier casqué, du jeune Galeazzo qui aurait accompagné son oncle Carlo au combat. Il fallut payer cent mille florins d'or pour la rançon de Carlo et trente mille pour celle de son neveu; c'est le duc d'Urbin qui se porta caution, et, en avril 1417, on célébra à Gubbio de grandes fêtes pour la rentrée des prisonniers. Cette œuvre, exécutée à *tempera*, fait partie des quatre batailles peintes pour les Bartolini, à Gualfondo. Elles sont passées en 1844 dans les mains des Giraldi; le *National Gallery* a acquis celle-ci à la vente de la collection Lombardi-Baldi en 1857; une autre de ces batailles, achetée par Campana, est devenue la propriété du Louvre de Paris, lorsque cette collection y est entrée. Il est peut-être bon de formuler une opinion positive sur le tableau, au point de vue du document historique. C'est certainement une bataille peinte *de chic*, comme disent les artistes, et sur commande; et ce qui le le prouve irrévocablement, c'est que les quatre batailles représentées ne sont pas contemporaines l'une de l'autre. Je verrais plutôt là la bataille de Ripa di Trento, où Malatesta Novello, âgé de dix-sept ans, combat à côté de son frère Sigismond, ou quelqu'autre de ces engagements où Sigismond lui-même est vainqueur à l'âge de treize ans et de quinze ans. Quoi qu'il en soit, malgré la difficulté de la reproduction, j'accepte le document; il est au moins contemporain, s'il n'illustre pas directement le fait de la bataille. Il nous renseigne sur l'armement de ces compagnies du xve siècle, et je le reporte au chapitre V : *les Condottieri*.

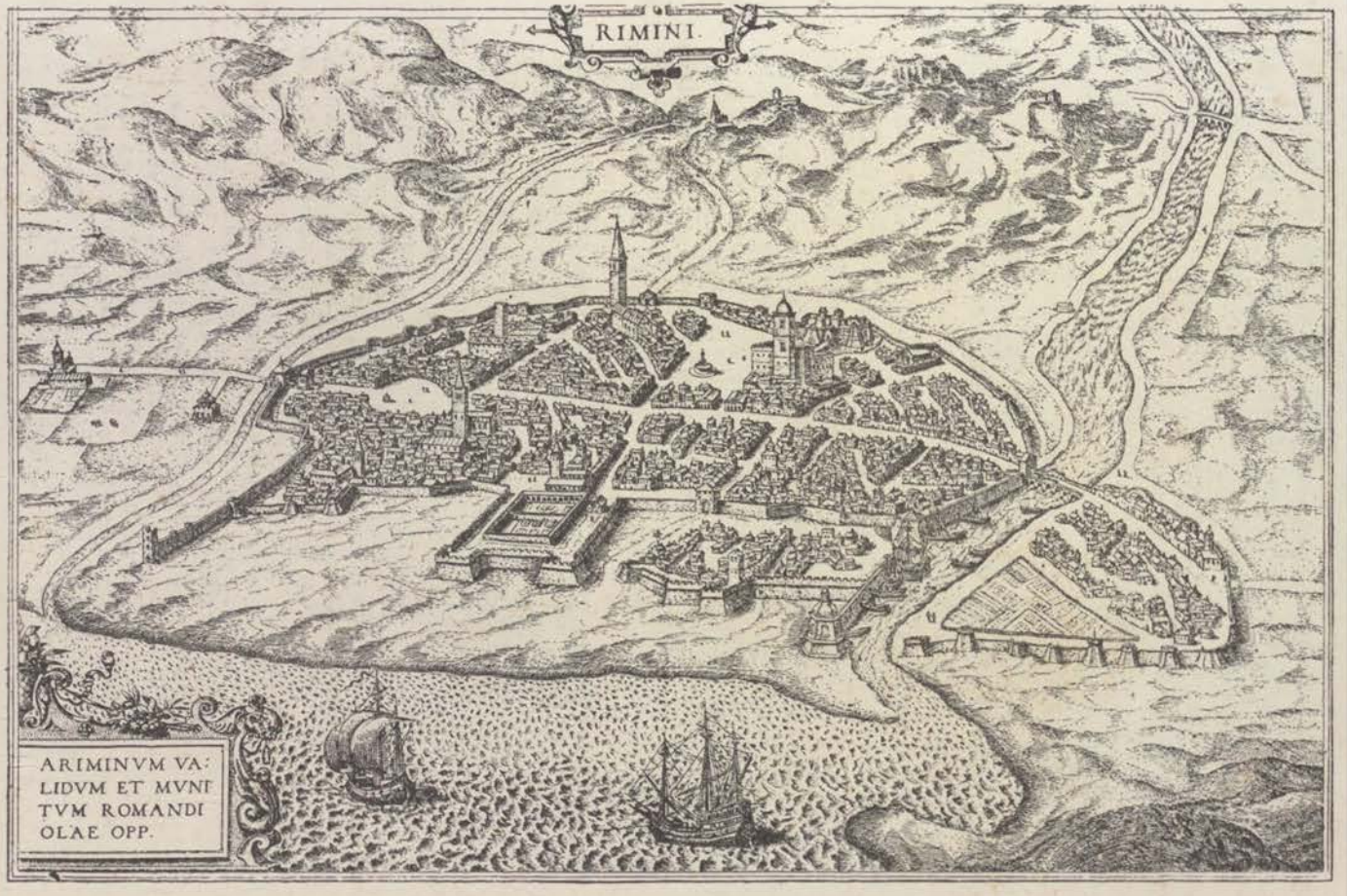


Fig. 38. — Vue de Rimini au Temps des Malatesta.

nommé vicaire de l'Église et recteur ecclésiastique de toute la Romagne. Sa première femme était une Gonzague, Élisabeth ; la

Fig. 39. — L'Arc d'Auguste à Rimini.

seconde, une nièce de Martin V, Vittoria di Lorenzo Colonna.

On a sur lui les témoignages les plus intéressants ; on l'appelait

Marcus Caton, et, quoiqu'il fût un vaillant soldat, toujours occupé de la vie des camps, il pouvait tenir tête dans la discussion aux savants les plus experts et aux théologiens les plus autorisés. Léonardo Bruni Aretino, le grand historien de Florence, secrétaire de la République, prétend que jamais capitaine n'a réuni en lui de dons plus divers. Leonardo avait rempli auprès de lui nombre de missions alors qu'il était secrétaire de Grégoire XII; il eut donc l'occasion de le voir et de le juger; il nous le montre revenant du combat ou de la chasse, dissertant avec ses familiers des sujets les plus élevés, et l'esprit toujours en éveil pour ce qui intéressait les arts et les sciences. Dès qu'il prit le pouvoir à Rimini, il gouverna en prince et inaugura une administration régulière, prudente et habile. Respecté de ses sujets qui étaient fiers de lui, il leur avait, le soir même de son entrée, annoncé ses intentions bienveillantes. Les citoyens, convoqués sur la place, avaient fait une démonstration pieuse du plus beau caractère : neuf mille hommes vêtus de blanc et huit mille femmes, conduites par Élisabeth de Gonzague, épouse de Carlo, s'étaient rendus en procession au temple. Au retour, monté sur l'estrade, il avait harangué le peuple, l'exhortant aux bonnes œuvres et demandant publiquement à Dieu de bénir son gouvernement.

C'est pendant son règne à Rimini qu'il décora le Gattolo des Malatesta, résidence officielle des seigneurs; c'était au commencement du siècle, vers 1400; nombre d'artistes avaient été appelés de Florence, d'autres s'étaient réfugiés à Rimini, cherchant auprès d'un prince généreux et ami des arts un asile contre la peste et les dissensions intestines qui ravageaient alors la Toscane. Carlo fit d'abord peindre à fresque un certain nombre de chambres du palais, et le peintre qu'il employa (dont malheureusement le nom n'a pas été conservé) avait amené avec lui un homme jeune, nommé Lorenzo di Cione Ghiberti, afin de l'aider dans son travail. Celui qui devait être un jour le grand sculpteur des portes du Baptistère avait donc débuté dans les arts par la peinture : d'ailleurs, il nous le dit lui-même dans son second *Commentaire*, que l'on conserve en original à la Magliabecchiana de Florence [1].

Carlo, en voyant l'œuvre de ce jeune homme de vingt-deux ans, comprit à quelle race d'artistes il appartenait, et lui offrit le titre de

1. — Classe XVII. Numéro du manuscrit : 33. —Vasari a connu ce document de première main, un des plus précieux pour l'histoire de l'art au xve siècle, et il a consacré quelques lignes au séjour de Ghiberti chez les Malatesta.

Pensionnaire, avec résidence à sa cour. Malheureusement pour Rimini, en cette même année 1401 s'ouvrait à Florence le concours pour les portes du Baptistère ; deux Florentins, deux Siennois, un Arétin et un sculpteur de Val d'Elsa devaient se disputer le prix. Bartholo di Michieli, beau-père de Ghiberti, lui envoya un message à Rimini, le pressant de revenir afin de tenter l'épreuve. Ghiberti ne put s'arracher qu'avec peine aux pressantes sollicitations de Carlo ; d'ailleurs il ne le quitta qu'après avoir exécuté pour lui de grands émaux encastrés dans les murailles de sa résidence. Il ne reste malheureusement aucune trace de la présence de Ghiberti dans ce Gattolo, converti, vers 1446, en une forteresse ; mais les *Commentaires* sont là pour attester qu'en 1400 il y avait à Rimini une petite cour où brillaient déjà, à l'aurore de leur célébrité, des artistes dont Florence allait s'enorgueillir.

Ce n'est point seulement sur les arts que s'exerçait la protection de Carlo ; son père Galeotto lui avait donné pour précepteur Leonardo degli Allegretti, qu'il avait appelé à lui en 1372, quand on l'avait chassé de Forli comme Guelfe ; et, quand ce Léonardo mourut, ce fut Giovanni Malpighini, le célèbre élève de Pétrarque, qui lui succéda. Coluccio Salutati, mort en 1406, chancelier de la République de Florence, prédécesseur de Leonardo Bruni Aretino et de Carlo Marsuppini, devint plus tard l'ami et le correspondant du seigneur de Rimini, qui était en relation personnelle avec la plupart des humanistes, qu'il avait connus à Rome, où ils avaient été successivement secrétaires des Papes, ou à Florence, autour des premiers Médicis. Nous savons par Leonardo Bruni que le goût s'était développé dans la ville des Malatesta, qu'on y avait fondé, sous les auspices de ces humanistes, la première Académie italienne (qui précéda même celle des jardins de Ruccellaï et de Careggi), et que le célèbre capitaine trouvait le moyen de s'exercer à la reproduction des manuscrits qu'il copiait de sa propre main comme le plus habile des calligraphes. Carlo Malatesta, au dire de ses contemporains, émaillait sa conversation de citations de l'Écriture et parlait par aphorismes et par paraboles ; Rinaldo degli Albizzi, l'ambassadeur florentin envoyé auprès de lui, nous le peint ainsi dans une dépêche aux Dix de la Balia. C'était un saint homme, il avait assisté au concile de Constance et avait fait une véritable croisade en faveur du Saint-Siège pour éteindre le schisme. Le pape Martin V lui avait donné sa nièce après la mort de la fille des Gonzague, et le pape Eugène IV lui avait

décerné la Rose d'or [1]. Nous avons trouvé à la Riccardiana de Florence la lettre de réponse au Pontife à l'occasion de cette haute dis-

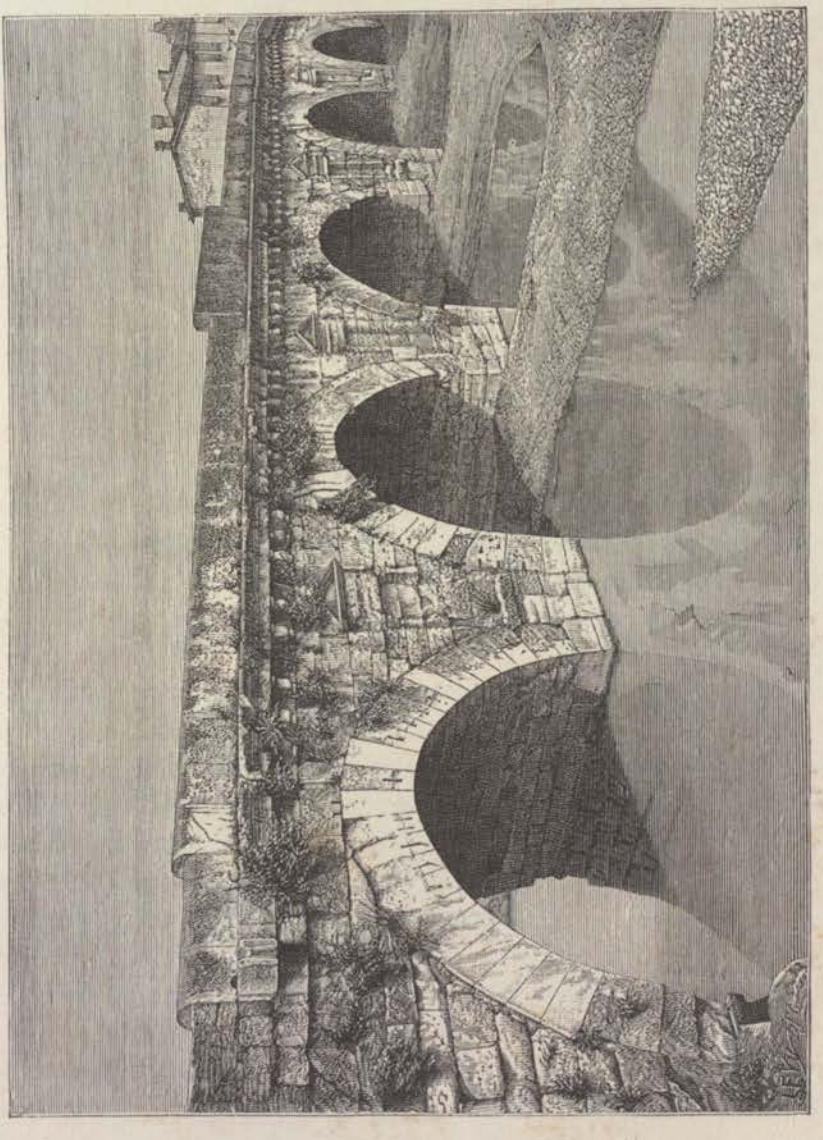


Fig. 40. — Le Pont romain sur la Marecchia Rimini. — Tiré du *Magasin pittoresque*.

tinction qui prouvait tout le prix que la cour de Romea ttachait à ses services. Il avait, en effet, soutenu, au dernier concile, les prérога-

1. — Voici la lettre adressée par Carlo au pontife Eugène IV, comme remerciement; je l'extrais du manuscrit de la *Riccardiana* de Florence, nº 779 : — « Præclarissimi Principis Domini Caroli de Malatestis Arimini pro rosa habita.

« Pergrata mihi Sanctitatis tuæ, Pater, consilia admonitionesque sunt, quibus me

tives du Saint-Siège et prononcé d'éloquents discours contre le schisme.

Rimini, sous son administration, était parvenu à une grande prospérité; depuis 1261 la secte des *Umiliati*[1] y avait introduit l'art de la laine qui était devenu une grande source de richesses. Le port sur la Marecchia, refait et agrandi par les soins de Carlo, formait, avec cette industrie des Umiliati, deux éléments de richesse qui faisaient de la ville une des plus florissantes des Romagnes.

De tout temps ce riche territoire avait fourni du vin aux régions moins favorisées, et, dès le IVe siècle, Rimini avait, de ce chef, des relations commerciales avec Rome par les grandes voies dont les empereurs l'avaient dotée. Ses fruits étaient célèbres et ses figues, uniques avec celles de Brindisi, lui constituaient aussi une ressource pour l'exploitation. La cité rendait 44,000 écus d'or annuels; sa petite flotte de commerce comptait quarante navires pouvant affronter la haute mer, et sa flottille de pêche était considérable. En dehors de la ville, les bourgs dits Borgo san Juliano, Borgo Secundo, Borgo di san Andrea del Gatto, san Andrea del Ansa, san Genesio et Borgo san Nicolo, comptaient de quatre à cinq mille âmes.

Le règne de Carlo fut long puisqu'il survécut à son jeune frère Pandolphe, seigneur de Fano, et exerça l'autorité depuis 1386 jusqu'en 1429. On lui a reproché amèrement d'avoir, dans sa jeunesse, alors qu'il commandait les troupes de Mantoue pour son beau-frère, François Gonzague (1397), fait précipiter dans le Mincio une statue de Virgile. Il était entré dans la ville le jour des ides d'octobre, anni-

ad virtutem et laudem excitare conatus es. Satis agnosco tuam humanitatem et sapientiam dignam. Ego autem, etsi omnia jam exhortatione tua ardentius aggrediebar, consiliis atque monitis Sanctitatis Tuæ quibuscumque in rebus potero diligenter obtemperare curabo. » Il n'est pas indifférent pour nous, en rapprochant les dates, de chercher quel orfèvre était alors chargé de l'exécution des épées d'honneur et des roses d'or données par le souverain Pontife aux capitaines, généraux, et aux princes et princesses. M. Müntz, dans la deuxième partie de son remarquable ouvrage: *les Arts à la Cour des Papes*, — Paris, 1879, — nous donne le document qui nous permet de supposer que celle donnée à Carlo Malatesta pouvait être exécutée par *Simone Ghini*. C'est l'auteur de la plaque tombale en bronze qui recouvre, dans la confession de Saint-Jean de Latran, les restes du pape Martin V. On peut, au sujet de cet usage de l'envoi de la Rose par le souverain Pontife, consulter les notes et commentaires disposés à la fin de ce volume (chapitre IV).

1. — C'était le nom d'une secte religieuse qui s'était, au XIIIe siècle, recrutée parmi les tisseurs de laine et fabricants d'étoffe. Cette industrie devint leur spécialité : partout où ils s'établissaient, ils apportaient l'abondance et on cherchait à les attirer dans les cités dont ils augmentaient les ressources; on leur concédait des terrains et on leur accordait des privilèges; Carlo n'y manqua pas, et il fit construire des établissements qu'il leur donna en toute propriété.

versaire de la naissance du poète, et, trouvant les Mantouans en train d'orner de fleurs et de cierges un autel sur lequel on avait placé la statue de Virgile, il s'indigna de ces honneurs sacrés rendus à une image païenne et ordonna de la renverser. Le fait est vivement controversé[1], et on conçoit qu'on ait voulu, pour la mémoire de Carlo, répudier un tel acte ; mais, d'une part, la numismatique a conservé le souvenir du culte rendu par les Mantouans à l'image du poète de l'Énéide, et, de l'autre, la sainte colère qui, dit-on, enflamma le cœur de Carlo à la vue de ces pratiques idolâtres est assez dans le caractère du personnage.

Carlo mourut en 1429, laissant la seigneurie de Rimini à son neveu Galeotto, fils aîné de Pandolphe, seigneur de Fano, son frère. Sur un legs que lui avait fait Sampierino, fils de Bertholo da Serravalle, chanoine de l'église cathédrale et professeur de grammaire à Rimini, Carlo avait fondé une bibliothèque populaire dans la ville où son frère Pandolphe, en 1420, avait déjà réuni, dans le cloître des pères conventuels de Saint-François, une collection de manuscrits dont quelques-uns sont passés, sous Clément VII, à la bibliothèque du Vatican[2].

1. — Nous avons trouvé partout de nombreuses allusions à cet acte; Pontano, dans son *Trattato de obedientia,* confirme le fait, avancé d'abord par Francisco Prendilacqua dans sa *Vie de Vittorino di Feltre.* Vergerino l'accepte aussi, mais Antonio Mainardi, bibliothécaire à Mantoue, a défendu la mémoire de Carlo, et il va même jusqu'à nier l'existence de la statue. *L'Archivio storico Lombardo* (4e année), dans un mémoire signé Attilio Portioli, intitulé *Monumenti a Virgilio a Mantova,* s'est étendu longuement sur ce sujet : on trouvera à notre appendice un résumé de la question. Ce qui nous intéresse immédiatement, c'est de savoir qu'il existe dans la numismatique italienne deux médailles : l'une, le *Virgile à la Croix,* qui montre que l'idée religieuse s'alliait à l'hommage rendu au poète; l'autre, représentant, sur la face, Virgile, et, au revers, le prince des Apôtres.

Un jour Isabelle d'Este, femme de François Gonzague IV, marquis de Mantoue, lisait ce récit du méfait de Carlo; elle s'enflamma d'une noble indignation et demanda un monument expiatoire, en l'honneur de Virgile, au grand Mantegna; elle écrivit même au Pontano pour lui demander l'inscription à graver sur le socle. Notre ami M. Armand Baschet a découvert la lettre du comte Jacopo Pianella d'Atri adressée à la marquise d'Este, où il lui donne, pour le transmettre à Mantegna, l'opinion du Pontano sur l'attitude à donner à son Virgile. Mantegna a exécuté le dessin, mais le monument lui-même n'a jamais été exécuté.

2. — Voici l'inscription qu'on lit encore aujourd'hui sur la porte de l'ancienne bibliothèque qui s'ouvre sur le cloître du couvent de San Francesco converti en caserne :

PRINCIPE PANDULPHO MALATESTA SANGUINE CRETUS,
DUM GALEOTUS, ERAT SPES PATRIÆ : PATER,
DIVI ELOQUII INTERPRES : BAIOTTI JOANNES
SUMTUA CURA : SITA HÆC BIBLIOTHECA LOCO. — 1420.

Le *sanguine cretus* a beaucoup prêté à l'interprétation des généalogistes.

LA SEIGNEURIE DE FANO RÉUNIE A CELLE DE RIMINI. RAPIDE COUP D'ŒIL SUR SON HISTOIRE.

Avant de suivre Galeotto le Saint à Rimini, entrons à Fano et montrons comment cette seigneurie, échue en héritage à Pandolphe, frère cadet de Carlo, avait été réunie à la seigneurie de Rimini, à la mort de ce dernier.

Située, comme Rimini, au bord de l'Adriatique, cette jolie petite ville de Fano, assise entre le fleuve Metauro et le torrent Arsilla, était traversée autrefois par la voie Flaminia. Malgré les péripéties de son histoire, elle a conservé des monuments des diverses périodes, ceux de la suprématie romaine, du moyen âge, de la Renaissance et de la domination pontificale. Elle avait partagé le sort de Rimini et de Ravenne depuis la chute de l'Empire romain : illustrée par le séjour de César, embellie par Auguste et Constantin, elle était devenue la proie des Barbares, et Vitigès l'avait saccagée. C'est alors que disparurent la plupart des monuments antiques dont elle était ornée; son temple de la Fortune, *Fanum Fortunæ,* et cette fameuse *Basilique de Vitruve*, si souvent décrite, dont l'avait dotée la générosité d'Auguste. Les habitants, reconnaissants de tant de marques de faveur, avaient même élevé à l'Empereur cet *Arc d'Auguste* qui subsiste encore aujourd'hui.

Bélisaire en avait chassé les Goths et conduit à Constantinople le roi Vitigès qu'il avait fait prisonnier; revenu à Fano, il avait fortifié la ville et élevé des tours de défense dont on trouve encore des vestiges. Puis les Lombards s'en étaient emparés ; après eux était venu Charlemagne, auquel le Saint-Siège avait succédé dans la domination. Après eux on avait encore vu tour à tour les Sarrasins et les Francs; puis l'Empereur d'Allemagne en avait alors réclamé la suzeraineté; enfin, à la paix de Constance (1183), la plupart de ces villes des Marches et des Romagnes s'étaient constituées en Républiques. Fano, elle aussi, avait eu sa commune et ses statuts; au milieu des compétitions ardentes des Guelfes et des Gibelins, elle s'était vue envahie par les Malatesta de Pesaro, et Innocent IV en avait confirmé la possession aux mains de l'un d'eux, Galeotto (1355). Jusqu'en l'année 1463, où le Saint-Siège réclama ses droits, elle resta aux Malatesta.

Galeotto, le propre père de Carlo et de Pandolphe, la légua à ce dernier, tandis qu'il laissait Rimini à Carlo son aîné; et Pandolphe, mort deux années avant Carlo (1427), l'avait réunie par son testament au domaine fraternel. Carlo meurt à son tour en 1429; à partir de ce jour jusqu'en 1463, Fano passe aux mains de Sigismond Malatesta, fils de Pandolphe, qui, excommunié par Pie II, s'y verra attaqué par Frédéric de Montefeltre, duc d'Urbin. Cet illustre capitaine fera rentrer la ville sous le joug du Vatican. Un peu plus tard, sous Alexandre VI, en 1496, le pontife la donnera à son fils César Borgia; mais elle rentrera bientôt sous le sceptre de l'Église. Telles sont les grandes lignes de l'histoire de Fano; voyons quelles étaient les personnalités des seigneurs qui y régnaient.

PANDOLPHE III, DEUXIÈME FILS DE GALEOTTO, SEIGNEUR DE BRESCIA ET DE BERGAME (1377-1427).

Galeotto, le premier titulaire, nous est connu; nous l'avons vu à Pesaro, suivant étroitement son frère Guastafamiglia dans ses aventures et ne se séparant de lui que pour venir régner à Fano. C'est son second fils qui va lui succéder, il est connu dans l'histoire sous le nom du grand Pandolphe, et c'est le troisième du nom dans la famille Malatesta.

En 1386, encore enfant, Pandolphe avait recueilli l'héritage paternel et se trouvait en tutelle; ce n'était pas assez pour ces natures bouillantes et intrépides de gouverner un petit État et de le défendre contre les voisins; il avait donc, jeune encore, formé une compagnie, et on l'avait vu se joindre à Jean Galeaz Visconti, lorsque celui-ci, ayant déjà réuni sous son pouvoir les États épars qui formaient autrefois le royaume Lombard, groupait autour de lui les plus grandes condottieri de l'Italie. Galeaz mort en 1402, Pandolphe, devenu généralissime des troupes de Giovanni Maria, duc de Milan, avait pris part à la défection générale, et avait tenté de s'emparer du pouvoir. Il avait échoué, s'était enfui, et tenait la campagne; bientôt on l'avait vu s'emparer de Monza, puis de Brescia et de Bergame où il s'était fortifié et déclaré de son propre chef seigneur du lieu. Pendant ce temps-là, son frère Carlo restait fidèle aux jeunes fils de Galeaz. Pandolphe, dès lors, s'intitula seigneur de Fano, de Brescia et de Bergame; et, de fait, il y gouverna pendant dix-sept années. Mais

Francesco Bussone, si célèbre dans l'histoire des grands capitaines sous le nom de Carmagnola, avait assumé la tâche de châtier ces défections des condottieri et de reconsolider le trône de Filippo Maria Visconti. En dix ans il reprit Monza, Alexandrie, Trezzo, Parme, Crémone, Plaisance, Reggio, Gênes et toute la Rivière, et chassa Pandolphe de sa seigneurie usurpée. Le seigneur de Bergame revint à Fano et se voua aux travaux de la paix (1421).

Pandolphe, par le goût des lettres et des arts, n'était pas inférieur à son frère Carlo ; il écrivait élégamment en latin et entendait le provençal et le français. Les ambassadeurs illustres et les chanceliers que la République de Florence déléguait dans les seigneuries pour traiter des alliances nous ont laissé çà et là le récit de leurs entrevues avec lui ; tous revenaient frappés de l'élévation d'esprit et de la science profonde des deux frères. Simone di Ser Dino da Siano, orateur de la chapelle Tartaglia, vint un jour lui réciter des sonnets en trois langues, et on vit Pandolphe y répondre sans embarras. On voit, par le choix de ses secrétaires, quelle importance il attachait à s'entourer d'hommes distingués dans la connaissance des lettres; il eut d'abord Lodovico Cantello, puis Girardino et Paolo di Bentivoglio. Il traînait à sa suite en expédition des improvisateurs[1], des poètes et des comédiens ; lui et son frère Carlo sont peut-être, avant les Médicis, les premiers princes qui aient traité avec une noble familiarité les artistes qu'ils prenaient à leur solde.

A Rimini, en effet, dès 1400, nous sommes loin de la familiarité offensante de Can grande della Scala ; la tradition, d'ailleurs, remontait jusqu'aux Polenta et aux premiers Malatesta, qui avaient toujours été hospitaliers ; et, lorsqu'au Vatican on voyait encore les peintres et les sculpteurs confondus avec la basse domesticité dans les cérémonies du palais pontifical, Carlo et Pandolphe, à Rimini, se faisaient accompagner par eux dans les fêtes publiques, et les traitaient avec une faveur marquée.

Michele Savonarola, dans son livre *de Balneis et Thermis,* raconte qu'un jour le marquis Nicolo d'Este, ayant convié Giovanni Francesco Gonzagua et les deux seigneurs de Rimini et Fano avec

1. — « È ben vero che leggi ed usi di modestia serbavansi tuttavia nei liberi comuni : ma mentre Firenze restringeva le pompe e le vivande à suoi cittadini, le corti di Milano et di Rimini noveravano a migliaia le vesti donati a buffoni e cantambanchi. A tuti son note le brigiarde larghezze de Can Grande della Scala, al quale la benigna posterità sa grado d'avere ospiziato un dì, fra cento uomini inutili, Dante Alighieri. » Guil-Ventur. Memor. ast., c. 14. — Muratori, AA, 1324.

leur cousin de Pesaro, au moment où entrait un dernier convive, Giacomo da Reggio, célèbre médecin, le seigneur Pandolphe se

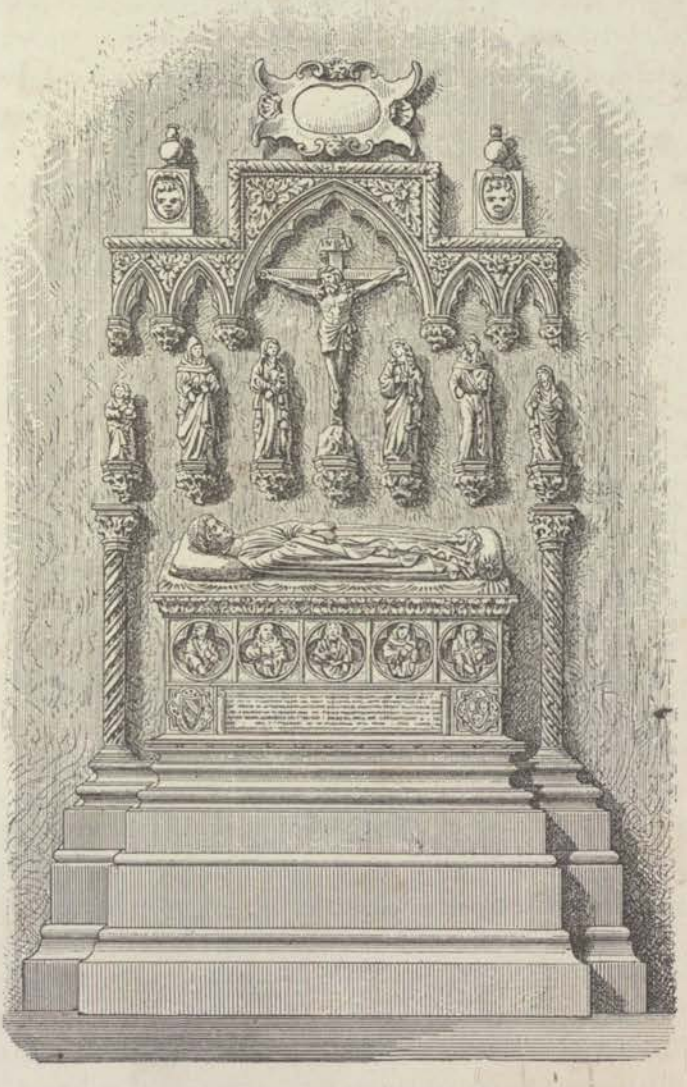


Fig. 41. — Tombeau de Paola Bianca, Femme de Pandolphe III (1398), au Porche de l'église de San Francesco de Fano.

leva et réclama pour ce représentant de la science la première place au festin. C'est une application du *cedant arma togæ* qui honore une épée du XVe siècle. On a conservé aussi sa réponse écrite en latin à la célèbre Angelo Nogarola qui, pour lui réclamer les *Œuvres mo-*

rales de Plutarque qu'elle lui avait prêtées, lui envoyait des allusions en vers tirées des différents classiques [1].

Pandolphe s'était marié trois fois. Il avait épousé, en premières noces, la fille de son cousin Pandolphe II, le seigneur de Pesaro, Paola Bianca, qui ajoutait à son nom celui de sa mère Orsini. Cette Paola était morte dès 1398, quand son mari avait vingt ans à peine. Nous avons montré le tombeau de sa mère, un des seuls de la famille Malatesta que le hasard des révolutions ait laissés debout à Pesaro ; celui de la fille, élevé par les soins de son mari, est un chef-d'œuvre de la sculpture du XIVe siècle. Il existe encore à Fano, sous l'atrium de l'église de San Francesco ; élevé d'abord dans l'intérieur de l'édifice, il a été transporté beaucoup plus tard à la place qu'il occupe [2]. Il fait pendant à celui de son mari, élevé par Sigismond, fils de Pandolphe, en 1460, qui consiste en un grand sarcophage de granit noir oriental, engagé tout entier dans la muraille, décoré de

1. — Cette Isotta Nogarola, célèbre par son éloquence et sa connaissance des lettres grecques et latines, était née en 1408 : elle n'avait donc pas encore vingt ans le jour où elle écrivit à Pandolphe. Fille de Leonardo Nogarola et de Bianca Borromeo, elle habitait Padoue. Matteo Bosso avait été élevé avec elle, et, quand il prit l'habit religieux, il s'excusa de ne plus la voir, quoique d'autres, qui portaient le même costume continuassent à le faire. Elle figure dans tous les recueils de femmes illustres du XVe siècle; Ermolaüs Barbaro, Andrea Contarini de Venise, la louent à outrance, et Maria Filelfo lui a consacré un écrit intitulé : *De Pudicissimæ Isottæ Nogarolæ vita, et moribus, et doctrina.*

A l'Ambrosiana on montre ses lettres et compositions diverses conservées en autographe (codice M. 44). Le manuscrit Bevilacqua (n° 25) est composé de ses lettres à Guarino. Tobia Veronense, Damiano Borgo, Lodovico Cendrata, Nicolo Verriero, Nicolo Barbo et au cardinal Giuliano. Le manuscrit 718 contient sa correspondance et les réponses de ce dernier avec Damiano Borgo. On a d'elle deux lettres à Nicolas V et à Pie II pour les exciter à la guerre contre les Turcs.

La lettre de Pandolphe à Isotta Nogarola est la cinquante-quatrième du volume *Orationes et Carmina varia,* manuscrit n° 784 de la Riccardiana de Florence. Elle porte le titre suivant : *Pandulfus de Malatestis generose Duce Angeli Nogaroli Responsio.* Et l'apostrophe d'Isotta porte cette suscription : *Carmen ad Pandulphum de Malatestis, pro recuperatione opus Senecæ, auctor Angela de Nogarolis.* La leçon en est trop irrégulière pour que je la reporte ici. Isotta mourut à 38 ans, en 1446. Sa tombe est à Vérone, à Santa Maria Antica. On a fait à son sujet une singulière méprise en écrivant sa biographie; on l'a confondue avec l'Isotta de Sigismond, fils de Pandolphe. (*Voir à ce sujet Mazuchelli : — Notizie intorno a Isotta.*)

2. — Voici l'inscription, elle est en lettres gothiques :

CLARA PUDICITIÆ DUX PAULA BIANCA POTENTIS
A GENETRICE TRAHENS URSINI SANGUINIS ORTUM
CUI PATRIUM MALATESTA GENUS CELSUMQ. MARITUM
PANDULPHUM AULA DEDIT FORMÆ SPLENDORIBUS OMNES
VINCENS ATQUE VIROS SUMMIS VIRTUTIBUS ÆQUAM
HIC CINERES LIQUIT CŒLUMQUE PETIVIT OLYMPUM
OBIIT AUTEM MCCCLXXXXVIII IN FESTA SANT. ANTONII.

deux grosses guirlandes et porté sur des pilastres avec l'inscription :

SIGISMUNDUS PANDULPHUS MALATESTA
ET CLEMENTISS. PRINCIPI
PANDULPHO MALATESTÆ PATRI SUO
SACRUM DEDIT
M CCCCCLX.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans le dessin du tombeau la main de Léon Battista Alberti, qui a construit pour Sigismond le temple des Malatesta de Rimini.

Depuis la mort de Paola, sa première femme, jusqu'à 1421, Pandolphe avait été pris tout entier par les luttes qui avaient signalé la chute de Jean Galeaz Visconti, et, dans sa seigneurie de Brescia, il s'était engagé dans les liens illégitimes. Il avait eu d'abord un fils naturel, Galeotto Roberto; puis il avait rencontré, vers 1415, à Brescia, Antonia, fille de Giacomino da Barignano, née de famille noble. En 1417, il en avait eu un fils, qui devait être le fameux Sigismond; une année plus tard, sa maîtresse lui avait donné un autre fils, Domenico qui s'appela dans l'histoire Malatesta Novello; c'est le *Dux Equitum Præstans* de la belle médaille de Pisanello. En 1421, sur les conseils de son frère Carlo, qui n'avait pas eu d'enfants d'Élisabeth de Gonzague, et dont les autres frères, Andrea et Galeozzo, étaient morts aussi sans postérité, Pandolphe avait épousé en secondes noces Antonia, la fille de Ridolfo Varano, seigneur de Camerino. Cette Antonia morte sans enfants après deux années seulement de mariage, Pandolphe se remaria pour la troisième fois, l'année 1427, à Anna Margharita, fille des comtes Poppi; mais, le 3 octobre de cette même année, Pandolphe mourait, laissant, à défaut d'enfants légitimes, trois fils naturels : Galeotto Roberto (1411-1432), Sigismond Pandolphe (1417-1468) et Malatesta Novello (1418-1465).

Carlo recueillit alors l'héritage de son frère cadet, et prit la tutelle de ces enfants, pour lesquels il eut la bonté d'un père. Depuis longtemps déjà les deux frères, en récompense des services rendus à l'Église, s'étaient flattés d'obtenir un bref de légitimation pour leurs fils et leurs neveux; s'ils ne l'obtenaient point, leur seigneurie serait menacée de toute part. A Pesaro, Malatesta, le sénateur de Rome, prétendait exclure les trois enfants, et il s'était ardemment employé

auprès de Martin V pour empêcher le pontife de les reconnaître. De son côté, le duc d'Urbin Guid'Antonio veillait; il avait, lui aussi, épousé d'abord une Colonna, par conséquent une nièce du pape, et

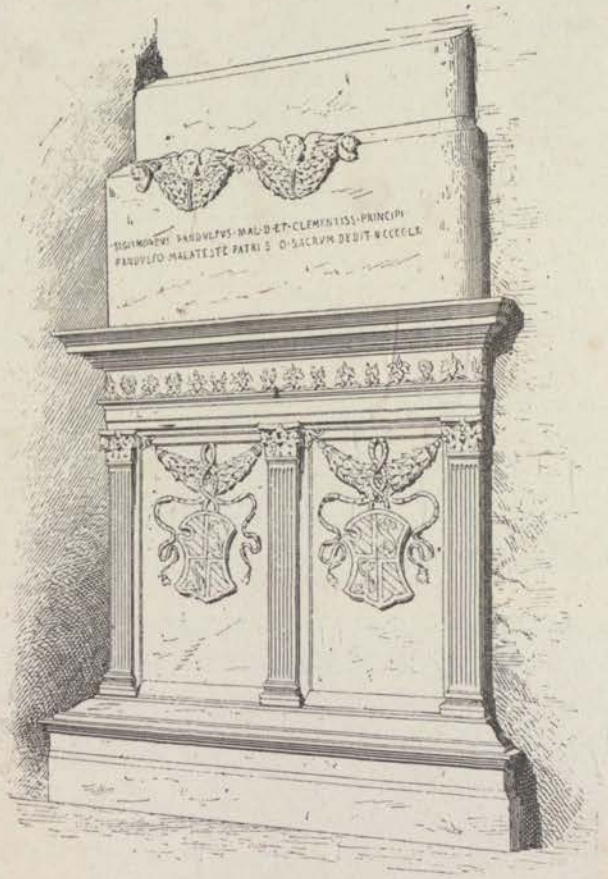


Fig. 42. — Tombeau de Pandolphe Malatesta (1377-1427), élevé en 1460 par son fils Sigismond.
Porche de l'église de San Francesco de Fano.

comptait sur sa parenté avec le pontife pour réussir à arrêter la bulle pontificale de légitimation [1]. Mais ces deux compétiteurs ne devaient point réussir, malgré les horribles accusations qu'ils avaient portées contre Carlo. Celui-ci, avec cette noblesse d'allures qu'il

1. — C'était une fille de Lorenzo Colonna, prince de Salerne, frère de Martin V. Giordano Colonna avait été le médiateur; les noces eurent lieu à Rome le 23 janvier 1424; la fiancée reçut une dot de 5,200 florins d'or.

apportait à toute chose, avait été droit au Vatican et s'était défendu virilement; il avait invoqué ses services au concile, sa lutte constante pour les intérêts du Saint-Siège, et, non seulement il avait triomphé de la calomnie, mais il était revenu avec la Rose d'or. Cette fois, il avait demandé hardiment au pontife de légitimer ses neveux; jusque-là il se chargeait de les défendre et contre Urbin et contre Pesaro. Pandolphe mort, son frère aîné entreprit encore une fois le voyage de Rome pour activer cette reconnaissance; il s'en était ouvert au seigneur de Ferrare, le marquis Nicolo d'Este, qui voulait, lui aussi, faire légitimer son fils, celui qui devait être le fameux Lionel d'Este. Le pape Martin V accueillit les deux demandes à la fois; il accorda même aux deux princes de disposer de leurs propres États comme ils l'entendraient; mais, au lendemain de la mort de Pandolphe, survenue le 19 septembre 1429, on vit quelle duplicité présidait à toutes ces relations entre les seigneurs et le Saint-Siège, et quelles intrigues allaient se tramer contre les jeunes héritiers des seigneurs de Rimini, à l'instigation de Pesaro et d'Urbin.

Fig. 43.—Sceau de Pandolphe, Seigneur de Brescia, de Bergame, de Rimini et de Fano (1377-1427).

GALEOTTO LE SAINT (1411-1432).

Carlo mort, l'aîné de ses neveux, Galeotto Roberto, lui succède à Rimini et à Fano; il est né en 1411; il a, par conséquent, dix-huit ans; la forte main du condottiere de Visconti à peine glacée, déjà le Saint-Siège, Urbin, Pesaro et Sforza se tournent contre ceux qu'on vient de légitimer, pour leur disputer non seulement Rimini et Pesaro, mais le territoire tout entier. C'était, en effet, une proie qu'on pouvait convoiter, car le domaine était vaste et composé de villes en pleine prospérité. Il comprenait dans les Romagnes Rimini, Cesena, Bertinoro, Sarsina et Cervia avec leur territoire. Dans la Marche, les Malatesta avaient Fano, Sinigaglia, Fossombrone, Osimo et Pergola, avec leur district; tout le vicariat de Mondavio, nombre de terres et de châteaux relevant du Saint-Siège et de l'archevêché de Ravenne; et, enfin, cette belle et riche terre de Borgo San Sepolcro qu'ils devaient à leur père Galeotto. Un instant même, au moment du schisme d'Antonio, comte d'Urbin,

ils avaient pénétré dans le Montefeltre, alors désarmé, et, aux dépens du duc d'Urbin, ils avaient singulièrement agrandi leur domaine privé autour de Penna Billi, le berceau de leur race. Une circonstance cruelle pour les Malatesta allait diminuer pour eux les chances qu'ils avaient de recueillir l'héritage. Martin V, qui protégeait Carlo, leur oncle, mourait le 20 février 1431 ; et son successeur, Eugène IV, un Vénitien (Condulmiero), était peu disposé en leur faveur. On commença donc à discuter leur légitimité, et bientôt les forces de l'Église envahirent leurs États. L'heure était venue de se défendre, et, dans cette lutte contre tant d'ennemis, Galeotto Roberto n'avait qu'un seul appui, le marquis Nicolo d'Este, seigneur de Ferrare, dont il avait épousé la fille.

Parmi ces Malatesta, si caractérisés par leur tempérament et parfois si étranges, Galeotto Roberto forme un singulier contraste. Il s'était, dès la première heure, révélé comme un ascétique et s'était affilié à l'ordre des Franciscains. On conserve à la bibliothèque de Rimini, la *Gambalunghiana,* un portrait à l'huile peint sur cuivre, qui le représente à genoux devant un autel dans le costume de l'ordre[1]. Il n'envisageait que son heure dernière et l'éternelle béatitude, et on ne trouve d'autre trace de son passage que celles de sa sollicitude pour son propre salut. Carlo, par son testament, lui avait recommandé un certain nombre d'œuvres à accomplir, et avait eu à cœur d'achever avant sa mort la bibliothèque pour les pauvres; Galeotto ne crut pas même devoir assumer cette responsabilité, et il confia le soin d'accomplir ce vœu à Fra Girolamo, l'évêque de la ville. Avant de lui susciter des ennemis et de lancer contre lui ses capitaines, Eugène IV essaya en plusieurs occasions de rappeler Galeotto à la réalité de la vie pratique et aux choses du gouvernement; il lui représenta, dans ses lettres, les devoirs qui incombent à un prince, la nécessité de donner des audiences, de recevoir les ambassadeurs, d'édicter des lois, et, au besoin, de ceindre l'épée. Le pontife, sans doute, approuvait ces pratiques pieuses, mais elles ne devaient pas primer ses devoirs politiques; aussi condamna-t-il hautement son ascétisme. Le

1. — C'est un petit tableau sur cuivre qui est de la fin du XVIIe siècle et qui ne fait que reproduire une grande toile aujourd'hui reléguée dans la sacristie de l'eglise de San-Francisco, après avoir autrefois décoré l'un des autels. Elle est reproduite dans Litta, mais, quoique nous nous appuyions autant que possible sur les documents dessinés, nous ne reproduisons point celui-ci, parce qu'il n'est pas contemporain et manque de caractère.

royaume de Galeotto n'était pas de ce monde; il avait pris pour femme Geneviève d'Este, il voulut vivre avec elle comme une sœur et conserver sa virginité. Revêtu de l'habit de l'ordre, il se macérait d'une façon effroyable et jusqu'au suicide; son cilice était si dur que son corps était couvert de plaies; elles saignaient parfois avec tant d'abondance qu'on croyait que sa vie allait s'échapper avec le sang qu'il répandait.

On conçoit facilement qu'avec de telles tendances, il ne s'occupait du temporel que le jour où les affaires de l'État pouvaient avoir quelque ramification avec la préoccupation de son salut. Il abandonna même Rimini et se fixa à Arcangelo, chez les Franciscains mineurs, dont il portait constamment l'habit. C'est de là qu'il entama avec le Saint-Siège une négociation à laquelle il attachait une haute importance; il méditait de donner un gage de sa foi en expulsant les juifs de son domaine. Le pape Martin V avait toléré leur présence dans les États de l'Église, et il n'avait eu qu'à s'en applaudir, car ils avaient apporté avec eux la richesse et l'habitude du travail. Galeotto obtint d'Eugène IV de les proscrire, au risque de ruiner ses États, et il regardait ce résultat comme la plus grande victoire qu'il eût pu remporter. Le peuple l'aimait cependant, il le considérait comme un saint; on l'appelait le *Beato,* et il figure dans la liste des béats publiés au XVIe siècle. Le 10 octobre 1432, il mourut, à l'âge de vingt ans, des suites des macérations qu'il s'était imposées.

Il avait, par son testament, réglé l'ordre de ses funérailles; il voulut être porté à Rimini sans aucune pompe, accompagné seulement de quatre porteurs de torches pris parmi les frères mineurs. Il reposa quelque temps dans le cimetière qui existait alors autour de l'église de San Francesco, en avant de la porte principale. On le déposa dans un caveau à jour, surmonté d'une grille de fer. Cette tombe a disparu probablement en 1454, quand Sigismond a fait construire le beau sarcophage où reposent ses aïeux [1]. Galeotto avait

1. — Raffale Adimari, dans un passage de son *Sito Riminese* (livre I, page 41), nous explique ce que signifie, dans le dessin fac-similé tiré du manuscrit de *Basinio Parmense,* cette grille de fer qu'on voit en avant de la porte principale du temple des Malatesta : « Galeotto fu prima portato in corte e di poi à San F^o^ con quattro torcie, si con gli haveva per testamento ordinato, vestito d'habito serafico. fu sepolto nel cimitiero innanzi alla porta maggiore di *detta chiesa, dove prima vi era sopra una crata de ferro,* del presente vi è un monumento di marmo alquanto rilevato da terra circa un braza d'altezza. »

La *Crata di ferro* se voit, dans la miniature d'un incomparable manuscrit malheureusement perdu, qui appartenait encore en 1794 à la bibliothèque des Pères Mineurs

su se faire aimer de cette Marguerite d'Este avec laquelle il n'avait jamais vécu comme un époux, mais comme un frère; elle lui survécut pendant quarante-quatre années et resta fidèle à son souvenir. Elle déclara, dans son testament, qu'elle voulait reposer aux pieds de son mari.

Galeotto mort, Rimini allait passer aux mains d'un enfant, Sigismond Malatesta, fils de Pandolphe, désormais l'aîné de la famille et qui n'avait encore que quinze ans.

Conventuels de Bologne, orné de miniatures de 1454, qui eussent été précieuses pour l'histoire de l'art. On verra plus loin les fac-similés de ce manuscrit exécutés par Rosaspina, graveur de Rimini.

Fig. 44. — Écusson malatestien, à San Francesco de Fano.

CHAPITRE V

SIGISMOND, FILS DE PANDOLPHE

(1417-1468)

Son portrait. — Sa place dans l'histoire. — Sa naissance. — Ses premiers coups d'épée. — Précocité du soldat. — Bataille de Lungarino gagnée sur le duc d'Urbin. — Conseil de régence à Rimini jusqu'à sa majorité. — Il fait alliance avec Venise et se réconcilie avec le Saint-Siège. — Il demande en mariage la fille du Carmagnola. — Condamnation du grand condottiere des Vénitiens par le conseil des Dix. — Sigismond refuse d'épouser sa fille. — Il demande la main de Geneviève d'Este. — Fêtes des fiançailles. — Son frère. Malatesta Novello, s'unit à la fille du duc d'Urbin. — Réconciliation avec Montefeltre. — Sigismond est appelé par Eugène IV au commandement des troupes pontificales (1435).

IGISMOND, fils de Pandolphe, est le plus illustre de sa race; et il la personnifie tout entière, car il réunit en lui toutes leurs vertus, comme il à leurs passions et leurs vices. Avec Urbin, avec Sforza, Alphonse d'Aragon et le Piccinino, il est regardé comme un des plus grands hommes de guerre de son temps. Avec les premiers Médicis, Niccolo Niccoli, Gianozzo Manetti, Alphonse d'Aragon, Frédéric de Montefeltre, le duc de Milan, le duc d'Este, Nicolas V et Pie II, Burckhardt le compte parmi les initiateurs de l'humanisme. De tous ces princes du xve siècle italien, il est peut-être celui qui représente le mieux les tendances d'une époque où, sous la haute culture des premiers temps de la Renaissance, apparaît encore l'homme du moyen âge avec sa rudesse, sa violence et son caractère indomptable. Arrêtons-nous au

seuil de son histoire pour tracer son portrait, plus tard nous suivrons son existence pas à pas.

La nature l'avait créé avec des sentiments farouches et une sin-

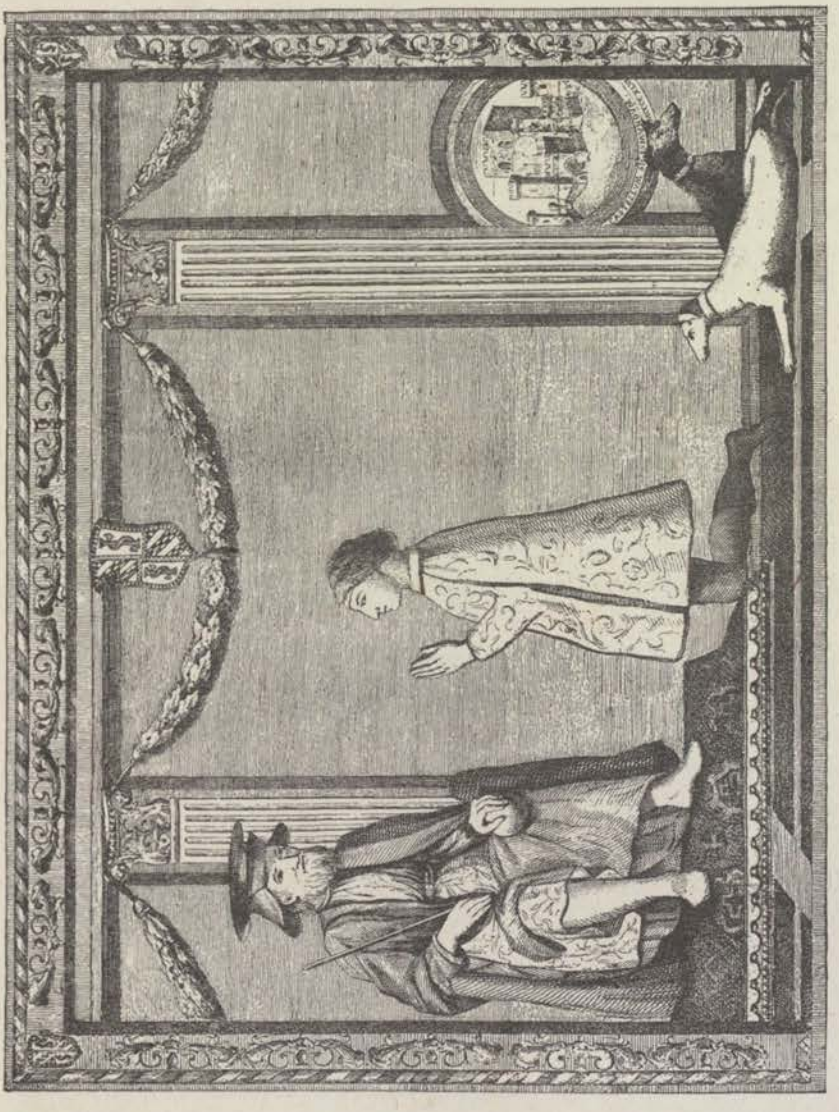


Fig. 47. — Sigismond Pandolphe aux pieds de Saint Sigismond.
Fresque de Pierro della Francesca (1446). — Chapelle des Reliques à San Francesco de Rimini.

gulière énergie; on le vit, à l'âge de treize ans, un jour de rébellion, prendre l'initiative de la résistance, et, montant à cheval, rallier des soldats et mettre en fuite ceux qui voulaient l'assaillir. A quinze ans, à Lungarino, il était vainqueur du duc d'Urbin. Cette précocité qu'il avait montrée dans le courage et dans la valeur, il devait la porter dans

la passion et dans le crime. Mince, de haute taille et bien proportionné, d'une fière allure, avec les yeux petits et vifs, le teint légèrement basané et le nez aquilin, toute sa physionomie respirait l'intelligence et la ruse. Ses cheveux, qui cachaient le front, selon la mode du temps, étaient aplatis au sommet, et comme comprimés par l'usage du casque; ils formaient autour de la tête une épaisse couronne. La dignité de son maintien, imposait le respect; son éloquence chaleureuse inspirait à ceux qui le suivaient le mépris de la mort, et il avait le don d'entraîner les plus indécis. Ses soldats l'aimaient, malgré sa sévérité, parce qu'il était juste et parce qu'il vivait en soldat au milieu d'eux en partageant toutes leurs souffrances. Son courage personnel était d'un héros; il ne connaissait nul obstacle; en vingt circonstances on le vit sortir des rangs tout seul, à la façon des preux, pour défier le chef ennemi. Son corps était de fer; il semblait que le repos ne lui fût jamais nécessaire et qu'il restât insensible aux rigueurs du climat; il buvait l'eau saumâtre, supportait la faim sans se plaindre, et chevauchait nuit et jour sans trêve. Cet homme, terrible dans ses colères et implacable dans sa haine, qui envoyait des cartels au duc d'Urbin, tentait d'empoisonner Sforza et, à bout de violences et de crimes, acculé dans sa dernière possession, appelait un jour le sultan à l'invasion de l'Italie [1], savait supporter patiemment les contrariétés d'un siège, et, pendant qu'on faisait la brèche ou les travaux de sape, traçait le dessin d'un escarpement avec Roberto Valturio, chargé de la construction de la Rocca Malatestiana, ou correspondait avec Laurent le Magnifique, pour faire décorer une chapelle par des artistes florentins [2]. Devant Crémone assiégée, il écrivait à Pierro della Francesca; devant Sienne, en guerre avec le comte de Pittigliano, il décidait, avec Léon Battista Alberti et Matteo de Pasti, la forme à donner au dôme de San Francesco [3].

1. — Nous produirons au sujet de ce fait, nouveau dans son histoire, le document d'archives qui l'atteste.

2. — Voir les *lettres à Laurent de Médicis,* aux documents; elles sont datées de Crémone, 7 avril 1449 et 4 mai de la même année. La première est très intéressante pour l'histoire de l'art; elle nous montre Sigismond en train de faire un siège et négociant avec Laurent pour s'attacher un peintre qui va décorer ses chapelles. Il s'agit ici de Pierro della Francesca. Pierro était sujet de Sigismond comme seigneur de Borgo San Sepolcro, et il est fait allusion aux chapelles dont les murs sont encore frais et sur lesquels Pierro devait peindre Sigismond agenouillé devant saint Sigismond, roi de Bourgogne. On trouvera ces lettres aux Notes, commentaires et documents correspondant au chapitre V.

3. — On trouvera ces lettres inédites aux Notes et documents, au chapitre spécial au temple de Rimini.

Magnifique dans l'hospitalité, Sigismond avait le goût des fêtes, des étoffes somptueuses, des monuments et des embellissements publics; il aimait les arts, les sciences, la philosophie, et ne négligeait point les intérêts de la colonisation; on le vit appeler à Sinigaglia les colons de toute l'Italie, auxquels il partageait gratuitement des terres. Partout où un artiste s'élevait, dont la réputation se répandait

Fig. 48. — Médaille de Sigismond Malatesta, par Matteo da Pasti (1445).

en Italie, il cherchait à se l'attacher; et il fallut toute sa turbulence et son esprit d'aventure pour que cette petite cour de Rimini, déjà célèbre dans toute l'Italie, comme celle d'Urbin ou de Ferrare, n'ait pas jeté un éclat plus vif encore. Le pape Pie II, qui n'était autre qu'Énéas Sylvius Piccolomini, le grand historien, fut son plus mortel ennemi, et cependant il a dit de lui : « Il connaissait toute l'antiquité, était très avancé en philosophie et semblait né pour tout ce qu'il entreprenait. » Burckhardt va plus loin encore : « Audace, impiété, talent militaire, culture intellectuelle très raffinée, tant de qualités et de dons se trouvèrent réunis en un seul homme[1]. » Il est certain que

1. — Jacques Burckhardt. *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, traduit en français par Louis Geiger; 2 vol. in-8°, Florence, 1876. L'original en allemand a été traduit en italien par Valbuza, Florence, 1876, 2 vol. in-8°.

sa haute intelligence et son esprit élevé se révélaient tout d'un coup par des lueurs dignes du génie. L'amour l'avait fait poète et il était né orateur; ses proclamations à ses troupes sont dignes de l'antiquité. Dans le domaine des arts, il sut deviner dans Léon Battista Alberti un précurseur de Léonard et un émule du plus grand des réformateurs de l'architecture, le Brunelleschi.

A l'égard des humanistes, des savants et des artistes, il se montrait d'une courtoisie et d'une aménité qu'on réserve ordinairement aux femmes et aux reines, et il était susceptible du plus chaleureux enthousiasme pour tout ce qui tenait aux œuvres de l'esprit et de la pensée. Un jour, il apprend qu'Antonio Campano traverse Rimini, se rendant auprès de Carlo Forte Braccio, pour lui offrir la biographie de son père, le fameux guerrier Andrea Braccio di Montone; il ne connaît point encore l'historien, mais sa renommée est venue jusqu'à lui : il l'envoie chercher dans son humble auberge, l'installe et le traite au palais, le comble de présents et le veut reconduire avec une escorte jusqu'au pied des Apennins; il le renvoie enfin, charmé de son accueil et frappé de la profondeur et de l'étendue de ses connaissances.

La République de Florence voulait acheter sa neutralité dans la guerre dont la menaçait le roi d'Aragon; elle envoie vers Sigismond Gianozzo Manetti [1], le secrétaire de la République, qui lui communique la traduction des derniers manuscrits qu'il a reçus; lui parle de la Grèce, de l'Orient; l'éblouit et le charme par sa connaissance des langues orientales; et, enfin, lui faisant oublier sa prudence habituelle, part avec sa promesse de garder la neutralité.

1. — Gianozzo Manetti (1396-1459), sénateur florentin, secrétaire de la République, a rempli vingt et une ambassades, dont deux auprès de Sigismond. Versé dans les langues orientales, on lui doit une traduction des *Psaumes* de l'hébreu en latin, une traduction du grec du livre des *Catégories* d'Aristote et presque toute son œuvre. Il a traduit aussi le Nouveau Testament, écrit quatre livres de la *Vie de Nicolas V* le grand pontife, et la *Storia dei fatti dei Genovesi* et plus tard *dei fatti dei Pistoiesi*. On a son portrait à Florence par le Pollajuolo. On lui reprocha d'avoir, dans ses ambassades, contracté amitié avec un certain nombre de princes, et il fut condamné à une amende de 10,000 florins d'or. Il s'enfuit alors chez Nicolas V et, après la mort du pontife, à la cour d'Alphonse de Naples. Ce dernier lui fit une pension de 900 écus d'or. Gianozzo est enterré à Naples dans l'église des PP. Olivetani; on a exhumé ses ossements, et ils ont été transportés plus tard à Florence, dans l'église di Santo Spirito dei Padri Agostiniani. Il a laissé une *Vie de Sénèque*, celle du Dante, de Pétrarque, de Boccace, un traité *de Dignitate et excellentia hominis*, -- *de Terræmotu*, une *Vie de Socrate*, et une *Vie d'Alphonse de Naples*.

On a publié tous ses discours et ses biographies. En ce qui nous concerne, nous avons dû lire la plaquette intitulée : *Orazione fatta nel dare il bastone del generalato di Fiorentini à Messer Gismondo Malatesta l'anno 1453.*

A Rome, Sigismond a pour familiers le Poggio et Bartolommeo Platina ; à Florence, il recherche Pierro della Francesca et les sculpteurs de l'école de Donatello, et veut s'attacher Gentile da Fabriano. En Morée, où l'ont conduit les Vénitiens, qui lui ont confié le commandement de leurs armées, il demande qu'on amène devant lui Gemistio Bizantino, ce fameux Gémiste Pléthon, l'un des hommes les plus prodigieux du xve siècle, qui s'était retiré dans les îles grecques après avoir soutenu publiquement les doctrines de Platon dans la chaire de Florence. Il frappe à sa demeure, et, apprenant que le philosophe grec est mort et que son corps repose en terre musulmane, au moment où il est forcé d'abandonner l'île, il ramène pieusement ses cendres à Rimini, afin de les soustraire aux infidèles. Enfin, pour rendre un solennel hommage au divin Platon dans son plus fervent disciple, il donne un asile dans le Panthéon de ses ancêtres aux restes du grand propagateur de sa doctrine.

Son esprit, comme celui de la plupart des grands hommes de tous les temps, était hanté par la préoccupation de la postérité, et il voulait que d'un geste héroïque, léguant ses traits aux générations, l'artiste montrât en lui le héros. Il s'entourait donc de poètes pour le chanter, d'historiens pour écrire ses hauts faits, de médailleurs de génie, de sculpteurs et d'architectes. Il les avait à sa solde, et l'un des plus habiles d'entre eux, Matteo da Pasti, était son secrétaire et son intendant des beaux-arts. Tout imbu de l'antiquité, on le vit un jour, devant les commissaires de l'armée florentine, qui présentaient les étendards aux troupes qu'on allait lui confier, invoquer les vertus de son aïeul Scipion l'Africain. C'est à Rimini que César, ayant passé le Rubicon, harangua ses compagnons d'armes avant de s'engager dans sa marche sur Rome ; ce grand souvenir l'avait frappé, il voulut l'immortaliser et relever dans le forum de Rimini un piédestal sur lequel il fit graver une inscription [1]. Ses moindres actions, d'ailleurs,

1. — Ce piédestal s'élève au milieu de la place du Marché ; c'est une restitution qui est dans le goût du temps et montre la préoccupation de l'époque pour ces souvenirs de l'antiquité.

Les caractères sont de forme antique, gravés en creux, et la forme des lettres nous donne la date de la restitution. On a toujours attribué à Sigismond la substitution des caractères antiques aux caractères gothiques. Le piédestal aura été renversé au xvie siècle, car en 1560 on le releva et on crut devoir constater le fait par une inscription sur l'une des deux faces. Voici l'inscription principale : C. CÆSAR. DICT. RVBICONE. SVPERATO. CIVILI. BEL. COMMILIT. SVOS. HIC. IN. FORO. AR. ADLOCVT.

L'autre inscription, celle du xvie siècle, qui constate la restauration, est conçue en ces termes : SVGGESTVM — HVNC — VETVSTATE — COLLAPSVM — COSS — ARIMIN — MENSIVM — NOVEMBRIS ET. DECEMBRIS — MDLX — RESTITVIT.

étaient empreintes d'une singulière grandeur, et il n'y a pas une de ses inscriptions qui ne semble inspirée de l'antiquité. Il employait tour à tour la langue grecque et la langue latine, et, à l'angle du temple qu'il allait élever, il fit tracer en caractères grecs la grande inscription votive. C'est lui, dit-on, qui, au fronton des édifices, des monuments et des tombeaux, substitua aux lettres d'un caractère gothique

Fig. 49. — Médaille de Sigismond, par le Pisanello. — Revers.

les lettres de forme antique, d'un caractère plus grand, plus monumental et plus conforme à la nouvelle architecture.

Enfin, ce petit seigneur d'un domaine isolé au bord de l'Adriatique, devait, entre tous les princes de toutes les nations, rendre aux lettres et aux arts le plus solennel hommage qu'on leur ait rendu depuis l'antiquité. Ayant fait vœu d'élever un temple au Seigneur à la suite de ses victoires, autour de ce Panthéon où il fondait sa propre tombe et celle de ses aïeux, il voulut qu'on groupât les sarcophages de tous les écrivains, les savants, les philosophes et les artistes qui avaient vécu à sa cour. Ils formeraient ainsi autour de lui, dans la mort, le brillant cortège qu'ils avaient formé pendant sa vie.

Tel nous apparaît le héros, tel l'ont représenté Pisanello et Matteo da Pasti dans les médailles superbes qu'ils nous ont laissées. Voyons ce qu'était l'homme en son privé.

Il était plein d'étranges contrastes, et, chez lui, la luxure et la violence du caractère allaient souvent jusqu'à la férocité. Il pouvait dissimuler quelque temps pour saisir sa proie, mais, le plus souvent, il éclatait comme un furieux et montrait à tous ses sentiments sauvages. Un jour, en pleine cour de Ferrare, admis, jeune encore, à un congrès auguste composé des plus grands souverains de l'Italie, on le vit tirer son épée et appeler à un duel à mort ceux qui l'avaient contredit, comme s'il ne reconnaissait d'autre droit que sa force.

Paul II s'était déclaré son ennemi; et le Pontife lui fit proposer un jour de sortir de Rimini menacée, pour en confier la défense à un légat pontifical. A peine le message reçu, Sigismond cache un poignard sous son pourpoint et monte à cheval; il ira jusqu'à Rome poignarder le Saint-Père. Sept jours durant, il chemine, grelottant la fièvre, sans repos, sans trêve, silencieux et farouche. L'envoyé du Vatican venu à sa rencontre comprend à première vue son exaltation et avertit le Saint-Père. Le premier jour, on lui refuse l'audience; le lendemain, on l'entoure des splendeurs d'un cortège pontifical, et le Pontife le reçoit au milieu du collège des cardinaux. Cependant, malgré l'auguste assistance, sa main cherche encore son poignard sous sa robe; mais, surveillé par tous et réduit à l'impuissance, il se jette aux pieds de Paul II et déplore le sort auquel on le veut réduire [1].

Le héros cachait un bandit de grand chemin, et l'homme, à un moment donné, devenait une bête féroce. Si on en croit le Pape Pie II, il faut reculer jusqu'aux temps barbares pour trouver de tels forfaits accumulés sur la tête d'un Souverain.

Une femme avait su le charmer, à laquelle il sacrifia toutes les autres; il ne devait reculer ni devant le poison ni devant l'assassinat pour lui appartenir tout entier. Tout d'un coup cependant, il oubliait son empire, ses sens s'éveillaient avec une sorte de fureur, et il semblait que la folie s'emparât de son être; au plus fort de sa passion

1. — Le récit de cette singulière tentative de Sigismond nous a été transmis par un de ses compagnons d'armes qui, comme Commines, a écrit les chroniques de son temps, après avoir combattu à côté de Sigismond. *Gaspare Broglio* est un témoin oculaire, et, comme tel, ses récits sont précieux pour nous. Son manuscrit est conservé à la Gambalunghiana de Rimini.

pour son Isotta, il rencontre une Allemande, mariée à un seigneur de Borbona; cette magnifique créature éveille ses désirs, il la convoite, il la possédera, car rien ne résiste à ses appétits ardents. Un samedi, le 19 décembre 1448, il va se poster sous les murs d'une villa de Fano *le Camminate;* là doit passer la dame qui revient de l'église; elle chevauche entourée de ses gardes, il attaque l'escorte, la belle tombe, il se précipite sur elle; une lutte furieuse s'engage entre la luxure et la pudeur; enfin il la tue dans la lutte et, sur ce beau corps inanimé, le monstre assouvit son criminel désir[1]. Ce fut un cri d'horreur dans toute l'Italie, et le pape envoya des troupes pour s'emparer de Malatesta.

Cependant, l'homme qui sort tout sanglant des bras de ce cadavre qu'il a souillé, par un étrange retour de sa nature, divinise son amante Isotta et lui adresse des poésies pleines de tendresse et de fraîcheur. L'époux sanglant qui, dit-on, empoisonne Geneviève d'Este et étrangle Polyxène Sforza, écrit des pastorales et compte les petites fleurs dont le vif éclat diapre les vertes prairies. On le redoute comme homme, on le craint, mais il est incontestable que, comme seigneur, on l'aime; car il a des qualités de gouvernement. C'est un être sans foi, sans loi, contre lequel la force seule prévaut; aussi viendra-t-il un moment où tous les princes de l'Italie, indignés, le traqueront comme une bête fauve et l'écraseront; car son ambition est sans bornes, et sa convoitise n'épargne personne, pas même son propre frère.

Tous les moyens lui sont bons pour réussir, et, comme il est féroce, il est astucieux et double. Supérieur dans l'art de la guerre, ingénieur de premier ordre, tous les États cherchent à se l'attacher

1. — Voir Clementini, l'historien classique; voir aussi le Berni, qui est presque contemporain, et Nolfo Nolfi, auteur d'une histoire encore inédite de la ville de Fano, conservée à la bibliothèque de cette ville. — Voir surtout les *Commentaires* du pape Pie II, où sont les pièces du procès instruit par le pontife contre Sigismond. Filippo Ugolini rapporte le fait en ces termes dans sa *Storia dei Duchi d'Urbino* (Firenze, 1859) : « Un sabato (cioè li 19 dicembre 1448) ad'ora tarda veniva dall'anno santo una donna tedesca sposa del figlio di Borbona, della quale s'innamorò Gismondo, e la voleva per forza, e due cavalieri della comitiva della donna che menevano più di ducento cavalli con essa, fecero resistenza et furono uccisi : e cosi presalo e non volendo questa consentire, le mordetto con braccio, ritirandone il pezzo a sè, qualè poi l'uccise, sfogando il tiranno sul casto e morto corpo la sua brutale libidine. Il papo li mandò il campo sopra, fu reputato gran disonore d'Italia. »

En avançant dans le récit de la vie de Sigismond, nous discuterons ces accusations, qui, en somme, proviennent toutes de la même source : c'est-à-dire du réquisitoire du Vatican; tous les historiens à la suite ont puisé aux Commentaires d'Ænéas Sylvius, autrement dit le pape Pie II.

comme capitaine. Il n'a d'ailleurs jamais été vaincu et il a l'auréole de la victoire; non seulement il ne fait pas honneur à ses engagements et il viole la foi jurée, mais, après avoir signé un contrat avec le roi de Naples et reçu le prix des services qu'on attend de lui, il se sert de la solde qu'il vient de recevoir pour organiser une expédition contre celui qui l'a payé, et, quand Aragon lui reproche sa perfidie, il répond par des railleries. Francesco Sforza lui a donné sa fille, il est le premier à l'abandonner dans la mauvaise fortune, il tentera même un jour de l'empoisonner. Sa haine pour Montefeltre, duc d'Urbin, l'aveugle; il s'allie à Sforza contre lui et vient montrer à Urbin les lettres qui prouvent l'alliance avec son rival, trompant à la fois et le duc de Milan et Montefeltre. S'il a signé une trêve, il la viole le lendemain, et, au moment où il est convaincu enfin que tout l'abandonne, il médite d'appeler à lui le Sultan pour jeter les Turcs en Italie.

Sigismond a l'âme et l'esprit d'un païen et, dans un temple à Dieu immortel, il écrit partout le nom de sa maîtresse : aux frontons, aux frises, aux architraves, aux balustrades; partout son chiffre s'enlace à celui d'Isotta. Il évoque Mars, les planètes, les signes du Zodiaque, célèbre ses propres hauts faits et glorifie la philosophie et la science dans un sanctuaire chrétien.

Le pape Pie II l'accuse d'hérésie pour avoir élevé en plein xve siècle un monument païen, où jamais une fois il n'a fait allusion, par un symbole, par une statue, une image ou une inscription, au culte de la Divinité[1]. Rome le brûle en effigie comme : « Prince des traîtres et des parjures, ennemi de Dieu et des hommes »; mais cependant ce Pie II, qui le condamne, ne peut s'empêcher de lui rendre un témoignage lorsqu'il s'agit de ses vertus comme souverain et de ses aptitudes intellectuelles[2].

1. — « Ædem dedicavit Sancti Francisci memoriæ, sed ita gentilibus fabulis. et profanis emblematibus universam delineavit, ut non Sanctorum templum, sed Ethnicorum videatur delubrum..... ad hæc minus christianæ addidit suæ amasiæ Mausolæum opere et materia pulcherrimum, adjecto gentili more hoc epitaphio : Divæ Isottæ sacrum. » (Luca Vidingo, *Annales de l'ordre de Saint-François.*)

2. — Voici, au sujet de Sigismond, la conclusion de Ricotti dans son étude sur les *Compagnies d'aventure :*

« Ora è dovere nostro di soggiungere, che una certa feroce severità nell'amministrare la giustizia, una certa magnificenza nel trattare, nell'edificare, in ogni suo fatto, unita alla grande reputazione ottenuta nell'esercizio della guerra, gli aveva conciliato appo i sudditi più riverenza che odio; massimè che a paragone del governo uniforme, per quanto aspro e disastroso, di Sigismondo, stava davanti ai loro occhi l'esempio delle vicine terre della Chiesa, non mai ferme sia nel servire, sia nel viver libero, ora insanguinate da temporanei tiranni, ora smembrate da ciecche fazioni, ora spogliate da governatori insolenti. » (227, vol. III, capitolo sesto.)

L'homme tout entier est un contraste vivant et perpétuel : cet hérétique, à son lit de mort, recommande à ses enfants d'achever son temple, et celui qui fut un époux criminel est un fils pieux qui rassemble les restes épars de ses ancêtres; pendant toute sa vie, on le voit garder devant ses yeux, dans son cabinet d'étude, le crâne de son aïeul qu'il a fait sculpter en marbre et couvrir d'inscriptions religieuses.

Pompeux dans les habits, magnifique dans l'hospitalité et dans les circonstances officielles, on dit que Sigismond était avare par nature, mais il voulait paraître et se faire honneur dans les circonstances solennelles. Les quelques lettres privées qu'on a conservées nous le montrent indulgent aux petits et secourable aux nécessiteux, et il est certain que le peuple l'aimait malgré ses crimes et cette audace qui l'entraînait sans cesse en des aventures. Enfin ce rebelle à Dieu et aux hommes, ce criminel, tout passion et désir, tout ambition, turbulence et luxure, avait le cœur d'un amant et les entrailles d'un père; et alors que toute l'Italie liguée contre lui l'acculait dans sa forteresse pour l'écraser comme un reptile malfaisant : il tremblait pour son amante et pour ses fils et les recommandait au Tout-Puissant.

Il faut peindre Sigismond sous deux aspects : le seigneur en pourpoint, protecteur des arts de la paix, l'Auguste d'une petite cour raffinée où il s'entourait de grands artistes, de philosophes, d'humanistes et de lettrés; et le guerrier fameux qui a combattu tour à tour pour le Saint-Siège, pour Milan, pour Sienne et la Sérénissime; méritant pour la postérité le titre de POLIORCETES. SEMPER. INVICTVS. Le premier, Pierro della Francesca l'a représenté agenouillé aux pieds de saint Sigismond dans la chapelle de San Francesco de Rimini; le second appartient de droit au Pisanello et à Matteo da Pasti. Si on le considère sous tous ces aspects, tour à tour on le hait, on l'admire, et on l'aime. Si sa vie privée est monstrueuse (et nous ne sommes pas tenté de dissimuler ses vices ou de fausser son caractère), le guerrier qui prend les villes d'assaut a souvent la générosité du vainqueur; et on se prend d'enthousiasme pour le convive des banquets de Ferrare et le seigneur de la petite cour littéraire de Rimini, magnifique et plein de courtoisie, qui sait faire preuve d'une sensibilité qui étonne et d'une spontanéité qui charme jusqu'à ceux qui ne sauraient oublier ses crimes.

Malatesta a du génie; d'un grand coup d'aile il s'élève dans le ciel

de l'idéal, et il est sans cesse tourmenté par l'idée de la postérité. Cette figure de souverain comprimé dans un petit État éclate comme dans un cadre trop étroit, et il y a tel épisode de sa vie qui rappelle les pages de Plutarque. Quel que soit l'arrêt définitif de l'histoire, il y a quelque chose de généreux et de fier dans toute cette race d'Atrides; un souffle puissant les anime, et il y a en eux du héros : quand l'Europe est encore plongée dans les ténèbres du moyen âge, les premiers d'entre eux tiennent d'une main l'épée et de l'autre le vert laurier; ils suivent de près Florence et préparent le merveilleux mouvement de la Renaissance. Par eux enfin, comme par les Médicis, les Este, les Sforza, les Montefeltre, les Gonzague et les grands pontifes, l'Italie, déjà reine dans l'antiquité, ressaisit le sceptre et la domination du monde au nom de la forme et de l'idée.

LA VIE DE SIGISMOND.

Fils naturel de Pandolphe et d'Antonia di Giacomino da Barignano, Sigismond était né à Brescia en 1417; il avait donc douze ans le jour de la mort de son oncle et tuteur Carlo Malatesta. Depuis la mort de son père, en 1427, on l'avait conduit à Rimini auprès de son oncle, et d'Élizabeth de Gonzague, sa tante, qui avait pris soin de son éducation.

On peut dire qu'il n'eut pas d'enfance, car au lendemain même de la mort de son protecteur, voyant envahir de tout côté le territoire échu en héritage à son frère aîné Galeotto, il revêtit l'armure faite à sa taille, monta à cheval, et fut un véritable combattant. Nous avons montré le Saint-Siège, à l'instigation d'Urbin et de Pesaro, contestant l'acte de légitimité des bâtards de Pandolphe; il fallait cependant au pontife un prétexte plus sérieux pour s'emparer de Fano et Rimini. Il se rappela à temps que Carlo, pendant les dernières années de son pouvoir, n'avait pas payé le subside annuel comme vicaire; et les capitaines de l'Église, Santi Carrigli, Andrea della Serra, Luca da Castello, Raniero, Alfrosi de Perugia, envahirent le domaine en s'annoncant comme les exécuteurs des œuvres du concile de Bâle, où on avait résolu la question des enfants naturels et des concubines. Fano protesta par l'organe de ses plus riches habitants, et une députation, composée des délégués des plus grandes familles de la ville, se rendit au Vatican pour représenter que les Malatesta étaient aimés de

tous; que Fano avait gardé de Pandolphe le meilleur souvenir, et voulait vivre sous la domination de ses fils. Rimini aussi faisait agir en cour de Rome; mais cependant on combattait autour de la ville; et, dans le cours de l'année 1430, alors que Galeotto, son frère aîné, enfermé dans sa demeure, priait Dieu de le délivrer de tant d'angoisses, Sigismond, âgé de treize ans, prit l'initiative de rassembler des hommes d'armes, passa la Foglia à la faveur de la nuit, et, tombant sur le camp ennemi établi à Serra Ungarina, il le dispersa[1]. Quelques jours après, le 8 septembre, le Saint-Siège confirmait encore une fois l'investiture aux Malatesta; mais il ne leur laissait plus, au lieu de ce grand domaine dont nous venons de mesurer l'étendue, que Rimini, Cesena et Fano, avec le titre de vicaires de l'Église. Les milices pontificales remplacèrent dans tous les États et citadelles, en dehors de ces trois villes, les hommes d'armes qui obéissaient aux seigneurs. Les Israélites, dont Galeotto devait, quelques jours plus tard, obtenir l'expulsion, se chargèrent de payer le tribut considérable exigé par le Saint-Père, et le marquis d'Este voulut bien parfaire la somme. Ce dernier, dans ce qui était une ruine relative pour les Malatesta, voyait une espérance pour son fils Lionel, désormais reconnu légitime comme le fils de Pandolphe : ce précédent établi dans un État voisin lui constituait un droit pour l'avenir.

A partir de ce moment, Galeotto poursuivit sans périls son règne éphémère jusqu'au jour où il mourut sous le cilice. Mais, au lendemain de sa mort, de nouveaux troubles éclatèrent. Un conseil de régence, composé des veuves de Carlo et de Galeotto, Élizabeth de Gonzague et Marguerite d'Este, assistées des plus anciens serviteurs de chacun d'eux, gouverna Rimini et Fano en attendant la majorité de Sigismond. Giovanni di Ramberto et Roelli étaient les plus influents de ces conseillers; les deux régentes, outrées de voir qu'on comptait pour rien leur influence, s'appuyèrent sur le marquis d'Este pour modifier la composition du conseil, et on vit Ramberto et Roelli, se posant en chefs des mécontents, partager la ville en deux factions comme au temps des Parcitade, et susciter des troubles à la faveur desquels Pesaro et Urbin pouvaient

1. — « Fu in questa occasione che Sigismondo, benchè giovinetto d'anni tredici non compiuti, si mostrò la prima volta operoso ed ardente ne' fatti della guerra. Imperrochè avendo raccolto genti d'arme come pote meglio, spinsele di notte improvisamente oltre la Foglia contro le squadre di que' capitani, ch'erano accampate a Serra Ungarina, le quali andarono rote e disperse. » (*Della Vita e de' fatti de Sigismondo Pandolfo, Commentario del conte F° G° Battaglini,* chapitre Ier, page 8.)

agir. Le pape Eugène IV venait de succéder à Martin V; il encourageait les envahisseurs, et, une seconde fois, Rimini fut menacée par Raniero dal Frosio et Andrea della Serra, tandis que le seigneur d'Urbin, Guid'Antonio, et Malatesta de Pesaro, cousin de Sigismond, venaient mettre le siège devant Lungarino. Sigismond, ce jour-là, donna une nouvelle preuve de sa valeur et de son esprit d'initiative : il s'échappa de Rimini sous un déguisement, laissant les partis en présence, mais sûr d'ailleurs de l'appui de la masse du peuple; il entra à Cesena, harangua les habitants en leur persuadant que le sort du domaine tout entier dépendait d'eux, et, étant parvenu à réunir quatre mille fantassins et trois cents chevaux, il courut à l'ennemi, l'assaillit avec vigueur et le défit sans se soucier de la supériorité du nombre. Il inaugurait ainsi par la victoire de Lungarino (1432) la grande carrière militaire qu'il allait parcourir et qui devait faire de lui un des plus illustres capitaines de son temps[1]. Non content d'avoir sauvé Rimini, il tenta même alors de poursuivre le seigneur de Pesaro jusque dans ses États; mais déjà les troupes d'Urbin et celles de son cousin avaient repris leurs quartiers.

En cette même année (1432), Sigismond se réconcilia avec le pape Eugène IV et se ménagea l'alliance de la République de Venise. Il y avait alors à la tête des troupes de la Sérénissime un condottiere dont la puissance était égale à celle d'un souverain ; c'était Francesco Bussone, dit Carmagnola, qui avait eu la gloire de restaurer le trône de Filippo Visconti, sapé par ses propres capitaines : Carmagnola offrit sa fille en mariage à Sigismond et l'offre fut agréée. On fit les fiançailles au commencement de l'année; le jeune seigneur de Rimini

1. — Cette précocité invraisemblable, qui fait un vaillant soldat d'un enfant de treize ans, et un vainqueur des troupes pontificales d'un guerrier de quinze ans à peine, est un des signes de ces premiers temps de la Renaissance. On en a d'autres exemples : Frédéric, duc d'Urbin, est déjà à seize ans à la solde de Filippo Visconti, comme condottiere, et il reprend Tavoletto, Fosso, Rapalo et Montebello sur ce même Sigismond qui vient constamment harceler Guid' Antonio duc d'Urbin. Quant au fait de la bataille de Lungarino, il est indéniable; voici le passage de Clementini qui y fait allusion :

« Papa Eugenio IV aveva cagioni d'inimicizia coi Malatesta di Rimini, sicchè mandò à Guid'Antonio ordinando che loro movesse guerra. Il quale raccolti i suoi e uniti con l'esercito della Chiesa condotto da Ranieri dal Frosio e Andrea della Serra, à cui si congiunse anche il Malatesta signor de Pesaro, allora nemico à Riminesi, si volsero tutti con ottocento cavalli et tremila fanti all'assedio di S. Lungarino. Ma venne loro baldanzosamente incontro con una forte schiera Gismondo Malatesta, allor giovinetto di quindici anni, che per niente sopraffetto del maggior numero de' nemici e poco stimando il valore delle troppe papali, con tanto impetu le assali che facilmente le ruppe e disperse, incominciando cosi con una segnalata vittoria quella carriera militare in cui deveva in seguito rendersi cosi celebre. » (Clementini, volume II, page 297.)

reçut des mains de Carmagnola une riche armure et une partie de la dot. L'alliance définitive ne devait cependant jamais se réaliser, car le Carmagnola, appelé quelques jours après à Venise sous le prétexte de donner des explications au Conseil des Dix, fut accusé de trahison,

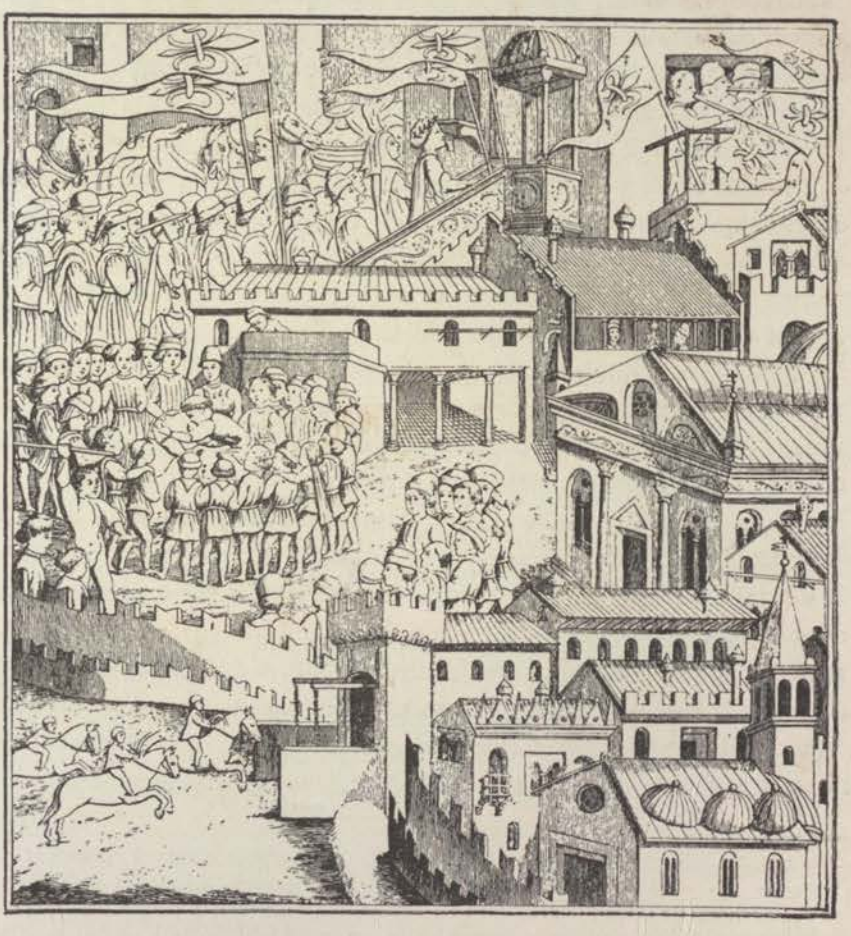


Fig. 50. — Triomphe de Sigismond. — D'après la Miniature du Manuscrit des Argonautes de Basinio Parmense (1454), autrefois à la Bibliothèque des Frères mineurs de Bologne.

mis à la torture, condamné, et exécuté le 5 mai 1432. Quand on rappela sa promesse à Sigismond, il répondit qu'il ne pouvait s'allier à la fille d'un supplicié, et refusa de rendre la partie de la dot qu'il avait déjà reçue[1]. L'année suivante (15 mai 1433), il contractait à Ferrare de nouvelles fiançailles avec la fille du marquis d'Este, Gine-

1.—Francesco Bussone, dit Carmagnola, né à Carmagnola en 1390.—Voir, aux Notes et Commentaires du chapitre correspondant, son jugement, la sentence et son exécution.

vra, la propre sœur de cette Margherita qui avait épousé Galeotto le Saint; c'était une alliance politique qui lui assurait l'appui du marquis de Ferrare et, dans l'avenir, celle de Lionel d'Este, son fils. Grâce au pape Eugène IV et à l'influence d'Este, il eut, l'année suivante, la ville de Cervia et les salines qui constituaient sa richesse, et il ajouta cette ville à son domaine de Rimini, de Fano et de Cesena, où il régnait alors sans conteste avec son jeune frère Domenico, auquel on assigna Cesena pour résidence et pour domaine.

Ce fut une période heureuse pour Rimini après tant de vicissitudes éprouvées depuis la mort de Carlo; les fiançailles de Malatesta, le passage de l'empereur Sigismond, qui venait de recevoir la couronne impériale des mains du pontife romain, furent l'occasion de fêtes splendides. Le 3 septembre 1433, le César romain entrait à Rimini accompagné du duc de Bavière, de Marsilio Carrarese, de Brunoro della Scala; on alla le recevoir solennellement à la porte de la ville, où Antonio degli Andarelli le harangua en latin; là, Malatesta et son frère Novello lui offrirent les clefs de Rimini. L'empereur fit son entrée sous un riche baldaquin porté par l'évêque, par Giovanni Malatesta de Sogliano, le comte Nicolo Malatesta de Chiaggiolo, et le comte Francesco de Carpegna. Le comte de Piagiano, le podestat Vanne de Medici, Carlo de Lapi, Marco degli Aguselli, Antonio de Montesecco et Carlo de Montealbodo formaient l'escorte. Depuis la porte jusqu'au palais, on avait élevé trois arcs de triomphe qui rappelaient l'arc d'Auguste, et toutes les rues étaient tendues de riches tapisseries. Sigismond et le duc mirent pied à terre sur la place; ils assistèrent à un banquet et à une fête où tous les gentilshommes et les dames de la ville tinrent à honneur de paraître. Le jour même, l'empereur Sigismond arma chevaliers les deux frères Malatesta et, remontant à cheval, il parcourut la cité accompagné des deux jeunes seigneurs. Le lendemain, l'empereur allait camper, avec ses quatorze cents hommes d'escorte, à la Bascabella, et Malatesta Novello, avec ses cousins de Sogliano, Carpegna et le podestat Vanne de Medici, l'accompagnèrent jusqu'à la frontière des États de Rimini.

L'année à peine finie, Malatesta se rendait à Ferrare pour en ramener sa fiancée Geneviève, et on célébrait de nouvelles fêtes à Rimini pour recevoir la fille du marquis d'Este. Les représentations qui peuvent nous donner une idée de ces cérémonies sont devenues rares; la plupart du temps, il faut les demander à ces *cassoni* ou caisses de mariage si recherchés aujourd'hui, sur lesquels des

artistes de second ordre s'appliquaient parfois à en reproduire quelque brillant épisode[1].

Cette fois, pour son mariage, Sigismond voulut ordonner la fête ; son esprit guerrier et ses instincts d'ingénieur militaire se révélaient par les dispositions qu'il avait prises. Il fit élever sur la plus grande place de Rimini une citadelle de bois dont il avait voulu donner le dessin ; et on simula l'attaque, la défense et la prise de la fortification. Pendant trois jours, on suspendit tout commerce et on ferma les boutiques ; une partie du Gattolo des Malatesta, transformé en marché public, donnait gratuitement au peuple les provisions nécessaires à la vie, depuis le grain et le vin jusqu'à la viande. On avait invité tous les seigneurs depuis Ravenne jusqu'à Urbin, jusqu'à Malatesta de Pesaro, l'ennemi d'hier; montrant ainsi qu'il y avait au moins trêve entre ceux de Pesaro et de Rimini.

Dans le cours de l'année 1435, un rapprochement se fit aussi entre Urbin et Rimini, les deux ennemis héréditaires ; Sigismond avait revendiqué sur Guid'Antonio l'héritage de Rengarda Malatesta, première femme du duc d'Urbin, et le duc, au lieu d'attendre l'ennemi, s'était mis en campagne et avait assailli Pergola : le roi de Naples était venu s'interposer; en octobre 1435 on décida, pour mettre fin à ces contestations, qu'on fiancerait Malatesta Novello, le jeune frère de Sigismond, qui avait eu Cesena en partage, avec la fille de Guid'Antonio. C'était encore une union toute politique, car la fiancée n'avait encore que cinq ans. On publia solennellement les bans le 4 octobre 1435 à Rimini, mais ce n'était que sept années plus tard seulement que le mariage religieux devait être célébré (5 juin 1442).

C'est au cours de cette même année 1435 que le pape Eugène IV appela pour la première fois à lui le jeune seigneur de Rimini, pour lui confier le commandement des troupes de l'Église; et, pour lui prouver toute sa bonne grâce, il lui concéda Cervia, qui tirait une certaine importance de la richesse de ses salines qui faisaient la

1. — Le type le plus connu de ces *cassoni,* qui nous donnent une idée de ces cérémonies du xve siècle, est celui de l'Académie des beaux-arts de Florence, qui représente les noces d'Adimari et de Ricasoli. Mais nous avons vu ces jours-ci, chez M. Fyt, à Paris, un panneau provenant d'un cassone qui représente l'entrée de Sigismond et du duc de Bavière dans une de ces villes de Romagne. C'est le même cérémonial que celui décrit ici, avec le baldaquin et les clefs de la ville présentées par le seigneur du lieu. Les deux personnages sont nettement accusés par le costume et par les insignes. Malheureusement l'œuvre est maladroitement restaurée, mais c'est ainsi qu'un objet usuel devient un document historique de quelque importance.

jalousie des Vénitiens. Sigismond n'avait encore que dix-neuf ans, et il allait contracter son premier engagement comme condottiere, assumer la plus haute responsabilité, et fonder sa renommée militaire. La reine de Naples venait de mourir; le roi d'Aragon et le comte de Provence, René d'Anjou, allaient en venir aux mains pour s'approprier l'héritage; le pontife, qui avait toujours regardé Naples comme un fief du Saint-Siège, voulait être à même de jeter son épée dans la balance et faire prévaloir ses droits. Il rassembla une armée et ne crut pouvoir mieux faire que de la confier au jeune vainqueur de Lungarino, qui, malgré son extrême jeunesse, passait déjà dans toute l'Italie pour un vaillant capitaine. Le contrat ou *Ferma* était signé pour une année à partir du 18 mai 1435; il devait être renouvelé une année après.

Avant de voir Sigismond s'engager dans la lutte, nous nous arrêterons un instant pour dire ce qu'étaient ces capitaines généraux à la solde des États, les conditions de leur engagement, les ressources dont ils disposaient comme troupes, et comment s'étaient formées les compagnies auxquelles on donnait toujours pour capitaine quelque vaillant soldat étranger au pays.

CHAPITRE VI

LES CONDOTTIERI — LES COMPAGNIES D'AVENTURE

Les compagnies sont les instruments directs de la chute des Communes. — Elles se composent d'étrangers, d'exilés ou de *Fuorusciti*. — Les Podestats les font servir à leurs projets ambitieux. — Organisation des compagnies. — Permanence des engagements. — Avec la permanence s'établit la discipline. — Les étrangers sont bannis des compagnies ou se fixent définitivement par un engagement à long terme. — Amélioration dans l'armement et l'organisation. — Les officiers de conduites. — *Ambasciatori*. — *Consegnatori*.— La revue.— Les Capitaines Généraux. — Forme de leur engagement. — Conditions diverses. — L'école des grands condottieri. — La *Ferma* ou contrat avec un Seigneur, un Souverain ou un État. — Installation solennelle du capitaine général.— Conditions particulières à Sigismond.— Les condottieri en temps de paix. — Vœux et fondations des condottieri. — Fondations de Sigismond.

u moment où Sigismond prenait pour la première fois la conduite des troupes pontificales, les milices nationales n'existaient déjà plus en Italie; elles avaient constitué toute la force du régime communal; elles devaient se dissoudre et finir avec la forme de gouvernement dont elles avaient favorisé l'établissement. C'étaient jusque-là de petites armées locales composées de riches citadins ou d'artisans élevés à la dignité de soldats; ceux qui les composaient avaient peu à peu succombé dans

les combats, ou, inutilisés à la suite de graves blessures, s'étaient vus condamnés au repos du foyer. Quant à ceux qui étaient restés valides, engagés dans les premières luttes intestines qui signalèrent la fin des communes, ils avaient reçu l'exil pour prix de leur défaite.

Dès 1351, la plus puissante des Républiques du centre, celle de Florence, avait dispensé les citoyens du service militaire. Si elle avait pris cette résolution, c'est qu'elle craignait, dans le soldat, de trouver un partisan, Guelfe ou Gibelin, qui refuserait de marcher le jour où il faudrait prendre les armes contre ceux de son parti. Les autres Républiques avaient suivi l'exemple; n'ayant plus de défenseurs, les cités avaient appelé à elles des soldats étrangers et, à la tête de ces mercenaires, elles avaient mis le *Podestat* ou *Capitaine du peuple,* étranger aussi à la ville, mais toujours Italien.

Les *Fuorusciti,* c'est-à-dire ceux qui étaient sortis de leur patrie, soit volontairement comme émigrés, soit à la suite de la condamnation d'exil prononcée contre eux lorsqu'arrivait au pouvoir le parti contraire, après avoir pris les armes par passion et volontairement pour se ranger sous le drapeau qu'ils s'étaient choisi, se trouvèrent tout d'un coup trahis par la fortune, exilés de leurs foyers, sans ressources ni profession, puisqu'on leur avait confisqué leurs biens, et n'ayant plus ni clients ni amis dans ces villes étrangères. Ils se tournèrent alors vers ceux qui les avaient commandés dans la lutte, exilés comme eux, et auxquels ils reconnaissaient quelque autorité, et s'engagèrent dans des compagnies qui se formaient ainsi, naturellement et par la force des choses. Dès qu'elles étaient un peu fortement constituées, ces compagnies allaient chercher leur vie par la rapine, ou s'engageaient sous un chef plus puissant encore, seigneur ou prince; elles devinrent bientôt le noyau de ces fameuses compagnies d'aventure qui eurent de si hautes destinées.

Les Podestats des diverses villes et les capitaines du peuple, réduits à employer, pour maintenir la paix dans les cités, des forces qui n'appartenaient point à l'élément local, afin de ne pas opposer des citoyens à des citoyens le jour de la répression d'une rébellion, acceptèrent alors les exilés et les étrangers dans leurs rangs. Puis bientôt, comme ces mercenaires servaient qui les payait et n'avaient dans les villes ni parents, ni alliés, ni intérêt d'aucune nature, et que la supériorité brutale qu'ils affectaient à l'égard du peuple flattait leurs instincts grossiers, le jour où le Podestat voulut s'emparer du pouvoir, ils l'aidèrent à le conquérir. C'est ainsi

que les compagnies d'aventure, groupées autour des premiers capitaines du peuple, étouffèrent la liberté en Italie et furent les instruments immédiats de la destruction des communes[1].

Les Podestats, devenus Seigneurs depuis l'investiture des Papes et des Empereurs, avaient reçu de ceux-ci des gardes étrangères composées d'Allemands, de Français et de Catalans, qui formaient ce que nous appelerions aujourd'hui l'escorte, c'est-à-dire la garde particulière. On introduisit ainsi dans les pays italiens une population étrangère (relativement fixe, puisqu'elle allait combattre longtemps sous le même drapeau), mais dont la profession était la guerre, et qui, par elle, flottait de pays en pays, cherchant, sous la conduite du capitaine, les moyens de vivre, de se soutenir et de se développer. Si on groupe autour de ces éléments tous ceux qui, dans les invasions successives, dans les croisades, dans les schismes, dans les voyages, avaient contracté le goût de la vie errante ou la nécessité de fuir ceux qui ne pensaient point comme eux, rompant ainsi tout lien avec la famille et la société, on voit s'agréger aux compagnies les *Fuorusciti,* les étrangers et les déclassés réunis par le même goût d'aventure. L'esprit d'association allait faire le reste; il s'était révélé déjà dans la constitution des ordres féodaux, des ordres de chevalerie, des puissantes sociétés monacales et des ordres qui unissaient l'idée religieuse à l'idée militaire; il se manifestait encore dans les hérésies qui créaient comme une franc-maçonnerie entre tous les hérétiques, en les portant à se réunir à ceux qu'animaient le même esprit de dissidence; il apparaissait enfin avec la même force dans les compagnies, les confréries et les congrégations de marchands, des artisans et des artistes, déjà si puissantes alors.

Le jour où les dernières milices communales eurent épuisé leur force dans les luttes contre les mercenaires d'Uguccione, de Castruccio, de Can Grande, après la prise de Sienne par Tolomei (1322), la ruine de Lucques par les Saxons rebelles, et l'attaque de Milan par les dernières compagnies étrangères formées sous le nom de compagnies de Saint-Georges, toutes les luttes qui s'engagent en Italie sont soutenues par des compagnies d'aventure composées d'Italiens (au moins comme fond), et dans lesquelles sont encadrés les étrangers. Elles sont aussi guidées par des capitaines italiens dits *condottieri.*

1. — « Le schiere di ventura spensero la libertà in Italia e furono i fondamenti delle signorie deli XIV e XV secolo. » RICOTTI, *le Compagnie di Ventura,* p. 4, chapitre Ier, vol. II.

On compte bien parmi les caporaux ou chefs de *squadra* quelques Allemands, Français et Saxons; mais ils sont fixés en Italie et ils y resteront. Le fait capital de cette transformation des compagnies d'aventure, c'est l'élimination spontanée de l'élément étranger, qui n'apparaît plus qu'à l'état d'alliage dans la composition.

A partir de 1340, il n'y a donc plus une seule milice nationale dans aucun des États d'Italie; et, jusqu'à la reconstitution de ces mêmes milices par les Médicis (reconstitution qui est l'œuvre importante de l'existence de Machiavel), on vivra sous le régime des compagnies conduites par des capitaines, et dont la composition se subdivise à l'infini[1].

L'ensemble de ces forces mercenaires constituera une armée à la solde d'un État, et cet État appellera à lui comme capitaine général un soldat éprouvé, Braccio de Montone, Sforza, Facino Cane, ou plus tard Piccinino ou Gattamelata, ou le plus souvent, un prince, un seigneur comme le duc d'Urbin, le marquis de Ferrare ou les Malatesta.

C'est une époque caractéristique de l'histoire que celle où les chefs d'État sont des condottieri à la solde d'autres Etats plus puissants que le leur, et nul pays de l'Europe n'échappe à cette suprématie de l'épée. Ils viennent de tous les pays du monde se mêler aux luttes engagées; Anglais, Allemands, Français, Italiens, Saxons, Espagnols et Suédois sont entraînés loin de leur terre natale; ils se font un nom célèbre sur une terre étrangère, acquièrent la puissance avec la gloire, et, la plupart du temps, échangent même ce nom trop rude pour les lèvres de leurs soldats, contre un autre qui résonne mieux à leurs oreilles[2].

1. — « Le compagnie di ventura non furono già in Italia, come altrove, un passaggiero sfogo di brutal forza. Per esempio la Francia molte ne nutrì, e per lungo tempo, e potentissime : ciò non di meno esse non furono altro che un quasi accidentale strumento od' aggiunta di male : vi apparvero quando già esistavano le milizie feudali e dei comuni; vi continuarono e caddero quando queste milizie duravano tuttavia. Colà adunque l'introduzione delle compagnie, se modificò in alcuna parte le condizioni dello Stato, nulla ne cangiò quanto alla essenza. Al contrario in Italia le compagnie furono la vera, anzi l'unica sua milizia durante due secoli. Infatti quasi nel tempo stesso ch' esse apparivano, il governo a comune vi si spegnava, le milizie cittadine s'aumentavano, *ed ampie signorie sorgevano sopra i distruggitivi studii di parti.* » Ricotti. Introduction à son *Histoire des Compagnies d'aventure*, page 16.

2. — C'est ainsi qu'il faut reconnaître, dans ce fameux condottiere du XIVe siècle, Giovanni Acuto, dont Paolo Ucello a peint aux murs de Santa Maria del Fiore le portrait équestre, l'Anglais John Haukwood. Gattamelata (*Chat tacheté*), Piccinino (*le tout petit*), Malatesta (*mauvaise tête*), sont tous des surnoms donnés par les soldats à leurs chefs.

Dès les premiers jours du xve siècle, il y a dans la constitution des compagnies une certaine permanence qui permet à ceux qui les

Fig. 54. — Un condottiere. — Par Antonio Pollajuolo (1429-1498). — Aux Offices de Florence.

commandent d'introduire des modifications et de réaliser des progrès dans l'armement, dans la discipline et dans la stratégie, et on dépassera de beaucoup les résultats obtenus par les bandes étrangères qui ne peuvent poursuivre une tâche de longue haleine. Aussi

ne se prêtent-elles qu'à des coups de main, prêtes à se disperser au premier retard dans la paye, et connaissant à peine le gonfalon, le pennon ou l'étendard sous lesquels elles marchent. Elles ne cherchent que rapine, et, la ville prise, elles se débandent le plus souvent pour

Fig. 55. — Tombeau de Paolo Savelli, Condottiere de Jean Galeaz Sforza et des Vénitiens (1400) Aux Frari de Venise.

aller cacher leur butin et le partager. Dans les compagnies italiennes telles qu'elles se constituent à partir de 1350, le commandement se transmet déjà de père en fils; on verra même un jour, au commencement du xve siècle, la veuve de Facino Cane, qui va devenir la femme du duc de Milan, apporter en dot à son nouvel époux les compagnies que son premier mari a réunies, et consolider ainsi le trône de Milan sapé de toutes parts par d'autres capitaines rebelles.

C'est un singulier exemple de discipline et d'autorité. A l'époque même où le chef trahit son Prince, les troupes veulent rester fidèles au souvenir de ce même chef, et leur fidélité va permettre à sa veuve de reconsolider l'œuvre compromise par la défection de son mari.

Celui qui conduit de telles compagnies peut former dès lors de vastes desseins ; il a commencé humblement, réunissant d'abord autour de lui vingt ou trente lances ; peu à peu son administration prudente, le soin qu'il a pris de ses hommes, sa fermeté jointe à sa valeur, et cet esprit supérieur qui révèle la vocation du commandement, ont attiré à lui un plus grand nombre d'aventuriers. La compagnie devient un escadron, son escadron bientôt forme un régiment, ses régiments forment une troupe ou *schiera*. Il acquiert la richesse par le butin ou par la paye, il sait la conserver, l'augmenter par la force ; encore un peu, et il fondera sa puissance. Le jour où quelque grand évènement précipite un trône ou démembre un État, il est là qui guette l'occasion, s'empare du territoire et se fait confirmer dans sa possession.

On voit la gradation naturelle ; elle mène droit au pouvoir souverain celui qui réunit les qualités nécessaires pour les grands commandements.

Les destinées de ces compagnies d'aventure furent considérables de 1350 à 1580, et leur histoire est celle de l'Italie tout entière [1]. Nous avons montré comment un condottiere put s'asseoir un jour sur le trône de Lombardie ; tous ou presque tous eurent de grandes destinées, jusqu'au jour où les États solidement constitués, ayant introduit dans leur gouvernement un élément civil assez puissant, Sénat, grand conseil, conseil de la commune ou de la seigneurie, ou enfin dix de la Balia ou Prieurs purent opposer à la hardiesse d'un coup de main l'autorité de la loi respectée par tous. Venise seule fut de bonne heure à l'abri de ces coups d'État ou de ces surprises dont les condottieri se firent partout les artisans ; la République, prudente et jalouse à l'excès, ne délégua jamais son autorité à d'autres qu'à elle-même, et jamais elle ne commit la faute de se dessaisir du comman-

1. — « E per vero dire, allorchè la necessità mette le armi in pugno ad ogni uomo, allorchè l'amministrazione, la guistizia, la guerra, la religione in una sola mano sono strette, la storia della milizia è la storia della nazione. Quando vedrai l'una disgiunta d'ell' altra, molti progressi avrà gia fatto la civiltà. » RICOTTI. Introduction à la *Storia delle Compagnie di Ventura.*

dement de sa force armée. Elle contrôlait sans cesse, par ses provéditeurs, le pouvoir effectif et direct exercé sur les flottes et les armées par les capitaines pris parmi des condottieri comme Paolo Savelli, le Gattamelata ou le Colleoni, et elle leur associait dans le commandement un élément civil à l'élément militaire. C'est ainsi qu'elle arriva à paralyser les efforts de ceux qui auraient tenté de confisquer le pouvoir à leur profit, et, le jour où la conduite d'un condottiere lui paraissait douteuse, elle le traduisait à sa barre et le brisait sur l'heure avec une résolution qui allait jusqu'à la cruauté; ce fut le cas de Carmagnola et de tant d'autres.

Florence, Sienne, Naples même avec ses grands connétables, ne furent pas à l'abri de ces surprises du pouvoir; à Rome, le Saint-Siège fut mis plusieurs fois à deux doigts de sa perte par les Colonna et les Orsini. Cinq fois en un siècle, menacé par les capitaines divisés entre eux, on vit le Pontife appeler à lui des capitaines d'aventure qui sauvèrent le Saint-Siège et reçurent les honneurs du triomphe. Pour leur propre compte, les Malatesta, trois fois en cent ans, eurent cette haute destinée.

C'est à partir de 1350 à peu près que les bandes se régularisent et se disciplinent; jusque-là, elles sont formées d'un ramassis d'étrangers, Saxons, Allemands, Brabançons, Hongrois, Gascons, Bourguignons, Provençaux, mêlés aux exilés, toujours insoumis, indisciplinés et incapables de servir de grands desseins. Mais, à partir de ce moment, pendant plus de cent cinquante ans, jusqu'à Jean des bandes noires de la famille des Médicis (1498-1529), il y a unité dans le commandement et unité relative dans la composition des compagnies. L'élément italien y domine, les étrangers se fixent et y obtiennent pour ainsi dire la nationalité, car ils contractent des engagements à longs termes. Sous une forme nouvelle, ces compagnies sont restées soumises aux mêmes lois depuis 1350 jusqu'à la fin du XVIe siècle; elles n'ont subi d'autres modifications que celles apportées naturellement par le changement de tactique et l'invention des armes à feu. Les fameuses bandes de Jean de Médicis ne meurent même pas avec lui, elles se maintiennent par la force de cohésion qu'il leur a su donner, elles ont une tradition de vaillance et reconnaissent un drapeau. Naples les verra combattre sous ses murs dans le camp français; Florence avec Colonna les aura comme défenseurs dans ses murs, et elles se tourneront contre elle sous le Feruccio. Le jour où la ville est prise enfin, les tronçons épars des compagnies se rejoignent

sous le commandement de Pierre, puis de Léon, enfin de Félippo Strozzi; et c'est aux derniers Médicis qu'il appartiendra de les détruire.

Les grands capitaines des Marches et des Romagnes peuvent revendiquer une initiative personnelle au point de vue de l'organisation, de la valeur, de la tactique, de l'administration et de la fortification. L'art du génie militaire leur doit beaucoup; ils étaient nés pour la guerre, ils en avaient le génie, et, pour ne parler que des Malatesta, depuis Verucchio jusqu'au dernier d'entre eux, Roberto, ils sont de père en fils condottieri et capitaines généraux. C'est vers eux que le Pontife se tourne pour sauver Rome de l'invasion, et c'est un gentilhomme de la Romagne, Alberico da Barbiano, qui eut la gloire de relever l'honneur de l'Italie, où des capitaines étrangers faisaient la loi. Jusqu'à lui ce sont des Anglais, des Saxons, des Normands ou des Suédois dont les noms retentissent à la tête des grandes bandes et des compagnies; bientôt ce sont des noms italiens qui désignent les vainqueurs et ceux dont les États ou les Cités ambitionnaient les services. Alberico da Barbiano, Broglio di Michelotti, Brandolino, Braccio di Montone, Sforza, Attendolo sont les plus fameux. Les diverses écoles se forment; c'est la pépinière d'où sortent tous ces petits chefs qui s'honorent d'avoir servi sous Dal Verme, sous les Ottobuono Terzo, les Porro, les Gabrino Fondulo, les Facino Cane, les Urbin, les Este, les Malatesta, les Piccinino, les Colleone, les Gattamelata, les Baglioni, et enfin sous Jean de Médicis et les Strozzi, sans compter ceux qui combattent au midi de l'Italie sous Aragon et le duc de Calabre.

ORGANISATION DES COMPAGNIES

La permanence sous les drapeaux et l'esprit de discipline furent le résultat d'une organisation qui date de 1350. C'est Florence qui, ayant licencié officiellement ses milices nationales, fut la première à promulguer les lois militaires et les règlements qui allaient régir les compagnies stipendiées par elle, et chargées de pourvoir à sa défense sous les ordres des condottieri qu'elle allait engager. Ces lois et règlements devaient être à peu de chose près les mêmes dans les autres régions, puisque les chefs supérieurs, à la fin de leur engagement, pouvaient contracter de nouveaux liens avec l'État voisin et

même avec l'État ennemi sans rédiger un nouveau traité. La seule différence entre un État et l'autre provenait des coutumes locales, des habitudes particulières et du tempérament individuel de la province. On a conservé à Florence, à Venise, à Sienne et au Vatican, sur trois points différents assez éloignés l'un de l'autre, au nord, au centre et sud de l'Italie, les registres des conseils qui avaient la direction des choses de la guerre, et on voit que l'organisation diffère assez peu dans ces divers pays.

Trois magistratures importantes avaient été instituées : « *Magistrato degli Ufficiali sopra i difetti delle soldatesche*[1]. »— *Magistrato degli Ufficiali di condotta.* — *Consignatori* et *Ambasciatori.* Les premiers avaient la justice, les seconds avaient les rapports avec les officiers, les derniers avaient la formation des compagnies dont l'ensemble formait l'armée, et de plus ils étaient chargés de la paie, de la constatation d'existence et de l'administration.

Ceux qui fonctionnaient les premiers étaient donc les *Ambassadeurs* et les *Consignataires*, qui faisaient les engagements, passaient la revue avec les chefs; constataient la présence, le nombre, la qualité et l'armement; s'occupaient des chevaux, des armes et des logements. Quand ils avaient reconnu la régularité et l'état de toute chose, ils rédigeaient alors les feuilles d'émargement et ordonnançaient la paie.

L'ensemble des troupes ou *schiere* se composait de bandes à cheval et de bandes à pied. A la fin du XIVe siècle, on donnait encore à ceux qui les composaient les noms des nations où s'était recrutée pendant longtemps telle ou telle spécialité. La cavalerie comprenait les *Militi,* les *Arcieri,* les *Ungheri*, les *Inglesi* et les *Lancie.*

Une *Lance* comportait trois hommes : le *Capo di Lancia*, chef de lance, le Piatto ou homme de pied, et le Paggio ou page, qui devait avoir deux chevaux et un *ronzino* (sorte de poney ou cheval de bât). La division de la compagnie des lances se faisait par petits groupes de dix lances, soit trente hommes, qui obéissaient à un *caporal.* Chaque arme avait son enseigne ou guidon, et chaque guidon son trompette (ou son *piffero* ou sonneur de cornemuse ou de *Nacchiera*, selon la nationalité de chaque groupe ou selon l'habitude de la région). Les *Anglais*, les *Archers* et les *Hongrois* étaient armés le plus légèrement; de toute la cavalerie, c'étaient ceux qui étaient le plus propres aux avant-gardes et aux reconnaissances, tandis que les autres sou-

1. — Il nous semble reconnaître la trace de cette magistrature dans les *Auditeurs de guerre* de l'armée espagnole actuelle.

tenaient le choc. Ceux qu'on appelait *Militi* devaient correspondre à la grosse cavalerie, et leur armure se composait de jambières, de cuissards, de cuirasses, de brassards, avec les gants de mailles, la casaque, le hausse-col, le casque, le bouclier, et la lance avec le petit guidon et l'épée.

Les arbalétriers à pied devaient porter la cuirasse, le heaume, l'arbalète, la pique et une sorte de carquois. Les fantassins ordinaires avaient le casque en forme de pot, l'épée, le couteau ou dague, le pavois et la lance.

Le *Capo Squadra* ou *contestabile*, qui commandait une escouade, ajoutait à ses armes une petite cuirasse légère et des brassards en maille.

Chaque *contestabile* ou chaque capitaine de cavalerie était tenu d'avoir un destrier de la valeur de cinquante florins et un palefroi de la valeur de vingt florins. Le soldat n'était tenu qu'à présenter un cheval de trente florins; mais, si celui qu'il amenait était estimé de moindre valeur, on lui retenait un florin par mois sur sa paie. C'étaient les *consegnatori* qui étaient chargés de cette réception des hommes, du matériel, de l'armement et de l'examen des chevaux. On dressait les états et un maréchal marquait chaque cheval au fer rouge; puis, compagnie par compagnie, en désignant chacune d'elles sous son nom de guerre, on décrivait minutieusement chaque cheval dans sa forme, avec la couleur de sa robe et le signe dont on le marquait. Les archives de toutes les régions sont pleines de ces états d'hommes et de chevaux avec les dessins des marques.

Les engagements étaient de plusieurs sortes, en masse ou *a forma di società*, — à *bandiere* — ou à *drappelli*.

La *forma di società* indiquait un engagement en masse, c'est-à-dire qu'on traitait avec un capitaine ou condottiere qui avait déjà sous-traité avec nombre d'officiers et formé un groupe plus ou moins considérable; on désignait cette masse sous le nom de *Masnada* ou *Troupe*. Parfois, par convention spéciale, on abandonnait au condottiere la responsabilité de la revue à passer pour la constatation de l'état de l'armement, et les *consegnatori* s'en rapportaient alors à sa parole et acceptaient l'ensemble sans minutieux contrôle.

L'engagement à *bandiera* se faisait avec un groupe moins considérable et composé seulement de quelques compagnies réunies sous le commandement d'un condottiere moins autorisé; enfin l'engagement à *drappelli* se faisait par guidon ou par groupes plus restreints

encore. Dans ces deux derniers cas, les *consegnatori* devenaient très exigeants sur l'acceptation et passaient la revue minutieuse des hommes, des chevaux, des armures et des harnais, et refusaient impitoyablement tout ce qui n'était pas conforme aux pactes.

Les mercenaires s'engageaient en masse vis-à-vis du prince ou de l'État qu'ils allaient servir ; et l'engagement partiel ou personnel de chacun d'eux se faisait vis-à-vis du chef qui avait traité en leur nom. On leur imposait le serment d'obéissance à l'État, l'engagement de se rendre partout où il leur serait commandé d'aller, l'obéissance au capitaine général, et la nécessité de révéler les conspirations qu'ils surprendraient.

Dès que le condottiere avait passé la revue devant les *consegnatori* et qu'il avait fait agréer et ses hommes et leurs armements, il était considéré comme engagé, — « aveva scritto ». — On lui payait alors un mois d'avance, et il entrait au service. Il n'était pas nécessaire qu'il eût une grande troupe pour contracter un engagement; il pouvait n'avoir que vingt-cinq lances, ou vingt et même moins, et, dans ce cas, s'il ne s'était pas rallié par sous-traité à un condottiere d'un rang plus élevé, il stipulait seulement pour sa petite compagnie. On prenait pour unité de son propre paiement la paie de cinq hommes, et, autant de fois il amenait ce nombre, autant de fois il recevait ce prix. Il touchait en outre une entrée en campagne, et, dès qu'il avait une compagnie un peu nombreuse, il avait droit à des frais de représentation.

Les condottieri, comme chefs, n'étaient astreints à aucun règlement pour la tenue personnelle, et, suivant leur rang ou leurs ressources ou leurs goûts, ils pouvaient déployer le plus grand luxe ou garder la plus grande simplicité. Le fils de Piccinino, à vingt ans, après la mort de son père, isolé dans une armée étrangère, encore obscur et n'ayant point combattu, se faisait remarquer au milieu des princes et des plus grands capitaines par son armure damasquinée d'or, chef-d'œuvre d'un armurier milanais qu'il avait reçu de son illustre père. Sigismond Malatesta avait imposé à tous ses cavaliers les *Imprese* qu'il avait ajoutées à son écusson depuis qu'il était l'amant d'Isotta, et chacun des cavaliers de sa suite portait sur l'armure de son cheval sa devise unie à celle de l'amante de Sigismond. Quoique la plupart de ces officiers fussent désormais Italiens, il était resté cependant, des dernières invasions, et après le passage des empereurs d'Allemagne, nombre d'étrangers de toute race; ceux-ci conservaient volontiers le costume et

les usages de leurs régions, et on conçoit quel effet pittoresque devait résulter de cette variété. Jusqu'au commencement du xve siècle, la fantaisie individuelle avait une grande part dans le costume, et on avait vu des chefs de bande, s'inspirant des barbares qui avaient détruit l'empire romain, se plaire à répandre la terreur par la singularité de leur accoutrement. Guarnieri, duc d'Urslingen, qui commandait en 1342 la *grande compagnie*, portait sur sa cuirasse une plaque en fer avec ces mots : « Duc Guarnieri, chef de la grande compagnie, ennemi de Dieu, de Piété et de Miséricorde. »

Nous n'examinons ici les compagnies qu'au point de vue spécial des Romagnes, mais chacun sait à quelle singulière fantaisie se lassaient aller les chefs Hongrois, les Polonais, les Serbes et les fameux Jagellons, dont les armures, pourvues de grandes ailes, imprimaient à l'ensemble de l'individu le plus étrange caractère. Le signe spécial des capitaines italiens fut une splendeur de haut goût qui faisait consister la richesse dans la recherche d'une ornementation noble et d'une forme exquise. C'est à Paolo Ucello, dans les fameuses *batailles* auxquelles nous avons fait allusion, qu'il faut recourir pour se faire une idée exacte de l'accoutrement des capitaines d'aventure au commencement du xve siècle dans cette partie de l'Italie. Mantegna et les Vénitiens, Verocchio et Pisanello, dans les Ex-voto où ils ont représenté les seigneurs du temps agenouillés aux pieds de leurs patrons ou de la Vierge, et les belles chapelles de Bergame et de Bologne, et les tombeaux superbes des capitaines de la Sérénissime à San Giovanni et Paolo et aux Frari, nous fournissent de précieux documents à ce sujet. Aucun peut-être, à ce point de vue, n'est plus curieux que la fresque de Paolo Ucello représentant le fameux condottiere anglais John Hauckwood, devenu pour les Italiens Giovanni Acuto, qui était mort en 1393. Ce n'est là cependant qu'une *restitution*, car Paolo l'avait peint en 1436 au-dessus de la porte d'entrée de Santa Maria del Fiore.

Avec les premiers capitaines italiens du xive siècle s'étaient donc introduites la discipline et une unité relative; Alberico da Barbiano, le premier, s'était préoccupé de modifier l'armement et le costume au point de vue défensif; il avait pourvu le casque de ses hommes d'une visière et leur avait garanti le cou par un hausse-col ou *goletta*. Pour les chevaux, il avait voulu qu'ils fussent protégés par ce caparaçon qui le borde tout entier; et c'est lui qui arma le frontal de cette pointe aiguë qui le défend. On peut suivre dans les *armerie* et les musées

Fig. 56. — Bataille de San Egidio. — Par Paolo Ucello. — Au *National Gallery*, de Londres.

d'artillerie les modifications successives apportées à chaque siècle dans les différentes régions.

LES CONTRATS. — LA REVUE. — LES OFFICIERS DE CONDUITE

L'obligation écrite contractée par les condottieri s'appelait la *Ferma*, et cette obligation était stipulée en nombre de mois ou de jours. Après la *Ferma*, qui correspondait au service effectif, il y avait l'*Aspetto*, qui représentait un intervalle assez court pendant lequel le prince ou l'État qui avait fait l'engagement pouvait encore le renouveler aux mêmes conditions. Ce délai passé, chacun reprenait sa liberté; mais, pour le principe, on stipulait qu'avant d'assez longs délais, le condottiere ne pouvait prendre de service avec sa compagnie dans un État ennemi de celui qu'il venait de quitter. Dans la pratique, ces clauses n'étaient point observées ; le capitaine général, seul, en avait souci quelquefois, parce qu'il était de son intérêt de le faire pour ménager et les princes et les États qui pouvaient le réengager de nouveau; mais il n'était pas rare de rencontrer, au lendemain d'une victoire, tel ou tel capitaine dans le camp de ceux qu'il avait vaincus, et même à leur tête.

Comme l'engagement était le résultat d'un contrat spontané, et non plus d'un devoir naturel, et qu'il était compensé par une paie, il était logique que toutes les infractions fussent punies par l'amende; aussi chaque faute était-elle prévue et taxée. Dans le budget d'un État, ces amendes représentaient un apport appréciable, et les magistrats étaient très sévères dans l'application ; ce n'était que dans le cas où les retenues faites sur la paie n'avaient pas d'action sur la conduite du soldat qu'on cassait son engagement; trois récidives entraînaient la déchéance.

Les *revues* se passaient tous les six mois ; c'était l'inspection générale. Si les quartiers étaient trop éloignés les uns des autres et dispersés sur un trop grand territoire, ce n'étaient plus les officiers d'armes qui procédaient à l'inspection, mais les délégués de l'État, « *Uffiziali di condotta* », personnages civils et délégués du gouvernement central. Ils se présentaient au podestat du lieu, exhibaient leurs pouvoirs, se faisaient donner les états des troupes, les contrôlaient avec les leurs et publiaient le *bando*, c'est-à-dire l'appel. Tout officier ou soldat devait alors se présenter, sous peine de cent florins

d'amende ou de la déchéance. Au jour dit de la réunion, les officiers de conduite passaient la revue de l'armement, de l'homme et du cheval, et cassaient sur place, sans en référer à quiconque, tout homme ou cheval impropre au service. Le capitaine qui, par la nature de son engagement, avait la charge de ceux dont on venait de prononcer la déchéance, devait les remplacer dans un délai donné. S'il invoquait une cause honorable, comme une perte de guerre, il fallait en justifier, et, de toute façon, le cavalier devait être remonté dans les huit jours.

Si on obtenait un congé, on perdait la solde ; et si, fait prisonnier par l'ennemi, on avait, pour sauver sa vie, fait le serment de ne plus reprendre les armes pendant la campagne, on perdait aussi tout droit à la paie.

Comme les fautes entraînaient l'amende, des gratifications en argent récompensaient les actions d'éclat et les preuves de mérite, et chaque preuve de vaillance était aussi taxée.

Pour le butin, les usages variaient suivant les provinces. Si un capitaine, en rase campagne, avait défait une troupe de plus de deux cents cavaliers en restant maître du camp ennemi, il avait double paie d'un mois, et on lui attribuait le matériel de l'ennemi, sauf l'armure personnelle, qui restait toujours au prisonnier. Les prisonniers de marque (*di taglia*), les bannis, les *fuorusciti* et les traîtres à l'État, pris dans les rangs ennemis, étaient toujours conduits au prince ou au capitaine général, qui récompensait la prise par de l'argent. Tout était taxé, suivant la hiérarchie du prisonnier : tant pour un homme à pied, tant pour un cavalier, tant pour un noble. Dans certaines provinces, la rançon des prisonniers était de droit partagée entre les soldats, mais les simples hommes de troupe étaient toujours remis en liberté sous serment.

Dans une place forte prise d'assaut ou une ville forcée, le soldat avait droit au butin, et tous objets mobiliers transportables lui appartenaient; mais, si la ville avait capitulé, il ne pouvait élever aucune prétention, et c'est le capitaine général qui seul pouvait disposer de la prise ou des rançons imposées.

DES CAPITAINES GÉNÉRAUX

On a englobé, sous le nom de *condottieri*, tous ceux qui ont fait la *condotta* ou *conduite des troupes*, sans établir de différence entre

les plus grands d'entre eux et ceux qui n'avaient qu'une seule compagnie; mais tout condottiere n'arrivait pas au grade de capitaine général ou général en chef, et il importe de distinguer entre eux. Les compagnies à la solde, dont l'ensemble formait une armée, se subdivisaient à l'infini, et tel ou tel condottiere avait seulement vingt ou trente lances; s'il en avait cent, il devenait déjà un homme de marque. Il y avait deux façons pour lui d'obtenir de l'avancement; sa conduite dans une bataille le signalait au capitaine général, qui augmentait alors sa petite troupe soldée d'un nombre plus ou moins grand d'hommes rassemblés par les *consegnatori* chargés du recrutement; et toujours sa paie, à partir de ce moment, s'élevait au prorata du nombre de ses soldats. Le jour où le hasard des combats avait fait une place, ce capitaine d'aventure, qui venait de prendre plus d'importance, pouvait alors contracter la conduite de la troupe laissée sans chef et devenir ainsi peu à peu un véritable général.

La campagne finie, il cherchait quelque petit seigneur moins important que celui sous lequel il venait de servir : un prince de Camerino, un comte de Pittigliano, un Mirandola, pour devenir à son tour son capitaine; et il assumait alors, dans de petites proportions, un véritable commandement en chef.

Jusqu'au xve siècle, il y a dans la hiérarchie des condottieri deux distinctions à établir : ou le condottiere reste tel, ou même capitaine général à la solde pendant toute sa vie; ou il a le bonheur, étant donné un grand bouleversement politique, de profiter du démembrement d'une monarchie, d'un duché ou d'un comté pour réclamer, l'épée à la main, une part du territoire, ou la conquérir par la force. Dans ce dernier cas, il est devenu prince et seigneur, et ce fut le fait de quelques-uns de ces capitaines. Il ne renonçait point dès lors au métier des armes, bien loin de là; il cumulait la seigneurie avec le commandement général de ses propres troupes ou de celles d'un État plus considérable. S'il restait condottiere, il traitait pendant toute sa vie avec les princes ou avec les États, dont il commandait les armées, et il avait toujours avec lui un noyau de troupes enchaînées par un engagement perpétuel ou à longue échéance. C'était sa compagnie, plus ou moins nombreuse suivant son rang, toujours composée de vieux compagnons d'armes devenus ses féaux et ses âmes damnées; ou bien c'étaient des élèves, ou de vieux compagnons (*camerati*) sur lesquels il pouvait toujours compter. Le jour où il s'engageait, il stipulait pour eux, et c'est lui qui les payait. Il devait tou-

jours être contracté ou engagé, sinon il lui était impossible de faire face à ses charges; s'il chômait un instant, malheur au pays qu'il traversait [1]!

De toute façon, sous les capitaines généraux, qu'ils soient seigneurs ou soldats d'aventure, servent les condottieri proprement dits. S'ils ont gardé ce nom de condottieri et de capitaines d'aventure, c'est qu'il n'y a pas dans ces armées de mercenaires une hiérarchie absolue, en ce sens que chaque chef de compagnie est le maître de sa troupe, accidentellement réunie à d'autres sous le commandement du capitaine général. Chacun d'eux a son *pennone* ou enseigne, et même son bâton de commandement. Les droits dont ils jouissent sont tels, qu'étant donné l'unité de sa troupe, il a sur elle un pouvoir presque illimité; en effet, il confère les grades aux *marescialli* et *contestabili* sans en référer au capitaine général, et il a aussi la juridiction des délits; mais, s'il s'agit de la peine de mort, il doit soumettre le cas à son chef. Tous ces droits sont toujours inscrits dans son contrat.

Les liens ne sont pas très étroits, mais ils sont resserrés par la force une fois le condottiere encadré dans l'ensemble d'une armée; il y a des degrés dans la puissance et les prétentions, et ces degrés sont proportionnés à la force de chacun. La *squadra* ou petit détachement de Tolomei qui, un jour, mettra le siège devant Sienne, est, en 1395, de vingt lances, c'est-à-dire de soixante hommes seulement, et son chef vient signer un contrat partiel avec la ville de Florence. Il a profité de toutes les occasions; peu à peu, autour de ce noyau qui était toute sa fortune, il a groupé les nouveaux venus qui ont eu confiance en sa valeur et sa solvabilité, et, peu à peu, le détachement s'est fait armée. Cependant c'est encore le service sous les ordres d'un capitaine général, et comme engagé dans sa *schiera,* qui garantit le mieux l'existence du condottiere et celle de sa troupe. Il s'engage lui aussi sous différentes conditions, à « *soldo disteso* », c'est-à-dire avec un nombre déterminé de chevaux et de fantassins, combattant activement sous les ordres du capitaine général, et touchant la solde pour tous ses soldats, qu'il paie comme il l'entend : —à « *mezzo soldo* », c'est-à-dire que, n'étant plus encadré dans la *schiera,* on lui laisse son unité d'action et on l'envoie combattre tout seul sur un territoire ennemi.

1. — « L'anno 1387, i Fiorentini richiesero Pandolfo Malatesta, che smetesse dal depredare colla sua compagnia il Perugino. Questi rispose loro' « d'avere speso più di 30,000 fiorini a mettere insieme le genti, e chè non poteva stare senza fare le scorrerie. » AMMIRATO, XV, 790.

On sent bien que, dans ce cas, il faut que sa troupe offre une certaine surface; enfin il s'engage « *in aspetto* », c'est-à-dire qu'il a un forfait; il combat ou ne combat point; il est à la disposition, *en attente* et prêt à toute éventualité. Dans cette dernière circonstance, si le prince va guerroyer, on peut lui confier la garde de la ville ou de l'État, où il disposera de lui-même et de ses forces comme il l'entendra. Il arrive alors, si on est content de ses services, qu'il reste pendant vingt et trente ans à la solde d'un seigneur; souvent même, à partir du jour où il est engagé, il ne s'inquiète plus de chercher un autre moyen d'existence; et on voit des condottieri vivre et mourir à la solde du même prince. C'est dans ces dernières conditions que ces chefs réalisent de grands perfectionnements dans l'armement et la discipline, et c'est cette permanence qui a donné aux Italiens la réelle supériorité qu'ils ont eue au XIVe et au XVe siècle sur les capitaines étrangers, dont les bandes n'étaient composées que de déserteurs, d'aventuriers et de soldats de passage.

Le premier résultat de cette permanence fut la transmission du commandement à des chefs éprouvés, et il y eut des dynasties de condottieri et de capitaines généraux, comme il y avait des dynasties de souverains et de seigneurs. De là aussi ce qu'on appelle l'*École,* camp permanent d'étude pratique, où on envoyait des divers points de l'Italie des jeunes hommes de grande famille étudier l'art de la guerre sous de célèbres condottieri ou des princes qui étaient des capitaines illustres. L'école d'Urbino, celle de Ferrare, celle de Rimini, furent célèbres; c'était une sorte de collège militaire actif dans une cour princière, ou plutôt un État-major de jeunes gens fastueux qui, groupés autour du seigneur, reviendraient un jour commander dans leur région, ou se mettraient à leur tour à la solde des États. Avant ces écoles du XVe siècle, il y avait eu l'école de Giovanni Acuto (ce John Hauckwood, dont Paolo Ucello a peint le portrait équestre sur la muraille de Santa Maria del Fiore); celle de Braccio di Montone, celles de Sforza et d'Ottobone Terzo devaient devenir plus célèbres encore. Il y eut plus tard celles des Malatesta, des Piccinino, des Gattamelata, des Baglioni, et la dernière de toutes, qui ne fut pas la moins fameuse, celle de Jean des Bandes noires.

Si nous descendons du capitaine général à l'officier qui commande un des cent détachements qui peuvent former sa troupe, nous n'avons plus la même permanence; et les petites compagnies de soixante ou cent hommes (*squadre*) conduites chacune par un condot-

tiere à la solde, ne présentent plus les mêmes conditions. Elles sont volantes, elles se forment au gré de la fortune, et présentent, au point de vue de la discipline générale de l'armée, des inconvénients réels; l'occasion les a réunies, l'occasion les peut dissoudre. Un tumulte éclate, on voit le condottiere ou même le connétable offrir à ses hommes de bonnes conditions, faire luire à leurs yeux l'espoir d'un butin avantageux; et la troupe, qui était tout à l'heure de peu d'importance, en acquiert une plus considérable parce que d'autres hommes épars s'y rallient. Le chef déploie alors son enseigne et propose une entreprise; c'est ce qui arrive chaque fois qu'une campagne importante est terminée, et, le jour où on voit se dissoudre une armée qui a atteint son but, toutes ces forces, qui se sont groupées pour une expédition déterminée sous la main d'un capitaine général, vont se désagréger, se reformer autrement, et peut-être attaquer aujourd'hui ce qu'elles défendaient la veille. Le service, dans ce cas, a un caractère provisoire; on retourne en arrière, à la vraie compagnie d'aventure, et le dévouement est précaire, subordonné qu'il est à l'autorité et à l'influence du commandement en chef, et surtout à sa solvabilité, puisque l'intérêt seul a groupé ces individus.

Pour prévenir de tels inconvénients, qui étaient un obstacle constant à la discipline, les premiers condottieri qui ont laissé un nom, le comte Lando et Fra Moriale, avaient adopté le système de l'élection, et, réunissant leurs hommes par compagnies, ils avaient donné à chacune d'elles le droit de nommer leurs officiers. De leur temps, les compagnies étaient errantes, elles ne possédaient ni terres, ni forteresses, ni réduits où abriter leur butin; après la victoire, les soldats n'avaient pas de foyer; c'est ainsi que s'explique la découverte des nombreux *trésors* trouvés au sein de la terre dans les anciens campements et sous les dalles des églises pillées, où ils espéraient, après la lutte, revenir chercher leur dépôt; mais le plus souvent les dépositaires mouraient en quelque rencontre, et leur secret mourait avec eux.

Fra Moriale (1345), chevalier de Narbonne, qui joua un si grand rôle dans l'organisation des compagnies, avait frété une galère provençale et se rendait en Orient pour les croisades quand il fit naufrage à l'embouchure du Tibre; il avait tout perdu, sauf son épée; il se mit à la solde du duc de Durazzo, devint prieur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, général en chef des troupes du duc, et enfin vicaire d'Aversa. Il était bon organisateur, et c'est le premier qui ait consti-

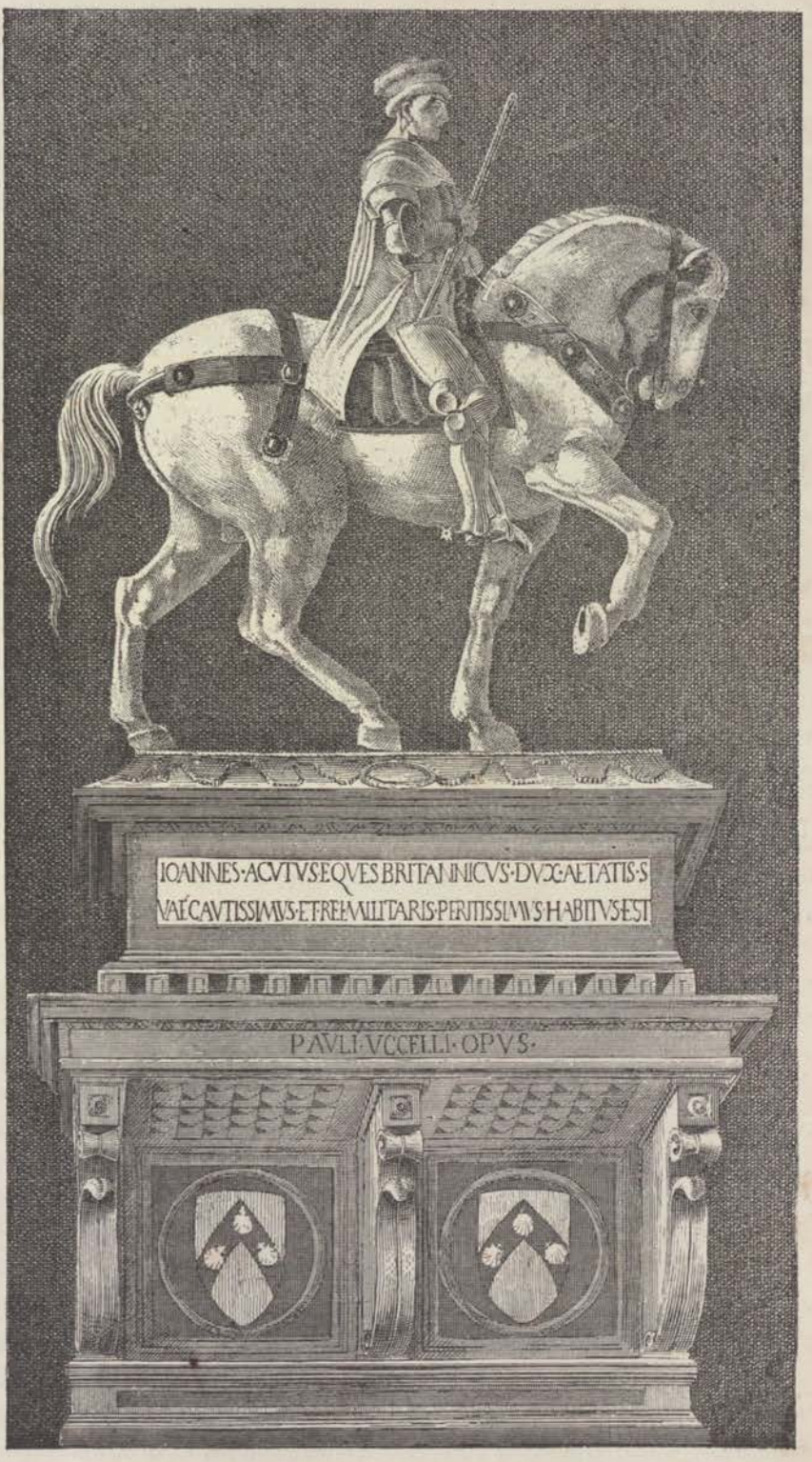


Fig. 57. — John Hauckwood, Condottiere de la République de Florence (130..-1393).
Peint par Paolo Ucello à Santa Maria del Fiore.

tué ses bandes avec une administration militaire, des bureaux, des cadres réguliers, des procurateurs et des camerlingues pour la paie et les distributions, et des maréchaux-des-logis pour les quartiers. Il

Fig. 58. — Le parfait Condottiere. — D'après une Miniature du Manuscrit *De Machinis Bellicis*. Bibliothèque nationale, ancien fonds latin, 7239.

avait même, en raison de son origine, conservé le goût des représentations théâtrales, des déclamations et des improvisations, et il traînait à la suite de son armée une compagnie de ménestrels à gages qui composaient des chants de guerre et de victoire. Un certain nombre de ces derniers avaient vu leur renommée s'étendre jusqu'au nord de l'Italie, et ils recevaient souvent des messages des princes qui

leur demandaient les manuscrits de leurs compositions. C'est par les chants de ces Tyrtées transplantés sur le sol italien que l'histoire des luttes des ducs de Durazzo et de la Calabre et des dynasties normandes nous est parvenue. Ce sont à la fois des bardes et des troubadours; ils chantent l'amour et la guerre comme des rapsodes errants.

Quand à la fin du XIVe siècle, avec Tolomei, les Ubaldini, les Alberico da Barbiano, les Sforza, les Urbin, les Malatesta, on constitua les compagnies d'aventure en compagnies fixes avec la perpétuité de service, on arriva rapidement à une organisation sérieuse et une discipline efficace. Les grades n'étaient plus conférés que par le chef; ils proscrivirent des rangs cette tourbe d'aventuriers qui pillaient au lieu de combattre, et, ayant exigé la perpétuité du service, le métier des armes devint une carrière définitive. Chaque capitaine put connaître personnellement ses soldats, et il y eut désormais une responsabilité individuelle jointe à la crainte immédiate d'un châtiment auquel on ne pouvait se soustraire que par la désertion. A mesure qu'on avance vers le XVIe siècle, les armées des États se subdivisent en moins de parties, les petites compagnies se fondent dans les grandes, et le condottiere proprement dit n'est déjà plus un aventurier : c'est un soldat assez puissant pour avoir groupé autour de lui une force respectable. Il est important aussi d'observer que les États, après bien des troubles et des luttes successives jusqu'à la fin du XIVe siècle, se sont enfin constitués; et, quelles que soient désormais leur audace et leur puissance, alors même qu'ils ont au front l'auréole de la victoire, les capitaines généraux ou condottieri ne peuvent plus espérer fonder des États nouveaux ou ceindre des couronnes. Il n'y a plus de démembrement d'États, tous sont plus ou moins puissamment institués; tout au plus peut-on espérer que le Saint-Siège confiera à une vaillante épée la police ou le gouvernement d'une cité qu'il enlève par la force à un vicaire coupable de félonie. Les condottieri doivent donc se contenter, comme Gattamelata, comme Piccinino, Carmagnola ou Colleoni, de mener une vie fastueuse; déployant un luxe princier, s'entourant de familiers et de courtisans dans leurs palais fortifiés décorés par les grands artistes du temps, avec des historiens à gages, et des poètes et des peintres à leur solde. Ils feront des fondations pieuses ou élèveront des monuments dignes des monarques, et uniront enfin leurs filles à des chefs d'État ou à des seigneurs souverains. Ces grands capitaines ont tou-

jours une influence politique sans doute, mais elle est due à leur prudence et à leur valeur personnelle, et ils sont renfermés dans leur spécialité guerrière. On les surveille, on les garde à vue, on les entoure d'ambassadeurs, de provéditeurs, d'*officiers de conduite;* et les communes jalouses de leur indépendance, qui ont eu assez de bonheur pour conserver la liberté, savent ce qu'elles ont à redouter d'eux. Quant aux princes, quant ils confient le commandement de leurs armées à de grands condottieri, la plupart d'entre eux ne se dessaisissent jamais de la direction générale de l'entreprise pour laquelle ils ont sollicité l'appui de ses talents militaires.

DU CONTRAT DU CAPITAINE GÉNÉRAL. — CONDITIONS PARTICULIÈRES A SIGISMOND.

Le capitaine général est presque toujours Italien. On a vu sans doute des exceptions, mais, à partir du xve siècle, elles deviennent de plus en plus rares. Il s'engage avec la petite armée qu'il garde à sa solde en temps de paix comme en temps de guerre; l'État qui le contracte lui nomme des commissaires de guerre et officiers de conduite qui s'occupent pour lui des soins de l'administration. En dehors de la troupe qu'il amène avec lui et pour laquelle il a traité, il a sous ses ordres des condottieri engagés dans les conditions que nous avons déjà définies. La *Ferma* (c'est le nom qu'on donne à son traité) est signée pour une campagne ou pour une année; elle peut être renouvelée dans un délai prescrit, et, si elle ne l'est point, il est toujours stipulé que, pendant un certain temps, le capitaine engagé par un autre souverain ne portera point les armes contre celui qu'il vient de quitter.

Le jour où le Souverain-Pontife engage Sigismond Malatesta, on fixe à six mois les termes de son contrat, et la troupe personnelle qu'il conduit au Pape n'est composée que de deux cents lances, soit six cents hommes (à trois hommes chacune). Chacun de ses soldats est muni d'un bon cheval avec la *celatta,* le *petto* et la *panciera,* qui forment l'armure. Tous sont bien équipés, ils ont la lance et l'arbalète, et leurs pages avec leurs *ronzini* ou petits chevaux de Romagne. Dix jours après avoir touché le premier mois de sa solde, Sigismond doit les présenter aux *consegnatori* et officiers de conduite qui passeront la revue, dresseront les états, écriront les noms, surnoms, âges,

lieux de naissance et antécédents de chacun, et prendront jusqu'au signalement des chevaux et leurs marques. Si Sigismond reste dans ses États ou ne s'en éloigne pas de vingt milles, il touchera quatre florins et demi d'or (*di camera*) pour chaque lance, soit neuf cents florins par mois; et, pour sa *provisione* ou gage personnel, il aura cent florins d'or par mois. S'il s'éloigne de ses États, les gages seront augmentés de moitié; partout on lui fournira les logements. Dans tous les États dépourvus d'officiers du Pontife, il constituera une garde.

L'année 1435, Sigismond va donc prêter serment à Florence même, entre les mains du Pape, et, en 1436, il renouvelle son traité. Il faut croire que le Souverain le tient en haute estime, car, le jour de la consécration de la nouvelle église de Santa-Maria del Fiore, comme Eugène IV veut créer chevalier le gonfalonier Davanzati, le Saint-Père délègue Sigismond pour l'armer.

Il faut remarquer qu'en 1436, Sigismond n'a que dix-neuf ans, et, malgré les preuves de vaillance qu'il a déjà données, on hésiterait à croire qu'on ait pu confier de tels intérêts à un capitaine de cet âge si nous n'avions en mains les preuves directes du fait.

Le type de ces contrats entre les États et les capitaines-généraux est à peu près le même pour toute l'Italie. La République de Florence, par exemple, reprendra pour elle un traité conclu entre Sigismond et le duc de Milan et s'en appropriera tous les termes[1].

Cette fois, Sigismond est engagé avec une troupe de quatorze cents chevaux au moins et de quatre cents fantassins; on compte sur lui pour une année et il touchera cinquante mille florins nets par année, le payement sera échelonné mois par mois[2].

Le contrat signé, on procède à la présentation à l'armée; c'est la

1. — Voir, aux *Notes et Documents*, chapitre correspondant, la *Ferma* extraite des « Registri » de la commune de Florence, — archives d'État de Florence série *Dieci Della Balia.*

Dans une lettre datée de Cremona, le 4 mai 1449, adressée par Sigismond à Cosme le Vieux, le grand capitaine annonce en ces termes la nouvelle de son engagement avec la Sérénissime comme capitaine général : « Hora, ve aviso como eri sera ebbe lettera della Ill^a^ sign^ia^ de Venexia per la quale me rifermano per l'anno al beneplacito con cavalli 2,000 et fanti 400, et provisione al mese de settemila ducati de camera. » On voit que de 1437 à 1449 Sigismond a fait du chemin. Il commence avec 400 lancie avec le Saint-Siège; les années suivantes il a 1,400 chevaux et 400 fantassins; en 1449, il est à la tête de 2,000 chevaux et du même nombre de fantassins. Je donne cette lettre aux *Documents*, à la suite de la *Ferma* ou contrat avec la République de Florence; elle est aussi extraite de la série *Dieci di Balia.*

2. — Cinquante mille florins d'or (*di camera e necti*), comme il est dit dans la *Ferma*, correspondent à peu près aujourd'hui à un traitement annuel de deux cent cinquante mille francs.

cérémonie d'investiture, toujours solennelle et grandiose. Comme on n'engage le capitaine-général que dans une occasion grave, à la veille d'une prise d'armes, un certain enthousiasme règne dans les rangs de l'armée, et la foule le partage. Sur la place de la Seigneurie ou des Communes, en face de ces palais magnifiques dont Florence, Pise, Sienne, Pérouse et la plupart des villes de l'Italie nous offrent encore de si beaux exemples, le Prince et le conseil des Priori confient au condottiere son étendard et le bâton de commandement. Les troupes sont sous les armes; les magistrats, le Sénat, le clergé avec l'Évêque à sa tête sont groupés autour des représentants du pouvoir; les cloches sonnent à toute volée, les pennons et les banderoles flottent au vent.

Aux balcons des palais, aux toits du dôme, la foule acclame les guerriers auxquels on confie le sort de l'État. Les murs sont tendus de riches étoffes et de tapis éclatants; les jeunes filles de la ville, vêtues de blanc, viennent ceindre d'une couronne de fleurs le casque du capitaine. Quelque illustre secrétaire de la République, Carlo Marsupini, Leonardo Bruni, Antonio Campano, Gianozzo Manetti, Machiavel ou Politien, prend la parole et, d'une voix vibrante, en des termes solennels qui font penser aux harangues des Alexandre et des César, il présente le capitaine-général aux armées assemblées :

« La République, dit-il, n'a pas voulu que votre esprit et votre courage restassent sans garde et sans appui. Vous avez besoin d'un chef pour vous conduire, pour combattre et pour vaincre; partout où il vous dira d'aller, vous irez. Nous l'avons choisi parmi les plus dignes, il fallait que sa vertu fût à la hauteur de votre courage. Recevez-le de nos mains, il est illustre par son rang et par sa valeur. Selon l'antique usage, nous lui confions l'enseigne fleurdelisée et le bâton de commandement.

« Vous lui obéirez, vous le suivrez, et vous opposerez à l'injustice de vos oppresseurs la justice de vos droits et la gloire de vos armes.

« Quant à toi, chef de nos armées, que la fortune de la guerre te soit propice comme à tes compagnons d'armes et à nos alliés! Marche sans crainte à l'ennemi; partout où tu iras, le Dieu des batailles sera avec toi et combattra pour nos enseignes et pour notre juste cause. Sème dans les rangs ennemis la confusion et l'horreur; recueille la gloire et deviens un exemple pour la postérité[1] ! »

1. — On peut voir aux *Documents* le texte original de la proclamation adressée aux troupes florentines par les Dix de la Balia, le 6 avril 1479, en leur présentant Roberto

Ceux qui ont visité les villes de l'Italie et qui ont présents à l'esprit ces beaux fonds de théâtre que forment les places de Sienne, celle de Pérouse avec la fontaine des Pisans, la cathédrale et le palais des Communes, ou bien Pise, ou Vérone, ou enfin la place Saint-Marc, peuvent par l'imagination reconstruire la scène de l'investiture, où les personnages, par le faste des armures, le pittoresque des costumes, la dignité du geste et de l'attitude, étaient dignes de ce cadre incomparable.

LE CONDOTTIERE EN TEMPS DE PAIX

On conçoit aisément la vie des condottieri en temps de guerre, on la comprend moins en temps de paix. Il est évident que, pour entretenir les hommes qu'on a engagés et qui, désormais, sont d'une façon permanente sous les drapeaux, il faut fatalement soulever des conflits et entretenir une guerre permanente. Après 1400, les seigneurs répartissent leurs hommes d'armes dans les places fortes de leurs domaines et dans leurs villes ; ils ont la garde des forteresses, ils contiennent le peuple ; et peu à peu, chacun d'eux se crée, dans ces séjours plus ou moins permanents, une famille ou un foyer. Mais, avant le XVe siècle, on licenciait la troupe dès que la paix était signée ; parmi ceux qui la composaient, les uns poursuivaient les aventures ou se reformaient en petites compagnies sous quelque maréchal ou connétable besogneux et qui n'avait pour ressource qu'une nouvelle guerre ; les autres retournaient au pays natal, et, riches de leur proie et de leur butin, ils arrivaient parfois à se constituer un petit avoir en terre ou maison de ville. Les étrangers déjà riches, qui n'avaient plus de patrie ni de famille, cherchaient une résidence qui leur convînt, et, là, ils fondaient une maison et vivaient dans un état intermédiaire qui n'était ni la paix ni la guerre. Avant que les grands condottieri eussent organisé leurs compagnies et discipliné ceux qui les composaient, on voyait les Hongrois, les Saxons, les Brabançons, les Bourguignons, les Gascons et les Normands, qui faisaient le fond des bandes, jouir dans leurs foyers improvisés de toutes les joies de la

Malatesta, fils de Sigismond. Nous avons vainement cherché au Vatican, à Florence et aux archives de l'État de Milan, celles qui concernent la remise du bâton de commandement à Sigismond Malatesta ; mais celle que nous donnons est un type du genre. On remarquera que l'âme des Humanistes inspire encore ces beaux documents. L'original est en latin. — (Notes, Commentaires et Documents. — Chapitre VI.)

famille, sans se refuser cependant les profits de la guerre, puisqu'ils faisaient des excursions (*scorrerie*) d'où ils revenaient chargés de butin.

La permanence des compagnies d'aventure sous les mêmes chefs, dans les mêmes seigneuries, comtés ou châteaux forts en temps de paix, fut un véritable progrès dans la civilisation; elle mit fin, par la discipline, aux continuelles alarmes de l'agriculteur et de l'habitant des campagnes.

Le vrai capitaine d'aventure, celui qui n'a jamais haussé son ambition jusqu'à la domination d'un État, et qui a fait de la guerre sa carrière définitive, après avoir mis à part une certaine somme pour la consacrer à quelque fondation pieuse, cherchait un nouvel engagement, ou bien, retiré dans un château fortifié qu'il avait acquis de ses deniers ou conservé du patrimoine paternel, il attendait qu'on vînt lui offrir quelque nouveau contrat avantageux, comme de nos jours un artiste attend qu'un impresario vienne l'engager.

Avant 1400, il sortait de temps en temps de son château pour se ravitailler, et, la lance à la main, ses hommes mettaient les pays où ils passaient en coupe réglée; après cette époque, il les maintient, il les paye et les occupe à son gré jusqu'au jour où il trouve un nouvel emploi de sa force.

Il n'y a pas à s'étonner de voir des hommes souvent souillés de crimes et chargés d'infamie se tourner vers Dieu pour se faire pardonner leurs méfaits, et, par des ex-voto, par des fondations et des œuvres pies, essayer de racheter leur passé. Chaque jour aux prises avec la mort, l'homme invoque malgré lui une puissance supérieure; s'il n'est point religieux (et il ne saurait l'être puisqu'en temps de guerre il oublie à tous moments les préceptes que la religion nous enseigne), il sent du moins en lui une crainte superstitieuse. Il voue presque toujours son épée à Saint-Georges ou à quelque madone vénérée, commande un retable pour l'église du village où il est né, fonde une chapelle, orne un autel ou élève une statue. S'il est arrivé à la richesse, on le voit constituer quelque pieuse institution, et il dote les jeunes filles pauvres.

En 1346, les capitaines à la solde de Pise, après s'être emparés de Lucques où ils ont fait couler le sang à flots, fondent la chapelle de Saint-Georges dans le Dôme, et, comme ils sont errants, et que la guerre, demain, les appellera loin de cette ville, ils donnent le patronage et l'administration de leur fondation à la famille de Dino della

Rocca. La même année Parcivalle Lomellino, patron de la galère qui porte son nom, galère frétée par le Roi de France, fonde le temple de l'*Annunziata* à Gênes.

En 1401, Bernardo de Serris, capitaine d'armes de la commune

Fig. 59. — Capitaines et Hommes d'armes (1443). — Armée d'Alphonse Ier, roi d'Aragon. Bas-relief de l'Arc de Triomphe de Castel Nuovo à Naples.

de Florence donne deux cents florins d'or aux frères Dominicains de Santa-Maria Novella pour célébrer une messe perpétuelle pour l'âme de son frère et la sienne, et Malatesta, qui a pris pour patron le Roi de Bourgogne Saint-Sigismond, après lui avoir dédié d'abord une chapelle et une statue, accomplira plus tard un second vœu en se faisant représenter par Piero della Francesca, agenouillé devant le saint.

Il n'y a pas un testament d'un de ces capitaines d'aventure qui ne contienne quelque legs pieux, et on ne saurait compter le nombre de panneaux, de toiles ou de statues destinés à embellir quelque autel fondé par eux, où l'artiste les a représentés aux pieds de leurs saints de prédilection. Bergame, Venise et Bologne nous montrent les plus splendides exemples de ces fondations dues à des condottieri, à la suite d'heureuses journées.

Enfin c'est encore Sigismond Malatesta qui, de tous les capitaines de son siècle, aura donné le plus singulier exemple de sa dévotion. Le guerrier farouche et libidineux qu'un pape excommunie, déclare hérétique et brûle en effigie, cet homme que l'histoire nous représente comme un monstre souillé de crimes, au milieu de ses luttes avec le roi d'Alphonse d'Aragon, vouera un Temple à Dieu immortel. En proie aux soucis les plus graves, assiégé de toute part, acculé dans son dernier retranchement, il poursuivra avec persistance la réalisation de son vœu, tournera vers lui toutes ses pensées, et, dans son testament, adjurera enfin ses héritiers d'achever l'entreprise que la mort a interrompue.

CHAPITRE VII

SIGISMOND INGÉNIEUR MILITAIRE

LA ROCCA MALATESTIANA

(1438-1446)

Campagne de Sigismond comme capitaine général des troupes pontificales. — Il reste deux années au service du Saint-Siège. — Soupçons d'Eugène IV. — Ligue de Venise, Gênes et Ferrare contre Visconti. — Sigismond entre dans la ligue. — Luttes constantes avec Urbin. — Les Sforza ayant acheté Pesaro à Galeazzo Malatesta, le pape Eugène IV s'allie contre eux à Sigismond. — Sigismond fait un nouveau traité avec le Saint-Siège. — Construction de la Rocca Malatestiana. — Sigismond, ingénieur militaire, fortifie Raguse et l'île de Rhodes. — Roberto Valturio, l'auteur du *De Re Militari*, son conseiller. — Description de la Rocca Malatestiana. — Qui en fut l'ingénieur ? — Matteo da Pasti le médailleur, protégé de Sigismond et de Roberto Valturio. — Lettre de Sigismond à Mahomet II, en faveur de Matteo da Pasti.

CETTE première campagne de Sigismond à la tête des troupes pontificales fut assez laborieuse. Elle dura deux années, ou du moins son contrat avec le Vatican, renouvelé en 1436, le retint hors de ses États jusqu'aux premiers jours de 1437. La Cour pontificale ne soutenait pas toute seule le choc; elle avait des alliés auxquels revenait la plus grande part dans la lutte. Pourtant, le 20 mars et le 20 septembre de la première année, Sigismond donna de sa personne et mérita de la part du pontife de publics hommages. Le jour de la bataille d'Adda, il eut sa part du triomphe;

il revenait à Rimini lorsqu'une trêve le lui permettait et, en son absence, le podestat exerçait le pouvoir avec un conseiller du prince délégué par lui à l'expédition des affaires.

C'est à Florence qu'il alla jurer fidélité au Saint-Père comme capitaine-général de ses troupes, et le pontife, voulant lui faire honneur, le chargea, le jour de l'inauguration de Sainte-Marie-des-Fleurs, de le représenter dans les cérémonies où il conférait la chevalerie au podestat.

Il débuta bientôt en attaquant Ordelaffi, s'empara de Forlimpopoli et dévasta tout le pays qu'il parcourait; on lui suscita alors le Piccinino, et, comme il était inférieur en force, il battit en retraite. La même année, on lui confia la défense de Bologne; Sforza combattait aussi pour l'Église; à un moment donné, les deux capitaines se réunirent pour attaquer Ordelaffi, mais le pontife, soupçonnant certaine connivence entre eux et les assiégés, prétendit nommer à leur place Baldassare da Offida; il s'ensuivit une rupture. Le parti de Sigismond fut rapidement pris; le 15 août 1437, il signait un traité avec les Vénitiens comme leur capitaine, et, le 20 septembre, il se couvrait de gloire à la bataille de Reggio, remportée sur le duc de Milan. Cependant Geneviève d'Este était devenue sa femme depuis trois années déjà, et, en 1437, elle lui avait donné un fils qui reçut le nom de Galeotto Roberto en souvenir de son oncle le Béat. L'héritier de Sigismond fut accueilli avec allégresse par les habitants de Rimini, et, quoiqu'il fut venu au monde pendant que son père était en Lombardie, on fêta sa naissance avec une grande magnificence. Le 17 janvier 1438, à son retour dans son domaine, on renouvela les réjouissances publiques; mais l'enfant ne devait point vivre, et, l'année à peine écoulée, Geneviève d'Este prenait le deuil.

L'année 1448 qui s'ouvrait allait être consacrée tout entière à combattre contre le duc d'Urbin; les deux États étaient trop voisins, la rivalité trop grande entre les deux princes, et cette renommée militaire qui se formait à côté de celle du duc Frédéric, envenimait encore une querelle basée sur des compétitions aux mêmes territoires. La lutte fut ardente entre eux et les chances furent diverses; Sigismond, au début, s'empara de Casteldolce, de Sanatella et de la Faggiola; Montefeltre, lui, mit la main sur Tavoletto, la Fossa, Rupolo et Montebello. Il fallut de grands évènements, supérieurs à ces querelles intestines, pour y mettre un terme au moins momentané. En 1439, on vit Venise, Gênes, Florence et Ferrare se liguer

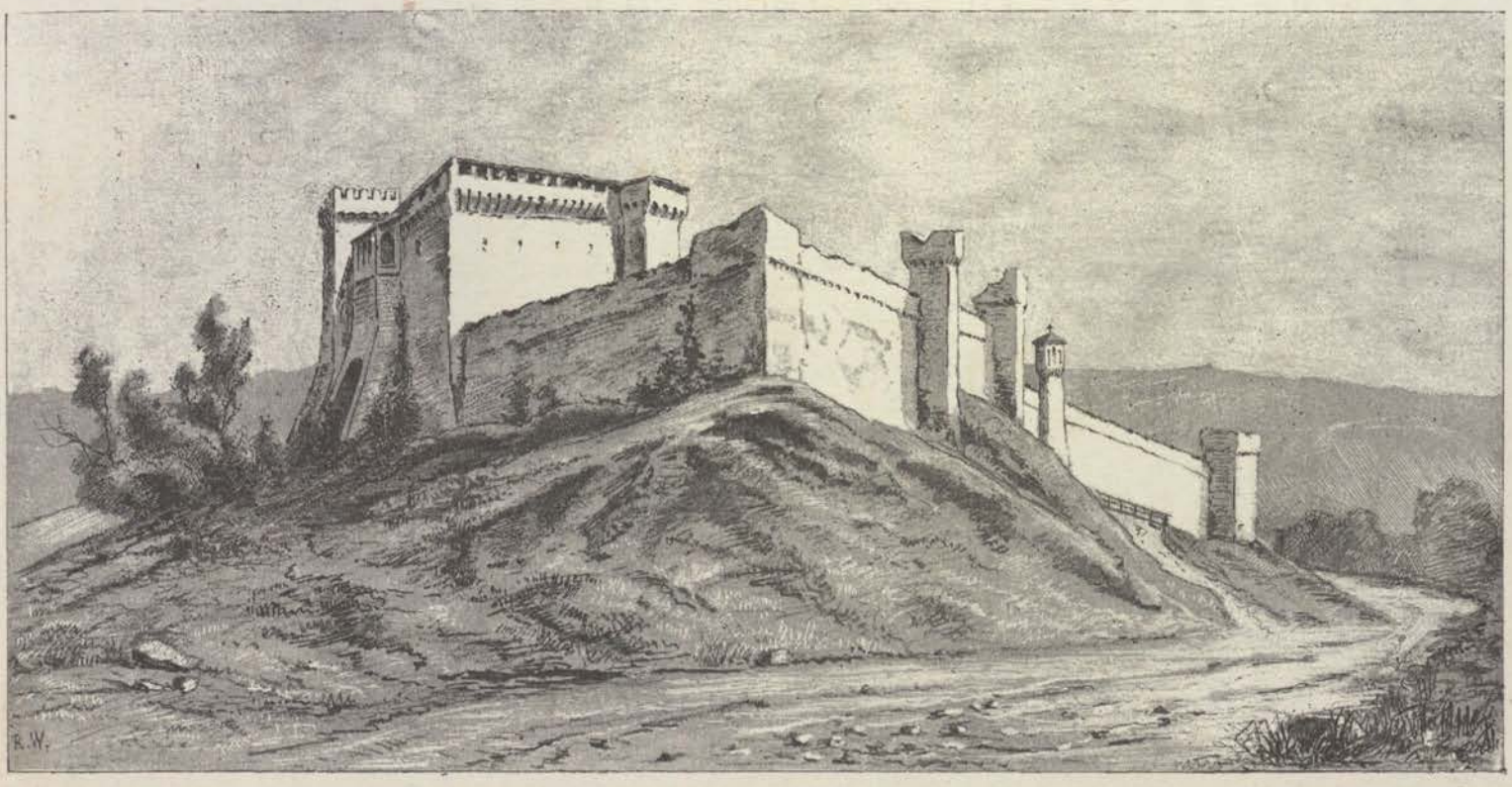


Fig. 63. — Ruines du Château fort de Gradara, défendu par Sigismond contre Sforza en 1445. — État actuel. — Croquis de M. Vacaï, Syndic de Pesaro.

contre Visconti. François Sforza fut choisi comme chef suprême des troupes de la ligue, et on engagea Sigismond dans l'alliance. Les évènements l'appelèrent d'abord dans le nord; il s'y montra supérieur comme soldat, et, entre lui et Sforza, ce fut un assaut d'habileté et de vaillance. Il était engagé vers Padoue quand il apprit que le duc d'Urbin, à l'instigation du duc de Milan, s'était de nouveau précipité sur ses États; il accourut en hâte et, sans combats, prit à Montefeltre nombre de places et de châteaux : Castelnuovo, Montefagino, Pietramaura, Savignano, Penna-Rossa, Rontagnano. Visconti, voyant son allié compromis, lui envoya des secours d'argent qui lui permirent de lever de nouvelles troupes, et les deux ennemis acharnés, se précipitant sur le territoire l'un de l'autre, se causaient mutuellement un tel dommage, et portaient une telle atteinte à leurs sujets, que la campagne aurait eu pour tous deux des résultats désastreux. Le duc de Milan, qui avait poussé Urbin, exigea une trêve; elle fut bientôt signée, et, une fois ses États en sûreté, Sigismond obtint, par l'entremise de son beau-père, le marquis d'Este, de rentrer dans la ligue. Pendant qu'il signait son accord avec les ennemis du duc de Milan, il poussait son frère Domenico Malatesta Novello, seigneur de Cesena, à se liguer, lui, avec Visconti, afin de regagner d'un côté ce qu'il pourrait perdre de l'autre. On ordonna d'abord à Sigismond de combattre dans les Romagnes contre Ordelaffi et les Manfredi, et il était occupé à attaquer un petit château fort quand, pour la troisième fois dans la même année, on lui annonça qu'Urbin entrait sur ses États. Cette fois, il ne s'agissait plus d'incursions dans le territoire; Urbin était venu attaquer Fano; Sigismond s'y défendit vaillamment, poursuivit l'ennemi jusqu'à Pesaro, et fit, du même coup, une tentative sur cette dernière ville; il la renouvela deux fois de suite, aidé par le Piccinino. C'est dans ces circonstances que son cousin Galeazzo Malatesta, se voyant constamment menacé, incapable d'ailleurs de garder le pouvoir dans des conditions aussi difficiles, vendit sa ville aux deux frères Alessandro et Francesco Sforza. Le pape Eugène IV l'excommunia, et, s'alliant immédiatement à Sigismond Malatesta contre les nouveaux seigneurs, dont il ne pouvait accepter la domination, le pontife résolut d'attaquer Sforza.

C'est déjà pour la troisième fois que Sigismond signe un traité comme condottiere à la solde d'Eugène IV; dès que les Sforza l'apprennent, ils quittent Pesaro, fondent sur Fano, s'en emparent et y

appellent Urbin, qui s'y installe à l'abri des fortifications. Sigismond, réduit à l'impuissance devant Fano où il arrive, se jette sur Roccacontrada, s'en empare dans des conditions qui lui font le plus grand honneur, divise son armée en trois, coupe celle de Sforza et l'oblige à s'enfermer dans Pesaro. A partir de ce moment, Malatesta parcourt toute la Marche en vainqueur; il menace Urbin, qui croit de son intérêt de laisser Fano se défendre et de venir protéger ses États; partout enfin où le pontife l'envoie, il entre en vainqueur et tient les Sforza enfermés dans la ville qu'ils viennent d'acheter. Sigismond profite d'un moment de trêve pour se rendre à Rome, se présenter devant Eugène IV et lui dire le résultat de sa campagne; non seulement le Saint-Père ne se souvient plus de ses soupçons d'autrefois, mais il le comble d'égards et lui fait présent d'une riche armure.

Ce n'était cependant qu'une trêve. Les Sforza, en l'absence de Sigismond, avaient combiné une action d'ensemble avec les Manfredi et le duc d'Urbin, et s'étaient jetés sur Gradara, forteresse des Malatesta, que Sigismond sut défendre héroïquement contre les trois armées réunies. Cette même année 1445, Sigismond inaugurait à Rimini la *Rocca Malatestiana*, appelée souvent *Castello Sigismondo*, l'une des premières et des plus célèbres forteresses de l'Italie; il consacrait cette inauguration par une médaille sculptée par Matteo da Pasti.

LA ROCCA MALATESTIANA (1438-1446).

C'est pendant qu'il était au service du Saint-Siège que Sigismond, pour mettre Rimini à l'abri des caprices des pontifes, résolut de fortifier la ville et d'y construire une forteresse imprenable. Il profita du court séjour qu'il fit à Rimini au commencement de l'année 1438 pour jeter bas le Gattolo des Malatesta à San Colomba. C'était jusqu'alors la résidence des Malatesta; elle avait pris son nom de la vieille église qui s'élevait au nord-est de la place. Carlo et Pandolphe l'avaient renouvelée de fond en comble, et, au dire de Ghiberti lui-même, les chambres étaient ornées de fresques et d'émaux qu'il avait exécutés de 1400 à 1404. Tout disparut pour faire place à la *Rocca Malatestiana;* pendant qu'on la construisait, le seigneur de Rimini vint habiter une maison d'une assez simple apparence qui lui avait été cédée par la famille Roelli, via Santa Croce. Cette forteresse allait devenir la résidence définitive des seigneurs, et sa construction

fut regardée comme une des œuvres capitales de la vie de Sigismond. Une fois achevée, elle devait être un objet d'envie pour la plupart des souverains de l'Italie. Le seigneur de Rimini avait le goût de la construction, mais il était surtout un ingénieur militaire de haut mérite; les historiens les plus accrédités en ont donné la preuve[1]. Au temps où Pie II le poursuivit de sa haine, il devait prendre du service auprès des Vénitiens, qui lui confièrent la défense de Raguse assiégée par les Turcs; il releva les remparts, creusa les fossés et améliora la fortification; il a imprimé à la partie qu'il a élevée ce cachet grandiose qui caractérise les œuvres du XVe siècle. Plus tard l'île de Rhodes fut aussi fortifiée par ses soins: c'était en 1464, au moment où il commandait pour les Vénitiens en Morée; l'enceinte et les tours dataient du temps des premières croisades; il y apporta les modifications rendues nécessaires par la stratégie nouvelle et par la découverte de l'artillerie[2].

Ces dispositions à l'étude du génie militaire étaient d'ailleurs tout à fait dans les mœurs et le goût du temps; les princes des Marches et des Romagnes ont été à la tête de ce mouvement. Frédéric d'Urbin est resté l'ingénieur célèbre de son temps; Francesco Maria della Rovere s'est acquis une réputation dans cette spécialité, et Laurent de Médicis, au dire du père Alberto Guglielmotti, dirigeait les ingénieurs militaires florentins. Alphonse de Ferrare, lui, s'intitule souvent « Bombardier ». Dans le magnifique palais des ducs d'Urbin, résidence des Montefeltre, on voit encore aujourd'hui une série de soixante-douze bas-reliefs de marbre représentant tout le matériel des machines de guerre en usage au XVe siècle : balistes, catapultes, bombardes, scies pour les estacades, dont l'exécution est attribuée au sculpteur Ambrogio da Milano, aïeul du célèbre peintre d'Urbin le Barocci[3]. Tous les éléments qui composent ces bas-reliefs, exécutés en 1464, sont empruntés à l'architecte militaire Francisco de Giorgio, qui était à la cour d'Urbin ce que Roberto Valturio était à la cour des

1. — « Essendo questo signore unico in quella professione d'ingegnero all' hora per opera sua si fortificò Ragusa dalle parte di Tramontano e si riparò assai alle cose di Stagno. » — ADIMARI. *Sito Riminese,* liv. Ier, page 39.

2. — « Fu causa que questo istesso signore desse il disegno e il modello alla fortezza dell' isola di Rodi tanto nominata e spentavole ai Turchi. » — ADIMARI. *Sito Riminese,* liv. Ier, page 39.

3. — Ces curieux bas-reliefs décoraient le mur extérieur, à l'entrée sur la place; le cardinal Stroppani les a fait transporter en 1756 dans les corridors du premier étage du palais, sous la galerie de la grande cour. On les a crus jusqu'à ces dernières années exécutés d'après les dessins de Matteo da Pasti pour le *De Re Militari* de Roberto Valturio; mais M. Promis, dans son *Architecture militaire,* vol. I, page 27, les rend à Francesco di Giorgio. Ambrogio da Milano aura été le *Scarpellino.*

Malatesta, mais qui joignait à sa science profonde le goût le plus pur dans le dessin et la science d'un architecte consommé.

Il est probable que Sigismond, porté d'instinct aux choses de la guerre, fit sa principale étude de l'armement et de la fortification. Il est plus probable encore, ayant donné les dessins des fortifications de Raguse et de Rhodes, qu'il a joué un rôle considérable dans la

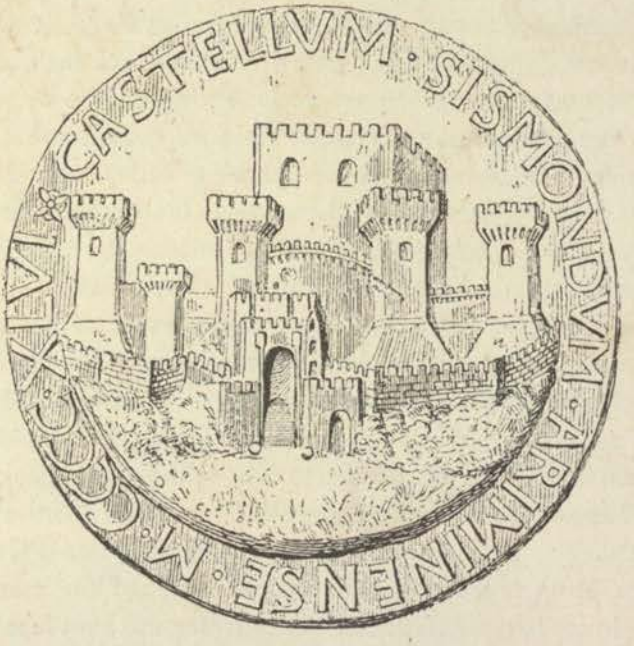


Fig. 64. — Médaille commémorative de la Construction de la Rocca Malatestiana. Médaille de Matteo da Pasti (1446).

construction de la Rocca Malatestiana. En tous cas, nous n'avons point à douter qu'on lui doive, sinon l'invention de la bombe, comme le dit Roberto Valturio, au moins le grand perfectionnement qu'il y apporta en fondant pour la première fois le projectile qui, jusque-là, était en bois creux cerclé de fer et pourvu d'une mèche[1].

Comme on sait que l'auteur du *De Re Militari,* un des hommes

1. — Voici le passage du *De Re Militari* qui attribue l'invention première à Sigismond : « Inventum est quoque machinæ hujusce tuum Sigismunde Pandulphe quæ pilæ Æneæ Tormentarii pulveris plenæ cum fungi aridi fomite urentis emittuntur. » — Livre X, page 267.

Et voici le passage de Promis qui détermine exactement sa part dans l'invention : « Ora è conosciuto che Sigismondo altro non fece che perfezionare le palle incendiarie, formandole di bronzo anziche di legno, come si costumavano prima del 1460. » Promis. *Dissertazione II all' architettura di Francesco di Giorgio* (tome II, page 166).

les plus érudits de son temps, grand ingénieur militaire, précurseur de Léonard de Vinci, de Sanmicheli, de San Gallo, de Vauban, et rival de Francesco di Giorgio, a vécu à la cour de Sigismond comme conseiller et est mort sous son successeur, qui lui a donné asile à la place indiquée par le seigneur de Rimini dans le temple des Malatesta,

Fig. 65. — Mahomet II, Empereur des Ottomans (1430-1481). — Médaille de Costanzo.

on a été porté à croire que l'invention de la forteresse était due à Roberto Valturio; mais les dates ne concordent pas, et, sur ce point, il faut rectifier l'histoire.

Roberto di Valturi est né à Rimini en 1413, d'une famille de savants, presque tous chanceliers ou secrétaires des seigneurs de Rimini. Un de ses proches parents occupait déjà auprès du pape Eugène IV et de Martin V les fonctions de secrétaire. Une fois son éducation faite, Roberto partit pour Rome et prit place parmi les écrivains apostoli-

ques ou abréviateurs. Il ne rentra à Rimini qu'en 1446, l'année même de l'inauguration de la forteresse, inauguration confirmée par la médaille commémorative, datée 1446, exécutée par Matteo da Pasti.

Valturio épousa à Rimini Diana di Ranierolo de Lazzari, veuve de Giovanni Angarelli, gentilhomme de Cesena; il est probable que son caractère était à la hauteur de son talent, car il jouissait d'une influence considérable à la cour, servant d'intermédiaire entre le seigneur et les artistes et les savants. Littérateur et orateur brillant, il écrivait habituellement en latin et possédait à fond les lettres grecques. Valturio était aussi poète. Son œuvre importante, le *De Re Militari*, a joui dans son temps d'une grande renommée, en raison de la tendance de la plupart des princes à s'occuper des choses de la guerre. A partir de 1446, on ne croit pas que l'auteur ait jamais quitté la cour de Rimini; il y resta même après la mort de Sigismond et survécut aussi à Roberto son fils : il est mort en 1484; son corps est enseveli sous l'une des arcades extérieures du temple de Rimini et on lit sur le sarcophage l'inscription suivante :

D. O. M. QVE.
ROBERTI VALTVRII QVI. DE RE. MILITARI XII LIBRIS AD SIGISMVNDVM.
PAN.. MAL. ACCVRATISSIME. SCRIPSIT. QVIQVE ROBERTO. MAL. FILIO.
COMITATE INSIGNI FACVNDIA. ATQVE FIDE. CHARVS EXTITIT.
PANDVLFVS. MAL.
ROBERTI. F. SIGIS. NEPOS. ADHVC. IMPVBES. OFFICII.
MEMOR. HOC. MONVMENTO.
B. M. OSSA. CONDI. IVSSIT. VIX. AN : LXX. M. VI. D. XVI.

C'était surtout un théoricien; il ne semble même pas qu'il ait jamais, comme ingénieur militaire, accompagné le seigneur à la guerre pour diriger les travaux de siège. Gaspare Broglio, qui a écrit les hauts faits de ces campagnes, et qui y prenait part comme capitaine, n'a jamais une seule fois cité le nom de Valturio. En revanche, il était le secrétaire des commandements; c'est lui qui correspondait avec les souverains. Le jour où Giralamo Michieli, l'ambassadeur de Venise auprès de Mahomet II, a été chargé par celui-ci de demander au seigneur de Rimini s'il consent à lui envoyer Matteo da Pasti, auquel il désire demander des médailles et confier la reproduction de ses traits, c'est Roberto Valturio qui répond au nom du souverain en lui présentant le grand sculpteur. En même temps il confie à

Matteo un exemplaire du *De Re Militari* dont il fait hommage au sultan [1].

On est tenté de croire, devant cet envoi, que Sigismond avait col-

Fig. 66. — La Rocca Malatestiana au temps de Sigismond. — Restitution de l'Ingénieur Meluzzi.

laboré au *De Re Militari*, puisque, répondant au sultan, il envoie aussi le volume sans même nommer l'auteur; mais peut-être, comme il le dit dans sa lettre par la plume de Valturio, veut-il seu-

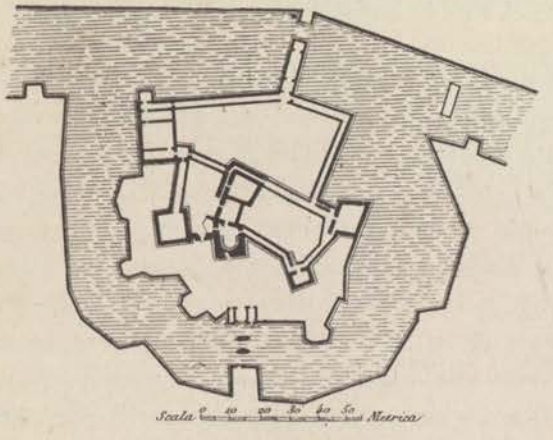


Fig. 67. — Plan de la Rocca Malatestiana restituée.

lement le faire participer à ses plaisirs intellectuels et à ses études. Quoi qu'il en soit, cette lettre nous donne la clef d'un problème dont

1. — Voir aux *Notes et Documents*, chapitre VII, la lettre de recommandation écrite par Roberto Valturio au nom de Sigismond. Il n'est cependant pas resté de médaille de Mahomet II attribuée *sûrement* à Matteo. Je dis sûrement, car quelques amateurs lui font honneur de celle anonyme qui le représente jeune et à mi-corps.

la solution a longtemps occupé les bibliophiles. L'édition de Vérone de 1472 du *De Re Militari* contient, on le sait, nombre de curieuses gravures représentant des constructions militaires, des machines de guerre, des armes, des bastions, et on s'est demandé quel était le dessinateur et le graveur de ces planches de l'ouvrage de Valturio. Si on considère que c'est lui qui introduit Matteo da Pasti auprès du sultan, qu'il a été auprès de lui à la cour de Sisgismond pendant plus de vingt ans; qu'il n'y a point à douter que Matteo ne se soit occupé de gravure [1], et qu'enfin c'est à Vérone, patrie du grand médailleur, que se fait la première édition de *De Re Militari,* il sera bien difficile de ne pas attribuer à Matteo les illustrations du *De Re Militari* [2].

La Rocca Malatestiana, qu'on désigne aussi parfois sous le nom de *Castello Sigismondo,* occupe encore aujourd'hui la partie sud-ouest de la ville en son point le plus élevé. Au temps de Sigismond, elle formait partie de l'enceinte; entourée de fossés communiquant avec la mer par le port-canal, elle se reliait à la cité par un pont-levis. Trois enceintes la séparaient de la ville : la première servait de quai au fossé; la seconde, assez basse, avec ses redans et quatre petits bastions ou place d'armes, regardait la ville. C'est par là qu'on entrait à l'aide du pont-levis. Cette seconde enceinte formait le premier rempart crénelé; il n'y avait d'autres moyens de défense que la hauteur de la muraille accessible sur tout son pourtour avec un balcon intérieur, qui permettait aux soldats de tirer à l'abri. La porte qui donnait accès par le pont-levis s'élevait à une assez grande hauteur, elle était surmontée d'une terrasse où pouvaient aussi se tenir des hommes d'armes spécialement préposés à sa garde. Une fois la porte franchie, on entrait dans une cour ou place d'armes, et on avait en face de soi la Rocca, flanquée de six tours de différentes hauteurs, parmi lesquelles une tour maîtresse qu'on appelait « *Le Maschio* ». Toutes ces tours se reliaient entre elles par des courtines avec passage au niveau de la première cour et au niveau des créneaux de la seconde enceinte, de manière à dominer le rempart

1. — On peut consulter, au sujet de cette assertion sur Matteo, l'ouvrage de son compatriote MAFFEO : *Verona illustrata.*

2. — L'ouvrage de Valturio est le quatrième sur la liste des livres composant la bibliothèque particulière de Léonard de Vinci, liste écrite de sa propre main dans le manuscrit de l'*Ambrosiana,* dit *Codice Atlantico.* Nous avons eu ce volume à la bibliothèque de l'Institut, à la suite des guerres de l'Empire; il a été restitué depuis. (Voir à ce sujet *Leonardo de Vinci e la sua Biblioteca, Note di un Bibliofilo.* Milan, 1873.)

sur le fossé, à le surveiller et le défendre. Une fois la seconde poterne franchie, on trouvait trois cours intérieures où, au besoin, si les casernes étaient insuffisantes, on pouvait élever des baraquements. La partie gauche, qui regardait la ville et qui s'avançait en angle saillant avec ses deux murs obliques butant sur une tour angulaire, était toute réservée aux troupes. Les habitations du seigneur s'élevaient sur la droite.

Quoique cette forteresse fût la première qu'on construisit depuis l'invention de l'artillerie, l'ingénieur civil Meluzzi, qui a tenté une restauration de la Rocca [1], a observé que, malgré la découverte des armes à feu, Sigismond l'éleva cependant suivant l'ancien système. Ce n'est que soixante ans plus tard qu'à Ostie et à Civita-Vecchia les ingénieurs militaires du xve siècle devaient inaugurer le système de bastions qui fit une révolution dans l'art de la fortification. C'est San Gallo qui appliqua le premier ce système. L'ingénieur Meluzzi réclame pour Francesco di San Gallo, architecte et sculpteur, la priorité de l'invention souvent attribuée à notre Vauban, qui, en réalité, ne fit que l'appliquer bien longtemps après.

L'emplacement que Sigismond avait choisi était tout naturellement désigné par les conditions stratégiques; là s'élevait d'abord une église qui était la cathédrale, sous l'invocation de San Colomba. Aussi la place occupée par la Rocca avait-elle pris de tout temps le nom de « *Gattolo di san Colomba* »; plus tard, comme les Malatesta, sur ce même emplacement, avaient élevé leur habitation, on changea le nom contre celui de « Gattolo des Malalesta ». Ces constructions dataient d'une époque très reculée, et, une fois cette hypothèse acceptée, que c'est à Rimini même que Giovanni Sciancato a frappé Françoise de Rimini sa femme, on ne peut placer la scène autre part que dans le Gattolo des premiers Malatesta..

Nous ne pouvons guère, par l'état actuel, nous rendre compte de l'aspect que présentait l'édifice; mais la restauration dessinée du capitaine Meluzzi est aussi consciencieuse que possible; bien des éléments lui permettaient de déterminer les lignes du plan primitif et celles des façades. Le San Gallo, en 1526, avait fait un plan à petite échelle de la Rocca; on avait, de plus, la médaille commémorative de Matteo de Pastis, qui est d'une parfaite exactitude; enfin, dans la

1. — *Rocca Malatestiana o castello Sigismondo in Rimini*. — Guglielmo Meluzzi, Rimini, 1878. M. Meluzzi, aujourd'hui architecte-ingénieur à Rome, avait toute qualité pour traiter le sujet: il a appartenu à l'arme du génie.

fresque de Pierro della Francesca, à San Francesco de Rimini, on possédait encore une vue de la Rocca, à petite échelle il est vrai, mais précieusement exécutée; enfin, Roberto Valturio, dans son ouvrage : *De Re Militari*, a fait de la construction une description minutieuse.

La muraille avait cinquante pieds de haut, et le fossé sur la ville était large de cent pieds et d'une profondeur de trente-cinq. L'édifice intérieur comptait cent soixante fenêtres; les six tours avaient quatre-vingts pieds. Roberto Valturio, malheureusement, ne nous parle point des appartements privés de Sigismond; et tous ceux des écrivains qui y font allusion emploient la même expression : « L'intérieur comprenait des chambres richement ornées. » Tous nos renseignements à ce sujet se bornent à ceux que nous trouvons dans Vasari et dans les *Commentaires* de Ghiberti; ils consistent dans une allusion aux décorations exécutées en 1404 dans ces intérieurs.

Sur la porte d'entrée principale, surmontée d'un bel écusson des Malatesta taillé dans le marbre blanc, on lit encore, en grandes lettres gothiques, l'inscription suivante :

« SIGISMUNDUS PANDULPHUS MALATESTA, PAN. F. MOLEM HANC, ARIMINENSIUM DECUS NOVAM A FUNDAMENTIS EREXIT CONSTRUXIT QUE AC CASTELLUM SUO NOMINE SIGISMUNDUM APPELLARI CENSUIT M CCCC XLVI ».

Sur la tour d'entrée est écrit aussi en grandes lettres allongées d'un caractère monumental :

« SIGISMVNDVS PANDVLFVS. »

La date 1446 est celle de l'achèvement, et, comme la médaille porte la même date, il n'y a point à douter de l'exactitude du fait. On employa donc neuf années à la construction, car Gaspare Broglio, le compagnon d'armes de Sigismond, nous dit que le 20 mai 1437 on commença les travaux. Le temps aurait respecté cette masse capable de la défier, mais les hommes semblent avoir pris plaisir à la détruire. En 1625, le pape Urbain VIII y avait opéré d'assez sensibles modifications, dans le but évident de mettre la forteresse en rapport avec le progrès de l'artillerie, mais du moins il avait respecté les enceintes et la masse. C'est à la suite de ces travaux entrepris par le Pontife, qu'on a donné à la *Rocca Malatestiana* le nom de *Castello*

Urbano; mais en 1826, par un esprit de vandalisme contre lequel on ne protestera jamais avec assez de force, on jeta à bas l'enceinte extérieure, et, en remplissant les fossés et enlevant les ponts-levis, on détruisit à jamais le caractère du monument. Ce n'était pas encore assez; pour convertir la forteresse en prison, on abattit la grande tour angulaire contre laquelle viennent se buter encore aujourd'hui les deux murs obliques, et, à la place de la tour, on éleva une masure blanche à toit de briques qui déshonore le monument. C'était tout le moyen âge militaire qui se dressait devant nous; ce n'est plus aujourd'hui qu'une prison, mal aménagée pour la détention, d'un accès difficile, et qui ne remplit aucune des conditions qu'on attend d'une telle destination. Nous avons en vain parcouru chacune des chambres pour trouver quelque vestige d'ornementation ou d'inscription; il n'existe rien à l'intérieur qui puisse nous rappeler l'époque de Sigismond.

On ne peut que fonder des conjectures sur la part certaine que Sigismond a prise à la construction de la Rocca; l'historien classique de Rimini, le docteur Luigi Tonini, le savant bibliothécaire de la Gambalunga, voyant Roberto Valturio, conseiller de Sigismond, attribuer au prince lui-même la construction de la Rocca, n'avait pas hésité à adopter cette opinion. C'était naturel, en effet; mais on s'est demandé s'il ne fallait pas attribuer ce désintéressement du Valturio à cet esprit qui porte les courtisans à tout reporter aux princes, et à leur donner le mérite de tout ce qui se fait sous leur règne. Comment, d'ailleurs, pouvait-on donner le mérite d'une telle œuvre à un capitaine de vingt ans, alors même que ce dernier aurait donné à treize ans les marques d'un courage invincible, et avait su, à seize ans, remporter une victoire sur le duc d'Urbin?

On reste indécis; mais on s'est avisé d'une circonstance qui est toute en faveur de Sigismond : ce n'est que l'année même de l'inauguration que Valturio, jusque-là secrétaire et abréviateur au Vatican, rentre dans sa patrie; et, s'il a collaboré, c'est de Rome, en envoyant les dessins à Sigismond, qui a surveillé l'exécution. Cela dit, on hésite encore à supposer qu'un littérateur, un savant, tout occupé de brefs pontificaux et de travaux spéciaux au Vatican, ait pu en même temps tenir le compas. Et quand on voit Sigismond modifier l'invention de la bombe, ordonner à dix-neuf ans une fête dans laquelle on simule l'assaut d'une forteresse qu'il a fait peindre par ses décorateurs d'après ses indications; quand, enfin, plus tard,

ayant à faire un présent au sultan, il lui envoie un exemplaire du *De Re Militari,* on en arrive à cette conclusion, que si Sigismond n'a point été l'auteur effectif du projet, le dessinateur et le directeur des travaux, il a certainement collaboré à l'invention et assumé une part dans la direction [1].

1. — L'historien de Rimini est revenu sur son opinion, et, tant dans sa *Nuova Guida de la citta di Rimini* encore inédite, que dans son volume V *Della Storia di Rimini,* il a tenu Valturio pour exact lorsqu'il donne l'honneur de la construction à Sigismond Malatesta. J'appellerai l'attention des lecteurs sur l'insistance avec laquelle, dans la grande inscription citée plus haut, on désigne Sigismond comme l'auteur du monument : *Erexit construxitque.* « Erexit » devait suffire s'il s'agissait d'une décision d'*élever* le château fort.

CHAPITRE VIII

ISOTTA DE RIMINI

(1417-1470)

Mort de Geneviève d'Este, première femme de Sigismond. — Sa liaison avec Isotta dei Atti, connue dans l'histoire sous le nom d'Isotta de Rimini. — Son origine, son caractère. — Diverses représentations plastiques d'Isotta. — Influence qu'elle exerçait sur Sigismond. — Polixène Sforza, deuxième femme de Sigismond, meurt par le poison. — Lettre d'Isotta à Sigismond. — Isotta devient la femme de Sigismond.

ALATESTA, fiancé le 15 mars 1433 à Geneviève d'Este, fille du marquis de Ferrare, l'avait ramenée à Rimini en février 1434.

En 1437, sa jeune épouse lui avait donné un fils qui était mort le 29 septembre de la même année, au palais de l'Évêché, dans la villa de Scolca. Le 8 septembre 1440, Geneviève d'Este s'éteignait à Rimini, à peine âgée de vingt-deux ans; et une sourde rumeur s'élevait contre le seigneur de Rimini, qu'on accusait d'avoir mis fin aux jours de la princesse par le poison. L'histoire s'est fait l'écho de ces soupçons; Æneas Sylvius Piccolomini, qui devint le pape Pie II, admet le crime; il en a fait un des chefs d'accusation du procès instruit au Vatican contre celui qui avait été son capitaine général. Fra Filippo de Bergame, un contemporain, dans son « *Supplé-*

ment aux chroniques », n'hésite point à regarder Malatesta comme coupable ; et enfin Clementini, historien austère, partage aussi cette croyance.

Malgré la nature de Sigismond, malgré son absence de scrupules et la violence de ses instincts, on ne s'expliquerait point un tel forfait s'il n'eût été dominé alors par la passion violente qu'il éprouvait pour une jeune fille qui allait, pendant toute sa vie, exercer sur lui la plus singulière influence: Celle qui devait un jour devenir sa femme et survivre dans son cœur à toutes ses passions fugitives et à tous ses accès de luxure, ne lui avait pas encore donné d'enfants en 1440, et on ne s'explique pas bien pourquoi, avec le relâchement des mœurs qui existait alors dans ces petites principautés [1], il eût été nécessaire pour Sigismond de recourir au crime si, véritablement, il voulait se livrer sans contrainte à sa nouvelle passion. L'histoire a chargé Malatesta de trop de forfaits pour qu'on n'hésite point à lui attribuer celui-ci ; autant on s'expliquera plus tard la mort violente de celle qui succédera à Geneviève, autant on reste indécis en face du trépas de la fille du marquis d'Este, sa première épouse.

Il est difficile de déterminer la date exacte de la liaison qui se forma entre Sigismond et Isotta de Rimini. Battaglini, dans sa *Vie de Sigismond* [2], voudrait qu'il l'eût connue dès 1438, lorsqu'ayant détruit le vieux Gattolo des Malatesta pour élever la forteresse, il vint habiter la maison située dans la rue Santa-Croce qui lui avait été cédée par les Roelli. Elle était sa voisine et habitait un palais au moins aussi beau que celui de Sigismond, le palais dit « *Del Cimiero* ». Sigismond, plus tard, acheta cette résidence ; c'est même de là qu'il a daté son testament [3].

1. — « Le principesche libidini erano communi in quei tempi, e la memoria ne rimase in molte corti ; le quali, al contrario, ci attestano le virtù di molte loro donne. Forse anche la vita soldatesca, la quale per lo più menavano que' principi, allontanandoli delle moglie, e la licenza propria della milizia, specialmente in tempi in cui i legami della militar disciplina non erano molto forti, avrà contribuito al mal uso ; mentre alle donne loro era commessa l'amministrazione della famiglia, e spesso anche quella dello stato : e la donna occupata ha meno tentazioni di cadere. E notisi ancora, che questi signorotti i quali facevano fascia d'ogni erba erano pero dell' onore delle moglie jelosissimi, solita prepotenze del più forte verso el più debole. » Ugolini. *Storia dei Ducchi d'Urbino.*

2. — *Della vita et dei fatti di Sigis. Pand. Malatesta. — Commentario del conte Angelo Battaglini.* — A Rimini, 1794.

3. — Ce palais *Del Cimiero* n'existe plus ; il a porté le nom de *Casa Tingoli*, parce que le pape Clément VII l'ayant donné à une communauté, les Tingoli, héritiers d'Isotta, attaquèrent la donation, gagnèrent leur procès et l'occupèrent désormais.

Son père était de famille noble et s'appelait *Francesco degli Atti;* il s'était enrichi par le commerce. Sa mère était morte de bonne heure; jeune fille, elle surpassait toutes les femmes de Rimini par les agréments naturels de son esprit; si on voulait en croire les historiens les plus sérieux, elle était musicienne, poète, artiste et versée dans la connaissance de l'histoire; dans ce milieu raffiné de la cour de Rimini, où Sigismond avait déjà attiré des hommes distingués dans les lettres et la philosophie, elle avait voulu suivre encore les leçons de ceux qui professaient, et par là s'était acquis une véritable réputation d'érudition. Plus tard, elle devait même avoir l'honneur de figurer dans les recueils de femmes illustres de l'Italie, à côté de Fidele Cassandra et d'Isotta Nogarola. C'est l'opinion de Mazuchelli et celle de Battaglini, c'est même celle du pape Pie II; mais nos dernières découvertes donneront un singulier démenti à la légende très établie qui fait d'Isotta une femme savante.

Sigismond, dès le premier jour, subit le charme; il devint un visiteur assidu, et, pendant les premières années, un amant respectueux. L'amour le fit poète; à vingt ans il chantait Isotta, avant de demander à ses écrivains à gages d'élever à sa maîtresse le monument poétique connu dans les lettres sous le nom des *Isottei.*

Quand on songe à cette nature de fer, à cet époux sanglant, à ce capitaine farouche, on a peine à croire qu'il puisse être l'auteur de certaines poésies qui ont les signes d'une incontestable authenticité. La plus caractéristique de ses œuvres est restée inconnue à Bilancioni qui s'était donné la tâche de réunir toutes les poésies de Sigismond; nous l'avons rencontrée dans les archives secrètes du Vatican, parmi des papiers administratifs qui se rapportent aux capitaines généraux des États de l'Église. Nous citons ici deux pièces d'un caractère distinct: la première en date a toute la fraîcheur d'une idylle, et c'est le soupir d'une âme mélancolique doucement éprise; la seconde est d'un amant passionné. En la lisant dans sa singulière originalité, on ne pourra douter qu'elle ne s'adresse à une femme qui est restée pure et vers laquelle le seigneur de Rimini aspire avec un cœur ardent. Je cite la première dans le texte; il est transparent d'ailleurs, et la traduction, si fidèle qu'elle soit, lui enlèverait certainement une partie de son charme.

AD ISOTTAM[1]

O vagha e dolce luce anima altera !
Creatura gentile o viso degno
O lume chiaro angélico e benegno
In cui sola virtù mia mente spera
Tu sei de mia salute alta e primera
Anchora che mentien mio debil legno
Tu sei del viver mio fermo sostegno
Turture pura candida e sincera
Dinanzi a te l'erbetta e i fior s'inchina
Vaghi d'esser premi dal dolce pede
E commossi del tuo ceruleo manto
El sol quando se leva lo matina
Se vanegloria et poi quando te vede
Sconficto e smorto se ne va con pianto.

On voit que c'est la phraséologie des amants transis, et l'exagération naturelle à ceux qui sont dominés par un sentiment unique. Ici il n'est question que d'un hommage passionné rendu à l'amante, âme altière, douce lumière, ancre de salut, tourterelle pure et candide, devant laquelle l'herbette et les fleurs s'inclinent; et le soleil, vaincu, se couche en pleurant.

Dans la poésie inédite qui va suivre, et dont je ne puis donner qu'un extrait en renvoyant au texte[2] car elle est importante par sa dimension, on verra que la chute est prosaïque et que Sigismond n'entend pas soupirer toujours.

Il souffre et demande la fin de ses maux; il implore d'abord les sept planètes, les signes du Zodiaque, les étoiles et les oiseaux qui voltigent dans l'air en chantant doucement sous la ramée :

O vaghi ucelli che andati a volo
Per verdi rami cantando a dilecto

1. — Cette première poésie n'est pas inédite; je l'ai tirée des *Apografi Bilancioni*, de la bibliothèque de Bologne. Bilancioni, qui est mort dramatiquement, a légué ses manuscrits à la bibliothèque de Bologne; il s'était flatté de réunir toutes les poésies de Sigismond. Celle-ci figure dans ses manuscrits avec la note : *Sonetti di Sigismondo Pandolfo Malatesta, secondo la lezione de' codici. Soldi* (1739) *nell' università di Bologna. — Trombetti — nel Oliveriana di Pesaro.* — RICCARDIANA (1154). Je fais observer que j'ai rétabli le texte, en substituant : *altera* à *altiera, chiaro* à *caro, primera* à *premiera, sincera* à *sinciera, nenzi* à *dinenzi.*

2. — Voir aux *Notes et Documents* (chapitre VIII) tout ce qui est relatif à Sigismond poète.

Pietà vi prenda del mio grave dolo
Andati a l'alba al mio focoso lecto
Ponetevi accantar su la litiera
Che la dolceccia passa el duro pecto
Che questa Rosa nata in primavera
Pregate che per lei morto non caggi (*caschi*).

Après avoir invoqué les astres et les oiseaux du ciel, il s'adresse aux animaux domestiques et aux bêtes fauves, au vieux roi Salomon qui, « vaincu par l'amour d'une païenne, adora à genoux les idoles » ; à Hercule « qui fut dompté par Omphale », à Jacob « qui soupira sept ans pour Rachel », à David « fou d'amour pour Bethsabée », à Samson, à Priam, à Pâris et Hélène, à Didon et à Énée, à Narcisse, à Philis, à Léandre, à Jason et à Médée; à tous les amoureux enfin, depuis l'antiquité jusqu'à Tristan et Yseult, jusqu'à Laure et jusqu'à Pétrarque. Il demande à tout le cortège des enamourés d'aller s'agenouiller aux pieds de celle qu'il aime et de lui demander en grâce de prendre pitié de son cœur souffrant. Pour clore enfin cette invocation bizarre, il appelle à lui les anges et les chérubins, et leur demande, dans un concert céleste, de l'aider de leur harmonie pour toucher le cœur d'Isotta, pour la vaincre et la décider à couronner sa flamme :

Ancora voi maëstri d'instromenti
In el cantar voi non sariti muti
Siche di farmi morir costei si penta
Arpe sonate citere e lauti
E pifari e trombetti de Lamagna
Siche col vostro son d'amor m'aiuti
E poi vi prego a ciascuna compagna
Che in ver di me l'amor sia nascosa
Che di farme morir l'alma si lagna
E poi vi prego per ciascaduna cosa
Chi po humiliare il suo cor crudo
Che in ver me sia benigna e gratiosa
E ne le braza mi racoglia nudo [1].

1. — On verra l'importance capitale de cette poésie pour l'histoire de l'art à Rimini. Chacune de ces stances nous explique le sujet d'un des bas-reliefs sculptés par Agostino di Duccio, dans l'une des chapelles de San Francisco. Il nous avait paru étrange de voir les sculpteurs de Rimini prendre pour sujet de leurs compositions, dans un temple consacré au Seigneur, les signes du zodiaque, les sujets mythologiques, les constellations et les planètes. La découverte de cette poésie au Vatican a éclairé pour nous toutes ces obscurités. Dans la partie consacrée au temple, nous donnerons les preuves à l'appui; il faut lire la pièce tout entière publiée aux *Notes, Commentaires et Documents*, chapitre VIII.

On voit, par la chute, que Sigismond soupire encore, et cela nous donne la date de la composition. Il est à l'âge où on croit aimer toujours; il a vingt ans, il rencontre Isotta, et aussitôt la guerre l'appelle pendant deux années. Il vit hors de Rimini, n'y rentre que pour y conduire sa nouvelle épouse, pour baptiser son fils ou assister à des funérailles; il aura vu avec assiduité la jeune Isotta dans ce voisinage

Fig. 71. — Isotta de Rimini. — Médaille de Matteo da Pasti (1446).

constant. Cependant, nous savons qu'en 1443 il a pour maîtresse Vannella di Galeotto, de la famille Toschi de Fano, et qu'il obtient du pape Nicolas V un bref qui légitime l'enfant qui vient de naître de cette liaison. Dès 1446 (date des nombreuses médailles consacrées à Isotta par Matteo da Pasti), Sigismond déclare à la face du monde que sa maîtresse est « l'honneur de l'Italie », et il annonce à tous qu'elle est à l'apogée de son pouvoir sur son cœur : nous en devons conclure qu'Isotta a succédé à Vannella vers 1444, d'autant plus qu'en 1446 sa nouvelle amie lui donne à son tour un enfant qu'on ensevelit en 1447 dans le tombeau de Carlo Malatesta à San Francesco. Toutes ces dates sont précises, elles nous sont données par les brefs de légi-

timation et les monuments; et nous en pouvons conclure qu'entre Sigismond et Isotta il ne doit y avoir qu'une différence de quelques années[1].

Nous avons dit que la mère d'Isotta était morte de bonne heure; nous le savons par les vers du poème les *Isottei;* Francesco, son père, a, dit-on, fermé, les yeux sur une liaison dont il aurait profité; mais quelques historiens du temps l'ont lavé de cette accusation et affirment qu'il supportait avec un chagrin profond la honte de voir sa fille la concubine de ce Sigismond qui, veuf de Geneviève, venait de s'engager dans de nouveaux liens avec la fille du duc de Milan, Polixène Sforza. Porcellio Napoletano, poète lauréat, secrétaire d'Alphonse Ier d'Aragon et de Naples, plus tard conseiller, secrétaire et familier de Malatesta, a laissé deux curieux petits poèmes, dans lesquels il met en scène Isotta et son père; et il a dû traduire, dans ces petites compositions d'actualité, l'impression du moment. Dans la première des deux élégies, le poète suppose qu'Isotta écrit à Francesco; elle confesse ses torts, mais elle invoque la longue résistance qu'elle a faite; elle a une excuse d'ailleurs, et de nombreux exemples; Jupiter et maint autre héros de l'antiquité n'ont-ils pas employé des subterfuges pour triompher de la résistance des faibles mortels? On ne résiste point à leur puissance.

Dans la seconde élégie, le père répond à sa fille, et, sous le couvert de la poésie, la critique s'exerce assez mordante et vive; c'est évidemment le moment où Porcellio n'est pas encore familier du prince, car son langage est libre : « La rougeur monte à ton front, elle prouve tes remords et la conscience que tu as de ta faute; mais tu essayes en vain de la justifier. L'amour n'est pas un dieu, il recouvre la luxure qui l'inspire des traits de la dignité. Abandonne au

1. — Pour ce qui concerne l'âge précis d'Isotta, il n'existe d'autres documents qu'un acte d'état civil concernant sa mère. Malgré les conclusions qu'on peut tirer de l'aspect des médailles de Matteo qui sont datées, je crois qu'il faut s'en tenir à cet acte d'état civil retrouvé par Battaglini. C'est une pièce absolument probante. Litta fait naître Isotta en 1430. Or, les médailles étant datées 1446, comment pourrions-nous voir là une fille de seize ans? Ceux qui les connaissent seraient plutôt portés à voir dans ces traits une femme de trente ans. Notre conclusion, qui lui donne de vingt-sept à vingt-neuf ans, à l'époque où Matteo l'a représentée pour la première fois, est conforme à l'impression première. Pour nous, Isotta a dû naître vers 1417 et être la contemporaine de Sigismond, malgré l'étrange influence qu'elle exerça sur lui et qui semble révéler une femme pleine d'expérience et plus âgée que celui qu'elle a su dominer. Sur ce dernier point une étude sérieuse du sujet nous a fait réformer le premier jugement que nous avions porté dans un article publié à la *Gazette des Beaux-Arts*. Nous ne connaissions pas alors l'acte notarié produit par Battaglini dans la *Vita e fatti di Sigismondo Malatesta* aux *Documents*.

moins ces riches habits, cette vie immodeste, et fuis la pratique honteuse; peut-être alors pourras-tu mériter mon pardon. » Ce n'est pas, on l'avouera, le langage d'un père complaisant; mais enfin tout finit par s'apaiser, car au fond Isotta poursuit un but, celui de s'unir à Sigismond. En 1448, le 28 février, il n'est plus question de résistance de la part du père, car un frère d'Isotta, Antonio degli Atti, est créé chevalier, et, à cette occasion, le seigneur donne une fête

Fig. 72. — Chiffre d'Isotta et de Sigismond. — Frise de la Chapelle de San Francesco. Par Simone Ferucci (dit Simone Donatello).

superbe à laquelle il convie les princes d'alentour. C'est dans la cour du nouveau château fort, la Rocca Malatestiana, qu'a lieu la cérémonie; tous les citoyens y sont conviés. Ce n'est rien moins que le comte Guid' Antonio d'Urbino qui met les éperons d'or au nouveau chevalier. Cette complaisance d'un prince voisin à l'égard du frère de la maîtresse de Sigismond, en face de la propre femme du seigneur, fille de Sforza, est un trait caractéristique et un signe du temps. Giovanni Brugnoli, le premier secrétaire, introduit le nouveau chevalier et lui ceint l'épée. Quant à Sigismond, du haut de l'estrade, il exhorte publiquement Antonio à être bon et loyal chevalier; après avoir reçu son serment, il lui donne l'accolade du plat de l'épée. Le jour même, par un acte public, il octroie au frère d'Isotta les bourgs

de Rasano, et lui fait présent de trois habits de drap d'or, de trois autres de soie et de trois pièces de velours, en y ajoutant un bassin

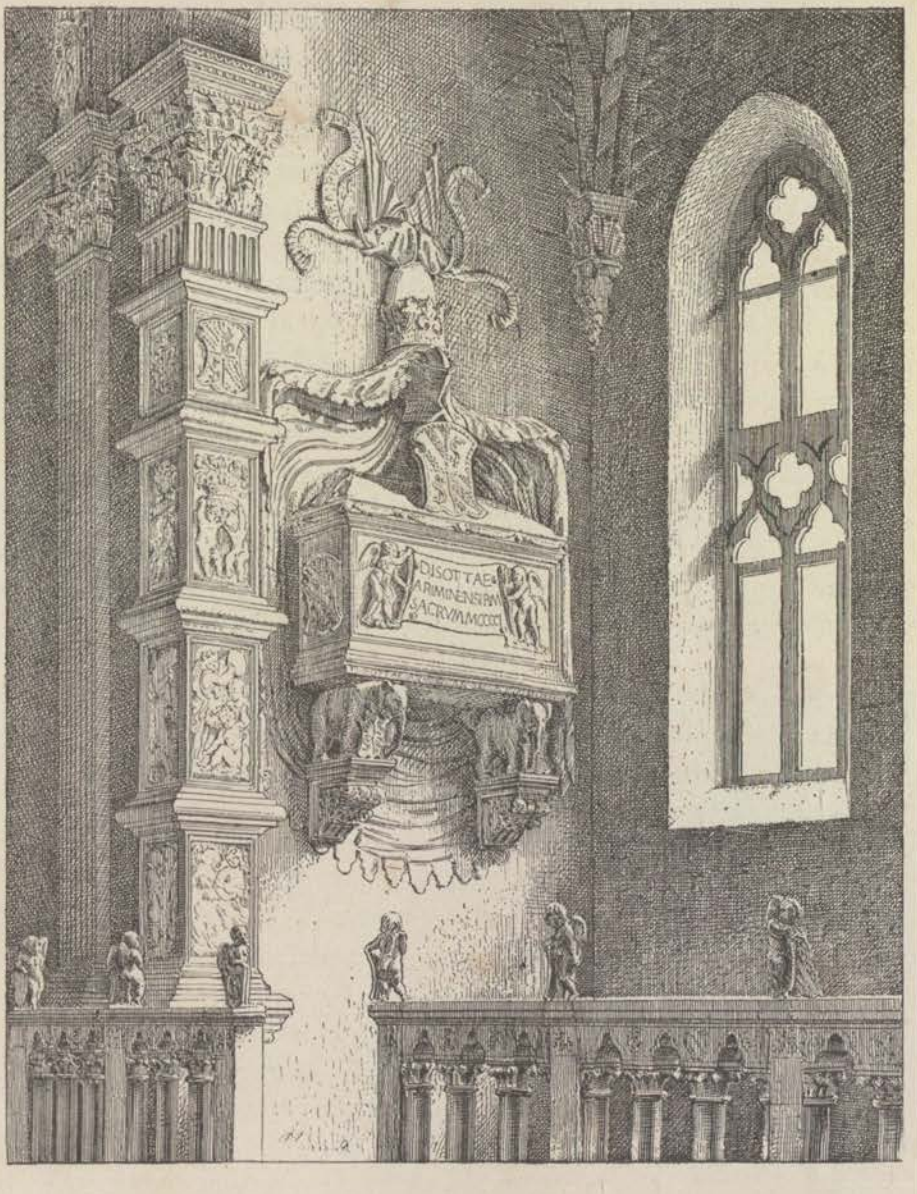


Fig. 73. — Tombeau élevé par Sigismond à Isotta de Rimini à San Francesco de Rimini (1450).

d'argent et de nombreuses pièces d'orfèvrerie. Isotta, dans une tasse d'argent, présente à son frère deux cents ducats d'or.

Deux ans après la mort de Geneviève, Sigismond avait donc contracté une nouvelle alliance; ces mariages des petits princes italiens sont toujours basés sur la politique; Geneviève avait apporté à Rimini l'appui de la maison d'Este; Polixène Sforza, fille de Francesco Sforza, allait lui valoir l'appui du duc de Milan. Dès 1443, sa seconde femme lui donnait un fils, Galeotto; mais il ne semble pas que ces nouveaux devoirs aient entravé ses relations avec son Isotta. L'influence qu'elle avait prise était d'autant plus extraordinaire qu'il ne lui fut jamais fidèle, mais il lui revenait toujours, subjugué par cet esprit de prudence, cet instinct profond, ce jugement si sûr, cette mesure en toute chose qui faisait un contraste avec la violence naturelle à son propre caractère. Souvent, par ses conseils, il parvenait à réparer les fautes politiques qui venaient sans cesse compromettre sa sécurité. Sigismond lui donnait des témoignages publics de son attachement, et, du vivant même de sa femme, ne portait jamais dans les fêtes, dans les tournois et dans les cérémonies publiques, d'autre devise que celle de sa maîtresse. Il avait enlacé son chiffre au sien, et, sur son cachet, dans ses armes, sur les armures de ses soldats, aux murs des monuments, aux frises des églises, au fronton des autels, il déclarait publiquement que sa destinée était liée à celle de son amante. Déjà, en 1446, appelant à lui le grand Pisanello et Matteo da Pasti, il avait voulu reproduire ses traits, et avait répandu dans toute l'Italie cette déclaration publique de son amour pour Isotta, à laquelle il prodiguait, dans les légendes, les termes de la plus singulière adulation. Il alla même jusqu'à lui faire élever un tombeau dans le Panthéon de ses ancêtres, alors que Polixène sa femme était vivante encore; et, lorsqu'on cherche vainement aujourd'hui à San Francesco de Rimini la place où reposent et Geneviève d'Este et Polixène, dont les restes sont cachés sous quelque dalle sans inscription, le sarcophage d'Isotta, scellé au mur de la chapelle de l'Archange-Saint-Michel, porté sur les éléphants de l'écusson des Malatesta, se détache sur le grand manteau d'hermine couronné du cimier des seigneurs de Rimini, avec cette inscription portée par des génies :

« D. ISOTTAE ARIMINENSI SACRUM. MCCCCL. »

Sigismond avait voulu que tous les poètes qui l'entouraient consacrassent à Isotta quelque poésie; ces témoignages pourraient nous

paraître suspects, mais ils ne sont pas les seuls. Garuffi, dans son *Journal des Littérateurs d'Ialie,* la définit ainsi : « Donna di mirabile prudenza, e versatissima nelle scienze »; Julio Cesare Carpaccio, dans son *Elogium Illustrium Mulierum*, emploie des termes aussi flatteurs : « Erat prudentia, disciplinarum studiis, sed poeticis præcipue, exercitatione clara. » Si nous nous en rapportons à tous ces témoignages, nous n'avons pas à douter qu'elle ait été poète; cependant nous n'avons jamais rencontré de poésies signées de son nom. Lorenzo Legati, de son côté, lui attribue des élégies, et on en pourrait conclure que la médaille célèbre de Matteo da Pasti, qui représente d'un côté son portrait et de l'autre un livre fermé avec la légende « Elegiæ », aurait été demandée au sculpteur à l'occasion de cette publication d'Isotta; mais on a prétendu aussi que les vers dans lesquels il fait allusion à ses élégies pourraient désigner les *Isottæi*, ce recueil célèbre que devaient lui consacrer les poètes de cour. Cette interprétation peut être adoptée; mais que penser alors du mot *magistra*, qui désigne clairement la maîtresse de Sigismond comme versée dans la poésie :

In medio Aonidum cum forte poemata vatum
Versaret Phœbus judiciumque daret,
Hæsit, *Isottæos elegos* miratus; et inquit :
Vatibus et nobis ecce magistra datur.

Malgré tant d'évidence, on verra que j'opposerai bientôt à ces assertions des poètes une formidable objection; jusque-là, quoi qu'il en soit de ces élégies, qu'il s'agisse des siennes ou de celles qui sont composées par les poètes de cour et forment le recueil intitulé *Isottæi*, il n'en est pas moins vrai qu'un contemporain veut qu'on la reconnaisse pour la maîtresse des poètes latins[1]. Carlo Pinti, enfin, qui a laissé un éloge d'Isotta, la range aussi dans le chœur d'Apol-

Quam prudens, sapiens quam fueris,
Chori Phoebi culta poëtria.

lon : Trois poètes de cour, Porcellio, Basinio de Parme, Trebanio (et peut-être même un quatrième, Tobia del Borgo, Veronese), se sont réunis pour lui consacrer le monument poétique les *Isottæi;*

1. — « Giunse à far dire ad Apolline che doveva essa riconoscersi per maestra di lui e dei poëti latini. » *Museo Caspiano*, chap. XXI. LORENZO LEGATI.

ce recueil manuscrit était très populaire alors et fut répandu à de nombreux exemplaires; on en trouve encore dans la plupart des grandes collections italiennes. Le poème se divise en cinq livres, et le premier a pour titre : *De amore Jovis in Isottam.* Jupiter poursuit

Fig. 74. — Isotta de Rimini. — Médaille de Matteo da Pasti (1446).

Isotta de son amour et tente de la séduire, mais elle réserve ses faveurs à Sigismond et conclut ainsi :

Sola Sigismundi dicar Isotta dei.

Les quatre autres livres, plus particulièrement intitulés *Isottæi*, sont des élégies détachées, dans le goût d'Ovide; deux d'entre elles sont de Porcellio. Basinio de Parme a écrit aussi sur elle trois petits poèmes en vers hexamètres, et pas un poète de cette cour ne s'est refusé à lui payer son tribut d'encens. Trebanio, Taddeo prêtre de Bologne, Guarino de Vérone, si éloquent et si illustre, et même l'ingénieur militaire Roberto Valturio, ont voulu à leur tour la célébrer dans leurs vers. Toutes ces conceptions, d'un goût mythologique, sont d'une lecture difficile; mais, en somme, sous l'allégorie, on parvient à préciser quelques faits et nombre de circonstances qui ne sont

point sans importance pour la biographie d'Isotta. Il est singulier que ce soit un Français qui, pour la première fois, ait publié à Paris le recueil les *Isottæi,* qui, jusque-là, était resté inédit [1].

Non seulement on la loue au cours de ce poème et on l'encense,

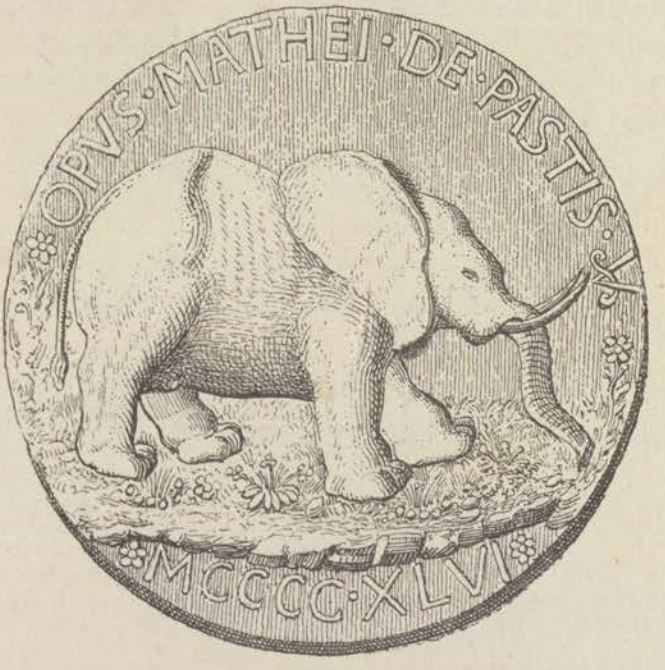


Fig. 75. — Revers de la Médaille d'Isotta (1446).

mais pour elle on épuise l'adulation; ne pouvant plus la comparer aux plus belles créatures de l'antiquité, dans leur délire littéraire, les poètes l'élèvent au rang des déesses :

Denique si dotes pergam numerare puellæ
Nulla tibi par est fœmina, nulla dea !

LES REPRÉSENTATIONS D'ISOTTA

C'est en 1446 que Sigismond demanda à Matteo da Pasti les médailles destinées à la célébrer et à perpétuer son souvenir; c'est sur-

1. — « Trium poetarum elegantissimorum, Porcellii, Basinii et Trebanii, opuscula nunc primum in lucem edita. » *Parisiis, apud Simonem Colinæum,* 1549, in-8°.

tout par elles qu'elle vit dans la mémoire des hommes, car, s'il y a des documents épars dans des manuscrits peu connus, à part une notice de Mazzuchelli sur elle, cette figure intéressante n'a pas encore tenté un historien. Les *Isottæi* restent dans les collections de manuscrits, tandis que ces belles médailles des Pisanello et des Matteo ont circulé dans le monde entier, et ont fixé les traits d'Isotta dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art.

On connaît huit médailles d'Isotta ; sept sont de Matteo da Pasti, la huitième est de Pisanello. Sur les sept de Matteo, une seule est datée 1447 et les cinq autres sont de 1446. A part celle au livre ouvert, qui consacre le souvenir des Élégies, il n'y a pas, dans les signes ni dans les légendes, d'allusion à des faits spéciaux. Ici elle est de profil avec l'inscription : *Isottæi. Ariminensi. forma. — et. virtute. Italiæ. decori.* Et au revers, l'éléphant des Malatesta, avec la signature *opus Matthæi de Pastis. V.* (*Veronensis*) M.CCCC.XLVI. Là, on a substitué à l'éléphant au revers, dans une plus petite forme, un génie qui vole et porte une couronne. La seule qu'on connaisse du Pisanello la représente aussi de profil avec la même coiffure que dans les médailles de Matteo; au revers figure le Sigismond, en armure [1].

Deux autres monuments consacrent le souvenir d'Isotta : un buste en marbre au Campo Santo de Pise, exécuté certainement de son vivant, et un bas-relief, le seul qui porte son nom parmi les sculptures. On n'a conservé que la gravure de ce médaillon, qui n'existe plus pour nous, puisque tous nos efforts pour le retrouver ont été inutiles; mais nous sommes parvenu à savoir, à n'en pas douter, à quel sculpteur il le faut attribuer.

Le buste du Campo Santo, que nous reproduisons ici, et dont il existe des moulages au South Kensington Museum et au Musée de Berlin, a été attribué à Mino da Fiesole ; il porte même encore son nom au Campo Santo. Il ne saurait être du maître, quoique les dates concordent absolument; mais Mino, dans le pli et dans l'expression,

1. — Cette médaille du Pisanello est extrêmement rare. On en connaît un exemplaire dans la collection Taverna de Milan, aujourd'hui musée municipal, et on a cru longtemps qu'on avait, postérieurement au XVe siècle, accolé un revers de Matteo da Pasti à une face de Sigismond; mais nous en avons trouvé une seconde à Cesena, dans la bibliothèque, où elle est enchaînée au mur à côté des autres médailles des Malatesta. On pourrait donc croire qu'elle est du temps; cependant M. Heiz, dans son intéressante publication *les Médailleurs de la Renaissance*, 1881 (Rothschild, Paris), persiste à voir là une médaille faite avec deux faces d'autres médailles déjà connues à une époque postérieure.

est si caractérisé, qu'il n'y a point à errer à ce sujet. Nous hésitons à mettre un nom sur ce marbre, qui est évidemment de l'un des artistes qui ont travaillé à San Francisco de Rimini, et qui pourrait bien être d'Agostino di Duccio [1].

Le bas-relief dont on a perdu la trace, que nous reproduisons aussi d'après la gravure, a une histoire caractéristique, et il a été le prétexte et l'occasion de la première restitution historique de la figure d'Isotta.

Fig. 76. — Buste d'Isotta de Rimini. — Œuvre du Temps au Campo Santo de Pise.

Au commencement du siècle dernier vivait à Venise un sénateur, Bernardo Nani, très épris de l'antiquité, et qui avait formé une galerie de sculptures et de peintures. Parmi des marbres antiques qu'il avait achetés en bloc, il trouva un bas-relief qui portait l'inscription : *D. Isottae. Ariminensi*. La légende l'intrigua, et, comme il était en relations avec un écrivain très érudit, qui passait alors pour l'un des hommes les plus compétents dans l'épigraphie du XVe et du XVIe siècle, il fit exécuter un dessin de son bas-relief et le lui envoya en le priant de faire des recherches au sujet de la personnalité représentée. Ce savant n'était autre que le fameux Mazzuchelli ; Isotta lui était connue au moins par les médailles de Matteo, mais ce nom n'éveillait au siècle dernier que des souvenirs assez vagues en tant que personnalité historique. Il y avait même eu, au sujet d'Isotta, les plus singulières confusions. Plusieurs siècles avant le sénateur Nani, Paolo Gualdo s'était demandé, en face des médailles de Matteo, qui était cette Isotta, et, envoyant le modèle à Lorenzo Pignoria, un savant de Padoue, homme du plus haut mérite, il lui avait demandé la clef de ce mot écrit en légende autour du volume fermé : *Élégies*, et le secret

1. — M. Courajod, qui a fait un essai sur Mino, lui avait d'abord attribué le buste ; après mur examen, il est revenu sur son opinion. M. Bode, le savant conservateur du musée de Berlin, n'est pas plus fixé sur l'origine. Il faudrait voir là peut-être un artiste de seconde main qui se peut confondre avec tous ceux de son temps. Ce monument est un don de Lasinio au Campo Santo, et le donataire a toujours cru que l'œuvre était de Mino.

de cette énigme littéraire. Pignoria, qui sans doute n'aimait pas à rester court, avait répondu en envoyant des notes biographiques sur Isotta Nogarola de Vérone, « donna di molte lettere », qui vivait à la même époque qu'Isotta de Rimini [1]. Il arriva alors ce qui arrivera dans tous les temps : c'est que, l'erreur partant de haut, tous ceux qui vinrent après Lorenzo Pignoria la propagèrent, et les commentateurs, à l'envi, épiloguèrent sur le sujet avec un point de départ qui était faux. Chez nous, l'abbé Gauget, dans son *Dictionnaire historique* (1794), et de La Roque, dans sa dissertation intitulée : *Isotta de Vérone*, confirmèrent la méprise. L'équivoque sur la région à laquelle appartenait cette Isotta aurait dû dissiper l'erreur; mais il fallut que l'abbé Saas, curé de Saint-Jacques, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Rouen, publiât un opuscule sous le titre : « Nouvelles remarques sur Isotta, femme savante d'Italie », pour qu'on s'avisât de la confusion. Mazzuchelli, lui, était un homme sérieux et très informé; il alla aux sources, à Clementini, à Broglio, aux chroniqueurs contemporains et aux archives des couvents de Rimini; il compara enfin les monuments plastiques, les corrobora l'un par l'autre, annota les œuvres des poètes pensionnaires, et chercha, sous les voiles de l'allégorie des *Isottæi*, tout ce qui pouvait révéler un fait précis. Il publia le résultat de ses recherches dans la petite plaquette intitulée : *Notizie intorno à Isotta,* accompagnant son travail de la représentation gravée du bas-relief de Bernardo Nani qui en avait été l'origine, de celle du tombeau d'Isotta à San Fran-

1. — Isotta Nogarola, née à Padoue, était fille de Leonardo et de Bianca Borromea. Matteo Bono avait été élevé dans sa famille. Quand il a pris l'habit religieux, il s'excuse de ne plus venir la voir, quoique d'autres, dans le même cas, continuent à le faire. Elle était douée d'une grande éloquence et versée dans les lettres grecques et latines. Ermolao Barbaro, Andrea Contrario, de Venise, la louent fort : « Celebrata in cento libri trovasi questa dama che tutta occupandosi negli studj, senza voler udir di nozze, nella casa paterna passò sua vita. » Elle meurt à trente-huit ans, en 1446. Elle repose à Vérone *à Santa Maria Antica.* Maria Filelfo a écrit : « De pudicissimæ Isottæ Nogarolæ vita, et moribus et doctrina. » Panfilo Sano et Zavarise, dans la *Pantea*, lui ont décerné aussi des éloges. A Milan, on garde de nombreux autographes d'elle, ses lettres et compositions diverses (*Codice,* M. 44). Le *Codice Bevilacque* (n° 25) est entièrement composé de ses lettres et de celles qui lui sont adressées. On a sa correspondance avec Guarino, Gerolamo Guarini, Tobio Veronense, Damiano Borghi, Lodovico Cendrata, Nicolò Veniero, Nicolò Barbo et le cardinal Giuliano.

Le manuscrit 718 de l'*Ambrosiana* contient aussi des lettres d'elle à Damiano Borgo avec réponses. On sait qu'elle écrivit directement à Nicolas V et à Pie II pour les exciter à la guerre contre les Turcs. J'ai dit plus haut qu'ayant prêté un manuscrit à Pandolphe Malatesta, elle le lui réclama en n'employant dans sa lettre que des citations ingénieusement compilées des auteurs grecs et latins. — Maffeo, dans sa *Verona illustrata* (au livre III du deuxième volume), donne une biographie d'elle assez complète.

cesco de Rimini, et enfin de toutes les médailles qu'on connaissait alors[1].

Par la comparaison que nous en avons faite avec d'autres monuments, et par un trait tout à fait caractéristique de la manière du maître auquel est dû le bas-relief de Nani (nous voulons parler de l'enroulement bizarre des cheveux qui retombent sur le buste), nous pouvons aujourd'hui, avec une certitude absolue, attribuer cette œuvre à Agostino di Duccio de Florence. Autant nous étions réservé sur l'attribution du buste du Campo Santo, autant nous serons affirmatif sur celle-ci.

Fig. 77. — Isotta de Rimini. — Marbre qui figurait autrefois dans la Collection du Sénateur Nani.

Il nous reste à signaler une dernière représentation plastique d'Isotta : c'est la statue en pied de l'archange Saint-Michel, due à Bernardo Ciuffagni, qui figure dans le temple de Rimini, dans la chapelle de ce nom. L'œuvre est très grossière; mais les traits du visage concordent avec ceux des médailles, avec le buste du Campo Santo et aussi avec le bas-relief[2].

1. — La plaquette est datée : Venise, 1761. Elle est rare, mais non point rarissime, et se trouve dans les bonnes bibliothèques italiennes. Elle est à la Bibliothèque nationale de Paris.

2. — Afin d'être complet, je dois noter un buste en bois qui existait dans la collection Barker, dont nous avons perdu la trace lors de la dispersion de cette riche collection. C'est à l'aide de ce buste, combiné avec les médailles de Matteo, que Bastianini a exécuté la

De toutes ces représentations plastiques, peut-on conclure qu'Isotta méritait les éloges que les poètes ont décernés à sa beauté ? Ni les médailles, ni le buste, ni le bas-relief, ne nous autorisent à le croire; le buste surtout, qui est un document lisible, réel, de grandeur nature, éloigne toute idée de charme et de séduction. C'est une grande créature sèche, aux traits hardis, aux grands yeux, au nez proéminent, d'une certaine fierté d'allures, qui manque de régularité dans les traits et ne semble nullement faite pour inspirer une passion profonde. Le caractère particulier de la physionomie, c'est la forme du nez, qui est très prononcée, et la distance considérable qui le sépare de la lèvre supérieure, enfin la longueur démesurée du cou, maigre et osseux. Il n'y a point à douter que Piero della Francesca ou Gentile de Fabriano n'aient reproduit quelque part les traits d'Isotta; mais, après de longues recherches dans toute l'Italie et les musées d'Europe, un portrait peint, qui nous représente authentiquement Isotta de Rimini, nous échappe encore [1].

C'est dans l'être moral et dans le caractère qu'il nous faut chercher les causes de l'incroyable influence qu'Isotta sut exercer sur Sigismond. Les *belleze singolari del corpo*, qui distinguèrent la maîtresse de Malatesta nous échappent, et cette beauté d'aspect, *pulcherrima aspectu,* dont parle Alessandro de Rimini, nous ne la retrouvons ni sur le marbre, ni sur le bronze. Il semble d'abord, aux témoignages de l'histoire, que cette fille coupable, sa maîtresse pendant plus de dix années avant de devenir sa femme, ait été, en dehors de sa faute première, une mère de famille accomplie et d'une fidélité sans tache. Jeune fille, elle est fidèle à son amant, et, déjà habile à le consoler dans le malheur, à le soutenir dans les revers et à le conseiller avec prudence, elle panse les blessures faites à son orgueil et répare les

terre cuite grandeur nature, à mi-corps, dont il existe de si nombreuses reproductions modernes chez tous les marchands d'antiquités. Cette terre cuite a servi à la confection de centaines d'exemplaires en terre émaillée qu'on trouve fréquemment à Florence, où les marchands les vendent couramment sous le nom d'Isotta de Rimini. Nous avons cru longtemps à l'existence d'une faïence originale, mais M. Gagliardi a assisté à l'exécution de cette ingénieuse contrefaçon par ce mystificateur de tant de talent auquel on doit des restitutions qui sont des chefs-d'œuvre de *truquage*.

1.—Sous le n° 585 du *Catalogue de Nichols on Wornum*, figure, au *National Gallery*, de Londres, un portrait supposé d'Isotta de Rimini qu'on a donné à Piero della Francesca. Il nous est difficile de nous prononcer à ce sujet. A défaut du buste du Campo Santo et du bas-relief de Nani, les médailles font foi, et il n'y a pas un rapport exact entre les physionomies. Cependant la coiffure est bien caractéristique, elle rappelle celle des médailles; comme la tradition est établie nous croyons devoir reproduire l'œuvre, les amateurs rapprocheront les monuments. (*Voir ce dessin, page* 161.)

fautes politiques que son insatiable ambition politique lui a fait commettre; épouse, elle vend ses joyaux pour soutenir son mari acculé dans Rimini, et sacrifie tout à ses enfants.

On peut récuser les poètes pensionnaires qui vont la diviniser dans leurs éloges, mais on est forcé de s'incliner devant le jugement du plus sévère des justiciers et du plus cruel ennemi de Sigismond. Le pape Pie II a écrit : « Il a aimé éperdument Isotta et elle en était digne. » La chronique de Rimini [1] l'a caractérisée ainsi : « Erat hæc pulchra aspectu, plurimis dotibus locupletata, fœmina belligera et fortis, et constans in proposito, grata populo et placita oculis principis. » Pour une maîtresse de prince, ce sont là des qualités de premier ordre; mais Clementini, qui est le grand classique, insiste encore davantage [2], et il attribue son influence aux hautes qualités de gouvernement qu'elle avait montrée pendant la régence qu'on lui avait confiée en l'absence de Sigismond.

Il n'y a pas une note discordante dans tous les témoignages de l'histoire, depuis les chroniqueurs contemporains jusqu'aux plus modernes. « C'était, dit Gaetano Moroni [3], un génie cultivé dans tous les genres d'étude; elle élevait son âme par la contemplation de la philosophie, et vivait dans l'intimité constante de l'histoire, trouvant un charme et un bonheur réels dans la poésie; elle était la vertu même et vendit tous ses joyaux pour soutenir son époux dans les guerres qu'il entreprit. »

Il est certain que Sigismond avait trouvé en elle une amie sûre encore mieux qu'une maîtresse pleine d'attraits; la saveur de cet esprit attirait un homme plein de passion pour les lettres; il y avait entre eux, sur toutes choses, conformité d'idées et de vues, et quand on la voit, seule à Rimini, secourir Sigismond engagé dans les plus funestes aventures, conduire des négociations ardues avec Milan, avec Ferrare et même avec Alphonse d'Aragon, user enfin de toutes les ressources de son esprit pour détacher celui-ci, lui concilier celui-là, réaliser un emprunt ou faire face à une exigence et se dé-

1. — C'est une chronique du xve siècle conservée à la Gambalunga de Rimini et qu'on attribue à Alessandro da Rimini.

2. — « Amò Isotta e la riverì non tanto per le bellezze singolari del corpo, quanto per le doti dell' animo, e per essere litterata, e de gran governo, siccome nel reggere la città in assenza del marito diede chiari segni. »

3. — Voir l'article *Isotta* dans le *Dizionario di Erudizione storica ecclesiastica da San Pietro sino à giorni nostri.* » Compilato dal cav. *Gaetano Moroni Romano, secondo aiutante di camera di Sua Santità Pio IX.* Venezia, typ. Emiliana, 1852.

pouiller enfin pour lui permettre de jouer sur le champ de bataille la dernière partie qui peut le sauver, on comprend l'empire qu'Isotta sut exercer sur le grand capitaine.

La femme était souple et ne le heurtait jamais de front, elle se fût brisée contre cette violente nature; elle n'éclatait point en amères récriminations quand, emporté par une sorte de rage luxurieuse qui l'aveuglait, il se laissait aller à quelque épouvantable forfait comme celui qu'il commit en 1448 (c'est-à-dire au plus ardent de sa passion), sur la fille du seigneur de Borbona. Pour que la liaison des deux amants résistât à ces épouvantables épreuves, il fallait bien certainement qu'Isotta fût une Égérie encore plus qu'une Dalila. J'ai pensé longtemps, et je l'ai dit dans une étude préparatoire sur ce sujet, qu'une jeune fille de dix-huit ans n'accomplit pas un tel prodige sur le cœur d'un homme jeune encore. « Les jeunes filles en leur aurore (écrivions-nous alors[1]) peuvent éveiller au cœur des héros farouches des passions aussi vives, mais elles ignorent l'art de les fixer et de les retenir. Il faut, pour exercer un tel empire, la tendresse à la fois voluptueuse et tranquille d'une femme experte aux choses de la vie. » Nous devons aujourd'hui nous rendre à l'évidence du seul document précis qui indique clairement la date de sa naissance; elle n'était certainement pas plus âgée que Sigismond, mais elle le domina comme une femme supérieure. Il est certain aussi, quels qu'aient été ses écarts, ses infidélités sanglantes et ses tentatives d'affranchissement du joug qu'il subissait, que Sigismond revint sans cesse à elle avec passion. C'est qu'elle avait l'art d'apaiser ses violences, de le calmer et de le consoler dans la défaite, alors que, vaincu par Urbin ou par Sforza, humilié par les Pontifes ou par Alphonse d'Aragon, il rentrait humilié et farouche dans sa Rocca Malatestiana. Quant à ses emportements de luxure, non moins habile aux choses du cœur et des sens qu'aux choses de la politique, Isotta savait que le caprice léger et les fureurs bestiales ne dureraient qu'une heure, tandis que son pouvoir durerait autant que sa vie; car elle aspirait toujours à changer en des liens durables une inclination passagère.

Ce fut là surtout son œuvre ; elle en poursuivit la réalisation pendante sept ans et la lutte fut vive. Sans doute Sigismond rêvait encore, et pour la troisième fois, une alliance politique qui viendrait augmenter son influence ou qui lui rendrait son autorité affaiblie par une

1. — Trois articles-programmes de ce livre à la *Gazette des Beaux-Arts*. Paris, tome IX, année 1879.

série d'entreprises aussi malheureuses qu'elles étaient imprudentes et audacieuses. C'est vers 1445 qu'il avait rencontré Isotta; jusqu'en 1452, elle avait assisté à de constants triomphes, et, au milieu de son bonheur, dans l'ivresse de ses victoires, alors que Florence, Venise, Milan, Aragon et le Vatican se disputaient son épée et qu'il mettait aux enchères son bâton de commandement, Sigismond l'avait prise comme une maîtresse d'une heure, poursuivant sa pensée d'alliance nouvelle avec quelque prince puissant. Puis des enfants étaient nés de cette union qu'il regardait encore comme passagère, et, encore plus pour assurer sa descendance que pour céder aux vœux de sa compagne, il avait imploré du Vatican une bulle de reconnaissance. Dans les derniers jours de 1454, près de dix ans après l'avoir connue, il se refusait encore à l'idée de s'unir à Isotta; en 1456, elle avait triomphé de sa résistance et était devenue sa femme à force d'habileté, de prudence, de sagesse et de souplesse dans sa conduite.

Nous avons trouvé dans un document inédit la preuve que dix ans après sa liaison avec Sigismond, elle le tourmentait sans cesse pour légitimer les liens qui l'unissaient à lui. Elle nous apparaît là comme une victime résignée qui demande qu'on ait pitié d'elle, et on a peine à reconnaître, dans ce document plaintif, qui est irrécusable, celle qu'on aurait cru devoir commander en reine.

Nous sommes en 1454 à Sienne, la République, attaquée par le comte de Pittigliano, a signé un traité avec Sigismond devenu capitaine général de ses troupes; il assiège Sorano[1], et Isotta lui envoie le message suivant daté de Rimini, 20 décembre 1454, que nous croyons devoir donner en original à cause de son importance capitale.

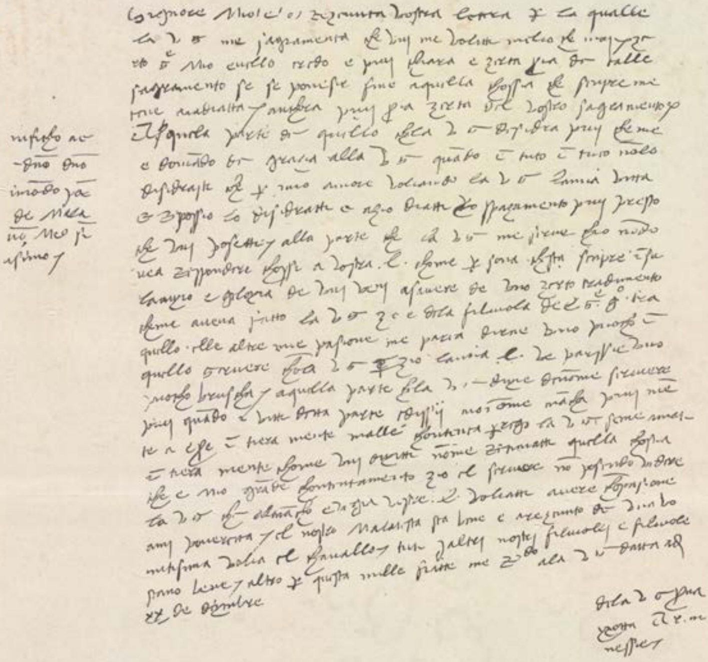
« *Au magnifique Seigneur Sigismondo Pandolfo de Malatestis, mon très distingué Seigneur*[2].

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre par laquelle V. S. me jure qu'elle m'aime plus que jamais. J'en suis certaine et je veux le croire; j'en serais plus sûre encore si vous vouliez mettre fin à cette chose

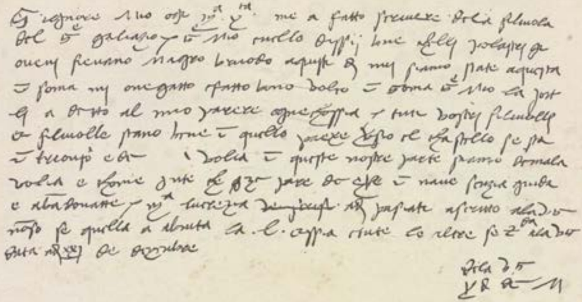
1. — « A di de agosto, 1454, avemo la guerra col conte di Pittigliano e furono cagione li Fiorentini, e per questa guerra si sono soldati più condottieri e soldati, cioè el signore misser Giberto da Correggio, e el signore Gismondo de Rimini, in modo che la Signoria se retrova una bella gente d'armi e fanteria. » — *Cronista Senese Allegretti*, cité par MURATORI, *Script. rerum Italiæ*. Tome XXIII, c. 768.

2. — Cette lettre fait partie de la série *Lettere a Personnagi diversi.* — *Carte Malatestiane*, aux archives d'État de Sienne. — Je reviendrai, au chapitre qui concerne le temple, sur

Fac-similé de la Lettre signée Isotta de Rimini. — Archives de Sienne, série des Lettres malatestiennes.



Lettre de même écriture que celle ci-dessus, signée D. de M., et prouvant que la première, malgré la Signature, n'est point de la Main d'Isotta.



qui me rend toujours furieuse (*se posesessie fine aquella chossa che sempre me tene arrabiata*). Quant à ce qui regarde ce que V. S. désire plus que moi, je lui demande en grâce, alors même qu'elle n'en a pas le vif désir, que par amour de moi, V. S. voulant conserver et ma vie et mon repos, ait enfin ce désir, elle aussi, et qu'elle réalise

ces documents qui sont importants pour l'histoire des arts à Rimini. La série est malheureusement incomplète, elle se trouve à Sienne par un singulier hasard. Pendant que Sigismond commandait pour Sienne, il tenta de trahir la République ; on le dénonça, et la commune ordonna de s'emparer de sa personne. Sigismond parvint à fuir, mais ses lettres furent interceptées. La circonstance qui faisait que ceci se passait l'année même de l'ornementation du temple de San Francisco nous a livré, dans la correspondance, les noms de certains artistes employés à ces travaux, dont personne, avant aujourd'hui, n'avait soupçonné la présence à Rimini. — Voici l'original en fac-similé; le texte italien est aux *Documents*. Le lecteur remarquera que cette lettre, qui n'est connue que du directeur des archives de Sienne, l'honorable M. Banchi, et de moi-même, qui la copiai en 1878, est signée *Isotta de Rimini*. Nous avions cru jusqu'à ces derniers jours qu'elle était autographe, en raison de la signature, du caractère de l'écriture, très personnelle, criblée de fautes; et enfin, surtout, en raison de l'intimité du sujet qui ne comportait naturellement pas d'intermédiaire. Ajoutons qu'il n'existait à notre connaissance aucune autre lettre d'Isotta, toutes celles que nous avions vues jusqu'ici étant d'un secrétaire banal dont l'écriture nous est très connue. En résumé, Isotta n'écrivait donc pas, et cette lettre était la première qu'on pût reconnaître comme de sa main. Mais, le 3 mars 1881, M. Banchi nous annonçait la découverte d'une nouvelle lettre *de la même main que celle signée Isotta*, et, chose étrange, cette nouvelle lettre commençait par ces mots : « Monseigneur, Madona Isotta m'a fait vous écrire aujourd'hui au sujet de la fille du seigneur Galeazzo. » C'est-à-dire que le lendemain même (21 décembre 1454) du jour où Isotta faisait par lettre cette scène intime à Sigismond, au sujet de son mariage et de l'infidélité que son seigneur lui avait faite avec la fille du seigneur G... : une personne, inconnue de nous, qui signe : *De la V. Signoria serva D. de M.*, se reconnaissait l'auteur de la lettre de la veille *pour Isotta*, — ce dont il n'y avait pas à douter, du reste, en voyant les deux écritures identiques. Nous donnons aussi en original et en fac-similé cette seconde lettre, afin qu'on se rende compte de la similitude des deux écritures qui amènent à une conclusion très inattendue.

On verra que cette seconde lettre, dont nous donnons la traduction aux *Notes et Documents*, est extrêmement curieuse comme esprit et comme expression. « Celui-là, Monseigneur, a dit vrai, qui prétend que les jeunes poulettes ne font que du maigre bouillon. » C'est une allusion à la jeunesse de la fille du seigneur Galeazzo pour laquelle Sigismond a un instant délaissé Isotta.

Il faut maintenant déduire les conséquences de cette identité d'écriture des deux lettres. Conclusion première : ni l'une ni l'autre lettre n'est d'Isotta; seconde conclusion, formidable : — si Isotta emploie un secrétaire dans un cas aussi intime, — c'est qu'elle est malade ou *qu'elle ne sait pas écrire*. Or, elle est si peu malade, qu'elle va à domicile faire une scène à la fille qui l'a trompée avec son amant, ainsi que le prouve la deuxième lettre; donc, — *Isotta ne sait pas écrire!* Cette femme poète que tous ont chantée, depuis Porcellio jusqu'au pape Pie II; cette gloire, cet honneur de l'Italie, *Italiæ decus*, ne sait pas même faire sa croix de par Dieu! Je crois qu'il n'y a pas à douter du fait, si énorme qu'il puisse paraître; ce sont donc les panégyristes qui ont tout fait; elle était peut-être un génie à l'état nature, un poète par l'improvisation, et certainement une femme hors ligne, mais elle était sans culture. — C'est là une révélation étrange, et il nous faut apporter à l'appui les plus irréfutables preuves : de là, les deux fac-similés; de là aussi l'insertion de la lettre de M. Banchi qu'on trouvera aux *Notes et Documents*, chapitre VIII, avec les traductions des deux lettres du secrétaire d'Isotta.

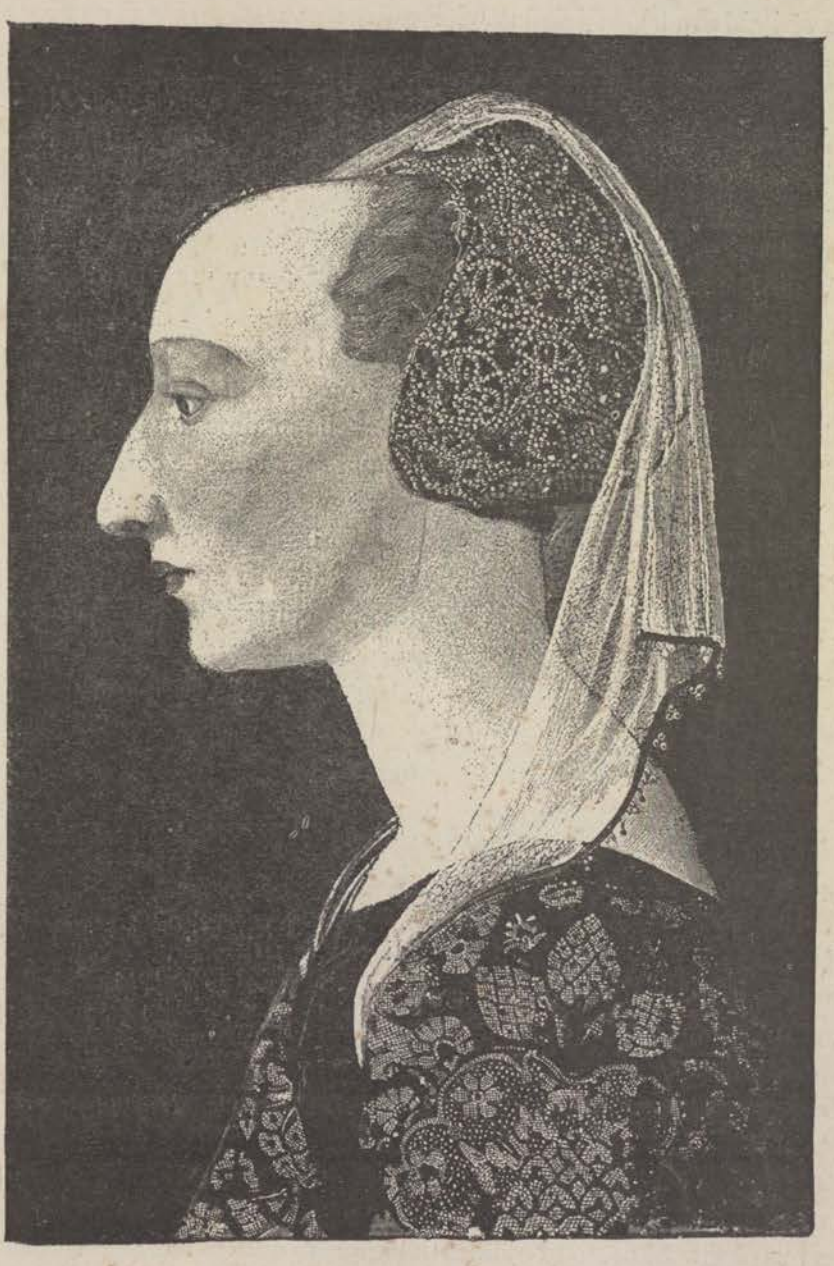


Fig. 78. — Toile de Piero della Francesca à la *National Gallery*, de Londres (cataloguée comme Portrait d'Isotta de Rimini).

le véritable mariage le plus vite qu'elle pourra (*diate vero spozamento piu presto che vui posette*).

« Pour ce qui est du passage où V. S. m'écrit que je ne devais pas répondre à sa lettre, comme une personne toujours sur ses gardes et pleine de jalousie, il m'est revenu positivement que vous m'aviez fait une infidélité avec la fille du Sr G..., et, mue par ces deux passions qui m'animaient, il me semblait que le moins que je pusse me permettre, c'était de manifester mon ressentiment; et c'est pour cela que V. S. a trouvé ma lettre un peu brusque. V. S. me dit aussi qu'elle ne m'écrira plus; quand j'ai lu ce message, je me suis dit qu'il ne me manquerait plus que cela pour que mon mécontentement fût complet. Je prie donc Votre Seigneurie, si elle m'aime autant qu'elle le dit, de ne pas me priver de ses lettres qui sont la seule compensation que j'aie à son absence. Veuillez avoir pitié de moi pauvre petite (*poveretta*). Notre Malatesta va bien, et il a reçu avec une grande joie le petit cheval. Tous nos autres fils et filles se portent bien aussi. Je me recommande mille fois à Votre Seigneurie.

« Le 20 de décembre.

« De V. S. la servante,

« YXOTTA DE RIMINI. »

Le ton de la lettre est certainement très humble, et on voit qu'en raison de ce refus de l'épouser, la situation était tendue entre Isotta et son amant. Il est bien certain toutefois que, deux années après, elle était devenue sa femme. On n'a pas de document d'état civil sur le fait, mais en juin 1457, dans un acte tiré de l'archive des Pères ermites de San Agostino de Rimini, elle est qualifiée : *Domina Isotta de Malatestis*, alors que, jusque-là, elle est toujours *Domina Ixotta acti de Actis*. Nous savons aussi qu'Isotta lui a donné plusieurs enfants, parmi lesquels elle distingue surtout Malatesta, qui s'appelait aussi *Sallustio,* et dont elle prétendait faire l'héritier au trône malgré les autres enfants naturels nés avant lui. Elle avait même profité de la faveur dont Sigismond jouissait auprès du Souverain Pontife Nicolas V pour faire légitimer ses enfants dès le 30 juin 1450.

Polixène Sforza, la seconde femme de Sigismond, étant morte le 1er juin 1450, on voit que celui-ci n'avait même pas attendu le trépas de la femme légitime pour demander au Pontife de consacrer les droits qu'il avait eus des fils de sa maîtresse. Si on considère que

l'expédition de la bulle avait nécessité quelques délais, on en conclura que le seigneur de Rimini avait froidement préparé la mort de Polixène, et les accusations des historiens peuvent se justifier. Cette fois, il ne s'agit plus de simples soupçons comme pour Geneviève d'Este, sa première femme; on va jusqu'à désigner l'instrument du crime; et Clementini dit qu'il l'étrangla avec une serviette qu'il serra étroitement autour de son cou[1].

Le pape Pie II, dans sa *Vie de Sigismond*, est formel dans son accusation, et Alessandro de Rimini n'hésite pas davantage. Il est très singulier, et cette circonstance est toute à l'honneur d'Isotta, que pas un des historiens ou chroniqueurs, en vertu de l'axiome célèbre *is fecit cui prodest,* n'ait accusé la maîtresse de Sigismond de complicité. Il semblait que, libre de toute chaîne, le seigneur de Rimini eût voulu secouer le lien conjugal pour épouser Isotta; mais nous voyons que, six années après, il n'avait pas encore accompli le vœu de sa maîtresse; il faudrait donc, si on persistait à l'accuser de ce nouveau crime, lui en laisser la responsabilité tout entière.

Une circonstance cependant pourrait faire hésiter l'historien au moment de se prononcer; dans aucun cas, ni le marquis d'Este, le père de Geneviève, ni le duc de Milan, père de Polixène sa seconde femme, n'ont manifesté de ressentiment public, et il ne semble pas qu'ils aient, ni l'un ni l'autre, accepté comme fondée l'accusation qu'on portait alors dans toute l'Italie. L'argument a du poids, et Passerini avait été déjà frappé de ce fait en écrivant l'article Malatesta dans les généalogies de Litta.

On voit donc quelle est la femme que Sigismond a aimée; devenue son épouse légitime en 1456, elle devait, pendant ses dernières années, déployer une activité féconde pour le sauver de la ruine et maintenir son pouvoir au milieu des embûches qu'on lui tendait de toute part. Tous les souverains de l'Italie l'avaient reconnue et entretenaient avec elle des relations suivies; après la mort de Sigismond, ils la soutinrent encore sur le trône de Rimini, confiants dans sa prudence et son habileté. Mais elle avait auprès d'elle, à côté de ses enfants légitimes, un autre fils de Sigismond, Roberto, issu de la Vanella dei Toschi, dont la perfidie devait causer sa ruine et celle de ses enfants. Nous la retrouverons dans l'histoire à mesure que se

1. — « Si disse che morisse con un asciugatoio alvoltole strettemente al collo. » — CLEMENTINI.

succéderont les évènements. Si considérable et si durable qu'eût été l'influence qu'elle exerçait sur Sigismond, elle ne put le détourner des entreprises ambitieuses qu'il méditait sans cesse et auxquelles il devait succomber, entraînant dans sa ruine celle à laquelle il voulait demeurer fidèle jusque par-delà le tombeau, et lui confiant son État, la tutelle de ses enfants et le soin d'achever son Temple après sa mort.

Nous ne pouvons plus douter que les historiens à gage, les poètes pensionnaires et tous ceux qui vivaient à la cour de Rimini aux dépens de Sigismond n'aient fait un éloge exagéré des facultés d'Isotta, en faisant d'elle un poète, une femme de haute culture intellectuelle, d'une lecture raffinée, versée dans les sciences et dans la philosophie: le document produit nous semble irréfutable, il a paru tel à la plupart des archivistes d'Italie. César Cantu pense comme nous qu'elle ne savait pas écrire et nous a fait observer que c'est le cas d'Agnès Sorel qui ne peut que signer; mais cette ignorance n'exclut pas des dons naturels de premier ordre, un instinct admirable des choses de la politique, avec une prudence innée qui fit d'Isotta, aux dernières années de la domination de Sigismond, une sorte de Catherine de Médicis au petit pied.

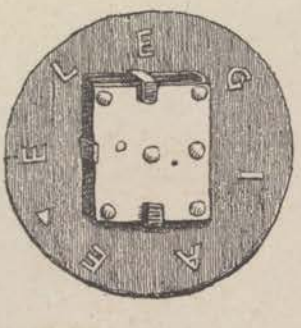


Fig. 79. — Revers de la Médaille commémorative des *Élégies*.

Le Triomphe d'Alphonse d'Aragon. — Bas-relief de l'Arc de Castel Nuovo à Naples (1443).

CHAPITRE IX

SIGISMOND ET ARAGON

Mort du duc de Milan. — La succession du Duché est convoitée à la fois par Aragon, les Sforza, les Vénitiens. — Sigismond est attiré par Aragon dans son alliance. — Il y souscrit et le trompe pour passer aux Florentins. — Lutte contre Aragon pour les Florentins. — Siège de Piombino. — Caravagio. — Sigismond passe aux Vénitiens. — Il assiège Crème. — Longue lutte contre Sforza. — Sforza assiège Milan qui se rend par la famine. — Sforza est acclamé duc de Milan. — Incident entre Urbin et Malatesta. — Ce dernier demande licence aux Vénitiens. — Le pape Nicolas V à Fabriano. — Visite de Sigismond au Saint-Père à Fabriano. — Ce dernier confirme à nouveau les droits de Malatesta. — Il légitime ses deux fils naturels. — Jubilé de 1450. — Inauguration du temple de Rimini.

Nous avons laissé Sigismond en 1446 inaugurant la nouvelle forteresse de Rimini ; un grave évènement, l'année suivante, allait lui donner l'occasion de se signaler comme capitaine et de tenir en échec un des plus puissants souverains d'alors, Alphonse, roi de Naples et d'Aragon.

Le 13 août 1447, s'ouvrait la succession du duché de Milan ; Philippe Visconti à peine mort, chacun des divers États de l'Italie aspirait à la domination de la Lombardie. Aragon se regardait comme l'héritier légitime, et, appelé dès le premier jour, il avait même fait occuper la forte-

resse. Les Vénitiens, alors au comble de leur puissance, convoitaient aussi le territoire, et François Sforza, au premier bruit de la mort du duc, s'était avancé jusqu'à Crémone avec son armée, attendant une occasion favorable pour s'emparer de Milan.

Les Florentins, dans cette lutte entre les trois pouvoirs, tenaient pour les Vénitiens ; quant à Alphonse d'Aragon, s'il devait renoncer à s'emparer du Duché, il préférait le voir aux mains de Sforza plutôt que dans celles de la Sérénissime, et, pour s'opposer à ce résultat, il résolut de porter la guerre en Toscane. Il avait compté sur Sigismond pour commander l'armée d'invasion, et il lui envoya Accorso Leonardelli pour conclure avec lui un traité d'un an. Sigismond réunirait pour son compte six cents lances et autant de fantassins, sa paye personnelle se monterait à quatre mille ducats par an. Il y eut commencement d'exécution ; les troupes se réunissaient et les préparatifs de campagne se faisaient déjà, quand les Florentins, apprenant que Malatesta était désigné pour entrer en Toscane, lui envoyèrent le savant Gianozzo Manetti, en le chargeant de détacher Sigismond de cette alliance. Gianozzo était aussi remarquable par son éloquence que par sa profonde érudition ; il montra à Sigismond les avantages qu'il y avait pour lui à se concilier l'amitié d'une République voisine, plutôt que celle d'un Roi étranger, et il sut déterminer Sigismond à rompre le pacte. Nous avons donné les détails de cette négociation où le savant ambassadeur Florentin séduisit le prince en lui montrant de beaux manuscrits et, avec une coquetterie toute littéraire, déploya devant lui les trésors de son érudition.

Gianozzo réussit pleinement dans sa mission, et, quoiqu'il fût positivement engagé, le seigneur de Rimini reprit sa parole ; il garda même, dit-on, les sommes qu'il avait reçues comme avance. Cette façon d'agir fut hautement blâmée dans toute l'Italie, mais il faut dire, à la décharge de Sigismond, qu'aux premières propositions de Florence, il avait envoyé Leonardelli et Benevenuti au roi de Naples pour lui faire part de ce qui survenait et lui demander de lui donner la solde entière s'il voulait le voir s'attacher définitivement à son service et refuser les offres de Florence.

Alphonse, au lieu de répondre, emprisonna les envoyés ; Sigismond, ayant réuni son conseil, sans cacher à ceux qui le composaient qu'il avait dépensé partie de la somme reçue, se décida, sur l'avis de Roberto Valturio, à regarder l'argent comme acquis ; ce dernier

alléguait les frais déjà faits, et concluait à traiter définitivement avec Florence unie aux Vénitiens.

Il y avait cependant un obstacle à la réalisation définitive de

Fig. 82. — Alphonse d'Aragon (1394-1458). — Etude du Pisanello pour la Médaille. Fac-similé du Dessin du Maître dans le *Recueil Vallardi* au Musée du Louvre.

l'alliance ; c'est que déjà Florence et Venise s'étaient ménagé un contrat avec le duc d'Urbin. Les deux éternels rivaux, encore émus de la lutte de la veille, allaient donc se rencontrer sous les mêmes drapeaux. Ce fut encore Gianozzo Manetti qui fut chargé de les préparer l'un et l'autre à cette situation, et il leur persuada de conclure une trêve. Comme garantie de leur parfait accord pendant la campagne qu'ils allaient entreprendre, chacun d'eux de-

vait avoir son champ d'action bien délimité, et ne pourrait jamais le franchir.

En octobre 1447, les troupes d'Aragon entrèrent en Toscane conduites par Simonetto di Castel di Pietro, mais les dispositions du

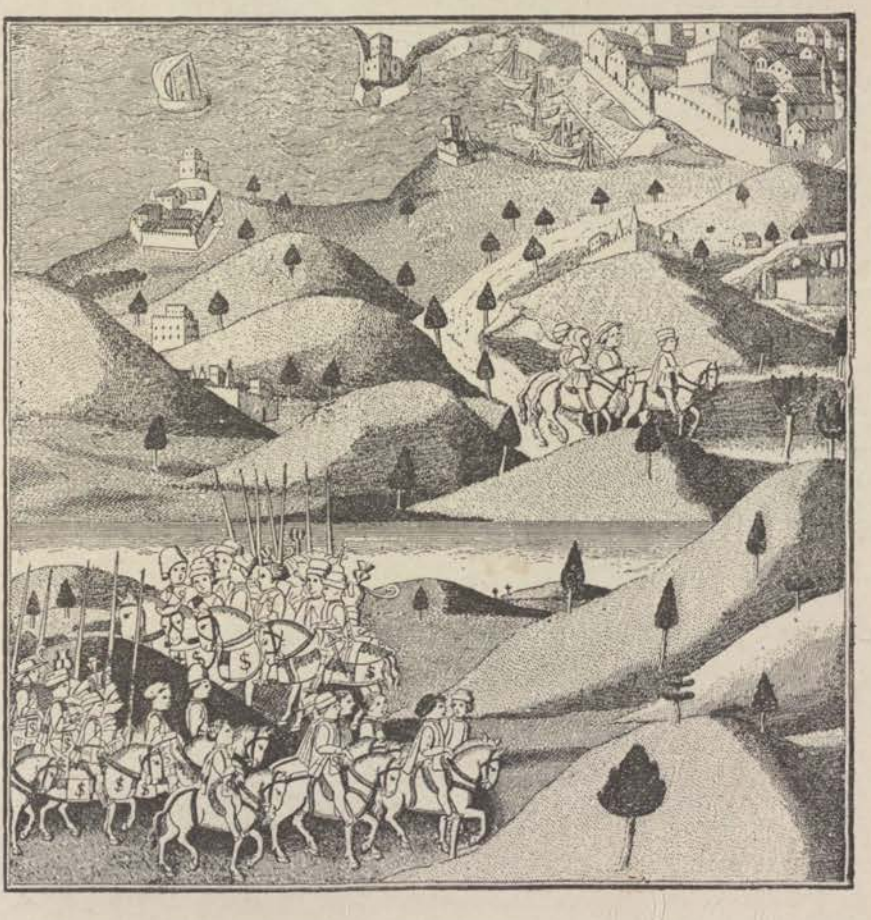


Fig. 83. — Campagne contre Aragon. — Marche des Troupes de Sigismond. — Fac-similé d'une Miniature du Manuscrit des Hespérides et des Argonautes de Basinio Parmense.

roi de Naples étaient mal prises; les Siennois, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux troupes, redoutaient de se voir accuser de rompre la neutralité en favorisant ainsi les assaillants; aussi, l'hiver survenu, Simonetto dut se loger à la côte, à Porto-Baratto, à portée de recevoir par mer les approvisionnements que lui envoyait le roi de Naples.

C'est pendant cet hiver de 1447 que Sigismond fonda dans San

Francesco de Rimini la chapelle de saint Sigismond ; ce qui donna lieu à de superbes fêtes auxquelles il convia les Ordelaffi de Forli. La Rocca Malatestiana, terminée comme construction depuis 1446, venait seulement de l'être au point de vue de l'ornementation intérieure. On renouvela les réjouissances, et on vit y assister Galeazzo

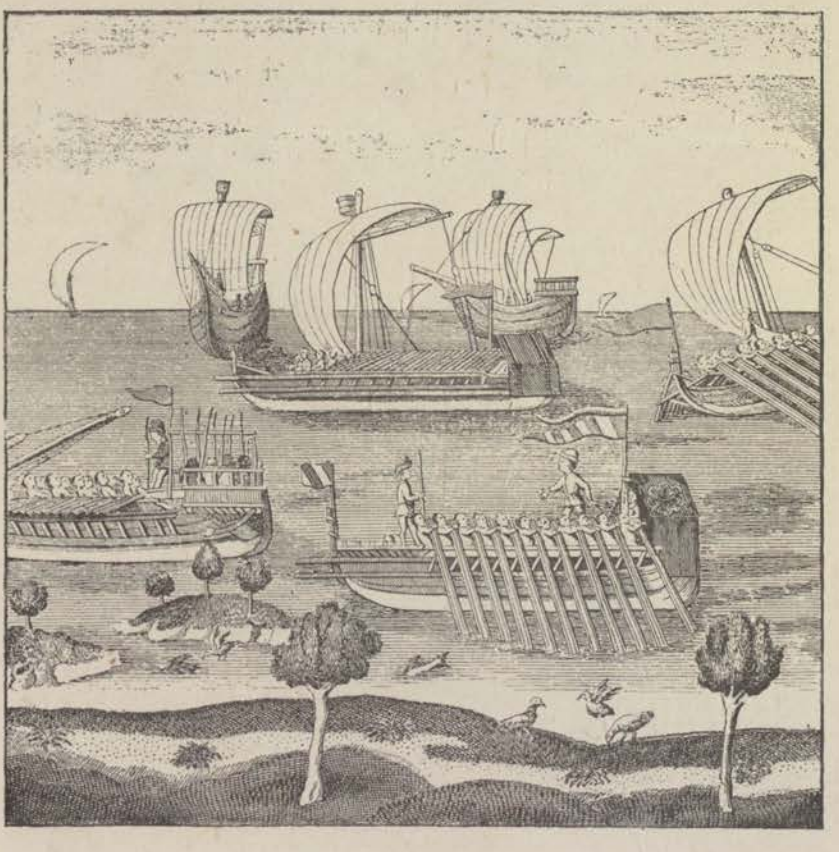


Fig. 84. — Alphonse d'Aragon se ravitaille par la Mer. — Fac-similé d'une Miniature du Manuscrit des Hespérides de Basinio Parmense.

Malatesta, l'ex-seigneur de Pesaro qui avait vendu la ville aux Sforza.

Quoiqu'on fût en état de guerre déclarée, Sigismond ne pouvait se mettre en marche qu'au printemps; il concentrait ses troupes et préparait ses armements à Fano, et allait de l'une à l'autre ville pour tenir conseil et continuer ses relations avec Isotta de Rimini devenue sa maîtresse, et qui semblait l'avoir à jamais fixé. Le

28 février, il arma chevalier Antonio degli Atti, frère d'Isotta. Quelques jours après, un envoyé de Florence l'adjurait de s'avancer avec toutes ses troupes disponibles pour s'opposer à Aragon qui avait quitté ses quartiers d'hiver. Sigismond abandonna Rimini le 12 mars, à la tête d'une armée bien montée; mais l'hiver de

Fig. 85. — Sigismond attaque le Château de Piombino. — Fac-similé d'une Miniature du Manuscrit des Hespérides et des Argonautes de Basinio Parmense.

cette année se prolongea outre mesure, les neiges abondantes le gênaient dans sa marche, et à peine sorti de son territoire, il apprit qu'Urbin, malgré l'alliance et la trêve, recommençait à faire des incursions sur son territoire. Sigismond n'était pas homme à le laisser faire; il ne revint pas de sa personne dans ses États, mais il donna l'ordre à ses troupes de Rimini de répondre à chaque prise de château fort par l'attaque d'un château dans le

Montefeltre; puis, obéissant, malgré ce danger, aux ordres de Florence, il se rendit à Arezzo. La République, inquiète de ces luttes, qui, dès les premiers pas, recommençaient entre les deux champions, envoya Neri Capponi à Sigismond, et, lui montrant les

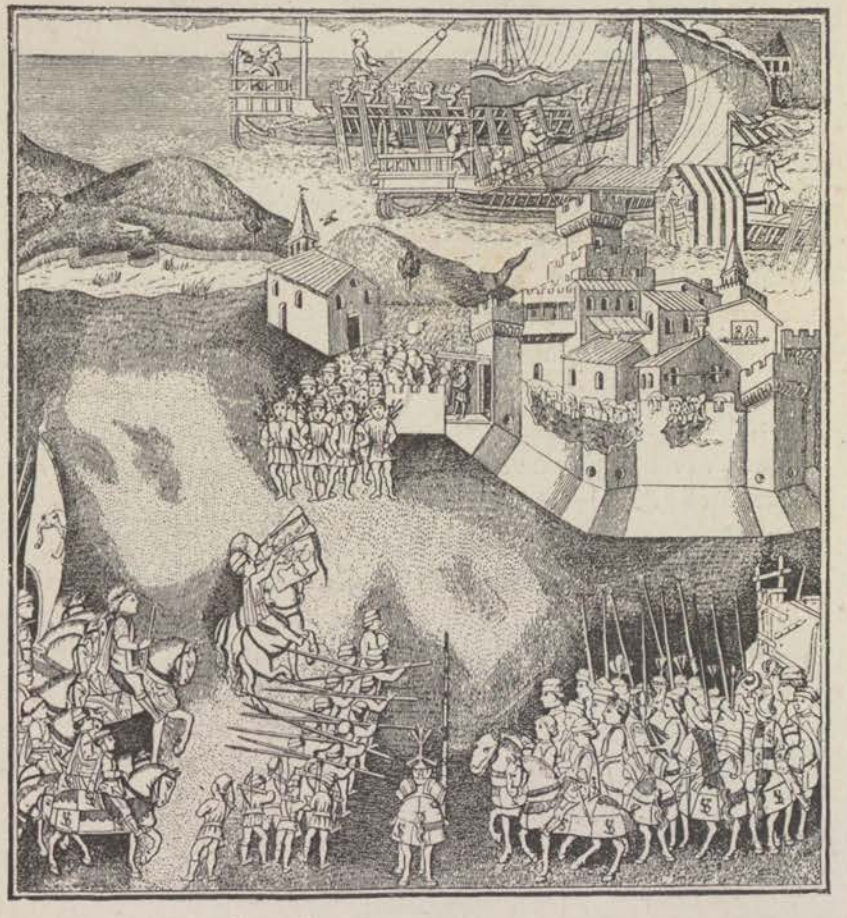


Fig. 86. — Reddition de la Forteresse de Piombino aux Troupes de Sigismond.
Fac-similé d'une Miniature du Manuscrit de Basinio Parmense.

pouvoirs obtenus déjà de Frédéric d'Urbin, lui arracha l'ordre pour ses sujets d'avoir à cesser les hostilités.

Le moment était critique, Alphonse d'Aragon avait attaqué Piombino par terre et par mer. Le seigneur de Piombino, très énergique dans sa défense, promettait de résister jusqu'au dernier homme, et Sigismond se chargeait d'empêcher l'ennemi de se renforcer. Chacun de son côté fut héroïque, les assiégés, les assiégeants

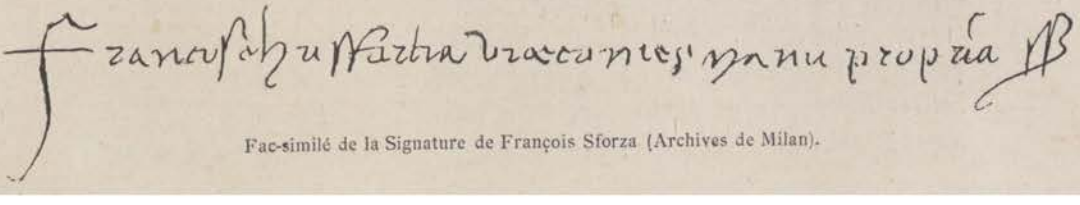
et l'armée volante conduite par Malatesta. D'un hiver à l'autre, le roi de Naples fut retenu devant la ville; les assauts se succédaient, les sorties étaient fréquentes, et, de temps en temps, il devait se retourner contre Sigismond qui le harcelait sans cesse. Aux difficultés de la lutte elle-même s'ajoutaient les difficultés de la vie; les vivres étaient rares, le vin manquait, l'eau, saumâtre et corrompue, répugnait même aux chevaux; Sigismond, dans cette circonstance, donna l'exemple d'une sobriété et d'une force de résistance qui frappa tous ceux qui l'entouraient [1]. Le roi de Naples fut forcé de lever le siège, et, promettant de revenir à bref délai, passa par Sienne, entra sur le territoire pontifical et, s'embarquant à Civita Vecchia, ordonna à ses troupes de revenir par terre dans le Napolitain, tandis qu'il viendrait debarquer à Gaète. Piombino délivrée, les Florentins prescrivirent à leur capitaine général de courir au secours de Caravaggio où les Vénitiens s'étaient laissés compromettre par les Milanais guidés par le comte Francesco Sforza. Sigismond cependant avait pu rentrer à Rimini, d'où il était depuis trop longtemps absent. Ce siège de Piombino l'avait retenu plus de six mois. A peine arrivé dans ses foyers, il apprenait le désastre du capitaine vénitien Michele Attendolo, qui avait perdu dans un marais une armée tout entière de quatre mille chevaux et trois mille fantassins. Il abandonna sa ville le 22 novembre, à la tête de cinq mille hommes, et, selon les ordres des Florentins, vint prendre la conduite des troupes de la République devant Caravaggio.

Milan cependant tenait toujours, mais déjà, en Lombardie, on se

1. — Roberto Valturio, dans le *De Re Militari*, s'étend longuement sur ce côté du tempérament de Sigismond, et son compagnon Broglio le représente comme une nature tout à fait exceptionnelle :

« Illud denique, Sigismunde Pandulphe, non siluerim inter hæc lumina ducum et imperatorum vitæ ornamenta tantam videri in te similitudinem ac consonantiam ut nihil excogitari possit similius, nihil majus dici, cum omne genus hoc hominum ducum et imperatorum laborum patiens, vigiliarum sitis meridianæ et famis angustiarum imitando aut æquaris aut excesseris. Quis enim nescit cum per omnem vitam nullum vilissimi cibi genus aspernatus sis, una cum tuis militibus populonia expeditione, non secundo istorum more, non cibario tantum pane te usum, sed atro sed duro saxi instar virentique quadam lanugine atque mucore, quem canes animalia ad cibum semper prona ac jumenta singula fastidirent? Præterea glandes et subera quæ tibi tuisque militibus in tanta famis acerbitate tanquam sapore et condimento quodam immixto opes regiæ videbantur. Taceo stagnantium fontium calentes ac sulphureas aquas; et quanquam vini habendi facultas omnis abesset, ac ejusmodi aquæ nauseam prius quamdam offerrent quam sitim restinguerent, nihil tamen ac tuis cum omnium admiratione incolentium visum est unquam illis aquis bibisse jucundius. » — Page 409 du *De Re Militari*.

Fig. 87. — Francesco Sforza, Duc de Milan (1401-1466). — D'après le Bas-relief du Bargello de Florence.



Fac-similé de la Signature de François Sforza (Archives de Milan).

partageait les États comme au temps de Jean Galeaz Visconti; Sforza, qui convoitait la ville elle-même, permettait volontiers à ses complices le démembrement de ce qui constituait le royaume lombard. Il s'était entendu avec les Vénitiens, qui devaient prendre Crème et réoccuper Bergame, Brescia et le territoire. Le 14 février, Caravaggio se rendit et Sigismond put se retourner alors vers Crème. Tous ces sièges étaient difficiles et ardus; les vivres manquaient partout, les fourrages étaient rares et le soldat souffrait; Malatesta fut retenu deux mois encore; il allait donner l'assaut après avoir battu la ville avec son artillerie et fait la brèche, quand les deux Piccinino et Charles Gonzague, qui avaient fait leur paix avec les Milanais, arrivèrent à la rescousse pour soutenir les assiégés. Le 17 avril, Sigismond, ayant charge d'âmes comme capitaine des Vénitiens, crut devoir se retirer devant ces forces supérieures qui allaient l'entourer. Pendant ce temps-là, les provéditeurs de la Sérénissime, par des traités secrets et des intrigues toutes vénitiennes, s'entendaient avec Charles Gonzague pour se faire livrer la ville pour six mille ducats d'or payés au chef milanais.

Crème soumise, Sigismond fut envoyé du côté de la Brianza; il passa l'Adda, s'empara d'une partie de la Brianza et inquiéta sans cesse Sforza, mais sans jamais l'attaquer franchement en plaine en raison de l'infériorité du nombre de ses troupes. Milan cependant souffrait de la faim et le peuple parlait déjà de se rendre. On agita la question de savoir à qui on ouvrirait les portes, et s'il était plus avantageux de se soumettre à Venise qu'à Sforza. Une assemblée populaire, où trois délégués prirent la parole, déclara qu'il valait mieux appartenir à un seul qu'à plusieurs, et que, d'ailleurs, Sforza était homme à leur rendre les jours brillants des Visconti. La résolution fut adoptée, et on vit Milan ouvrir ses portes au comte Francesco, que le peuple acclama « Seigneur et Duc de Milan ».

Sigismond reçut cette nouvelle dans la Brianza; il jeta de nouveau un pont sur l'Adda et se retira de l'autre côté; il craignait que Sforza, irrité contre les Vénitiens qu'il commandait, ne lui fît payer cher l'appui qu'il leur avait donné. Mais le premier soin du nouveau seigneur fut de répartir ses troupes de manière à s'assurer la possession du domaine qu'il venait d'acquérir, et le Sénat vénitien, en présence de cette attitude, donna l'ordre à son capitaine général de se retirer à Brescia où il donnerait du repos à ses troupes. On était alors à la fin du printemps de l'année 1450, et le traité de Sigismond

avec les Vénitiens durait encore ; une tentative nouvelle de rapprochement entre Sigismond et le duc d'Urbin qui venaient de combattre sous les mêmes drapeaux, et qui proposait au seigneur de Rimini de l'aider à reprendre Pesaro vendu par ses cousins aux Sforza, décida Malatesta à demander son congé au Sénat. Il l'obtint au mois de mai et se disposa à attaquer Pesaro ; mais, au moment de

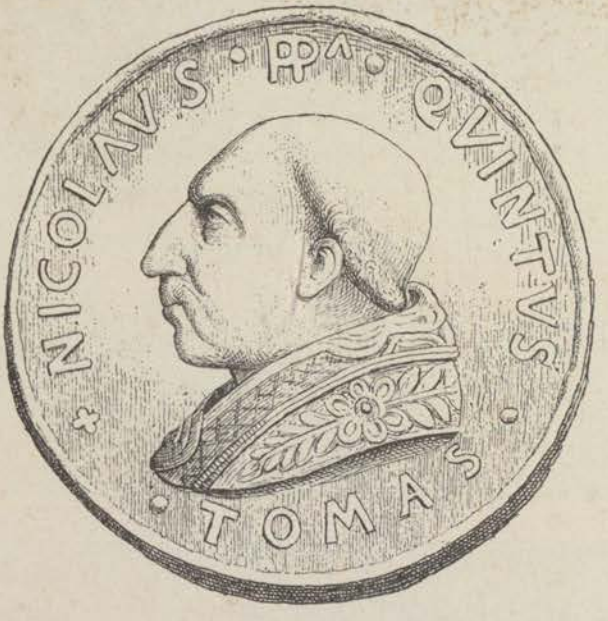


Fig. 88. — Le Pape Nicolas V (1447-1455). — Médaille d'Andrea Guaccialotti.

faire avancer ses troupes, il ne trouva plus dans Frédéric d'Urbin l'appui nécessaire à son entreprise, et dut rentrer dans ses États.

La peste venait de se déclarer à Milan, les pèlerins venus à Rome pour le Jubilé de 1450 avaient porté l'épidémie dans la ville ; le pape Nicolas V quitta Rome pour se retirer à Fabriano ; au mois d'août, Sigismond vint lui présenter ses hommages et fut reçu comme un capitaine dévoué au Saint-Siège pour lequel il avait brillamment combattu contre Aragon. Dès 1448, lui et son frère Malatesta Novello avaient été confirmés dans leur Vicariat ; mais, par une bulle du 20 août, le Pontife voulut consacrer de nouveau leurs droits, et il ajouta à leur domaine Sinigaglia et nombre de châteaux. Il abaissa aussi le cens annuel, qui était de six mille florins d'or, au chiffre de quatre

mille. Mais tant de concessions nouvelles allaient rester vaines, puisque ni Sigismond, ni Malatesta Novello son frère, n'avaient de descendance légitime. Sigismond en effet n'avait que deux fils naturels,

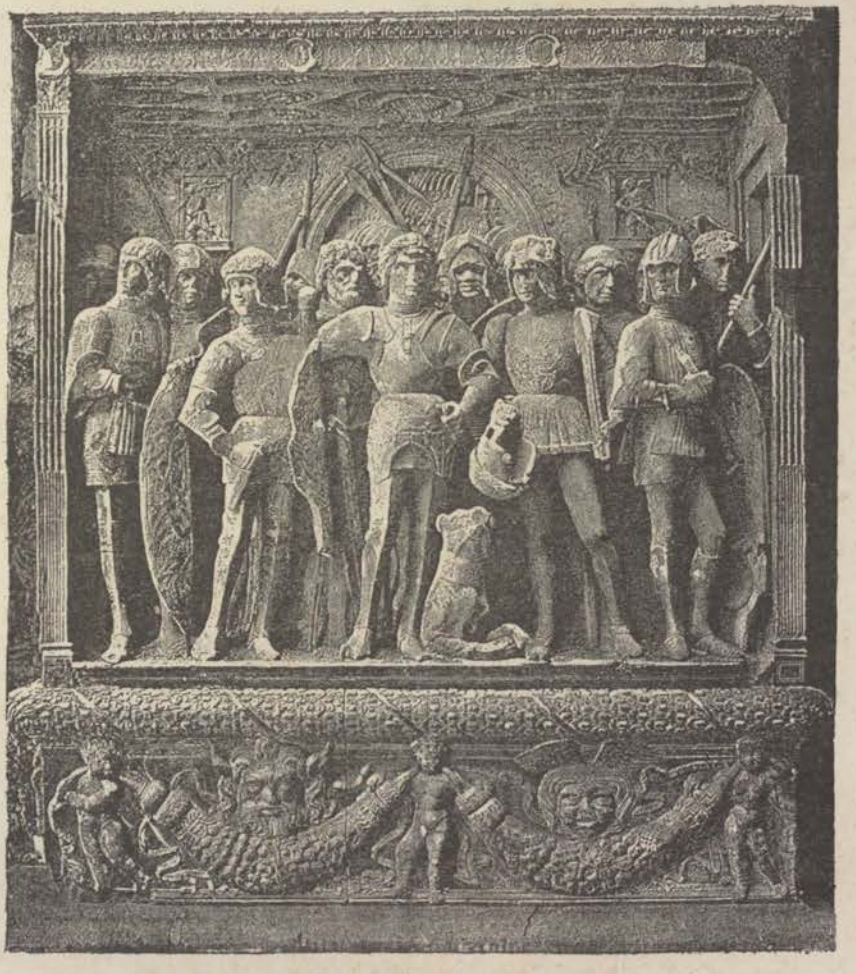


Fig. 89. — Le Triomphe d'Alphonse d'Aragon. — Bas-relief de l'Arc du Castel Nuovo, à Naples (1443).

l'un, de la Vannetta Galeotto dei Toschi de Fano, Robert Malatesta, et l'autre, Sallustio Malatesta, né d'Isotta. Le Pontife, par une bulle datée du même mois, rendit les deux enfants habiles à succéder à leur père, et, l'ayant comblé de présents, le laissa partir pour Rimini où il arriva le 2 septembre.

Le Jubilé approchait, et Sigismond qui, après avoir fondé dans le

Temple de San Francesco une chapelle à son patron, avait formé le projet de reconstruire complètement le Temple pour en faire le Panthéon de ses aïeux : il résolut de faire concorder l'inauguration provisoire de l'édifice avec les fêtes du Jubilé qu'on allait célébrer à Rome.

Nous nous arrêterons un instant pour décrire ce temple des Malatesta, monument de premier ordre qui joint à l'attrait de la beauté plastique un intérêt historique considérable, en même temps qu'il est un des premiers exemples de la rénovation architecturale qui s'opérait alors en Italie, et qu'on a désigné depuis sous le nom de « Renaissance ».

Détail du Bandeau du Soubassement du Temple.

CHAPITRE X

LE TEMPLE DES MALATESTA

Construction du temple. — L'architecte Léon Battista Alberti. — Sa biographie. — Description extérieure. — L'intérieur. — Les chapelles. — Quels ont été les collaborateurs de L. Alberti? — Les assertions de Vasari à ce sujet sont erronées. — Recherche des documents qui peuvent suppléer à l'erreur première de Vasari. — Comparaison des monuments. — Les tombeaux de Sigismond. — Celui des antenati. — Celui d'Isotta. — Agostino di Duccio, connu jusqu'ici sous le nom d'Agostino della Robbia. — Bernardo Ciuffagni. — Qui est réellement Simone Donatello, désigné par Vasari comme l'auteur d'une des chapelles? — Forme définitive que devait affecter la couverture du temple. — Lettres d'Alberti à ce sujet. — Documents trouvés à Sienne qui permettent de fixer les attributions des sculptures de quelques-unes des chapelles. — Le rôle de Matteo da Pasti dans la construction du temple.

C'est pendant les heureuses campagnes qu'il soutint comme général des troupes pontificales que Sigismond fit le vœu d'élever un temple au Seigneur. L'inscription suivante, en langue grecque, gravée sur l'un des piliers d'angle de la façade de San Francesco de Rimini, ràppelle cette circonstance, et, à l'intérieur, nombre d'autres inscriptions ne laissent aucun doute sur l'intention qui l'avait guidé en élevant le monument :

« Sigismond-Pandolphe Malatesta, fils de Pandolphe, étant sorti sain et sauf des dangers fréquents et sérieux qui le menacèrent pendant les guerres d'Italie, où il opéra avec autant d'énergie que de

bonheur, fit le vœu, en face de ces conflits, d'élever un temple au Dieu Immortel dans la cité de Rimini. Il l'édifia avec une généreuse magnificence, et laissa ici-bas une mémoire très célèbre et très sainte. »

Par le caractère personnel que Sigismond imprima à l'édifice, par

Fig. 93. — Façade de l'Église de San Francesco (1450).

celui que les artistes ses collaborateurs donnèrent à l'ornementation, et par la réunion à San Francesco des tombes des Malatesta et de celles des savants et poètes de la cour de Rimini au xve siècle, San Francesco, qui sert aujourd'hui de cathédrale à la ville, a mérité d'être désignée dans l'histoire sous le nom de « Temple des Malatesta ».

La première pensée de l'érection de l'édifice fut conçue en 1445, et presque aussitôt la réalisation commença. Les nombreuses péripéties d'une vie aussi agitée que le fut celle de Sigismond devaient entraver l'exécution de son projet, et, quoiqu'il ait eu constamment à l'esprit l'achèvement de cet édifice, il devait en mourant le laisser

inachevé. Les vicissitudes politiques qui, dès la fin du xve siècle, allaient mettre un terme au pouvoir des Malatesta, ne devaient point permettre à ses héritiers de parfaire son œuvre, malgré ses dernières volontés et malgré les legs qu'il avait faits dans cette intention. L'intérieur lui-même n'a jamais été terminé; le caractère en est rare, l'ornementation splendide, la pensée architecturale noble, simple et grandiose. La circonstance du temps où on l'élevait, le nom de l'architecte auquel le seigneur de Rimini s'était adressé, devaient donner un intérêt singulier, et peut-être unique, à cette superbe construction. C'était le moment où Brunelleschi venait de s'affranchir et de frayer une voie nouvelle en substituant le plein cintre à l'arc gothique, revenant ainsi à la forme antique renouvelée par le génie florentin, et ingénieusement appropriée aux besoins physiques et moraux de son époque. Léon Battista Alberti, le célèbre architecte, allait à son tour affirmer hardiment les nouveaux principes en érigeant ce temple de marbre dont tous les éléments architecturaux seraient empruntés à l'antiquité, vivifiée et rajeunie par le nouvel esprit du temps. Sous sa direction, à la place indiquée par le maître, de nombreux sculpteurs animés par son souffle, retenus dans les limites qu'il savait leur tracer, allaient créer un ensemble sculptural considérable, tant au point de vue de l'ornementation qu'au point de vue des figures. L'esprit personnel de Sigismond animant chacun de ses collaborateurs, ses tendances, ses idées et ses désirs se reflétant dans chacune des œuvres, le monument semble avoir été élevé en son honneur et celui de sa maîtresse, alors qu'il le consacrait, par des inscriptions votives, à Dieu Immortel. Nous ferons comprendre quelle pensée animait les artistes qui ont collaboré à cette œuvre, en disant que c'était un temple *humaniste* qu'ils allaient édifier à Rimini.

Ce monument, qui garde encore aujourd'hui le nom de son fondateur, *Tempio Malatestiano*[1], passe aux yeux des écrivains qui nous ont précédé pour l'un des plus beaux monuments de l'Italie; il ajoute encore à ce mérite de la beauté de la forme un intérêt historique particulier, en ce sens que chacune des pierres sculptées raconte et la vie et les préoccupations de celui qui ordonnait de les mettre en œuvre.

1. — « Parmi les édifices de la première Renaissance, le plus remarquable est peut-être l'église de Saint-François, à Rimini, le chef-d'œuvre de Léon Battista Alberti. » PERKINS. *Toscans scultors.* Paris, Renouard, 1869. — « Le plus beau temple de la plus belle époque de l'art », a dit NARDI dans sa *Description du temple de San Francisco.*

C'est à Florence, vers 1435, que Sigismond avait connu Léon Battista Alberti, et c'est par l'entremise du souverain pontife Nicolas V, dont il était devenu le capitaine-général, qu'il obtint de pou-

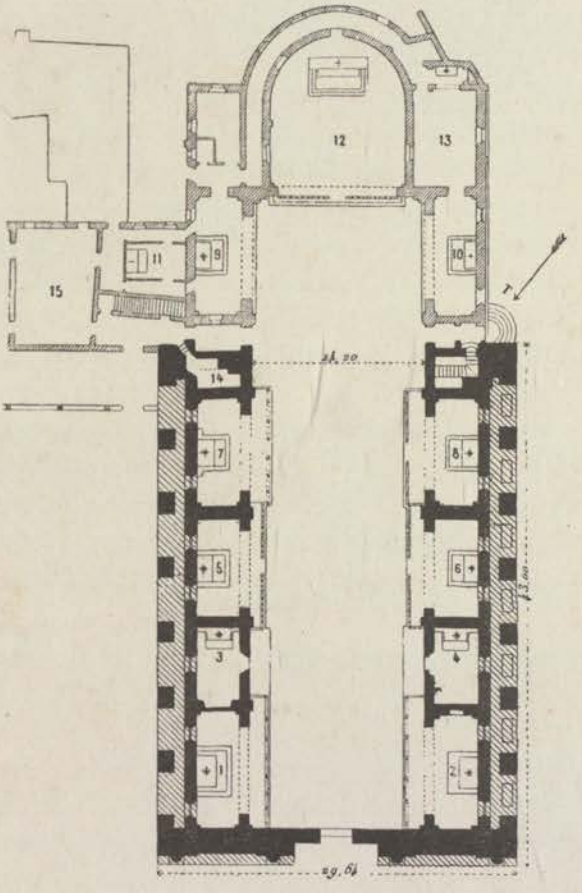


Fig. 94. — Plan de San Francesco (montrant l'Enveloppe dont l'Alberti a revêtu l'Édifice).

voir confier au grand architecte l'érection de son temple[1]. Il avait résolu d'abord de l'élever de fond en comble; mais bientôt, considé-

1. — « Cum vetus cathedrale fanum evertere ad animum induxisset, quod excitandæ arci, quam meditabatur condere, immineret; cum tamen postea perpendisset attentius, quantum piaculum, dispendiumque foret, ecclesiam priscæ vetustatis nobilem exscindere, susceptum consilium proscripsit, sparsitque in vulgus, ad pietatis laudem captandam, se motum religione votove nuncupato D. Fº templum condidisse, cujus opera plura a Deo beneficia elicuisset, quamvis effusus in vitia, libidinibusque contaminatissimus esset. » — *Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ*, t. II. D. Ferdinando Ughello. Venetiis (apud Sebastianum Colete), MDCCXVII.

rant que l'église de San Francesco de Rimini, dédiée au fondateur de l'ordre des Franciscains, contenait déjà nombre de tombeaux de sa famille, ainsi que les restes d'évêques et de saints personnages ; que, de plus, il y avait là des sanctuaires vénérés qu'il importait de restaurer et d'embellir; il demanda à l'Alberti de conserver les murs de l'édifice, d'en respecter les chapelles et de recouvrir tout l'ensemble d'une enveloppe de marbre : enfermant ainsi un monument du XIIIe siècle dans un autre monument auquel on allait donner le caractère qui distinguerait la nouvelle architecture[1].

Avant le XIIIe siècle, s'élevait sur l'emplacement de San Francesco une chapelle placée sous l'invocation de Santa Maria in Trivio; plus tard les Franciscains l'avaient agrandie, restaurée, et en avaient changé l'invocation, conservant et les tombes et l'autel privilégié de la *Madona dell'Acqua*. Léon Battista Alberti, à son tour, allait respecter dans ses grandes divisions et ses sanctuaires l'œuvre des Franciscains; et les conditions singulières de ce programme qui mettaient l'homme destiné à s'affranchir de la forme gothique en face d'un monument de ce style, — avec injonction spéciale d'en respecter certaines lignes, — devaient, loin de paralyser son génie, rendre encore plus éclatante la manifestation nouvelle dont il était le précurseur.

LÉON BATTISTA ALBERTI (1404-1472).

D'une famille illustre de Florence, fils naturel de Lorenzo Alberti et de Margherita di Messer Piero Binini, Léon Battista devait, dès son enfance, expier l'ardeur avec laquelle tous ceux de sa race avaient soutenu la lutte contre les Albizzi dans les rudes querelles des Blancs et des Noirs qui ensanglantèrent Florence au XIVe siècle. Son père et sa mère étaient exilés à Venise, il y naquit en

1. — « Capitato Leon Batista à Roma al tempo di Niccolo V, divenne per mezzo del Biondo da Forli, suo amicissimo, famigliare del papa. E come questo Pontifice si serveva principalemente nelle cose d'architettura di Bernardo Rossellino, scultore ed architetto florentino, quindi fù che ordino à questo di consigliarsi sempre nell' opere che di suo ordine faceva coll' Alberti indi col parere degno di lodi. *Se trasferi dipoi Leon Battista presso Sigismondo Malatesta in Rimini, ove nel 1447 fece il modello della famosa chiesa di San Francesco, entro la quale sopra la sepoltura di detto Sigismondo fu posto da una parte il ritratto di questo signore et dell' altra quello di Leon Battista.* » — *Le Scritture d'Italia, sive notizie storiche critiche intorno alle vite et agli scritti dei Letterati Italiani.* — Del conte GIANMARIA MAZZUCHELLI, Bresciano. In Brescia, 1753. Presso Giambatista Bonini.

1404; ce n'est que vingt-quatre ans après, sur une demande directe du pape Martin V, qu'on leva l'interdit qui pesait sur lui et les siens, interdit qui avait dispersé cette famille puissante aux quatre coins de l'Europe, où, sous des noms et des titres divers, on retrouve encore ses traces. Il existait de nombreux rameaux de la famille des Alberti, Léon Battista descend de celui issu de Bernardo di Nerozzo (1388), qui épousa d'abord une Pazzi, puis une Gualterio dei Bardi. Les ducs d'Albert de Luynes et de Chaulnes fixés en France, qui ont laissé des rejetons soucieux de la gloire de leurs aïeux, descendent de Caroccio di Lapo (1347), par Tommaso, né en 1407. De 1408 jusqu'à 1417, quatre Alberti sont déjà ensevelis à Paris, à l'église des Vieux-Augustins, et, avant la moitié du xve siècle, plus de soixante-dix membres de cette famille sont morts dans l'exil : à Londres, à Bruges, à Viviers, à Padoue, à Venise, dans le Frioul, en Romagne, dans les Flandres ; enfin à Chypre, où les avait chassés le décret de bannissement de la Balia de Florence.

On peut lire dans Passerini[1] les documents originaux ou *provisioni* en vertu desquels le bannissement est prononcé. La teneur de ces résolutions indique l'âpreté des haines politiques d'alors; elle va jusqu'à la férocité. Le premier décret (1387) ordonne l'exil de deux des chefs à cent mille de Florence, et prive tous les autres membres de la famille d'exercer les magistratures. En 1393, on fait retomber sur tous les soupçons d'une conjuration contre la République ourdie par l'un des deux. En 1400, on livre à la torture trois personnages alliés aux Alberti, pour leur faire confesser le crime de leurs parents, et on les mène à l'échafaud. Le grand Conseil décide que tous les Alberti, nés ou à naître, seront privés de leurs droits de citoyens. En 1412, on promet deux mille florins d'or (44,800 fr.) à qui tuera les quatre Alberti, chefs de la famille de Florence, mille florins d'or (22,400 fr.) à qui assassinera un Alberti « pourvu qu'il soit âgé de dix-huit ans ». L'assassin, s'il est banni, sera gracié; s'il ne l'est point, il pourra obtenir la grâce de deux bannis, à son choix, et il jouira pendant toute sa vie du droit des armes. Tous leurs biens sont confisqués; on fera disparaître, aux murs des églises, chapelles et palais, les chaînes sculptées de leurs écussons; si on s'allie à leur race, on payera trois mille florins d'or d'amende (67,000 fr.).

Telles sont les cruelles circonstances dans lesquelles naît l'Alberti,

1. — *Gli Alberti di Firenze. (Genealogia, storia e documenti.)* — Firenze, coi tipi de M. Cellini, 1870.

loin de la patrie de ses aieux et de son foyer paternel. Nous ne devons point nous étonner, en lisant sa belle lettre à Brunelleschi,

Fig. 95. — Léon Battista Alberti. — D'après la Plaque en Bronze de la Collection Dreyfus, de Paris.

du ton d'amère souffrance avec lequel il parle de son long exil; c'est une âme qui a dû se tremper à l'école de l'adversité. Les Albizzi ont poursuivi cette famille de leur haine jusqu'au jour où les Médicis ont

commencé à exercer la suprématie à Florence, et ce n'est qu'en octobre 1428 que justice leur sera rendue. Cosme de Médicis mettra le sceau à cet acte de tardive clémence en leur faisant restituer leurs biens et leurs anciennes dignités (1434).

L'éducation et l'instruction de Léon Battista se ressentirent certainement de ces circonstances ; on l'avait armé pour la lutte et pour la souffrance ; enfant, il est le premier à la joute équestre, et Muratori, dans le *Rerum italicarum scriptores*, en fait un véritable athlète aux jeux Olympiques. C'est à Bologne qu'il fait ses études humanitaires, et, avant vingt ans, il publie une comédie latine intitulée *Philodoxeos,* qu'il signe d'un nom d'emprunt « Lepido Comico ». Cette supercherie littéraire rencontra assez de créance dans le monde pour que Manuce, plus d'un siècle et demi après (1588), publiât l'œuvre à Lucques, sous le titre de *Lepidi Comici veteris Philodoxeos, fabula ex antiquitate eruta*, en l'attribuant à Plaute ; mais il est juste de dire qu'un chanoine de Bamberg, Albert d'Eybe, dénonça le Philodoxeos comme moderne, en l'attribuant au fameux Carlo Marsuppini, le plus célèbre latiniste du xve siècle. Poggio Bracciolini avait été le confrère de l'Alberti dans cette circonstance, et, bien des années après, il dénonça l'auteur à Lionel d'Este.

Jusqu'à vingt-quatre ans, Léon Battista vécut donc hors de Florence ; il n'y put rentrer qu'en 1428 ; il s'était révélé comme un homme avide de tout connaître et de tout apprendre, un tempérament fécond et généreux, doué d'aptitudes multiples ; un précurseur de Léonard de Vinci. Voué d'abord à l'étude des lois, il avait ensuite cultivé les sciences exactes, la physique, l'art des constructions navales, en même temps qu'il s'adonnait à la médecine ; ce n'est qu'après avoir donné des preuves de son habileté dans chacune de ces branches, qu'il aborda résolument la littérature. Il écrivait d'ordinaire en latin ; mais il a aussi employé la langue vulgaire ; ses poésies italiennes nous sont restées, et elles donnent un éclatant démenti à ceux qui, de son temps, prétendaient qu'il employait la langue latine pour cacher l'imperfection de son style en langue italienne. Il a d'abord introduit le mètre du vers latin dans la poésie italienne, et c'était alors une hardiesse de traiter des sujets élevés dans la langue vulgaire.

L'Alberti serait resté célèbre, même s'il s'en fût tenu à ses premiers travaux ; il avait déjà acquis une renommée comme physicien et comme astronome ; on lui doit le bolide d'Alberti (perfectionné

plus tard par Kook), qui servit longtemps à mesurer la profondeur de la mer; il a trouvé aussi la chambre optique et nombre d'instruments qui ont permis une observation plus exacte des astres.

Ce grand art de l'Architecture qui, au temps de la Renaissance, comportait la connaissance et la pratique de tous les autres, devait immortaliser définitivement son nom; cependant il ne s'y adonna comme praticien qu'après avoir parcouru déjà la multiple carrière où il semblait cumuler toutes les aptitudes de l'esprit humain. Imbu fortement des choses antiques, versé dans les manuscrits grecs et latins, tout plein de Vitruve et animé d'une enthousiaste admiration pour les monuments découverts en Grèce et en Italie; il avait voulu étudier à la source même les restes de la belle époque impériale. Biondo de Forli l'avait reçu à Rome et l'avait présenté au pape Nicolas V. Il paraît, au dire de Palmieri et de Vasari, avoir joué un grand rôle dans l'exécution des vastes projets du pontife, qui reste, dans la longue série des successeurs de saint Pierre, celui qui a le plus fait pour la ville éternelle. Jusque-là, c'était le fameux Bernardo Rossellino, sculpteur et architecte florentin, qui avait la haute main sur les travaux de Rome : Rossellino se serait adjoint l'Alberti, et, désormais, rien ne se serait fait dans la ville sans le concours de ces deux grands artistes. L'Alberti obtint la prélature et des bénéfices ecclésiastiques qui assurèrent son indépendance; en 1447, il reçut la dignité de chanoine et le titre de Prélat del Borgo S. Lorenzo et de S. Martino à Gangalandi : Pie II lui continua ses faveurs et le nomma secrétaire des lettres apostoliques [1].

C'est pendant cette période de la vie de l'Alberti, alors qu'il avait sous les yeux les monuments antiques, à leur source même et près de Biondo da Forli, l'ardent champion des idées nouvelles, l'auteur

1. — Ces bénéfices ecclésiastiques accordés à Léon Battista Alberti, l'année même du pontificat de Nicolas V, expliquent que M. Muntz, dans les recherches faites aux archives du Vatican, pour son ouvrage *les Arts à la Cour des Papes pendant le* XVe *et le* XVIe *siècle. — Recueil de Documents inédits tirés des archives et des Bibliothèques romaines* (Paris, 1878. Ernest Thorin, éditeur), n'ait pas trouvé une seule pièce comptable qui lui révélât la présence de l'Alberti au Vatican à la solde de Nicolas V. Cette circonstance spéciale plaçait un artiste, qui appartenait aux ordres, dans une situation administrative toute spéciale; mais nous avons, d'autre part, des preuves indéniable de sa présence au Vatican, puisque nous avons sa correspondance, datée de Rome, avec Sigismond et Matteo da Pasti. De plus, c'est Martin V qui, en 1424, s'adresse directement à la seigneurie de Florence pour lui demander le rappel de l'Alberti dans sa patrie. Le document original adressé aux « Dieci di Balia » est publié dans *les Alberti*, ouvrage commandé par le duc de Luynes à Passerini. (*Documents*, page 345.)

de *Roma instaurata*, le vrai créateur de l'archéologie, qu'il eut la pensée de combiner les formes classiques avec celles imposées par les nécessités actuelles, pénétrant ainsi la pensée profonde qui inspirait le Brunelleschi.

Il faut reconnaître que le grand initiateur et le vrai maître, c'est ce dernier; il eut la première lueur et ouvrit la voie nouvelle à l'architecture; il était l'aîné de l'Alberti, et, quel que soit le génie de Léon Battista, celui-ci n'eut que la gloire de l'avoir suivi.

Les grands travaux de Florence et ceux qui devaient assurer à l'Alberti la gloire et la renommée ne furent exécutés qu'après le premier séjour à Rome. Il construisit d'abord Saint-Pancrace pour Cosme Rucellai, dont plus tard il érigea le palais; puis il dessina la belle façade de Santa-Maria-Novella. A côté de Brunelleschi, auquel on avait confié la construction de l'Hôpital des Innocents de la place de l'Annunziata, il décora l'intérieur de l'église du même nom, dessinant la tribune, la chapelle et les coupoles. C'est le moment de son plus long séjour à Florence; il y vécut dans l'intimité de Laurent de Médicis, faisant partie de ces fameuses réunions dans les bois des Camaldules, jardins d'Académus où Laurent présidait la docte assemblée des Ficin, des Acciajoli et des Runiccini. Après Malatesta, les Rucellaï et les Médicis, Louis de Gonzague, marquis de Mantoue, allait fournir à l'Alberti une seconde occasion d'affirmer ses idées en architecture, en lui confiant le soin de diriger dans sa capitale l'érection d'une basilique dédiée à saint André : celle-là même où reposent les restes d'Andrea Mantegna. L'Alberti a donné là sa formule, et Saint-André, comme le temple de Rimini, offre un des premiers exemples du retour à l'architecture classique.

Bientôt appelé par tous les souverains, les d'Este, les Montefeltre, les Gonzague et les Malatesta, il fut très-engagé avec les Médicis dont sa famille avait épousé le parti avec une ardeur qui ne se démentit plus. Chacun aurait voulu le fixer; mais Nicolas V surtout, ce grand protecteur des arts, qui voulait renouveler l'aspect de Rome, lui avait tracé un vaste programme bien fait pour séduire un artiste. Il lui demandait des fontaines, des places publiques, des oratoires; un jour, il voulut couvrir le pont Saint-Ange pour arriver commodément au môle d'Adrien. On comprend donc que Florence, malgré l'attrait que ce séjour devait avoir pour l'artiste après un si long exil, ne pouvait pas le retenir plus longtemps. Il se fixa presque définitivement à Rome, et il y mourut au printemps de l'année 1472, ainsi

qu'il résulte de l'enregistrement fait par Mattias Palmieri, le secrétaire apostolique de Sixte IV, dans son livre *de Temporibus suis*. C'est Palmieri qui, pour nous, corrobore sûrement l'assertion de Vasari, relative à la part prise par l'Alberti aux travaux entrepris à Rome. Les cendres de l'illustre architecte furent d'abord déposées dans l'église dont il était le titulaire, puis elles furent rapportées à Florence et déposées à Santa-Croce dans le tombeau de sa famille.

L'Alberti était arrivé à une situation sans rivale dans sa spécialité, car, à l'illustration personnelle de son nom, il joignait celle du rang et de la famille. Il bénéficiait surtout de ce prestige réservé aux humanistes qui, dans la hiérarchie sociale, tenaient une place très supérieure à celles occupées par les artistes, considérés jusque-là comme des ouvriers de plus ou moins de génie. Nous savons presque tout de l'Alberti, et cela par son propre témoignage, car il a laissé nombre d'ouvrages où, si on les lit patiemment, on peut découvrir de fréquentes allusions aux péripéties diverses de sa vie. Son *Trattato della famiglia* montre qu'il était fier de sa race, et Machiavel, dans ses *Storie fiorentine,* nous représente ces Alberti comme de magnifiques seigneurs qui « tenaient plus des princes que d'une famille privée ».

La haine des Albizzi à leur égard semble n'avoir jamais désarmé, et Léon Battista, pendant toute une période de sa vie, dut prendre certaines précautions pour sa sécurité : il marcha même, pendant quelque temps, suivi d'hommes d'armes, qui appartenaient au cardinal qui portait son nom.

Comme artiste, on lui reconnaît une haute portée par l'idée qui a présidé à la plupart de ses œuvres; il fait noble et grand, mais dans l'ornementation il n'est pas exempt d'une certaine sécheresse, et, avec une élégance qui vise à l'atticisme des Grecs, il arrive parfois à la maigreur. On peut dire que sa signature est dans ces palmettes imitées des stèles antiques qu'on retrouve dans la plupart de ses compositions, opposées à ces lourdes guirlandes de forme grecque qu'il a prodiguées dans son ornementation.

L'écrivain est d'une érudition achevée. Il est nourri du pain des forts et susceptible de grands mouvements d'éloquence; témoin le beau passage sur les tombeaux dans le *de Re ædificatoria*. Sa correspondance respire une simplicité qui a sa grandeur, et une bonhomie pleine de grâce. Ange Politien a prononcé son oraison funèbre, et Cristoforo Landino, dans ses commentaires du Dante, a fait de lui

un magnifique éloge. Il existe toute une biographie sur l'Alberti, et nous possédons désormais toutes ses œuvres, grâce à Anicio Bonucci[1]; Gaye, dans le *Carteggio*, a publié quelques lettres de lui qui sont importantes pour sa biographie.

Les traits d'Alberti nous sont aussi connus par la médaille de Matteo da Pasti d'abord, médaille qui porte au revers un œil ailé avec la devise *Quid tum*, entourée d'un laurier; nous les connaissons mieux encore par la belle plaquette de la collection Dreyfus, qui porte le nom de l'artiste. Une répétition de cette plaquette figure aujourd'hui dans la salle de la Sculpture de la Renaissance italienne au Louvre; mais il est à remarquer qu'elle ne porte point les initiales de Léon Battista. Les hommes les plus compétents se sont plu à voir dans cette reproduction des traits de l'Alberti une œuvre du maître lui-même. En effet, Léon Battista était sculpteur : « Lui fusore in metallo, lui nel cesello nel costruir delle navi simultamente maestro[2]. »

Nous connaissons un troisième portrait authentique dans l'église de San-Francesco de Rimini, au-dessus du tombeau de Sigismond; il fait pendant au médaillon du seigneur de Rimini, suivant le vœu qu'avait exprimé ce dernier; mais cette image ne diffère point de la médaille de Matteo, et n'est qu'une reproduction agrandie.

LE TEMPLE DES MALATESTA

Le dernier jour d'octobre 1446, on posa la pierre angulaire du nouvel édifice. Bartolomeo Malatesta, nommé à l'évêché de Rimini en 1445, présidait à la cérémonie[3]. Afin de réaliser le vœu de Sigismond et de sauvegarder les sanctuaires de l'église gothique, l'architecte conservait les murs extérieurs avec leurs baies *de forme ogivale,*

1. — *Opere volgari di Leon Battista Alberti.* — Illustrate da Anicio Bonucci. — Firenze. — Tipografia Galileiana, 1845.

M. Janischek, dans ces derniers temps, a publié à Vienne de nombreux travaux relatifs à l'Alberti, et il semble qu'il y ait un courant d'études dans ce sens dans la plupart des pays de l'Europe. On doit aussi à M. Claudius Popelin, le traducteur du *Songe de Poliphile,* une étude sur l'Alberti.

2. — Melchiore Visserini. — Dédicace en tête des *Opere volgari.*

3. — « Bartholomæus Malatesta ad sedem subvectus est 1445 prid. non. junii, ejusque Episcopatus iniit possessionem Die 18, mensis Augusti ejusdem anni. Effundente se populo ad spectaculum præ lætitia. Primum lapidem exordientis fundamenti Ecclesiæ S. Fi solemni ritu jactavit postrema die abeuntis octobris 1446. » *Italia Sacra,* tome II. D. Ferdinando Ughello. Venetiis, Sebastian. Coletti. MDCCXVII.

et revêtait la construction tout entière d'une enveloppe de marbre indépendante du monument primitif. Il n'y avait donc pas à modifier le plan dans ses lignes générales. D'ailleurs, tel que les frères Mineurs l'avaient conçu, il ne s'éloignait pas sensiblement de celui de la basilique latine : une nef couverte par des voûtes d'arêtes contrebutées par des contreforts intérieurs recevant des berceaux plein cintre. A San Francesco comme dans nos églises du XIIIe siècle, du Midi de la France, la voûte en arcs d'ogive avait remplacé la voûte romaine du siècle précédent, et les travées, beaucoup moins larges que la nef, formaient une suite de chapelles entre les contreforts. Le sanctuaire se composait d'une seule abside, sans façade postérieure, puisque le chevet de la construction était engagé dans les bâtiments du couvent.

Le plan présentait donc des conditions avantageuses; l'Alberti respecta les divisions des bas-côtés; il substitua seulement aux colonnes accouplées, formant la tête des murs de refend, un large pilier qui les butait et montait de fond. Ce pilier recevait l'arc qui encadrait la chapelle largement ouverte et laissait la lumière entrer à flots dans l'église. Quant aux baies gothiques primitives, dont la forme devait être un singulier écueil pour un artiste décidé à employer partout le plein cintre, il prit le parti de les accuser franchement comme un élément préexistant. Aussi, dans sa construction des façades principales et latérales, laisserait-il entre le mur primitif et son enveloppe de marbre un espace en couloir de près d'un mètre de largeur. Les tombeaux de famille à construire à l'intérieur trouveraient naturellement leurs places dans les chapelles; quant aux sarcophages des pensionnaires, que, dans son programme, le seigneur de Rimini avait voulu grouper autour de ceux de ses ancêtres, par une ingénieuse disposition qui devait donner à son œuvre un cachet de rare originalité, l'Alberti les plaçait à l'extérieur, de chaque côté des façades latérales, sur le bandeau même du soubassement, dans les vides des grands arcs plein cintre qui en formaient le parti pris architectural.

Pour la façade principale, il n'était plus gêné par aucune des conditions qui s'imposaient à lui dans les autres parties; prenant un parti franc, il supprima le porche qui devait exister, et, n'ayant plus besoin de lumière, puisque sa grande nef était suffisamment éclairée par les fenêtres des façades latérales, il ne conserva qu'une seule baie au centre, celle qui correspondait à la rosace, au-dessus de la porte d'entrée. Maître désormais de ses dispositions, il fit une composition

d'une admirable simplicité et d'un grandiose digne de l'antique, la première façade de la Renaissance exécutée en Italie.

A deux pas de là, dans cette charmante petite ville de Rimini, si féconde pour l'art et l'histoire, s'élève l'arc d'Auguste, construit par le Sénat et le peuple vingt-sept ans avant la naissance du Christ : point de départ de cette majestueuse Via Flaminia qui conduisait à Rome, hommage rendu à Auguste qui avait doté l'Italie de ses grandes voies militaires. Le monument est très sobre, d'une élégance incomparable et d'un cachet de grandeur qui produit une vive impression. Dans son élégante proportion, cet arc triomphal, qui mesure neuf mètres, a, je crois, l'ouverture la plus ample qu'on connaisse. L'Alberti, pour dessiner sa façade principale, allait s'inspirer de ce monument avec tout le tact d'un grand artiste. (*Voir le dessin, page* 57.)

Sur un soubassement de noble proportion, taillé en plein dans le marbre, s'élèvent trois arcs encadrés dans un ordre qui porte son entablement; dans la frise on lit en caractères antiques : SIGISMUNDUS PANDULFUS MALATESTA PAN. V. F. ANNO GRATIÆ MCCCCL. L'arc central donne accès dans le temple par une porte à plate bande; les deux autres arcs, plus petits, sont simulés et seulement indiqués par des moulures. Au-dessus de l'entablement, dans l'axe principal, s'ouvre une baie ménagée entre les deux pilastres correspondant à l'ordre du centre; ces deux pilastres sont inachevés; l'espace compris entre eux est béant et laisse voir, derrière l'épaisseur des assises du mur, le pignon de l'église gothique primitive, la façade n'étant, comme on le voit par le plan, qu'un placage et qu'une enveloppe.

La décoration joue un rôle très restreint dans cet ensemble; le soubassement massif est couronné par un bandeau de marbre de Vérone d'un ton rouge très riche, mais d'une ornementation sans relief, comme il convient pour les parties à portée de la main de l'homme et, par conséquent, exposées à la destruction. C'est une suite de beaux enroulements faisant alterner le chiffre de Sigismond enlacé à celui d'Isotta, avec la rose de l'écusson et l'éléphant des Malatesta : on reconnaît là les revers de médaille de Matteo da Pasti. Dans les tympans des archivoltes, six couronnes de fleurs et de fruits sont suspendues comme des couronnes votives, et, à droite et à gauche de la porte d'entrée, deux lourdes guirlandes du plus haut style, liées par des couronnes de rubans, pendent comme accrochées aux portes du temple par les fidèles. Un fronton très simple couronne l'ouverture

de la porte, et, pour rompre la monotonie du tableau qui forme le fond de l'arc, l'Alberti l'a divisé en panneaux ou *formelle* de marbre de tons variés, encadrés dans de simples moulures. Une large ombre portée par l'épaisseur de l'arc, robuste et de grande saillie, donne du mouvement à cette partie de la façade, qui, à force de simplicité, pourrait sembler froide d'aspect. En dehors des moulures saillantes, il n'y a ni avant-corps, ni décrochement, ni puissant relief. Les chapiteaux composites sont ornés d'une tête de génie au cœur du tailloir; ils sont du plus beau caractère et de la composition de l'Alberti [1].

Le soubassement de marbre de Vérone, que nous avons décrit avec ses ornements symboliques, pourtourne tout ce monument, comme aussi l'entablement qui couronne l'ordre.

Le parti pris architectural des deux façades latérales est plus simple encore; il consiste en une série d'arcs de même dimension que les deux des angles de la façade principale; seulement, au lieu d'être simulés, ils sont à jour et encadrent les baies gothiques des façades latérales primitives, qui sont rejetées à l'arrière-plan par l'épaisseur de l'enveloppe de marbre, augmentée de l'espace laissé entre les deux constructions. C'est dans l'ébrasement même de ces arcs, sur le bandeau qui forme une table profonde large de toute l'épaisseur du mur, que l'Alberti a disposé les sarcophages réservés aux pensionnaires des Malatesta. Ils sont au nombre de sept et ne remplissent que les arcs de la façade latérale de droite, car la pensée de Malatesta n'a été réalisée qu'en partie, à cause des vicissitudes du temps.

C'est dans cette extraordinaire simplicité, dans les proportions grandioses de la masse architecturale, que gisent les raisons de l'effet produit par ce monument, inachevé dans sa façade principale et dans sa façade latérale, coupé brutalement à la hauteur de l'entablement par un toit de brique provisoire, et qui se présente enfin dans les conditions les plus défavorables à tant de points de vue.

Sigismond apporta à l'édification de ce temple l'ardeur qu'il met-

1. — En faisant des recherches sur l'enlèvement des archives de San Francesco ou la cause de leur dispersion, j'avais lu dans *Raffaele Adimari, Sito Riminese,* que le peuple, soulevé contre les Malatesta, se porta à San-Francesco et détruisit des bénitiers de marbre portés par des éléphants de bronze à droite et à gauche de l'entrée principale. Un examen attentif m'a montré effectivement les traces de l'effraction; les tenons de bronze qui fixaient les éléphants, juste au-dessous des deux guirlandes qui encadrent la porte, existent encore. Cette décoration devait ajouter à l'effet de l'ensemble. On retrouvera partout l'éléphant à l'intérieur et à l'extérieur.

tait à toutes choses; il avait fait venir de l'Istrie une énorme quantité de marbre, et, en quelque lieu que le conduisît la guerre, il s'occupait de réunir les matériaux précieux, se souciant peu de ruiner les édifices antiques des cités italiennes. Singulier mélange d'illustration et de

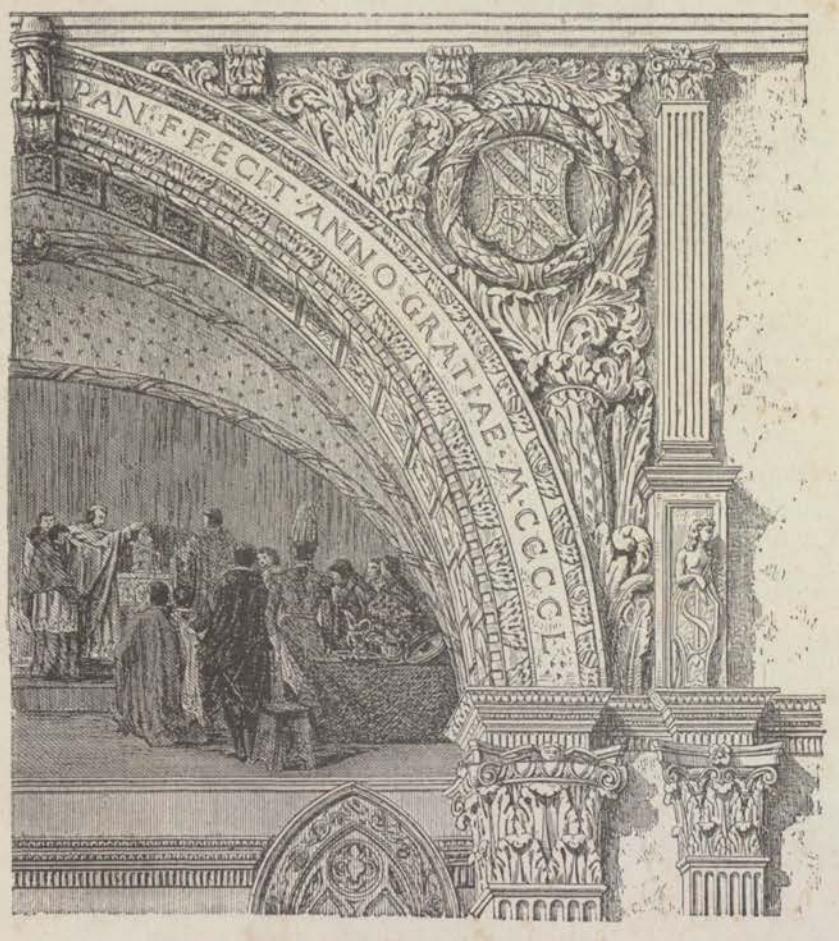


Fig. 96. — Archivoltes des Chapelles.

barbarie; à Rimini, il avait détruit le port antique pour faire servir les énormes assises romaines à la construction de San Francesco ; il existait dans la ville un campanile superbe et une basilique en ruines, il les fit jeter bas pour utiliser les pierres. A Classe, près de Ravenne, dans ce fameux port où les Empereurs romains rassemblaient leurs flottes destinées à porter les armées en Orient, il acheva de détruire les importants ouvrages déjà ruinés par le temps, et ne s'arrêta même

pas devant ces magnifiques temples de Porto-Classe (la Classis antique), entre la Forêt, « La Pineta », et la ville. Il dépouilla aussi San Appolinare de ses précieux marbres antiques, et, en une année seulement, trente chariots, chargés de table de porphyre et de serpentins qui recouvraient les parois, furent rapportés de Ravenne à Rimini. Les habitants de la ville, indignés, s'adressèrent au doge Francesco Foscari; mais celui-ci se borna à écrire à Stefano Trevisano, Podestat de Ravenne, de s'opposer aux nouvelles dilapidations. Sigismond était en faveur auprès des Vénitiens, comme capitaine général de leurs troupes, cela suffisait pour que le Sénat fermât les yeux, et, en payant deux cents florins d'or entre les mains de l'Abbé, Malatesta fit cesser les récriminations. Ce n'était pas assez de ruiner les monuments antiques, il porta la main sur les pierres funéraires du couvent de San-Francesco, et on lit encore aujourd'hui, dans les chambranles de la porte d'entrée et sur les tables qui ornent le fond du tympan, les lettres des inscriptions des pierres tombales mises en œuvre dans la construction [1]. Les habitants de Fano, reconnaissant la nécessité d'un pont sur le Metauro, avaient déjà réuni les matériaux pour le construire; Sigismond ne se fit pas scrupule de s'en emparer. Enfin, beaucoup plus tard, quand il prit Nisitra, l'ancienne Sparte, et parcourut les Iles Grecques en vainqueur, il songeait encore à San-Francesco, et chargeait ses galères de marbres antiques et de matériaux précieux destinés à l'achèvement de son temple; aussi verrons-nous, en avançant dans notre étude, que certains bas-reliefs, très purs de forme, qui contenaient des inscriptions indéchiffrables, et qui ont exercé la sagacité des archéologues de tous les temps, ont été regardés par un certain nombre d'entre eux comme des œuvres antiques [2].

1. — L'historien de Rimini, Tonini, a publié la liste des tombes détruites en cette occasion; c'est un inventaire de 1362 qui lui était tombé sous la main aux archives.

2. — Dans toute l'Italie, à cette époque, il n'y a pas incompatibilité entre le goût le plus décidé pour les recherches des œuvres d'art, les travaux de l'esprit, la construction des monuments, et la destruction de ces restes de l'antiquité qu'on exalte sans cesse. Le cas de Sigismond n'est pas unique, c'est au contraire la loi commune. Le 1er juillet 1425, Martin V autorise Antonio Ricardi et Nicolo Bellini à prendre dans toutes les églises abandonnées les marbres et pierres nécessaires à la reconstruction du *Pavimento* du Latran. M. Muntz, dans les *Arts à la cour des Papes,* nous montre Nicolas V, ce fervent admirateur et propagateur des classiques grecs et latins, qui inaugurait le règne de la Renaissance, ruinant les édifices qu'avaient respectés les Barbares et que le moyen âge avait admirés. « Nicolas V, *fidèle à l'exemple de ses prédécesseurs,* dit M. Muntz, a mis plus d'une fois en coupe réglée les monuments antiques de Rome. On a de la peine, quelque sympathie qu'on éprouve pour lui, à l'absoudre du

On avait posé la première pierre en 1446; Sigismond voulut qu'on y pût célébrer la messe en novembre 1450, à l'occasion du jubilé. On arrêta donc la construction pour achever les chapelles et protéger l'édifice par une toiture provisoire assez ornée pour faire illusion; mais on laissa en suspens le gros œuvre, sans se soucier de dissimuler le caractère inachevé de la façade principale et des deux façades latérales[1]. Sigismond ne regardait cette suspension des travaux d'architecture que comme une nécessité momentanée; il était décidé à faire une inauguration solennelle; elle eut lieu, en effet, sous la présidence de Barthélemy Malatesta, l'évêque de Rimini. A cette occasion, Matteo da Pasti, le médailleur, qui était pensionnaire de Sigismond, et qui, de plus, jouait un rôle important dans la construction du temple, sculpta une médaille représentant sur la face le profil de Sigismond, avec la couronne de lauriers et l'inscription : « SIGISMUNDUS, PANDULFUS, MALATESTA. PAN F. » et au revers, le Temple, *tel qu'il devait être une fois achevé,* et la date de l'inauguration « PRÆCL. ARIMINI. TEMPLUM. AN. GRATIÆ. V. F.[2] M.CCCCL.

Le seigneur de Rimini, au lendemain de l'inauguration, devait poursuivre son œuvre; mais, s'il acheva l'ornementation des chapelles, il est probable que nous voyons aujourd'hui l'édifice extérieur tel qu'il le laissa lui-même en la dernière année de sa vie. Si les siècles ont ajouté quelque embellissement ou, au contraire, ont modifié malheureusement l'intérieur, il est certain que personne, depuis la mort de Sigismond et d'Isotta, ne s'avisa d'achever les façades exté-

reproche de vandalisme. Le pape qui commença la démolition de la primitive basilique du Vatican fut aussi celui qui causa le plus de ravages dans la région située entre le Célius et le Capitole. Il établit de véritables carrières de travertin ou de tuf dans le Colisée (en une seule année on en tira plus de 2,500 charretées), à S^a Mª Nuova (entre le temple de Vénus et Rome et la basilique de Constantin), au Forum, dans le grand cirque sur l'Aventin, etc., et ces dévastations n'éveillèrent pas en lui le moindre scrupule. »

Le Pogge et Flavio Biondo, l'auteur de *Roma instaurata,* eurent le courage de protester. Ce ne fut que plus tard, le 28 avril 1462, que Pie II promulgua la bulle relative à la conservation des monuments antiques. Elle est publiée dans les *Statua Almæ urbis Romæ.* Rome, 1580 (appendice, page 33; 1590, pp. 230, 231, et dans le *Codex Diplomaticus* du père Theiner, tome III, pp. 422, 423.

1. — « Ma essendo il divisamento andato a vuoto, prima per un giubileo che nel 1450 pubblicava Nicolas V (per la qual solennità volendo Gismondo a ogni modo aperto il Tempio) faceva che il lavoro venisse per allora sospeso contentendosi di solo farlo ricoprire del tetto, poi per le calamità sovraggiunte al detto principe che dopo avergli tolto il modo di ripor l'animo alla fabbrica, lo costringevano in fine anche ad uscire fuggitivo di Rimini e *endere la città ai Veneziani* ne veniva che l'edificio rimanesse in quello incompiuto in cui oggi lo vediamo. » *Opere volgari di Leon Battista Alberti,* dal Dott. Anicio. Bonucci. Tome IV. Firenze, 1849.

2. — Le V. F. doit s'interpréter ainsi : *Voto fecit.*

rieures. C'est ainsi que la médaille de Matteo, qui nous présente le monument dans son ensemble, constitue un document de la plus haute valeur, surtout si on le rapproche des lettres de l'Alberti que nous produirons.

L'INTÉRIEUR DU TEMPLE

En entrant dans le temple pour la première fois, l'impression est profonde : autant la façade était simple et grave, autant l'intérieur est riche et touffu ; cependant, comme dans toutes les conceptions de cette première partie de la Renaissance, l'ornementation est sagement répartie : elle n'est qu'une broderie de la masse, et les grandes lignes architecturales ne sont point dissimulées sous des additions parasites.

Le plan de l'édifice nous donne les divisions : une large nef sur laquelle s'ouvre, à droite et à gauche, une série de chapelles séparées par des murs de refend butés par de larges piliers recevant des arcs aigus ; chacune de ces chapelles est éclairée par deux fenêtres gothiques séparées par l'autel au centre. Le mur intérieur est celui du XIIIe siècle, les baies sont celles du temps, et, si l'Alberti a employé pour l'arc retombant sur les piliers massifs la forme aiguë, qui semble en désaccord avec ses piliers antiques, c'est que, soucieux de l'harmonie, il a voulu opérer la transition entre l'architecture de la Renaissance et la forme primitive de l'édifice, qu'il avait mission de respecter.

Les chapelles sont au nombre de huit : quatre de chaque côté. Deux d'entre elles, en face l'une de l'autre, destinées à recevoir des reliques, sont fermées par un mur qui monte de fond ; les autres sont séparées de la grande nef par des balustrades de marbre et de porphyre. De quelque côté qu'on porte les yeux, ils s'arrêtent sur une riche décoration pleine de symboles et d'allégories. Ici, les éléphants de marbre noir de l'écusson des Malatesta semblent courbés sous le poids des piliers massifs, noires cariatides qui donnent à l'architecture un aspect exotique. Là, dans la chapelle de Saint-Sigismond, le patron du seigneur de Rimini, le roi de Bourgogne, dans la niche où s'élève sa statue, repose sur deux éléphants symboliques ; aux balustrades, aux tympans, aux frises, aux arcs, aux clefs de voûtes, aux pierres tombales, au plafond, sur votre tête, au pavement, sous vos pieds, on a sculpté l'emblême des Malatesta, suspendu leur écusson ou gravé leurs devises : la Rose, les trois Têtes et les Dents de scie.

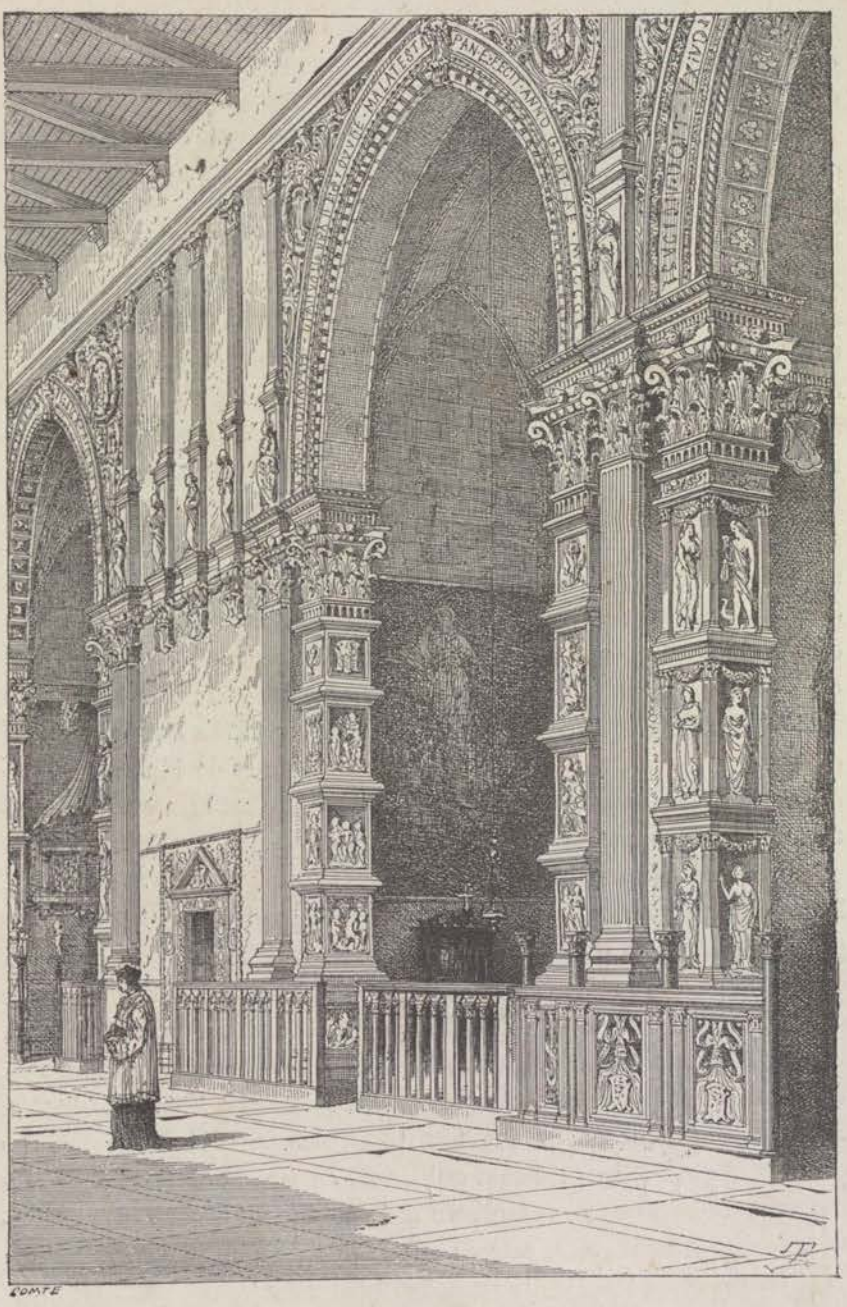


Fig. 97. — Intérieur du Temple de Rimini, d'après la photographie de Trevisani.

Tout parle du seigneur de Rimini; et tout, dans l'esprit et dans la forme, respire l'antiquité. On dirait que l'âme des choses antiques, l'esprit des Grecs, leurs mythes, leurs croyances et leur philosophie ont inspiré et dicté ces allégories et ces symboles.

Ce ne sont point des anges, mais des génies qui, se détachant sur ces fonds d'azur, célèbrent leurs concerts avec des instruments de forme antique. Voici la Force, la Prudence, la Science, la Musique, l'Astronomie, la Philosophie, les Arts, les sept Planètes, les signes du Zodiaque. Les artistes ont tiré des blocs de pentélique arrachés par le condottiere aux temples de la Grèce et aux basiliques de Ravenne tout un monde d'Éphèbes, de Génies et de Divinités païennes. Cinq cents écussons ou devises, cent bas-reliefs, trois sépulcres, vingt statues, toute une flore monumentale qui végète aux parois des parties supérieures, constituent un ensemble d'ornementation d'une parfaite unité malgré tant de richesses : et pas une seule fois, dans cette maison de Dieu élevée sous l'invocation de saint François, on ne retrouve le souvenir des choses saintes, le signe de Rédemption, les images sacrées ou les divins symboles. Le chiffre qui court dans ces enroulements, et qui, sculpté à jour, forme ces balustrades, est celui d'Isotta, enlacé au chiffre de Sigismond; dans ce saint Michel Archange qui terrasse le Dragon, je reconnais l'image de celle que les poètes ont chantée, et cette tête couronnée de lauriers qui se détache sur un fond d'or aux bases des piliers, c'est l'image que Matteo da Pasti et Pisanello ont reproduite tant de fois sur le bronze. Sigismond, vainqueur du roi d'Aragon, couronné par les Florentins, le *Poliorcetes et semper Invictus* des légendes de Pisano, n'est plus un homme au moment où il élève ce temple : dans les bas-reliefs du tombeau de ses aïeux, porté sur un char triomphal traîné par des captifs, il figure au milieu des dieux de l'Olympe; et plus loin, aux plis de la robe d'une des figures allégoriques qui représentent les Vertus dont il est orné, on lit cette légende païenne : *Jupiter, Apollo, Ariminæus.* L'encens de ses thuriféraires a troublé le cerveau du condottiere vainqueur; il sent qu'il devient un dieu, et le seul Immortel est absent de ce temple au fronton duquel Malatesta a cependant écrit son nom. Ce n'est pas Dieu qu'on adore ici, c'est Isotta; c'est pour elle que brûlent l'encens et la myrrhe[1].

1. — Cette impression de paganisme est l'impression dominante en entrant dans l'édifice. Tous ceux qui ont visité et décrit le temple l'ont ressentie vivement. Le pape Pie II, dans ses *Commentaires*, a écrit à ce sujet les lignes suivantes qui sont bien

LES SCULPTURES DES CHAPELLES

Quel est le sens caché de toutes ces allégories ? Quels artistes, vers 1450, c'est-à-dire au plus beau temps de l'art en Italie, ont pu sculpter ces statues, ces tombeaux, ces bas-reliefs, nouer capricieusement ces festons, suspendre ces guirlandes et combiner ces mille ingénieux entrelacs, ces armes et ces devises ? En entrant dans le temple, sans en connaître ni l'histoire ni l'origine, on sent que l'âme de Donatello et son esprit ont inspiré ces œuvres, à un certain caractère qui se traduit d'une façon très expressive par l'absence de relief dans les sculptures; on pense aussi à ces grands médailleurs du XVe siècle qui nous ont légué les images des hautes personnalités de leur temps. Est-ce une parenté mystérieuse qui rattache ces sculptures à celles de ces nobles artistes, les Pisanello, les Matteo, les Sperandeo ? L'esprit du temps, qui se reflète dans toutes les productions d'une même période et d'un même pays, suffit-il à imprimer ce cachet à tout cet ensemble ? Ou bien, vivant dans le même siècle, ayant puisé aux mêmes sources et influencés par les mêmes maîtres, ceux qui ont sculpté le marbre ont-ils contracté les mêmes habitudes de conception et les mêmes gestes ? Sommes-nous enfin en face d'œuvres sorties des mains de ces puissants artistes, la gloire de Florence et de Vérone, ou n'avons-nous devant les yeux que des œuvres de ce qu'on appelle, en art, l'*école* de ces grands artistes ?

L'Histoire ne peut pas nous répondre à ce sujet, et, si elle nous répond, c'est pour nous tromper; car le grand historien classique de l'art en Italie s'est trompé lui-même dans ses attributions, et il nous est facile de le prouver[1]. L'erreur partie d'en haut, tous ceux qui sont

caractéristiques et reflètent l'opinion du temps puisqu'elles datent de l'époque de la construction du temple : « Ædificavit tamen nobile templum Arimini in honorem divi Francisci, verum ita gentilibus operibus implevit, ut non tam christianorum quam infidelium dæmonis adorantium Templum esse videretur. » — *Pii secundi Comm., lib.* II, p. 92. Rome, 1592.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce passage, c'est que le pontife semble dire que l'impression naît des œuvres païennes dont il a rempli le temple, tandis que ce sont au contraire les artistes modernes, ses contemporains, dont l'âme, païenne quand ils tenaient le ciseau à la main, évoquait le monde des idoles dans la forme grecque dont ils étaient imbus alors. Nous maintenons, malgré l'opinion si souvent exprimée, qu'il n'y a pas un bas-relief d'origine antique dans le temple, non point comme matière, cela s'entend, mais comme exécution. Tout est du XVe siècle, à part les pierres tombales originaires.

1. — Voici les observations de Vasari. Nous les réfutons par des dates comme nous ré-

venus à Rimini après lui, allant puiser à la même source, ont consacré les mêmes inexactitudes. Recourir aux sources premières est

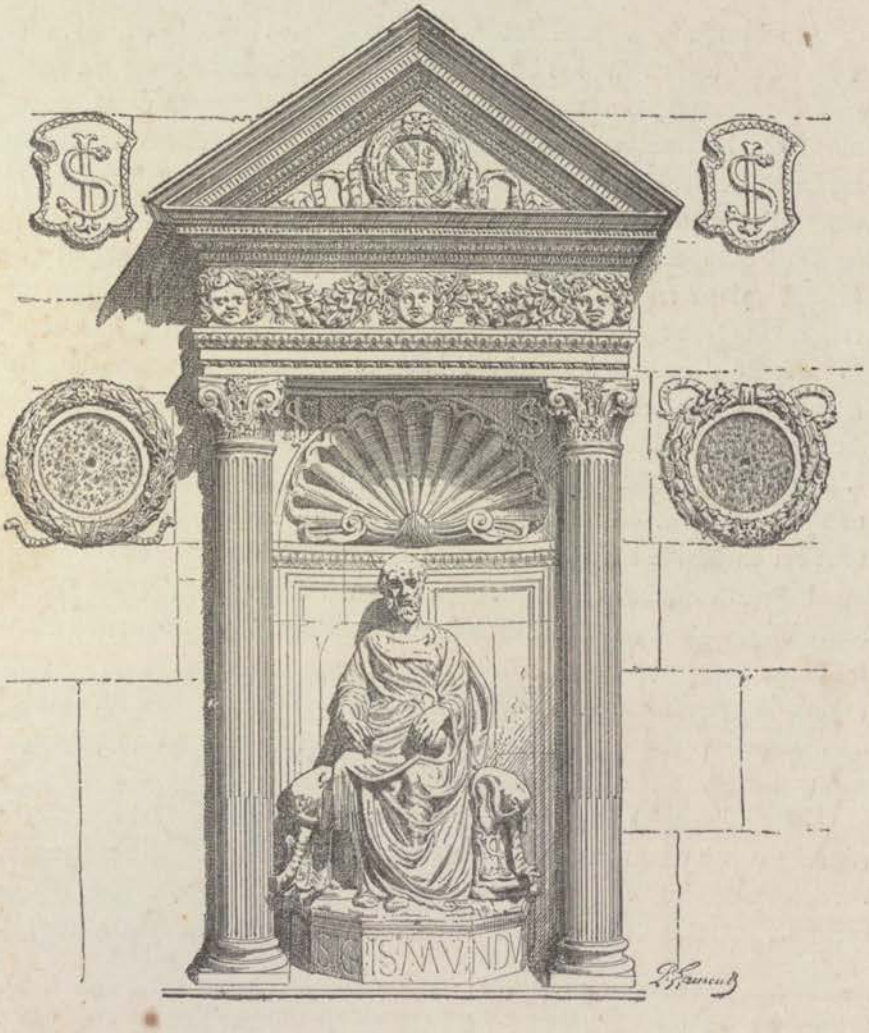


Fig. 98. — Chapelle de Saint Sigismond, Roi de Bourgogne.

impossible; quelque patientes que soient les recherches à Rimini ou ailleurs, on a perdu l'espoir de jamais retrouver ce *Livre de Raison*,

futerons aussi celles avancées par les autres écrivains qui nous semblent avoir été induits en erreurs par ces affirmations premières. Il sera nécessaire alors, ayant fait table rase, de prouver le bien fondé de nos attributions personnelles, ou d'établir le vraisemblable de nos conjectures quand nous n'aurons pas la preuve absolue de l'origine :

« Aveva a pena 15 anni Luca, quando insieme con altri giovani scultori fu con-

qui existait dans toutes les familles italiennes à cette époque, où l'on inscrivait chaque jour les dépenses, sans établir de chapitres spéciaux ni de divisions. Les Este, les Sforza, les Urbin, les Visconti, les Gonzague, Farnèse et Aragon ont leurs archives; les Malatesta ont perdu les leurs, dipersées au souffle des révolutions politiques. La *Gambalunghiana* de Rimini possède le *Codice Pandolfesco*, précieux recueil qui contient les éléments de leur histoire. Elle a des brefs de légitimation, des baux, des procurations, des mémoires et des livres d'entrées, des inventaires, des arrêts et des provisions, des donations

dotto in Arimini per fare alcune figure ed altri ornamenti di marmo à Sigismondo di Pandolfo Malatesta Signore di quella Città, il quale allora nella chiesa di san F°, faceva fare una capella e per la moglie sua, già morta, una sepoltura nella quale diede onorato saggio del saper suo Luca in alcuni bassi rilievi che ancora vi si veggiono; prima che fosse dagli operi di Santa Maria dei Fiori (1417) richiamato a Firenze. » Vasari, Vite.

Luca, né en 1399, a quinze ans en 1414; or, en 1414, *Sigismond n'est pas né* (1417); *son temple ne sera construit que trente-cinq ans plus tard;* et sa femme (*già morta,* en 1414, dit Vasari) *ne mourra que cinquante-six ans après* (1470).

Les autres sculpteurs ne seraient rien moins que Ghiberti, Simone Donatello, Pasquino da Montepulciano et Bernardo Cuiffagni. — Ghiberti, né en 1378 et mort en 1455, n'est venu à Rimini que cinquante-deux ans avant l'érection du temple, et cela d'après Vasari lui-même, qui avait raison, puisque les commentaires de l'artiste avancent le fait. De plus, ce qui dispense de toute autre preuve, Ghiberti est déjà mort quand on fond les bronzes qu'on lui attribue.

Simone Donatello, frère de Donatello, a fait une chapelle, dit le Vasari. — Or, Donatello n'a jamais eu de frère. On consultera à ce sujet l'ouvrage de *Hans Semper* (*Donatello et son École*), où sont publiées les pièces de l'état civil de Donatello.

Pasquino da Montepulciano serait un collaborateur possible, au moins par les dates, car un document trouvé par Milanesi, à Prato, nous prouve qu'un sculpteur, avec lequel il travaillait dans la région, à Urbin, en 1450 (Maso de Bertholommeo dit Masaccio), a été appelé par Sigismond à Rimini, mais nous n'avons trouvé son nom nulle part.

Pier Bernardo Cuiffagni, cité aussi par Vasari, a vraiment travaillé à Rimini (1381-1456), quoiqu'il soit mort avant l'achèvement de la décoration.

Voyons les autres écrivains. — Tous ceux qui viennent, depuis le XVIe siècle jusqu'au XVIIIe, copient Vasari; et c'est naturel. Cicognara, dans son *Histoire de la sculpture,* veut que Pisanello ait été l'un des sculpteurs du temple. — Or, il est mort à Rome en 1451. (Voir la lettre de Carlo di Medici à Giovanni di Medici. — (Gaye, Carteggio.) — Et ce n'est qu'en 1454 qu'on décore la chapelle que Cicognara lui attribue.

Perkins, dans ses *Toscans scultors,* voudrait donner l'œuvre la plus importante à Benedetto da Majano (1442-1492). — C'est impossible, *il a huit ans le jour de l'inauguration de l'édifice.*

D'Agincourt, Algarotti, Giovanni Battista Costa, Luigi Nardi ont copié aussi Vasari, et le regretté Tonini, dans son guide *la Cité de Rimini* (même dans l'édition corrigée manuscrite aux mains de son fils), ne se préoccupe pas spécialement des attributions, et s'en remet aux attributions de Vasari. Disons cependant qu'il a pressenti la vérité et connu la lettre de l'Alberti, datée de Rome 1454 et adressée à Matteo da Pasti.

Il ne reste donc que des ruines au point de vue des attributions. — Nous essaierons de réédifier.

entre vifs, et les testaments qui, autrefois déposés chez les notaires du seigneur, sont venus prendre place dans les archives plus récemment fondées. Mais, quand il s'agit de déterminer d'une façon exacte quels furent, à Rimini, les collaborateurs de Léon-Battista Alberti, on ne peut citer, ni à la Gambalunghiana, ni dans un dépôt quelconque des Romagnes, Cesena, Fano ou Pesaro, ou dans les Marches, une lettre, un traité, une convention qui précise le fait et mentionne le nom de l'artiste. Si, cependant : pour être minutieusement exact, disons qu'on connaît un traité avec l'entrepreneur de Vérone chargé de fournir les marbres pour les balustrades qui règnent au-devant des chapelles. Le marbrier s'appelle Marangoni ; il habite Vérone, et celui qui traite comme entrepreneur au nom de Sigismond Malatesta, c'est *Antonio de Bastia*, c'est-à-dire le frère de Matteo da Pasti, le médailleur[1]. C'est une lueur à cause du nom de Matteo, mais que cette lueur est faible ! D'autre part, on a trouvé une lettre de l'architecte, lettre devenue classique et qui se rapporte à la voûte du temple ; mais c'est à peu près tout ce qu'on connaît comme pièce justificative : pour le reste, il faut s'en rapporter à Vasari et à des monographies très sommaires, dont les auteurs se sont inspirés de l'œuvre de Vasari, et ne nous apportent pas une notion nouvelle[2].

Il y a là un mystère certainement, et ce mystère, quelques lignes du *Sito Riminese*[3] suffiront pour le dissiper : « En 1527, la plèbe, amoureuse du changement, pour montrer son allégresse au moment où elle venait de chasser les seigneurs de Rimini, résolut, dans un accès d'effervescence et de fureur, de détruire le somptueux édifice qu'ils avaient élevé, le beau temple qu'on appelle aujourd'hui San-Francesco. La noblesse s'y opposa ; mais cependant, dans le premier mouvement, on vit la foule, armée de masses de fer, se porter vers l'église et briser les grandes conques de marbre reposant sur des têtes d'éléphant à droite et à gauche de la porte principale du temple. En même temps, animé de la même fureur, le peuple courut aux archives et à la chancellerie : il en tira les livres, les registres, toutes les écritures, *et les brûla sur la place de la Fontaine*. On arracha à la fureur populaire un certain nombre de ces documents, qu'on recueillit sous bonne garde, dans deux chambres du monastère de San-Francesco ;

1. — Voir le Document aux *Notes, Commentaires et Documents*.

2. — Léon Battista. *Opere Volgari*. (Voir la lettre aux documents relatifs au temple.)

3. — *Sito Riminese, Raffaeli Adimari* (livre II, page 60, édition de Brescia, 1616. Giovanni Battista et Antonio Bozzoli).

mais, plus tard, quelques religieux, avides de voir ce que recélaient ces documents, s'introduisirent par la toiture et enlevèrent nombre de registres, qu'on vit bientôt circuler de main en main dans la cité. Lorsque le moment vint de mettre ces papiers en ordre, on s'aperçut

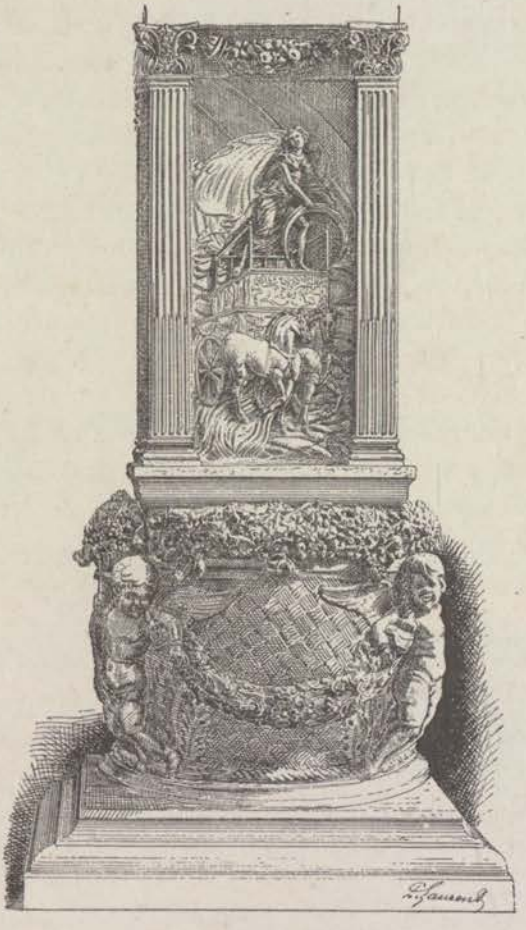


Fig. 99. — Diane. — Chapelle n° 6 du Plan (Saint-Sacrement), par Agostino di Duccio.

qu'il n'en restait qu'une bien faible partie, qu'on confia aux révérends pères. A l'avènement du Pape Clément VII, le Saint-Père, ayant eu connaissance du fait, les fit enlever; on en *remplit deux sacs, qu'on transporta à Rome*. C'est ainsi que notre cité fut privée de nombre de documents importants[1]. »

1. — Alessandro da Rimini, procurateur des Frères Mineurs Conventuels de San Francesco, qui vivait en cette année 1528, fait un extrait de quelques-uns des docu-

Rafaelle Adimari a dit vrai; nous pouvons toucher du doigt, encore aujourd'hui les traces de l'effraction commise à la porte du temple, où les tenons de bronze qui retenaient les éléphants se voient encore dans la pierre brisée par le peuple en fureur; et depuis, au Vatican, nous avons pu compulser les *deux sacs de papiers* transportés par le légat en 1528. Le même jour a vu disparaître et les archives et les belles grilles de bronze qui fermaient les deux chapelles à l'entrée[1], et deux des quatre guirlandes de fruits de bronze qui, pressées sous les piliers, semblaient sortir des paniers de marbre où l'on a entassé la vendange. Mais, même au Vatican, à part la poésie bizarre que nous avons citée au chapitre relatif aux amours de Sigismond, on ne trouvera aucune pièce, aucun document qui puisse faire jaillir la lumière sur l'origine des sculptures de San Francesco. Si l'historien veut avoir la clef de cette énigme, il doit commencer, par toute l'Italie, un long pèlerinage qui aura pour objet la visite de toutes les archives de l'État.

Ce serait imprudent sans doute d'affirmer qu'en quelque coin ignoré de l'Italie, dans une collection de documents encore inexplorés, il ne puisse exister quelque précieuse épave de cette révolution de 1527, qui nous livrerait le secret du Temple : mais ce que nous pouvons dire avec quelque certitude, c'est que depuis Venise jusqu'à

ments transportés à Rome, et, pour donner plus de solennité à son assertion, il fait certifier en bas du document, par deux notaires, que son extrait est conforme aux originaux qu'on vient d'envoyer au Vatican.

Battaglini, dans sa *Vita di Sigismondo Malatesta*, s'exprime en ces termes après avoir cité les séries des documents : « Tali per verità furono le scritture che al pontefice Clemente VII piacque di richiamare negli archivi di Roma, dopo cacciati della città nostra i Malatesti. »

A Pesaro, certains papiers ont eu un sort analogue; cette fois ce n'est plus le peuple qui disperse les archives, mais les Malatesta eux-mêmes, seigneurs de Pesaro, qui les livrent aux flammes, afin qu'on ne puisse jamais leur contester les biens qu'ils viennent de s'approprier.

Voici le passage que je copie à *l'Oliveriana de Pesaro*, dans un manuscrit provenant de l'*Archivio capitolare, Mémoires della Badia de San Tommaso in Foglia* : « Cum hoc sit quod sint plures, et plures anni proxime elapsi quod magnifice Domini de Malatestis de Pesaro fecerunt appropriari res et bona quæcumque existentia seu existentes in comitatu et diœcesi civitatis Pesauri emphyteoticas et emphyteotica omnium Ecclesiam comitatus et Diœcesis dictæ civitatis Pesauri occasione cujus dones privilegii dictis magnifici Dominis ancessi a sede apostolica, propter quem præfati Domini fecerunt produci omnes libros censuales et omnia instrumenta continentes et continentia omnes res emphyteoticas omnium prædictarum ecclesiarum et ipsos et ipsa comburi fecerunt in dicta civitate publice, ut unquam tempore resuscitari non possent, inter quos libros et instrumenta certi libri censuales et instrumenta emphyteotica dicti Monasterii. »

1. — C'est un fait nouveau que l'existence des grilles de bronze à jour fermant la chapelle de Saint-Sigismond dans le temple. Elles n'existent plus aujourd'hui, mais si

Naples, dans aucun dépôt d'État, nous n'avons constaté la présence de ces papiers privés des Malatesta. Partout, sans doute, on a la trace de leurs relations avec les puissances d'alors; à Venise, à Modène, à Ferrare, à Milan, à Bologne, à Florence, à Sienne, à Pérouse, à Rome et à Naples, on les voit correspondre avec les États ou avec les souverains, échangeant de fréquents rapports sur la politique extérieure et entretenant des relations courtoises avec les différentes cours d'Italie. Fano, Rimini, Cesena et Pesaro renferment aussi quelques documents de leur vie civile et administrative : mais les réponses à ces communications diverses, de nature politique, qui ont constitué autrefois les archives de Rimini, n'existent plus. C'est le hasard seul qui seconde ceux qui cherchent avec passion, et non plus une stratégie logique et régulière qui amènera la découverte des documents qui nous intéressent, si toutefois ces documents existent encore. Sans le secours de ces registres, de ces lettres et de ces comptes, on devra se résoudre à ignorer les origines certaines des œuvres d'art qui décorent le monument, par cette raison capitale qu'aucune d'elles ne porte inscrit, d'une façon irréfutable, le cachet personnel d'un des grands maîtres du XVe siècle, mais affecte seulement ces airs de famille qui caractérisent les œuvres d'une même école.

Peu importe aux lecteurs la lenteur des moyens employés pour

on regarde attentivement, on trouve la trace des gonds qui les retenaient; et, dans la chapelle des *Antenati* qui lui fait pendant, on les a rétablies lors d'une récente restauration.

Voici le passage du journal *inédit* d'un sculpteur du XVe siècle qui mentionne l'exécution de ce travail qui lui avait été commandé par le seigneur de Rimini :

« Richordo che oggi questo di 12 de settembre MCCCCLII io Maso di Bartholommeo e tolto a fare dal S. M. Gismondo Signore di Rimino uno *usco* che chiude una chapella el quale usco debbo fare d'Ottone chon certi stipiti pur di bronzo che sono larghi br. 2 1/3 et alti br. 2 1/7 e debbono pesare libr... 500 o meno : fecine el merchato co Matteo de Pasti de Verona, compagno del detto signore. E debbami dare a tutte mie spese di bronzo e d'ogni altra chosa in tutto fiorini ottanta d'oro di camera. »

J'abrège l'extrait, tiré d'un manuscrit inédit de la Bibliothèque nationale de Florence, intitulé : *Libro di Conti e Ricordi di Tommaso detto Masaccio di Bartolomeo scultore Fiorentino dal 1449 al 1455.* — Codicetto Cartaceo in forma di Vacchetta. — M. ss. Palatini-Provenienza Baldovinetti, codice N° 70.

C'est M. Milanesi qui nous a obligeamment permis de prendre copie de ce livre de souvenirs de ce Masaccio qui nous était absolument inconnu. C'est à cet artiste qu'on doit la belle porte de San Domenico d'Urbino à l'angle du palais ducal. Pendant ces six années il note nombre de travaux importants qui nous montrent quelle légion de talents inconnus et de personnalités anonymes oubliées par le Vasari restent encore à découvrir. Nous reviendrons sur ce sujet, car ces grilles ont leur histoire. Remarquons que le nom de Matteo da Pasti, le médailleur « compagno » de Sigismond, est inséparable de toute convention faite pour ces travaux. Voici trois autorités distinctes qui, toutes, nous confirment le fait. Le grand artiste était le Proto-Maëstro du temple de Rimini, fait nouveau, très intéressant à enregistrer.

arriver à la découverte de la vérité; il doit ignorer les déceptions, les enthousiasmes, les péripéties heureuses ou pleines de découragement de cette chasse aux documents qui va durer plusieurs années. Le résultat seul le touche; l'un des plus beaux monuments de l'Italie avait perdu son état civil, un heureux hasard permet de lui rendre ses titres. Puisqu'on a contesté ici les assertions des plus grands historiens d'art, celui qui lit a le droit de demander la preuve des assertions nouvelles; et cette preuve, il faudra la lui donner pleine et entière en lui livrant les documents eux-mêmes.

Il existe deux sortes de documents en matière d'attributions d'œuvres d'art : les preuves écrites et les preuves archéologiques tirées de la comparaison des monuments. Partout où, dans la recherche de la vérité, nous ne donnerons pas de preuves écrites, nous donnerons des preuves plastiques, tirées des comparaisons avec d'autres monuments. On ne s'étonnera pas de nous voir passer du Nord au Sud de l'Italie pour les apporter à Rimini, en face des œuvres auxquelles il faut définitivement assigner une origine[1].

1. — Nous avons déjà dit que c'est à Sienne que nous devions trouver la solution d'un problème qui nous a échappé pendant des années. Rappelons que Sigismond, engagé par la République comme condottiere, a voulu la trahir. Il est dénoncé, on l'espionne, on saisit sa correspondance, où, pêle-mêle, on trouve des lettres de son amante, des demandes de secours de poètes faméliques, des affaires d'État et des affaires privées, et, au milieu de tout cela, quelques lettres du proto maëstro du temple qui le tient au courant des travaux.

Ce proto maëstro n'est autre que Matteo da Pasti, ce qui prend une importance capitale pour nous. Un seul nom, cité dans ces lettres, nous ouvre alors des horizons et confirme des suppositions, changeant une simple hypothèse en une certitude absolue. Il ne s'ensuit pas de là que les archives privées de Sigismond Malatesta soient reconstituées, mais le comble du bonheur, en cette circonstance, c'est que le fait de la séquestration de la correspondance se passe en 1454, alors justement qu'on travaille au temple. M. Milanesi connaissait le dossier (*Lettere à diversi personnagi*) des archives de Sienne, qui a été pour nous le guide dans ce dédale; et chaque fois que nous venions lui confier nos déceptions ou les petits bonheurs de nos rencontres, il nous répétait : « Allez à Sienne, j'ai une vague idée d'avoir vu là le nom de Sigismond à côté de celui d'artistes de son temps. » Et tous ces noms défigurés, ces prénoms familièrement cités, qui n'avaient nulle signification pour ceux qui avaient pu lire avant nous la correspondance séquestrée, sans être hantés comme nous par le souvenir de Rimini, prenaient une tout autre valeur pour un écrivain qui pâlissait depuis deux ans sur ce mystère des origines du temple, et avait vécu dans l'intimité des choses de Rimini. *Miser Batista* devenait Léon Battista Alberti, *Mathæus Servulus* voulait dire Matteo da Pasti, *Agostino* tout court signifiait Agostino di Duccio, etc., etc. Il fallait avoir la clef de ces lettres familières, et nous l'avions par nos travaux préparatoires. L'honorable M. Banchi, directeur des archives de Sienne, a été témoin de notre enthousiasme quand il nous a mis en présence de cette série, et, mieux que personne, il a compris que l'étude préparatoire du temple donnait la clé de ces énigmes.

LES CHAPELLES

Nous sommes entrés dans le Temple par la porte principale; à droite contre la muraille, engagé dans le mur, nous trouvons un monument d'une forme noble et simple tout architecturale; arrêtons-nous un instant.

Ici repose Sigismond, fils de Pandolphe, notre héros. (*Voir le dessin page 272.*)

S. V. M. SIGISMUNDUS. MALATESTA. E. SANGUINE. GENTIS.
PANDULFUS. GENITOR, PATRIA, FLAMINIA. EST.
VITAM. OBIIT. VII. IO. OCTOB. ŒTATIS. SUE ANNO. I ET L MENS. III.
D. XX. ET. MCCCCLXVIII.

Le seigneur de Rimini avait construit son tombeau de son vivant, et, en demandant le dessin à l'Alberti, il avait voulu que les traits du grand architecte fussent reproduits en face des siens propres, au-dessus du monument funéraire. Si on n'avait point ce témoignage d'authenticité de l'œuvre, on reconnaîtrait la signature du maître dans les palmettes de la frise[1]. La forme est grave et austère et fait un contraste avec le splendide sarcophage que le seigneur de Rimini dédiera plus loin à ses aïeux. Les deux médaillons ne font que reproduire des images connues, toutes deux dues à Matteo da Pasti.

A gauche de la porte une pierre tombale encastrée dans la muraille porte l'effigie d'un archevêque étendu sur un lit funèbre; c'est celle du cardinal Lodovico Bonetto d'Agrigente, du titre de Santa-Maria in Trastevere, évêque de Tarente. Il mourut dans le couvent de San Francesco le 13 décembre 1413; il avait suivi dans l'exil le Pontife Grégoire XII, qui était venu chercher un asile à Rimini. C'est de là que Carlo Malatesta, l'oncle de Sigismond, porta au Vatican la renonciation de Grégoire au siège pontifical lorsqu'il voulut mettre fin au schisme. L'inscription de la pierre tombale en caractères

1. — Il est très regrettable que le tambour de bois dont on a enveloppé la porte à l'extérieur, en débordant sur la sculpture, cache complètement le médaillon de l'Alberti. Ce n'est qu'après avoir lu dans plusieurs descriptions que ce médaillon existait que nous avons pu constater sa présence en montant jusque-là à l'aide d'une échelle. Dans plusieurs visites successives à Rimini, cette intéressante partie du monument nous avait échappé. Une représentation authentique, grandeur nature, des traits de l'Alberti est un document précieux dont il faut avoir plus de souci. — Nous avons rejeté la reproduction du tombeau au chapitre intitulé *les Tombeaux* (fig. 146, page 272).

gothiques fait allusion à la fidélité de l'évêque à l'égard du Saint-Père [1].

La chapelle la plus ancienne, la première à droite dans la nef (N° 2 du plan), est dédiée à saint Sigismond. Malatesta avait pris pour patron le roi de Bourgogne, et, quoique un souverain pontife l'ait accusé d'hérésie, il avait pour le saint un culte particulier. Il en donna la preuve en deux circonstances différentes. En 1447, il demanda à l'Alberti un dessin d'ornementation pour la chapelle qu'il lui consacrait; celui-ci plaça la statue de saint Sigismond assis sur les deux éléphants de l'écusson du donataire, dans une niche qui occupe le dessus de l'autel, avec deux anges en plein relief agenouillés de chaque côté. Une grande inscription court dans la frise [2], ornée de rinceaux élégants, et, sur les murs latéraux de chaque côté, deux grandes figures ailées, exécutées avec un très léger relief, dans ce genre de sculpture qui rappelle les *graffiti* (égratignés), relèvent des courtines dont un ange placé à la partie supérieure, tient le lambrequin. La partie de gauche, qui est la plus belle, correspond au mur de la chapelle voisine où sont les reliques, et cette disposition de l'ornementation est dictée par la nécessité de laisser voir le sanctuaire à travers les barreaux de fer d'une grille sur laquelle les anges semblent relever les voiles.

L'œuvre est d'une grâce et d'une noblesse parfaite, et, en face d'elle, on pense à Donatello. Aucun renseignement tiré, soit des historiens, soit des guides anciens, soit enfin des rares documents du temps qui nous restent, ne peut nous servir à déterminer quel est l'auteur de ces belles œuvres. C'est donc à la connaissance du style et du caractère et à la comparaison avec les monuments que nous devons demander une certitude que nous ne pourrons faire partager au lecteur qu'en lui permettant de faire à son tour le rapprochement qui nous a si vivement frappé. Une comparaison attentive de ces

1. — HIC-AVIMO NOVI BI B; ANIMO, MORIB; SENSU VIRTUTE, SENECTU
CONSILIOQ; POTENS LODOVICUS STIRPE BONETO
AGRIGENTINA SICULE TELLURIS UT IPSE
INGENIO CLARUS SIC DIGNITATE SERENUS
PANORMITANUS ET POST PISANUS ET ILLI.
CARDINE CUM SACRA FAMAM NOMENQ; TARENTUM
PREBUIT ECCLESIA P. MILLE PERICULA PAPA
GREGORIO SUB VERA TENEUS FUIT USQ. SECUTUS.

2. — SANCTÆ DICATA TIBI HÆC ÆDES ET CONDITA SOLI
SIGISMUNDO PIIS ADDITI CŒLITIBUS
QUIQUE TECUM SERVAT NOMEN MALATESTA SUPERBAM
PATER NAMQUE TIBI MARMORE STRAXIT OPUS.

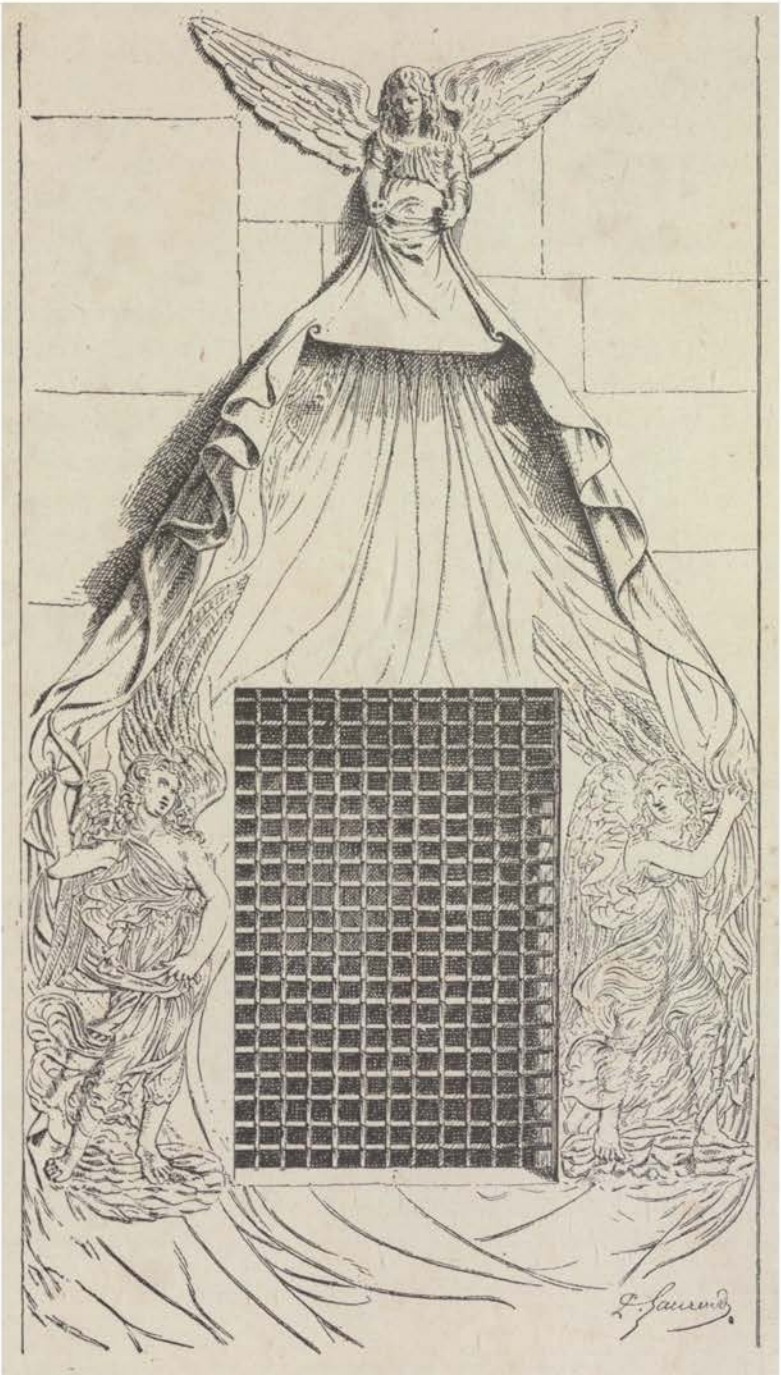


Fig. 100. — Chapelle Saint-Sigismond (nº 2 du plan). — Anges en *stiacciato*, par Agostino di Duccio.

sculptures avec celles de la façade de San Bernardino de Pérouse, et le nom d'Agostino trouvé dans un document relatif au temple, égaré dans les archives de Sienne, nous ont fixé dans cette idée qu'il faut définitivement attribuer cette partie de l'œuvre à Agostino di Duccio, sculpteur florentin, né en 1418 et mort après 1490. Cet artiste, ainsi que nous le prouverons, a joué le rôle le plus considérable dans la décoration de San-Francesco[1].

C'est dans la décoration des piliers carrés qui séparent les chapelles que l'architecte a déployé la plus grande richesse ; ils reposent sur deux éléphants de marbre noir, et, dans toute leur hauteur jusqu'au chapiteau qui les couronne, ils sont divisés en compartiments décorés de bas-reliefs. Cette disposition, répétée dans tout l'édifice, constitue dans le Temple des Malatesta un ensemble de sculpture très important. Les six premiers de ces bas-reliefs dans la chapelle de Saint-Sigismond représentent les Vertus théologales et cardinales, et sont exécutées d'un ciseau lourd et sans grâce, comme l'est d'ailleurs la statue de Sigismond. Vasari les a attribués, ainsi que la statue, au vieux Pier Bernardo Ciuffagni ; et nous n'hésitons pas à les lui laisser. Il était en effet à Rimini à cette époque, et, en 1450, il allait faire aussi le tombeau d'Isotta. L'œuvre est très faible, et ne vaut que par l'architecture qui l'encadre[2]. La chapelle de Sigismond, qu'on a un peu défigurée au XVIe siècle en rapportant un autel qui cache la base de la statue du saint, était fermée par une superbe grille de bronze à mi-hauteur exécutée par un artiste nommé *Maso di Bartolommeo,* di Masaccio. Nous avons donné le document du temps qui constate la commande faite par Sigismond et, si nous ne la trouvons point en place aujourd'hui, c'est qu'elle a disparu sans doute dans la

1. — Voici, à ce sujet, l'avis de Perkins dans ses *Toscans Scultors* : « Les anges qui ouvrent le judas semblent être de Donatello; c'est l'exagération du genre *stiacciato,* qui, faisant à peine saillie, arrive à modeler par des gradations presque insensibles et semble plutôt dessiné sur le marbre que sculpté. Donatello surpassa en ce genre de travail tous les sculpteurs. Ses illustres contemporains, les médailleurs Pisanello, Matteo da Pasti et Sperandeo, firent l'usage le plus habile de ce procédé, mais ils ne l'employèrent jamais pour des têtes de grandeur naturelle. » Il faut laisser au genre son vrai nom ; c'est bien là le *stiacciato* (*écrasé*). Si Perkins reconnaît là le Donatello, c'est que tout le temple fait penser au grand maître, et la plupart des artistes qui y ont travaillé sont ses élèves. Le doute sur l'attribution n'est plus permis depuis que nous avons trouvé le nom d'*Agostino* dans le document de Sienne; mais, ne l'eussions-nous pas trouvé, notre certitude était complète par la comparaison avec San Bernardino de Pérouse; notre avis sera partagé par tons ceux qui feront le rapprochement avec les sculptures de Pérouse.

2. — Sur la personnalité de Ciuffagni, on peut consulter la note relative au sculpteur. (*Notes, Commentaires et Documents.*)

tourmente qui a emporté les archives de Rimini, lors de l'expulsion du dernier Pandolphe au commencement du XVIe siècle [1].

Le sanctuaire qui suit (N° 4 du plan) est fermé par un mur qui monte de fond jusqu'au haut de l'édifice. Il contenait autrefois de précieuses reliques rapportées de Morée et de Jérusalem. La porte qui y donne accès est exquise de forme, de proportion et d'exécution dans le détail. De petits bas-reliefs qui forment chambranle représentent les prophètes, et le médaillon central, au-dessous de l'écusson du fronton, est une allégorie de la Force. Une série d'écussons forme tout autour un double cadre encore enfermé dans un troisième cadre à dents de scie, qui rappelle la *Sega* des Malatesta.

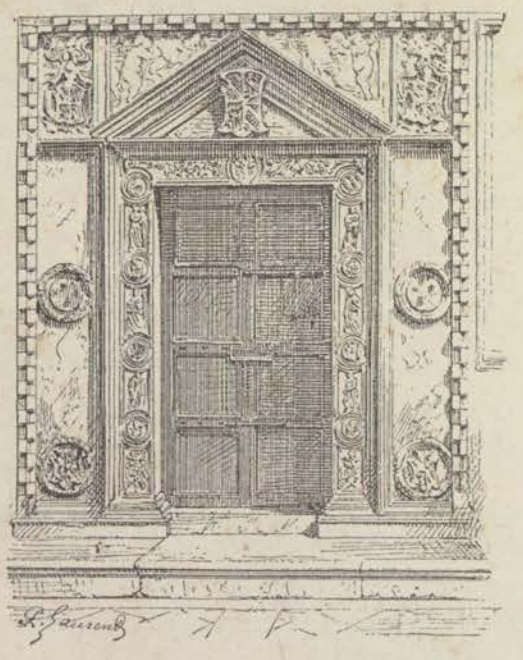


Fig. 101. — Porte de la Chapelle des Reliques (n° 4).

Deux petits génies montés sur des Dauphins occupent les deux triangles laissés vides par l'équerre du fronton, et complètent une ornementation aussi élégante qu'elle est sobre et distinguée. La signature de cette œuvre, nous la lisons dans le médaillon de la Force, assise sur deux éléphants et brisant une colonne; ceux auxquels la numismatique du XVe siècle italien est familière reconnaîtront là Matteo da Pasti. C'est sous sa direction que cet ensemble charmant, dessiné dans ses lignes architecturales par l'Alberti, a été exécuté par quelque *Tagliapietra* anonyme qui ne jouait là qu'un rôle secondaire.

L'intérieur de ce sanctuaire ou *chapelle des reliques*, aujourd'hui

1. — Voir plus haut, aux notes, le passage du journal *inédit* du sculpteur Maso di Bartolommeo qui prouve cette assertion toute nouvelle; on n'avait pas pris garde jusqu'ici à la trace de gonds qui existent encore dans les murs.

vide[1], nous réserve une surprise. Au-dessus de la porte même, dans une fresque qui occupe toute la largeur de l'enceinte, Sigismond est représenté, grandeur nature, agenouillé aux pieds de saint Sigismond. Le condottiere est de profil, le front nu, à ses pieds sont couchés ses deux lévriers[2]. La décoration du fond est toute architecturale, elle consiste en deux chapiteaux réunis par une guirlande; mais à droite de la composition, dans un panneau laissé vide, le peintre a reproduit avec complaisance la *Rocca Malatestiana* dont son fondateur était fier. Très bien exécutée, avec plus de détails que n'en comporte la fresque, cette représentation d'un monument important de Rimini, aujourd'hui scandaleusement démantelé par ceux qui avaient mission de protéger les édifices, constitue, avec la médaille de Matteo, un précieux document archéologique. (*Voir le dessin, page* 75.)

Au-dessous de la fresque on lit :

SANCTUS SIGISMUNDUS PANDULPHUS, MALATESTA. PAN. F.
PETRI DI BURGO OPUS MCCCCLI.

Nous sommes donc en face d'une œuvre de Pierro della Francesca[3], excutée en 1451 d'après nature; malheureusement la fresque a été restaurée, et elle a perdu, avec la délicatesse des modelés, la saveur des choses du temps et le caractère précieux d'une œuvre due à un tel pinceau. Nous en avons cependant un souvenir exact. En mil sept cent quatre-vingt-cinq, François Rosaspina[4] l'a gravée à l'eau-forte, et nous en avons reproduit ici le fac-similé qui présente cet

1. — On conserve à l'Archivio Capitolare de Rimini un inventaire (imprimé en 1656) de toutes les reliques qu'on adorait encore à cette époque dans la chapelle, mais l'inventaire ne fait nulle mention de celles données par Sigismond ou rapportées par lui de Morée; les plus anciennes datent de la fin du XIVe et du commencement du XVe siècle. L'obligeant recteur du séminaire de Rimini, chanoine Gaetano Nicolini, a bien voulu rechercher pour nous les origines des reliques; aucune de celles qui existent aujourd'hui ne semble provenir de Sigismond.

2. — Les chiens lévriers et les *braques* jouent un grand rôle à cette époque; nous avons trouvé nombre de lettres échangées entre ces petits souverains; ils se demandent mutuellement des produits de telle ou telle race très prisée alors. Les Médicis, à plusieurs reprises, demandent aux Malatesta de leur envoyer des chiens de leur chenil.

3. — Pierro della Francesca, né à Borgo San Sepolcro, en 1415; il vivait encore en 1494.

4. — Rosaspina Francesco, graveur, résidait habituellement à Rome. Il est né à Monte Scudolo, près Rimini, et est mort à Bologne à la fin du siècle dernier, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. L'eau-forte a été exécutée pour l'ouvrage *Basini Parmensis poetæ opera præstentiora*, édité alors à Rimini.

intérêt d'avoir été exécuté avant la restauration de la fresque par Capizucchi en 1820[1].

La chapelle suivante (N 6 du plan) a été dédiée, en 1450, à saint Michel-Archange par Isotta elle-même; c'est elle qui en a fait les frais, et c'est là que s'élève son tombeau, en forme de sarcophage reposant sur deux éléphants qui tiennent l'écusson des Malatesta et

Fig. 102 et 103. — Bas-reliefs de la Chapelle de Saint-Michel-Archange (n° 6 du plan).

se détachent sur une draperie azur semée d'or, couronnée par le cimier et la trompe, ornée de rubans à la devise : « *Tempus loquendi Tempus tacendi* », spéciale à Sigismond. Sur le sarcophage même, deux anges sculptés portent un cartouche, avec l'inscription : « *D. Isottæ. Arimini. B. M. sacrum M.CCCCL* »[2]. (Voir la gravure, page 145.)

1. — Nous avons prié l'honorable chanoine Gaetano Nicolini, recteur du séminaire de Rimini, de rechercher dans l'Archivio Capitolare de San Francesco, les traces des dépenses faites pour les restaurations de cette fresque. Il n'existe rien qui soit antérieur à l'année 1820, et c'est bien à Capizucchi qu'incombe la responsabilité d'une restauration qui n'est pas *opera di misericordia*, selon l'expression de notre obligeant correspondant.

2. — Le D. a été interprété *Divæ* ou *Dominæ*. Mazuchelli gourmande ceux qui ont reproché à Sigismond de l'avoir divinisée et veut qu'on lise *Dominæ*; nous n'avons

Isotta, du vivant même de Polixène Sforza, la femme de Sigismond, voyait préparer son tombeau dans le temple des Malatesta, avec l'écusson de famille, les armes et les devises, et alors que la première épouse, déjà morte, n'avait pas de monument, et que celle qui allait la suivre dans la tombe reposerait aussi dans quelque obscur caveau dont on a peine à retrouver la trace, Sigismond ne craignait pas de dédier une chapelle tout entière et un riche tombeau à celle qui n'était encore que sa maîtresse.

Fig. 104. — Bas-relief de la Chapelle de Saint-Michel-Archange (n° 6 du plan).

Sur l'autel de la chapelle d'Isotta, dans un de ces *Tabernacoli* dans le goût du temps, dont Donatello a dessiné l'admirable type à Or San-Michele de Florence, s'élève la statue de saint Michel-Archange, aux ailes dorées, sous les traits d'Isotta, détestable statue due à Pier Bernardo Ciuffagni, qui fait un vif contraste avec les charmantes compositions sur fonds azur dont sont décorés les piliers. Tous ceux qui ont vu ces jolis groupes d'anges et de chérubins ont porté leur pensée sur les musiciens de la tribune du dôme à Florence, aujourd'hui au Bargello, et ont prononcé le nom de Luca della Robbia. Les compositions sont au nombre de dix-huit, toutes plus aimables les unes que les autres. Ce sont de petits musiciens drapés, plus courts et plus rassemblés que ceux de Donatello et de Luca, mais certainement inspirés par tous les deux. Les uns pincent de la guitare, les autres dansent en frappant leurs tambourins et leurs cymbales ; ils agitent des crotales, soufflent dans des instruments à vent, trompettes et flûtes à deux voix. Ceux des parties supérieures, les plus près des chapiteaux, jouent avec les emblèmes d'Isotta, la rose de sa médaille et les *imprese* de Sigismond.

Parmi les documents, rien ne vient nous révéler le nom de l'artiste

pas d'objection à *Divæ;* le mot est en situation pour l'époque; aujourd'hui encore on dit une *Diva* d'une cantatrice qui nous charme; l'Arétin est *Divus* et *Unicus,* l'Isotta pouvait être *Diva.* Quant au B. M., il doit évidemment s'interpréter *Beatæ Memoriæ.*

qu'il faudrait écrire sous ces charmantes œuvres, d'une grâce accomplie et d'un très faible relief, comme si elles étaient dues à des médailleurs. Tout au plus peut-on dire à quelle race d'artistes il faut les attribuer. Tous ceux qui ont travaillé à la décoration de San-Francesco se sont mutuellement influencés, et tous, à part le vieux Ciuffagni, étaient dominés par deux grands souvenirs : celui de Donatello et celui de Pisanello. Il n'y a plus à douter aujourd'hui que la direction ne fût confiée à Matteo da Pasti, qui, depuis 1446, avait déjà un rang élevé dans la hiérarchie des grands artistes de son temps : cette circonstance explique la saveur spéciale de ces œuvres et leur imprime leur cachet. Ce n'est pas là le *faire* de *Simone, dit Donatello*, dont nous trouverons dans d'autres chapelles des anges qui rappellent cependant un peu ceux-ci par la singulière construction des pieds ; ce n'est pas non plus Agostino di Duccio, car son pli ondulé comme des vagues est moins accentué ici ; ce n'est pas Matteo, il est plus viril et n'a pas cette grâce enfantine ; c'est à coup sûr un médailleur ignoré ; et c'est encore le même artiste qui, dans le fronton de la porte de la chapelle des reliques, a sculpté deux *Putti* sur des dauphins. Peut-être faut-il reconnaître là un Sperandio Meglioli, — non pas l'illustre Mantouan, qui suit les traces de Pisanello et de Matteo, — il vient à peine de naître, — mais son père, Sperandio Bartolommeo, inscrit, en 1430, comme orfèvre au collège de Mantoue[1].

Du temps de Sigismond, la chapelle suivante (N° 6) était consacrée à San Girolamo ; aujourd'hui elle est dédiée au Saint-Sacrement. C'est une des plus riches de l'édifice. Les murailles en sont recouvertes de marbre rouge de Vérone, avec corniches et médaillons de marbre dit *cenerino*. Tout autour, à hauteur de bandeau, court une jolie

1. — C'est une hypothèse que je soumets à ceux qui feront un examen sérieux de ces bas-reliefs. Une circonstance singulière pourrait donner un certain poids à cette opinion. Sur le premier bas-relief, à droite, en entrant dans la chapelle, bas-relief représentant des anges qui jouent de l'orgue, on lit en lettres gravées en creux l'inscription : SPERA. INDEO. Je fais remarquer d'abord que, dans tout le temple, qui contient plus de cent bas-reliefs, il n'y a pas une inscription religieuse, une allusion, un *motto* religieux, un verset, quoi que ce soit enfin qui rappelle ce parti pris. Si cette inscription nous exhorte à *espérer en Dieu*, pourquoi serait-elle ainsi écrite en deux mots dans cette frise étroite, et pourquoi, puisqu'il y a un point qui sépare le mot *spera* du mot *indeo*, l'artiste n'a-t-il pas aussi fait deux mots de ce dernier *indeo*? J'ai pensé à une signature, un rébus dans le goût du temps, qui pourrait indiquer le nom d'un Sperandio, sculpteur, fondeur, orfèvre et ciseleur de métaux, père du grand médailleur. J'expose timidement cette hypothèse, car il faut toujours douter en pareille matière. D'ailleurs, j'ai fait mouler le bas-relief, et ceux que ces questions d'attributions peuvent passionner pourront juger de la valeur de mon hypothèse. On trouvera aux *Notes et Commentaires* la généalogie des Sperandio relevée à Mantoue.

frise en marbre, où, dans des festons, se jouent des enfants d'un très léger relief dus incontestablement au ciseau de *Simone Fiorentino.* (*Voir page* 144.)

Sebastiano Vanzi, évêque d'Orvieto, qui repose dans l'un des sarcophages à l'extérieur du temple, avait doté cette chapelle d'une rente

Fig. 105. — Mercure.

Fig. 106. — Saturne.

Bas-reliefs de la Chapelle du Saint-Sacrement (n° 8 du plan).

perpétuelle. A sa mort, on éleva ici le petit monument qui a reçu son buste. Nous reviendrons sur sa personnalité ; on voit par le caractère de l'architecture que Vanzi n'est pas le contemporain de Sigismond ; il est mort vers 1579. (Voir le monument au chapitre *les Tombeaux.*)

Là, comme partout dans l'édifice, les piliers sont divisés sur toutes les faces en compartiments qui ont reçu des bas-reliefs, et les dix-huit qui ornent cette chapelle du Saint-Sacrement sont certainement les plus caractéristiques de tout l'édifice, tant par le choix des sujets que par la singularité de l'interprétation.

Ce sont d'abord les planètes : *Diane,* debout, tenant un grand croissant, conduisant un char dans le goût du temps traîné par deux chevaux qui viennent de front avec un raccourci audacieux à la Pisanello. C'est le char du triomphe de Pétrarque de Nicoletto da

Fig. 107. — Mars.

Fig. 108. — Vénus.

Bas-reliefs de la Chapelle du Saint-Sacrement (n° 8 du plan).

Modena, celui des plaquettes de bronze de 1450 représentant le même sujet ; c'est enfin de l'antiquité interprétée par un artiste du XVe siècle. (*Voir le dessin, page* 203.)

Plus haut, c'est *Mars*, autre planète sous les traits d'un guerrier combattant, debout, sur un même char dont les roues sont armées de faux (comme ceux encore des triomphes de Pétrarque) glissant sur un chemin ardu et précipité, et suivi de loups dévorants.

Vénus sort de l'onde, singulièrement traînée par des cygnes qui

marchent sur les flots, et suivie par un vol de colombes. Le *Mercure* est étrange entre tous et indescriptible ; cela ne ressemble à aucun des mythes connus : ce n'est ni romain, ni grec, ni assyrien, ni persan ; toutes les influences se superposent, et le caractère génial de l'artiste se révèle pourtant encore au milieu de tout cela. Il faut appeler le crayon au secours de la plume pour faire comprendre dans quel étrange monde d'idées on est transporté. La couronne en forme de tiare du Mercure, son caducée bizarre, les étranges cothurnes dont sont chaussés ses pieds, qui reposent dans les flots, tout contribue à donner à ces inventions un cachet plus mystérieux, et nous comprenons aujourd'hui les très singulières interprétations des archéologues de l'Empire, auxquels, au commencement de ce siècle, par ordre du premier Empereur, on avait soumis un bas-relief provenant de Rimini. (Voir à ce sujet les *Notes et Documents*.)

Fig. 109. — La Chèvre. — Bas-relief de la Chapelle du Saint-Sacrement (nº 8 du plan).

De l'autre côté de la chapelle se développe le même sujet. Voici le *Saturne* qui tient une faucille et va dévorer son enfant, puis le *Cancer* (il granchio), énorme crabe au-dessus d'une représentation exacte de la ville de Rimini avec son port, son pont Saint-Julien et les montagnes de Saint-Marin à l'horizon. Une série de grands animaux d'une forme monumentale et toute de convention, largement comprise, comme dans les médailles de Pisanello, complètent cet ensemble étrange dans lequel je dois aussi indiquer une bizarre composition représentant un paysage, des îles où s'élèvent des montagnes, avec un éléphant isolé vers lequel semble se diriger un homme nu dans une barque tenant les avirons (fig. 110). Le tout est étrange, inquiétant, d'une singulière saveur et absolument inexplicable dans une chapelle dédiée à saint Jérôme.

Nous croyons cependant avoir trouvé la clef de l'énigme en découvrant au Vatican la poésie dont nous avons déjà cité un fragment et dont nous avons publié l'ensemble aux Documents, poésie écrite

par Sigismond en l'honneur d'Isotta. A la première lecture, une subite lueur a éclairé pour nous l'interprétation de ces œuvres sculpturales.

O cieux élevés, et vous, les sept planètes,
Toi, Mercure, et toi, belle Vénus,
Jupiter, Mars, et toi aussi, Saturne,
Suppliez celle qui déchire mon cœur;
Et vous qui gravitez autour du ciel,
Douze signes du Zodiaque, je vous invoque aussi,
Venez à mon secours, Bélier, Taureau, etc.
Les Gémeaux, le Cancer, le Sagittaire, je vous invoque,
Le Capricorne, le Verseau, les Poissons,
Avec un doux propos venez à ma défense...
. . . . . .
O animaux domestiques et sauvages,
Soyez mes fidèles messagers;
Venez devant elle, la tête inclinée,
Et suppliez-la de prendre en pitié son humble serviteur.

Ces vers dédiés à Isotta, trouvés, après la mort du seigneur, dans le Canzoniere qu'il lui avait dédié, étaient déjà célèbres à Rimini; on les chantait, on les savait par cœur. — Qu'on se rappelle à ce propos l'assertion de Roberto Valturio à propos des vers de Sigismond : « Carmina elegantissime per te edita, et multis jam oris ac variis regionibus decantata. » — Matteo les a traduits en cire ou en terre dans des compositions qui, nous le voyons, ont tout le caractère de ses médailles et de celles de Pisanello; et Agostino di Duccio a traduit en marbre les compositions du maître. Cela ne fait point de doute pour nous[1].

1. — On rapprochera avec le plus grand intérêt de ces bas-reliefs la sculpture que j'ai rencontrée au musée archéologique de Brera sans nom d'auteur, mais que j'ai appris depuis avoir été *trouvée à Rimini en* 1812, à Covignano, à un mille et demi de Rimini. Ce sont les mêmes chevaux, les mêmes animaux, la même exécution. La ville à l'horizon, les cavaliers vus de dos sont inspirés des médailles de Pisanello (Michel Paléologue, et le Sforza), et cependant l'ange debout, par le pli de sa robe, est signé *Agostino di Duccio.* Il faut déduire de là qu'Agostino, travaillant sous les ordres des médailleurs, a pris leur façon et suivi peut-être aussi leurs maquettes; enfin, qu'à Rimini ou à Covignano, existait quelque bel ensemble sculptural dont ce bas-relief, qui mesure au moins deux mètres, a fait autrefois partie. C'est pendant notre campagne à la recherche des monuments qui pourraient nous révéler par des similitudes la personnalité des sculpteurs de Rimini, que nous sommes arrivés à Brera en face de ce bas-relief dont personne ne connaissait l'origine. Nous avons eu recours à l'obligeance du marquis Carlo Ermès Visconti pour compulser le livre d'entrée du musée Brera, et notre soupçon s'est changé en certitude. Mazuchelli a exercé sa sagacité sur ce sujet, mais le commandeur Bertini avait pressenti la vérité avec un *flair* qui lui fait honneur. On trouvera aux *Documents* les pièces qui concernent cette intéressante épave qui vient grossir encore le bagage de notre Agostino. Nous exprimons ici toute notre

Le sculpteur, qui flatte son maître et seigneur, et se plaît à ces représentations étranges, tire du marbre un à un chacun des symboles et chacune des constellations que Sigismond a invoquées : ainsi

Fig. 110. — Éole.

Fig. 111. — Le Cancer.

Bas-reliefs de la Chapelle du Saint-Sacrement (n° 8 du plan).

s'expliquent aussi ces concerts d'enfants aux piliers de la chapelle précédemment décrite, au tombeau même d'Isotta.

reconnaissance au marquis Ermès Visconti pour le soin qu'il a pris de faire des recherches aux archives du musée de Brera, et de faire reproduire ce bas-relief qui nous devenait indispensable. Cicognara, dans son *Histoire de la Sculpture, Atlas,* pl. LXXXIX, a reproduit ce fragment du musée Brera, avec la légende : « *Basso relievo in marmo* che esisteva nel monastero di Scolca presso Rimini. » Cette indication est précieuse, Scolca est un monastère où se retiraient les femmes de la famille Malatesta ; Geneviève d'Este, première femme de Sigismond, y est morte. Il faut rendre justice à Cicognara tout comme à Mazuchelli ; il avait deviné là l'influence de Pisanello, dont il cite le nom dans une dissertation fort avancée pour son temps. Mais le bas-relief est irrévocablement d'Agostino di Duccio. Il n'y a plus à en douter après avoir vu San Bernardino de Pérouse. (Voir, à ce sujet, les développements aux *Documents, Notes et Commentaires.*)

Et vous aussi, Maîtres d'Instruments,
Que vos bouches ne restent point muettes,
Et qu'elle se repente enfin de me faire mourir. —
Résonnez, harpes, flûtes et cithares;
Sonnez, fifres et trompettes d'Allemagne,
Et que vos accents amoureux me viennent en aide.
. . . . . .

On constatera dans notre dessin des piliers de la chapelle du Saint-Sacrement, que leurs bases, par une fantaisie singulière de l'architecte, reposent sur des paniers de marbre imitant l'osier tressé; ces paniers, soutenus aux quatre angles par des génies ailés qui portent des guirlandes, contiennent une abondante moisson de fruits de bronze écrasés par le poids du pilier comme dans un pressoir, et débordant sur le marbre (fig. 99). Vasari veut que ce soit Ghiberti qui ait sculpté ces bases et fondu ces bronzes à la riche patine, et, sur la foi de cette assertion, on cite ce grand nom à tout voyageur qui visite le Temple des Malatesta. Mais le grand sculpteur des portes de Florence, qui décorait, cinquante-quatre ans avant, la résidence des Malatesta à Rimini, était alors un vieillard de soixante-dix-sept ans, et mourait loin de là, à Settino. Cicognara, qui a souvent vu juste, sur la foi de je ne sais quel document qu'il ne désigne pas, donne l'œuvre à Matteo da Pasti; étant donné ce que nous savons désormais de la situation du médailleur à la cour de Sigismond : conducteur, directeur des travaux, proto-maestro de la construction du Temple, il est évident que tout ce qui est bronze dans le monument doit lui être attribué; sans parler du caractère des œuvres qui le dénonce hautement.

Le petit monument de l'évêque Vanzi, encastré dans la muraille, n'est pas du temps, et son cadre, d'une richesse outrée, fait déjà, avec la date, qui est encore celle d'une belle époque de l'art, un contraste presque pénible avec la belle sobriété de l'ensemble. (Voir au chapitre *les Tombeaux*.)

Dans notre visite de l'édifice, nous sommes arrivés au transept; revenons sur nos pas, à la porte du Temple, et visitons les chapelles du côté gauche, en commençant par la première : *la Madonna dell' acqua*. (*N° 7 du plan.*)

Pour le fond de la décoration, elle est contemporaine de celle de Saint-Sigismond, et, comme sanctuaire, elle est la plus ancienne de toutes. On y conserve une image de marbre grec, probablement rapportée d'Orient, à laquelle le populaire avait voué un culte particulier. On l'implorait pendant les sécheresses pour obtenir de la pluie,

et c'est de là que lui vint son nom, « Madonna dell' acqua ». Sigismond n'avait eu garde de changer la destination de la chapelle,

Fig. 112. — Bas-relief aujourd'hui au Musée archéologique de Brera, sculpté par Agostino di Duccio pour le Monastère de Scolca, près Rimini. — A rapprocher des Bas-reliefs de la Chapelle du Saint-Sacrement.

quoiqu'il fût décidé à y élever le tombeau de ses aïeux. La décoration des piliers qui portent, là aussi, sur deux éléphants de marbre noir, fut exécutée dès la fondation de l'église; mais, en 1454, les éléphants

n'étaient pas encore terminés. Le système architectural est le même que partout ailleurs, avec cette nuance que le pilier ne comporte plus que deux divisions, et, par conséquent, n'offre que deux bas-reliefs sur chaque face, soit six par chaque pilier et douze pour l'ensemble. Au-dessus de l'éléphant, une double base a reçu pour décoration un superbe médaillon de Sigismond couronné d'un feuillage à fruits d'or enfermé dans une large couronne. C'est le médaillon du Pisanello et de Matteo, mais il est là beaucoup plus grand que nature, avec la cuirasse et la cotte de mailles. C'est le vieux Ciuffagni qui a sculpté les *sibylles* et les *prophètes* des piliers vers l'année 1448, tout à fait au commencement de la réalisation du vœu de Sigismond, au même moment où il décorait la chapelle dédiée à saint Sigismond. On admire un peu plus que de raison l'une de ces figures, *la Sibylle de Cumes*, une vieille ridée dont le sculpteur s'est patiemment efforcé d'exprimer le caractère de décrépitude. Dans chacune de ces compositions sont gravées des citations, des écritures qui courent sur des banderoles ou des cartouches.

Au mur de gauche est fixé, porté sur des consoles, l'admirable sarcophage de marbre grec que Sigismond dédia à ses aïeux, *les Antenati*. Le sarcophage affecte la forme antique; il porte sur trois consoles reliées par des guirlandes. Il est protégé par une sorte de niche formée de draperies conventionnelles qui se terminent en se découpant en feuillages, et se rassemblent des deux côtés comme les rideaux d'un baldaquin, et, au-dessous, reforment en se déployant un fond à larges plis indiqués en *stiacciato*. Là, comme dans tout le parti pris de la chapelle, le marbre est doré par places, ce qui ajoute à la richesse et à la noblesse de la forme et donne à l'ensemble un caractère de splendeur (fig. 115).

La face de l'urne est divisée en trois panneaux séparés par des pilastres, et celui du milieu porte l'inscription suivante :

SIGISMVNDVS. PANDVLFVS. MALATESTA. PANDVLFI. F.
INGENTIBVS MERITIS. PROBITATIS. FORTITVDINIS. QVE. ILLVSTRI. —
GENERI. SVO. MAIORIBVS. POSTERIS. QUE.

Les deux autres panneaux sont décorés de bas-reliefs d'un style héroïque qui rappellent à s'y méprendre les belles plaquettes du XVe siècle avec fonds d'architecture.

Le premier sujet représente Pallas au Temple de Mémoire, en-

touré de toutes les générations des Malatesta, depuis Scipion l'Africain, au premier plan, revêtu de sa toge, jusqu'à Sigismond, dans toute sa jeunesse, en armure du XVe siècle, figure d'une suprême élégance dans le port et dans le geste. L'ordonnance de l'architecture avec la longue

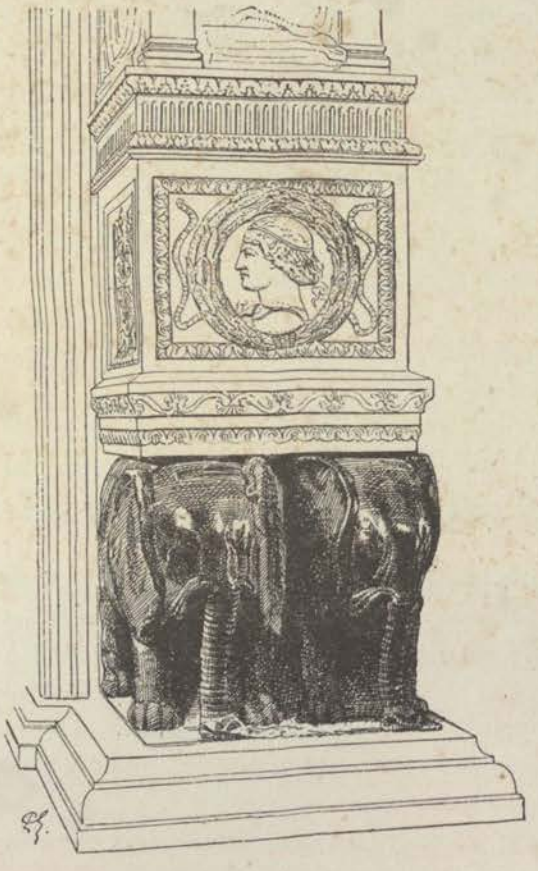


Fig. 113. — Base du pilier de la Chapelle Madona dell' Acqua (n° 1 du plan).

Fig. 114. — La Sibylle de Cumes.

perspective des arcs antiques, et les jeux des plans successifs qui s'entre-croisent, font de cette riche composition une œuvre tout à fait hors ligne et digne d'un maître.

Le second bas-relief représente le Triomphe de Sigismond sur un char antique superbement orné, traîné par quatre chevaux conduits par des captifs. Le char passe sous un arc de triomphe de caractère romain, assez large pour qu'on puisse voir à l'horizon une ville

Le Triomphe des Malatesta.

Le Triomphe de Sigismond.

Fig. 115. — Détail des Bas-Reliefs du Tombeau des Aïeux de Sigismond, par Agostino di Duccio. *(Voir l'ensemble au chapitre : Les Tombeaux.)*

monumentale assise sur une colline. Sur le plan oblique du couvercle aux écailles dorées, un anneau de bronze permet de soulever un large tampon circulaire et de regarder dans l'intérieur du sarcophage. Sigismond y fit rassembler pêle-mêle les restes de ceux de sa famille qui avaient été exhumés lors de la reconstruction du Temple, et ces ossements y sont encore aujourd'hui.

Vasari a donné ce beau tombeau à Luca della Robbia; Perkins[1] a voulu y voir une œuvre de Benedetto da Maiano (qui naît en 1442, et n'a par conséquent que huit ans le jour de l'inauguration du Temple). Il est certain qu'on peut prononcer les plus grands noms en face de l'œuvre, mais c'est cependant à Agostino di Duccio qu'il faut définitivement l'attribuer, et, de ce fait seul, cet artiste, considéré jusqu'ici comme un élève de second ordre et un pâle imitateur de Donatello, devient, sinon un maître, — il ne faut pas perdre le sentiment de la hiérarchie dans l'art, — mais du moins un sculpteur fécond, digne d'occuper un rang dans la pléiade des artistes du xve siècle. Si on veut comparer les chevaux qui traînent le char à ceux du char de Diane, de la chapelle du Saint-Sacrement, et à ceux du bas-relief de Brera, on sera frappé de la similitude; les draperies qui ondulent et se replient en volutes sont les siennes, ce caractère du médailleur qui distingue ses bas-reliefs est encore accusé avec la même certitude, et la *manière* de l'œuvre est la même partout : à Pérouse, au Bargello, aux Ognisanti, à Scolca et à Rimini. En avançant, nous ferons, par des comparaisons plastiques, ressortir l'évidence du fait et l'absolue vérité de l'attribution. Mais de plus, pour ceux que ne sauraient convaincre les points de similitude et les preuves tirées des monuments, voici le passage d'une lettre datée de Rimini, 1454, adressée à Sienne à Sigismond Malatesta, qui nous a définitivement fixés sur cette attribution : « *Ala sepultura non mancha senon uno pocho al coperchio et commo M^o^ Agostino retorna da Cesena, subito glie la farò fornire*[2]. »

Maestro Agostino, qui passa près de sept années à Rimini à tra-

1. — « Le plus beau monument de l'édifice se trouve dans la première chapelle à gauche. Il est en marbre de Paros, très richement décoré, et renferme les cendres des ancêtres de Sigismond. Quel est l'auteur de ce travail ? Ce n'est certainement ni Simone, ni Ciuffagni; peut-être faudrait-il l'attribuer à Benedetto da Maiano; le style de l'œuvre ayant quelque analogie avec celui de cet artiste qui travaillait à Faenza dans la seconde moitié du xve siècle. » *Les Sculpteurs italiens*, par Ch. Perkins. Paris, Renouard. 1869.

2. — Voir aux *Documents* la lettre de Petrus de Genarii, chancelier de Sigismond, relative aux travaux divers qui s'accomplissaient alors à Rimini en l'absence du seigneur.

vailler au Temple, était alors à la bibliothèque de Cesena que construisait Malatesta Novello; et le chancelier de Sigismond, Petrus de Genarii, rendant compte à son maître de l'état des travaux, cite son nom dans cette lettre, encore inédite, et que nous donnons tout entière, parce qu'elle est pleine d'allusions aux travaux du temple.

Sur le mur qui fait face au sarcophage, le même Agostino a répété les anges en *stiacciato* qui sont dans la chapelle opposée. Nous ne pouvons malheureusement plus juger des autres parties de la chapelle. L'autel du XVe siècle formait tout un ensemble architectural et sculptural; mais, en 1862, on a, sous prétexte de restauration, enlevé toute la partie centrale qu'on a remplacée par un tabernacle moderne, et, dans la partie supérieure, une grande fresque du caractère le plus moderne fait un singulier contraste avec les formes de la première Renaissance. (*Voir le dessin, page* 195.)

Fig. 116. — Jeux d'Enfants. — Simone Ferucci.

En avançant dans la nef, nous rencontrons une seconde chapelle fermée (N° 3), qui fait pendant à celle des Reliques, avec même disposition et même porte délicatement sculptée. Le détail de l'ornementation varie; au lieu d'avoir sur le linteau la médaille de la Force, nous avons ici le profil de Sigismond couronné de lauriers, et tout autour, dans les chambranles, une série de charmantes petites figures dans le goût de Michelozzo Michelozzi, — un Samson entraînant la colonne du Temple, — un Gédéon sonnant de la trompette, — un David à la fronde, — un Saül; le tout enfermé dans le double cadre avec la scie des Malatesta comme dans la gravure de l'autre porte.

C'est dans la chapelle suivante (N° 5), aujourd'hui sous l'invocation du Cœur de Jésus, que Sigismond avait fait creuser le caveau

destiné à contenir les restes de ses deux premières femmes. Par une regrettable décision, on a, à je ne sais quelle époque, changé la disposition de l'autel et dissimulé sous ses marches une pierre tombale à inscriptions aux armes des Malatesta qui a échappé pendant longtemps à nos investigations. Le caveau qui avait dû recevoir les cendres de la fille du marquis d'Este et de Polixène Sforza a été cédé à la famille Tonti, regrettable décision qu'une époque comme la nôtre ne permettrait plus et qui nous prive de deux tombes historiques d'un haut intérêt; deux tombes seigneuriales : celle de Geneviève d'Este, la première épouse de Sigismond, et celle de la fille du duc de Milan, la seconde.

Fig. 117. — Jeux d'Enfants. — Simone Ferucci, Sculpteur.

Du temps de Malatesta, on vénérait dans ce sanctuaire l'image de Galeotto Roberto, qui, dans son habit de frère Mineur, était représenté agenouillé au pied de l'autel. Le XVIIe siècle a refait l'image, on la conserve encore aujourd'hui à la sacristie [1].

Là, comme partout, les piliers sont divisés et ornés de sculptures, et nous sommes en présence de dix-huit bas-reliefs qui, tous, représentent des jeux d'enfants du caractère le plus aimable au point de vue des intentions et de la composition. Les uns glissent sur les flots, montés sur des outres gonflées, chassant devant eux des canards. Ceux-ci se sont fait une embarcation d'une coquille et rampent sur l'onde en jouant de la flûte. Ceux-là, portés sur des dauphins, se font

1. — Il est à remarquer que Vasari, en 1548, a exécuté un tableau pour cet autel, mais il nous semble impossible qu'il ait assisté à la mise en place de son œuvre, car lorsqu'il parle de temple des Malatesta on ne sent point qu'il ait de ses yeux vu les œuvres dont il parle, et il est probable que s'il les avait vues nous n'aurions pas eu à redresser tant de fausses attributions.

une rame de leur trident, pendant que les autres tirent vers le large. D'autres enfin chevauchent des bâtons, jouent aux chevaux, se portent en triomphe, ou font une ronde autour d'une fontaine entourée de guilandes, égrenant des fleurs ou montrant des écussons au chiffre d'Isotta enlacé à celui de Sigismond.

Cet ensemble est loin d'être le plus parfait, mais il y a là une saveur particulière ; quelque chose de rude, d'âpre, de sauvage pour ainsi dire, joint à une grâce native et à un sentiment aimable et souriant dans la composition. Il y a de plus, au point de vue de l'attribution, la solution d'un problème qui, depuis une dizaine d'années, a exercé la sagacité des critiques d'art de ce temps-ci.

J'ai dit que ces *Giuocchi fanciulleschi* ont été attribués par Vasari et, après lui, par la plupart des écrivains, critiques et voyageurs, à Simone Donatello, *frère de Donatello;* mais j'ajoutais que, depuis Hans Semper[1], on ne peut plus douter que Donatello n'ait pas eu de frère. La personnalité de l'individu qui jusqu'ici figurait sous ce nom dans l'Histoire de l'art représente cependant, comme caractère d'artiste, un sculpteur évidemment influencé par Donatello et qui exagère son style. La première pensée qui vient à l'esprit est celle-ci : Il a existé au milieu du xve siècle, un certain Simone, *élève de Donatello,* que ses compagnons, loin de Florence, appelaient probablement *Simone Donatello* (comme c'était l'usage alors, dans les ateliers, de désigner un élève par le nom de son maître). Ce Simone est venu à Rimini ; il y a travaillé, et, plus tard, le surnom de Donatello lui est resté. Ce nom, on l'a rapproché du caractère des œuvres si évidemment influencées par Donatello, et comme Vasari, dans ses *Vite,* avait qualifié ce Simone « *frère de Donatello* », la légende s'est faite.

Nous apporterons aux assertions des commentateurs de Vasari qui ont tenté de restituer la personnalité de ce Simone une preuve nouvelle très inattendue. Il existe à Modène, chez le marquis Giuseppe Campori, un monument très singulier, une relique de famille, de propriété privée de Sigismond Malatesta, qui affecte la forme d'un crâne de marbre, portant à sa partie postérieure l'inscription suivante :

EGO. SIG. PAND. MALATESTA, CAPUT AVI MEI A SIM.
FLORENTINO HOC MARMORE F. F. MCCCCVIIIL.

1. — *Donatello et son École,* par Hans Semper. — Leipsig.

Au-dessous de l'inscription, on a gravé l'écusson. Ce crâne repose sur un socle en bois, et, comme on couvre un objet précieux d'un globe ou d'une cloche, Sigismond a fait revêtir celui-ci d'une boîte

Fig. 118 et 119. — Crâne de marbre commandé par Sigismond à Simone Ferucci, en 1442.

en bois doré à feuillages découpés à jour, au milieu desquels se détache en couleur son écusson à damier. La partie postérieure de la gaine est plate, en parchemin, ornée de dessins et d'inscriptions. Trois roses sortent d'un rosier planté en terre, et deux éléphants se

Fig. 120. — Gaîne du Crâne.

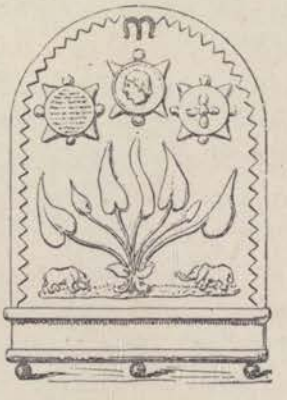


Fig. 121. — Partie postérieure de la Gaîne.

dirigent vers le pied de la plante. La rose du milieu porte l'effigie de Sigismond, le profil de la médaille connue entouré de l'épigraphe :

« Sigismundus, Pandulfus de Malatestis. Arim. S. et P.V.G.S.C. »

Sur la rose de gauche, on lit cette inscription incorrecte :

« Hac in urna Clavam avis (*sic*) mei tueor. quem anno. Domini

M.CCCCVIIIL A SIMONE FLORENTINO. SCALPI. IN. HAC. MARMOREA. LAPIDE, ET VERAM. EFFIGIEM. SIGNIFICARE. CURAVI. EGO. SIGISMUNDUS. ARIMINENSIS. PANDULPHUS. MALATESTA. UT NUNQUAM. OBLIVISCAR ET QUOTIDIE. PSALMO. DE PROFUNDIS. ANIMAM. EJUS. FAVEAM. ORA (*sic*) ATQUE. DEPRECOR. »

Autour de la gaine, comme une bordure en frise, se dessine la *Sega* des Malatesta, et au sommet l'M. des Malatesta en caractère gothique.

C'est là un très curieux document qui nous montre de quels singuliers contrastes sont remplis les caractères du xve siècle. Voilà un homme, souverain d'une petite cour, guerrier farouche qui combat ses frères, attaque constamment ses neveux, empoisonne, dit-on, sa première femme et aurait étranglé sa seconde : qui ordonne à un sculpteur, son pensionnaire, avant de le déposer dans le tombeau qu'il élève à San Francisco, de reproduire ligne pour ligne le crâne de son aïeul, « afin, dit-il, de ne jamais l'oublier et de dire devant lui, chaque jour, le psaume du de profundis[1] ».

Comme document d'art, ce monument a une autre importance. En 1442, il y avait, à Rimini, un sculpteur qui signait *Simone Fiorentino;* ce sculpteur était le familier de Sigismond, — puisqu'il lui confiait cette mission presque sacrée pour lui. — Comment pouvons-nous douter maintenant que le Simone du crâne ne soit le Simone des *Jeux d'enfants* désigné par Vasari sous le nom de *Simone Donatello?* Voilà donc un collaborateur clairement désigné au moins comme personnalité : cependant nous ne savons pas encore son nom de famille, puisqu'il est avéré pour nous que Donatello n'est qu'un surnom. On nous dit, et nous savons de reste, que Vasari a attribué à ce même Simone Donatello la plaque tombale de Martin V, dans l'église Saint-Jean de Latran. Nous avons dû faire la comparaison, et, quoique pour bien des années encore la *Sotto confessione* soit recouverte d'un parquet à cause des travaux considérables qu'on opère dans la basilique romaine, nous avons pu, grâce à l'architecte comte Vespignani, examiner à loisir le tombeau de celui qui aurait été aussi le collaborateur de Filarète à la porte du Vatican. Nous

1. — C'est au marquis G. Campori que nous devons la communication de ce curieux document, le premier qui confirme la présence à Rimini d'un Simone Florentino, vers 1442. C'est là une confirmation dont l'importance n'échappera pas à ceux que préoccupent ces questions d'origine.

n'avons trouvé, entre les génies des bas-reliefs de bronze du Latran et les génies des bas-reliefs de Rimini, aucune similitude; le Simone dit *Donatello* de Rimini porte un caractère si *écrit* qu'il est impossible de le confondre avec qui que ce soit, et nous disons avec le commentateur de Vasari : Il y a deux Simone et non pas un seul, comme l'a cru Vasari, et l'écrivain des *Vite* a attribué à un seul artiste les œuvres qui sont dues à deux sculpteurs. M. Milanesi l'avait clairement établi; mais c'est l'examen attentif du caractère des œuvres et leur comparaison qui seul est décisif, si on veut arriver à séparer les œuvres de chacun des deux Simone. Cet examen, nous l'avons fait, et nous concluons encore avec M. Milanesi : Celui qui aurait sculpté avec Filarète la porte du Vatican, et celui qui a fait la plaque de bronze du tombeau de Martin V, est *Simone di Giovanni Ghini*, l'orfèvre, né en 1401 et mort en 1491, dont M. Muntz, dans les *Arts à la cour des Papes,* a trouvé si souvent la trace au Vatican, où il fut attaché successivement à plusieurs pontifes. Et le *Simone Florentino* de Rimini, qui signe le crâne et exécute les Jeux d'enfants, est *Simone di Nani Ferruci de Fiesole*, désigné sur les livres de la compagnie de Sainte-Agnès de la façon suivante : « Simone intagliatore che fu discepolo de Donatello[1] ». Il a dû son surnom de Donatello à son séjour dans l'atelier du maître, il est resté, pour Vasari, « Simone Donatello ».

CHAPELLE SAN GAUDENZIO

Nous voici arrivé, dans notre description, à la dernière chapelle, dite de *San-Gaudenzio* (N° 7). Comme dans celle qui lui fait face, les

1. — Je ne veux pas embarrasser le récit de ces dissertations sur les attributions; on trouvera aux *Notes et Commentaires* de ce chapitre quelques observations à ce sujet.

Quant au monument qui est en possession du marquis Campori, il est irrécusablement du temps de Sigismond, et l'idée d'une mystification, dans le goût de celle des Siepi et des Bastianini, est éloignée par le fait seul du mot Fiorentino à côté du nom de Simone. Cette mode de reproduire un crâne en marbre n'est pas spéciale à Sigismond; nous en connaissons à Venise qui sont aussi du xve ou, au plus tard, du xvie siècle. Pour la cour de Rimini, il faut sans doute rapprocher ce fait, d'avoir demandé à un sculpteur la reproduction du crâne d'un ancêtre, d'une circonstance spéciale à la famille; Malatesta Verucchio, le centenaire, a pour cachet, au bas de ses lettres, un crâne dénudé. J'imagine qu'en exhumant les tombes du couvent de San Francesco on aura trouvé le crâne d'un des aïeux de Malatesta, et Sigismond aura eu la lugubre fantaisie de conserver devant les yeux ce souvenir de famille. Il y a une réminiscence, c'est une *impresa* parlante, et, de plus, c'est un *Memento mori* comme on en connaît tant d'exemples; les Allemands influencent déjà les Italiens. *Respice finem !*

murs sont recouverts de plaques de marbre rouge de Vérone et décorés d'une large frise d'enfants se jouant dans les guirlandes.

Le parti pris architectural ne peut pas varier; dix-huit bas-reliefs décorent les piliers, portés, comme dans la chapelle du Saint-Sacre-

Fig. 122. — La Médecine.

Fig. 123. — La Botanique.

ment, sur de lourds paniers de marbre d'où ressortent des fruits écrasés par le poids des piliers. Là, cependant, on constate l'absence des fruits de bronze, enlevés dans quelque révolution.

Les bas-reliefs sont d'une matière admirable qui a pris le poli de l'ivoire. On a supposé longtemps, tant la forme sculpturale est noble et pure, que la plupart de ces bas-reliefs étaient des marbres antiques rapportés de Morée par Sigismond et encastrés dans les piliers. Des

caractères indéchiffrables, qui ne sont ni grecs, ni syriaques, ni coptes, ni arabes, ni hébreux, et sur lesquels s'est exercée la sagacité des voyageurs et des savants, sont gravés çà et là dans les plis et sur les fonds. Le père Georgi et l'abbé Girolamo Amati de Savignano s'é-

Fig. 124. — La Philosophie.

Fig. 125. — L'Astronomie.

taient mis en tête d'expliquer ces caractères, mais ils n'y sont point parvenus. Une tradition encore vivante à Rimini veut que l'auteur du *Jeune Anacharsis en Grèce*, revenant d'Orient, se soit pris d'enthousiasme pour le temple des Malatesta ; il aurait pris les empreintes des inscriptions, afin de les interpréter à son tour. Nous ne savons cependant rien des investigations de Barthélemy. La légende, qui fait venir ces bas-reliefs de Grèce et de Nisitra, où Sigismond était allé pour les Vénitiens, est contrariée par un fait qui la rend absolu-

Fig 126. — Le Mariage.

Fig. 127. — La Grammaire.

Fig. 128. — L'Éducation.

Fig. 129. — L'Agriculture.

ment invraisemblable : c'est que tous les bas-reliefs ne sont pas encastrés, et, si on regarde attentivement, on voit qu'un certain nombre d'entre eux sont pris dans la masse. Ce n'eût été d'ailleurs pour nous qu'une faible raison s'il en eût été autrement, car des inscrip-

Fig. 130.— Figure de la Façade de San Bernardino de Pérouse. — A rapprocher de celles : la Grammaire et le Mariage de Rimini.

Fig. 131. — La Musique.

tions très lisibles font allusion à Sigismond et montrent que l'œuvre a été spécialement exécutée pour le lieu qu'elle occupe.

Il est difficile de donner un nom exact à chacune de ces figures allégoriques ; on peut cependant, aux attributs qu'elles portent, en désigner avec certitude quelques-unes : c'est la *Grammaire*, l'*Architecture*, la *Botanique*, la *Philosophie*, la *Géographie*, l'*Astronomie* avec la sphère, la *Médecine*, qui tient deux serpents, la *Rhétorique*,

l'*Histoire*, la *Musique*, la *Peinture*, l'*Éducation*, qui apprend à lire aux enfants ; la *Géométrie*, portant son triangle à la main ; la *Poésie* et *Apollon* avec la lyre. Quelques-unes de ces figures, la *Botanique*, entre autres, sont d'une telle pureté de lignes qu'en face d'elles on

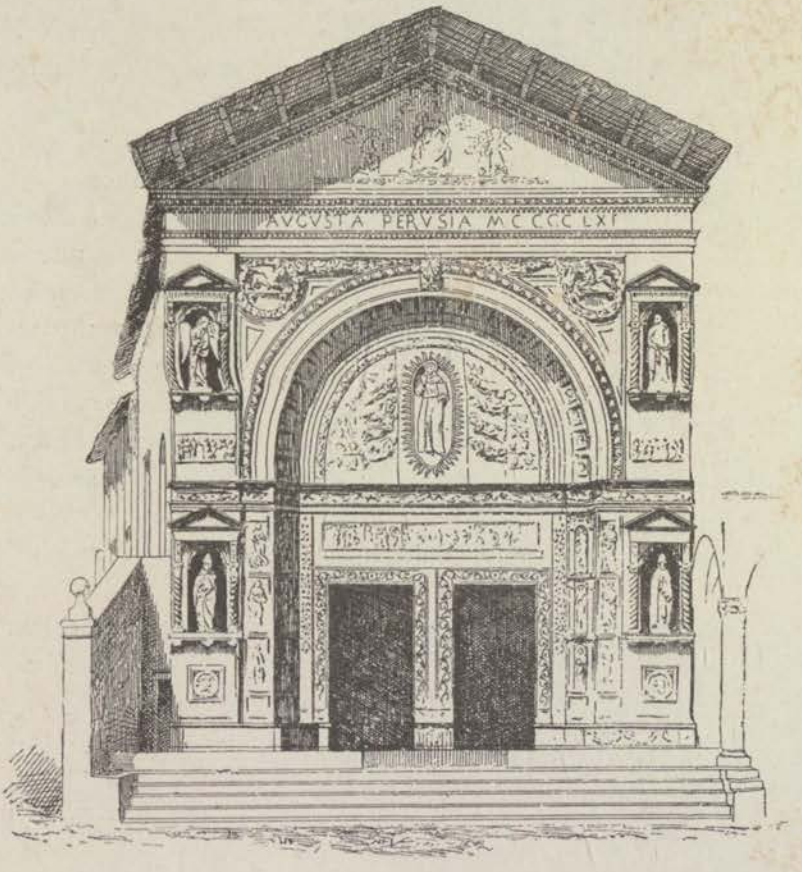


Fig. 132. — Façade de San Bernardino, par Agostino di Duccio. — A rapprocher des Sculptures de Rimini.

pense à la Grèce. Si on regarde attentivement la *Rhétorique*, la *Musique* et la *Poésie*, on distinguera dans les frises des vêtements, selon la mode des peintres de l'Ombrie et celle des sculpteurs florentins d'Or-San-Michele, les inscriptions mêlées aux ornements des étoffes. D'ordinaire, les artistes enlacent leurs noms aux broderies délicates relevées en or froid, mais là le sculpteur a brodé des légendes en l'honneur de Sigismond. Parmi celles qui sont intelligibles pour nous, écrites en grec ou en latin, nous lisons les suivantes : « *Jupiter*

Fig. 133. — Parti-pris de la façade de San Bernardino de Pérouse, évidemment inspiré par le parti-pris de l'Alberti à Rimini. — Les Sculptures et l'Architecture sont du même artiste. — A comparer avec la vue intérieure du Temple.

ariminœus. » — « *Apollo ariminœus.* » — « *Apollo adstat suadoe.* » Le Jupiter s'adresse au souverain de Rimini, l'Apollon au protecteur des arts. On lit dans la Grecque qui borde la tunique de la *Musique* les mots : « *Chlamis Lux* ». On sait que le père Georgi, dont nous sommes allé chercher les traces au lycée de Bologne auquel il a légué ses manuscrits, avait fait une étude approfondie des diverses formes d'instruments de musique chez les anciens; il a caractérisé ceux que quelques-unes de ces figures tiennent dans la main : « *Cithara Lydorum.* » — « *Sistrium Ægyptiorum.* » *Tibia,* etc.

Aucun document spécial ne vient nous éclairer sur l'origine de ces bas-reliefs; mais jamais cependant, malgré la dissemblance de style de deux ou trois de ces dix-huit figures entre elles, nous ne nous serons prononcé avec plus de certitude. C'est encore à Agostino di Duccio qu'il faut les attribuer toutes, et, à défaut de documents d'archives, nous donnons à l'appui du fait des preuves archéologiques qui nous semblent irrécusables.

Lorsque nous avons abordé pour la première fois la recherche des documents privés qui devaient nous éclairer sur les origines du temple et celle des sculpteurs qui le décorent, nous avons

vite reconnu que toutes nos recherches seraient vaines, à moins d'un de ces heureux hasards sur lesquels les plus persévérants n'ont pas le droit de compter. Ce hasard cependant nous était réservé à Sienne. Nous avions donc résolu, pour arriver à la découverte de la vérité, de recourir à la comparaison des monuments entre eux. C'était un moyen très long, difficilement abordable pour qui n'aurait pas connu déjà la plus grande partie des édifices de l'Italie; mais le procédé

Fig. 134. — Le Médaillon de Sigismond, par Matteo da Pasti. Chapelle des Antenati, à Rimini. — A comparer la forme à celle de la Couronne du Griffon de Pérouse à San Bernardino.

était sûr. Nous faisons grâce au lecteur de tous ces tâtonnements qui nous ont amené à notre but, et nous arrivons à la conclusion. C'est à Pérouse que nous devions constater, dans un ensemble d'œuvres sculpturales, de telles similitudes et des analogies si évidentes, qu'étant connu le nom de l'auteur de ces dernières œuvres, nous en pouvions déduire avec certitude celui des bas-reliefs de la chapelle de San-Gaudenzio.

L'artiste chargé de la décoration de la façade de San-Bernardino a copié le parti pris des piliers de Rimini; il a transporté là les mêmes dispositions architecturales et, dans ces dispositions, encadré des sujets analogues à ceux de la chapelle de San-Gaudenzio (*fig.* 133). Ce n'était point assez de voir le sculpteur prendre la couronne qui, à Rimini, entoure le médaillon de Malatesta au-dessus des éléphants en marbre noir, et substituer au médaillon de Pandolphe le griffon de Pérouse,

faire entrer dans un bas-relief des petites figures d'enfant en jaquette du XVe siècle, comme à Rimini (*fig.* 131), faire flotter les étoffes en cerceau au-dessus de la tête de ses figures dans les deux endroits, et enfin nous présenter à chaque pas les mêmes attitudes, le même pli en forme

Fig. 135. — Le Griffon de Pérouse, substitué, dans la Couronne, au Médaillon de Sigismond de la Chapelle des Antenati de Rimini.

de vague, les mêmes *pavimenti* antiques servant de sol aux figures, les mêmes étoffes tourmentées et les mêmes types féminins, et porter aussi partout la même préoccupation de Donatello : il fallait encore que, dans la même cité, une autre de ses œuvres, la *Porta alle due Porte*, exécutée en 1481, par conséquent longtemps après son long séjour à Rimini, nous représentât presque identiquement, — étant donnée la différence du but à atteindre, bien entendu, — la façade du temple des Malatesta, à laquelle il avait travaillé dans sa jeunesse.

L'artiste de San-Bernardino de Pérouse, l'artiste de la PORTA ALLE DUE PORTE *de la même ville, celui de la chapelle du Saint-Sacrement, de celle de San-Gaudenzio et des figures en stiacciato de la chapelle de Saint-Sigismond, à Rimini, sont les mêmes.* On pourra facilement s'en convaincre en jetant les yeux sur les dessins de San-Bernardino que nous avons fait graver ici pour les comparer à ceux de Rimini. Or, comme le nom de l'artiste qui a exécuté la façade de San-Bernardino est gravé en grands caractères, avec la date de la construction au fronton du petit édifice, le but de nos recherches est atteint; nous savons désormais le nom du sculpteur inconnu de Rimini. La signature de cet artiste s'étale orgueilleuse au fronton de Pérouse :

OPVS. AVGVSTINI FLORENTINI LAPICIDAE
MCCCCLXI[1]

QUELLE DEVAIT ÊTRE LA FORME DÉFINITIVE DE LA COUVERTURE DU TEMPLE ? LETTRES DE L'ALBERTI. — LA CONSTRUCTION RESTE INACHEVÉE

Au Transept, qui limite les chapelles, s'arrête l'œuvre de l'Alberti et celle de Sigismond. Si on jette les yeux sur le plan de l'édifice, on verra qu'à l'angle des dernières chapelles de droite et de gauche allaient sans doute s'élever des massifs destinés à porter la coupole de l'édifice. A l'intérieur comme à l'extérieur, on a brutalement arrêté la construction sans se soucier de dissimuler la différence des styles, et les vicissitudes du temps ont empêché d'achever la trans-

1. — Disons tout de suite que cet Augustinus Florentinus, à Florence comme à Pérouse, s'appelle de son vrai nom : *Agostino d'Antonio di Duccio,* qu'il a exécuté des terres vernissées et qu'il a grandement réussi dans cette spécialité (témoin l'autel colossal de Saint-Dominique de Pérouse). C'est cette dernière circonstance qui a certainement induit le Vasari en erreur; il l'a pris pour un frère de Luca della Robbia, à cause du genre, et, quand il a écrit sa biographie, il l'a écrite sous le nom d'*Agostino della Robbia,* en lui attribuant la façade de San Bernardino, qui est effectivement sienne. De sorte que l'erreur porte sur le nom, mais non pas sur les œuvres. Mariotti, Rumorh, Gaye et Milanesi s'étaient avisés de l'erreur. Adamo Rossi, l'archiviste de Pérouse, a établi les éléments certains d'une biographie de cet Augustinus Florentinus, et, comme nous, dans cette biographie dont il a jeté les bases, on perd sa trace de 1446 jusqu'en 1457. M. Adamo Rossi a reconnu avec nous, en face des monuments de Pérouse et des bas-reliefs de Rimini (que nous avions naturellement portés avec nous devant San Bernardino), qu'il fallait désormais chercher Agostino di Duccio à la cour des Malatesta pendant ces dix années, de l'emploi desquelles on ne pouvait pas justifier.

On trouvera aux *Notes et Documents* correspondant au chapitre tout ce qui peut éclairer la question.

formation. Le chœur et l'abside sont de 1709 et n'offrent aucun intérêt au point de vue de l'art. Le grand autel a été exécuté au commencement du siècle; au cours de ces travaux, on constata que l'Alberti avait jeté les fondements des chapelles qui devaient compléter son plan d'ensemble par une série de sanctuaires formant l'abside.

De 1447 à 1455, il n'y eut pas d'interruption dans les travaux; cependant, au commencement de 1450, le pape Nicolas V ayant ordonné un grand jubilé, Sigismond voulut à tout prix inaugurer le monument et y célébrer la messe pour la première fois le jour même de l'inauguration. Il ordonna donc à l'Alberti de faire faire une couverture provisoire et de presser la décoration des chapelles. Ceux-là seuls qui pénètrent dans l'intérieur en possédant l'entente des choses architecturales, comprennent que la disposition générale du plan de l'Alberti appelait pour la couverture un tout autre parti que celui qui existe. Le caractère provisoire de cette partie de l'édifice se dénonce visiblement à l'extérieur, où on ne prit même pas la peine de le dissimuler, en laissant les travaux au point où ils se trouvaient le jour où mourut Sigismond. On voit, en effet, les assises de la façade en attente, et le pignon primitif surgit derrière l'enveloppe de marbre qui fait le revêtement de l'édifice. Le lendemain de l'inauguration, on reprit activement les travaux jusqu'en 1454, et nous avons trois lettres adressées à Sienne à Sigismond par Matteo da Pasti et son chancelier, qui le tiennent au courant des progrès de la construction.

On serait réduit à faire des conjectures sur la forme définitive du monument si, en cette année 1450, Sigismond n'eût fait exécuter par Matteo da Pasti la médaille commémorative de l'inauguration du temple. Elle est loin d'être rare, elle figure dans de nombreuses collections, et nous la reproduisons ici. On voit qu'elle porte d'un côté le buste du seigneur de Rimini avec la légende : « Sigismundus, Pandulfus, Malatesta. Pan F. » et, de l'autre, le monument lui-même, achevé et couronné de son dôme.

Il existe un autre document très précieux pour nous, qui est le commentaire et le complément de la médaille ; c'est la lettre adressée de Rome à Matteo da Pasti par l'architecte lui-même; lettre où il discute son projet, le défend, et conclut à ce que Matteo ne change rien aux dessins qu'il lui a envoyés.

Au point de vue de notre travail, c'est là un point d'appui sérieux ; en effet, le document nous éclaire sur bien des particularités : il

affirme la présence de l'Alberti à Rome pendant l'exécution du monument de Rimini ; il montre que Matteo le médailleur était véritablement le proto-maestro de l'Édifice, puisque c'est lui qui était chargé de faire exécuter les dessins ; et le fait nous est encore confirmé par trois ou quatre autres documents : enfin il nous fixe sur la forme que devait affecter un monument dont le plan, déjà donné, mais modifié et approprié, n'appelait pas fatalement telle ou telle forme de toiture, comme une conséquence se déduit logiquement et inévitablement des prémisses posées.

Nous renvoyons aux documents pour le texte original de la lettre

Fig. 136 et 137. — Médaille du Temple, par Matteo da Pasti.

de l'Alberti ; c'est le Mitarelli qui l'a découverte en faisant le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Michel-de-Murano ; l'original est conservé à la Marciana de Venise.

Elle est ainsi adressée : « Præstantissimo viro Mathæo de Bastia[1] amico dulcissimo, Ariminum salve », et elle est signée : « Romæ XVIII Novembris, Baptista Albertius. » Pour la date nous ne sommes pas tout-à-fait réduits à des conjectures. Le jubilé fini, Sigismond, dans toute son autorité, sa gloire de soldat et sa prospérité de seigneur, devait avoir hâte de reprendre les travaux et de couronner son œuvre. Or, comme il est question de Gianozzo Manetti dans le document, nous pouvons contrôler la date par celle de la présence de Gianozzo Manetti à la cour de Sigismond ; il est constant que ce dernier s'y rendit en 1453

1. — Il nous faut reconnaître le médailleur Matteo da Pasti sous ce nom de *Mathæo de Bastia*. Or, les médailles signées portent presque toutes le nom Mathæo de Pastis. On trouvera la lettre de l'Alberti aux *Notes et Documents* de ce chapitre ; elle n'est d'ailleurs pas inédite, elle a été publiée par Anicio Bonucci dans les *Opere volgari* de l'Alberti.

pour offrir à Malatesta le commandement des troupes florentines, au nom de la seigneurie; nous devons regarder cette date comme positive : on pourrait même préciser le jour, car Manetti ne resta que peu de temps à Rimini. De plus nous savons encore, et nous l'avons montré dans la biographie de l'Alberti, que le grand humaniste était occupé de travaux considérables à exécuter à Rome pour le pape Nicolas V. Plein d'une religieuse admiration pour le Brunelleschi dont la coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs venait d'affirmer tout le génie, l'Alberti avait songé à couronner le temple de Malatesta d'un dôme; il avait donc envoyé à Matteo les dessins d'exécution. Matteo avait consulté, et, à la suite des avis reçus, il avait proposé des modifications. L'Alberti lui fait les compliments d'usage, le loue d'avoir pris conseil de tous, mais il ne peut accepter les observations de Manetti, qui affirme que les coupoles doivent avoir en hauteur le double de leur largeur, et qui, conséquemment, critique les proportions de la composition de l'Alberti. Celui-ci, avec une grande fermeté, et peut-être un peu de mauvaise humeur (quoiqu'il s'agisse ici de ce fameux Gianozzo Manetti, sénateur florentin, qui remplit vingt-et-une ambassades dont deux auprès de Sigismond, et qu'il avait connu à la cour de Nicolas V [1]), déclare que, sur ce point, il s'en rapporte beaucoup plus aux anciens qui ont fait les Thermes, les Panthéons et tant de grandes choses, qu'à l'orateur florentin; et beaucoup plus encore au bon sens et à la raison qu'à ce dernier. Il conclut en disant au

1. — Gianozzo Manetti a laissé une description des constructions faites à Rome par Nicolas V. Les plus illustres ont utilisé ce document : Vespasiano, Vasari, Jacques Grimaldi et Bonamini. M. Müntz a cité en entier le texte dans l'appendice de son volume : *Les Arts à la Cour des Papes.*

Né en 1396, Manetti meurt en 1459, à Naples; il parlait l'hébreu et les langues orientales. J'ai, dans la partie historique du sujet, raconté son ambassade à Sigismond. Il a traduit Aristote et le Nouveau Testament, écrit des biographies nombreuses et un « *De viris illustribus* ». La seigneurie, à la suite de ses brillantes ambassades, l'accusa d'avoir contracté amitié avec les princes et trahi la République. Condamné à payer dix mille florins d'or, il s'enfuit à la cour du pape Nicolas V; après la mort de celui-ci, il se réfugia à la cour du roi Alphonse de Naples et il y mourut. On l'ensevelit d'abord dans l'église des PP. Olivétains, puis plus tard on rapporta ses restes à Florence, à San Spirito. C'était un savant personnage; historien à gages, il a écrit quatre livres de la *Vie du pape Nicolas V*, l'*Histoire d'Alphonse de Naples*, celle des Génois, celle de Pistoia. On a réuni tous ses discours d'ambassadeur; il touchait à la cour de Naples une pension de 900 écus d'or. Il semble avoir été aussi un critique d'art et un homme dont le jugement avait grande influence en son temps. C'est lui qui porta à Sigismond Malatesta le bâton de commandement, lorsqu'en l'année 1453 la République confia au seigneur de Rimini le commandement de ses troupes, et c'est ainsi que nous savons la date exacte de la lettre de l'Alberti, puisque l'architecte répond aux objections de Manetti au projet de voûte du temple.

médailleur de ne rien changer à ses dessins, qui sont raisonnés et basés sur les conditions spéciales au monument, *qui existait déjà :* de sorte qu'il lui a fallu approprier ce qui était fait, sans gâter ce qu'il y avait à faire. Si on change quelque chose, dit-il, adieu l'Harmonie ! « *Cio che tu muti discorda tutta quella musica.* » Il l'avertit de prendre garde de donner une charge trop lourde aux piliers de l'église qui ne sont pas susceptibles de la recevoir; il examine les conditions des massifs destinés à porter le poids de la coupole, les moyens de relier les piliers du centre aux autres piliers qui ferment les chapelles; et, cela fait, il discute la place et la dimension des lunettes du dôme. C'est en un mot une lettre pratique, assez difficile à comprendre pour qui n'a pas vu le monument; mais les dessins de l'édifice, la médaille, et surtout le plan que nous publions, serviront à l'intelligence du document. Il lui fait observer, par exemple, qu'il affaiblit les murs en ouvrant des jours, et qu'il y a un moyen d'avoir plus de lumière sans courir ce risque grave. Prenant constamment ses exemples dans les monuments antiques, il s'autorise toujours d'eux; il ajoute enfin, avec la bonhomie du génie, qu'il ne faut repousser les conseils de personne, qu'il faut même aller au-devant et consulter chacun : « *Tu, prego, esamina ed odi molti, referiscimi. Forse qual che sia dira cosa da stimarla.* » Il termine en demandant qu'on le rappelle au seigneur de Rimini et qu'on présente aussi ses hommages à *Monseigneur* — (qui n'est autre que l'évêque de Rimini, Barthélemy Malatesta). Son dernier mot est pour dire à Matteo que, s'il a une occasion sûre, il lui enverra l'*Ecatomfilea*[1].

On pourra se rendre compte, en voyant la médaille de Matteo da Pasti, de l'effet qu'aurait produit la composition de l'Alberti si elle eût été entièrement achevée. Les médailleurs ont une façon sommaire et symbolique d'exprimer les choses qui n'est point faite pour laisser juger des détails, mais l'Alberti est un maître au point de vue de l'arrangement comme au point de vue de la conception; et il eût apporté là sans doute ce goût élevé qui caractérise sa façade et sa décoration intérieure. On ne peut s'empêcher, en face du temple, de regretter que la suite des évènements qui se déroulèrent à Rimini

1. — Il faut voir sous ce titre une œuvre singulière, qu'il publia sous le nom de son frère Carlo : *Ecatomfilea ossia del vero amore.* C'est un assez volumineux manuscrit où il cite les moyens artificiels employés depuis l'antiquité par les femmes pour accroître leur beauté et pour la conserver longtemps. On voit que l'Alberti regardait toute chose comme de sa compétence, même l'amour vrai.

ait forcé Sigismond à abandonner son œuvre. Tout incomplet qu'il est cependant, le temple des Malatesta est un des premiers monuments où, d'une façon décisive, l'art nouveau de la Renaissance a donné sa formule architecturale; et c'est ce qui donne à cet édifice, presque ignoré aujourd'hui malgré quelques monographies dépouillées d'illustrations ou incomplètes, une importance capitale, et qu'on ne saurait exagérer.

L'impression produite fut très grande alors, elle se reflète encore dans les manuscrits du temps. Vasari l'a constatée, et il conclut ainsi : « *In somma ridusse l'Alberti quella fabbrica in modo che, per cosa, soda ell'è uno de' più famosi tempi d'Italia.* » Nardi, lui, qui consacrait un travail spécial, une monographie entière au temple (où malheureusement il ne gravait que la façade principale sans pénétrer dans l'intérieur), n'a pas hésité à dire en face de San-Francesco : « Le plus beau temple de la plus belle époque de l'art. » Il est bien certain qu'il y a là une impression de grandeur qui est due à la simplicité et à la noblesse du parti pris. Cependant cette opération d'exécution de la coupole, qui ne devait jamais être achevée, semble avoir présenté, au moment où on allait l'entreprendre, des difficultés assez graves pour nécessiter alors l'intervention d'un nouvel architecte dont, jusqu'ici, on n'avait pas soupçonné la présence à Rimini au temps de Sigismond. C'est par une lettre datée de Rimini 1454, et adressée par lui à Sigismond à Sienne, le 22 décembre, que nous connaissons cette intervention.

Mathæus Nutius Fanensis, Matteo Nuti de Fano, l'architecte auquel on doit probablement l'exquise façade de San-Michele, qui s'élève dans cette ville près de l'Arc d'Auguste[1], mais qui est à coup sûr l'auteur de la bibliothèque de Cesena pour Malatesta Novello[2], fut appelé par Sigismond en 1453 pour suppléer à l'absence de l'Alberti. Matteo da Pasti, le proto maestro, Pietro de Genari, le conseiller de Sigismond, Maestro Alvise (qui devait être ce qu'on appelle l'appareilleur ou le contre-maître), étaient évidemment fort embarrassés en face des dessins de l'Alberti; il fallait un homme distingué dans son art pour éclairer certains points obscurs, puisque l'Alberti, retenu à Rome par Nicolas V, ne pouvait se rendre sur les lieux. Matteo

1. — Voir la brochure intitulée : *La Chiesa et la Porta de San-Michele in Fano.* — Cenni. — Luigi Masetti. — Fano, 1878.

2. — Voici l'inscription qu'on lit à l'intérieur de la bibliothèque, 1452 : « MATTEUS. NUTIUS FAN. EX. URBE. CREATUS. DEDALUS ALTER. OPUS TANTUM DEDUXIT AD UNGUEM. »

Nuti était alors dans la région, employé par Malatesta Novello ; il vint à Rimini, et, par sa lettre, nous pouvons connaître les incertitudes de tous ces personnages en face des dessins de l'Alberti.

Le 17 décembre 1454, Sigismond reçoit de Matteo une première lettre annonçant l'envoi du dessin de la façade et « *un capitello bellissimo* » et celui d'une modification à faire à la façade latérale. Nous voyons aussi, par cette communication du médailleur, qu'il avait été question de reproduire, dans les ornements de la façade, la Rocca Malatestiana. Le dessin du dôme et de la couverture était déjà entre les mains des constructeurs ; Matteo propose à Sigismond d'aller à Rome passer quelques jours avec l'Alberti pour se concerter avec lui, à moins qu'on n'obtienne qu'il vienne lui-même à Rimini. Il termine sa lettre en demandant de la matière d'argent à Sigismond (*Scrivete a chi par a la S. V. che me dia argento per gettar la medaglia piccola, che conzio a cio se ne possa getare per far quanto voluete se faccia*). On voit par là qu'on a dû mettre au creuset nombre de ces médailles d'argent de Pisanello et de Matteo, car celles de ce métal sont devenues très rares [1].

Quatre jours après, *Giovani Maestro Alvise*, fils d'Alvise, qui signe : « *El vostro minimo Fameglio* », écrit encore sur le même sujet au seigneur de Rimini ; il l'avise que son frère a fait exécuter le modèle en bois de la voûte d'après le dessin de l'Alberti, et il joint à sa lettre un autre dessin d'exécution où on a opéré quelques modifications exigées par la pratique de la construction.

Matteo da Fano (qui n'est autre que Matteo Nuti, et « *Francescho da Cinquedenti* », — un charpentier qui, probablement, n'avait que cinq dents dans la bouche, ce qui lui a valu son surnom, — l'ont avisé qu'il existe à Sinigaglia du bois en quantité pour faire ce travail de couverture, et l'Alvise, qui est un homme du métier, fait observer au maître qu'il faut vite prendre une résolution parce qu'on est en décembre et que, si on tarde, le bois va suinter et ne sera plus bon à tailler. A la fin de cette même lettre, en forme de post-scriptum, le fils d'Alvise propose à son tour d'aller à Rome s'entendre directement avec l'Alberti et raisonner avec lui sur la forme à donner à la toiture. « *Piazendo à la S. V. me pareria che l' fuossè buono che io andasse à Roma da Misser Batista a razonargliè del modo del voltare, e intendere el suo parere : et qual modo glie pariero fosse meglio,*

1. — Voir aux *Notes, Commentaires et Documents* du chapitre la lettre originale.

o tercio, o quarto, o tutto agudo, a cio che la cosa passa in bona forma. » — C'était certainement un honneur d'aller à Rome conférer avec l'Alberti, mais c'était aussi un plaisir très recherché de tous ces hommes avides de se mêler au mouvement, et on voit que chacun de son côté ne se fait pas défaut de se mettre à la disposition du seigneur pour entreprendre le voyage [1].

Matteo Nuti, à son tour, le 23 décembre, écrit à Sigismond. Il est venu à pied d'œuvre avec Maestro Alvise, et là, le dessin de l'Alberti en main, *sur le tas,* comme disent les architectes, il s'est rendu compte du travail à opérer. Il s'agit de couvrir la grande nef d'un toit brisé et, du même coup, de couvrir aussi les chapelles. La toiture reposera ainsi sur les murs épais dont l'architecte a enveloppé l'ancien édifice, et son poids ne chargera en aucune façon les piliers qui forment tête des murs de refend séparant les sanctuaires. L'architecte donne ses raisons pour adopter ce parti pris, raisons pratiques et raisons d'art. Il revient aussi au dessin de la partie extérieure (façades latérales), et nous aurons recours à ce document quand nous étudierons cette partie de l'édifice. Un passage de cette lettre fait aussi allusion aux marbres qui recouvrent les murs de la chapelle Saint-Sigismond; marbres qu'on ne peut placer *parce que les éléphants ne sont pas encore terminés,* et qu'il faut se raccorder avec eux. Il avise encore son maître de la marche de certains travaux de détail exécutés dans le *Castello,* et lui avoue que l'argent manque : « *Al fanto di danari dopo ne partir de la S. V. siamo stati molto ligieri* » [2].

Tel est, à l'intérieur, le Temple des Malatesta, et telles sont les circonstances dans lesquelles il a été décoré. Avant de promener nos regards sur la partie extérieure, signalons la recherche apportée dans l'ornementation des balustrades qui séparent les chapelles de la nef; on reconnaît là, à première vue, le dessin large et ample de l'Alberti; et cette richesse d'emblèmes, cette disposition des lettres ingénieusement enlacées et ajourées, font de cette clôture une partie intéressante du monument. On se rappelle que nous avons publié le traité pour la fourniture des marbres de Vérone dont on s'est servi pour cette partie de l'ornementation.

Il faut aussi porter les yeux sur les parties supérieures du Temple. Dans les tympans des arcs et les parties pleines des murs des cha-

1. — Voir le document original aux *Notes, Commentaires et Documents.*
2. — Voir le document aux *Notes, Commentaires et Documents.*

pelles des Reliques, l'architecte a imaginé un système de décoration à la fois riche et simple, qui consiste en de grands enroulements de feuillages avec l'écusson des Malatesta au centre, et un système de pilastres auquel il a adossé des statues qui portent aussi l'écusson. (*Voir le dessin, page* 193.)

On voit, par notre description, le rôle que la sculpture joue dans ce temple. Il n'y a pas eu, quoi qu'en ait dit Vasari, intervention de ces grands chefs d'École dont Florence était fière, et, quelle que

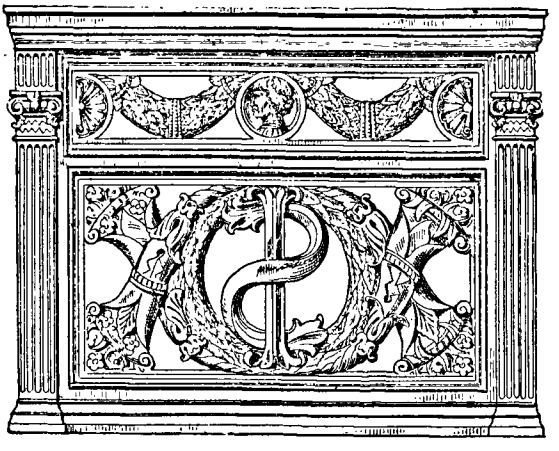


Fig. 138. — Clôtures des Chapelles avec le Chiffre d'Isotta.

soit l'importance de l'ensemble, il faut s'en tenir, pour l'exécution de la décoration, à des hommes de second ordre, comme Simone Ferucci, Agostino di Duccio et Bernardo Ciuffagni.

Il est vrai de dire qu'Agostino se révèle à Rimini comme un artiste supérieur, et, si on ajoute à ce grand ensemble celui de San Bernardino de Pérouse, il faut faire à ce sculpteur une place nouvelle dans la hiérarchie artistique ; mais il faut surtout observer qu'au-dessus de tous ces collaborateurs, l'Alberti a conçu l'ensemble, dessiné chaque détail, indiqué à chacun son rôle, et, avec le génie qui le caractérise et ce goût rare qui tient à la fois de la sobriété antique et de la richesse de la Renaissance joint à je ne sais quoi de noble, de viril et de contenu dans le style, qu'il plane toujours sur l'œuvre et conduit le concert de ces exécutants plus ou moins habiles. Ce ne sont certes point des hommes à opposer à Donatello, à Lucca della Robbia, à Desiderio da Settignano et à tous ceux que le Vasari et les

autres historiens avaient jusqu'ici désignés comme ses collaborateurs; mais cela prouve une fois de plus que la discipline fait la force, et que, lorsqu'un architecte jouit d'une assez grande autorité pour maintenir chacun de ses collaborateurs à sa place, il arrive à un résultat supérieur.

Quant à l'exécution elle-même, nous voyons par la correspondance de Sienne que Matteo da Pasti[1] était pratiquement le proto-maestro de l'œuvre; il était donc ce que nous appelons aujourd'hui l'inspecteur de l'Alberti; si ce dernier ne semble avoir fait à Rimini que de rares apparitions, sa présence cependant, il faut le reconnaître, est constante, par l'envoi de ces dessins qui, tous, portent la griffe du maître : il est la pensée dirigeante, il conçoit, et on exécute. Or, comment veut-on qu'un homme comme Matteo, ayant à diriger des sculpteurs qui ne sont ni des Donatello, ni des Della Robbia, ni des Ghiberti, par conséquent ses inférieurs, n'ait pas imprimé à ceux-ci une direction conforme à ses propres tendances ? Un sculpteur ne reste point dix années à diriger des travaux de sculpture sans y prendre part lui-même et mettre, comme on dit, la main à la pâte; c'était légitime et c'était inévitable, car Matteo est incontestablement un maître. Je conclus de là que ce caractère qui distingue l'ensemble de l'exécution, caractère qui résulte de l'absence de relief dans la sculpture, comme aussi de l'aspect héroïque des figures, est certainement l'œuvre du médailleur. Nous n'avons point à douter, en face de ces médaillons de Sigismond, de ces revers de médailles à la Rose, à l'Eléphant, à la Force, littéralement copiées sur celles de Matteo, que l'artiste n'ait joué là un rôle très effectif. On ne peut pas dire qu'il y ait tel ou tel bas-relief à signer de son nom, mais il a dû composer toute la chapelle du Saint-Sacrement; il en aura peut-être donné les maquettes, indiquées soit avec la cire, soit avec la terre, et Agostino n'aura souvent fait qu'exécuter et grandir les compositions[2].

Quant à la part qu'a prise Agostino lui-même, il n'y a point à s'étonner qu'elle ait été aussi considérable; l'histoire de l'artiste est encore à écrire; M. Adamo Rossi, je l'ai dit aux Documents, en a jeté les bases[3]. M. Milanesi[4] a réfuté les erreurs de Vasari à ce sujet.

1. — Voir aux *Notes, Commentaires et Documents* nos développements sur la part de Matteo da Pasti dans l'œuvre et les notes pour sa biographie.

2. — *Giornale di Erudizione artistica.* Perugia, 1875.

3. — Voir les notes du Nouveau Vasari, 1878. Florence, page 77 du tome II.

4. — Voir le volume IV de l'ancienne publication de Pérouse, la série d'articles et de documents publiés par Adamo Rossi.

Nous savons désormais qu'en 1446 il est banni de Florence comme voleur, et est forcé d'aller habiter Venise; il disparaît alors, depuis l'année 1447 jusqu'à 1457, et nous ne pouvons plus douter qu'il n'ait passé ces années à Rimini ou dans les environs, puisque nous avons retrouvé au musée Brera ce beau bas-relief acheté à Covignano, qui est incontestablement son œuvre; puisque nous lisons son nom cité dans les lettres de Sienne, et qu'enfin plus de cinquante statues et bas-reliefs du temple de Rimini y attestent sa présence. Il n'y a point à s'étonner d'une telle fécondité; il a été l'homme à tout faire ici, il était taré, il était banni; on s'est servi de lui en toute occasion. Il avait du talent, et devait être souple et humble à cause de sa situation, qu'il n'avait pu cacher à personne, puisqu'on avait publié un *bando* contre lui à Florence. Il fut trop heureux de trouver un asile et des travaux de longue haleine à la cour de Sigismond, et nous oublierons la cause de son séjour forcé à Rimini en faveur du talent qu'il y a déployé et de son assiduité au travail.

Ainsi se trouve résolue pour nous l'énigme des origines des sculptures de San Francesco; quant aux œuvres purement ornementales, elles sont toutes exécutées depuis 1448 jusqu'en 1457. A partir de ce moment, il ne reste plus que de l'ornementation à exécuter dans l'intérieur, c'est l'affaire des *garzoni* ou élèves, et les sculpteurs désertent Rimini. Ce n'est point à dire que Sigismond, à partir de cette époque, se soit désintéressé de sa grande œuvre[1]; au contraire, au milieu des plus cruelles vicissitudes, il y pense sans cesse; appauvri, délaissé, menacé de perdre et son trône et la vie, il a toujours présente à l'esprit l'idée de l'achèvement de ce monument qu'il considère comme la grande pensée de son règne. En 1461, il avait exempté tous ceux qui travaillaient au monument des corvées qui lui étaient dues pour la culture des terres. Nous l'avons vu déposer cinq mille florins d'or au Mont-de-Piété de Venise, dans le but de parfaire son œuvre; ses biens de Raguse sont destinés au même objet; mais les vicissitudes des temps ne permettront point l'achèvement, et on verra les Franciscains obligés de vendre des terres pour faire quelques réparations urgentes à la toiture qui menace ruine vers le milieu du XVIe siècle.

Il ne nous reste plus au sujet des attributions qu'un seul doute, et nous le soumettons à ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art et

1. — « Item reliquit, voluit, jussit et mandavit quod sumptibus suæ hereditatis fiant continue laborari ad Templum Sancti Sigismundi juxta possibilitatem suæ hereditatis. » Testament de Sigismond Malatesta. — Archives de Rimini.

essaient de résoudre ces questions d'origine, soit par la recherche des documents, soit par la comparaison des monuments; cette indécision est relative à la série des jolis bas-reliefs d'enfants drapés jouant de la musique à la chapelle d'Isotta, là même où nous avons signalé l'inscription : *Spera. Indeo ;* et peut-être même encore faut-il voir là une œuvre de notre Agostino di Duccio.

CHAPITRE XI

LES TOMBEAUX DE SAN FRANCESCO

Sarcophage de Basinio Basinii, poète parmesan, pensionnaire de Sigismond. — Giusto de Conti, l'auteur de la *Bella Mano*. — Gémiste Pléthon, philosophe platonicien. — Roberto Valturio, l'auteur du *De Re Militari*. — Traffichetti da Bertinoro, médecin. — Gentile Arnolfo et Juliano Arnolfo, philosophes et médecins. — Sebastiano Vanzi, évêque d'Orvieto. — Procès-verbal de l'ouverture des tombeaux de Rimini. — La cour littéraire de Sigismond. — Ses chanceliers. — Ses secrétaires — Ses familiers.

C'est sous les grands arcs des façades latérales du temple, appuyés sur le bandeau, et se détachant sur l'enceinte de l'église gothique dont l'Alberti avait conservé et les fenêtres à arcs aigus et les murs eux-mêmes, que Sigismond avait voulu qu'on dressât tous les sarcophages destinés à recevoir les cendres des philosophes, des savants, des poètes et des artistes qui formeaint sa cour littéraire et son cénacle. Si nous nous plaçons devant la grandiose façade latérale de droite, formée de sept arcs de la plus noble proportion et de l'aspect le plus imposant, nous constatons que chacun d'eux a reçu un sarcophage de forme antique d'une extrême simplicité ; mais, si nous faisons le tour de l'édifice pour regarder la façade latérale opposée, nous constatons qu'elle est restée vide : cette grande pensée n'a donc été réalisée qu'à moitié. C'est surtout à l'angle de la façade latérale de droite que nous pouvons constater la brusque interruption des

travaux. A partir du septième arc, derrière les énormes assises de marbre et de pierre d'Istrie de l'enveloppe de l'Alberti, on voit reparaître la grêle enceinte gothique que l'architecte avait doublée de cette massive enveloppe, aussi capable de défier l'action du temps que l'arc d'Auguste ou le pont sur la Marecchia. Les assises sont en arrachement, sans que les siècles qui ont suivi aient jamais pensé à dissi-

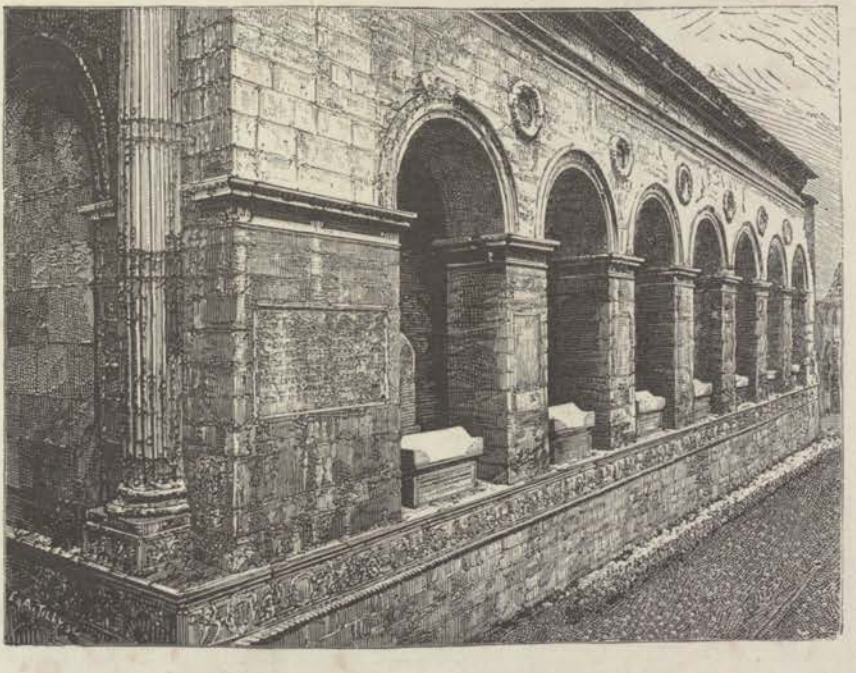


Fig. 142. — Façade latérale de San Francesco.

muler cette interruption des travaux. L'absence de recul, le peu de largeur de la rue qui longe le monument diminue malheureusement l'effet de cette admirable partie de l'édifice [1].

Lisons les inscriptions gravées sur ces tombeaux, et essayons de ressusciter les morts illustres que Sigismond avait crus dignes de trouver un asile dans le temple des Malatesta.

1. — Le voyageur qui s'arrête à Rimini devra visiter le théâtre de la ville; l'intérieur, très monumental, dû à l'architecte Poletti, reproduit le parti pris de cette façade latérale. L'architecte avait été si vivement frappé de cette belle disposition, qu'il n'a pas reculé devant l'appropriation de cette forme générale à un édifice qui comportait évidemment une disposition tout autre.

BASINII. PARMENSIS. POETAE.

D. SIGISMVNDI. PANDVLPHI. MAL. PANDVLPHI. F.
TEMPESTATE. VITA. FVNCTI. CONDITA
HIC. SVNT. OSSA

Telle est l'inscription que nous lisons sur le premier sarcophage; ce Basinio Parmense est un poète qui est né à Parme en 1425[1]; il s'appelait Basinio de Basinii; son origine devait plaire à Sigismond, car il était fils de Vicenzo Basinio, un des lieutenants les plus brillants d'un grand homme de guerre d'alors, Ottobone dei Terzi. Il avait fait ses études sous le fameux Victorin de Feltre, qui joue un si grand rôle dans l'illustration intellectuelle de son temps; plus tard, il avait appris le grec sous Théodore de Gaza; versé dans la philosophie, les mathématiques et les humanités, sa spécialité réelle était la poésie; à vingt ans, il avait été nommé professeur de lettres latines et d'éloquence à Ferrare, à la suite de la publication de son poème *Meleagridos* dédié à Lionel d'Este.

Le marquis de Ferrare devint son protecteur et l'employa bientôt aux missions les plus délicates. Filippo Maria Visconti venait de mourir; Lionel d'Este revendiquait son héritage et se préparait à soutenir ses droits par la force : Il chargea Basinio de se rendre à Guardasone au château de Guerriero Terzi, pour entamer avec lui des négociations. Basinio se trouvait enfermé dans la forteresse quand Francesco Sforza se présenta pour l'assiéger; le poète diplomate fut obligé de combattre, et, Sforza ayant pris la forteresse, Basinio s'enfuit sous un déguisement. Il revint à la cour de Ferrare, où Lionel, qui le soupçonnait d'avoir trahi sa cause, le priva de sa chaire. Le poète se réfugia alors à la cour de Rimini (1449) où Sigismond l'accueillit avec joie; il retrouva ainsi un Mécène aussi intelligent, aussi généreux et plus enthousiaste que celui qu'il venait de perdre. Devenu un des familiers de cette petite cour, pour s'y faire bien venir il chanta Isotta et écrivit les *Isottæi*, trente épîtres dans le goût des héroïdes d'Ovide, toutes à la louange de la maîtresse du seigneur de Rimini.

1. — Cette date est controversée, mais elle ressort de deux vers écrits à la fin du manuscrit de la Vaticana « *Meleagridos* » :

« Mille quadringentos Dominus regnaverat annos
Bisque decem et quinos, cum mihi vita data est. »

Sigismond lui aussi l'employa à des missions de confiance; il l'envoya au Pape Nicolas V qui, épris d'Homère, lui demanda de traduire l'*Odyssée* en vers latins. Basinio s'honora en refusant l'offre du Saint Père, et s'excusa en disant qu'il faudrait un Virgile pour une telle tâche. C'était à Roberto Valturio, l'écrivain du *De Re Militari,* qu'il avait dû son introduction auprès de Sigismond; c'était entrer par la bonne porte, car personne n'était plus avant dans les bonnes grâces du seigneur, et l'accueil de Sigismond avait été si satisfaisant, qu'il résolut de se fixer à jamais à Rimini; bientôt même il y épousa Antonia, fille du chevalier Pietro de Gualdi.

Nous devons croire qu'il jouissait d'une réelle influence auprès de Malatesta, car nous connaissons une lettre du fameux Guarino de Vérone où celui-ci, ayant je ne sais quel service à demander à Sigismond, s'adresse à Basinio pour l'obtenir. Le poète, cependant, avait déjà un rival, un autre poète turbulent, qui a fait du bruit dans l'histoire par ses querelles littéraires : ce Porcellio Pandone, lauréat de la cour de Naples, connu des artistes par les éloges qu'il a fait du Pisanello.

Porcellio était à Rimini dans le même temps que lui, et s'en allait répétant que Basinio était un faux savant. Basinio lui proposa un tournoi littéraire devant toute la cour, assemblée dans l'intérieur de la Rocca; il lui prouverait à son tour qu'il ignorait le grec, et que ses vers étaient remplis de barbarismes, de fautes de prosodie et de duretés intolérables, Sigismond se réjouissait d'assister à un tel tournoi auquel il voulut présider, ayant à ses côtés Isotta, « l'honneur de l'Italie ». Porcellio ne put se soustraire à l'épreuve, et se présenta devant le Prince assisté de Tommaso Seneca de Camerino, un familier de Sigismond, jaloux aussi sans doute, et qui avait épousé la querelle du Pandone. Leur thèse fut celle-ci : — « On peut être un élégant poète latin, sans avoir pâli sur les auteurs grecs. » Basinio improvisa une réponse où il prouva que Cicéron, Virgile et les grands poètes et prosateurs, n'avaient acquis tout leur développement et toute leur force qu'après avoir étudié les maîtres grecs et s'être nourri du pain des forts. Il montra l'Italie plongée dans les ténèbres quand, après les premiers siècles chrétiens, on avait laissé s'éteindre le feu sacré et se perdre la connaissance de l'hellénisme; puis, peu à peu,

1. — Le Pisanello avait consacré une médaille à Porcellio; le poète napolitain l'en remercie dans une épître, mais on ne connaît pas d'exemplaire de cette œuvre. M. Armand l'a indiquée dans son ouvrage : *Les Médailleurs italiens des* XVe *et* XVIe *siècles.* — PLON, Paris.

il fit comprendre comment l'Italie avait pu renaître à la vie intellectuelle sous l'influence de Victorin de Feltre, de Théodore de Gaza, de

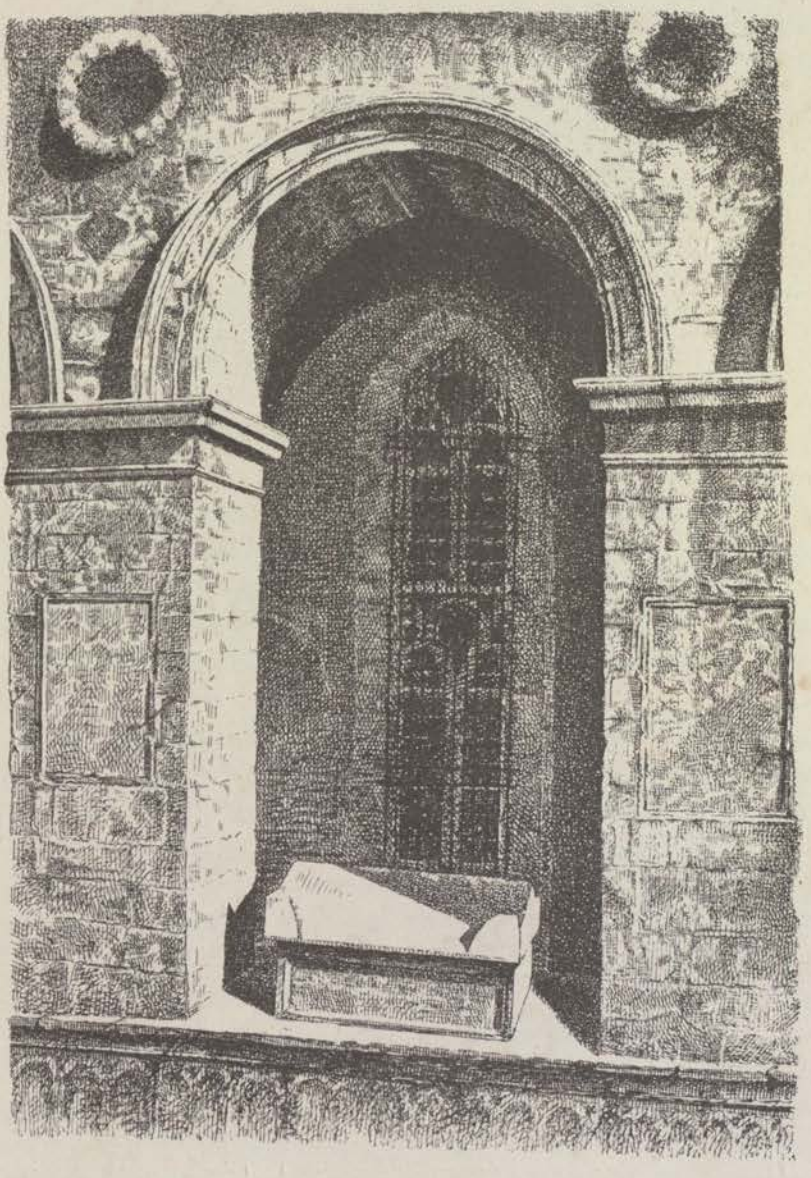


Fig. 143. — Détail de l'Arc, montrant le Mur et la Baie gothiques de la primitive Église.

Guarino de Vérone, de Filelfo, de Perotto, de Leonardo Bruni, de Lorenzo Valla et de Poggio : il termina enfin en disant que, si lui-même avait pu, dans ses vers, montrer quelque grâce et quelque

souplesse, il le devait au divin Homère. Plus tard, probablement satisfait de son succès devant la cour de Rimini, Basinio écrivit son discours, publié depuis par l'abbé Girolamo Ferri, sous le titre : « Epistola versibus exorata ad Sigismundum Pandulphum Malatestam de Linguæ græcæ laudibus et necessitate. »

Porcellio fut vaincu, et, comme c'était un homme vindicatif et assez bas, il lança contre Basinio des pamphlets qui portent contre lui des accusations odieuses, et qui rappellent celles par lesquelles on a voulu ternir la réputation de Politien. Basinio se vengea en écrivain, il publia les fautes de prosodie dont ces pamphlets étaient remplis.

C'est à Basinio qu'était réservé l'honneur d'être le chantre de Sigismond; à la suite de la guerre contre Alphonse d'Aragon, il écrivit le poème des *Hespérides*, où il suit pas à pas le condottiere dans sa marche victorieuse : plus tard il écrivit le poème des *Argonautes*[1].

Basinio Basinii devait mourir à l'âge de trente-deux ans; on a conservé son testament daté du 24 mai 1457; il lègue le manuscrit de son poème les *Hespérides* à Sigismond, en le priant de ne pas permettre qu'on le retouche. Il possédait aussi quelques manuscrits grecs, un Homère et un Apollonius qu'il priait Sigismond d'accepter. Malgré les largesses du seigneur, il mourait assez pauvre pour que sa veuve Antonia renonçât à sa succession. Une clause de son testament ordonne qu'on vende son cheval pour payer ses funérailles; une autre demande que son corps repose à Rimini; et il veut qu'on écrive sur sa tombe : « Parma mihi patria est : sunt sidera carmina et arma »; ce vœu ne fut pas réalisé.

Sigismond, qui avait toujours présente à l'esprit la pensée de la postérité, voulut que son nom fût associé dans l'épitaphe à celui de Basinio; il lui réservait le premier sarcophage de son Panthéon et l'y faisait déposer en sa présence, après lui avoir rendu solennellement les derniers honneurs. On lui éleva une statue, et son éloge a été fait par un grand nombre d'écrivains de son temps. François Filelfe, Tito Vespasiano Strozza, Benedetto da Cesena, et Platina lui-même, le rangent au nombre des meilleurs poètes latins; Tiraboschi est d'avis qu'on ne lui a pas fait sa place dans la littérature de son temps, et dit qu'il mériterait d'être plus connu. Il a laissé dix-huit ouvrages

1. — Voir les détails que j'ai donnés sur un manuscrit des *Argonautes*, richement orné de miniatures dont j'ai donné le fac-similé par Rosaspina, le graveur de Rimini.

manuscrits dont la plupart ont été publiés depuis. Le Père Sireneo Affo, qui était bibliothécaire de l'Infant de Parme, lui a consacré une notice très développée. C'est certainement, comme poète, une des figures les plus brillantes de cette petite cour, et son poème des *Hespérides,* où il suit pas à pas Sigismond dans sa campagne contre Aragon, est un véritable monument élevé à son bienfaiteur.

GIUSTO DE' CONTI.

IVSTVS. ORATOR. ROMANVS. IVRIS. QVE
CONSULTUS. D. SIGISMUNDO. PANDULFO.
MALATESTA. PAN. F. REGE, HOC. SAXO. SITUS. EST.

Les bibliophiles seuls connaissent le nom de Giusto de' Conti écrit sur le second sarcophage. C'est un poète oublié, mais son œuvre occupe une place honorable dans toutes les bibliothèques d'amateurs. Il a joui dans son temps d'une renommée considérable. Il avait publié sous le titre *la Bella Mano* ce qu'on appelait alors un *Canzoniere.* Son succès fut énorme dans toute l'Italie; ce livre eut la réputation du *Ditta mondo* ou celle du *Songe de Polyphile;* mais la vie du poète est moins connue que son recueil; il appartenait aux comtes de Valmontone, et souvent il signait « De Comitibus Valmontone ». Mazuchelli et le Tiraboschi ne nous ont pas révélé le lien qui l'unissait à Sigismond Malatesta; c'est dans une histoire du Duc d'Urbin écrite par Monseigneur Bernardino Baldi que nous trouvons pour la première fois son nom cité à côté de celui du seigneur de Rimini, et nous en pouvons déduire l'époque à laquelle il était à sa cour. C'était au moment des différents entre Sigismond et Montefeltre; les choses allaient assez mal pour Malatesta, quand le Pape Nicolas, qui avait intérêt à ce que la paix régnât entre les deux souverains d'Urbin et de Rimini, envoya à ce dernier son conseiller Giusto de' Conti: Ainsi s'expliquent les mots « *Orator Romanus* » à la suite du nom de Giusto [1]. L'historien Baldi s'exprime en ces termes: « Il envoya à

1. — Je n'ai pas besoin de faire observer qu'au xve siècle italien, l'*Orator* est toujours un envoyé spécial auprès d'un souverain ou d'un État. La République de Venise elle-même emploie ce terme dans les papiers de chancellerie.

La Bella Mano est un recueil de chansons; le titre singulier de l'œuvre est justifié

Urbin Giusto da Valmontone, son camérier, homme de lettres, poète assez gracieux dans son temps, et homme de bonnes façons. » En quelques jours Giusto rétablit les choses et fit signer la paix. Ce serait donc vers le 6 décembre 1447 (c'est la date de la trêve) qu'il serait venu pour la première fois à la cour de Rimini.

Il est à remarquer que, dès qu'un poète, un philosophe ou un littérateur était envoyé à Sigismond avec une mission politique, celui-ci faisait tous ses efforts pour l'attirer à lui; il est probable que dès le premier jour il réussit à s'attacher l'auteur de *la Bella Mano;* mais le seigneur ne jouit pas longtemps de la présence de son nouveau conseiller, car, deux années après qu'il était venu en mission auprès de Sigismond, Giusto de Conti mourut. La *Chronique de Rimini* enregistre sa mort dans les termes suivants : « *A di 19 di novembre morì in Arimino Misser Giusto da Valle Montone, Dottore valente e buon umo, consigliere del nostro magnifico signore, et ebbe un solennissimo onore, et fu seppelito à San Francisco.* » Au moment de la mort de son conseiller, Sigismond était en Lombardie à la tête des troupes de la Sérénissime; on ensevelit Giusto dans le cimetière des Franciscains; mais, à son retour, Sigismond, poursuivant le pensée de faire du Temple des Malatesta le Panthéon de ses grands hommes, fit exhumer les restes du poète et ordonna de les déposer dans le second sarcophage, à côté de ceux du chantre des *Hespérides*.

par cette circonstance que les belles mains de la maîtresse du poète lui ont fourni le sujet de plusieurs compositions. Il existe quelques manuscrits de l'œuvre, nous n'en connaissons point qui soient ornés de miniatures. En 1472, *La Bella Mano* a été imprimée à Bologne, sous le titre : *Justi de comitibus... Libellus feliciter incipit intitulatus la Bella Mano,—per me Scipionem Malpigeium Bononiensem.* Cette édition est très rare; elle comprend 73 pages, y compris les quatre consacrées à un sonnet de Giov. Battista de Reffregeriis. En 1474, le 2 décembre, elle a été publiée à Venise. —Une troisième édition, datée 1492, a été aussi publiée à Venise, chez Thomaso di Piasi.— En 1531, Bernardino di Vidali en donne encore une nouvelle édition dans la même ville, et on l'édite pour la première fois à Paris en 1589. L'édition de Florence (1715) est la plus complète, et Mazzuchelli l'a encore rééditée à Vérone en 1755.

GÉMISTE PLÉTHON.

IEMISTII. BYZANTII. PHILOSOPHI. SUA. TEMP. PRINCIPIS. RELIQUUM.
SIGISMUNDUS. PANDULFUS. MAL. PAN. F. BELLI. PELOP. ADVERSUS.
TURCOR.
REGEM. IMP. OB. INGENTEM. ERUDITORUM. QUO FLAGRAT AMOREM.
HUC AFFERENDUM INTROQUE. MITTENDUM CURAVIT.

M CCCC LXV

L'Italie tout entière peut envier à Rimini l'honneur de posséder les restes du philosophe grec qui repose dans le troisième sarcophage de San Francesco.

On se demande comment ce Giorgio Gemisto Pletone Byzantino, qui, de son vivant, ne semble pas avoir été le familier de la Cour de Rimini, y a trouvé cependant sa demeure dernière.

Le moine Barlaam, Léonce Pilate, et, plus tard, Argyropoulo, avaient les premiers apporté de la Grèce le trésor des connaissances philosophiques et réveillé le goût des études helléniques. Cosme de Médicis et Pierre son fils, dans leur ardeur à tout embrasser, avaient d'abord soutenu les sectateurs de la Doctrine péripatéticienne et adopté la Doctrine d'Aristote. Un autre philosophe grec, Gémiste Pléthon, partisan de la doctrine de Platon, venu en Italie au moment du Concile de Florence (1439) dans le but unique de travailler à l'extinction du schisme, avait trouvé l'Italie entière vouée à Aristote; bientôt, élevant chaire contre chaire, il s'était posé en adversaire de cette doctrine, et il s'efforça d'inspirer aux Florentins le respect et l'amour de la philosophie platonicienne. Dès que cette voix éloquente se fit entendre, ce fut un véritable entraînement, presque un fanatisme. On vit les Médicis se tourner du côté de Platon, et Cosme, décidé à renouveler à Florence l'Académie d'Athènes, engagea Marsile Ficin à réunir autour de lui tous ceux des savants illustres qui voudraient se rallier à leurs idées. L'Académie platonicienne fut bientôt fondée; les jardins d'Académus furent cette fameuse villa Careggi aux portes de Florence, et ce petit bois ombreux derrière la villa du Vieux Cosme, où l'on vit se réunir la fleur du savoir et de l'éloquence, les Cristoforo Landino, Giovanni Cavalcanti, Bartolommeo et Filippo Valori, Baccio Ugolini, Giovanni Pico della Mirandola. C'est de là qu'enflammé de l'amour du divin Platon, Cosme écrivit un jour à Marsile

Ficin : « Hier je suis arrivé à Careggi non seulement pour améliorer mes terres, mais pour m'améliorer moi-même. Viens me rejoindre, ô Marsile, et cela le plus tôt que tu le pourras ; n'oublie point de porter avec toi le traité du divin Platon *du Souverain Bien*. Si tu m'en croyais, il y a longtemps déjà que tu l'aurais traduit en latin. Je ne connais pas de recherche à laquelle je m'adonnerais avec plus de cœur que celle de la recherche de la vérité. Viens donc, et apporte avec toi la lyre d'Orphée. »

Cet incroyable enthousiasme qui se manifesta dans l'Italie, cette ardeur apportée à l'étude de la philosophie, furent l'œuvre de Gémiste Pléthon ; par son éloquence, il fanatisa les esprits, et on vit, spectacle étrange, Marsile Ficin entretenir nuit et jour une lampe allumée devant le buste de Platon. Cette période d'ailleurs est celle de l'enthousiasme, et nos temps plus placides taxeraient certainement de folie ce fanatique de la mémoire du Dante, que Francesco Sacchetti, l'auteur des *Novelli*, nous montre déposant sur le piédestal d'une statue du Dante des flambeaux qu'il avait pris à l'autel de la Vierge en s'écriant : « Tiens, prends cet hommage, tu en es plus digne encore que celle qu'on adore. »

Le jour où Laurent le Magnifique devint le protecteur et le président de cette académie de Careggi, sa renommée fut à son comble. Gémiste cependant ne devait pas rester en Italie, il avait hâte de rentrer en Grèce après avoir porté un coup formidable à la doctrine d'Aristote ; il laissait d'ailleurs derrière lui son élève, le fameux cardinal Bessarion, qui devait soutenir ses idées contre le champion de l'école adverse, Georges de Trébizonde.

Il n'est pas douteux que Pléthon soit retourné en Grèce, où on suppose qu'il est mort en 1451. En 1464, Sigismond aborda en Morée à la tête des troupes de la Sérénissime. Une pensée pieuse, dont il faut tenir compte à ce soldat brutal, et son constant enthousiasme pour les lettres, le portèrent à chercher les traces du soutien de la doctrine de Platon, qu'il avait évidemment attiré un instant à Rimini et qu'il voulait peut-être rappeler à sa cour ; il ne trouva plus que son tombeau, élevé dans un lieu où il pouvait être à la merci des Turcs. Sigismond résolut alors de rapporter les cendres du philosophe dans sa propre patrie, et de lui donner une tombe dans le Panthéon de ses aïeux, estimant qu'au retour de ses victoires aucun trophée ne serait plus glorieux pour lui que ce cadavre d'un philosophe arraché à la terre musulmane. Il voulut rappeler ce souvenir dans l'épitaphe qu'il fit graver sur le sarcophage.

On s'est basé sur un mot de cette inscription pour dire que le corps contenu dans l'urne n'est pas celui de Pléthon, mais bien celui d'un philosophe de Byzance, ami de Grégoire de Nazianze ; on aurait voulu que Sigismond fît écrire au lieu de, « principis philosophorum *sua* tempestate », le mot *nostra*. On ajoute aussi que, lorsqu'on ouvrit les tombeaux au XVIIIe siècle, alors que tous les corps renfermés dans les sarcophages étaient bien conservés, celui du philosophe était déjà à l'état de squelette. Mais la tradition est irréfutablement consacrée [1], et l'inscription ne saurait prêter à une double interprétation ; les mémoires contemporains font tous honneur à Sigismond de la grande pensée qui l'a guidé dans cette circonstance.

L'impression produite sur son imagination par les leçons de Pléthon, qu'il avait pu entendre dans sa jeunesse à Florence, l'avait évidemment enflammé au point de nourrir pour le philosophe un culte véritable. Il voulut rendre un solennel hommage aux lettres en abritant dans le tombeau de ses aïeux le corps du philosophe qui avait tant fait pour la mémoire du divin Platon.

ROBERTO VALTURIO.

D. O. M. QVE

ROBERTI VALTVRII. QVI. DE. RE. MILITARI. XII. LIBRIS. AD. SIGISMVNDVM.
PAN. MAL. ACCVRATISSIME. SCRIPSIT. QVIQVE. ROBERTO. MAL. FILIO.
COMITATE. INSIGNI. FACUNDIA. ATQVE. FIDE. CHARVS. EXTITIT.
PANDVLPHVS. MAL. ROBERTI. F. SIGIS. NEPOS. AD. HVC. IMPVBES.
OFFICII. MEMOR. HOC. MONVMENTO.
B. M. OSSA. CONDI. IVSSIT. VIX. AN. LXX. M. VI. D. XVI.

Le nom de Roberto Valturio est arrivé jusqu'à nous, grâce à son traité du *de Re Militari* qui l'a classé parmi les écrivains militaires

1. — Dans les épigrammes de Roberto Orsi, on lit celle-ci :

Epitaphium Hiemisti Philosophi.
Frigida Spartani servat lapis ossa Hiemisti :
Socraticis fuit hic anteferendus avis.
Abdita cui penitùs naturæ arcana parentis,
Et rerum causas noscere cura fuit.
Hæc Sigismundus graiis Pandulphus ab oris
Vexit Arimineo contumulanda solo,
In Turcham postquam victricia signa tulisset;
Usque adeo doctos extulit Ille viros.

de son temps à côté de Francesco di Giorgio, l'architecte de Frédéric d'Urbin, du Vegezio, du Frontino, et du Cornazzano, qui ont écrit sur la même matière, et de Léonard de Vinci, qui s'est certainement inspiré de lui et, en tout cas, a copié les dessins dont son livre est orné [1]. Nous voyons, par l'inscription même, qu'il a survécu à son bienfaiteur Sigismond, et que c'est le fils de Robert le Magnifique, et par conséquent son petit-fils, qui l'a fait déposer dans le quatrième sarcophage.

Robert Valturio dut naître vers 1413. Il appartenait à une famille de Macerata qui, fixée à Rimini sous Carlo Malatesta, y avait reçu le droit de cité. Ses aïeux avaient pour la plupart exercé des charges au Vatican, et son père était secrétaire apostolique. Robert débuta par les mêmes fonctions : son titre exact à la cour d'Eugène IV était celui d' « écrivain et abréviateur apostolique ». Il rentra, en 1446, à la cour de Rimini, pour épouser Diana di Ranierolo de Lazzari, veuve de Giovanni Augurelli, gentilhomme de Cesena.

Si on observe que la médaille de Matteo da Pasti représentant la forteresse de Rimini est datée 1446, et si on compulse tous les parchemins et les chroniques qui se rapportent à Roberto Valturio, on verra qu'il n'habita pas Rimini avant cette époque, et dès lors il devenait difficile de lui attribuer la construction de ce monument, dont l'honneur reviendrait à Sigismond.

C'était un latiniste de premier ordre que ce Valturio, poète aussi à ses heures, et évidemment d'un caractère sûr et élevé, car on trouve à chaque pas des marques de l'estime qu'il inspirait à tous. Son neveu était déjà secrétaire de Sigismond quand il revint se fixer près du seigneur. C'est à Rimini même qu'il écrivit son livre *de Re militari*, dédié au seigneur de Rimini. Il ne le termina qu'en 1455 ; nous avons dit d'autre part qu'il le fit illustrer de dessins par Matteo da Pasti et que, lorsque le sultan Mahomet II demanda à Sigismond de lui envoyer un peintre et un médailleur, il remit à Matteo, qui partait pour Constantinople, une lettre de recommandation écrite au nom de Sigismond. Il joignit à la lettre un exemplaire du *de Re militari*, offert par Malatesta au sultan des Turcs.

1. — L'ouvrage de Roberto Valturio est le quatrième sur la liste des livres composant la bibliothèque particulière de Léonard de Vinci, liste écrite de sa propre main dans le *Codice Atlantico*. L'exemplaire de Léonard est à la bibliothèque de l'Institut, à laquelle il a été attribué à la suite de la campagne de l'empereur Napoléon à Milan, avec ces fameux manuscrits de Léonard dont il est si souvent question en ce moment à propos de la controverse qui s'est élevée sur le séjour de Léonard en Orient.

Il est très singulier qu'avec cette spécialité d'ingénieur militaire de premier ordre, on n'ait jamais cité son nom parmi les compagnons d'armes de Sigismond. Nous savons, par un des officiers qui suivaient le seigneur de Rimini, Gaspare Broglio, dont la chronique nous est si précieuse, le nom de tous les officiers qui entouraient Sigismond; mais pas une fois nous ne lisons là le nom de Valturio, tandis qu'au contraire, dans les circonstances civiles, on le rencontre fréquemment : il est ambassadeur au besoin, conseiller toujours, — c'est même son titre ordinaire, — secrétaire et panégyriste. Il avait commencé à écrire l'histoire de son seigneur, mais il ne put l'achever, et le manuscrit ne nous est jamais parvenu.

Il y a de l'hyperbole dans les louanges que lui décernent les historiens. Battaglini fait de lui le « monarque de toutes les sciences et, dans les conseils, le dépositaire de la confiance d'autrui ». C'est un bel éloge qu'il semble d'ailleurs avoir mérité. Il mourut à soixante-seize ans, par conséquent en 1489, sous Pandolphe, fils de Robert le Magnifique : « *Pandulphus Malatesti Roberti, filius, Sigismundi Nepos adhuc impubes* », dit l'inscription. On voit que les descendants de Sigismond avaient encore à cœur d'accomplir le vœu de leur aïeul, car ils déposèrent celui qui avait été son conseiller dans le cinquième sarcophage de San Francesco.

Valturio était un théoricien et un littérateur. Sigismond lui donna la mission de réunir le plus grand nombre possible de manuscrits pour la bibliothèque du couvent de San-Francesco, qui dépendait de son temple, et Valturio s'adonna avec ardeur à cette tâche. Cela ne l'empêchait pas de se constituer une bibliothèque privée, et, dans son testament, daté 1475, il l'a léguée tout entière au même couvent, à deux conditions : les laïques en pourront jouir aussi bien que les clercs, et, considérant que le local est au rez-de-chaussée et exposé à l'humidité, les pères transporteront leur bibliothèque dans un local plus convenable. Ces précautions font supposer que le legs était important. En 1490, ainsi que le prouve l'inscription qui se lit encore aujourd'hui sur la porte du cloître, on effectua ce changement[1]. Mais

1. — PRINCIPE PANDULPHO MALATESTÆ SANGUINE CRETUS
DUM GALEOTUS ERAT SPES PATRIÆQUE PATER
DIVINI ELOQUII INTERPRES BAIOTE JOANNES
SUMPTUA CURA SITA HOC BIBLIOTHECA LOCO. 1490.

Il faut observer que le Galeotto cité (en 1490) dans cette inscription ne peut être que le régent pour le jeune Pandolphe, fils de Robert, Galeotto de' Malatesti descendant du meurtrier de Françoise de Rimini.

il n'existe plus trace de cette fondation, et on n'a jamais fait la lumière absolue sur ce sujet. On suppose que la plupart des livres sont au Vatican, où Clément VII les aurait fait transporter. D'autre part, au temps de Paul II et alors que la ville était excommuniée, un incendie causé par la foudre aurait dévoré la sacristie et détruit la bibliothèque. Le père Muccioli, qui a dressé le catalogue de la bibliothèque de Cesena, conclut à un transport des livres à Rome[1]. Nous pouvons ajouter que les recherches que nous avons faites à la Vaticana nous ont prouvé l'existence d'un grand nombre de manuscrits et livres qui *peuvent* avoir appartenu à la bibliothèque de San-Francesco, soit par la spécialité dont ils traitent, soit par les écussons des Malatesta dont ils sont ornés. Les poésies de Giovanni de Bruni Pacitade (N° 5159 des manuscrits de la Vaticana) sont certainement de ce nombre, comme les *Carmina italica Sigismundi*. Ajoutons cependant que la bibliothèque d'Urbin étant passée tout entière au Vatican, Montefeltre pouvait avoir quelques exemplaires aux armes des Malatesta, comme nous en avons aussi trouvé à la Ricardiana de Florence, à la Chigiana de Rome, et disséminés çà et là en Italie.

Le *de Re militari*[2] est, avec le *Songe de Poliphile*, un des plus beaux livres qui existent au point de vue typographique. Il est certain, en tout cas, que cette œuvre a recommandé à la postérité le nom d'un écrivain militaire qui ne semble pas avoir laissé de constructions importantes en dehors de la Rocca Malatestiana, à laquelle, quoi que

1. — « Cumque Codices multi in Vaticanam Bibliothecam translati fuissent, multaque alia præclara monumenta civitatis Arimini in archivium Vaticanum trasportata, illo manuscriptorum receptaculo civitas et conventus privati remanserunt; ed... cum ex scriptoribus Ariminensibus discamus codices ejusdem Bibliothecæ fere omnes in Bibliothecam Vaticanam fuisse translatos. » (*Muccioli Catalog. Codd. MMss. Malatestianæ Bibliothecæ Cæsenatis*, t. II, page 51 et 60.)

2. — On connaît quatre manuscrits du *de Re Militari;* le premier appartient à la bibliothèque de Modène, le second à la Bibliothèque Nationale de Paris, le troisième à l'Ambroisienne de Milan, et le quatrième, orné de belles lettres avec miniatures, a appartenu à Libri; le British Museum l'a acquis en 1862 pour soixante livres sterling. Les éditions imprimées sont au nombre de six. La première est rare, elle est datée Vérone 1472, et c'est le premier volume sorti des presses de cette ville (c'est le second des incunables italiens qui soit illustré; le premier, intitulé *Meditationes del Turrecremata* (Torquemada), est dû aux presses romaines et est antérieur de cinq années); la seconde édition est de Bologne, 1483; la troisième est de Paris (1532); la quatrième de Paris, 1533; enfin, il y a une nouvelle édition de Vérone, traduite du latin en italien, en 1483, et Louis Meigret, en 1555, publiait la première édition française. On peut consulter au sujet de ces diverses éditions *Leonardo da Vinci e la sua Libreria. — Note di un Bibliofilo.* — Milano, 1873. Savante dissertation due au marquis Girolama d'Adda dont, au moment même où nous corrigeons ces épreuves, nous apprenons la mort. L'impression sera profonde parmi tous les Français qui s'occupent de l'histoire des lettres et des arts de l'Italie.

j'aie pu dire à ce sujet, je n'admets cependant pas qu'il n'ait collaboré d'une façon très effective.

TRAFFICHETTI DI BERTINORO

HOSPES. BARTOLOMEV. TRAFFICHETTV. TVMVLATVM
SI NOVISSES. VIVV. OPTARES. ET FLERES
NEVTIQUA SOLVS
AEGROS. VISITANS. ALIIS. VITAM. ADAVGEBAT
SCRIPTITANS. EDITA. IN OMNE. POSTERITATE. SIBI. IMMINVEBAT
AUGENT. HAEC. ET MINVVNT. INSIGNIS. JACTURAE. MOEROREM
FLAMINIO. EJVS. FILIO. BARTOLOMEOQUE. NEPOTI
IN QVE AVITA. PATERNA. QVE PROFESSIO. PROPAGATVR
MEDICINAE. DOCTORIBVS. OMNIBVS
AVO FILIO NEPOTE. OBIIT. ANNO AETATIS. LVI. SALVTIS. CIↃIↃLXXIX

Cette pompeuse suscription, qu'on lit sur le septième sarcophage, indique tout au moins que celui dont on y recueillit les restes vers 1579 était un citoyen méritant par sa science, son caractère et sa charité. C'est un médecin du XVIe siècle, nommé Traffichetti da Bertinoro, étranger à Rimini, mais inscrit, en 1549, sur la liste des patriciens de la ville.

Traffichetti était né en 1533. Il vint pratiquer la médecine à Rimini, s'y maria et s'y fixa définitivement; il devait y mourir en 1579. Il faisait de la clientèle dans la ville et, en même temps, professait son art. Il a laissé un écrit intitulé : « *Idea dell'Arte di conservare la sanità* », imprimé en 1565, à Pesaro, par Concordia. Un autre médecin de Rimini, Matteo Breno, qui était son rival et son adversaire, publia une réfutation des idées de Traffichetti, et la lutte fut vive entre les deux praticiens. C'est surtout par l'honneur que lui firent, après sa mort, les membres du Conseil de la Cité, que le nom de Traffichetti vivra. Le rayon de gloire qui illumine Sigismond et ses familiers est aussi tombé sur lui ; mais il faut lire attentivement les dates des inscriptions pour reconnaître que ce dernier n'est pas un contemporain du grand siècle à Rimini.

GENTILE ARNOLFO

GENTILI. ARNVLPHO. PHILOSOPHO. AC MEDICO. RARISSIMO
IULIANI. ARNVLPHI
MATHEMATICI. PHILOSOPHI. ET. MEDICI. PONT. MAX. ALEXANDRI. VI. FILIO
QVI. VIXIT. ANNOS. LXXIII. OBIIT. M.D.XLVI
IVLIANO. ARNVLPHO. PHILOSOPHO. AC MEDICO. MAGNÆ. EXPECTATIONIS
GENTILIS. F. IVLIANI. NEPOTI. QVI. VIX. ANN. XXXIII. RAPTVS. M.D.XLVII
PETRVS. MELGIVS. I.V. DOCTOR. SOCERO. ET. SORORIO.
B.M. FECIT. M.D.L.

Cette cinquième tombe, comme nous le voyons par l'inscription, contient deux cadavres : celui de Gentile Arnolfo et celui de Juliano Arnolfo, tous deux philosophes et médecins distingués et fils d'un médecin du Pape Alexandre VI. Ils se suivirent de près dans la mort : l'un meurt en 1546, l'autre en 1547, et on les juge dignes d'occuper une place dans le Panthéon des Malatesta. L'inscription qu'on lit sur leur tombe est tout ce qui reste d'eux ; à Rimini même, nous n'avons rien trouvé qui nous pût éclairer sur leur personnalité. Marini cite leurs noms dans ses *Archiatri pontificii* (T. II, p. 349). Il faut remarquer, en passant, que le Vatican employait volontiers des médecins de Rimini. Paul II, lorsqu'il envoie son médecin à Sigismond, malade à Rieti, le confie à un de ses compatriotes qui était son médecin particulier.

SÉBASTIEN VANZI

EPS. VI VRBEVET

SEBASTIANO. VANTIO. V.C. ET. ACVTIS. I.V. INTERPRETI
QVOD. PATRIAM. CIVESQ. SVOS. AMPLISS. MERITIS. PROSECVTVS. EST. ET
ACCVRATE. AB. SE. SCRIPTOS. IVRIS. COMMENTARIOS. EDIDERIT
QVODQ. LITES
PVBLICAS. VALDE. GRAVES. AC. DIVTVRNAS. SVIS. TANDEM
DILIGENTIA. AC
STVDIO. DIREMERIT. ROMÆ. ADHVC. VIVENTI. HVNC. MONUMENTI
LOCVM. INTER. PRÆCELLL. VIROS. S.P.Q. ARIMINEN. DAND. ADSCRIB. Q.
CENSVERVNT. L.D.D.D.V. EID. FEB. M.D. LVI
PAVLI. IV. P.O.M.A.I

Sébastien Vanzi, évêque d'Orvieto, repose dans la septième Tombe. C'est le même Vanzi qui a enrichi l'autel du Saint-Sacrement dans l'intérieur du Temple, et celui auquel on a élevé un monument encastré dans le mur, dans la chapelle de ce nom. On voit par l'inscription que ses concitoyens, de son vivant, lui destinèrent ce sarco-

Fig. 144. — Monument commémoratif de l'Évêque Vanzi.
Chapelle du Saint-Sacrement.

phage. Il était alors, à Rome, au service de Paul VI (1555). Clementini, dans son histoire de Rimini, lui a consacré quelques lignes, et ses concitoyens lui ont rendu un suprême hommage en lui consacrant le monument que nous reproduisons ici.

OUVERTURE DES TOMBEAUX EN 1756

On s'est souvent demandé si, après tant de vicissitudes, les restes de ceux qui avaient été déposés dans ces tombeaux de San-Francesco

y existaient encore. Le 15 août 1756, un Francisain, qui était alors procurateur et conseiller du couvent des Pères conventuels de San-Francesco, le Père Bachelier François Righini d'Imola, réunit quelques-uns de ses amis et résolut de procéder à l'ouverture des Tombes. « Quoique tous ne fussent pas des hommes d'un esprit

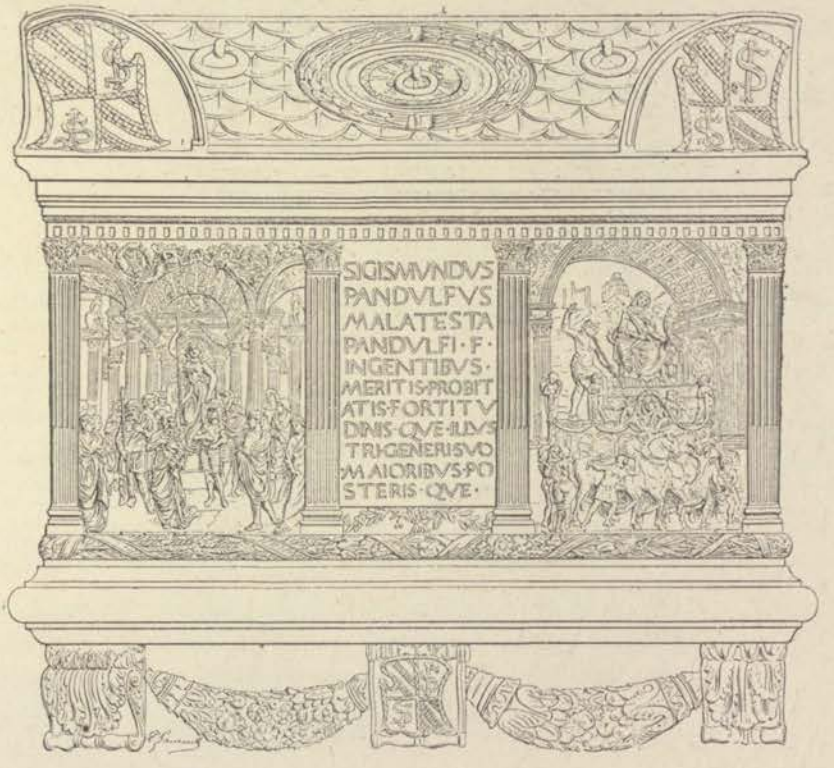


Fig. 145. — Le Tombeau des *Antenati*, où sont rassemblés les Ossements des Ancêtres de Sigismond.

supérieur, dit le procès-verbal, ils étaient cependant doués d'assez de jugement pour distinguer les morts des vivants et les cadavres des squelettes ; de plus, c'étaient des hommes honnêtes et incapables d'une supercherie. La nuit du 15 août 1796, nous nous rendîmes près des monuments qui sont dehors l'Église, placés sur la façade latérale du Temple, et, à l'aide de quelques maçons, on ouvrit le sépulcre de Basinio, puis le second, celui de Giusto di Conti, et ainsi de suite. » On constata que le cinquième sarcophage, qui devait contenir les cendres de Traffichetti, déposées en 1579, était vide. Il est à

supposer qu'on l'avait déposé d'abord en quelque autre lieu et que l'exhumation qui devait se faire, retardée d'abord, fut enfin abandonnée. Le 16, après le déjeuner, et non de nuit, on ouvrit celui d'Isotta dans la chapelle qui lui est consacrée. On attaqua l'urne par la partie des pieds en présence de sept personnes. Le couvercle levé de manière à voir la position du cadavre, on le trouva couvert de moisissure, parce que, l'une des jointures de l'urne ayant perdu son armature de fer, l'air pénétrait à l'intérieur. On suppose qu'à une époque antérieure, on avait dû déjà ouvrir le sépulcre. De là, on passa au tombeau de Sigismond, où on trouva le cadavre intact[1].

Le procès-verbal de cette constatation a été transcrit sur les registres de la ville par le notaire public de Rimini, Francesco Antonio Masi.

SIGISMOND N'ACHÈVE PAS SON ŒUVRE, ET LA PENSÉE QU'IL AVAIT CONÇUE N'EST QU'EN PARTIE RÉALISÉE

On voit jusqu'à quel point la destinée politique de Sigismond, les vicissitudes de ses dernières années et sa mort prématurée ont entravé la réalisation de la grande pensée qu'il avait conçue. Dans ce Panthéon, destiné à contenir tout ce qui avait illustré cette petite cour de Rimini, reposent seulement sept cadavres, et, dans ce nombre, trois seulement représentent tout ce qui reste des illustres de la cour, car le quatrième est un philosophe étranger dont Sigismond alla chercher

1. — Voici, dans son texte original, le passage du procès-verbal relatif à l'ouverture du tombeau d'Isotta : « Si scostò il marmo dell' arca, che era della parte dei piedi, quantunque potersi sufficentemente coll' occhio ravvisare la positura del cadavere. Questo si trovò tutto coperto di fradiciume, e tutto sciolto nelle giunture, ma tutto in sito, onde son resto persuaso che forsè aveva stato smosso in altro tempo, perchè tutto l'andamento del corpo è in un sito troppo aggiustato per autenticare la sua prima postura, conforme anche può vedersi al presente, non essendo stato tocato veruno. E in tanto tutto quel fradiciume ricuopriva il cadavere, perchè uno dei pezzi dell' arca era scortato dagli altri per essersi rotto un legamento di ferro, onde l'arca ha potuto coadjuvare alla putrefazione del cadavere e delle vesti. »

Quant au tombeau des *Antenati*, c'est-à-dire celui de la chapelle de la Madona dell' Acqua, réservé aux ancêtres de Sigismond, dont le procès-verbal ne parle pas, le tampon de la partie supérieure se lève facilement, grâce à l'anneau dont il est pourvu, et nombre de personnes de Rimini m'ont dit avoir vu, à l'intérieur, des ossements en grand nombre, comme si on avait déposé là les restes trouvés dans un ossuaire (fig. 145).

Les tombeaux de Fano, celui du père de Sigismond et celui de sa mère ont été ouverts aussi, et cela en présence de M. Luigi Masetti, le bibliothécaire, qui nous a dit avoir vu retirer, du premier, l'épée de Pandolphe. Qu'aura-t-on fait de cette relique? L'épée du condottiere de Sforza qui prend Brescia était digne de figurer dans une *Armeria* nationale.

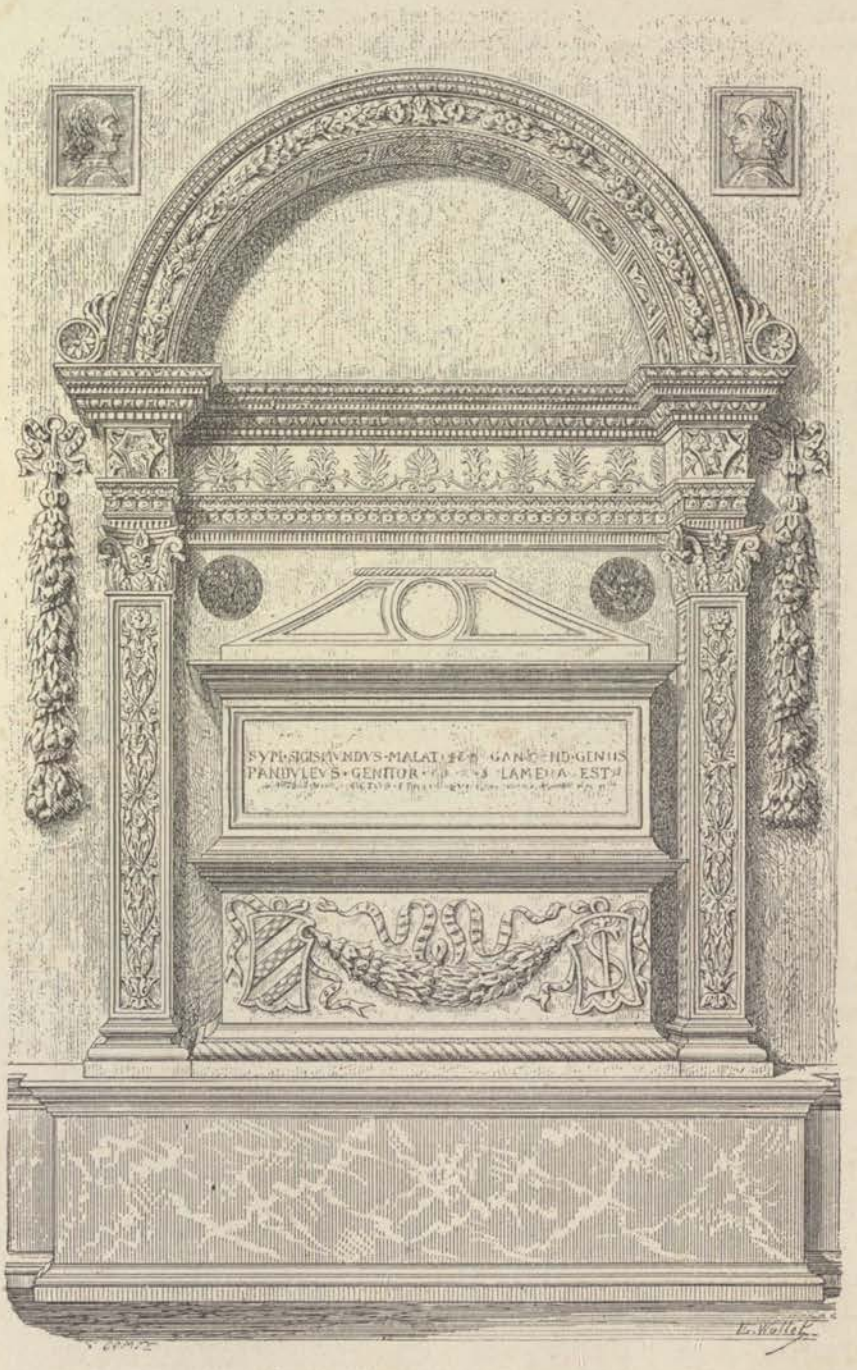


Fig. 146. — Le Tombeau de Sigismond Malatesta.
Intérieur du Temple.

les cendres aux rives de la Grèce, et les trois autres, quoiqu'ils aient habité Rimini et honoré la ville de Sigismond par leurs talents ou leurs vertus, ne sont même pas ses contemporains.

Quelques années de plus, avec un peu plus de sécurité pour ce trône chancelant, les hommes qui s'étaient groupés autour du capitaine, au lieu de se détacher de lui pour aller demander une gloire nouvelle et des moyens de vivre à une cour étrangère, restaient jusqu'à la mort ses familiers et ses pensionnaires, fidèles au Prince et fidèles encore à son fils Robert et à son petit-fils Pandolphe. Et chacun, à son heure dernière, fût venu prendre sa place sous ces nobles arcades de San-Francesco, dans le sarcophage que le plus grand des Malatesta leur avait préparé. Alors, nous eussions pu lire, sur ces urnes d'un caractère antique, les noms de Matteo da Pasti, de Ciuffagni, d'Agostino di Duccio, de Simone Ferucci et de tel ou tel peintre ou sculpteur dont nous avons perdu la trace, à côté de celui du chroniqueur militaire Gaspare Broglio, des poètes Trebanio et Porcellio, de Taddeo de Bologne, du chancelier Sacramoro, du sénéchal Pietro de Genari, et de Georges de Trébizonde lui-même, ce grand soutien d'Aristote qui était encore à la cour de Sigismond dans les dernières années de la vie du capitaine. Car, par un singulier esprit de tolérance dont il était certainement animé, Sigismond, s'il avait vécu glorieux jusqu'au dernier jour de son pouvoir, aurait sans doute aussi recueilli les restes de ce Giorgio Bizantino à côté de ceux de son implacable compétiteur Gémiste Pléthon, soutien de la doctrine platonicienne. En évoquant aujourd'hui ces morts illustres, nous aurions pu écrire l'histoire de l'Illustration intellectuelle à la cour de Rimini au xve siècle, et c'est seulement alors qu'on eut pu développer ce chapitre littéraire que le comte Angelo Battaglini a esquissé, sous le titre : « La Cour littéraire de Sigismond Malatesta[1]. »

1. — Voir *Della Corte Letteraria di Sigismondo Pandolfo Malatesta signor di Rimino, Commentario del Conte Angelo Battaglini.* — Cette savante dissertation fait suite à l'ouvrage intitulé : *Basini Parmensis Poetæ Opera præstantiora. — Arimini, ex typographia Albertinia.* — MDCCLXXXXIIII.

Battaglini mérite de rester classique, pour la *Cour littéraire* de Malatesta ; à part les noms nouveaux que nous avons trouvés dans les documents de Sienne, il a presque tout connu. Il lui manquait malheureusement le sentiment des arts, et, pour l'étude de cette période à Rimini, les monuments plastiques sont des documents dont il est impossible de ne pas profiter. La numismatique, l'archéologie, l'architecture, la peinture, les manuscrits à miniatures fournissent autant de données que les archives. Cependant nous sommes de ceux qui doivent rendre un public hommage à nos devanciers ; et il est certain que Battaglini, après Clementini, a élevé un monument. Nous ne pouvons

Les destinées politiques réservées à Sigismond ne lui ont donc pas permis de réaliser son noble dessein ; mais, quel que soit le jugement que l'histoire porte sur lui, il faut, au nom des Arts, au nom des Lettres, au nom de la Philosophie, tenir compte à ce soldat violent de la grande pensée qui l'anima le jour où il traça à Leon Battista Alberti le plan de la *Fiancata,* sous les arcs de laquelle devaient reposer tous ces morts illustres.

nous empêcher, en passant, de déplorer que le précieux manuscrit de Tonini, suite à ses premiers volumes de l'*Histoire de Rimini,* soit encore resté à l'état inédit. C'est la gloire d'une ville que des historiens comme Battaglini et Tonini, et, à défaut des conseils de province, et du gouvernement, qui ne peuvent pas prendre toutes les initiatives, les conseils municipaux devraient inscrire une subvention au chapitre de leurs dépenses nécessaires pour continuer une publication qui honorerait et la ville et la science historique en Italie. Au xve siècle, Sigismond, fils de Pandolphe, eût-il laissé un tel manuscrit inédit ? Pourquoi, au xixe, la ville de Rimini est-elle moins soucieuse de sa gloire qu'au xve ?

Bas-Relief du Temple. — Simone Ferucci.

CHAPITRE XII

SIGISMOND ET LE VATICAN

(1452-1468)

Sigismond et le duc d'Urbin. — Épisodes de leurs luttes constantes. — Cartel envoyé par Sigismond au duc. — Rapports entre le seigneur de Rimini et le roi Alphonse d'Aragon. — Campagne contre le comté de Pittigliano pour les Siennois. — Duplicité de Sigismond, qui médite de s'emparer de Sienne. — Origine de la correspondance qui jette un jour nouveau sur les origines du temple de Rimini. — Continuation de la lutte avec Urbin. — Le seigneur de Rimini appelle à lui les Angevins. — L'inimitié de Pie II est fatale à Sigismond. — Après une campagne malheureuse, on le contraint à signer la paix avec Montefeltre, et le Saint-Siège stipule l'abandon de tout le territoire ajouté à sa seigneurie dans les diverses campagnes. — Pie II instruit le procès du seigneur de Rimini. — Il le fait brûler en effigie. — Dernières tentatives de résistance de Sigismond. — Il ne lui reste plus que Rimini et son épée.

Nous avons laissé Sigismond en 1450, préoccupé de léguer à la postérité le monument qui devait survivre à sa dynastie et à son œuvre politique; il n'était pas homme à s'absorber dans une œuvre aussi pacifique. L'année 1451 devait être employée à soutenir la lutte contre le duc Frédéric de Montefeltre. La haine datait de loin entre Urbin et Rimini, et, malgré tout ce qu'on avait fait pour l'éteindre, malgré l'alliance entre Malatesta Novello, frère de Sigismond, et la fille de Guid' Antonio, l'ancien duc, les deux ennemis se retrouvaient sans cesse en présence. Penna-Billi, d'où était sortie la race des Malatesta, était enclavé dans le Montefeltre; et Pesaro, qui avait appartenu à sa famille, était entre eux deux; chacun de son côté se reconnaissant

des droits sur cette ville, à plusieurs reprises Sigismond l'avait attaquée, et ses cousins avaient souvent appelé Urbin à leur secours.

Fig. 150. — Frédéric de Montefeltre, duc d'Urbin. — D'après le Bas-relief du Bargello.

Sigismond invoquait contre le duc un autre grief plus sérieux. Il assurait que son frère Malatesta Novello, par son mariage avec la

fille légitime du duc d'Urbin, Guid'antonio, avait acquis sur le territoire du Montefeltre des droits plus immédiats que Frédéric d'Urbin lui-même, qui n'était que le fils naturel du duc. Ces prétentions, qu'un souverain, fils illégitime lui-même, était mal fondé à invoquer, devaient mettre en présence les deux champions pendant plus de vingt années, et déterminer enfin la ruine de Sigismond. C'est en vain que de part et d'autre on allait épuiser tous les moyens de conciliation ; les Vénitiens, les Pontifes, les Sforza, le duc d'Este et Alphonse d'Aragon devaient, tour à tour, s'employer à apaiser cette haine, sans y jamais parvenir.

En 1445, déjà, las de toujours trouver son ennemi entre lui et les seigneurs de Pesaro, Sigismond avait envoyé à Frédéric de Montefeltre, Giovanni de Sassoferrato, son chancelier, pour l'appeler en duel. Les archives d'Urbin, aujourd'hui transportées à Florence, nous ont conservé le texte de ce singulier défi qui rappelle les temps de la chevalerie.

Le cartel, adressé « Au seigneur très illustre comte Frédéric de Montefeltre, Capitaine général des troupes de Francesco Sforza », est signé « Sigismundus Pandulphus de Malatestis ».

« Magnifique Seigneur, Votre Seigneurie n'ignore pas les dissentiments qui, depuis un certain temps, existent entre nous, et, si elle en jugeait sainement, elle verrait qu'en cette circonstance le droit est de mon côté. La patience ne me sert plus à rien, et il parait aussi, qu'en ce qui vous concerne, vous n'êtes pas disposé à vous amender ; au contraire, chaque jour vous redoublez d'injures. Tout récemment, vous avez écrit en cour de Rome pour me diffamer et me calomnier. Je suis décidé à ne point le supporter davantage, et à vous montrer en face que je suis plus vaillant homme que vous ; vous n'êtes qu'un perfide, et vous avez tort de m'outrager ainsi. Je vous envoie donc Giovanni da Sassoferrato, mon chancelier, avec pleine mission de vous appeler en duel. Déjà d'ailleurs, par une lettre précédente, vous avez déclaré accepter la rencontre, et, quoique Giovanni ait en main mon défi public, j'ai voulu encore, pour plus de sécurité, vous écrire cette lettre privée en vous priant de ne pas différer. Étant le vaillant homme que vous prétendez être, je vous requiers de m'envoyer un de vos familiers qui soit informé de vos intentions, du temps et de l'endroit où aura lieu la rencontre, et dans quelles conditions. Je vous demande aussi que, sur le terrain à choisir, nous restions de mutuel

accord ; que celui que vous m'enverrez vienne donc avec quatre chevaux ; sa vie sera en sûreté et ma lettre lui servira de sauf-conduit, il pourra circuler, aller et venir librement. Dans le cas où vous n'accepteriez pas mon défi, ce que je ne saurais croire, je vous assure ici que je procéderai contre vous de la bonne façon et serai seul juge de la mesure. »

Rimini le XXI février 1445[1].

Malgré ce défi formel, la rencontre n'eut point lieu ; on ne parvint point à s'entendre sur le choix du terrain, et la même année, Montefeltre, trouvant Sigismond dans les rangs de ses ennemis, lui adressa à son tour un cartel beaucoup plus violent, dans lequel il lui reprochait de n'avoir pas accepté Mantoue pour lieu de combat. Mais ils étaient destinés à se retrouver souvent en face l'un de l'autre. En 1447, Montefeltre était à la solde des Florentins comme capitaine général ; nous avons vu, en effet, que Sigismond, après avoir accepté de servir les intérêts du Roi de Naples, l'avait trahi pour s'engager avec la République de Florence : ce fut un nouveau sujet de rivalité entre les deux seigneurs. Il fallut envoyer deux hommes d'autorité, Neri di Gino Capponi et Bernardo de Medici, commissaires de Guerre, destinés à s'interposer entre eux.

En 1451, le 24 décembre, Sigismond, poursuivi par l'idée fixe de combattre Urbin, écrit dans les termes suivants à Jean de Médicis : « Je vous écris cette lettre par un moyen sûr ; je tiens à avoir votre avis, car vous m'avez constamment dit la vérité en toute chose, sans jamais chercher à me tromper. Sachez que j'ai sollicité l'Illustrissime Duc de Milan, comme vous le verrez par la lettre ci-incluse, de me prêter aide et faveur pour donner une bastonnade à Messire Frederic et le faire repentir de ses erreurs, de ses trahisons et ses tromperies. Si on me donne un peu d'aide, je me charge de lui administrer une telle bastonnade, qu'on ne saura d'ici à peu de temps que faire de lui, et je saurai abaisser son orgueil[2]. »

C'était l'éternel ennemi, et si la guerre entre les grandes puissances

1. — Ce document qui figure dans la série « *Carte d'Urbino* » *Lettere filza, 101. Arch. centr. di Stato,* à Florence, n'est pas inédit. Il a déjà été publié par Filippo Ugolini : « *Storia dei duchi d'Urbino* », déjà citée. Nous nous abstenons de donner le texte original, décidés à ne faire figurer aux *Documents* que des pièces inédites.

2. — Voir la lettre de Sigismond à Jean de Médicis aux *Notes, Commentaires et Documents.*

de l'Italie ne fût point venue l'interrompre et forcer les deux capitaines à aller guerroyer ailleurs, nul doute que la lutte n'eût été constante jusqu'à la défaite définitive de l'un des deux champions.

Presque tous les États d'Italie allaient se liguer contre le nouveau duc de Milan, qu'ils regardaient comme un usurpateur; Venise s'était alliée contre lui avec le roi de Naples, Alphonse d'Aragon; d'un autre côté, les Florentins, s'étant déclarés pour Sforza, avaient appelé Sigismond au commandement suprême de leurs troupes. Alphonse d'Aragon, lui, avait confié son armée à son neveu le duc de Calabre; celui-ci, marchant le premier, entra en Toscane et ravagea tout le territoire.

Sigismond, dès qu'il eut reconnu la force réelle d'Aragon et le nombre des assaillants, comprit que toute rencontre en pleine campagne amènerait un désastre pour son armée, beaucoup trop inférieure en nombre. Il se borna dès lors à une guerre de partisans, laissant prendre quelques châteaux sans même s'inquiéter de les défendre, mais fatiguant l'ennemi, le harcelant, et déployant, pendant une campagne qui ne dura pas moins de trois ans, une habileté de temporisateur qui fut tellement appréciée de ses ennemis eux-mêmes, qu'ils devaient lui donner bientôt la plus mémorable preuve de leur estime. Le duc de Calabre, grâce à cette manœuvre, vit son armée inutilisée et tous les avantages qu'il remporta furent stériles.

Au commencement de l'année 1454, on guerroyait encore quand les Vénitiens prirent l'initiative de traiter avec le duc de Milan, et ils le firent avec tant de secret, que le roi d'Aragon lui-même, leur allié, ne l'apprit qu'en même temps que les puissances secondaires, et par la même voie qu'elles : celui-ci se déclara froissé d'un tel procédé de la République à son égard, et essaya d'entraîner dans sa protestation la République de Sienne et nombre de petits États. Cependant, *la Paix de Lodi*, qui mit fin à cette ligue contre le Duc Sforza, fut bientôt ratifiée par tous; et le duc de Calabre, qui s'était fait peu d'honneur pendant cette campagne, dut se résoudre à rentrer dans le Napolitain.

C'est alors que le Roi d'Aragon, qui cependant n'avait pas encore renoncé à continuer la lutte, proposa à Sigismond de s'attacher à lui comme Capitaine Général; c'était rendre un bel hommage à son ennemi de la veille; mais les prétentions de Malatesta furent telles, que le Roi Alphonse qu'on appelait partout : « le Magnifique et le Généreux », déclara ne pouvoir y souscrire. Un fait important atteste toutefois l'union, au moins momentanée, de ces deux

grands capitaines qui semblaient destinés à ne jamais se vaincre entièrement l'un ou l'autre, et devoir terminer sans cesse par des trêves, leurs luttes opiniâtres et disproportionnées. Il fut convenu, à la suite de la paix, que la nièce d'Alphonse, fille légitime du duc de Calabre, épouserait Robert, fils de Sigismond. Celui qui devait plus tard s'appeler Robert le Magnifique, le sauveur de Rome menacée par ce même duc de Calabre à la fille duquel on le fiançait, n'avait alors que douze ans[1]. Ce ne fut pas le seul avantage retiré de cette campagne; le Pape, ennemi constant du Roi de Naples, parce que le Saint-Siège avait de tout temps affiché des droits sur le Royaume, voulut reconnaître les services de Malatesta en légitimant Valerio, son fils, né d'Isotta, et Margherita, sa fille, issue de la même origine.

En cette même année 1454, Sigismond allait contracter un engagement avec la République de Sienne, menacée par le comte Aldobrandino Orsini, seigneur de Pittigliano, qui, selon les uns, n'était que l'instrument du roi Alphonse, et, selon les autres, agissait à l'instigation des Florentins. Le 13 août 1454, la Commune signa le traité avec Sigismond; son attitude pendant cette guerre est trop singulière pour qu'on ne s'y arrête point.

La République avait engagé deux condottieri, Ghiberto da Correggio, comte de Brescellio, et notre héros, Sigismond; de plus, Carlo Gonzaga et Pietro Brunoro étaient venus à leur secours de la part de la République de Venise, avec six cents fantassins et neuf cents cavaliers. On prit les devants, et on alla mettre le siège devant la Rocca de Sorano. Malatesta s'y comporta assez mollement, et son attitude démentit son énergie habituelle et sa réputation proverbiale. Le 17 novembre, l'Orsini, enfermé dans son château, envoya un émissaire secret à Sigismond lui demandant « de ne pas faire la guerre aux choses insensibles qui ne peuvent se défendre, telles que vignes et arbres domestiques, s'étonnant, disait-il, de le voir, lui si grand, à la solde d'une Commune dont il lui conviendrait mieux d'être le seigneur ». Et il ajoutait que les Siennois agiraient avec lui, Sigismond, comme ils l'avaient fait avec tous leurs capitaines, tandis que lui, Orsini, resterait toujours son serviteur.

Sigismond repoussa ces avances; les Siennois, qui avaient leurs espions, connurent cet épisode et en témoignèrent leur reconnaissance.

1. — Ce mariage ne devait point se réaliser. Dix-neuf ans après, la fille du duc de Calabre épousait le duc Hercule d'Este. Quant à Robert, il devenait en 1471 l'époux de la fille du duc d'Urbin, Isabelle, née de Frédéric de Montefeltre et de Battista Sforza.

On pressa les travaux de siège, on mit les bombardes, et une tour de la Rocca était déjà écroulée, quand, subitement, on apprit que Sigismond de son plein gré, et sans consulter la Commune, avait signé une trêve avec Orsini. Giberto da Correggio lui-même, qui avait cependant signé la trêve sans protester, dénonça la conduite ambiguë du capi-

Fig. 151. — Médaille commémorative de la Prise de Rocca Contrada. — Le Pisanello.

taine général, et bientôt de sourdes rumeurs de trahison, s'élevant du camp de Sigismond, montèrent vers la ville de Sienne. Le conseil s'assembla, et déclara qu'il fallait tirer vengeance d'une telle conduite; on devait chercher quelque connétable de l'armée auquel on pourrait confier l'arrestation du traître et faire justice. C'était une tâche ardue, car Sigismond avait la confiance de ses troupes; et, d'autre part, Gonzague, qui commandait aux Vénitiens, n'avait rien trouvé de plus profitable aux intérêts de ses alliés que de faire la guerre pour lui-même, en occupant Orbetello restée fidèle; il avait même mis la ville à feu et à sang; ce qui était un nouvel embarras pour les Siennois.

Ces derniers, dans cette circonstance difficile, eurent le bonheur de trouver, dans Francesco Contarini, l'ambassadeur de la Sérénissime, un homme énergique qui prit le commandement des soldats vénitiens. Comme ceux-ci n'étaient qu'égarés en de criminelles entreprises par un chef indigne, le dommage fut vite réparé.

Malatesta, comprenant le danger qui le menaçait à la suite du conseil tenu par la Commune et de la résolution qu'on y avait arrêtée, prit immédiatement le champ, sans même se donner le temps de réunir ses bagages, et il se lança dans la campagne. Arrivé avec les siens vers Campiglia, il demanda aux Toscans libre passage pour lui et ses troupes. Le fait de sa fuite est patent, mais on n'a pu préciser s'il fut le résultat d'une surprise ou d'une résolution préparée. Quoi qu'il en soit, toute sa correspondance et une partie de ses bagages restèrent aux mains des Siennois. A-t-elle été séquestrée par les espions, alors qu'on soupçonnait ses desseins? ou fut-elle prise dans sa tente le jour où, décidés à s'emparer de lui, les émissaires de la Commune essayèrent de le surprendre ? Le fait est que toutes les lettres qui lui furent adressées devant Sienne, depuis le jour de son arrivée jusqu'en décembre 1454, tombèrent aux mains des Siennois[1].

1. — Cette guerre des Siennois contre le comte de Pittigliano a été racontée dans tous ses détails, avec pièces à l'appui, par l'honorable M. Banchi, directeur des archives de Sienne, dans l'*Archivio Storico* (4e série, t. III. Florence), sous le titre : *La Guerra dei Senesi col conte di Pittigliano.*

Ce qui nous touche personnellement dans le fait, c'est l'attitude de Sigismond. Il est évident que sa conduite fut plus que singulière. Elle est d'ailleurs conforme à ce que nous savons de son caractère. M. Banchi reste dans le doute relativement au fait de la séquestration. Il cite une lettre adressée par Filippo Strozzi à Zanobi Lottieri, à Naples, 31 décembre 1454 (c'est-à-dire quelques jours après l'avènement), où on fait allusion à la fuite de Sigismond. « Da Siena ci è come anno messo a saccho el signor Sigismondo, et lui s'è fuggito sulli terreni nostri con poche genti. Enne venuto verso Campiglia, et qui ha mandato per aver el passo per tornare a casa. Credo l'arà : anno fatto quello non sapemo fare noi. »

C'est donc du fait de cette *mise à sac* que résulte la présence, aux archives de Sienne, des lettres adressées de Rimini à Sigismond, lettres qui ont été réunies sous le titre : *Lettere à personnaggi diversi — Filza-Carte Malatestiane.* Nous avons insisté déjà sur cette correspondance, et nous ne pouvons trop le faire, car c'est là que nous avons trouvé les lettres d'Isotta ou celles écrites en son nom, comme celles relatives au temple que nous avons publiées aux *Notes, Commentaires et Documents.* Au milieu de cette correspondance se trouve la supplique d'un poète famélique qui signe *Trajalus* (que je publie tout entière aux *Documents*), dont un passage fait allusion aux projets de Sigismond sur la République de Sienne : « Benchè io conosca che l'è sciocchezza ad amonire Hannibale nel mestiero dell' arme, più nientemeno lo amore me stringe à ricordare à la Va Sigria che non tema disasio nè affano nè anco spesa per compiacere à quella communità... Intendo che finqui gli havete tanta benivolenza et credito et amicitia, che ve adorano per uno dio : ondesi poria annidare tale vostra parte in quella terra, che, à tempo venendo essendo divisi tra loro come sonno state più volte, quella

Une fois sain et sauf sur le territoire des Florentins, Sigismond écrivit aux Siennois pour leur demander son congé régulier et définitif; ceux-ci, en gens d'esprit, le lui expédièrent, à la date du 30 décembre 1454, « *con parole di cortesia e alterezza* », mais en même temps, ils dénoncèrent sa perfide conduite à tous les pouvoirs d'Italie avec lesquels ils étaient en relation d'amitié. Alphonse d'Aragon, allié des Siennois, qui voyait dans cette trahison une preuve nouvelle de la duplicité de celui qui l'avait si indignement trompé, envoya alors le Piccinnino contre Sigismond; de sorte qu'à peine rentré dans ses États, Malatesta dut se défendre contre un ennemi puissant. Sigismond, dans cette circonstance, fut heureux de trouver l'appui de Sforza, qui lui envoya un secours de trois mille chevaux. La guerre qui commençait autour de Rimini, envenimée par la constante inimitié du Duc d'Urbin, et rendue plus dangereuse par l'habileté incomparable du Piccinnino, devait mettre chaque jour en question la domination de Sigismond sur Rimini et sur Fano. C'est alors que ce dernier, cherchant un moyen d'échapper au danger qui le menaçait, imagina de susciter à Alphonse d'Aragon un nouvel ennemi; et, ranimant les espérances des Angevins, autrefois dominateurs de l'Italie méridionale, on vit Malatesta envoyer secrètement des ambassadeurs à René d'Anjou, en l'engageant à reconquérir le royaume de Naples, lui promettant son appui dans cette tentative. C'était un forfait qui rappelait les plus mauvais jours de l'Italie. René débarqua en effet à Gênes au moment même où Alphonse d'Aragon expirait, laissant son royaume à Ferdinand son fils, nature plus pacifique, prince moins engagé dans les querelles qui divisaient alors l'Italie, et disposé à mettre fin à une lutte qui l'entraînait hors de ses États, jusque dans le nord de l'Italie. Mais Sigismond, lui, avait besoin de semer le trouble, et d'ailleurs sa haine contre le duc d'Urbin l'aveuglait. Il s'aboucha donc avec les Angevins, leur donna pour allié Gian Antonio Orsini, prince de Tarente, qui prendrait Ferdinand à revers pendant que les Angevins l'attaqueraient de front;

parte che perdesse, che ali soi medesimi; ricordandovi che in questo mondo non è la piu pazza cosa ch' uno populo, et più volontarosa. » Ce Trajalo, qui fait le diplomate et conseille les coups d'État, ne m'est pas inconnu; il était rimeur de quelque mérite et avait loué sa muse à Isotta. On verra par sa correspondance que sa poésie ne l'avait pas enrichi, car il déclare qu'il a dû, pour couvrir sa nudité, se tailler un pourpoint dans une souquenille qu'on lui a heureusement donnée. Son nom est cité une fois dans les *Notes* de Battaglini. — *La Cour littéraire de Sigismond.* — Mais ces deux lettres, trouvées à Sienne, devront toucher le bibliothécaire de Rimini, qui prépare un travail sur les lettres à Rimini; elles sont importantes pour la biographie de ce Trajalo.

pendant ce temps-là, il accomplirait son projet d'entrer dans le Montefeltre. Il réalisa en effet son plan, et porta le feu et la flamme dans les États de Frédéric d'Urbin; mais le Piccinnino, qui s'était dégagé rapidement des étreintes des troupes pontificales et de celles de l'Orsini, revint assez à temps pour secourir Montefeltre et tomber sur Sigismond.

C'était le temps où Constantinople venait de tomber au pouvoir

Fig. 152. — Médaille commémorative de la Guerre contre Sforza, à l'occasion de la Prise de Gradara. — Matteo da Pasti. — La Force.

des Turcs, et la puissance musulmane, que Venise ne parvenait point à arrêter, menaçait déjà l'Occident. Pie II avait succédé à Calixte III; l'idée d'une nouvelle croisade de toutes les puissances catholiques, liguées contre les infidèles, hantait son imagination; elle lui semblait de nature à jeter un grand prestige sur le Saint-Siège. Il convoqua donc un congrès à Mantoue et il invita Sigismond à s'y rendre en même temps que les grands souverains et les divers seigneurs d'Italie. Sigismond se garda bien de manquer à cet appel, dans l'intérêt de sa domination dans les Romagnes; mais il siégeait à peine depuis quelques jours, lorsqu'il apprit que le Piccinnino, entrant de nouveau dans ses États, s'était emparé de cinquante-six châteaux et châteaux-

forts. Il revint à la hâte pour faire face à son ennemi, et, comme le duc de Milan et le pape Pie II avaient un intérêt évident à ce que le congrès de Mantoue ne fût pas interrompu par l'absence des chefs qui y figuraient, ils s'interposèrent et ordonnèrent une trêve. Sforza cependant, depuis le jour où le seigneur de Rimini avait renouvelé le forfait du Saint-Siège en appelant les Angevins en Italie, avait juré sa perte. Quant à Pie II, il ne faut pas oublier qu'il était Piccolomini, c'est-à-dire Siennois, et que, par conséquent, il avait la haine de celui qui avait tenté de trahir sa patrie. En demandant la trêve au Piccinnino, qui n'avait plus qu'un effort à faire pour s'emparer de Fano et de Rimini, le Pontife se souvenait cependant de l'insulte faite à sa patrie, insulte renouvelée par les mille intrigues sourdes suscitées au congrès pendant le peu de temps que Sigismond y avait siégé. Il favorisa un accord avec Montefeltre, mais il exigea, avant que l'ennemi déposât les armes, que le seigneur de Rimini remît entre ses propres mains Sinigaglia, dont il s'était emparé sur le Saint-Siège, Mondavio et son vicariat, Mondolfo, San Costanzo et Pergola, ainsi que tout le territoire conquis sur Frédéric de Montefeltre dans la dernière campagne. Il stipula en outre cent mille florins d'or d'indemnité pour la non-exécution du traité.

Sigismond était aux abois, sa seigneurie même était menacée, et le sort, qui avait donné à un Siennois le trône pontifical, lui faisait prévoir un long avenir de luttes. Il essaya d'abord de traiter sous main avec le roi d'Aragon, auquel il offrit son fils Robert avec cinq cents lances; puis il tenta de garder Sinigaglia, qu'il avait rebâtie de fond en comble, y appelant des colons et les exemptant de tout impôt; mais tous les subterfuges furent inutiles, et il fallut souscrire au traité, sous peine de tout perdre (1460).

La soumission du seigneur de Rimini ne pouvait être qu'apparente et momentanée; quelques mois après, profitant d'une occasion, il retombait sur Sinigaglia et Mondavio : Ludovico Malvezzi, qui y commandait pour le pape, résista vaillamment, malgré la fortune adverse, et donna le temps aux seigneurs de Pesaro et d'Urbin de venir à son secours. Il fallut lever le siège et revenir en toute hâte s'enfermer dans Rimini.

Il était évident que Pie II, qui avait pris tant de précautions contre Malatesta, devait se venger de ce nouvel outrage; Sigismond le sentait, aussi passa-t-il son hiver de 1461 à réunir des troupes et à les exercer. Mais, dès le mois de février, Pie II lança contre lui l'ex-

communication et réunit au Vatican un tribunal spécial auquel il le déféra. Il prononçait d'abord la confiscation de tout son vicariat, qui retournerait à la Chambre apostolique, et de tous ses biens allodiaux, qui retourneraient au fisc; en même temps, il envoyait contre lui Bartholommeo Vitelleschi, évêque de Corneto, à la tête des troupes pontificales; il faisait enfin rédiger un réquisitoire terrible, où, reprenant un à un tous les forfaits dont il l'accusait, il demandait sa condamnation.

Le procès s'instruisit régulièrement; le fiscal de l'Église, faisant office de ministère public, l'accusa « de rapine, d'incendie, de carnage, de rapt, de viol, d'adultère, d'inceste, de parricide, de sacrilège, de félonie et d'hérésie ». Il arguait aussi des singuliers sujets choisis par les sculpteurs de San Francesco, à l'exclusion de tout symbole religieux, pour prouver que Sigismond était imbu de paganisme.

Frédéric de Montefeltre, duc d'Urbin, et Alexandre Sforza soutinrent l'accusation. Ce dernier apporta au tribunal une nouvelle charge plus grave que toutes les autres contre lui. Non seulement Sigismond avait appelé les Angevins en Italie, mais il avait tenté, alors même que Pie II prêchait une nouvelle croisade, d'appeler le grand Turc en Italie. Il voulait, à la faveur du trouble suscité par une aussi épouvantable invasion, sauver ses États menacés à la fois par Aragon, par le Saint-Siège, par Urbin et par le duc de Milan, et s'élever sur tous ses ennemis dispersés par cette nouvelle invasion des Barbares [1].

La cause fut remise au cardinal de *San Pietro in Vincoli,* qui fut le rapporteur; il conclut à la culpabilité sur tous les points. En ce qui concernait l'hérésie, le cardinal déclara que Sigismond ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Il fut déclaré à jamais déchu, privé de

1. — Voici la note que nous avons trouvée aux archives d'État, à Milan. Elle est rédigée par le duc lui-même et adressée sans signature à l'ambassadeur Lombard auprès de Frédéric d'Aragon : « Série *Condottieri* ».

« El Signor Sigismondo perseverando nelli suoi usati costumi di cercare cose nuove, ha via dimandato uno suo che dovesse andare ad trovare el gran Turcho ad confortarli la venuta sua in Italia et ad ofervili se et el stato suo et cetera. Ma pare che esso suo messo sia stato presso in Candia et conducto ad Venetia, come più ad pieno vederete per la copia inclusa e quello ne scrive circa ciò Antonio Guidobono nostro secretario, sichè noi havemo voluto dare aviso, commettandone et de questo non ne dovrà parlare ne mostrare de sapere ne cosa alcuna con veruno ma che ve insegnate et sforzate per qualunque indiretta via et farlo intendere et andare ad orecchie ad la Maëstà del Re et à tutte quelle ambassarie et à la signore di quella corte et avisandome presto da questa cosa publicata per tuto et sforzate me da intendere questo caso ne serà fatto li e poi me avisare de tuto. » A questo di di XXII nov. —*Sans date* d'année.

toutes ses dignités, et enfin condamné à la peine des hérétiques, c'est-à-dire à être brûlé vif.

Il ne s'agissait plus que d'exécuter la sentence, et elle risquait fort, avec un capitaine de la trempe de Sigismond, de ne l'être jamais.

Le Pape voulut d'abord qu'on le brûlât en effigie; on demanda à l'un des grands sculpteurs de l'époque, Paolo Romano, d'exécuter deux mannequins représentant Sigismond, et, le jour venu, on dressa le bûcher sur les marches de la basilique de Saint-Pierre. On mit le feu en présence du peuple, pour lequel Sigismond devenait un guerrier légendaire, un fanatique farouche, un monstre qui personnifiait le crime et la luxure. Ce n'était point, on le pense, une image grossière, un risible simulacre du seigneur de Rimini qu'on livrait ainsi aux flammes, car il ne faut point oublier que c'était la plus belle époque de l'art en Italie, et, même pour une cérémonie de cette nature, le grand lettré et le grand artiste qui, avant de s'appeler Pie II, s'était fait un nom comme historien sous celui d'Æneas Sylvius Piccolomini, devait se préoccuper de la forme et du caractère [1]. Paolo Romano avait exécuté une figure d'une extrême ressemblance, avec le geste, l'accent et le costume propres au condamné. Au dire du Pontife lui-même, qui nous a laissé dans ses *Commentaires* le récit de cet auto da fé : « On eût dit la personne de Sigismond plutôt que son image. » Malatesta portait dans la bouche une légende ainsi conçue : « Je suis Sigismond, fils de Pandolphe, prince des traîtres, ennemi de Dieu et des hommes, condamné aux flammes par la sentence du Sacré-Collège [2] ».

1. — Dans son excellente étude, *les Arts à la Cour des Papes*, M. Müntz a donné la pièce de comptabilité inscrite du chef de cette dépense aux registres du Vatican. C'est une preuve qui a son prix pour nous :

« Hon viro magistro Paulo Mariani de Urbe Sculptori florenos auri de camera 8 e bol : 48, pro totidem per eum expositis in conficiendis duabus ymaginibus Sigismundi Malatesta ad comburendum. » M. 1462-1463, fol. 15, v°.

Ce qui est tout à fait piquant pour nous, c'est de constater que ce même Paolo Romano, qui exécute les deux mannequins de Sigismond, lorsqu'il s'agit de vouer aux flammes son image exécrée, juste vingt années après, aurait pu exécuter, pour ce même Vatican, le bas-relief triomphal destiné à glorifier Robert Malatesta, fils de Sigismond qui vient de sauver Rome de l'invasion du duc de Calabre. Ce bas-relief est au Louvre, dans la salle de la Renaissance. On voit, malgré l'indifférence que certains amateurs d'art montrent pour les documents, quels prix donnent aux monuments ces confirmations de l'histoire. — Ajoutons cependant que le bas-relief du Louvre, jusqu'ici attribué par tous les historiens de l'art à Paolo Romano, pourrait bien lui être définitivement retiré; les dates ne concorderaient pas, d'après les derniers documents.

2. — Voici le passage des *Commentaires* de Pie II où il fait allusion au fait du simulacre de l'autodafé :

« Interea pro gradibus basilicæ S. Petri ex arida materia ingens pyra extruitur in

On reprenait un à un dans le réquisitoire et dans le jugement tous les crimes dont la rumeur publique accusait Sigismond, et on y ajoutait de nouveaux griefs, tels que l'hérésie, basée sur le parti pris qui présidait à la décoration du temple de San Francisco. C'est de ce réquisitoire que partent les premières accusations formelles à l'égard du meurtre d'Isabelle d'Este et de Polixène Sforza, ses deux premières femmes: c'est aussi la première fois qu'on accuse Sigismond du meurtre et du viol de la fille du seigneur de Borbona, et aussi d'avoir infligé des tortures à Ugolino de Pili, son tuteur et son précepteur. Jusque-là, des soupçons avaient pu planer sur Malatesta, et une vague rumeur pouvait le désigner comme coupable de tous ces forfaits; mais, à partir de ce jour, le réquisitoire, parti de haut et adressé à tous les États d'Italie, resta le grand document historique d'après lequel on jugea la personnalité de Sigismond.

Il nous plaît que cette physionomie singulière et tourmentée du grand condottiere revive ici dans son entière vérité historique, et nous n'avons pas essayé jusqu'ici de réfuter des assertions qui nous semblent irréfutables en raison de la concordance des divers témoignages contemporains; mais il est permis de dire qu'un réquisitoire et un jugement de la cour de Rome, demandés par un Siennois qui avait au cœur le ressentiment de la trahison contre sa patrie, devait fatalement être entaché de partialité. Malgré les assertions des historiens les plus autorisés, l'empoisonnement de sa première femme et l'étranglement de la seconde, par Sigismond lui-même, sont des faits acceptés plutôt que prouvés. Passerini, dans l'ouvrage de Litta : *Généalogie des Familles italiennes*, ne les accepte point, et, quant à nous, nous ne constatons qu'un fait, c'est qu'au moment même où Sigismond était accusé d'un crime commis contre la propre fille du marquis de Ferrare, son beau-père continuait à lui prêter son appui et ne lui montrait nul ressentiment. Le meurtre de la Sforza est plus probable, à cause des détails pratiques donnés par Clementini; mais, là encore, on est forcé de convenir que l'attitude de Sforza vis-à-vis de celui qui aurait étranglé sa fille ne justifie pas les accusations

formelles du Vatican. A cela près, le caractère de Sigismond prête à de telles accusations.

Cependant l'archevêque Vittelleschi marchait contre Rimini à la

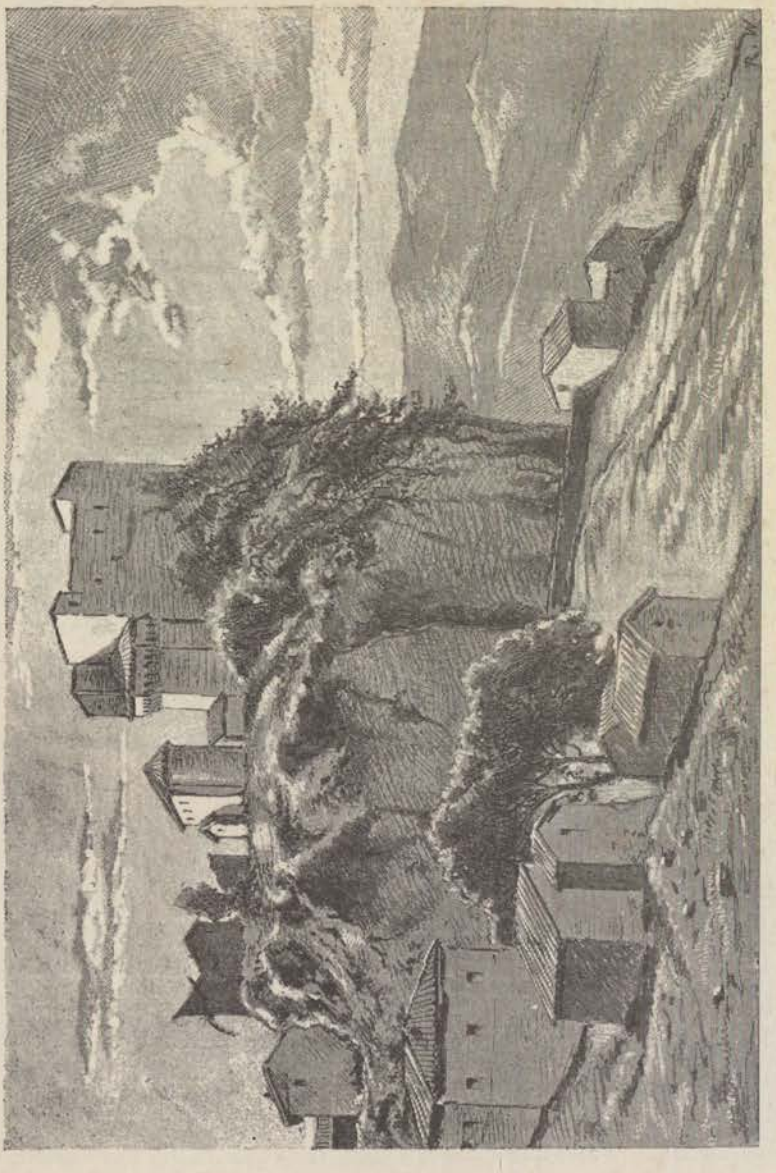


Fig. 153. — Forteresse de San Agata Feltriana, prise par Sigismond. — D'après le croquis de M. Vacay, syndic de Pesaro.

tête de troupes pontificales; la rumeur de l'exécution du Vatican, le décret d'excommunication et la nouvelle des rigueurs terribles qui frappaient ceux qui resteraient liés à Sigismond, produisaient sur son

passage un effet de terreur et d'épouvante. Tous les pauvres *contadini* attachés à la glèbe, qui cultivaient le territoire des Romagnes, redoutaient les foudres du Saint-Père, car Pie II se montrait impitoyable; après avoir délié les peuples de leur serment de fidélité, il décréta l'esclavage perpétuel pour qui ne lui obéirait pas contre Malatesta.

Sigismond, effaré, voyant son propre peuple l'abandonner, se retourna vers les Angevins qu'il avait déchaînés, et leur demanda leur appui; mais ils étaient occupés dans les Abruzzes, et ils lui demandèrent, avant de compter sur eux, de venir au contraire à leur secours. Il y courut en effet, et telle était l'incroyable ténacité et l'audace du grand condottiere, qu'en passant le long de la côte, il ne sut pas résister à la tentation d'attaquer encore une fois Sinigaglia; ce fut en vain qu'il assaillit la ville, car, le jour même, le duc d'Urbin, attentif à tous ses mouvements, l'y suivit, le délogea, et le poursuivit jusque dans les plaines autour de Fano. Sigismond avait pris cette direction comptant se retourner contre Urbin d'abord s'il trouvait le terrain favorable; plus tard il se retirerait derrière les murs de sa ville s'il ne réussissait point à le battre.

Le 24 août 1462, il livra la bataille de Piano di Marotta, et sa déroute fut complète; il avait dû soutenir tout seul le choc de ses ennemis. Son frère Novello, ayant reçu un ambassadeur du Pape qui lui représentait que combattre avec Sigismond, c'était combattre le Saint-Siège, l'avait abandonné pour se liguer avec Montefeltre. Il avait donc en face de lui Vitteleschi, Frédéric de Montefeltre et son propre frère Novello : son fils Robert, déjà vaillant, rencontra Vitteleschi à Nido Astorre, et, quant à lui, il soutint à Cesano l'effort de Napoleone Orsini le Pontifical et, l'assaut du duc d'Urbin. Il fut encore vaincu malgré des prodiges de valeur personnelle, et n'eut que le temps de se renfermer dans Fano. Urbin connaissait de longue date les fortifications de la ville pour l'avoir souvent assiégée; il l'y suivit, mais se trouva arrêté par les dispositions habiles de Sigismond, grand homme de guerre, habitué à la défense des places et plein d'ingéniosité et de ressources dans un pareil cas.

Sigismond, dans cette campagne, fit preuve d'une extraordinaire persévérance; une fois sûr de la solidité de la place, il y laissa son fils Robert, qui allait conquérir, par une défense héroïque de plus de quatre mois, la réputation de bravoure et d'habileté qu'il devait couronner par la victoire de Nettuno. Le jeune héritier de Sigismond ne céda qu'à la pression et à la rébellion des habitants de Fano, qui le contrai-

gnirent d'ouvrir les portes après cent vingt jours d'une héroïque résistance. Frédéric d'Urbin entra en vainqueur dans la ville de Pandolphe, mais il se montra ce qu'il était en toute circonstance, un guerrier généreux et une âme haute : non seulement il laissa Robert sortir de Fano en toute liberté sans lui demander aucune rançon, mais il lui rendit de solennels hommages comme à un loyal défenseur de la place qu'on lui avait confiée.

Pendant ce temps-là, Malatesta était descendu dans les Abruzes avec l'espoir d'en ramener une armée; mais là les choses avaient changé; battus à Troia, les Angevins avaient demandé la paix, et Ferdinand d'Aragon, moins belliqueux que son père, avait saisi l'occasion de se réconcillier avec le prince de Tarente (1463).

Sigismond déçu dut retraverser toutes les Marches; et, quand il arriva devant Fano, il trouva Urbin autour de la ville, harcelant Robert auquel Malatesta avait confié la défense de la ville. Montefeltre était déjà maître de tout le comté et du territoire aux portes de Rimini; mais Sigismond ne se découragea pas encore, il prit la mer pour aller implorer le secours des Vénitiens. La République avait pour principe de ne jamais dire non, d'ailleurs Sigismond pouvait un jour lui être utile; cependant il n'obtint d'elle que de faibles secours. Le 25 septembre 1463, Fano ouvrit ses portes au duc d'Urbin, qui déclara les Malatesta déchus de leur pouvoir, après cent cinquante ans de domination. Il n'y eut plus dès lors pour Sigismond d'autres ressources que d'implorer la paix : il se décida à le faire.

Venise, Milan et Florence, fatiguées de voir les pontificaux constamment armés à la porte de leur territoire, s'interposèrent alors pour obtenir en faveur du condottiere un traité moins désastreux; mais leur intervention n'aboutit point : Pie II demanda d'abord une soumission publique. Novello, dont l'attitude avait été double envers le Saint-Siège, fut enveloppé dans la même réprobation; le 4 octobre 1463, les deux frères se rendirent devant le Légat et firent des démonstrations publiques de repentir. Ce n'était pas encore assez pour le Pontife; il exigea que Sigismond vînt à Rome faire amende honorable devant le collège des cardinaux; là, publiquement, il renoncerait à ses droits sur tous ses États, sauf Rimini et le château de Cerigiolo. Sigismond accomplit son douloureux pèlerinage; il lui fallut aussi protester contre les idées d'hérésie qu'on lui attribuait. Son frère Novello gardait Cesena et quelques châteaux autour de la ville; à leur mort à tous deux, le territoire qui leur restait ferait retour au

Saint-Siège. L'humiliation était complète et Urbin triomphait; Sigismond n'eut plus qu'à signer sa propre déchéance et se trouva réduit à la seule ville de Rimini. A ce prix il obtint l'abolition des censures pontificales, et pour lui-même et pour son peuple.

On peut dire qu'il ne restait plus désormais au grand condottiere que son épée; il devait la mettre au service des États pour lesquels son nom de soldat avait encore du prestige. Il se tourna donc vers les Vénitiens, qui lui confièrent une armée destinée à enlever la Morée

Fig. 154 et 155. — Médaille du Pape Pie II.

aux Turcs. Malgré tant de revers, sa réputation de grand capitaine restait intacte, car ce petit seigneur d'un chétif territoire aux bords de l'Adriatique s'était mesuré avec l'Italie tout entière, depuis le Vatican jusqu'à Sforza et Aragon; et il avait fallu une ligue de la plupart des puissances de l'Italie pour triompher de son audace et de son habileté. Le 8 mars 1464, en présence du Sénat, du grand conseil et de la seigneurie, il prit solennellement à Saint-Marc-de-Venise, le bâton de commandement. Pie II, qui avait tant contribué à sa perte, voyait avec satisfaction un soldat tel que Sigismond s'éloigner de ses États et se lancer dans une périlleuse aventure : d'un autre côté, c'était encore une croisade que cette expédition de Morée, et, tout en conservant son arrière-pensée contre celui qu'il venait de réduire à l'impuissance, le Pontife ne pouvait que bénir une entreprise contre les Infidèles et aider les Vénitiens dans leur entreprise. Porter la guerre en Morée, n'était-ce pas exécuter les résolutions du congrès de Mantoue ? Mais les Vénitiens, gens habiles, en servant les intérêts

de la chrétienté, savaient aussi servir les leurs. Sigismond, avant de s'embarquer à Venise, exigea de la République une promesse formelle de secourir ses États si on venait les attaquer; il laissait la régence à Isotta devenue sa femme, et traita pour son propre fils Robert avec la Sérénissime, qui consentit à l'engager aussi comme condottiere.

L'expédition de Morée ne dura pas moins de deux années, pendant lesquelles Isotta resserra les liens qui l'unissaient à Venise; montrant la plus grande habileté politique, elle sut se concilier, par sa prudence et sa fermeté, le respect et l'admiration des Souverains de l'Italie. Malheureusement l'entreprise des Vénitiens fut traversée par mille incidents qui compromirent le résultat. Le Pape Pie II mourut sur ces entrefaites, et avec lui s'éteignit le zèle des souverains et des seigneurs chrétiens qui avaient levé l'étendard d'une nouvelle croisade.

Au cours de la campagne, l'intervention des Provéditeurs de Venise avait paralysé les mouvements de Sigismond; il se montra tel qu'il avait été dans toutes les circonstances, soldat valeureux et habile capitaine, et remporta nombre de victoires dont il aurait pu profiter avec plus d'éclat s'il n'avait dû en référer, pour toutes ses décisions, aux représentants du Sénat. Nous avons retrouvé là un écho des plaintes qui s'élèvent contre la République chaque fois qu'un chef militaire étranger guide leurs troupes au combat; c'est le cas de Carmagnola, celui de Gattamelata, celui de Colleone, celui de Venier lui-même à Lépante : tous sont étroitement surveillés par les Provéditeurs qui contrôlent, qui discutent et qui paralysent souvent les mouvements du chef au moment où il va vaincre et où il espère profiter de la victoire. Il assiégea Nisitra, l'ancienne Sparte, sans pouvoir s'en emparer; il avait pris ses dispositions pour la réduire par la famine, et avait assigné un poste à ses capitaines pour empêcher l'ennemi de venir à son secours et ravitailler la forteresse, mais cette consigne fut violée, et Mahomet put pénétrer dans Nisitra avec vingt-cinq mille hommes de troupes fraîches. Sigismond, qui était habitué à se voir obéi par tous, exigea le châtiment des capitaines qui avaient failli à leur tâche; le Provéditeur s'y opposa; les dissensions éclatèrent et le Vénitien en référa à la Seigneurie : Sigismond fut sommé de comparaître devant le Sénat pour rendre compte de sa conduite. Sa défense fut brillante et solide, il obtint l'approbation de tous et rejeta la faute sur le Provéditeur. D'ailleurs, il avait sauvé ses troupes par des manœuvres habiles, n'avait jamais eu d'autre objectif que de ménager les forces qu'on lui avait confiées, et de ne les engager que dans des conditions

favorables. Devant l'arrivée de renforts aussi considérables, il les avait conduites d'abord à Neapoli di Romania, de là, en Laconie, puis à Mantinée, dont le château était plus fort et permettait la résistance : enfin, en janvier 1465, il était tombé si gravement malade que la nouvelle de sa mort s'était répandue en Italie : mais, même dans ces fatales circonstances, il était resté dans son camp, veillant à la sécurité de ceux qu'on lui avait confiés. C'est au cours de cette expédition que Sigismond, toujours prêt à rendre hommage aux Lettres et aux Sciences, avant de quitter la Morée, où les Musulmans allaient désormais régner en maîtres, ne voulut point laisser aux Infidèles la garde des cendres du philosophe platonicien Gémiste Pléthon, chargea son sarcophage sur sa propre galère et voulut le rapporter à Rimini pour lui donner un dernier asile dans le Panthéon de ses ancêtres. Le 14 avril 1466, Malatesta put rentrer dans Rimini avec licence favorable de la Seigneurie et approbation complète de sa conduite. Il était temps pour lui de reprendre sa place. En son absence, son fils Robert, abandonnant Venise, s'était introduit dans la ville au bruit de la mort de son père, qui avait été officiellement annoncée ; d'un autre côté, comme son frère Malatesta Novello était près de mourir épuisé par la maladie et les blessures, le Saint-Siège avait donné l'ordre à Urbin de saisir le moment propice et d'occuper l'État de Cesena. Robert Malatesta ne l'entendait point ainsi. Voyant là une proie qui lui revenait, il quitta Rimini, où Isotta veillait, et se jeta dans Cesena. Il n'en sortit, le 22 janvier 1466, que muni d'un traité signé avec le nouveau Pontife, qui lui concédait en toute propriété Sarsina, Meldola, Dugara, Tucino, Montevecchio, les Caminate et nombre de châteaux qui avaient fait autrefois partie du Domaine paternel. Quant à la Ville et à la Seigneurie de Cesena, le Saint-Siège en prenait possession au nom du traité par lequel Sigismond et son frère Novello s'étaient engagés, après leur mort, à rendre au Pontife la Domination absolue de leurs territoires. Un Légat Pontifical prenait possession de la Ville au nom de Paul II.

Le 23 avril de cette même année 1466, voyant que son fils Robert avait agi de son côté sans se soucier des intérêts paternels, poussé aussi sans doute par sa passion pour Isotta et sa secrète préférence pour son fils Salluste Malatesta, né d'Isotta, qui avait su éloigner le souvenir de Vannetta Toschi de Fano, Sigismond rédigea son testament. Il n'y faisait même pas mention de Robert, et laissait les États qui lui restaient à Isotta et à son fils. En mai, sur l'invita-

tion du nouveau Pontife, qui n'avait plus contre lui les préventions qui animaient son prédécesseur, et qui ne voyait en lui qu'une vaillante épée, Sigismond se rendit à Rome, où il fut accueilli comme un champion de l'Église qui venait de combattre pendant deux années contre les Infidèles. Il reçut les plus grands honneurs, et le Pape lui décerna même la Rose d'Or. Accompagné de tous les cardinaux les plus anciens en titre, il traversa en grande pompe la Cité Léonine et reçut les plus hauts témoignages de l'estime de ce Vatican où, quelques années auparavant, on le brûlait en effigie.

Cependant Paul II souffrait difficilement que les Vénitiens, déjà maîtres de Ravenne, intervinssent dans les affaires de Rimini en y laissant les gardes qu'Isotta y avait appelés en l'absence de Sigismond dans le but de protéger la ville, et, dans un entretien secret, il obtint de Malatesta de demander le rappel des troupes de la Sérénissime et de les remplacer par les siennes propres, qui étaient restées en Morée. Le Pontife alla même jusqu'à lui demander de ne plus signer de contrat avec la Sérénissime comme capitaine général. Tout se passa comme il était convenu ; mais, au moment même où les soldats de Sigismond, rapatriés, allaient occuper Rimini, Paul II fit proposer à Malatesta, par le seigneur de Camerino, de prendre Spoleto et Foligno en échange de Rimini, et de permettre aux troupes pontificales d'occuper la ville, afin de la défendre plus sûrement contre les Vénitiens, qui brûlaient de la soumettre à leur pouvoir.

Aux premiers mots de l'entretien, Malatesta, voyant qu'on lui proposait Spoleto et Foligno, crut d'abord qu'il rentrait définitivement en faveur avec le Saint-Siège ; mais quand, développant les propositions du Saint-Siège, son gendre, le prince de Camerino, lui proposa d'abandonner Rimini, il se leva furieux et déclara qu'il allait lui-même porter la réponse au Pontife. Les préparatifs furent bientôt faits. De Rimini jusqu'à Rome, on ne parvint point à apaiser sa fureur. Nous avons sur ce point le récit d'un témoin oculaire, Gaspare Broglio, son compagnon d'armes, qui faisait partie de la suite. Sigismond ne pouvait prendre de repos ni jour ni nuit : l'idée seule de la proposition faite par le Saint-Père le transportait de fureur ; il écumait de rage et refusait de prendre toute nourriture. Dans les diverses haltes entre Ancône et Rome, on l'entendait se promener comme un furieux dans sa chambre, au lieu de chercher le sommeil. A peine arrivé, il réunit ses compagnons et leur dévoila son plan : il était décidé à assassiner le Pontife, et réaliserait son plan à l'audience

du matin, qu'on ne manquerait pas de lui accorder, tout intime et sans pompe, comme à un serviteur dévoué du Saint-Siège. Il demanda à ses compagnons de s'armer comme lui dans ce dessein. Il prit alors un pourpoint noir sous lequel il cacha un poignard, et, choisissant trois de ses meilleurs chevaux, se dirigea vers le Vatican.

Ses officiers n'avaient pas osé lui refuser de l'accompagner, mais ils tremblaient pour eux-mêmes et pour le seigneur de Rimini. Arrivé au Vatican, Sigismond demanda l'audience à l'antichambre pontificale. Paul II avait l'habitude de recevoir sans faste dès qu'il savait le nom de celui qui demandait à l'entretenir ; mais ce jour-là, soit que le bruit des projets de Sigismond se fût répandu, soit que le Prélat qui introduisait eût remarqué l'extrême agitation du condottiere, le Pontife fit répondre que, si le seigneur de Rimini voulait bien revenir le lendemain, il serait heureux de le recevoir.

Tout le jour et toute la nuit se passèrent dans les mêmes alarmes ; aucun discours, aucune intervention, ne pouvaient calmer Sigismond. Il grelottait la fièvre sur pied, et on le voyait chercher sous son pourpoint le manche du poignard dont il voulait frapper le Pontife. Le matin venu, il se rendit encore au palais ; Broglio et ses courtisans l'accompagnaient avec le même train. Il entra chez le Saint-Père, mais celui-ci, au lieu de le recevoir seul à seul, comme il l'avait fait jusque-là, avait eu soin de s'entourer de la pompe pontificale, et sept de ses cardinaux les plus résolus, rangés autour du trône, veillaient à sa sécurité. Sigismond en entrant jeta autour de lui de fauves regards, et, se sentant enfermé dans son impuissance, sa rage s'exhala en une émotion nerveuse qui amena des larmes dans ses yeux injectés de sang ; alors, dans une confusion pleine d'humilité, au lieu de frapper, on le vit tomber à genoux, et, avec un grand flux de paroles, rappeler au Saint-Père les jours où, sous son oncle Eugène IV, il conduisait à la victoire les soldats de l'Église. Il dit ses travaux, ses luttes et ses déceptions, et les trahisons qui l'entouraient de toute part ; il montra Rome, Urbin, Naples et Milan ligués contre un seul homme qu'ils voulaient perdre, Venise prête à ajouter Rimini à ses domaines de Ravenne et de Cervia ; et il adjura le Saint-Père de se souvenir de tant de services rendus à la cause de l'Église. Paul II comprit qu'il n'obtiendrait jamais de la part d'un tel homme une renonciation volontaire au trône de Rimini ; il lui déclara donc que, bien que la proposition qui l'avait si fort ému fût dictée par l'intérêt qu'il lui portait et vînt d'ailleurs de l'initiative du sacré Collège, il

l'autorisait à retourner à Rimini où il continuerait à régner. Il ajouta qu'il regrettait, dans l'état de pénurie où se trouvait le Saint-Siège, de ne point lui donner de subsides et de laisser à sa charge ses dépenses de voyage. Il lui permettait aussi de contracter un engagement avec tel ou tel État, pourvu qu'il ne fût point ennemi du Saint-Siège.

Le coup avait été rude et l'émotion profonde, la santé de Sigismond devait s'en ressentir; il tomba malade en route, à Rieti, et rentra à Rimini profondément abattu [1]. Réduit dès lors aux abois, dans un État restreint, dont il avait tari les sources par des guerres constantes, il fallait fatalement que Sigismond reprît du service s'il voulait vivre avec honneur. Il était tenu désormais de respecter les volontés de Paul II; il lui demanda donc quels étaient, parmi les États d'Italie, ceux qu'il considérait comme ses alliés. Le Pontife hésitait à se prononcer, mais il lui laissa entendre qu'il le verrait avec plaisir entrer au service du roi de Naples. Sigismond envoya alors Broglio, le chroniqueur, auprès de Ferdinand, mais en même temps, fidèle à cet esprit de duplicité qui l'animait encore après tant de revers, il se réservait de s'assurer un contrat et de choisir le meilleur des deux; il envoya donc Nicolo Benzi au Colleone, capitaine général de la Sérénissime. Le Pape Paul II ne désirait point ce rapprochement entre Venise et Sigismond; de tels capitaines, fortement unis, pouvaient tout tenter : il prit donc les devants, et, afin de tirer parti de la situation tout en ayant l'air d'obliger l'homme contre lequel il conspirait, il offrit à Malatesta un contrat pour une année avec le Vatican.

Mais ce n'était plus le temps où, comme capitaine général, il commandait à toutes les armées du Saint-Siège avec un pouvoir égal à celui d'un souverain, et avec une solde qui suffisait à son entretien pour quelques années. On le retenait alors à la tête d'une poignée d'hommes dans quelque coin obscur de l'Italie, où on l'envoyait dis-

1. — M. le chevalier Bartolotti, qui naguère était encore à la direction de l'*archivio de Stato,* de Rome, nous a fourni une preuve du passage de Sigismond à Rieti, qui confirme bien l'état de rage et de fièvre dépeint dans la chronique de Broglio; c'est la pièce comptable de la somme payée au médecin que le pape dut envoyer à Sigismond lorsqu'il apprit qu'il était tombé malade à Rieti :

« Solvi faciatis Egregio et Peritissimo viro domino Nicolao de Arimini, fisico, florenos auri de camera Undici pro ejus expensis in Eundo ad civitatem Reatinam de mandato Sanctissimi Nostri Papæ ad curandam Egritudinem magnifici Domini Sigismondi de Malatestis ibidem ægrotantis. — Datum Romæ in camera Apostolica. — Die nono mensis septembris registro mandati 1467 — 68 — F° 215. »

On voit qu'on avait eu la précaution de lui envoyer un médecin né à Rimini. Nous calculons, en quintuplant la somme pour la proportion que donne la plus-value de différence du temps, que le médecin a reçu à peu près 1,150 francs.

perser quelque rassemblement de rebelles qui fuyaient à son approche. Pendant ce temps, Frédéric de Montefeltre, non content de s'être enrichi de sa ruine, avait pris partout sa place, et, chef de la ligue de Naples, de Milan et de Florence, conduisait les troupes alliées contre le fameux Colleone. Une telle inaction brisait cet homme de fer habitué aux travaux les plus ardus; il demanda la permission de passer le printemps de 1468 à Rimini, et on lui donna licence, mais sans doute il avait pris en Morée les germes d'une fièvre pernicieuse, il se sentait brisé par le malaise, et cette âme inaccessible à la pitié et au découragement ne trouvait plus de consolation qu'auprès d'Isotta et de son fils Salluste. Malade et affaibli, il lui fallut encore revenir à Rome pour obtenir le renouvellement de son contrat, qui n'était conclu que pour une année et venait d'expirer le 16 mars. Si peu brillant que fût cet engagement, c'était désormais sa seule ressource; il lui fallait donc se rattacher au Saint-Siège, s'il ne voulait pas voir Urbin, comblé de gloire et au faîte de la puissance, s'emparer un jour du seul territoire qu'on lui eût laissé. D'ailleurs il voulait faire ratifier son testament par le Saint-Siège, et, en effet, le 3 juin 1468, il le fit enregistrer à Rome; son fils Salluste désigna, pour le représenter auprès du Saint-Père, Raniero de Monaldi, chancelier de la cour de Rimini.

Paul II crut de son intérêt de prolonger d'une année la *ferma* du condottiere, mais les conditions étaient mesquines et indignes du grand nom militaire dont elle était signée. Sigismond n'amenait, en son propre, que soixante-quatre lances; c'était tout ce que ses finances lui avaient permis de rassembler. On lui donnait partout les logements et l'entretien des hommes et chevaux; il toucherait par année huit mille florins d'or, dont on lui comptait immédiatement la moitié. Comme seigneur suzerain de Rimini, le Saint-Père réclamait la garde de la ville, mais avec la faculté pour Sigismond d'y employer la moitié de ses propres troupes. Le 23 juin 1468, le cardinal évêque de Vicence et l'évêque de Feltre signèrent au nom du Saint-Père, et Sigismond prit immédiatement la garde au Vatican même. Il était à peine installé dans ses fonctions, qu'une maladie plus grave encore que la première l'assaillit; elle devait le terrasser. On sentait que chez lui la lame usait le fourreau; l'inaction le tuait, et ce service de parade dans un palais n'était point le fait de ce guerrier turbulent et audacieux. Il sollicita de rentrer à Rimini pour revenir à la santé au milieu des siens, et le 16 août, reprenant son testament, il y ajouta des codicilles par lesquels il laissait à Lucrèce et à Pandolphe, ses

enfants, les biens qu'il avait achetés et ceux qu'on lui avait donnés dans le territoire de Raguse, au moment où il commandait pour la Sérénissime. Il pensait encore au temple de Rimini et voulait, dans le cas où ses enfants mourraient sans héritiers, que ses possessions de l'Adriatique fussent vendues afin d'employer leur valeur à la construction. Le 7 octobre, il mourut, après avoir accompli ses devoirs religieux; Isotta et ses fils lui fermèrent les yeux. On déposa son corps dans le sépulcre qu'il avait préparé lui-même à l'entrée du temple, près de la chapelle de Saint-Sigismond [1].

Sigismond mourait à cinquante et un ans, victime de cette ambition qui avait ligué contre lui l'Italie tout entière. Il n'avait eu, pendant toute sa vie, que deux alliés, le marquis d'Este, trop faible pour le protéger contre d'aussi puissants ennemis, et la République de Venise, qui ne lui montrait quelque intérêt que pour avoir le droit de s'emparer de Rimini, comme elle s'était emparée de Ravenne.

Isotta et Salluste furent les derniers objets de sa sollicitude. Cet homme de fer s'attendrissait à la seule pensée de les abandonner à tant de dangers. C'était en effet une condition cruelle que celle qui laissait à côté de la veuve, prudente et habile sans doute, mais déjà menacée par les Vénitiens, ce fils naturel de Sigismond, né de la Vanetta dei Toschi : Robert, l'aîné de tous, l'héroïque défenseur de Fano, alors capitaine du Pape à Ponte-Corvo, qui semblait prêt à tout entreprendre. Robert Malatesta n'était point homme à supporter qu'on lui substituât le fils issu d'Isotta dei Atti; elle n'était à ses yeux qu'une marâtre, et il ne lui reconnaissait ni les droits d'une épouse ni ceux d'une mère.

1. — « Accidit per eos dies, Sigismundum, qui a Peloponnesiaco Venetorum Bello in Italiam redierat, valetudine assidua fatigatum Arimini vita excedere, relicta arcis civitatisque custodia Isottæ uxori, *quam pellicem prius, inde matrimonio adjunctam perdite amaverat.* » (Extrait d'une chronique latine inédite. Archives de Rimini.)

Girolamo (XVIe siècle).

CHAPITRE XIII

MALATESTA NOVELLO

(1418-1465)

Son caractère. — Son règne à Cesena. — Son goût pour les lettres. — Fondation de la bibliothèque de Cesena. — Rôle militaire de Novello, capitaine général. — Il devient infirme et se voue à l'administration et aux études littéraires. — Sa mort, le 20 novembre 1465. — Ses États reviennent au Saint-Siège.

Domenico Malatesta, frère cadet de Sigismond Malatesta, plus connu dans l'histoire sous le nom de Malatesta Novello, était né comme lui à Brescia d'Antonia Barignano et de Pandolphe, seigneur de Brescia et de Fano. Plus jeune d'une année que le seigneur de Rimini, il avait été légitimé comme lui, en 1428, par le pape Martin V.

Nous reviendrons sur nos pas pour dire à quelle personnalité de la famille Malatesta était échu le domaine de Cesena, voisin immédiat de celui de Rimini; les destinées des deux frères sont parallèles; tout ce qui contribua à la perte ou à l'exaltation de Sigismond devait amoindrir le seigneur voisin ou l'exalter.

A la mort de Pandolphe son père, il avait reçu en partage Cesena, Bertinoro, Meldola et Sarsina. Comme il était encore mineur, on

l'avait pourvu d'un conseil de régence, composé de l'évêque de Cesena, Francesco Abbate, et de Giuseppe Almerici. Dès 1435, sous le prétexte de mettre fin à une rivalité de race entre les seigneurs d'Urbin et les Malatesta, le pontife Eugène IV, qui avait intérêt à ce que la lutte cessât entre Urbin et Rimini, avait préparé l'alliance du jeune seigneur de Cesena avec Violante, fille du comte Guid' Antonio.

Fig. 159. — Malatesta Novello, Seigneur de Cesena. — Médaille du Pisanello.

Violante n'était alors qu'une enfant; les noces ne devaient se faire que beaucoup plus tard. Sa fiancée avait fait vœu de chasteté; le pape Eugène IV la releva de son serment, mais l'union resta stérile. Elle vécut comme une sainte, et, devenue veuve, elle se renferma dans le couvent du Christ, à Ferrare où, sous le nom de sœur Séraphine, elle se livra à des macérations qui la conduisirent au tombeau [1].

1. — « La sposa era virtuosissima, d'incomparabile bontà e religione, che spendeva la maggior parte del tempo in orazione, e per astinenza non volle mai bever vino. Alcuni Cesenati referiscono, per sicura tradizione, che ella aveva votata la sua castità al signore Iddio; e che essendone fatto consapevole Malatesta, anch' esso compagno in devozione, la compiacesse, soddisfacendosi di non conoscerla mai carnalmente, benchè fosse stata del voto dispensata del papa ad intercessione di gran signori, acciochè con questa parentela si estinguesse l'odio antico di queste due case. » *Clementini*, vol. II, page 277.

Les deux frères semblaient très unis, quoique la nature leur eût donné deux caractères qui formaient un singulier contraste. Novello était timide, prudent, recueilli, très adonné au repos et à la pratique des études sédentaires. Sigismond, malgré son enthousiasme pour les lettres, était réfractaire à tout travail de cabinet et ne prenait presque jamais la plume, même pour ses dépêches les plus privées.

Les circonstances ne permettaient pas à un seigneur de ces États

Fig. 160. — Revers de la Médaille du Pisanello. — Allusion à la Construction de l'Hôpital du Crucifix.

de l'Église de rester adonné au repos ; aussi, malgré ses tendances pacifiques, Novello devait-il à son tour ceindre l'épée et devenir capitaine des troupes pontificales. Il fit sa première campagne sous Francesco Sforza à l'âge de dix-sept ans, et, voyant son frère élever la Rocca Malatestiana, il se mit à fortifier Cesena, où il éleva le fort de San Giorgio. (*Voir la fig. page* 304). Plusieurs fois prisonnier en diverses rencontres, à Ripa di Tronto on l'échangea contre Charles Gonzague, le fils du marquis de Mantoue. D'ordinaire il suivait son frère dans ses entreprises, et souvent celui-ci le porta à s'engager dans le parti contraire, afin de sauvegarder au moins l'un des deux États en cas de défaite. Cependant, vers 1443, il lui arriva de se trouver en face de

Sigismond sans l'avoir consulté, et, pour prévenir un tel résultat, les deux frères s'engagèrent à ne jamais signer un contrat avec un prince ou un État sans que la même obligation les engageât tous deux, ou que les deux parties fussent consentantes. Ils stipulèrent même une amende de vingt-cinq mille ducats pour celui qui violerait l'engagement. La plupart des contrats personnels de Novello comme condottiere furent signés avec le Saint-Siège. Une fois cependant il combattit parmi les adversaires du Vatican; en 1441, il était alors à la solde des Milanais et commandait sous les ordres de Piccinino; c'est même à cette occasion qu'il se trouva en face de son frère, les armes à la main. Le 30 décembre 1443, au sac de Mileto, il était encore avec Sforza, et on raconte qu'il s'interposa lors de l'entrée des troupes pour que l'honneur des femmes restât sain et sauf. En 1452, il fut chargé d'aller au-devant de Frédéric III, empereur d'Allemagne, jusqu'à Mantoue, et de l'accompagner à Rome pour le couronnement. C'est alors qu'il obtint d'ajouter à sa seigneurie la ville de Cervia qui, importante par ses salines, devait lui fournir les ressources commerciales qui manquaient à son petit État. Une lettre adressée à Cosme le vieux, trouvée aux archives de Florence, nous montre comment, à certaines époques, ce commerce se tarissait et forçait ceux qui exploitaient les salines à recourir à des expédients[1].

Dès 1447, Novello était devenu boiteux, par suite d'un accident; atteint de varices, il avait suivi les conseils d'un médecin grec qui l'avait estropié en l'opérant; peu à peu les blessures, jointes à cette infirmité, le condamnèrent à l'inaction. Cependant, en 1452, nous le retrouvons à la solde des Florentins contre le roi d'Aragon, mais c'est sa dernière campagne; il est réduit à une entière inaction, et toute son activité intellectuelle se reporte alors sur le développement des lettres, la culture des arts, les embellissements de sa ville, où il élève la bibliothèque Malatestienne et l'hôpital du Très-Saint Crucifix, dont nous reproduisons ici l'aspect extérieur. On ne s'était point encore expliqué la portée exacte de la représentation imaginée par le Pisanello, elle devient ainsi manifeste[2]. Le goût des lettres et celui des

1. — Voir la lettre aux *Notes, Commentaires et Documents.*

2. — Voici le passage de *Braghi, — Memoriæ cesenati,* — relatif à la construction de l'hôpital et à l'allusion à la médaille du Pisanello :

« Sed et ad infirmorum curationem, ad susceptionem infantulorum expositorum et ad puerorum ac puellarum spuriarum educationem harumque dotationem amplum *nosocomium, quod sanctissimi Crucifixi vulgo dicimus, vel Hospitale magnum, a fundamentis extruxit, magnificaque portica, et columnis marmoreis exornavit. In quod Hospitale extra Cerviensem Portam gundulphini dictam, transtulit,* id est obtinuit à Papa

arts de la paix : c'est là la véritable supériorité de Novello, et, de ce chef, il est digne de figurer dans l'histoire du xve siècle italien. Grand

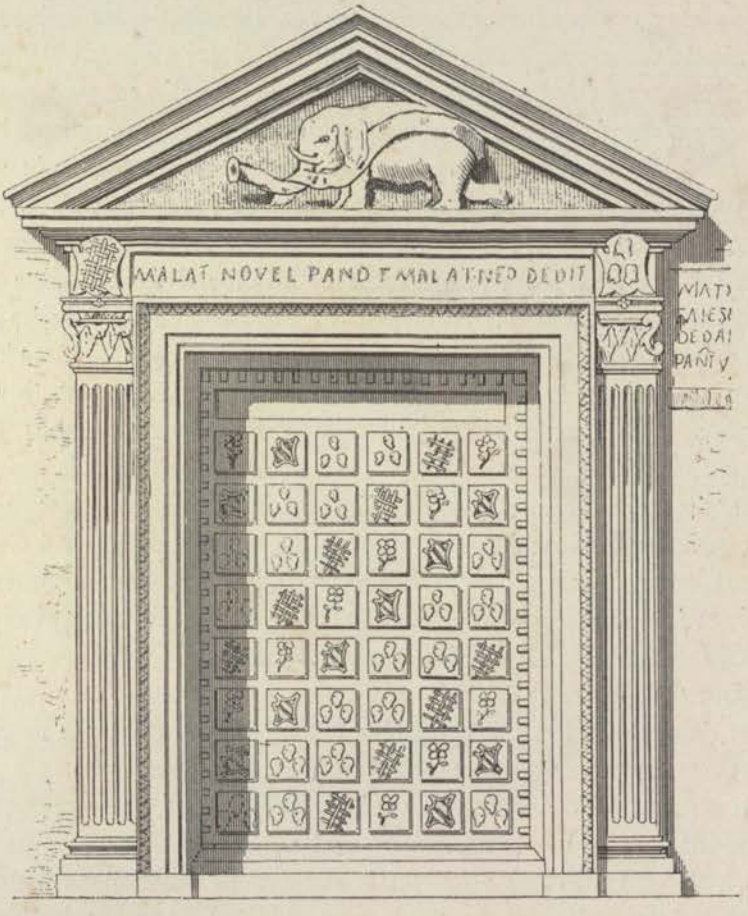


Fig. 161. — Porte de la Bibliothèque Malatestienne de Cesena.

bienfaiteur des églises et des monastères, il fonda, à côté de l'Hôpital du Crucifix, l'église de Santa Caterina, à Trova, et, pour améliorer

committi Præposito Cathedralis unionem utriusque hospitalis, ac translationem antiqui, quod tunc dirutum, fuit ad istud novum. Tuncque, ni fallimur, Novellus procudit ingens illud numisma cupreum, adhuc superstes in manibus antiquariorum, continens in parte anteriori effigiem..... hujus principis, in postica vero imaginem Crucifixi, ad cujus pedes ipse provolutus Crucem complectitur ac seorsim adest equus ephippiatus, et ad stipitem arboris alligatus : forte ut significaret, si jam equestris militiæ ductu præclarum, equo resignato, animum convertisse ad pietatis opera percolenda, quod in hospitali sanctissimi Crucifixi, recenter a se conditi, voluit exerceri numismatis pars anterior ita se habet. »

L'hôpital a été doté par Novello, qui en fit l'établissement central de la ville. L'ad-

les conditions industrielles de sa ville, fit un beau pont sur le fleuve et un large canal pour porter l'eau aux moulins de Cesena. Il était en correspondance avec la plupart des savants de son temps, et nous connaissons les lettres qu'il adressa aux Médicis au moment où il voulut fonder la fameuse bibliothèque de Cesena, construite par Matteo Nuti, sur le modèle de la Laurentiana, en tant que dispositions

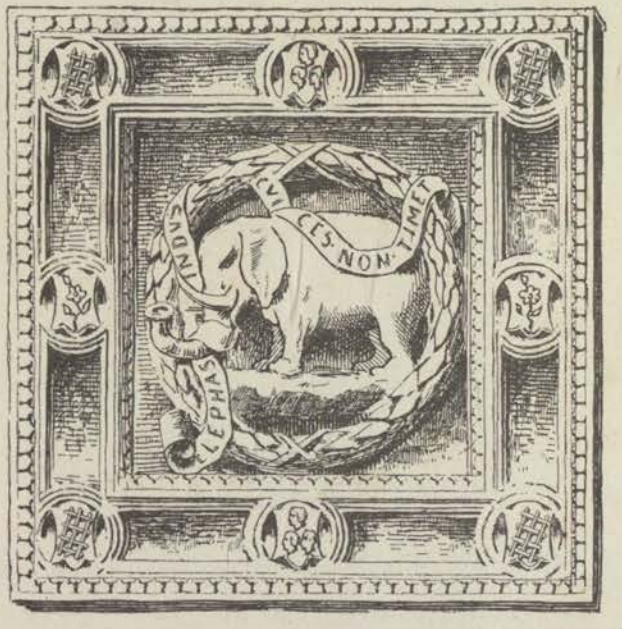


Fig. 162. — Bibliothèque. — Éléphant à la devise de Novello.
« *Elephas Indius culices non timet.* »

intérieures. Le Philelphe lui a dédié sa version de la Vie d'Othon et de Galba, et Francesco Accolti a écrit son nom en tête de sa version des Lettres supposées de Phalaris. Toute la correspondance avec les souverains et les savants respire un véritable enthousiasme, et sa fondation de Cesena est restée intacte encore aujourd'hui, pour attester son goût pour les lettres et les sciences. Cette bibliothèque de Cesena contient d'admirables manuscrits attachés aux pupitres par des chaînes de fer, comme à la Laurentiana de Florence ; elle nous

ministration a passé plusieurs fois des mains ecclésiastiques à celles des seigneurs ; au commencement du siècle, il était régi par les dominicains. Depuis il a été affecté aux orphelins, et, à l'heure actuelle, il est vide et dépend de la congrégation de charité. Tous les monuments de Cesena, que nous reproduisons ici, nous ont été obligeamment communiqués par le bibliothécaire actuel de la Malatestiana, M. A.-L. Piccolomini.

offre ce rare spectacle d'une institution de 1450 qui a résisté à toutes les vicissitudes du temps. Les soldats français ont pourtant campé dans la Malatestiana pendant les guerres de l'Empire, et on s'étonne de voir que ce sanctuaire des lettres est resté inviolé [1]. Il n'y a pas à

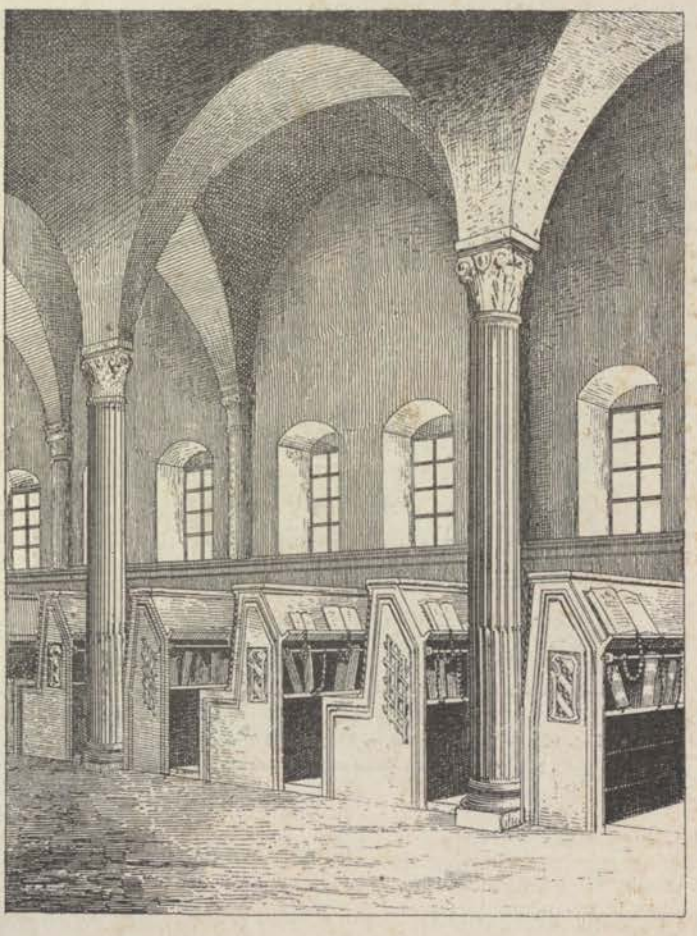


Fig. 163. - Intérieur de la Bibliothèque de Cesena.

douter que cette époque n'ait laissé à la disposition du vainqueur que le vaisseau même de la bibliothèque après avoir mis en sûreté et les livres et le matériel, qui a bien son caractère puisqu'il porte partout les écussons et les *imprese* de Novello.

1. — *Flavio Biondo*, dans son *Italia illustrata*, dit que la cité de Cesena, déjà renommée par son antiquité, a ce bonheur d'avoir pour seigneur Malatesta Novello : « Principe adorno d'ogni maniera di litteratura, e specialmente nelle storie versato, del quale veniva arrichito d'una biblioteca digna di stare a paraggio con le migliori d'Italia. »

Vers la fin de sa vie, Novello, quoiqu'il ne prît plus aucune part aux expéditions aventureuses de son frère, devait payer chèrement l'ambition et l'ardeur dont était animé le seigneur de Rimini. Enveloppé dans la grande lutte que Sigismond soutenait contre le Saint-Siège, il avait vu son État s'appauvrir à un tel point qu'il résolut,

Fig. 164. — L'Hôpital du Crucifix, à Cesena, construit par Novello.

pour sauver Cesena, de vendre Cervia aux Vénitiens pour 4,000 écus d'or. Le traité, signé le 5 mai 1463, déplut souverainement au Vatican, car la République, déjà maîtresse de Ravenne, était un voisin dangereux pour le Saint-Siège. Cette possession fut d'ailleurs de courte durée, car, en 1509, à la suite de la bataille de Ghiara d'Adda, le Pontife rentra en possession, non seulement de Cervia, mais de tout le territoire sur lequel avait régné Novello.

Plus jeune d'une année que Sigismond, son frère devait mourir trois ans avant lui; le 20 novembre 1465, et, comme le pape Pie II l'avait enveloppé dans la même réprobation que Sigismond, c'est au nom de la soumission pleine et entière et de l'abandon de ses droits

signé à Rome même par les deux Malatesta, qu'on vit les troupes pontificales entrer dans les États de celui qui venait de mourir. Les

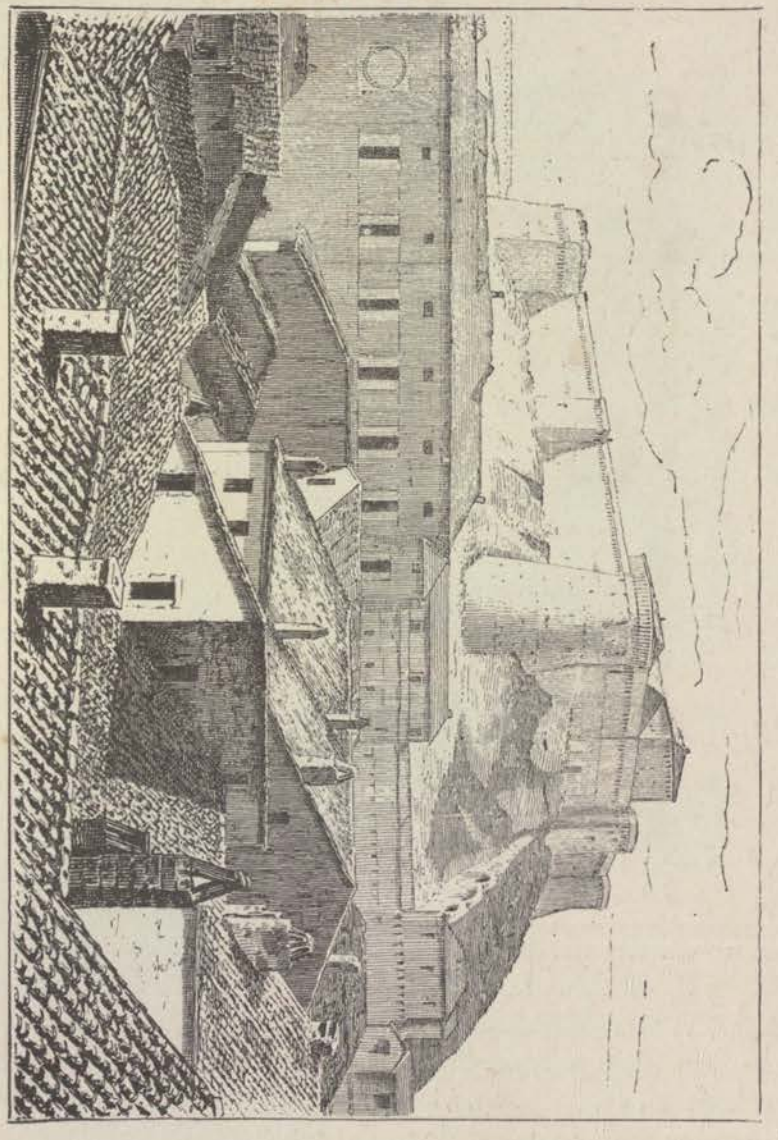


Fig. 165. — Vue de l'état actuel de la Forteresse de Cesena.

CESENA

troupes y trouvèrent Robert Malatesta, fils de Sigismond, qui ne céda la place qu'après avoir reçu des compensations du Vatican.

Les cendres de Malatesta Novello sont conservées dans la Bibliothèque qu'il a fondée, mais l'urne qui les contient, de forme toute moderne, ne date que de ces dernières années. Le corps du seigneur

de Cesena reposait d'abord à San Francesco de Cesena; il y resta jusqu'à nos jours. Comme on avait pris la résolution de détruire l'église, on rassembla les ossements et on les transporta à la Malatestiana, où on a gravé une inscription commémorative. On conserve aussi un portrait de Novello, mais il n'offre aucun caractère, ayant été exécuté plus tard d'après une mauvaise représentation du xve siècle. Une restauration récente l'a même altéré à un tel point qu'il ne présente plus la moindre authenticité. Le Pisanello nous a laissé une superbe médaille de Malatesta, avec la légende : *Malatesta Novellus, Cesenæ Dominus — Dux Equitum Præstans.* Après avoir caractérisé ainsi le chef militaire, il fait allusion au revers, à la construction de l'hôpital du Crucifix, par une de ces scènes synthétiques dans lesquelles il excelle. Dans un paysage largement indiqué, un guerrier en armure, son cheval à côté de lui, agenouillé au pied d'un crucifix qui se dresse entre deux rochers, étreint de ses bras l'image du Sauveur.

A côté de Sigismond, Malatesta Novello reste une figure; il avait su gagner l'affection de ses sujets et attirer l'attention de toute l'Italie sur cette petite ville de Cesena, dont la renommée intellectuelle était en disproportion avec l'exiguïté de son territoire. On est frappé d'admiration en entrant dans la bibliothèque qu'il a fondée, et c'est encore par les sciences, par les lettres, et par la protection que leur accorda ce Malatesta, que le nom de cette aimable petite ville de Cesena se recommande à la mémoire de tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel. Malgré la duplicité héréditaire dont Novello donna maintes preuves en signant des contrats souvent contradictoires, il fut cependant un prince vertueux, ami de son peuple, vivement préoccupé de son bien-être et animé des sentiments d'une véritable piété.

Sceau de Sigismond, fils de Pandolphe.

CHAPITRE XIV

LA COUR DE RIMINI

L'absence de documents privés rend difficile l'étude des mœurs de la cour. — L'illustration intellectuelle. — La tradition. — Le mouvement littéraire chez les seigneurs des Romagnes. — Cesena. — Le rôle de Malatesta Novello. — Les ambassadeurs sont les messagers de la culture intellectuelle. — Les habitudes d'esprit sont les mêmes à Rimini qu'à Florence. — Urbin et Rimini. — Le Palais d'Urbin. — La Rocca Malatestiana comme résidence seigneuriale. — Les mœurs des princes. — Les enfants naturels. — Les femmes des seigneurs. — Quelques personnalités féminines de la famille Malatesta. — Madona Paola. — Madona Battista. — Catterina Sforza. — Madona Gentile. — Relations des seigneurs entre eux. — Les Malatesta vis-à-vis des Sforza, des Este et de leurs voisins. — Vie intime. — Quelques détails fournis par la correspondance privée. — Fêtes. — Mariages. — Entrées. — Réceptions. — Inventaire après décès de Sigismond. — Les actes notariés, leur importance dans ces temps troublés.

Fig. 168. — Encrier en Bronze au chiffre de Sigismond et d'Isotta.

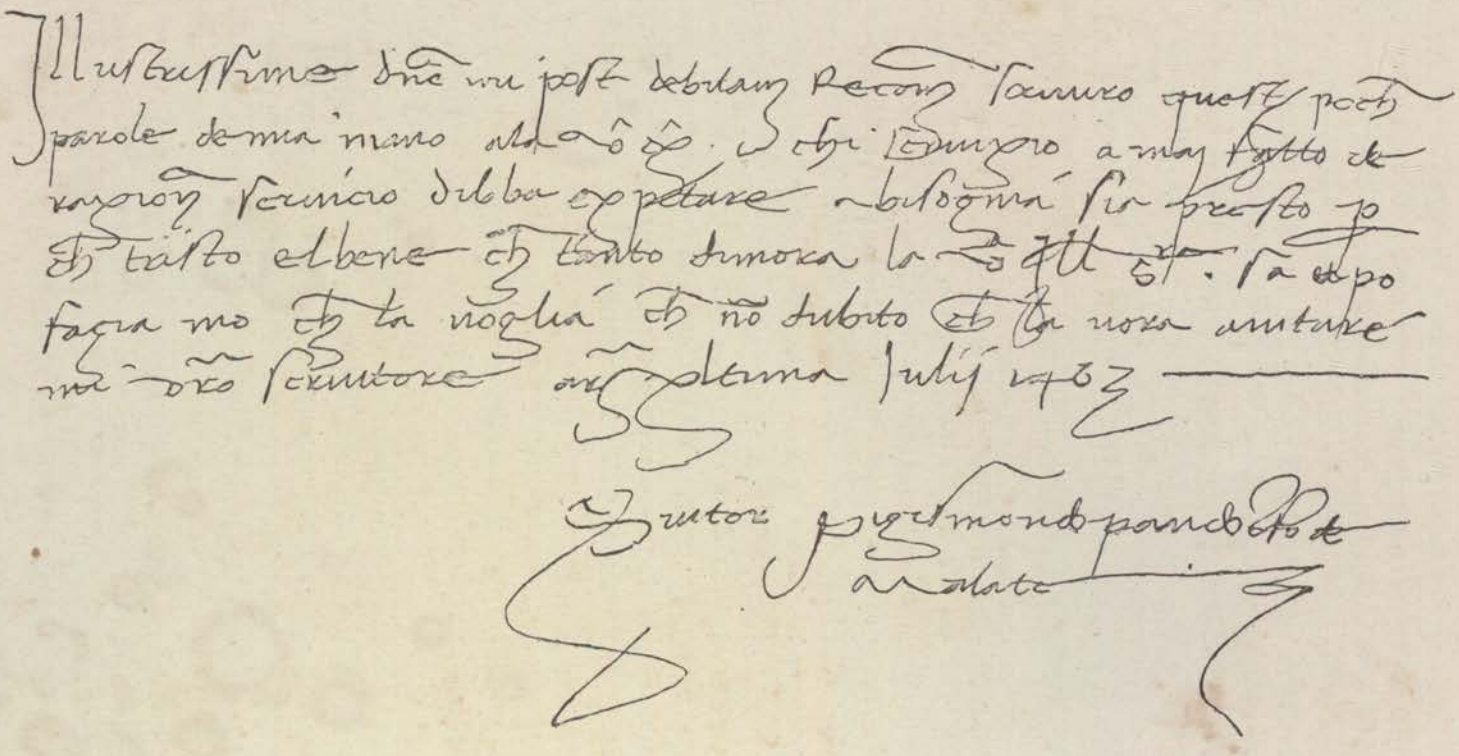
Il est difficile de dire avec certitude quel spectacle pouvait présenter, vers 1450, une petite cour comme celle de Rimini, et quelles étaient les mœurs et les habitudes de ces seigneurs des Romagnes. Les éléments qui pourraient servir à cette restitution sont très incomplets; à peine en sait-on les proportions exactes en les comparant avec celles des grandes cours italiennes de l'époque :

les cours de Naples, le Vatican ou le Duché de Milan. Nous essaierons cependant, en groupant les notions recueillies çà et là dans les documents inédits, les inventaires, les actes de vente et les lettres écrites par Sigismond aux Médicis, aux Sforza, à Lionel d'Este, à Bentivoglio, à Montefeltre, de nous faire une idée approximative de la réalité des choses. Bien rarement, dans une dépêche purement politique, on sent tout d'un coup, en une phrase incidente, palpiter la vie réelle, les choses prennent un relief et une forme; mais ce n'est qu'un éclair, et il faut pousser ses investigations dans tous les sens et toutes les directions et recourir à toutes les sources d'informations, si on veut pénétrer plus avant.

A part l'heureuse rencontre des lettres Malatestiennes de Sienne, nous avons dressé un procès-verbal de carence lorsqu'il s'est agi de rechercher, dans toutes les archives de l'Italie, les papiers précieux et ces *Livres de Raison* qui auraient éclairé pour nous les origines du Temple de Rimini en nous donnant la clé de l'existence de chaque jour. On a donc vu combien sont rares les documents de première main qui peuvent nous initier à la vie privée de cette cour. On sait aussi que les réponses de ces divers souverains aux Seigneurs de Rimini n'existent pas, ce qui nous prive d'un élément considérable d'informations qui eût été la contre-partie de ce que nous connaissons. Tels qu'ils sont cependant, rares et épars dans toute l'Italie, ces documents échappés au désastre de 1528, qui a causé la ruine des archives des Malatesta, acquièrent un certain prix pour ceux qui essaient de faire revivre ces figures; et, en s'appuyant sur eux, on peut au moins entrevoir un des côtés des mœurs et des habitudes du temps.

Au point de vue de l'illustration intellectuelle, il est certain que la tradition avait existé de tout temps chez les Malatesta; nous avons montré ceux de Pesaro accueillant Pétrarque, comme Polenta avait accueilli le Dante; il est donc constant que cette race de guerriers comptait des lettrés et des artistes et, en tout cas, avait le sentiment et le goût des choses de l'esprit. Il n'y a pas un homme illustre dans les lettres, à Florence, à Rome, à Venise, qui soit resté un étranger pour eux, à partir du XIVe siècle. Dès 1372, Leonardo delli Allegretti est à la cour de Galeotto comme précepteur du jeune Carlo, et, quand ce dernier arrive à l'âge d'homme, il est déjà l'ami de ce fameux Coluccio Salutati, prodige de science, qui lui recommande comme précepteur pour sa cour Malpighini, le plus brillant élève de Pé-

Autographe de Sigismond. — Lettre à Francesco Sforza (Archives d'État de Milan).



trarque. En 1406, une académie fonctionne à Rimini, et, au dire de Méhus et de Tiraboschi, c'est la première qui ait été constituée en Italie.

Sigismond aura de qui tenir; Pandolphe son père est certainement moins lettré que Carlo son oncle, mais encore peut-il répondre en hexamètres à Isotta Nogarola qui, en citant tous les passages

Fig. 169. — Carlo Marsapini, Ambassadeur de Florence auprès de Sigismond.

d'auteurs grecs et latins qui sont en situation, lui réclame un livre qu'elle lui a prêté pour le faire copier. Le nombre de manuscrits enrichis de belles miniatures qu'il a fait exécuter spécialement pour son usage est considérable. A Brescia, il se fait suivre de Lodovico Cantello; François Filelfe a célébré son savoir, et Savonarole, dans le *de Balneis et Thermis*, ne le sépare pas de son frère dans l'éloge qu'il fait de leurs tendances à embrasser toute chose. Il nous le montre au retour de la chasse, chevauchant avec cet admirable lati-

niste Leonardo Bruni Aretino, et discutant vivement la supériorité d'une école philosophique sur l'autre avec Carlo Marsupini.

Les deux frères, en somme, marchent de pair pour l'amour des lettres, avec ceux des princes d'Italie qui ont le plus fait pour elles au commencement du xve siècle. Les savants de leur temps, Poggio,

Fig. 170. — François Philelphe, poète lauréat, Pensionnaire de Sigismond.

Biondo da Forli, le Platina, Zaccaria Trevisani, Antonio Losco, Bonaccorso da Montemagno, s'étendent longuement à ce sujet, et nous les peignent comme des Mécènes. Avec Sigismond et son frère Malatesta Novello, qui avait eu en partage Cesena et plus tard Cervia, ce petit centre allait atteindre son apogée au point de vue intellectuel. Le trait particulier du caractère de Sigismond, c'est un enthousiasme et une chaleur incroyables pour tout ce qui touche aux lettres et aux arts. Il est positif qu'il avait la flamme. On pourrait douter des récits des poètes de cour et des écrivains à gage qui le

célèbrent, et suspecter la sincérité de leurs éloges ; mais dans Florence, qui est alors la reine de la pensée, et dans Rome qui essaie de lui disputer la palme avec ses grands papes épris des lettres, on apprécie ces seigneurs cultivés et on leur rend les témoignages les plus désintéressés ; son persécuteur Pie II, celui qui l'excommunie, n'est-il pas un de ceux qui ont fait le plus bel éloge de son esprit ?

On ne doit pas séparer Rimini de Cesena. Nous venons de montrer Malatesta Novello, frère de Sigismond, d'abord soldat valeureux ; dès le moment où, blessé et incapable d'agir, il doit renoncer à se servir de l'épée, se vouant tout entier aux lettres. C'est un helléniste distingué, auquel François Filelfe dédie la traduction de la Vie de Galba et Othon de Plutarque, et Francesco Accolti, celle des Lettres supposées de Phalaris. Le premier recueil d'inscriptions archéologiques sous le titre *de Antiquitatibus* de Giovanni Marcanova, porte son nom ; et l'œuvre de sa vie, sera la fondation de la fameuse Bibliothèque de Cesena, copiée sur celle de San Marco (plus tard la Laurentiana). Ce sont les mêmes copistes et les mêmes manuscrits ; l'amanuense favori de Cosme et Pierre se partage entre Médicis et le seigneur de Cesena, et nous avons dans sa correspondance des preuves de l'intérêt qu'il prend à cette fondation. Il n'emprunte pas seulement aux Médicis, il leur prête aussi ; et le jour où il demande un Plaute « qu'il rendra le plus tôt possible, après l'avoir fait copier », Cosme lui demande à son tour de lui prêter « Donato sopra Terentio ». Ce jour-là, par hasard, Novello est à Meldola, où il reçoit la lettre, et, comme la peste désole Cesena, il ne peut satisfaire au vœu de Cosme. Il l'avise toutefois de ne pas faire grand fonds sur ce Térence « dont la leçon n'est pas bonne » ; il a même prié l'Aurispa de lui fournir une copie du sien qui est plus correct.

Il est impossible d'être plus dans le mouvement. Quelques années plus tôt, au lieu d'appeler Aurispa à son aide, nous eussions vu Novello demander son exemplaire à Niccolo Niccoli. Guarino de Vérone, Philelphe et Aurispa sont, pour Sigismond et Novello, des relations de chaque jour : dès que le Pindare, le Callimaque, l'Orphée, le Xénophon, le Dion Cassius, l'Eustathe et le Procope, apportés par eux de la Grèce, ont été montrés à Cosme qui les fait copier, Novello les réclame, et il en sera de même jusqu'au dernier jour de sa mort. Rien n'est plus touchant que ces preuves d'amour des lettres mêlées aux péripéties de la rude vie de ces seigneurs. Dans une dépêche que je trouve aux archives de Florence, à la date de jan-

vier 1464, ce même Novello annonce à Cosme le Vieux, qu'au lieu d'en venir aux mains avec le seigneur de Forli, il a préféré prendre pour arbitre le Duc de Modène; et il ajoute : « Je profite du même courrier pour vous renvoyer les *Expositiones Hieronymi super lamentationem Hyeremiæ* », et serai bien reconnaissant à Votre Magnificence si Elle voulait demander à son fils Pierre de me prêter *Silius Italicus;* je lui écris d'ailleurs directement : je voudrais, grâce à votre aide, pouvoir arriver à enrichir le plus possible cette Bibliothèque[1]. » C'est l'unique souci du frère de Sigismond, qui n'a plus comme lui, pour aliment quotidien, la guerre et les ambitieuses menées; si un naufrage ne lui avait fait perdre le prix d'une expédition spéciale dirigée en Grèce pour en rapporter des manuscrits inédits, la bibliothéque de Novello à Cesena eût été plus riche encore. De son temps cependant, Biondo da Forli, l'auteur de *Roma instaurata*, qui vient la visiter, déclare qu'elle est une des meilleures d'Italie, et, véritablement, il y a disproportion entre la richesse de ce dépôt et la place que tient Cesena dans la politique de son temps. Novello mort, on trouve encore dans son testament la marque de sa préoccupation constante, car il laisse une rente pour l'entretien du local, celui des livres et le paiement du bibliothécaire.

Ces tendances ne sont point spéciales à cette partie de l'Adriatique; les Marches et les Romagnes tiennent une belle place dans le mouvement littéraire; d'ailleurs, il y a un moment, de 1380 à 1500, où les savants, les hellénistes, les philosophes, semblent être les chevaliers errants de l'illustration intellectuelle. Exilés, *Fuorusciti,* Grecs chassés de leur patrie par l'invasion des Turcs, précepteurs des princes qui passent d'une cour à une autre : tous s'en vont ainsi d'État en État, de ville en ville, répandant le goût des lettres, le propageant, faisant admirer leur éloquence et leur savoir. Il y a en eux du rapsode qui s'assied au banquet, qui chante, et, quand le dernier écho de sa voix s'est affaibli, rattache ses sandales et s'élance sur la route poudreuse. Depuis le Dante et Pétrarque, c'est une tradition; et, toute proportion gardée, étant donné nos moyens rapides de locomotion et nos facilités de déplacement, nos lettrés et nos savants sont casaniers auprès de ceux du XIVe et du XVe siècle. On a connu ici tout ce qui tient le sceptre de la pensée, et, dès que paraît une nouveauté ou une actualité à Florence, on la

1. — Voir la lettre originale aux *Notes et Documents,* chapitre : la Cour de Rimini.

veut connaître à Rimini. Le premier ambassadeur qui vient en mission apporte avec lui ou la copie du manuscrit qui a fait sensation parmi les lettrés, ou l'exemplaire du poème, de la chanson ou du discours qui a ému les Florentins. Si c'est un grand orateur qui s'est révélé, son discours passe de main en main ; si c'est un peintre

Fig. 171. — Antonio Campano, Orateur auprès de Sigismond.

qui a fait une grande œuvre, on le convie ; si c'est un médailleur nouveau qui se distingue, on le dispute à son Mécène; si enfin, c'est un improvisateur, on l'invite et on le séduit par des présents. La plupart du temps, on choisit les ambassadeurs parmi les gens lettrés, parce qu'à côté de la politique, il y a toujours une question d'art ou de littérature ou de philosophie qui intéresse ces princes. Nous avons vu que, le jour où il faut acheter la neutralité de Sigismond, pour le séduire et le charmer, au lieu de le convaincre par des arguments politiques, Florence lui envoie Gianozzo Manetti

qui lui parle de découvertes récemment faites dans le domaine des manuscrits syriaques et hébreux, et sait remporter ainsi un succès diplomatique.

Est-ce une simple tendance de l'esprit qui les porte à fomenter ainsi le développement intellectuel, et cette flamme est-elle toute platonique? Non, pas plus à Rimini qu'à Florence les souverains ne s'en tiennent à la théorie. Le vieux Cosme commente Platon, Laurent le Magnifique écrit « le Triomphe de Bacchus », et Julien, qui meurt assassiné à vingt ans par les Pazzi, laisse un recueil de poésies légères. La plupart de ces seigneurs des Romagnes ont laissé des poésies, et on pourrait montrer Montefeltre et Lionel d'Este descendant dans l'arène comme Julien et Laurent. Plus d'un siècle avant, le seigneur de Ravenne, Guido da Polenta, devant les dépouilles mortelles du Dante, mort à sa cour, prononce une oraison funèbre digne d'un savant et d'un homme de cœur, qui passe pourtant pour un rude soldat. Enfin nous avons donné les sonnets du seigneur de Pesaro, sénateur de Rome, que la postérité désigne sous le nom de « Malatesta des sonnets ». Sigismond aussi est poète, et ses poésies, au dire de Roberto Valturio, étaient connues dans toute la région; tout jeune, on le regarde déjà comme un écrivaint élégant. François Philelphe, Maffeo Veggio, Poggio Bracciolini, Bartholomeo Platina[1], qui l'ont connu personnellement, louent et sa personne et ses écrits, et on voit le Pogge venir à Rimini lui offrir ses deux livres : « De infelicitate humanæ conditionis. » Il n'y a pas de meilleure fête pour Sigismond que le passage à Rimini d'un grand lettré ou d'un savant. Nous l'avons montré reconduisant Antonio Campano jusqu'au pied des Apennins avec une escorte de cavalerie pour lui faire honneur; mais nous avons sur ce sujet le récit de Campano lui-même, qui, après lui avoir offert ses *cent satires*, passe à la cour du Roi de Naples (un Mécène, lui aussi, et peut-être le plus grand de tous), et Campano raconte au souverain que jamais on ne l'a reçu avec plus de chaleur et plus de distinction que chez Sigismond, non seule-

1. — Ces témoignages, rendus par des hommes aussi illustres que le Pogge, sont très concluants en faveur de l'élévation d'esprit de ces seigneurs, car ils ne se tiennent point dans de vagues généralités. Voici un passage de l'œuvre citée, dans la partie de la lettre de dédicace : « Tibi vero, Illustris Princeps, hoc opusculum suscripsi, quem scio tuorum progenitorum præclarissimorum Principum vestigia imitantem delectari doctorum ingeniis, et libenter legere quæ a me scribuntur. » On lit aussi à la fin du prologue du livre II : « Te igitur, Sigismunde, oro obtestorque, ut cum ad rei militaris scientiam addideris, more priscorum principum, et multarum rerum studium et doctrinam, hanc nostram disputationem, etc., etc. »

ment parce qu'on lui a décerné des louanges et fait des présents, mais parce que la réception a été tout à fait *philosophique*. C'est l'habitude de Sigismond de disserter sur tous les sujets avec ces savants, car tout à fait à la fin de sa vie, quand il est entouré d'ennemis et qu'il a déchaîné contre lui l'Italie tout entière par son audace, son arrogance et son ambition, appelé à Rome par Paul II, on le voit faire sa société du Platina, le premier bibliothécaire du Vatican, et lui donner tout le temps qu'il n'emploie pas à ses affaires militaires ou diplomatiques [1].

Les tendances personnelles de Sigismond, nées de la tradition, sont certainement la cause évidente du développement intellectuel auquel on est parvenu dans ce petit centre; mais il faut l'attribuer encore à des circonstances spéciales à la constitution de ces petits États. Il n'y a ici sans doute ni la richesse ni la puissance de Rome, de Florence, de Venise, de Naples ou de Milan; mais la cour de Rimini n'est pas, à proprement parler, une cour de province : c'est une réduction de grande cour; il n'y a de différence que dans les proportions. C'est justement parce que l'Italie tout entière a été divisée pendant de longs siècles en un nombre infini de petits États, dont chacun était un foyer de lumière, qu'elle a atteint ce haut degré d'illustration intellectuelle. Il y a eu supériorité d'un centre sur les autres, et Florence et Rome ont certainement eu la prépondérance; mais jamais la centralisation intellectuelle n'a été moins mise en pratique. Les grandes Universités sont disséminées aux quatre points cardinaux, et chaque cour est un foyer : la lumière se répand partout depuis Venise jusqu'à Tarente. Le Prince aussi, en raison de ses tendances guerrières, est un cosmopolite, un chevalier errant; il est sans cesse par vaux et par chemins, aujourd'hui à Naples avec Aragon, demain à Rome avec Martin V ou Nicolas V, à Florence avec les

Fig. 172. — Le Pape Paul II.

1. — Dans le *Rerum Italorum Scriptorum*, à la vie de Bartholomeo Platina, on cite cette réponse de Platina auquel on avait demandé quels pouvaient être les sujets de ses longs entretiens avec Sigismond lors de son séjour à Rome : « Petunt quid mihi colloquii fuerit cum Sigismundo Malatesta, qui tum in urbe erat. De litteris, inquam, de armis, de præstantibus ingeniis tum veterum, tum nostrorum hominum loquebamur, denique his rebus, quæ in hominum colloquia cadere possunt. »

Médicis, à Milan avec Sforza, à Venise avec le Sénat, à Raguse enfin ou dans le Péloponnèse, où il trouve encore le moyen, dans un milieu dévasté par les Turcs, où sévissent la guerre et la rapine, de rendre un solennel hommage aux Lettres et de penser aux Arts en rapportant des fragments de sculpture antique. Sa condition de capitaine général, de condottiere à la solde des États, le met chaque jour sur vingt points différents en contact avec ce qu'il y a de plus noble, de plus illustre, de plus avancé et de plus raffiné dans les idées. J'ai dit qu'il y avait là toute une tradition ; il faut ajouter que Rimini, à un moment de son histoire, avait vu un Pontife, Grégoire XII (1406), chercher un abri, pendant le schisme, dans le couvent de San-Francesco et accepter l'hospitalité de Carlo Malatesta dans sa villa de Bellaria, près Rimini. Alors, autour du Pontife, s'étaient groupés tous ces grands défenseurs du Saint-Siège qui lui offraient l'appui de leur éloquence. Les relations étaient devenues très étroites entre Rome et cette petite cour. Toute cette série d'illustres secrétaires apostoliques, ces fameux humanistes qui honorent le xve siècle, sont plus ou moins connus de Sigismond. Aussi, quand il se déplace, le seigneur est accompagné de tout un état-major militaire et d'une escorte civile où on compte, parmi ses chanceliers et ses conseillers, des historiens et des poètes. Quand il rentre à Rimini, il est rare qu'avec le goût des choses nouvelles et l'accent du jour emprunté à la fréquentation de ceux qui donnent le ton aux plus grandes cours de l'Italie, il ne se soit pas attaché quelque nouveau conseiller qui compte parmi les illustrations du moment. De sorte qu'il n'y a pas ici cet accent de terroir, cet esprit de province qui résulte d'une absence de mouvement et du manque d'horizon, et qui se reflète d'ordinaire dans toute chose, dans le geste et dans la forme, dans la langue et dans les idées. Venise aussi, admirable foyer intellectuel, avec son Académie, son Université de Padoue, sa préoccupation constante d'appeler à elle les illustrations dans tous les genres, est une voisine avec laquelle on est en relation constante, surtout depuis le jour où, pour la première fois, Sigismond a eu la conduite des troupes de la Sérénissime. A cette époque d'ailleurs, le Saint-Siège et Florence, avec un parti pris singulièrement démocratique, semblent ne reconnaître d'autre supériorité et d'autre hiérarchie sociale que celles du génie, du talent et des facultés, et exercent leurs relations quotidiennes avec Rimini, non pas par l'organe des nobles ou des puissants qui comptent les générations de leurs aïeux, mais par l'entremise des savants et des lettrés qui se

sont fait un nom par leurs écrits, par l'éclat de leur parole, la profondeur de leurs pensées ou l'autorité de leurs conseils. Il y a donc un renouvellement constant, et les messagers des États sont les missionnaires de l'Esprit ; de sorte que, dans les plis de leurs toges, ces ambassadeurs, qui portent la paix et la guerre, portent aussi la science nouvelle et la propagation des idées des précurseurs.

LA PROPORTION DE LA COUR DE RIMINI. — VOISINAGE D'URBIN LE PALAIS D'URBIN. — CELUI DE RIMINI

Si, après avoir fait comprendre comment un si petit centre a pu arriver à ce degré d'illustration, on essaie de replacer dans leur cadre les scènes qui nous sont représentées dans les chroniques, on se trouve en face d'une cité où les monuments de l'antiquité ont résisté aux outrages du temps et des hommes, tandis que ceux du XVe siècle n'offrent plus que des débris. L'architecture qui forme le fond est démantelée ; le temple est debout sans doute, mais, dans l'ensemble de la cité, il représente le côté héroïque : là encore la vie intime nous échappe ; et comme on sait que nous n'aurons pas la ressource des représentations plastiques, qui font défaut, il sera presque impossible de se faire une idée de ce qu'était une pareille cour en son privé.

Il y a d'abord la question de proportion matérielle, qui est importante et qui ne ressort pas fatalement de la grandeur du territoire ; car le prestige ne se mesure pas à la taille de l'homme et à la dimension des choses. On peut prendre des points de comparaison dans les cités voisines ; Urbin, dont le territoire n'est pas plus considérable, a son palais splendide, d'une immense étendue, assez vaste pour abriter un état-major de seigneurs, digne d'offrir l'hospitalité aux pontifes, aux souverains et aux Médicis. Mais il faut remarquer que ce n'est que vers 1464 que Frédéric de Montefeltre, comte d'Urbin, gonfalonier de la Sainte Église, fait construire son palais. L'œuvre sera longue à achever. En 1474, quand Édouard IV lui enverra l'ordre de la Jarretière, le seigneur d'Urbin pourra encore enlacer les insignes aux enroulements de feuillage qui courent dans les frises de ses grandes salles à peine terminées, et on sait qu'à partir de 1450, vingt-cinq années de distance, pour le bien-être matériel et la marche ascendante de la civilisation, font une différence d'un siècle. Quand Sigismond naît à la vie politique, on sort à peine du moyen âge ; quand

il siège au Congrès de Ferrare, c'est déjà la pleine Renaissance; on voit qu'il y a la force acquise, le mouvement est très précipité. Tel qu'il est encore aujourd'hui, avec sa cour superbe faite pour les joutes et les carrousels, ses salles immenses aux portes ornées d'*intarsiature*, son cabinet de travail pris dans l'épaisseur des murs, caché à tous les yeux pour la retraite et l'étude, d'une ornementation exquise et d'une pureté de goût parfaite, tout cet ensemble du palais d'Urbin était assez avancé pour que la cour raffinée que devait peindre le Castiglione quarante ans plus tard, au XVIe siècle, y pût tenir ses assises. Il n'y avait rien à changer pour être à la hauteur des besoins physiques et moraux du temps; le jour où on a joué la *Calandra* au Vatican, on aménage un théâtre dans le palais d'Urbin, afin d'être à même de suivre ce nouveau mouvement, et, jusqu'à l'arrivée des Pontifes, qui mettent fin à la seigneurie, on n'ajoutera pas un embellissement nouveau.

Le cas n'est pas le même à Rimini; on sent que les destinées d'Urbin seront plus durables et plus hautes, et que, sous le guerrier qui s'intitule, dans les protocoles, « Imperator italicæ confederationis », il y a un chef de dynastie qui ne joue pas tous les jours son trône sur un nouveau champ de bataille. Tant de prudence n'empêchera cependant point le Vatican de revendiquer bientôt la domination directe et de l'obtenir par la force.

Ferrare aussi, avec Lionel d'Este, a ses bâtiments énormes, qui semblent encore disproportionnés avec la grandeur de sa cour; mais, de toute cette région, c'est Rimini qui affecte le plus de simplicité. La ville est relativement pauvre, malgré les *Umiliati*, qui ont apporté une certaine aisance avec leur industrie de la laine, malgré les entrées du port et le territoire de plaine, qui donne des fruits et des céréales. Sigismond a le goût des constructions et celui de la guerre, et, par elle, il tarit toutes les sources de ses revenus. Le budget militaire d'ailleurs, de tout temps, a été la ruine des États, et l'absence perpétuelle du chef, qui guerroie pour vivre, comme s'il n'avait pas charge d'âmes, n'est pas faite pour accroître la prospérité du territoire.

Si on est civil et *philosophique* à Rimini, selon le mot d'Antonio Campano à Alphonse d'Aragon, on vit plus à la dure que partout ailleurs. Il n'y a pas, à proprement parler, de palais : comme au moyen âge, le seigneur vit dans sa forteresse, le monument rugueux l'abrite et le défend. La *Rocca Malatestiana* n'est pas une demeure accidentelle où on se réfugie en cas de danger; c'est la résidence offi-

cielle. On en est fier d'ailleurs, car tous les souverains d'Italie ont été jaloux de cette construction militaire, qui semble imprenable. Il est certain que Sigismond, si dur pour lui-même aux champs de bataille, et qui ne redoute ni les intempéries, ni les fatigues, ni aucun des inconvénients de la vie des camps, n'a pas besoin de tous les raffinements habituels aux cours. Nous devons croire cependant que les *chambres* de la citadelle dont parlent les Chroniques étaient somptueuses, puisque, dès 1404, Lorenzo Ghiberti les avait enrichies d'émaux; mais, en tout cas, Sigismond a absolument sacrifié le charme de l'habitation aux nécessités de la défense. Du haut du palais d'Urbin, l'œil plonge sur un site superbe; a Rimini, on a pour horizon des bastions, des courtines, des chemins couverts, des cours où manœuvrent les troupes, et il n'y a point à dire que ces parties soient réservées spécialement à la défense, car nous avons des descriptions de fêtes données dans l'intérieur de ces cours, en forme de triangle ou de trapèze, suivant les nécessités du génie militaire. Le jour où on veut célébrer une grande réjouissance publique, on quitte la forteresse et on choisit pour champ de fête l'une des deux places : celle du Marché ou celle de la Signoria; mais, en dehors de cela, tout ce qui est intime se passe dans l'intérieur de cette demeure fortifiée. C'est là qu'ont lieu les tournois et les défis; le jour où Basinio le poète cite Porcellio à comparaître pour s'entendre accuser d'ignorance de la langue grecque et de la prosodie latine, la fête littéraire a pour théâtre la cour intérieure de la Rocca.

Le train de maison est celui d'un très riche particulier : on est généreux suivant l'heure et l'occasion, car il y a des hauts et des bas dans cette existence seigneuriale, et demain Isotta mettra tous ses bijoux en gage et vendra ce qu'elle possède pour venir au secours de Sigismond. Mais c'est un signe des temps : tous les souverains pontifes, depuis le XVe jusqu'au XVIe siècle, ont mis en gage la Tiare enrichie de diamants, et, dans leurs coffres-forts, les Médicis, vers 1440, ont les plus beaux joyaux des couronnes italiennes sur lesquelles ils ont prêté des sommes importantes. A la fin de la vie de Sigismond, l'équipage est déjà mince; nous ne sommes plus au temps de la lutte contre Aragon, où toute la cavalerie, équipée à neuf, porte l'écusson des Malatesta sur son armure; on implore constamment les puissants voisins, non pas Urbin, car c'est l'implacable ennemi, mais Lionel et Sforza, dans lequel on a mis son dernier espoir. Quand on construit le Temple, objet de tant de sollicitude de la part du seigneur, à cha-

que instant on est arrêté par le manque d'argent, et, quand on commande des médailles, la matière manque pour les fondre. Il y a tel ou tel passage des lettres de Petrus de Genarii, le *fattore* de la maison, qui respire une gêne profonde : « Depuis le départ de V. S., nous avons été bien légers d'argent. » Et Matteo Nuti, l'architecte qui succède à l'Alberti, se plaint de se voir arrêté faute de ressources.

Les inventaires cependant accusent un luxe d'étoffes qui n'est pas en rapport avec la simplicité et la rudesse de la vie militaire : ce ne sont que brocarts d'or, pièces de soie filées d'or, coussins richement brodés. Il semble que le parti pris décoratif ait consisté alors à couvrir les murs, nus et sans ornementation, de tentures superbes. Il n'existe point une seule représentation, fresque, peinture à l'huile ou à *tempera*, ou même miniature, qui nous donne l'aspect exact de ces intérieurs de Rimini. De toutes les villes d'Italie, celle-ci est peut-être une de celles où il est le plus difficile de saisir la vie pratique des époques du moyen âge, tant elle a subi de vicissitudes vers la fin du XVe siècle et la première moitié du XVIe. Sous ce rapport, Florence est riche, et nous pouvons facilement imaginer ce qu'était Carreggi ou même le palais bâti par Michelozzo Michelozzi. La chambre de Sigismond se compose d'un lit à courtine, de deux cassoni, d'une sorte de dressoir sur lequel sont placés quelques livres dont nous avons les titres, un Pétrarque à miniatures, un *de Re militari*, un recueil des *Isottei* et quelques classiques ; le tout manuscrit, bien entendu. Ajoutez à cela quelques armes, des pièces d'armure, des paniers de bât et des harnais de guerre ; on voit qu'on a là plutôt l'image d'une tente de campagne qu'un intérieur de palais ; et il me semble, en somme, qu'à côté des représentations officielles, nobles, grandioses et riches, la vie intime était simple et avait quelque chose de l'austérité du camp.

LES MŒURS DES PRINCES. — LES FILS NATURELS. — LES FEMMES DE LA COUR. — QUELQUES PERSONNALITÉS FÉMININES DE LA FAMILLE MALATESTA.

La vie militaire, l'absence prolongée et constante, font le relâchement des mœurs de ces principautés. Toujours en campagne et en état de guerre, chevauchant par monts et par vaux, privés des épanchements de la famille et sevrés des joies du foyer, endurcis enfin par

le spectacle hideux de la guerre, au milieu du pillage, du sac des villes forcées, de la rapine et des exactions de chaque jour, les seigneurs et les condottieri ont contracté l'habitude de la licence et de la vie irrégulière. Basant toujours leurs alliances sur les avantages politiques, fiancés dès le berceau à des princesses qu'ils n'épouseront qu'à l'âge nubile, leur famille officielle est toujours doublée d'une famille de hasard. L'usage est si général que le concile de Bâle essaie d'y porter remède, en mettant un frein aux prétentions des concubines et en établissant nettement la condition des fils naturels. Dans cette région des Marches et des Romagnes, la plupart des princes qui occupent le trône sont de naissance illégitime : Montefeltre, comte d'Urbin, Lionel d'Este, fils de Niccolo, qui a l'État de Ferrare ; Sigismond lui-même, et son fils Robert, qui lui succédera, ne règnent qu'en vertu d'un bref de légitimation du Vatican, et tous les efforts des princes tendent à l'obtenir pour leurs enfants.

Sigismond, sur treize enfants qui lui naissent, de 1437 à 1460, n'en a qu'un seul dont la naissance soit légitime : Galeotto, fils de Geneviève d'Este, né en 1437 et mort en 1438. Les autres sont le fruit de ses amours passagères avec Gentile di Ser Giovanni de Bologne, ou avec la Vanetta Toschi di Fano ; quant à ceux issus d'Isotta, ils sont non seulement illégitimes, mais adultérins, car tous sont nés avant son union avec la fille des Atti et pendant la vie de sa seconde femme, la Sforza [1].

D'ailleurs, à leur tour, quand ils se marient, ces seigneurs et ces condottieri, devenus des seigneurs, n'ont la plupart du temps pour épouses que les filles naturelles de leurs puissants voisins. Geneviève d'Este, la première femme de Sigismond, est fille naturelle de Niccolo d'Este ; sa seconde femme, Polixène, est la fille naturelle de Francesco Sforza. Quand Aragon donne une héritière en alliance à la maison d'Este ou à Robert Malatesta, c'est encore dans les mêmes

1. — On n'a point établi jusqu'ici la filiation exacte des enfants de Sigismond. On consultera à ce sujet la généalogie que nous avons publiée. Les filles ne figurent pas toujours dans les récits historiques, et les actes notariés sont rares. Voici la descendance directe complète de Sigismond :

Galeotto Roberto. — Le premier ; naît de Geneviève d'Este en 1437 et meurt en 1438.

Margherita. — De mère inconnue ; mariée à Carlo Forte Braccio di Montone en février 1455, meurt tuée par Roberto Malatesta, son frère naturel ; elle s'était retirée à Rimini après avoir cédé Montone au Saint-Siège.

Lucrezia. — Née de di Ser Giovani di Bologna ; fut légitimée par Nicolas V en 1453 ; elle épousa un fils naturel du marquis d'Este, Nicolo.

Pandolfo. — Née de Gentile di Ser Giovanni di Bologna ; meurt après 1490, victime

conditions, et, onze jours après le mariage de ce même Robert le Magnifique avec la fille du duc d'Urbin (alliance toute politique, qui doit mettre fin à la haine d'Urbin et de Rimini), on baptise un fils naturel que vient de lui donner sa maîtresse l'Aldobrandini de Ravenne. De quelque côté qu'on se tourne, les conditions sont les mêmes, et il n'y a point à dire qu'il n'y ait nulle différence entre ces enfants du hasard et ceux dont la naissance est régulière, car, en principe, l'illégitimité entraîne l'exclusion, et un fils naturel est inhabile à succéder. Il faut l'intervention du Saint-Siège pour lui rendre ses droits par un bref de légitimité.

Le relâchement des mœurs est évident; quelquefois même, de temps en temps, quelque horrible forfait causé par la luxure de ces petits princes vient épouvanter l'Italie et amener un désastre. En 1444, Oddo Antonio, comte d'Urbin, le prédécesseur de Montefeltre, a violé la femme de Ricciarelli; celui-ci le menace de le tuer s'il le rencontre. Quelques mois après, Serafino des Serafini d'Urbino, ayant surpris le même prince en flagrant délit de violence exercée sur sa femme, appelle le peuple aux armes, envahit le palais, s'empare du seigneur et le livre à la populace qui le déchire et traîne son cadavre dans les rues.

Sigismond, si l'on en croit Pie II en ses *Commentaires*, aurait enlevé et tué de sa main la Borbona, et assouvi sur ce corps mort son criminel désir. Robert le Magnifique, enfin, son digne fils, assassin de ses deux frères et de sa sœur, comme un pirate des côtes barbaresques qui recrute pour un harem, dans une incursion à Ravenne,

de Giovanni Francesco Guidi, comte de Bagno; c'est à ce Pandolfo que Sigismond, par son testament, lègue ses États de Raguse.

Roberto il Magnifico. — Né en 1442 de la Vannella dei Toschi de Fano; meurt en 1482 après avoir succédé à son père dans son État de Rimini.

Giovanni. — Né d'Isotta; meurt le 22 mai 1447.

Antonia. — Mère inconnue; épouse en 1481 Ridolfo di Lodovico Gonzaga, marquis de Luzzera; meurt décapitée en 1483 comme adultère.

Contessina. — Naturelle; mère inconnne; mariée en 1474 à Cristoforo di Nardino dei Nardini de Fano.

Alessandra. — Naturelle; épouse en 1464 Giovanni Tingoli de Rimini.

Valerio. — Fils d'Isotta de Rimini, naît en 1453; tué en 1470 par les sicaires de Roberto.

Sallustio Malatesta. — Né vers 1448 d'Isotta; meurt en 1470 assassiné par ordre de Roberto.

Giovanni Malatesta. — Naturel, de mère ignorée; marié à une fille de Jacopo Piccinino.

Elisabetsa. — Née d'Isotta; vivait encore nubile en 1484.

Une septième fille, dont je ne trouve pas le nom dans l'histoire, avait épousé le prince de Camerino, qui s'intitule toujours « gendre de Sigismond ».

enlève à son mari Isabelle Aldobrandini, dont il aura deux enfants qu'il fera légitimer, malgré deux mariages avec des princesses des plus illustres maisons, Urbin et Aragon. Et c'est ainsi que, depuis Pandolphe, seigneur de Brescia, trois générations d'enfants naturels se succèdent à Rimini, sans que l'irrégularité et la violence qui ont présidé à la naissance s'opposent à la transmission des pouvoirs, et cela grâce à l'indulgence de ces mêmes pontifes qui, sentant l'excès du mal et en redoutant les effets, ont cependant convoqué un concile pour y mettre un terme.

Malgré quelques éclatantes exceptions, les femmes de ces seigneurs sont vertueuses, et, quand elles cessent de l'être ou quand seulement on les soupçonne, le châtiment est prompt autant que terrible. Chez les Malatesta, d'ailleurs, la tradition date de loin, et l'Italie tout entière a versé des larmes au récit du meurtre de la Francesca, l'amante du beau Paolo, « per cui, benchè colpevole, ogni cuor gentile s'intenerisce ». En 1418, Parisina Malatesta épouse le marquis d'Este qui l'accuse d'adultère avec son beau-fils Ugo; il la fait décapiter en 1425. Cette fois encore, un poète, Byron, s'empare du sujet et le couvre du manteau de la poésie. Antonia, enfin, la propre fille de Sigismond, accusée aussi d'adultère, meurt par la main du bourreau, en 1483, par l'ordre du marquis de Luzzara, Ridolfo Gonzaga. Mais, à côté de cela, les recueils des femmes illustres du xve siècle attestent la vertu et l'illustration intellectuelle de la plupart d'entre ces filles de la maison Malatesta; on peut même affirmer hautement, si hasardée que semble l'assertion, que le degré de culture qui distingue la plupart de ces princesses unies aux seigneurs des Marches, des Romagnes et du Nord de l'Italie, étant donné l'état des connaissances à cette époque, est supérieur à celui des femmes d'aujourd'hui. La plupart suivent le mouvement du temps. La maison d'Este est célèbre entre toutes; dès qu'on y entre, à quelque région qu'on appartienne, il semble qu'il faille s'élever en intelligence et en culture; les femmes sont des Mécènes, depuis la douce Geneviève jusqu'à Isabelle, protectrice d'Alde Manuce et de Mantegna, cette fervente de l'antiquité, qui s'indigne au récit de l'outrage fait à la mémoire de Virgile par Carlo Malatesta, jusqu'à cette légendaire Lucrèce Borgia qui semble, à partir du jour où elle entre dans la maison d'Este, subir l'influence du palais dans lequel elle règne, naître à la vie intellectuelle et se mettre au niveau de la cour de Ferrare.

Madona Paola, fille d'un Malatesta de Pesaro, mariée au vieux

marquis Giovanni Francesco di Gonzaga, mort en 1444, a dans sa maison le fameux Victorin de Feltre, « honneur de l'humanité », que tous les princes se disputent pour le donner comme précepteur à leurs fils.

Madona Battista, au commencement du xve siècle, est célèbre dans toute l'Italie, et laisse des œuvres nombreuses. Elle est fille de Guid' Antonio et s'est mariée à Galeazzo, le seigneur de Pesaro; mais il est juste de dire qu'elle vient de la maison d'Urbin où règne aussi la tradition de la culture intellectuelle. En 1433, quand l'empereur Sigismond traverse l'Italie pour ceindre la couronne au Vatican, Battista le reçoit dans la seigneurie et harangue l'Empereur publiquement, en langue latine. Leonardo Bruni Aretino, après avoir lu quelques-unes des œuvres de cette femme exceptionnelle, se passionne pour elle et lui adresse un discours[1]. Quand elles ne sont pas lettrées, ces princesses sont viriles, comme cette fameuse Caterina Sforza, mère de Jean de Médicis, dit Jean des Bandes Noires, qui, du haut de sa forteresse assiégée, voyant ses enfants en otage aux mains de ses ennemis, prêts à être égorgés si elle ne se rend point, fait ce geste à la fois cynique et sublime que Machiavel a retenu, et l'accompagne d'un mot qui semble dicté par Shakespeare[2]. La Pentasilée, de la maison Malatesta, propre sœur de Carlo, Madona Gentile, est de cette race. Albizzi, l'ambassadeur de Florence, dit que la dignité de la République a été « foulée aux pieds par une vile femelle », et nous l'avons montrée campée à Modigliana, menant contre les armées de la Commune un escadron de femmes. Par un étrange contraste, un grand nombre de filles ou femmes de ces seigneurs ont une tendance à la vie monastique, et quelques-unes, dans la vie ordinaire, portent l'habit de la congrégation qu'elles affectionnent ou qu'elles dirigent. Paola, que j'ai citée, dit chaque jour l'office comme un prêtre, et elle est vouée au noir. Madona Battista a renoncé au monde et à ses pompes; elle dort toute vêtue, porte nuit et jour le cilice, et, mariée à Galeozzo, demande une licence pontificale pour avoir le droit de vivre sous la

1. — Voir aux *Notes, Commentaires et Documents* l'extrait concernant les femmes de la maison Malatesta.

2. — Catherine Sforza. — « Le 6 avril 1498, naît Jean des Bandes Noires, de Jean de Médicis et de Catherina Sforza. Sa mère, en premières noces, avait épousé Girolamo Riario, seigneur de Forli; assiégée dans la Rocca de cette ville, elle se tient au rempart; en bas, dans le fossé sont les assiégeants, qui ont pris ses fils en otage, et lui jurent de les mettre à mort si elle ne rend pas la place; elle lève sa jupe en leur criant : « Il me reste le moule pour en faire d'autres. » Et elle donne le signal de la défense. » (*Machiavel, Storie,* t. VIII, p. 133.)

règle d'un ordre religieux. Une autre fille de Guid' Antonio d'Urbin, qui épouse Malatesta Novello, le seigneur de Cesena, a fait vœu de chasteté, et, quoique relevée de son vœu par le Saint-Père, vit si bien dans l'abstention qu'avec elle finit la seigneurie de Cesena.

Quant à l'éducation des femmes et à leur instruction à Rimini même, elles ont sans doute suivi la tradition; mais nous ne savons rien de Geneviève d'Este ni de Polixène Sforza, les deux premières femmes de Sigismond, qui sont mortes après quelques années de mariage. Pour Isotta, malgré les récits des poètes, nous avons vu qu'avec des dons réels et une intelligence élevée, elle n'était rien moins que savante; elle était tout intuition, et sut devenir une sorte de Mécène sans aucune instruction réelle. Il est bien évident que la moyenne des femmes nobles d'alors apprenaient surtout à broder, à faire ces beaux ouvrages de femme qui nous sont restés comme des modèles que les plus habiles ouvrières d'aujourd'hui n'ont pu surpasser ni même égaler. C'est ce qui nous a valu toute cette belle série de plaquettes *rares* ou *rarissimes*, modèles de *Ricami* dessinés par des artistes spéciaux, aujourd'hui l'une des curiosités des grandes bibliothèques. Un peu de musique instrumentale, des chants simples comme des mélopées, le goût des fleurs, des poésies apprises par cœur par des moyens naïfs et enfantins lorsqu'elles ne savaient ni lire ni écrire; des jeux charmants qui ressemblent à ceux des Anglais d'aujourd'hui (le *crockett* et le *lawn-tennis*) : c'était là le bagage intellectuel de la plupart. Entre ces dernières et les hautes personnalités que nous avons citées, il y a un abîme. Lorsqu'elles restent seules au logis, le jour où une guerre ou une expédition appelle au dehors leurs maîtres et seigneurs, on laisse à leur côté un confident, un surveillant, sorte de secrétaire, à la fois chevalier d'honneur et espion, qui rapporte au maître les incidents qui surgissent, et souvent même nous voyons que le sentiment exquis de la pudeur est une invention de nos siècles civilisés, car, au lieu de s'épancher en de tendres et rêveuses confidences dans le sein d'une compagne et d'une amie, elles confient leurs secrets à ces rudes gardiens de l'honneur du prince qui se font leurs secrétaires. Mais, je le répète, tout cela ne peut que s'entrevoir, tant les documents sont rares, et c'est par les monuments dessinés qu'on apprend le peu qu'on sait sur ce sujet[1].

1. — S'il s'agissait de la Lombardie au lieu des Romagnes, je pourrais citer comme source d'informations une série de fresques très peu connues que je considère comme très importantes. Elles sont une fenêtre ouverte sur la vie mondaine à Milan, vers

RAPPORTS ENTRE LA COUR DE RIMINI ET LES AUTRES COURS D'ITALIE

Ce qui frappe le plus dans les rapports quotidiens entre les seigneurs et ceux qui les entourent, c'est une bonhomie et une simplicité qui en excluent toute morgue ; il y a quelque chose de paternel dans la façon d'être de ces rudes guerriers. On a recours à eux comme à une Providence ; ils ont charge d'âmes, et, joie ou douleur, tout vient d'eux. Comme l'espace est restreint et le nombre des sujets limité, le seigneur les connaît tous, depuis le plus humble jusqu'au plus élevé, et le prestige du Prince n'en est pas diminué. En dehors des familiers bien dotés, bien rentés, qui ont des fiefs administrés et des châteaux dans le territoire, gravite autour de la cour tout un monde de parasites qui vit des reliefs de la seigneurie. Déjà florit le sonnet, adressé au seigneur ou à sa maîtresse, qui rapporte à son auteur quelques écus d'or, une veste neuve ou quelques mesures de grains.

Un certain Trajalus, qui, en l'honneur de Sigismond, signe *Servulus*, a obtenu d'écrire un poème en langue vulgaire ; mais le malheur est que, avant de chanter, il voudrait être vêtu : tout est en gage, et le pauvre hère compte ses peines par le menu. Comment chanterait-il ? « Les fatigues du corps veulent de la force et celles de l'esprit exigent le contentement intérieur. » Et cependant, il a écrit un chapitre que sa mauvaise fortune l'a empêché de mettre sous les yeux du seigneur. « C'est là une marchandise qu'on ne trouve pas dans la première boutique venue. » Encore un peu, il va tout nu par les rues. « J'ai besoin de me chausser, de me vêtir ; j'ai deux habits, pas davantage, et ils sont en tel état que c'est pitié de me les voir sur le dos, « non hanno uno pelo per medicina ». Il s'est taillé un pourpoint dans une vieille soutane de drap de Monseigneur l'Évêque, mais il n'a plus ni chaussettes ni souliers. Il dit vrai, mais on ne le croira pas. « Les seigneurs sont comme ces amants qui, sachant que leurs maîtresses ont l'habitude de mentir par la gorge, ne les croient plus le jour où vraiment elles ont perdu une bague ou un hochet[1] ».

1450. Ces fresques, dont je m'efforce de rechercher en ce moment l'attribution probable, sont dans une salle basse de la Casa Borromeo à Milan, et représentent les divers jeux en usage dans la société élevée du XVe siècle. Elles peuvent être datées de 1455 à 1460 ; et le marquis Girolamo d'Adda en avait fait une étude qu'on retrouvera *inédite* parmi les papiers qu'il a laissés.

1. — On trouvera aux *Notes, Commentaires et Documents* cette lettre du poète Tra-

Et le pauvre diable, qui s'en va par les chemins vêtu de la souquenille de Monseigneur, n'hésite pas, dans une seconde lettre au seigneur de Rimini, à lui donner des conseils politiques. C'est encore un singulier trait de mœurs de voir un poète famélique entrer dans le domaine de choses de l'État et parler à son maître avec une telle liberté. « Bien que je reconnaisse qu'il y a quelque présomption à donner des conseils à Annibal dans le métier des armes, l'amour que je porte à Votre Seigneurie m'entraîne cependant à lui dire qu'elle ne doit reculer devant rien pour complaire à la commune de Sienne. » Et Trajalus part de là pour dire à Sigismond que les peuples sont des fous et qu'il doit profiter de leurs divisions pour les dominer[1].

Une troisième lettre de ce Trajalus, Trachalus (ou Trajalo en langue vulgaire), fait aussi allusion à la construction du temple de Rimini. Le poète a vu le modèle de la charpente apparente qui couvrira la nef de San Francesco ; il ne tarit pas en éloges à ce sujet, et, sachant être agréable au Prince en l'entretenant de cette œuvre, il y insiste. On voit par là quelle importance le seigneur de Rimini attachait à cette construction[2].

Il n'y a pas de petit détail lorsqu'il s'agit de restituer une de ces figures de guerriers, qui de loin nous apparaissent héroïques et que leurs lettres intimes nous montrent par le côté le plus humain dans la vie terre à terre de chaque jour. On retrouve là le père, l'époux ou l'amant sous le capitaine et le seigneur. Dans un passage d'une lettre du seigneur de Rimini adressée à son amante, Sigismond a pensé à son petit Malatesta, le fils d'Isotta, qui n'a que six ans à peine, et, de Sienne, où il commande pour la République, il lui envoie le plus beau présent qu'on puisse faire au fils d'un condottiere : un petit cheval, un *ronzino*. L'enfant, auquel évidemment on tient la main et qui a pris un secrétaire, remercie son père du présent qu'il lui a fait. « Il va se divertir bellement à chevaucher. » Et Lunarda da Pallu, secrétaire, et peut-être précepteur ou gouverneur du petit Prince, en une autre lettre, accuse aussi réception du cheval dans des termes touchants : « Il me faudrait un mois pour vous raconter la joie que cet

jalo qui est pleine d'humour et d'une tournure hautement pittoresque. Le poète est coté; il est cité dans l'œuvre de Battaglini. Il a chanté aussi pour Isotta, et son nom revient dans ses doléances.

1. — Ces deux lettres sont à citer tout entières; elles sont de la vie privée, et ces sortes de documents sont assez rares au xve siècle. On en trouvera le texte original aux *Notes, Commentaires et Documents.*

2. — Voir l'original aux *Notes, Commentaires et Documents.*

envoi a causé à Messer Malatesta et les fêtes qu'il lui fait. Il était impossible de choisir un présent qui fût plus de son goût. » Entretenant Sigismond de ses affaires privées, il lui mande que la haie du jardin de Madame Isotta est en si piteux état qu'elle s'en va *tutta per terra*. Voilà trois fois qu'il en parle à Giorgio di Rambutino et au *fattore* de la maison, mais « loro mi pago di ben farina », autrement dit on lui donne de l'eau bénite de cour[1]. Tout cela peut paraître simple, mesquin peut-être, mais il y a de la grâce dans ces détails : c'est là de la vie intime, et, je le répète, il est rare de la surprendre dans des documents du XVe siècle.

Si nous nous élevons davantage, il y a encore de l'intimité et de la simplicité dans les relations de souverain à souverain ; mais, vis-à-vis des grandes cours, comme Milan ou Naples, on sent la suzeraineté, une déférence réelle et surtout une dépendance basée sur les services qu'on demande à chaque occasion. En 1457 (13 juillet), Sigismond, poussé par Urbin, qui essaie d'exciter contre lui le duc François Sforza, écrit à ce dernier : « Je vis sous votre ombre et à l'abri de votre force, en pleine sécurité et loin de toute crainte. » Il y avait de seigneur à Prince, comme un Sforza ou Aragon, des redevances basées sur l'usage ou sur certains traités, et on est tout étonné de voir Sigismond ordonner à son chancelier, le 13 juin 1451, de se présenter chez Sforza pour lui réclamer sa provision de deux chapeaux. « Je veux que tu te présentes chez l'Illustrissime Duc et que, de ma part, tu pries Sa Seigneurie de me bien vouloir donner ma pension annuelle de deux chapeaux, comme c'est l'habitude, et tu me les enverras, car j'en ai besoin[2]. » Une autre fois (en novembre 1451), il apprend que le duc a fait présent à quelqu'un de ses voisins d'un cheval arabe. Il sait qu'il en possède un autre dans ses écuries ; il le lui demande sans façon et désigne le plus beau des deux : le duc, généreusement, le lui donne. D'ailleurs, le goût des chiens et des chevaux est très développé. Maria-Madalena de Malatesti, une proche parente de Sigismond, qui vit dans ses terres entre Rimini et Cesena, dans la plupart des lettres qu'elle échange avec Giovanni de Médicis, fils de Cosme le Vieux, fait allusion aux « braques » et aux chiens d'arrêt qu'on lui a donné commission d'envoyer. Sigismond, dans la

1. — Voir aux *Notes, Commentaires et Documents,* la lettre de Lunarda da Pallu.

2. — Voir la lettre de Sigismond aux *Notes, Commentaires et Documents.* Il faut voir là les *chapeaux d'investiture,* d'une forme particulière, que nous retrouvons dans Pisanello et qui sont, je crois, spéciaux aux Romagnes et aux Marches.

fresque de Piero della Francesca, qui le représente agenouillé devant saint Sigismond, à San-Francesco, a ses deux lévriers couchés à ses pieds. Cette même Maria-Madalena (le 6 juin 1451), écrivant encore à Jean de Médicis, qu'elle qualifie de *magnifico viro tanquam fratri carissimo*, ce qui prouve son rang, lui demande (s'il lui reste de l'argent à elle dans son compte-courant) de lui acheter une esclave tartare : « Pregovi me comparate una Tartara per schiava. » Et elle ajoute avec prudence : Faites bien attention que, pour celle-là, je ne sois pas volée. « Providete pur di quela ch'io non sia robata[1]. »

La correspondance avec Sforza est pleine de demandes indiscrètes qui montrent la distance qui sépare les deux seigneurs ; mais Sforza, après tout, est un parent ; c'est le beau-père de Sigismond, et, pour le dire en passant (au moment même où cela ressort de la correspondance), il est difficile d'admettre le meurtre de Polixène Sforza par Sigismond, quand l'année même de la mort de sa fille le Duc rend au seigneur de Rimini les services qu'il lui demande. La situation vis-à-vis de la maison d'Este est la même. Le Marquis Nicolo était naguère son beau-père ; il ne l'est plus aujourd'hui (puisque, Geneviève morte, Sigismond a épousé Polixène, qui, à son tour, mourra bientôt pour laisser la place à Isotta). Les relations avec la maison d'Este sont constantes ; mais on sent que le seigneur auquel on s'adresse est moins puissant que Sforza ; toutefois il a son influence, et elle est peut-être même plus grande dans les conseils de l'Italie que ne le comporte l'étendue de ses États. Sigismond compte sur lui ; c'est une tradition pour sa famille, et plus tard, quand la seigneurie de Rimini sera venue aux mains du dernier des Malatesta, Pandolfaccio, c'est à la cour d'Este que se réfugiera le seigneur dépossédé, et on le verra mendier les secours de celui qui fut le soutien constant des Malatesta. Pour le moment, de 1450 à 1468, les relations sont toutes de courtoisie : on se fait part de la naissance des enfants et des mariages ; Rimini envoie des figues, le fruit savoureux des vergers du domaine, et les Este (qui ont Comacchio et les fameux réservoirs de la côte) envoient, à certaines époques définies, des présents d'anguilles, surtout au moment du Carême.

1. — Voir aux *Notes, Commentaires et Documents* le texte de la lettre de Maria Madalena.

FÊTES. — JOUTES. — COSTUMES

Les fêtes et les cérémonies sont décrites çà et là, mais le détail échappe dans les historiens. Il semble qu'il y ait une certaine splendeur dans les costumes, et le présent habituel qu'on fait à ses familiers consiste en pièces d'étoffe brochées d'or ou de velours. Le costume, du reste, nous est connu par les fresques et les miniatures. Piero della Francesca, Gentile da Fabriano, Benozzo Gozzoli nous offrent des images curieuses de ce temps, mais rarement elles sont en action; pour Rimini, nous ne connaissons pas une représentation plastique en dehors du fameux manuscrit des *Hespérides*, enrichi de miniatures aujourd'hui perdues, mais facsimilées par Rosaspina. C'est encore dans les *Cassoni*, ou coffres de mariage, que nous retrouvons le reflet le plus fidèle de la vie d'alors. La peinture, plus ou moins, affecte un caractère héroïque, tandis que le décorateur qui orne ces coffres de mariage de ses peintures, ou le sculpteur qui les modèle en relief comme ceux de Ferrare, dit naïvement ce qu'il voit, et, par cela même, nous intéresse davantage. La collection Caran contenait un cassone gravé dans *le Moyen Age* de du Sommerard (représentant le siège d'une ville par Sigismond); mais nous n'avons trouvé nulle part une de ces grandes réunions dans la cour du palais d'Urbino, celle de la forteresse de Rimini, celle de Cesena, ou la résidence de Ferrare, où les seigneurs eux-mêmes descendent dans l'arène pour jouter en un tournoi. C'est un reste de la chevalerie qui durera jusqu'à la fin du XVIe siècle, en se modifiant un peu dans la forme. Le XIVe siècle a été très brillant dans ce genre de fêtes, et on doit certainement ce développement à l'influence sarrasine, qui a transplanté dans l'Italie méridionale et la Sicile les mœurs des Arabes, leur goût pour les *fantasias*, pour les étoffes brillantes, les broderies de perles, la soie, les cuirs dorés et gaufrés, les émaux, les niellures, les bijoux ciselés, et le soin des haras, où ils élèvent les magnifiques coursiers aux hennissements sonores. L'Italie, cultivée, aimable et galante, conviera les femmes à ces fêtes, et elle y ajoutera aussi l'élément littéraire avec les improvisateurs, les troubadours et les bardes. Les funérailles de ses grands hommes seront toujours splendides, théâtrales, et seront une occasion d'assister à des tournois d'éloquence entre les grands orateurs du temps.

Carlo Malatesta, avant 1400, est le jouteur célèbre des Marches et des Romagnes; là, comme au temps des Sarrasins et des Normands, on a l'habitude des défis et des cartels; et, pendant un long siège, il n'est pas rare de voir un des assiégés passer la poterne et venir se mesurer, à la face des deux armées ennemies, avec un des chefs des assiégeants. Frédéric de Montefeltre, lui aussi, descend volontiers dans l'arène, et le jour d'un mariage le seigneur condescend à lutter avec ceux qui se présentent. Les manifestations écrites qui accentuent ces mœurs et nous les révèlent sont très rares. Dans l'histoire de Malatesta, la cérémonie d'investiture d'Antonio degli Atti, frère d'Isotta, armé chevalier par le comte d'Urbin, en présence de toute la cour de Rimini, et l'arrivée de l'empereur Sigismond, qui depuis son entrée en Italie jusqu'à son arrivée au Vatican, assiste aux manifestations de toute les cités qu'il traverse, sont les seules fêtes décrites par les historiens classiques au XVe siècle. Les archives sont muettes; nous savons par Clementini que Sigismond, quand il descend dans l'arène, porte brodée sur la poitrine la Rose d'Isotta; mais on ne fait que glisser sur ces jolis détails de mise en scène, alors que plus tard nous aurons à Florence, à Venise, à Rome, les récits circonstanciés et le procès-verbal dessiné de chacun des actes de ces brillants spectacles. Les *fêtes* et *triomphes*, en effet, nous diront tout des réceptions solennelles et des mariages souverains et des *Entrées;* et les amateurs d'aujourd'hui (à partir de 1520) pourront former des bibliothèques spéciales de ces jolies plaquettes, enrichies de gravures qui sont aujourd'hui de véritables documents historiques. Venise et Florence auront la palme pour ces publications d'actualité qui prennent toutes les formes littéraires et surtout la forme épistolaire. Ici il faut nous contenter, après avoir compulsé deux mille lettres du *Carteggio Mediceo* de voir, en 1468, Robert Malatesta le Magnifique, dans une missive adressée à Laurent de Médicis, lui dire qu'il regrette de ne pouvoir lui fournir le cheval de joute qu'il l'a chargé de lui trouver[1]. Et quelques années après, en juin 1475, sur le point de

1. — Magnifici tamquam frater honorande.

Inteso quanto vostra magnificentia me scrive ch' io la serva del cavallo de Mateo de Mess. Belmonte, quale vole, credendose sia bono de zostra, el me reccressie et dole che decto cavallo non sia tale quale crede V. M^ia^ da tale mestero, pero che a me non pare sia bono da quello mestero. Ma volendo che prima V. m^ia^ biaseme el cavallo che mi, io gli el mando per San Leo presente latore. Et se altro posso sia grato alla prefata V. M^ia^ piacciale avisarmene, che Io farò de bonissima voglia. — Arimini, die 19 décemb. 1468. — Robertus de Malatestis. — *A Lorenzo de Medici.* — Archivio Mediceo innanzi il Principato. — C. 453. — Filz à XX.

célébrer ses noces avec la fille du Duc d'Urbin, auxquelles il veut donner le plus de lustre possible, Robert demandera au même Laurent de Médicis de lui envoyer un improvisateur fameux, Maestro Antonio, que tout son crédit ne lui permet pas d'attirer à Rimini[1]. Nous avons aussi l'épithalame que le Philelphe viendra réciter à la cérémonie, et c'est là un beau document où, de temps en temps, on saisit quelques détails de mœurs[2]. C'est tout, et nous sommes cependant dans cette cour où « on multipliait à milliers les bouffons et les jongleurs » au dire de Clementini ; nous n'avons pas un écho sonore de ces fêtes brillantes, tout s'est évanoui avec le bruit des chants et le son des instruments.

Une source d'informations nous reste pour tout le moyen âge, elle découle de la lecture attentive des actes notariés ; et c'est un fait inattendu que cette régularité avec laquelle fonctionnaient alors ceux que nous appelons aujourd'hui *les Officiers de l'État civil*. Jamais la notion du droit et l'acte de propriété ne semblent avoir eu plus de force qu'en ces époques troublées. On s'emparait d'un État, on saccageait une ville, on commettait des exactions formidables ; mais on ne pouvait prévaloir contre l'acte notarié. Les naissances, les décès, les mariages, les donations, les testaments, sont enregistrés avec une minutie et une régularité parfaites. Si, en matière de recherches dans les archives, on arrive à savoir le nom du notaire d'une famille, on est à peu près sûr, à moins de vicissitudes cruelles comme celles qu'a subies la ville de Rimini, de retrouver les preuves nécessaires et de restituer les états civils. Le seigneur lui-même, le prince,

1. — Magnifice d. tanq. frater hon. : Andando io cercando per omne via possa de havere honore a queste mie noze e feste : Desidero de havere quà uno Maestro Antonio da Fiorenza el quale se delecta de dire e rima et sapendo che lui è cosa de la V^ta^ mag^ca^ : Prego quella strettamente voglia operare che dicto Maestro Antonio venga qui ad Arimino a le dicte mie feste : che io li usaro tale cortesia ne haverà à restare contento et la sua venuta no serà à danno ma à suo vale : Si che piattia à la pfata vra Mag^ta^ confortarlo in forma venga p omne modo : che me ne farà singulare piacere; io gli ho facto dire e pregarle per altri venga, ma io ho più speranza de le opere de la vostra mag^ta^ che i quelli de altri : et quello epsa no porà fare soche altri manco potrano à laquale me recomando. Arimini die VI junii 1475. — Roberto de Malatestis Arimini. — (248 filz à 32. — Archivo Mediceo.)

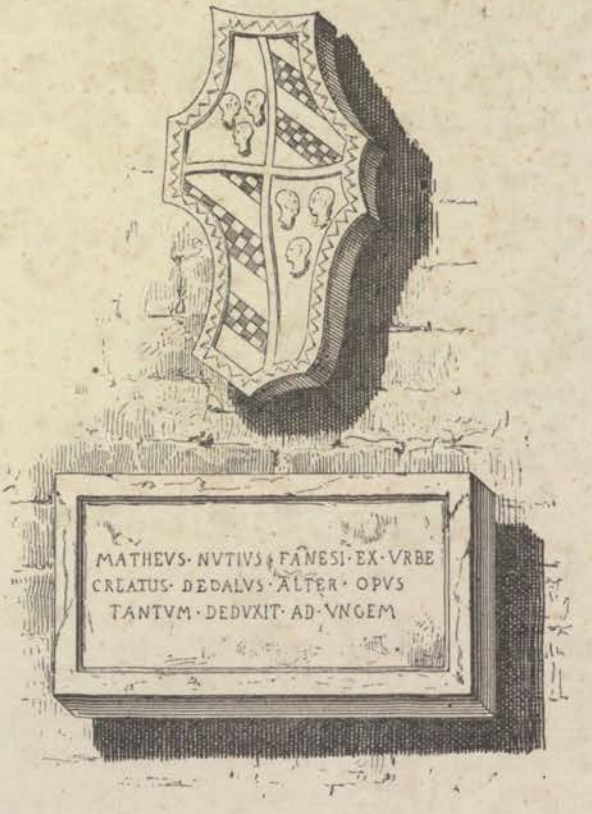
2. — Le manuscrit fait partie de la bibliothèque Firmin-Didot; il appartenait à Giuseppe Violo di Bernardino di Revello; il a été offert par celui-ci en 1609 à Gabrielle Saluzzo, fils du marquis Auguste. L'original était dédié au marquis Louis de Saluces, prince souverain, et porte ses armes. Il n'y a rien d'absolument révélateur; cependant çà et là on trouve des portraits, des allusions, et il semble, d'après certains passages, que le pontife ait assisté à la cérémonie. On trouvera aux *Notes et Documents* quelques détails sur ce manuscrit que nous croyons encore inédit, sans cependant pouvoir affirmer le fait.

n'est pas au-dessus de la loi; le jour où un Malatesta de Pesaro, s'étant indûment emparé des propriétés d'un voisin, veut s'assurer à jamais la libre jouissance de ces biens, il faut qu'il livre les archives aux flammes. La force, quoi qu'il en semble, n'est pas toujours sûre de prévaloir contre le droit. La moindre décision qui intéresse une famille est consignée avec soin, contresignée en présence de témoins, et c'est grâce aux archives spéciales du notaire de Rimini Francesco Paponi, que nous savons avec certitude les noms de tous les enfants de Sigismond, ses legs et ses dispositions. Nous n'avons trouvé la solution de cette irritante question : l'âge certain d'Isotta (toujours démenti par l'aspect des médailles et par les erreurs qu'ont accumulées les historiens), qu'en lisant les déclarations faites par sa mère devant son notaire le jour où elle fait une donation. Les inventaires aussi sont toujours établis avec une régularité absolue, et, dans cet ordre d'idées, tout est précis, ordonné et complet.

Les brefs de légitimation rédigés en cour de Rome sont encore précieux pour nous, et les considérants invoqués par les notaires pontificaux ont souvent le plus curieux caractère. Le Saint-Père insiste toujours sur l'indignité des enfants, et souvent même sur celle de la mère, afin de mieux faire sentir à ces puissants l'importance de la grâce qu'il leur accorde.

Un trait de mœurs qui a aussi son prix, et dont nous avons trouvé bien des fois des traces dans nos études sur l'Italie, c'est l'acte de réconciliation solennelle. C'est à peu de chose près *la Vendetta* à laquelle, encore aujourd'hui, on met fin, dans notre île de Corse, par un acte notarié. C'était alors le résultat des longues luttes entre Guelfes et Gibelins, ou simplement celui d'une querelle entre hauts personnages dont les familles se poursuivaient pendant des siècles. Un jour, à Rimini, des envoyés du roi d'Aragon, des *orateurs,* comme on disait alors, tous deux originaires de Girone, se prennent de querelle, s'appellent en combat singulier, et, à la suite de la rencontre, encore irrités l'un contre l'autre, demandent l'arbitrage de Sigismond. C'est une fête solennelle qui a lieu dans la cour de la Forteresse; on s'y livre à de curieux simulacres dans lesquels on reproduit l'origine de la querelle et le défi, et on conclut la réconciliation, signée par-devant notaire et scellée du sceau du seigneur. Ces récits épisodiques sont rares dans les historiens du temps, et c'est dommage, car les actes de l'État civil deviennent des témoi-

gnages pleins d'intérêt lorsqu'ils nous ouvrent ainsi des horizons sur les mœurs d'une époque. On remarquera, sans que nous ayons besoin d'y insister, la pénurie des documents dessinés qui nous restent sur cette époque ; et nous ne pouvons plus, là comme ailleurs, les appeler à l'appui de nos raisonnements.



Inscription relative à Matteo Nuti, Architecte, dans la Bibliothèque de Cesena.

CHAPITRE XV

ROBERT MALATESTA, DIT LE MAGNIFIQUE

1468-1482

sotta, régente avec son fils Salluste. — Robert, fils de Sigismond, capitaine du pape à Ponte Corvo, est choisi par le pontife pour faire rentrer Rimini sous le pouvoir du Saint-Siège. — Robert trompe Paul II; il s'introduit dans Rimini et y règne avec Isotta. — Siège de Rimini par les troupes pontificales. — Le duc d'Urbin vient en aide à Robert et repousse les troupes pontificales. — Victoire du duc d'Urbin et de Robert sur les troupes de l'Église. — Meurtre des fils d'Isotta. — Robert rentre à Rimini et y règne. — Il fait mettre à mort les fils d'Isotta. — Lettre de Robert au conseil des Dix de la Balia au sujet de ce meurtre. — Mort d'Isotta. — Robert est reconnu par le Saint-Siège. — Faits et gestes de Robert. — Il sauve Rome du duc de Calabre. — Victoire de Nettuno. — Il meurt enseveli dans son triomphe, 1482. — Son fils Pandolphe lui succède à Rimini.

OUT le territoire de Rimini et de Cesena, d'après une convention faite avec le Saint-Père, devait, une fois Sigismond mort, faire retour au Vatican; et les promesses ou les conventions faites depuis par Paul II étaient comme non avenues pour lui. Isotta, restée veuve avec son fils Salluste, et désignée comme régente par le testament de son mari, prétendit résister aux premières ouvertures qui lui furent faites par le Pontife, et éluder la convention sous prétexte qu'elle avait été obtenue par la force à la suite des défaites successives de Sigismond. Il lui fallait un point d'appui : elle se tourna vers

Venise qui, déjà maîtresse de Ravenne, n'était point disposée à accepter un voisin aussi puissant que le Saint-Siège. Le Sénat de Venise, en agissant ainsi, suivait sa politique constante à l'égard des Pontifes. Paul II, en face de cette résistance d'Isotta, ordonna à ses capitaines des Romagnes et des Marches de s'avancer vers Rimini et de l'occuper. La Sérénissime se déclara prête à soutenir ses voisins, mais c'était plutôt un appui moral qu'un secours effectif qu'elle allait lui prêter d'abord. Isotta avait su se faire aimer du peuple; elle trouva en lui un concours loyal et énergique : il voulait la conserver au pouvoir en souvenir de la félicité relative dont on avait joui pendant la régence de Morée; elle sut habilement profiter de ces dispositions du populaire, s'enferma dans la Rocca Malatestiana, fit armer les troupes et le peuple, et se prépara à la lutte.

Robert Malatesta, fils naturel de Sigismond et de Vanetta di Galeotto dei Toschi de Fano[1], légitimé par un bref de Nicolas V, après avoir vaillamment défendu Fano contre le duc d'Urbin et soutenu son père dans la lutte engagée contre tant de puissants ennemis, s'était mis à la solde du Pape comme capitaine. A la suite de la con-

1. — Nous avons trouvé aux archives de Sienne, dans cette série des *Lettres Malatestiennes* qui nous a été d'un si puissant secours, une lettre de cette Vannetta de Toschi, datée de Fano, 15 décembre 1454. Le ton de cette lettre donne la mesure des relations qui existaient entre Sigismond et celle qui, vers 1442, lui avait donné un fils. Cette pièce, comme on le verra, est relative à un mariage que la Vannetta prétend nouer entre la fille d'un Messer Lodovico de Fermo, son parent, et le fils d'un Piero Giovanni, cousin de Sigismond. Les dernières lignes de la lettre prouvent que la Vannetta était dans le besoin; elle avait souvent recours à son ancien amant qui soutenait toute la famille et ne l'avait d'ailleurs point abandonnée :

« Magnifico et possente signor mio, mi raccomando mille volte ai piè de la S. V.

« Ai giorni passati è venuto qui Galeotto figliolo de la Lucretia mia zia da Fermo, el quale io domandai commo stevano tucti nostri parenti de là e dipo alcuni ragionamenti domandai de Messer Lodovico de messer Zohanni, lui me disse che era senatore de Roma et domandai che famiglia haviva, disse che haviva una figliola de undece anni. Et incontenente audito questo fece inmaginatione piacendo à la M. V. seria bono procurare darla al figliolo de meser Pierozohanne per mugliere. Et pertanto n'aviso la M. V. perchè me pare sere utele al stato de la S. V. considerato costui essere uno de principali homini de la Marcha et suplico quanto sia de piacere me ne diate qualche resposta.

« Io intendo che mia zia Ladana che è a Fermo è vechissima. Et volentiere la conduira de qua. Et per tanto suplico ve piacia farce uno pocho de pensiere che con bono modo gle la possiamo condurre.

« Ne racomandiamo mi e la contesina a la M. V. et suplico ve recordiate i mancamenti nostri; che Dio sa quanti sonno i mei afanni. »

« In Fano a di 15 de dicembre la vostra minima serva Vannetta de Tuschi.

« (A tergo) Magnifico et potente domino domino Sigismundo Pandolfo Malatesta capitano ex domino meo singularissimo. »

(*Carte dei Particolari Malatesta di Rimini.*)

vention du 4 octobre 1464, par laquelle le Pontife, en signant la paix avec Sigismond, avait stipulé le retour de ses États au Saint-Siège, il avait été désigné pour commander les troupes pontificales à Ponte Corvo ; il occupait ce poste au moment où son père vint à mourir. C'était alors un homme de vingt-six ans, plein de courage et déjà reconnu comme un vaillant capitaine. Avec le caractère qu'il avait montré jusque-là, on ne pouvait s'attendre à le voir renoncer aux droits que lui conférait sa naissance ; il allait donc entrer en scène et réclamer l'héritage que le testament de son père lui avait enlevé. Le Saint-Père, de son côté, avait jeté les yeux sur lui pour rentrer dans son domaine, et il favorisa les pensées ambitieuses de son capitaine, ne doutant pas qu'il le conduirait au gré de ses désirs. Il l'appela d'abord à Rome, l'assura de sa tendresse, lui montra comment on l'avait lésé par le testament qui instituait pour héritiers une femme et un enfant dont les droits n'étaient pas plus légitimes que les siens. Sans doute il ne pouvait lui rendre Rimini, puisqu'il n'avait pas le droit d'aliéner les États du Saint-Siège, mais il lui fit comprendre que, s'il l'aidait à reconquérir la ville, les compensations ne lui manqueraient pas. Le Pontife le poussa donc à entrer dans Rimini, à s'emparer de la Rocca, et à en chasser Isotta et Salluste. Paul II, pour lui faciliter la tâche, lui remit un ordre scellé du sceau pontifical ; il l'autorisa même à rallier les troupes du Saint-Siège qui se trouveraient sur son passage. Le 20 octobre 1469, le capitaine Robert s'approcha de la ville, vêtu en paysan, et, s'étant ménagé des relations dans la place, s'introduisit par la ruse dans la Rocca Malatestiana. Isotta, dès qu'il se fit reconnaître, comprit le danger que courait son pouvoir si elle le heurtait de front ; elle lui proposa donc de partager le gouvernement ; il accepta en lui donnant l'assurance qu'il était venu dans le but de la défendre. Ils régnèrent effectivement de conserve pendant les premiers temps ; mais Isotta ne manquait pas non plus de duplicité et négociait sous main avec les Vénitiens. Robert devina ses projets, et, comme il avait la résolution prompte, il se décida à régner seul et à tromper à la fois et le Saint-Père, et Isotta, et son frère. Il fallait avant tout chercher des alliances contre les troupes pontificales ; car, dès que Paul II aurait compris ses manœuvres, il donnerait évidemment l'ordre d'investir Rimini. Il s'attacha donc à mettre dans ses intérêts le roi d'Aragon, Ferdinand Ier, le duc de Milan et la République florentine, et, pour arriver à son but, il entreprit de se faire admettre dans la Ligue qui venait de se former. On

vit bientôt, singulier spectacle, Urbin s'allier à Rimini; mais il faut reconnaître que les circonstances n'étaient plus les mêmes; le Saint-Siège tendait alors à ressaisir l'autorité directe sur toutes ces principautés des Romagnes, jusque-là déléguées à des seigneurs avec le titre de vicaires de l'Église. Les Montefeltre, dévoués par tradition aux Pontifes, se regardaient, par le seul fait de cette tendance nouvelle, comme déliés du serment de fidélité; et Frédéric d'Urbin allait même prendre le commandement en chef de la Ligue formée contre Paul II, ligue composée d'Aragon, du duc de Milan, des Florentins et d'Urbin lui-même. C'est donc par une communauté évidente d'intérêts que Robert, dont les droits étaient fragiles, se fit admettre dans cette alliance; il eut aussi l'avantage de signer un contrat qui lui créait de nouvelles ressources, car, en même temps qu'on l'acceptait comme allié, on lui confiait, comme condottiere, un commandement qui allait lui donner les moyens de soutenir la lutte.

Désormais sûr de son fait et fort d'un tel appui, Robert se mit hypocritement en règle avec le Saint-Siège, et écrivit au Saint-Père dans les termes suivants :

« Aucune loi divine ni humaine ne peut forcer un homme à se livrer lui-même en livrant les siens. J'ai promis, il est vrai, de manœuvrer de manière à m'emparer de Rimini, et je suis arrivé à mon but; mais le Saint-Père m'excusera si je ne lui livre pas la ville : je ne devais ni ne pouvais promettre de le faire. Je suis encore le fidèle vassal et le bon fils du Saint-Siège, mais Sa Sainteté trouvera bon que je vive et que je meure dans l'enceinte de la Cité où je suis né et où reposent les restes de mon père et de mes aïeux[1]. »

Le Pontife n'avait plus qu'une seule résolution à prendre : ses troupes reçurent l'ordre de mettre le siège devant Rimini. Le 31 août 1469, son armée, commandée par Alessandro Sforza, seigneur de Pesaro, et par Napoleone Orsini, s'empara du bourg de San-Juliano, réuni à la ville par le beau pont antique jeté sur la *Marecchia*. Les détachements allaient entrer par la brèche faite à coups de canon, quand Robert, presque à l'improviste, leur opposa un contre-mur aussi rapidement élevé que vaillamment défendu. Cette manœuvre hardie, qui faisait reconnaître en lui le digne fils de l'ingénieur militaire Sigismond, donna le temps à Frédéric d'Urbin de lui envoyer des renforts, et Robert se consolida dans la ville. On lutta

1. — *Chronique d'Urbin.* — Baldi. — Volume III, page 155.

ainsi pendant deux mois sans pouvoir forcer les portes. Venise, qui, de son côté, se regardait aussi comme trompée par Robert, se déclarait contre lui; mais, par compensation, le roi de Naples envoyait douze escadrons pour soutenir le défenseur de Rimini. Agissant de conserve avec les assiégés, les nouveaux venus allaient prendre Alessandro Sforza entre deux feux; celui-ci eut le sentiment de la situation et leva le siège pour venir se fortifier à Vigliano, sans abandonner la partie.

Robert avait le coup d'œil d'un capitaine; il comprit vite qu'il lui fallait une bataille rangée pour se défaire de Sforza, et il fit tout pour l'appeler en plaine. Délivré de l'étreinte immédiate de l'ennemi, il alla attaquer Molazano, un de ses châteaux les plus forts. Les habitants appelant le seigneur de Pesaro à leur aide, Sforza n'eut naturellement d'autre ressource que de laisser Rimini pour courir à leur secours : c'était seconder les vues de Robert, dont la diversion avait pleinement réussi. Dans la plaine où le fils de Sigismond était parvenu à l'attirer, Alessandro Sforza rencontra, à côté de ce dernier, Frédéric d'Urbin et nombre de vaillants capitaines. La bataille fut sanglante et la déroute des Pontificaux prit les proportions d'un désastre : on vit fuir de tous les côtés ceux qui avaient cru mener les troupes du Saint-Siège à la victoire; Sforza et Orsini furent blessés; le légat du Pape, Lorenzo, archevêque de Spolète, dut se réfugier à Cesena; les Vénitiens enfin, coupés en deux, passèrent les uns à Forlimpopoli, les autres à Ravenne, tandis qu'Antonio da Forli était réduit à s'abriter dans la forteresse de Verucchio.

Le duc d'Urbin avait eu la direction générale des troupes; il se montra généreux dans la victoire, et refusa toute rançon pour les prisonniers : sa tâche était accomplie. Il rentra dans le Montefeltre et laissa Robert recueillir tous les fruits de cette bataille de Vigliano. Celui-ci reprit successivement tout le domaine que son père avait perdu; et cela lui fut d'ailleurs facile; car, avec le prestige de cette récente victoire, le souvenir de la grandeur passée de Sigismond lui mettait au front une auréole, et les peuples se levaient sur son passage. Chose singulière à dire, ces Malatesta si violents étaient aimés de leurs sujets : on crut même un instant, en face de ce beau jeune homme couronné deux fois par la victoire, qu'on allait voir revivre les grands jours de Rimini, où Sigismond l'Invincible tenait en échec Aragon. Quant à Paul II, en homme politique, il n'avait plus qu'à s'incliner devant les faits : ses troupes étaient dispersées, ses capitaines

déconsidérés par un sanglant échec; il procéda comme ses prédécesseurs : il accepta ou sembla accepter la situation et donna l'investiture au vainqueur. A part Mondavio et le territoire de Fano, on reconstitua donc le domaine de Sigismond. On allait signer ce traité, qui eût rendu à Rimini tout son prestige, quand Paul II mourut, le 28 août 1471, après six années de Pontificat. Il allait avoir pour successeur Francesco della Rovere, de Savone, qui devait s'appeler Sixte IV. Robert trembla un instant de se voir leurré dans l'espoir qu'il avait conçu; mais Frédéric d'Urbin était l'ami particulier du nouveau Pontife, et il avait sur lui la plus grande influence : cette circonstance facilita toute chose; Montefeltre obtint pour Robert la réalisation du contrat préparé par Paul II : Rimini allait refleurir.

On s'expliquerait difficilement, après tant de haines, l'heureuse et active intervention du duc d'Urbin dans les affaires de Rimini, si on n'y trouvait pour cause effective l'intérêt immédiat de Frédéric de Montefeltre, que nous avons déjà signalé. Ancien feudataire du Saint-Siège, il voyait tout à coup les Pontifes revendiquer leurs droits sur tout son domaine. Il lui fallait des alliés parmi ces anciens feudataires eux-mêmes, et dans ce Malestata, fils de Sigismond, vaillant capitaine dont les intérêts étaient les siens, il est évident qu'il devait trouver un appui sérieux. Il allait donc mettre un terme définitif à une haine de race en donnant pour épouse à Robert sa fille Isabelle, née de sa femme Battista Sforza.

On célébra les fiançailles en 1470; les noces effectives n'eurent lieu qu'en 1475 [1].

Que devenait Isotta pendant ce grand fait de la reconstitution du

1. — Cette différence entre les fiançailles et les noces est une source de contradictions constantes dans les historiens. Le Muzio place en 1470 les cérémonies nuptiales; Clementini, qui les a racontées longuement (volume II, page 518 et suivantes), les met en 1475. On vient de lire (extraite des archives de Florence) une lettre de Robert adressée à Laurent le Magnifique et datée du 6 juin 1475, dans laquelle il lui demande un « improvisateur », célèbre alors, pour donner plus de lustres à ces fêtes. D'autre part, à Milan, aux archives d'État, nous avons relevé une lettre du 25 février 1471, où il fait part de son mariage avec la fille du duc d'Urbin, à Jean-Galeaz Visconti. Il s'agit, dans ce dernier cas, des fiançailles, qui sont seules importantes au point de vue politique, puisqu'elles constituent l'alliance, et on comprend que ce soit alors l'occasion de faire part aux cours étrangères. On sait que les fiançailles se font dès l'âge le plus tendre; il peut s'écouler dix, douze ou quinze ans entre celles-ci et le mariage. Depuis nous avons trouvé dans la bibliothèque Firmin-Didot le manuscrit de l'épithalame prononcé par Marie Philelphe, le fils de Philelphe, pensionnaire de Sigismond; et il fait allusion à l'âge de la fiancée : il reste donc prouvé pour nous que c'est en 1470, fin décembre, qu'on célébra les fiançailles et que les fêtes du mariage eurent lieu en 1475, le 5 juin. Nous donnons plus loin le récit de la cérémonie.

Fig. 177. — Battista Sforza, Duchesse d'Urbin. — D'après Pierro della Francesca, Aux Offices de Florence.

domaine de Sigismond ? Elle tremblait pour ses fils et se sentait perdue ; elle était la marâtre, et les jours de ses enfants étaient menacés. Sous prétexte de la soustraire aux dangers d'un siège, Robert l'avait d'abord envoyée avec Salluste dans un château de la plaine. Au lendemain de la victoire, elle était rentrée de son propre mouvement à Rimini avec son fils ; mais, à mesure que grandissait la personnalité de Robert, celle d'Isotta devenait plus humble : on sentait son concours inutile, sa présence gênante, et celle de son fils, frère de Robert, devait même être odieuse au nouveau seigneur de Rimini. En fait, Robert avait résolu de sacrifier, tour à tour, et les enfants et la mère. Ce jeune héros avait les instincts de son père Sigismond. Le 8 août 1470, quelques jours après qu'il venait de rentrer en vainqueur dans Rimini, on apprit qu'on avait trouvé le corps de Salluste dans le puits d'une maison des Marcheselli : on accusait de ce crime l'un des frères Marcheselli, Giovanni, dont on avait trouvé l'épée encore sanglante sur le pavé de la cour. Robert, jouant la douleur et l'indignation, parcourut les rues de la ville en donnant des marques de désespoir ; il rallia le peuple, se rendit vers le lieu du crime et laissa la foule se faire justice à elle-même et lacérer le corps du coupable et le brûler sur la place publique. Tous les membres de la famille prirent la fuite, redoutant le même sort. C'était un crime habilement machiné ; le jeune Salluste avait des relations avec une fille de la maison Marcheselli : on laissait supposer que le frère, indigné, avait voulu, par ce meurtre, venger l'honneur de la famille ; afin qu'on n'en pût douter, on montrait l'épée de Giovanni encore teinte du sang de Malatesta.

Nous avons trouvé aux archives d'État de Florence un document important qui jette un jour singulier sur ce fratricide : c'est la lettre par laquelle Robert annonce au Conseil des Dix de la Balia de Florence le trépas de son frère Salluste. Le crime est avéré : on sent le mobile qui y pousse, et rien, dans le caractère de Robert, ne vient le démentir ; d'ailleurs, tous les contemporains avaient déjà enregistré ce méfait. On va voir avec quelle étrange hypocrisie Robert fait le récit du meurtre ; il se montra ce jour-là le digne fils de Sigismond.

« Je suis certain, Illustres Seigneurs, — écrit-il au Conseil le 9 août 1470, — que quand Vos Excellences liront la lettre si triste que je leur adresse, elles auront compassion de moi comme d'un véritable et dévoué serviteur, et elles verront clairement jusqu'à quel point la cruelle Fortune m'est contraire en toute chose. Je ne sais

vraiment comment, au milieu des coups qui m'ont persécuté depuis le jour de ma naissance, je suis encore sur cette terre; mais, parmi tant d'amertumes, la dernière est celle qui m'a frappé le plus sûrement au cœur; et, cette fois, je vous assure que je voudrais avoir abandonné ce monde. Quoique innocent de toute participation à ce méfait, je ne puis m'empêcher de reconnaître que ceux qui complotent ma ruine feront tout ce qu'ils pourront pour en charger ma conscience; mais Dieu, qui est juste et qui connaît la vérité de toute chose, n'a jamais permis que le crime restât caché.

« Cette nuit, à peu près une heure avant le jour, tout près de l'aube, le Magnifique Messer Malatesta, mon frère, a été trouvé mort devant la maison d'un citoyen de Rimini nommé Giovanni di Marcheselli, parent de Giovanni Francesco da Bagno, condottiere du Saint-Siège, notre mortel ennemi. A cette nouvelle, je perdis tout sentiment, j'appelai cent mille fois la mort. Vos Seigneuries comprendront qu'indépendamment de la très grande douleur que je ressentais d'un meurtre aussi honteux, les circonstances venaient aggraver ma peine. Plein de confiance en Dieu, dans ma sincérité je ne doutais point qu'une telle trahison et qu'un aussi cruel forfait ne fussent bientôt éclaircis. J'ordonnai donc immédiatement toutes les mesures nécessaires à l'enquête, et il a plu au Dieu tout-puissant, non pas pour mon mérite, mais par son infinie bonté et miséricorde, que nous soyons promptement arrivés à découvrir la vérité. Mon officier de la garde, suivi d'une grande partie du peuple, ayant reconnu des traces près de la maison de Giovanni de Marcheselli, est entré chez lui et a partout trouvé les signes du meurtre; devant un tel indice, on a fouillé la maison, et on a trouvé caché ledit Giovanni, qui deux fois déjà avait tenté de s'enfuir par la Marine. Dieu n'a pas permis qu'il pût échapper à notre justice. La continuation des recherches a amené la découverte d'un lit dont les draps étaient teints de sang; enfin, on a retrouvé sur le lieu du meurtre l'épée de mon frère, ce qui nous a révélé d'une manière manifeste la cause de sa mort. J'ai donc ordonné de conduire Giovanni à la Justice pour instruire la cause, et je voulais qu'il m'expliquât pourquoi quelques personnes m'avaient déjà accusé de ce meurtre; mais, dans le trajet de sa maison à l'office, tout le peuple, les armes à la main, se précipita sur l'assassin et, sans qu'il fût possible de lui porter secours, nous le vîmes déchirer en mille pièces sous nos yeux. Non content de cette vengeance, la population se rendit à sa maison pour la livrer aux flammes et en détruire jusqu'aux fon-

dements. A cette nouvelle, je montai à cheval avec mes hommes d'armes, et j'eus la plus grande peine à contenir la fureur publique. Si j'en ai agi ainsi, quoique Giovanni fût mort, c'est qu'il se pouvait que quelqu'un de la famille pût me renseigner au sujet du crime, et j'ai cru devoir éviter le sinistre et apaiser la rage populaire, afin d'arriver à une juste répression du crime et en connaître la vraie cause.

« J'ai voulu faire part de cet évènement à Vos Excellences, afin d'abord qu'elles fussent bien informées et pour qu'elles comprissent qu'elles ont perdu en Salluste Malatesta un vrai serviteur. Elles auront enfin les preuves de mon innocence et en pourront justifier contre tous ceux qui, bien à tort, voudraient me rendre responsable du crime. S'il se produit quelque fait nouveau, je le porterai à la connaissance de l'Illustrissime Seigneurie, à laquelle je me recommande encore comme un véritable serviteur[1]. »

Fig. 178. — Sceau de Robert le Magnifique.

Il y a dans cette façon d'annoncer la mort à la Seigneurie quelque chose d'hypocritement perfide qui rend le crime plus odieux. Salluste, qui s'appelait aussi Malatesta, avait alors l'âge d'homme; c'est lui qui, dans la lettre datée de Rimini, décembre 1454, adressée à Sienne à Sigismond, a reçu le petit cheval, présent de son père, et le remercie de sa bonté. Il devait être né vers 1446, et avait été légitimé en même temps que Robert.

Ce n'était pas assez pour ce dernier d'être débarrassé d'un prétendant : Isotta devait lui laisser la place, et, comme elle n'était pas femme, même après le meurtre de son fils, à renoncer à des droits reconnus, elle devait mourir. A la fin de la même année, minée par une maladie étrange, une fièvre lente qui la dévorait et faisait d'elle un vivant cadavre, elle cessait d'importuner Robert, et la rumeur publique désignait celui qui lui avait versé le poison. Sigismond, dès 1450, alors qu'elle n'était encore que son amante, avait préparé son sépulcre dans le temple de Rimini : on l'y ensevelit avec pompe, et on vit Robert conduire le deuil en donnant des marques de son affliction.

1. — Voir cette lettre dans le texte original aux *Notes, Commentaires et Documents.*

Il restait cependant un autre fils de Sigismond, Valerio, né en 1453, qui pouvait encore lui porter ombrage : il suivit son frère au tombeau presque au même moment où succombait Isotta. On a de la peine à absoudre Robert de tous ces crimes successifs, et le cœur se soulève en face de tant de forfaits accumulés. Il fallait un prétexte à ce trépas : le fils de Sigismond accusa Valerio d'avoir voulu introduire les gens du Pape dans Rimini, et on considéra sa mort comme le résultat d'un acte de légitime défense.

Cependant, malgré tant de sinistres efforts pour asseoir sa domination à Rimini, Robert n'était encore qu'un usurpateur : il lui fal-

Fig. 179 et 180. — Médaille de Sixte IV.

lait l'investiture régulière du Saint-Siège. Il allait l'obtenir; ce que Paul II n'avait pu faire, Sixte IV, à la prière du Roi de Naples, se décida à l'accomplir, et désormais surnommé le Magnifique, Robert, avec tous les penchants de son père, moins son amour des Lettres et des Arts, régna sans conteste sur l'État de Rimini. Le 16 septembre 1470, une nouvelle investiture consacra donc définitivement ses droits en y ajoutant encore la ville de Meldola. Le seigneur de Rimini prit alors la conduite des troupes pontificales comme généralissime de la Sainte Église. Mais tous ces contrats signés par les condottieri ne les engageaient qu'autant qu'ils y trouvaient un intérêt immédiat, et, dès 1475, nous allons retrouver Robert à la tête des milices de Florence contre les Pontificaux : il les défait même en une sanglante bataille au bord du lac de Trasimène. Sixte IV, à la nouvelle de cet échec, mit la ville de Rimini en interdit, et Frédéric de Montefeltre, dont Robert avait définitivement épousé la fille, craignant encore de voir le Pontife reprendre ces États limitrophes, s'empressa de s'interposer entre son gendre et le Saint-Siège, et conseilla à Robert de se détacher

de Florence et de reprendre du service chez les Vénitiens. L'année suivante, Sixte IV s'alliait avec ces derniers contre le duc de Ferrare et le roi d'Aragon, et Robert, devenu, de ce fait, son allié, le Pontife, par conséquent, levait l'interdit prononcé contre Rimini. Le fils de Sigismond rentrait donc encore une fois en grâce auprès du Saint-Siège.

C'est le moment de la grande prospérité de Robert; le 5 juin 1475, il célébrait ses noces avec Isabelle de Montefeltre, et, pendant sept jours, la ville entière était en fête. Robert consacra 46,000 ducats aux réjouissances et aux présents. Comme une note spéciale sur les mœurs d'une époque, nous trouvons, à l'occasion de ces fêtes, une lettre, que nous avons déjà citée dans son texte original, qu'il écrit le jour même à Laurent de Médicis :

« Comme je m'efforce par tous les moyens possibles de donner plus d'éclat aux fêtes de mes noces, je désire voir venir ici le Maestro Antonio da Fiorenza, qui est poète-improvisateur, et, sachant qu'il vous appartient tout entier, je prie instamment Votre Magnificence de pousser le Maestro à se rendre à mes fêtes. J'userai avec lui de telle courtoisie qu'il n'aura pas à se repentir d'avoir répondu à mon invitation. Que Votre Magnificence insiste donc pour que de toute façon il vienne ici : elle me fera un sensible plaisir. J'ai déjà fait dire mes intentions au Maestro par nombre de personnes, mais j'ai beaucoup plus confiance dans l'action de Votre Magnificence que dans celle de tout autre, et je sais que, là où elle ne peut rien, les autres échouent plus encore. »

Ces fêtes eurent un retentissement considérable. Ce fut Marie Philelphe qui prononça l'Épithalame, en latin, en face de tous les seigneurs et les ambassadeurs des États italiens; il semble même que le Pontife se soit fait représenter par un des plus hauts dignitaires du Vatican, auquel Philelphe s'adresse dans son discours comme au Saint-Père lui-même. Robert, qu'on surnommait déjà le Magnifique, était très enclin aux réjouissances publiques; il trouvait les meilleurs prétextes pour organiser des fêtes superbes auxquelles il conviait tous ses voisins. Il allait avoir une singulière occasion de les renouveler dans un court délai. Le 5 juillet, c'est-à-dire un mois à peine après son mariage avec Isabelle, la jeune épouse (fâcheux présage pour l'avenir de cette union) voyait baptiser un enfant, né de son mari et d'Isabella Obizo Aldobrandini de Ravenne, auquel on donnait le nom de Pandolfo, et on célébrait avec la même allégresse

la venue de l'enfant illégitime. Trois autres enfants devaient naître de cette même Aldobrandini[1].

A partir de ce moment, il semble que l'alliance entre Robert et le Saint-Siège n'ait jamais été rompue, et il compte parmi les condottieri les plus dévoués et les plus habiles que Rome ait eus à son service. Il rompit même avec la tradition qui faisait des Malatesta les constants alliés de la maison d'Este, et on le vit persister dans la ligue que Venise et le Saint-Siège avaient faite contre Ferrare. Sa vie s'écoule entre Rome et Rimini : quand le Saint-Siège n'a pas besoin de son épée, il la met au service de quelque allié de l'Église et se tire toujours avec honneur des missions qui lui sont confiées. De 1475 à 1480, il acquit une renommée, sinon égale à celle de son père, au moins assez brillante pour qu'on le considérât comme un des capitaines illustres de son temps. Il combattait vaillamment contre les Ferrarais, quand Alphonse, duc de Calabre, fils aîné du roi Ferdinand de Naples, traversa les États de l'Église et vint menacer Rome, faisant ainsi diversion en faveur d'Hercule Ier, engagé avec les Vénitiens, auxquels le Pape s'était allié. Sixte IV, dont les troupes étaient pour la plupart occupées dans le Nord, fut pris d'une véritable épouvante : il voyait déjà Rome mise à sac par le duc de Calabre; il envoya en toute hâte des émissaires aux Vénitiens, et obtint d'eux que Robert de Rimini, qui était à leur service, descendrait jusqu'à Rome avec une partie des troupes de ses alliés et apporterait des secours au Saint-Siège.

Robert traversa l'Italie à marches forcées ; pendant deux jours, il suivit le Duc, s'empara sur son passage de Castel-Gandolfo, d'Albano et de Castel-Savello ; le troisième jour, il l'attaqua dans ses propres campements, à San Pietro in Forma, près Nettuno.

Avant la mêlée, au moment où il passait en revue les escadrons qu'il allait lancer contre l'ennemi, Robert remarqua, parmi les capitaines de compagnies, un jeune homme dont l'armure richement ciselée resplendissait d'or et relevait la fière tournure et la mine martiale; il s'approcha de lui et lui demanda son nom. « Je suis Jacopo

1. — Cette Isabella Obizo Aldobrandini, née à Ravenne, était mariée à Faenza. Robert l'avait enlevée de vive force à son mari et l'avait amenée avec lui à Ancone, à Ponte-Corvo, puis à Rimini, suivant que son métier de soldat l'y appelait. L'alliance avec la fille d'Urbin était considérée comme une alliance politique, et les relations continuèrent si bien que l'Aldobrandini lui donna quatre enfants. En dépouillant à Modène la correspondance de Pandolphe, fils de Robert, premier né de l'Aldobrandini, celui que l'histoire désigna plus tard sous le nom de *Pandolfaccio* et qui fut le dernier seigneur de Rimini, nous avons trouvé la lettre par laquelle on annonce à la cour d'Este la mort de sa mère, survenue en 1497, le 30 août.

Piccinino, fils du grand Piccinino, » répondit le jeune homme. « Eh bien ! s'écria Malatesta, voici pour un fils une belle occasion de venger dans le sang d'Aragon la mort injuste de son père. » Et il lui confia l'aile droite[1]. A gauche, il appela les *Fuorusciti* du royaume de Naples, sachant bien qu'il n'y a pas d'ennemis plus redoutables que ceux qu'animent les haines de la guerre civile ; quant à lui, il se réserva le centre et le commandement général. La victoire fut rapide et complète : le Duc s'enfuit à travers les États de l'Église, et Robert le Magnifique fit une entrée triomphale dans cette ville de Rome qu'il venait de sauver du carnage. Un cardinal tenait la bride de son cheval, le Sacré-Collège marchait derrière lui : il passa devant le môle d'Adrien, et fut reçu au seuil du Vatican par le Sacré Pontife.

Rome retentissait encore des clameurs qui l'avaient accueilli, quand tout à coup le bruit de sa mort se répandit dans la Cité. Le 29 août, il avait été pris d'une dyssenterie violente occasionnée, disait-on, par les fatigues d'une journée de combat sous un soleil cuisant : le 10 septembre, il n'existait plus. Le Saint-Père vint à son chevet au palais du cardinal Nardini, parent des Malatesta, et lui administra les derniers sacrements ; mais le vainqueur de Nettuno ne put reconnaître le Pontife : la mort avait déjà glacé ses lèvres et fermé ses yeux. Robert le Magnifique, à peine âgé de quarante ans, mourait enseveli dans son triomphe.

Rome, qu'il venait de sauver, était atterrée. On voulut voir dans cette mort rapide l'effet du poison que lui aurait versé le comte Girolamo Riario, neveu du Pape. Il était, comme Robert, capitaine général de l'Église; mais il n'avait pas pris part à l'engagement : on l'avait vu se porter en arrière à la garde des étendards. Il était jaloux de la gloire de Malatesta, et depuis longtemps il ambitionnait de prendre sa succession à Rimini. Machiavel, dans son Histoire, Sanudo et Jacopo da Volterra se sont fait l'écho de cette accusation[2].

1. — Ricotti. *I Capitani di Ventura* (Le Piccinino). — 2 vol. Turin.

2. — Les historiens sont unanimes sur ce point. Voici la conclusion d'Ugolini dans son *Histoire des ducs d'Urbin* : « Chiamato il Magnifico fu valente guerrero e capitano illustre. Era principe amato e temuto. Ma per la maladetta sete del dominio ingannò al Papa, ingannò à Isotta e Salustio, *i quali per insieme con Valerio fratello fece barbaramente uccidere chi di ferro chi di veneno.* In tal modo la stirpe Malatestiana, anche nell' ultimo suo periodo, seguito à macchiarsi di sangue domestico : vera stirpe d'Atridi, alla quale gli emuli signori della viccina Urbino fanno onorevole contrapposto. *Riferiscono gli storici, che anche Roberto morisse di tossico* amministratogli dagli invidiosi di sua fama; e fu giusto giudizio di Dio, che l'avvelenatore de' suoi fu spento anch' egli di veleno. »

Dès 1479, la haine entre Riario et Malatesta existait déjà, et, dans une lettre

La mémoire de Sixte IV ne reste pas certainement chargée de ce forfait ; il montra même une grande douleur, et, en mémoire de la victoire, il éleva l'église de Santa Maria della Pace.

Fig. 181. — Robert Malatesta, Capitaine général des Troupes de l'Église. D'après le bas-relief du Louvre, Salle des sculptures de la Renaissance.

On a conservé les vers suivants, qu'on fit alors, dans Rome, en l'honneur de Robert :

Roberto son, io, che venni, vidi e vinsi
L'inclito Duca, e Roma liberai,
E lui d'honor, e me di vita spinsi.

Nous avons une note nouvelle à ajouter à celle des historiens. Le 14 septembre, c'est-à-dire quelques jours à peine après ce trépas

adressée au Saint-Père où il s'excuse de se retirer du service de l'Église, Robert prétend que, s'il agit ainsi, c'est « per veder di allungare la vita sua minacciata assieme allo stato ». Le fait est qu'à Nettuno, le cardinal le laissa s'engager seul et soutenir avec ses Vénitiens le poids de la journée. Puis, l'ayant vu sortir vainqueur d'une bataille qui devait le perdre, il fut jaloux de son triomphe. On expliqua sa mort rapide par l'imprudence qu'il avait commise en buvant une grande quantité d'eau fraîche, encore en sueur et dans la fatigue de la lutte. Dans la bulle d'investiture en faveur de son fils Pandolphe, le pape dit qu'il est mort « ex infirmitate quadam ob immensos labores quos pugnando cum hostibus pertulerat ».

subit, Brando Castiglione, ambassadeur du Duc de Milan à Rome, communique à Giovanni Galeozzo Maria Sforza, une lettre de Frédéric d'Aragon, qui contient le récit d'un témoin oculaire. Le roi de Naples avait envoyé un de ses officiers pour l'informer des progrès de l'ennemi. Ce dernier arriva quand la bataille était gagnée et quand Robert avait déjà fait son entrée triomphale. Le Magnifique était depuis quelques jours entre la vie et la mort au palais Nardini; l'officier entra dans la ville pour se renseigner sur sa mission et apprit que le vainqueur de Nettuno était *in extremis* dans la maison du cardinal de Milan. « Le Pape vint pour lui donner la bénédiction, mais il avait déjà perdu connaissance, de façon que le Saint-Père ne put lui parler. Le mercredi, comme notre envoyé voulait être sûr de la mort, il retourna chez le cardinal, et, au moment où il entra dans sa maison, il trouva les gens pleurant et arrachant leurs habits de douleur. Le Duc de Calabre, qu'il venait de vaincre, envoya même un trompette pour assister aux funérailles. » (*Archives d'État de Milan. — Série « Condottieri »*.)

Le corps du fils de Sigismond repose dans les caveaux de Saint-Pierre de Rome [1]. Nous possédons au Louvre, au musée de la Renaissance, le monument sculptural que Sixte IV lui fit élever dans les grottes du Vatican; il faisait partie d'une série qui représentait les capitaines généraux des troupes pontificales. Par la plus singulière des fortunes, on aurait appelé pour glorifier le fils et lui consacrer une image triomphale [2], ce même sculpteur Paolo Romano, encore au service du Vatican en 1482, qui avait exécuté les deux figures de Sigismond qu'on avait brûlées en effigie sous Pie II.

1. — On déposa Robert dans son tombeau deux années après sa mort seulement. Nous devons à l'obligeance de M. Müntz, le bibliothécaire de l'école des Beaux-Arts de Paris, les deux pièces comptables qui détruisent tout le récit du *Dizionario di Erudizione storica Ecclesiastica* relatif au transport du corps de Robert à Rimini sur les épaules des gentilshommes de sa ville. Ces deux pièces sont extraites des registres des dépenses du Vatican; elles prouvent que le corps, en 1484, fut déposé dans l'église de Saint-Pierre.

« Avril 1484. — Solvi faciatis magistro Eusebio de Caravagio flor... quatuor de camera pro deposito facto in basilica principis apostolorum de Urbe de corpore quondam Di Roberti Arimino. »

« Die 8 mai 1484 solvit (thesaurarius) magistro Eusobio de Caravagio pro deposito corporis de Roberti Arimino facto in Ecclesia principis Apostolorum. — Fl. IIII. »

La lettre du roi d'Aragon, relative à la mort de Robert, dont nous citons un extrait, est envoyée de Rome au duc de Milan, *en copie*, par son ambassadeur. Elle figure aux *archives d'État* de cette ville, intercalée dans la série : « *Autographes. — Condottieri.* »

2. — Les destinées de ce bas-relief sont pleines de péripéties. Du temps de Vasari, on l'avait déjà renversé pour exécuter de nouveaux travaux; et le Bottari et l'auteur

Sixte IV, voulant récompenser dans les fils de Robert les vertus militaires de leur père, envoya à Rimini le cardinal légat chargé de les légitimer. Il laissait trois enfants : Pandolfo, Carlo et Raimondo, tous les trois illégitimes, tous nés d'Élisabeth d'Obizo Aldobrandini de Ravenne, sa maîtresse. Sa femme, Isabelle, fille du duc d'Urbin, ne lui avait pas donné d'héritiers; ce fut Pandolphe, encore mineur, qui fut appelé à recueillir son héritage.

des *Vite* ont constaté son existence dans les mêmes termes : « Il medesimo Paulo fece una statua di armato a cavallo che oggi si vide in terra a San Pietro vicino alla cappella di San Andrea. » Le bas-relief est d'abord dans la basilique; de là il passe dans les grottes vaticanes, puis, en 1616, on le relègue à la villa Borghèse où on l'encastre dans un mur; déplacé encore une fois, il y gisait à terre quand il fut apporté en France lors de l'achat des collections par l'État. Il figure enfin aujourd'hui dans le musée de sculpture de la Renaissance, au Louvre. Le Cicognara l'a fait graver dans l'*Histoire de la Sculpture*.

Voici, au sujet de ce bas-relief, le passage de Scipione Ammirato, dans ses *Storie Fiorentine* (lib. 25) : « Il papa onorò la memoria di questo capitano con una statua equestre ove furono scritte quelle parole di Cesare : Veni, Vidi, Vici. Ma, levata dal suo luogo in tempo che si cominciò la nuova fabbrica di San Pietro e poi stata sempre in parte oscurissima con poca cortese memoria di cosi segnalato beneficio. »

Francesco Maria Torrigio, dans sa *Descrizione delle sacre grotte Vaticane*, Roma, 1639, à la page 601, donne l'inscription complète :

ROBERTUS MALATESTA ARIMINENSIS
VENI. VIDI. VICI.
LAUREAM PONTIFICI RETULI
MORS SECUNDIS REBUS INVIDIT.

Et le Torrigio ajoute : « Eravi la statua equestre di marmo posta al muro nell'entrare in chiesa a mano destra vicino alla porta del Giudizio appresso all' altare di SS. Caterina e Bonifazio martire, *la quale nel 1607 fu di li levata* coll' occasione della demolizione della vecchia Basilica, *e fu posta sotto queste Sagre Grotte. Ma nel* 1616 *a di* 6 *di Ottobre fu indi estratta, me presente, e portata alla vigna del Card. Scipione Borghese a Porta Pinciana,* dove è stata affissa sulla faccia del Palazzo. » Toutes les indications des historiens sont conformes. Domenica Montelatici, dans sa *Description de la Villa Borghèse* (1700), indique exactement la place où on encastra le bas-relief : « Nel sesto ordine della facciata che guarda ponente, con due altre figure, come si riconosce del di lui nome scolpito in una parte del medesimo monumento. » Plus tard, nous l'avons dit, le bas-relief gisait à terre abandonné, quand l'inspecteur des Beaux-Arts du gouvernement français, chargé de prendre livraison des objets d'art du prince Borghèse, reconnut la valeur de ce morceau de sculpture et le joignit à l'envoi. Nous savons donc toutes les phases par lesquelles a passé la sculpture avant de prendre place dans la salle de la renaissance; mais M. Müntz, le savant bibliothécaire de l'école des Beaux-Arts, serait, dit-on, sur une piste nouvelle au sujet de Paolo Romano et pourrait d'ici à quelque temps faire quelque révélation inattendue au sujet de l'artiste et de cette figure, qui pourrait ne pas lui appartenir.

CHAPITRE XVI

PANDOLFACCIO

(1475-1534)

Pandolphe, fils de Robert le Magnifique et de l'Aldobrandini, succède à son père. — Le duc d'Este lui choisit un gouverneur. — Régence de Rimini pendant la minorité de Pandolphe. — Ses oncles Galeotto et Raimondo assurent le gouvernement civil et le gouvernement militaire. — Ils conspirent contre lui. — Ludovic le Maure. — Nouvelles conspirations. — Punition des rebelles. — Mort de l'Aldobrandini. — César Borgia envahit les États de Pandolphe. — Celui-ci se réfugie à Bologne. — Mort d'Alexandre VI et de Paul II. — Avènement de Jules II. — Tentative de Pandolphe pour rentrer dans ses États. — Les Vénitiens prennent son parti pour le trahir. — Il réoccupe Rimini. — Les habitants le chassent de la ville. — Il vend Rimini aux Vénitiens. — Rimini et la ligue de Cambrai. — Descente des Français en Italie. — Bataille de Ravenne. — Le Saint-Siège occupe définitivement Rimini. — Conditions misérables de Pandolphe. — Ses tentatives successives. — Ses disgrâces. — Il mendie de ville en ville. — Destinées de ses fils et de ses frères. — Mort de Pandolphe. — Les derniers Malatesta.

PAR une bulle en date *du 16 octobre 1482*, le pape Sixte IV avait confirmé Pandolphe, fils de Robert le Magnifique, dans le vicariat de Rimini, avec l'obligation de lui payer un cens annuel de mille écus d'or. Né en 1475, le successeur du vainqueur de Nettuno était encore un enfant à la mort de son père; on lui imposait jusqu'à sa majorité la régence de sa mère Élisabeth Aldrobrandini et celle de Galeotto et Raimondo, ses oncles paternels. Le premier de ces Malatesta, Galeotto, descendait de Giovanni

il Sciancato, le meurtrier de Françoise de Rimini. Galeotto devait assumer la charge du gouvernement civil; Raimondo aurait le gouvernement militaire.

Dès 1483, en avril, le comte Riario Sforza, celui-là même qu'on soupçonnait d'avoir empoisonné Robert, qui gouvernait pour son oncle Sixte IV nombre de cités des Romagnes, fit une tentative contre Rimini, donnant ainsi plus de vraisemblance à l'accusation portée contre le gouverneur au moment du trépas du vainqueur de Nettuno. L'attaque fut repoussée avec le secours des Vénitiens, et, le 2 août 1484, le Saint-Siège étant devenu vacant par la mort de Sixte, le crédit de Riario ne fut plus assez considérable pour qu'il renouvelât pareille tentative. Le 25 janvier 1487, on conduisit Pandolphe et sa sœur Giovanna à Bologne pour assister aux fêtes du mariage d'Annibal, fils de Giovanni Bentivoglio, avec Lucrèce, fille naturelle du duc Hercule d'Este. Pandolphe, à cette époque, était déjà fiancé à Violante, la propre sœur d'Annibal; les vraies noces ne devaient s'effectuer qu'en 1489. C'était la première alliance de la famille avec les seigneurs de Bologne; jusque-là les Malatesta recherchaient les filles de la maison d'Este; c'était une tradition pour eux[1], avec une brillante alliance ils se ménageaient une protection et un appui immédiat. La correspondance qui s'échange entre Ferrare et Rimini, depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'à la fin de la domination des Malatesta, montre le prix que tous deux attachaient à cette relation : « Notre maison, dit Sigismond à Borso d'Este dans une de ses lettres, s'est toujours maintenue et agrandie par celle d'Este. »

Nicolo, Borso et Lionel avaient toujours pensé qu'il fallait se concilier, dans les Malatesta, des personnalités militaires capables, dans telle ou telle circonstance, de rendre de signalés services à leur maison; aussi, chaque fête de famille, alliance, naissance ou baptême comptait-elle les Malatesta parmi les premiers invités, et, depuis Carlo et le grand Pandolphe jusqu'au dernier du nom, les seigneurs d'Este ne se lassèrent jamais d'obliger ceux de Rimini.

Le duc de Ferrare se regardait donc comme le tuteur du jeune Pandolphe; en 1491, voyant que l'héritier du trône de Sigismond et

1. — En 1418, Parisina (qui sera décapitée en 1425 comme adultère) épouse le marquis Niccolo d'Este. En 1427, Roberto Galeotto, le saint, s'unit à Margherita, fille de ce même marquis Niccolo; en 1433, Sigismond, fils de Pandolphe, épouse Ginevra, fille de ce même marquis Niccolo.

de Robert prenait une mauvaise voie et se laissait entraîner à de mauvais penchants, il lui envoya, pour demeurer à ses côtés, un gentilhomme de sa cour, Bartholommeo Cavalieri, qui lui servirait à la fois de précepteur et de conseiller. Au moment où il arrive à Rimini, Cavalieri trouve dans Pandolphe, alors âgé de 15 à 16 ans, un jeune homme adonné déjà aux mauvaises compagnies, mais d'un naturel assez doux cependant, très disposé aux exercices militaires, et, suivant les expressions de la lettre qu'il écrit à son maître le duc de Ferrare, Cavalieri « a l'espérance de le ramener dans le droit chemin, parce que, deux ou trois fois, il a paru reconnaissant des bons conseils qu'il lui a donnés ».

Cependant l'heure de la majorité du jeune seigneur allait sonner; Galeotto, le gouverneur, qui avait épousé la tante de Pandolphe, Violante Aldobrandini, sœur de cette Aldobrandini enlevée à Ravenne par Robert le Magnifique, avait eu d'elle deux fils, nommés Pandolphe et Gaspard. Leur cousin Pandolphe, devenu seigneur de Rimini et désormais hors de tutelle par son âge, c'en était fait pour eux de toute influence, d'autant plus que c'était surtout sur Raimondo, le gouverneur civil, que reposait la confiance de l'héritier de Robert. Ces deux jeunes gens résolurent donc de se défaire du premier obstacle, c'est-à-dire de supprimer Raimondo le gouverneur; plus tard ils en viendraient aux mains avec Pandolphe lui-même. Dans la nuit du 6 mars 1492, déguisés en pèlerins, et à la faveur d'une fête, ils portèrent un coup mortel à Raimondo. Pandolphe eut le tort de laisser ce meurtre impuni, et, quelques mois plus tard, Galeotto et ses fils tramèrent un attentat contre lui, essayant de se débarrasser, du même coup, et du seigneur de Rimini et de la régente Élisabeth, leur tante. Le 31 juillet, Pandolphe, qui prend pour la première fois la plume (car jusque-là, c'était le régent Galeotto qui écrivait pour lui), écrit dans ces termes au duc de Ferrare :

« Galeotto le traître et ses fils, ayant ce matin tendu leurs embûches, de manière à nous tailler en pièces, moi, ma mère et ma femme, le sort, grâce à Dieu, les a trahis, et, au lieu d'y réussir, mes bons serviteurs les ont tous mis à mort. En même temps, j'ai traversé la ville et je me suis enfermé dans la Rocca. J'étais esclave, — je suis devenu libre [1]. »

1. — Dans les *Atti e memorie di Storia patria,* vol. I, fascicule 5 et dernier (Sezione di Modena), M. Antonio Cappelli a utilisé tous les documents de la correspondance de ce dernier Pandolphe avec la maison d'Este, et on peut ainsi suivre pas à pas le règne de

A la nouvelle de l'attentat, Annibal Bentivoglio se dirigea vers Rimini avec cinquante lances afin de secourir son beau-frère; mais il trouva la cité tranquille et reprit le chemin de Bologne le jour même. Cependant, Pandolphe allait entrer au service du Saint-Siège, qu'il devait bientôt délaisser pour le service de la Sérénissime. Son trône de Rimini restait exposé à toutes les compétitions; Ludovic Sforza, dit Ludovic le Maure, régent du duché de Milan pour Jean-Galeaz, ne voulait plus rendre le pouvoir au souverain légitime et demandait à l'Empereur Maximilien de lui conférer l'investiture en annulant les droits de son pupille. Les souverains d'Italie prirent fait et cause pour Galeaz, et Ludovic appela à son secours le roi de France, qui affichait déjà des prétentions sur le royaume de Naples, comme héritier de la maison d'Anjou. En août 1494, l'invasion française sévit sur ce beau pays d'Italie; Pandolphe eut sa part de danger, et, comme commandant à Taro pour les Vénitiens, il eut l'honneur d'infliger une défaite à nos troupes.

Fig. 183. — Sceau public de Pandolphe.

Sa mère mourut le 30 août 1497 à Fucecchio, dans le comté de Pise, où elle était allée voir sa fille Giovanna, et cette fois Pandolphe assumait le pouvoir dans toute sa plénitude; mais il se montrait bientôt corrompu dans ses mœurs, dévoré de continuels soupçons, porté à la cruauté et peu soucieux de se faire bien venir de son peuple. Soit par les vicissitudes des temps, soit par suite de sa mauvaise administration, la prospérité de Rimini avait considérablement diminué. Les attentats aussi se succédaient; on avait déjà décapité, le 11 novembre 1495, Guerra di Balneo, un des condottieri de Pandolphe, qui avait voulu l'assassiner. Le 28 janvier 1498, on découvrit une conspiration nouvelle où étaient compromis de nombreux parti-

ce dernier seigneur de Rimini. Nous, d'un autre côté, nous avons compulsé la correspondance avec le duc de Milan qui est restée inédite, et chacun des faits a là son écho. Les différents détails de ces conspirations sont notifiés à toutes les cours importantes. Nous avons constaté aussi à Florence les mêmes notifications; mais c'est avec la maison d'Este que les relations sont les plus fréquentes et les plus intimes, et il n'y a pas à s'en étonner. M. Cappelli a publié dans les *Atti* la lettre de Cavalieri adressée à Éléonore d'Aragon d'Este, duchesse de Ferrare, où il raconte les détails de la conspiration; je ne la publie donc point, me bornant à ne donner aux documents que de l'inédit ou du moins ce que je crois l'être, après investigations.

sans. Pandolphe assistait aux vêpres dans l'église de San Giovanni; un groupe de séditieux l'enveloppa et tenta de l'enlever; les familiers qui l'entouraient mirent l'épée à la main, et la plupart des conjurés furent saisis et exécutés. Le même jour, Pandolphe fait part de cet évènement au duc de Ferrare, et nous trouvons aussi, dans la correspondance avec le duc de Milan, la liste des conjurés, qu'il lui envoie sous ce titre : « *Lista de Tutti li Ribelli che vollero Tradi il signor Pandolfo de Malatesti di Rimini appichati per li piedi e sacchegiati.* » La liste est longue et la plupart des grandes familles de Rimini y sont représentées.

Fig. 184. — Sceau privé de César Borgia.

En outre de ces marques de l'animadversion publique, Pandolphe était menacé de dangers plus grands encore; Charles VIII mort en France le 7 avril 1498, Louis XII lui succédait, et, aux prétentions de Charles VIII sur Naples, son successeur allait ajouter ses propres prétentions sur Milan par le fait de sa descendance de Valentine de Milan. Le roi de France avait pour lui dans cette lutte Alexandre VI, le Borgia; ce dernier obtint que son fils César épousât une fille du roi de Navarre, reçût le titre de duc de Valentinois et s'assurât ainsi l'appui des armes françaises pour conquérir la possession des Romagnes. On vit commencer une nouvelle campagne française en Italie; César Borgia, à la tête des milices françaises et espagnoles, qu'on payait avec les sommes énormes envoyées par les fidèles au Saint-Siège à l'occasion du jubilé de 1500, envahit les cités des Romagnes : Pandolphe, le premier menacé, courut à Venise réclamer l'appui du Sénat; mais celui-ci resta muet, s'allia bientôt aux Valentinois et au roi de France, et abandonna Pandolphe. Dans les premiers jours d'octobre, Hercule Bentivoglio, capitaine du Borgia, se présenta devant Rimini et intima aux habitants l'ordre de se rendre. Pandolphe était devenu odieux à tous, les habitants ne tentèrent point de résister et ouvrirent leurs portes. Le seigneur de Rimini, se voyant trahi par les siens, se réfugia dans la Rocca Malatestiana; les envahisseurs l'y suivirent; il demanda alors une somme d'argent pour renoncer à la défense, et, l'ayant reçue, il put s'enfuir avec sa femme et son frère et se

réfugier chez son beau-père, à Bologne, où il entrait le 12 octobre.

Les évènements cependant se précipitaient; Alexandre VI, mourait le 18 août 1503; on lui donnait pour successeur Pie III, qui ne régnait que vingt-six jours, et le Conclave portait au pontificat Julien della Rovere, qui prenait la Tiare sous le nom de Jules II. Della Rovere avait la haine des Borgia; son avènement ranima l'espoir de Pandolphe, qui rallia aussitôt quelques Ferrarais, des Bolonais, et ses partisans de Rimini, joints aux déserteurs du Valentinois, qui avaient senti la fragilité du pouvoir de leur chef. Il se présenta ainsi sous les murs de Rimini, mais ses sujets refusèrent de le reconnaître et fermèrent les portes. Le 29 août, il revint de nouveau et eut le même sort; le 6 septembre, enfin, il se représenta pour la troisième fois; cette fois, il s'était fait appuyer par des compagnies vénitiennes qui attaquèrent le faubourg San-Juliano, s'en emparèrent et parvinrent à se jeter dans Rimini. Ces étrangers se souciaient peu des intérêts politiques de Pandolphe; ils traitèrent Rimini en ville conquise et la saccagèrent. Arrivés devant la Rocca, les soldats qui la défendaient refusèrent de la rendre si on ne leur comptait la somme de 4,500 ducats. Les Vénitiens, qui avaient l'arrière-pensée de se servir de Pandolphe, lui prêtèrent la somme nécessaire à assurer la défection des soldats et lui rallier des partisans; plus tard, ils fouleraient aux pieds ses droits. On vit donc Pandolphe regagner encore une fois son trône perdu; mais le 16 décembre 1503, voyant la ville en état de constante rébellion et sentant qu'il était exécré de ses sujets, il voulut au moins tirer avantage de la situation, et fit une cession formelle de la ville aux Vénitiens, recevant en échange une forte somme d'argent et la terre de Citadella dans le Padouan, avec un contrat de rente annuelle pour lui et les siens.

Fig. 185. — Sceau de César Borgia.

A partir de ce moment, c'en est fait de la dynastie des Malatesta;

Rimini ne pardonnera pas aux derniers d'entre eux; ce Pandolphe, qui a vendu la cité de ses aïeux comme Galeazzo l'Inetto avait vendu Pesaro, devient pour eux « Pandolfaccio »; c'est l'Augustule de ces Augustes de la Romagne. Le seigneur déchu s'installa à Citadella,

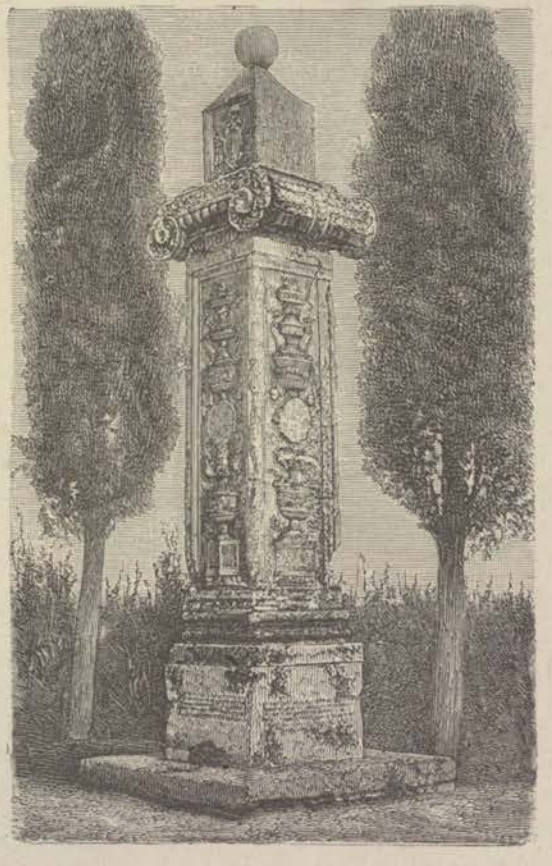


Fig. 186. — Monument élevé sur le Champ de bataille de Ravenne à l'endroit où tomba Gaston de Foix. — *Colonna dei Francesi.*

et son frère Carlo, qui semblait mieux fait que lui pour le pouvoir, alla mourir le 24 février 1508 à l'assaut du château-fort de Cremonsa dans le Frioul, en combattant pour les Vénitiens sous les ordres de Bertholomeo Alviano.

Cette petite ville de Rimini devait avoir dans l'histoire des destinées en disproportion avec sa puissance. Les Vénitiens s'y étaient installés et s'étaient empressés d'organiser l'administration de la ville comme ils avaient déjà fait à Ravenne, à Faënza et à Cervia, dont

ils avaient acheté les salines. Jules II, qui s'était d'abord débarrassé du Valentinois, songea alors à reprendre Rimini; mais il était trop tard, la République altière ne lâchait jamais sa proie. Le Pape, cependant, était décidé à reconquérir tous ces pays des Marches et des Romagnes qu'il regardait comme un fief du Saint-Siège; une occasion favorable allait se présenter; d'accord avec l'empereur Maximilien et le roi Louis XII, il signa ce fameux pacte du 10 décembre 1508 qui devait aboutir à la *Ligue de Cambrai*. Venise ce jour-là se crut et fut réellement à deux doigts de sa perte; elle offrit de rendre sur-le-champ Faënza et Rimini, mais cette cession volontaire ne désarma point Jules II, qui lança ses foudres; et, le 14 mai 1509, ses troupes rencontrèrent à Ghiara d'Adda les armées vénitiennes, qui soutinrent bravement le choc des alliés, mais ne purent éviter une sanglante déroute. La République était vaincue; elle dut renoncer à ses possessions nouvelles de l'Adriatique.

Pandolphe était venu de Citadella pour prendre part au combat dans les rangs des Vénitiens; il s'y comporta comme un Malatesta, mais, voyant la fortune adverse à ses nouveaux protecteurs, il trahit la République et courut s'engager dans les troupes de Maximilien. En se séparant ainsi de ses alliés, il perdait sa dernière ressource, Citadella, son fief, et la pension dont le Sénat avait payé la cession de son territoire; c'était un aventurier et devait, de chute en chute, rouler au fond de l'abîme.

Le Pape, cependant, voyait d'un œil jaloux les succès des Français ses alliés; il s'apercevait trop tard de l'imprudence qu'il avait commise en les appelant à lui. Il avait recouvré ses villes; ses intérêts étaient sains et saufs; il se détacha de la Ligue, et presque aussitôt, avec une désinvolture et une rapidité d'allure qui surprit les Vénitiens eux-mêmes, s'appuyant sur ceux qu'il venait de combattre, on le vit signer la paix avec le Sénat et contracter avec Saint-Marc une alliance qui allait réunir pour le même but les forces des Suisses, celles de l'Espagne, et chasser d'Italie ces Français qu'on y avait appelés. La conduite de la République de Venise en cette circonstance fut un chef-d'œuvre de politique, et la rapidité de décision qui lui donna pour allié du lendemain son implacable ennemi de la veille prouve toute l'habileté des hommes d'État qui dictaient alors les décisions du Sénat. Les deux puissances d'ailleurs étaient à la hauteur l'une de l'autre au point de vue de la souplesse diplomatique et de l'audace d'exécution. La fameuse journée de Ravenne, où mourut Gaston de

Foix, fut le résultat de cette nouvelle ligue; les Français y remportèrent la victoire, mais en laissant sur le champ de bataille la fleur de leurs guerriers; ils subirent de telles pertes que l'évacuation de l'Italie fut dès lors résolue. A mesure que les Français se retiraient, les soldats pontificaux réoccupaient les villes des Romagnes; Rimini, la première, reçut un légat du Saint-Siège qui y représenta désormais la personne même du Souverain Pontife.

A partir de ce moment, la vie de Pandolphe s'écoule en de misérables tentatives. Il essaye de revenir à la République, et Venise le reçoit encore en faveur du nom qu'il porte, mais sans toutefois lui rendre ni son rang ni sa pension. Il n'abandonnait cependant pas l'idée de réoccuper Rimini. Son fils Sigismond Pandolphe avait grandi, il profita du trouble occasionné par la mort de Léon X et l'élection d'Adrien IV, pour l'envoyer sous Rimini avec quelques partisans. Ce jeune homme ne manqua pas de résolution; il trouva le moyen d'entrer dans la Rocca Malatestiana, habillé en paysan et portant sur ses épaules une botte de paille. Une fois là, les partisans de son père l'acclamèrent; on convoqua le conseil des citoyens, auquel il avait demandé une audience pour exposer ses vues sur le gouvernement, leur laissant croire d'ailleurs qu'il était d'accord avec le Saint-Siège. Pendant qu'il négociait, son père Pandolphe, accompagné de sa femme et de sa fille Geneviève qui étaient restées à Mantoue, venaient le rejoindre à Rimini même.

Cette occupation nouvelle de la cité par le seigneur déchu ne devait pas durer longtemps; le collège des cardinaux somma Pandolfaccio d'abandonner la ville et la menaça d'interdit. Pandolphe protesta de son respect pour la cour de Rome et se déclara prêt à lui rendre hommage; il prêterait serment et paierait le cens. Adrien IV, le nouveau pontife, l'appela alors au Vatican; mais il n'osa point se fier à ses ennemis, et resta à Rimini. Devant ce refus, les troupes pontificales s'avancèrent contre la ville, avec ordre de l'occuper à tout prix. Les Malatesta organisèrent la défense, et, en même temps, Alphonse Ier, duc de Ferrare, et le duc d'Urbin, intercédèrent en faveur de Pandolphe; on signa alors une convention qui livrait la cité et la Rocca à Urbin pour le Saint-Siège ; dans un délai de vingt-quatre jours, Pandolphe et son fils Sigismond se présenteraient devant le Saint-Père et feraient valoir leurs droits. En effet, on vit Pandolphe, Sigismond, sa femme, et sa fille Geneviève, arriver à Rome dans les termes prescrits et remettre leur sort aux mains

d'Adrien IV. L'accueil fut paternel, mais, pendant quatre longs mois, la famille des Malatesta attendit une solution favorable qui ne devait jamais lui être donnée, et elle dut s'estimer heureuse de quitter Rome avec un sauf-conduit. Les ressources de Pandolphe, pendant cette longue attente, s'étaient épuisées; on avait vu le seigneur de Rimini rester en gage dans une hôtellerie, faute de cent ducats, et le Saint-Siège refuser de lui venir en aide, en prétextant la dureté des temps et ses embarras passagers; ce fut le duc de Sessa qui fournit généreusement quelques subsides aux fugitifs, auxquels il ne restait plus désormais ni patrie, ni asile, et qui durent implorer l'hospitalité du duc de Ferrare, leur parent[1].

Fig. 187. — Le Maréchal Lautrec, commandant les Troupes françaises en Italie. D'après le Recueil de Niel.

On a peine à croire que, réduit à une telle extrémité, Pandolphe n'ait pas encore désespéré de recouvrer la souveraineté de Rimini ; cette ténacité, qui rappelle, par certain côté, celle de son aïeul Sigismond, donne son vrai caractère à cette figure d'aventurier. Il était à Ferrare l'hôte misérable du duc Alphonse, quand le bruit se répandit de l'épouvantable forfait du duc de Bourbon qui avait mis Rome à feu et à sang, et tenait captif le Pape et treize cardinaux (5 mai 1527). Le Saint-Siège était foulé aux pieds; le moment lui sembla propice, et, le 14 du même mois, Pandolphe envoya son fils Sigismond rallier quelques partisans et faire une tentative sur la ville. Rimini ne fit point de résistance; on vit donc Pandolphe et sa famille réoccuper pour la quatrième fois le trône de Rimini; mais les Français avaient fait une nouvelle descente en Italie avec François Ier, et le seigneur de Rimini, qui cherchait de tous côtés une force sur laquelle il pourrait s'appuyer, essaya de se concilier Lautrec; il lui donna même un instant son fils Sigismond comme capitaine, et tenta

1. — M. Antonio Capelli (*Atti e Memorie de Storia Patria—Modena*, vol. I) a publié la lettre désespérée écrite en mai 1523 par Pandolphe au duc de Ferrare.

de se maintenir dans Rimini en protestant devant tous qu'il se regardait désormais, non plus comme le seigneur, mais comme le gouverneur pour le Saint-Père. Sa présence cependant était odieuse au peuple, il exerçait des vengeances continuelles et de cruelles représailles contre ceux qui l'avaient chassé; il sentait bien la fragilité d'un pouvoir quatre fois perdu et que son propre peuple lui contestait : il résolut donc de se démettre en faveur de son fils Sigismond. Mais celui-ci n'avait pas plus que lui le don de plaire aux habitants, et ceux-ci supplièrent le Saint-Siège de réoccuper la ville et d'en finir à jamais avec cette race des Malatesta. En juin 1528, Giovanni Sassatello, capitaine de l'Église, entra dans la ville : l'occupation du Saint-Siège fut définitive, et définitive aussi la ruine de la dynastie des Malatesta.

Fig. 188. — Sceau privé de Pandolfaccio.

C'est dans ces circonstances, à la suite d'un soulèvement populaire dont Adimari[1] a retracé les péripéties, que les habitants de Rimini eux-mêmes saccagèrent leurs propres archives, livrèrent aux flammes celles de la maison Malatesta et, à part le Temple, qui fut protégé par quelques citoyens énergiques, détruisirent tout ce qui rappelait le souvenir de ces seigneurs. De sorte que la série des *Lettres malatestiennes* adressées en 1454 à Sigismond, alors condottiere au service de Sienne, et séquestrées à la suite d'une tentative de trahison de sa part, sont probablement les seuls papiers qui existent encore au point de vue de la correspondance et des documents privés de la maison.

Malatesta da Verucchio avait pris le pouvoir à Rimini au XIIIe siècle; la dynastie qu'il avait fondée l'avait gardé pendant deux cent cinquante ans.

Il faut suivre jusqu'à son dernier jour le dernier seigneur de Rimini; sa fin est misérable et digne de pitié. Dans les suppliques datées de Ferrare, où il a trouvé un asile grâce au duc Alphonse, on suit pas à pas les degrés de son abaissement. La cour d'Este, si splendide avec Hercule Ier, n'était plus ce qu'elle était jadis; les guerres incessantes avec le Saint-Siège avaient réduit le duc à cette extrémité d'engager ses joyaux, son argenterie de table et ses tapis-

1. — Dans son *Sito Riminese;* j'ai cité plus haut le passage tout entier.

series filées d'or. On mangeait alors, à la cour de Ferrare, dans ces plats de terre vernissée dont le duc lui-même, dans une de ces fabriques de poterie qu'il avait fondées, se plaisait à donner et la forme et la couleur.

« Je supplie votre seigneurie, écrit Pandolphe au duc de Ferrare, de me venir en aide en m'envoyant quelques écus (*un paio di scudi*), car, monseigneur, nous nous trouvons sans un sou. » — « Depuis dix jours déjà (écrit-il à une autre date) je suis au lit, malade de la fièvre, et je n'ai pas un sou au monde pour vivre. Je me recommande à la bonne grâce de votre illustre seigneurie comme mon seigneur et maître, pour qu'elle veuille bien ne pas m'abandonner sans me donner si peu que ce soit ». Les demandes, on le voit, étaient bien humbles, bien pitoyables ; il faut croire aussi qu'elles étaient incessantes, car un jour on résolut de donner à Pandolphe un secours plus considérable que d'habitude, mais qu'il devait considérer comme définitif pour l'année. En retour, on exigeait ce singulier engagement, qui prouve à quel degré de misère était tombé le dernier seigneur de Rimini :

« Moi, Pandolphe Malatesta, je m'oblige, à partir d'aujourd'hui 16 août, jusqu'à la Sainte-Marie d'août 1533, à ne plus importuner « *fastidiare* » le comte Boniface Bevilacqua, ni à lui demander quoi que ce soit. »

Il est plus que probable que le malheureux Pandolphe se servit de ce dernier secours, donné au nom du duc, pour se rendre à Rome, où il espérait quelque allègement de ceux qu'il n'avait pas encore fatigués de ses demandes. Il ne devait pas attendre longtemps la fin de ses tourments, car, à peine arrivé dans la Ville Éternelle, il y mourut en juin 1534. En mémoire de son père, qui avait sauvé Rome du duc de Calabre, le Pontife lui fit faire de nobles funérailles, et ordonna qu'on déposât son corps à Santa-Maria in Trastevere [1].

Il laissait trois enfants ; le premier, Sigismond Pandolphe [2], s'était

1. — Les inscriptions, tombeaux et monuments tiennent une trop grande place dans cette étude pour que je n'aie point cherché à retrouver la tombe du dernier des seigneurs de Rimini. Je n'ai rien trouvé à Santa Maria in Trastevere, et mon honorable correspondant, le comte François Malatesta, auquel j'avais demandé de compulser les registres de la paroisse, a constaté que les livres de la sacristie sont muets à cet égard. On n'enregistrait, paraît-il, alors, que le dépôt des corps de ceux qui appartenaient à la paroisse et habitaient l'arrondissement.

2. — Ce Sigismond Pandolphe en est arrivé à ce point, en juin 1535, que de Fer-

montré vaillant capitaine et homme d'entreprise dans les différentes tentatives qu'ils avaient faites ensemble sur Rimini; il resta longtemps au service de Venise, parvint à se fixer dans les États du duc Alphonse à San Felice da Modena d'abord, ensuite à Ostiano près Mantoue. Il avait épousé Giulia Pico, de la famille de la Mirandole; la dot de la fiancée consistait en terres dans le Ferrarais. Au moment de la mort de Clément VII, il fit une faible tentative sur Rimini, mais il échoua piteusement et résolut de passer au service du Grand Turc. Arrivé malade à Raguse, on le dissuada de donner suite à cette folle entreprise; alors, découragé, battu par le sort, il revint dans les États d'Este et mourut à Reggio le 28 décembre 1543, laissant à son tour deux fils, Robert et Hercule. Son frère Malatesta, le second fils de Pandolfaccio, s'était réfugié à Venise, où, depuis 1401, la plupart des Malatesta avaient été inscrits au grand Conseil et où le nom de Sigismond fils de Pandolphe était resté fameux[1]. Le 25 mai 1549, ce Malatesta se décida à partir pour l'Angleterre, où avait éclaté la guerre contre l'Écosse; à partir de là, on perd sa trace. Geneviève sa sœur, le troisième enfant, avait épousé Lodovico Degli Obizzi de Ferrare; nous avons d'elle un témoignage inattendu dans le *Furioso* de l'Arioste[2]. Le poète l'avait connue à la cour de Ferrare, et il la

rare il écrit au duc de Milan de lui prêter « una sua vesta » et un habit, parce que, étant allé à Rome pour ses affaires, il va être obligé d'y retourner dans vingt jours. — Archivio di stato, Milano.

1. — Les Malatesta ont été quatre fois inscrits au grand conseil. Le premier qui eut cet honneur fut Malatesta des Sonnets, seigneur de Pesaro. Son inscription date de 1401. Carlo, l'oncle de Sigismond, est fait noble vénitien en 1413, en même temps que son frère Pandolphe, père de Sigismond. Sigismond, lui, avait des intérêts militaires trop directs comme commandant des troupes de la République pour avoir le droit de siéger, mais son fils Robert est créé noble le 23 avril 1480. Carlo et Pandolphe, ses fils, sont inscrits au livre d'or en 1503. M. Guglielmo Berchet a publié, en 1862, à Venise, une étude sous le titre : *I Malatesti à Venezia* (Typografia del commercio), à l'occasion des noces de Teresa Calbo Crotta avec Roberto Boldu. C'est là qu'étaient conservés les derniers papiers relatifs aux Malatesta; ils étaient en possession de Cristina Malatesta qui, en 1712, avait épousé un Boldu.

2. — « Ecco Ginevra che la Malatesta
Casa col suo valor si ingemma et inaura
Che mai palagi imperiali o regi
Non ebbon più onorati e degni fregi.
S'a quella étade ella in Arimino era
Quando, superbo della gallia doma
Cesar fu in dubbio s'oltre alla riviera
Dovea passando inimicarsi Roma;
Crederò che, piegata ogni bandiera
E scarca di trofei la ricca soma,
Tolto avria leggi e patti a voglia d'essa
Nè forse mai la libertade oppressa. »

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES MALATESTA DE RIMINI, DE PESARO ET DE

GIOVANNI — Cité en 1316 — Marié à Alessina

MALATESTA GIOVANNI — Né en 1327 — Capitaine en 1356. — Podestat de Rimini en 1379.

TEMPVS LOQVENDI

TEMPVS TACENDI

E DES MALATESTA DE RIMINI, DE PESARO ET DE FANO

…rimini 1250. — Marie à Alexandre
… Cyprien en 1316. — Podestat de Rimini en 1289

place parmi les belles dames et les amis lettrés qui le félicitent d'être arrivé à la fin de son long poème. On sait qu'effectivement elle était alors à la cour du duc d'Este ; elle semble avoir fait sur le poète une vive impression ; elle était belle et sage, et le Saint-Père avait permis que le trésorier général du Saint-Siège à Rimini lui payât une pension annuelle en souvenir de son aïeul. Elle vivait encore en 1567.

Sous Paul IV (1555) les deux petits-fils de Pandolfaccio, Robert et Hercule (on voit par le nom de ce dernier qu'il devait être filleul du duc de Ferrare), tentèrent de revendiquer encore en Cour de Rome le trône de Rimini ; on instruisit régulièrement la cause, et une décision du Vatican les déclara déchus à jamais pour cause de félonie de la part leur aïeul Pandolfaccio.

A partir de ce moment, les Malatesta qui succèdent restent de simples particuliers, presque toujours modestes comme ressources, ils n'apportent pour tout héritage qu'un des plus anciens noms de l'Italie, et les diverses branches vont s'éteignant peu à peu dans les centres où leurs représentants s'étaient fixés[1]. A Venise meurt la dernière des Malatesta du rameau de Rimini, devenue Vénitienne par l'inscription au Livre d'or ; seul aujourd'hui subsiste, à Rome, le rameau de Sogliano, issu de Giovanni (marié à la fille du comte de Sogliano), qui était le propre frère de ce grand Malatesta Verucchio le centenaire, stigmatisé par le Dante. On se souvient qu'au point de départ même, cette branche s'était détachée de l'arbre généalogique pour se confondre avec la tige des Sogliano, alors comtes souverains ; Giovanni Malatesta, suivant un usage qui s'est conservé surtout en Espagne et en Italie, avait ajouté à son nom patronymique celui de son alliance. A mesure qu'on s'éloigna du temps des seigneuries, le nom de Malatesta prima celui de Sogliano, et nous le retrouvons, sans en perdre la trace, jusqu'en ce siècle-ci, dans la *Généalogie des familles italiennes* de Litta.

Telle est l'histoire de cette forte race de Poliorcètes lettrés, dont on ne peut oublier les crimes, mais auxquels la postérité doit tenir compte de leur singulier enthousiasme pour les œuvres de l'esprit. Nous le disions au début : le plus illustre d'entre eux, au plus beau siècle de l'histoire de l'Italie, a eu la pensée grandiose d'associer

1. — On consultera, pour les dates d'extinction de chacune des branches, le résumé généalogique ci-contre : *Arbre généalogique des Malatesta.*

à l'immortalité de ses cendres, les restes des savants, des poètes et des artistes qui avaient fait de sa cour un foyer de civilisation; son trône s'est écroulé, sa dynastie est éteinte depuis plus de trois siècles; et cette immortalité que le plus grand des Malatesta croyait dispenser à ses pensionnaires au nom de son amour pour les lettres, c'est au contraire le génie de ses artistes et des lettrés de sa cour qui l'assure à toute sa race.

La Construction du Temple de Rimini. — D'après les Miniatures du Manuscrit de Basinio Parmense (1449).

NOTES — DOCUMENTS

COMMENTAIRES

NOTES — DOCUMENTS

COMMENTAIRES [1]

CHAPITRE III

LES MALATESTA DE PESARO

Poésie de Malatesta dei Malatesti de Pesaro, dit Malatesta le *sénateur de Rome* et *Malatesta des sonnets*. Tiré des « *Canzone di Malatesta Malatesti*, — *Ridotta a buona lezione dal'* Professore Giuliano Vanzolini de Pesaro ». — *Bologna, tipog. delle scienze.*

Le sonnet du seigneur de Pesaro est adressé à la ville de Rome, c'est une imprécation lancée à la suite de la rébellion contre le Saint-Siège.

Funesta patria et esecrabil plebe
Maligna region, letal collegio
Privata de lo egregio
Pacifico dominio to[2] sereno!
El caso de la desolata Tebe
Che procedette da invidia e despregio,
Mancando ogni atto regio,
Parve trastul rispetto al to[3] veneno;
Che 'l to popolo è pieno
Di tutte sette li peccata enorme
E la virtù si dorme.

1. — Ces *Notes, Documents et Commentaires,* dont on trouvera d'ailleurs une table spéciale après la table des matières, sont divisés par chapitres correspondant à ceux du volume. On pourra donc, au fur et à mesure de la lecture, consulter les Documents et juger de la valeur des preuves apportées à chaque assertion de l'auteur. Les chapitres I et II ne comportent ni *documents* ni *commentaires.* Tous les documents sont transcrits *sic.*

2. — Tuo.

3. — Tuo.

Sola ingiustizia per reginà sede
E la pace et la Fede,
Fuori del regno per 'esilio sono,
Che sublimava el to micante trono
Ho più volte letto come e Galle[1]
Passar di qua per desquatarte tutta;
E comminciar con lutta
Intraro in Roma e gran parte ne vinsse.
E 'l magnanimo re Fiero Anniballe
Poco fallò che non te fece brutta
Sol con la cierà[2] asciutta :
Scipio col senno fuoi del sen tel pinse.
E i Longobardi tinsse.

Le spade lor più volte nel to sangue;
E poi si levò un engue,
Cio Attila che fu flagello in terra,
E d'ogni loco e serra
Arabi, Turchi, Barbari et Caldei
T' hanno percossa e fatto dire : omei.
E sempli assai et quasi che infiniti
Se potrian dar dei tuo' niosi danni.
Per tutti questi affani
Io pur sperava al fin qualche riposo :
Or novamente i miei sensi smarriti
Son per gli gravi e inusitati inganni;
Che già nei teneri anni
Ognun diventa rio e malizioso.
Alcun non vol famoso
Esser, se non di preda et d'omicidio,
Di neronico eccidio;
Ch' an fatto leggie di poter rubare,
Ardere e non consumare
Città, castella, i colli e la pianura,
E dicon che si chiama non di ventura.
Se de Nino la sposa fece licito,
L' altrui piacere in atto d'adultero,
Assai, ma più austero
Mi par questo decreto, novo, infame.
E 'l gran Monarca n' e tanto sollicito
Ad estirpar quest' ordine insevero
Che nel letto e col mero
Rimedio pone alla tua dura fame.
Misera! con che brame
Cesare, Augusto, Tito ed altri assai
Ti trasse d' onta e guai,
Ponendo te in sede tanto amplifica,
Signori le e magnifica,

1. — Galli.
2. — Ciera. — Cera. — Volto. — *Face* en français.

Donna del mondo, eccelsa e lieta tanto
Che lingua umana non potria dir quanto!
E voi signori a cui fortuna e dato
Su man l' abene del paese ameno,
Come senza alcun freno
Per invidia a disfarvi siete corsi!
Questo è quel vizio in voi tanti aumentato
Che ne farà sparir come un baleno :
Questo fa venir meno
I vostri onori in più secole trascorsi.
Sete voi tigri o orsi
Senza ragion vivendo o senze leggie
Per che fuor de la greggie
Eletti fuste de la divina tarca
A guidar questa barca,
Non per guastar queste belle contrade,
Ma per giustizià, pace e caritade.
E, perche un poco sfoghi il mio concetto,
Non, v' accorgete voi che, come stanchi,
Rotti, poveri e manchi
Serete, l'un coll' altro gareggiando
Ch' uno animal possente e fier d'aspetto
Di mezo surgerà che su vi branchi?
Quando liberi e franchi
Esser potete, ogni giorni avanzando
Io vi ricordo quando
La vostra accesa voglià stava unita :
Forte, altiera et gradita
Da tutto 'l mondo era la vostra possa.
Uscite de la fossa,
Rimembrivi di vostri buon antichi
Pro', saggi, valorosi, alti e pudichi.
Tra valorosi e pien di glorià santa,
Canzon mia vera, canta
Che sì sveglino ornai; che dopo l'atto
Non vale a dir : così vorrei aver fatto.

CHAPITRE IV

LES MALATESTA SEIGNEURS DE RIMINI

CARLO MALATESTA REÇOIT LA ROSE D'OR DES MAINS DU PAPE MARTIN V

Il nous a paru intéressant de rechercher la cause et l'origine de cette institution de la *Rose d'or* qui s'est perpétuée depuis Innocent IV (un Fieschi de Gênes 1243), jusqu'aujourd'hui. Trois des Mala-

testa, successivement, reçurent cet hommage du Vatican, et celui-là même qui devait être brûlé en effigie sur les marches de Saint-Pierre de Rome; Sigismond Malatesta, devait, au retour de sa campagne de Morée, recevoir du Souverain Pontife ce symbole de triomphe et de joie.

Goschler prétend que dès le XIIe siècle le Pape avait l'habitude de porter une rose dans la main gauche pendant la procession du quatrième dimanche de Carême; de tout temps, depuis cette époque, cette rose était offerte après la cérémonie à un souverain, à un prince catholique ou à quelque seigneur ayant bien mérité du Saint-Siège.

L'abbé Leclère, Camérier secret de Sa Sainteté, a bien voulu nous donner la signification de ce symbole. Voici la formule que le Pape prononce en présentant la rose : « Reçois cette Rose, symbole de la Jérusalem Militante et de la Jérusalem Triomphante, qui manifeste à tous les chrétiens que la plus belle des fleurs est la joie et la couronne des saints...

« Reçois-là, fils bien-aimé, noble, puissant et vertueux, afin que N.-S. J.-C. lui-même t'ennoblisse, semblable à une rose plantée aux bords d'une eau abondante.

« Que le Dieu trois fois saint et unique dans toute éternité, t'accorde cette grâce dans sa miséricordieuse et surabondante bonté. Amen ».

« Le quatrième dimanche, le pontife romain en allant dire la messe et en revenant de l'église, porte dans sa main et à la vue du peuple, *une rose d'or*. On en peut donner deux raisons : l'une, dans le sens littéral; l'autre, dans le sens spirituel.

Dans le sens *littéral* : 1° De peur que le peuple fidèle ne vienne à défaillir, à cause de l'austérité et de la continuité de l'observance du carême, et ne succombe à la peine. — 2° Parce que ce qui manque du repos éternel ne peut durer : c'est pourquoi on procure au peuple, en ce jour qui est le milieu du carême, quelque récréation et quelque soulagement; afin que les peines et les travaux de la *pénitence* deviennent plus faciles à supporter, grâce à cette distraction, d'après ces paroles : *Interpone tuis interdum gaudia curis* (entremêlez de temps en temps les soucis de quelque joie) ou (prends quelques distractions au milieu de tes occupations).

Car l'office de ce jour est plein de joie; à chaque mot, à chaque pose, la joie déborde, l'allégresse éclate, la gaieté respire partout! Ainsi ce jour présente trois *choses* : la *charité* après la haine, d'où l'on dit : *Lætare Jerusalem et conventum facite omnes* (réjouis-toi, Jérusalem, et rassemblez-vous, vous tous qui aimez); — la *joie* après la tristesse, d'où ces mots : *Gaudete in lætitia, etc.* (entrez dans des transports de joie, vous qui avez été dans la tristesse); — la *satiété* après la faim,

d'où : *Ut satiamini* (afin que vous soyez comblés des délices et rassasiés des consolations qui coulent de son sein).

Ces trois *choses* sont également figurées dans les trois *propriétés* de la rose, la charité dans la *couleur*, la joie et la gaieté dans l'*odeur*, la satiété ou rassasiement dans le *goût ou saveur*. — La rose, plus que les autres fleurs, ne réjouit-elle pas par sa couleur; ne récrée-t-elle pas par son odeur; ne fortifie-t-elle pas par sa saveur? Son aspect réjouit, son odeur récrée, sa saveur fortifie! donc la *rose*, dans la main du pontife de Rome, désigne la joie du *peuple israélite* quand, par la faveur du Christ-Cyrus, il reçut la liberté de retourner à Jérusalem.

Ensuite, le pontife romain donne cette rose au *personnage* le plus noble et le plus puissant qui se trouve alors à sa cour, pour marquer la noblesse et l'excellence du peuple choisi de Dieu.— Enfin, l'heureux *élu*, accompagné d'une nombreuse cavalcade, aux cris d'une joie enthousiaste, parcourt la ville la rose *à la main*, figurant par là la joie du peuple de retour à Jérusalem; en même temps que la communion de tout le peuple des fidèles et la joie de l'*Église*, pour les raisons précitées.

Dans le sens spirituel, cette fleur désigne cette *autre* fleur qui, dans le Cantique des cantiques, dit elle-même : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées, » et dont le prophète parle ainsi : « Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur croîtra de cette tige. » C'est véritablement la Fleur des fleurs, c'est-à-dire le Saint des saints, qui, par-dessus toutes les autres fleurs, plus que tous les autres saints, réjouit la vue par sa *couleur* (car c'est le plus beau des enfants des hommes, celui que les anges souhaitent ardemment de contempler); — charme l'odorat par ses *senteurs* suaves (car on lit dans le cantique précité : « Ses mamelles, exhalant les parfums les plus doux, sont préférables au vin »); — sa *saveur* est une saveur fortifiante, parce que le *Pain* qu'il offre est sa *chair* qu'il donne pour la *Vie* du monde, et qu'il renferme en lui tous les agréments réunis : la douceur de vérité, la saveur exquise de Celui qui avec cinq pains et deux poissons a rassasié cinq mille hommes!

Or cette fleur renferme trois substances diverses : de l'*or*, du *musc*, du *baume*, — parce que le Christ renferme trois substances : sa *divinité*, son *corps*, son *âme*. — Le baume sert de trait d'union au musc et à l'or, parce que l'âme est le trait d'union entre le corps et la divinité : car telle est la subtilité de la nature divine, qu'elle ne saurait jamais s'unir au corps, formé du limon de la terre, sans l'intervention de l'esprit, substance incorporelle. — Cette rose est encore en *or*, parce que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs a montré la couleur *vermeille* de son sang sur les insignes de sa Passion et nous a parfumés de son odeur dans la gloire de sa résurrection. Celui qui porte cette fleur est le vicaire du Sauveur!

Or le Pontife de Rome, vraiment successeur de Pierre et vicaire de Jésus-Christ, qui montre cette fleur *aux peuples fidèles*, ne la montre pas en tous temps, mais seulement en ce dimanche qui est le *septième*, depuis celui appelé de la *septuagésime*, — parce que le Christ n'est pas vu à toute heure, mais seulement dans le septième âge par ceux qui jouiront de la consolation de l'éternel repos.

De plus, le Pape ne montre cette fleur à Rome que dans la basilique de *Sainte-Croix de Jérusalem*, qui représente la figure et le type de la céleste Jérusalem d'en-haut ..... libre elle est! notre Mère elle est! c'est dans son sein que les saints anges et les âmes bienheureuses contemplent le Christ! C'est à cette Jérusalem que l'on peut dire avec raison : *Lætare, etc.* (réjouis-toi, Jérusalem! vous tous

qui l'aimez, rassemblez-vous); comme si l'on disait : vous catholiques, mais non les hérétiques.

La station de ce jour diffère de celle qui a eu lieu au même endroit le deuxième dimanche de l'Avent, parce que l'une est l'annonciation de la béatitude future; et que l'autre est comme la contemplation de la béatitude présente : c'est pourquoi celle-ci se célèbre avec plus de solennité; elle est la festivité de notre espérance.

C'est encore en ce jour que l'on couronne l'empereur *chrétien*, afin qu'il pense sans cesse à la couronne de la céleste Jérusalem. David reçut trois fois l'onction royale.

Ce dimanche est donc privilégié, parce qu'il figure la permission donnée aux Juifs de sortir de l'esclavage et la joie qu'ils en ressentirent.

LA STATUE DE VIRGILE RENVERSÉE PAR CARLO MALATESTA

Carlo Malatesta entre en vainqueur dans Mantoue le jour de la naissance de Virgile; on l'accuse, ayant trouvé les habitants en prière devant la statue du poète, d'avoir protesté contre un culte impie en faisant précipiter le marbre dans le fleuve.

Il avait toujours paru étrange qu'il n'existât pas à Mantoue un monument de l'époque romaine dédié à Virgile. — On y conservait une vague tradition d'une statue de marbre dressée sur un piédestal élevé de quelques marches sur la *Piazza delle Erbe;* mais les uns niaient, les autres affirmaient.

En 1397, J. Galeaz Visconti faisait une rude guerre aux Gonzague, avec une armée commandée par le fameux Jacopo del Verme; il avait pénétré dans Serraglio et détruisait tout sur son passage; en même temps, une flotte descendait le Pô et arrivait jusqu'à *Ostiglia;* mais là, la flotte ayant rencontré les galères vénitiennes et ferraraises, elle fut vaincue et détruite. L'armée de terre, qui n'avait plus de base d'opération, abandonna Serraglio et se retira derrière Mascaria, après avoir été deux fois battue par les Mantouans. Carlo Malatesta, beau-frère de François Gonzague, et capitaine des troupes de Mantoue, eut la gloire de cette victoire. On veut que, jouissant d'une énorme influence, il en ait abusé, dans son zèle religieux, pour forcer son propre beau-frère à faire disparaître, par la main des soldats mantouans, la statue de Virgile. Les uns disent qu'ils la cachèrent; d'autres, qu'on la jeta dans le lac; d'autres, enfin, dans le Pô. Le premier qui parla de ce fait fut Paolo Vergerio. *Lettre à Ludovico degli Alidosi, signore da Imola. (Rerum ital. script., V. XVI.)* écrite contre Malatesta pour stigmatiser sa barbarie. — Il résulte du texte même : *Carolus de Malatestis et parentum memoria et suorum rerum gloria clarus, cum in bello, quod apud Mantuam geritur, dux esset, statuam quæ in urbe posita jam dudum Virgilio fecerat everti*) qu'il écrivait l'année même de la destruction.

On a vu dans la note au bas du texte que la tradition de ce méfait était encore vivante du temps d'Isabelle d'Este. Francesco Prendilacqua, dans sa *Vie de Victorin de Feltre*, confirme Pontano dans son traité *de Obedientia.* Au livre IV de cette œuvre, il écrit : « Carlo ne pouvait tolérer les honneurs et les hommages que les Mantouans rendaient chaque année à la statue, au moment des Ides

d'octobre, jour de naissance de Virgile. Ces hommages lui rappelaient les rites des païens. » Il faut ajouter que Carlo était cependant un grand lettré et qu'Antonio Mainardi, bibliothécaire royal de Mantoue, a vengé sa mémoire et contesté l'accusation. Son argument principal dispense de tous les autres. Il prétend que, la statue de Virgile n'ayant jamais existé à Mantoue au XIVe siècle, Malatesta ne peut pas l'avoir fait jeter dans le fleuve.

CHAPITRE V

SIGISMOND FILS DE PANDOLPHE

LE CARMAGNOLA, CONDOTTIERE DES VÉNITIENS

Sigismond Malatesta, fiancé à la fille de Carmagnola, le grand condottiere de Visconti, puis des Vénitiens, refuse de conclure le mariage après la condamnation et l'exécution de Carmagnola.

Francesco Bussone, dit Carmagnola, était né à Carmagnola en 1390; c'est à lui qu'était réservée la gloire de consolider le trône de Filippo-Maria Visconti, renversé par les condottieri de Jean-Galeaz; il reprit Monza, Alessandria, Trezzo, Parma; enleva Brescia et Bergame à Pandolfo, qui n'eut plus d'État; au Fondulo il prit Crémone, Piacenza à Filippo Arcelli, soumit Reggio au tribut, et enfin Gènes et toute la rivière. En dix ans il reconstitua le royaume de Lombardie.

Peu de temps après, il entrait au service de la Sérénissime comme capitaine général, et, appelé à donner des explications au conseil des Dix sur sa conduite qui semblait suspecte, il se rendit sans défiance aux injonctions des Vénitiens.

Prosmini, dans son *Histoire de Milan*, a cité les documents authentiques de l'accusation, de la condamnation et de l'exécution.

« Fu esaminato il detto conte pei deputati del consiglio dei Dieci nella camera del tormento... E non volendo confessare, fu posto alla corda, e non potendo trarlo troppo su per un braccio ch' egli aveva guasto, gli fu dato fuoco a piedi, per modo che subito confesso ogni cosa, e fu ritornato in prigione. »

Voici la sentence prononcée le 5 mai 1432 : « Che questo conte Carmagnola, publico traditore dello stato, fosse quel di all' ora consueta dopo nona con una spranga in bocca e colle mani legate secondo l'uso condotto in piazza, per esservi decapitato fra le due colonne di S. Marco; che tosto presa questa deliberazione, tre del Consiglio si recassero a notificargliela; che se ne assegnasse alla vedova pel suo vivere il pro' di diecimila ducati di imprestito, ma a patto preciso che abitasse dentro le città di Treviso; che e ciascuna delle due figlie di lui non maritate venissero stanziatti in dote cinquemila ducati, cui frutti frattanto servissero a mantenerle; tuttavia non potessero andare a marito senza licenza de' signori Dieci, nè, morendo, testare in più di mille ducati. Che alle stesse condizioni fosse sottoposta la terza figlia già sposata al Malatesta, caso che il matri-

monio non si compiesse. Infine che il rimanente della facolta del conte (calcolavansi a 300,000 ducati) si aggiudicasse al fisco. »

Ce même jour (5 mai 1432), après Vèpres « veniva il condottiere con uno Sbadacchio in bocca accompagnato al palco ferale dalla congregazione di S. Maria Formosa. Portava a calza di Scarlato, berretta di velluto alla Carmagnola, giuppone di cremesino, et veste di Scarlatto, con maniche, e cinto di dietro. » Les officiers suivaient le bâton à la main. « Montato che ei fu sul palco, il boia in tre colpi di spada gli spicco il capo dal busto. Il tronco corpo venne tosto al lume di 24 doppieri recato in un' arca alla chiesa di S. Maria Gloriosa. Più tardi fu levato e trasferito in Milano nella Cappella della B. Vergine in S. Francesco Grande, dove alla fine veniva ricongiunto dentro marmoreo sepolcro alle ossa della consorte. »

Voici les inscriptions gravées sur les deux sépulcres :

SEPULCHRUM MAGNIF. D. FRANCISCI DICTI CARMAGNOLAE DE VICE COMITIBUS,
COMITIS CASTRI NOVI AC CLARI.
SEPULCHRUM MAGNIF. D. ANTONIAE DE VICECOMITIBUS
CONSORTIS PRAEFATIS D. COMITIS.

A droite de la chapelle on lit :

Militiæ Princeps Bellorum maxime Ductor,
Francisce armipotens, si fata extrema tulisti
Impia, lætetur animus bene conscius acti
Imperii, quod fata jubent implere necesse est.

Le Carmagnola mourait à quarante-deux ans, en face du peuple de Venise qui, tout en criant à la trahison, ne voyait pas clairement en quoi consistait sa faute. Sa veuve Antonia se retira dans un cloître à Venise, puis elle s'enfuit à Milan avec ses enfants. Là elle retrouva les propriétés de son mari et maria brillamment ses quatre filles. La première épousa Castiglione, seigneur de Garlasco : la seconde Sanverino, seigneur de Nardo; la troisième Francesco Visconti, seigneur de Somma, et la quatrième Gian Luigi del Verme, capitaine de la cavalerie ducale et seigneur de Bobbio et de Voghera.

C'est le *Diario de Sanuto* (1037) qui reste le grand document sur ce fait du procès de Carmagnola. Le jugement qu'on peut porter sur la conduite des Vénitiens dans cette circonstance ne saurait être définitif. Il ne ressort pas d'une façon évidente que Carmagnola ait voulu les trahir. En tout cas, la plupart des historiens condamnent la forme du procès.

LETTRE DE SIGISMOND DEVANT CRÉMONE

Sigismond, arrêté devant Crémone par les travaux du siège, écrit à Laurent le Magnifique et lui demande un peintre pour les chapelles du temple de Rimini.

Étant donné la date au bas de la fresque de Pierro della Francesca dans la chapelle des Reliques de Rimini, il n'y a pas à douter que ce passage de la lettre de Sigismond à Laurent le Magnifique ne se rap-

porte à cet artiste. Le document fait partie du *Carteggio Mediceo innanzi il Principato.* — *Archivio di Stato* (Florence). — Lettre 196, — Filza VIII. On voit que Sigismond était décidé à pensionner Pierro della Francesca et à se l'attacher définitivement.

Magnifice vir tanquam frater, et compater carissime.

Ho ricevuto vostra lettera et circha el facto de Messer Gianozzo nostro è stato a mi uno suo mandato el quale lo ho remandato in dietro spacciato in bonissima forma, et tanto piu agionti li preghi et recordi vestri.

Circha la pratica de la pace tra voi et el re de Ragona ve prego de quanto seguira me ne voliate dare aviso che me ne farete grandissimo apiacere : et per una cosa non me potea, istovi fare cosa che più me piacesse et fosse grata; et seguendo dicta pace recordatove gli sia induxo[1] mi como me fo promesso, o per adherenze, o colligato.

De li danari del mio servito ve prego che e vostro padre et voi me voliate essere favorevoli a retrarli et a dare tal forma mo li habia, et che quelli miei la siano spacciati, et più presto sia possibili.

Del Maestro di pentore; perche per ancora le Capelle sono più fresche non saria da dipengerle per lo presente, perche seria un opera gettata via, ma ben dico che mia intention è, et cosi voglio, che in questo mezo che le Capelle, predicte seranno de depingerle, adoperarlo in dipingere altro, che et a lui et a mi ferrra grandissimo piacere : et accio che lui me posso servire, et poi anche perche me scrivete gli bisogno denari, mia intentione volerme comporre cum lui et dargli tanto l'anno et farlo sicuro dove gli piacerà de havere quanto gli serrà promesso. Sicche piacciavi saperlo la intentione de quella domanda, et advisatomene, perche mia intentione è volerlo tractare benè accio venga a vivere et morire nelle terre mei salvo se voi, compare, non lo destolite[2] et accio intendiate lo voglio torre a provisione, et affatigandose per suo piacere o non, non gli manchera la provisione mai.

« *Sigismondus Pandulfus de Malatestis In Campo Illus. Domini Venetorum die 7 aprilis* 1449 *contra Cremonam.* »

CHAPITRE VI

LES CAPITAINES D'AVENTURE

TRAITÉ DE SIGISMOND AVEC LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE

(Ce traité ou *Ferma* est extrait des *Registres des Dix de la Balia,* conseil de gouvernement qui représente la ville de Florence) : il est daté : Rimini, 1452. Sigismond Malatesta était engagé d'abord par le

1. — Inducto.
2. — Distoliete.

duc de Milan, la République reprend son traité. — *Registre des Dix de la Balia*, Filza XI, Carte C.LXXX.

Patti e capitoli fermati tra l'Ambasciatore del' commune di Firenze e Sigismondo Pandulfo Malatesta.

Concio sia cosa chello Ill. S. Messere Sigismondo Pandolfo de Malatesti di Rimino, etc., et Ducale capitano generale sia stato condocto per lo Ill. S. Duca di Milano a soldo et servizio d' epso Duca, per uno anno cominciato del mese di septembre proximo passato 1451, et per uno altro anno immediate seguente a beneplacito del prefato Ill. Duca, secondo che nelli capitoli intra le loro signorie si contene : nel quale tempo dal detto Illmo Duca debba havere certa mensuale provisione, et in certo caso, overo casi, debba havere dal detto Ill. Duca fiorini cinquantamila, et a ragione di fiorini cinquantamilia l'anno : come queste et altre cose più pienamente et chiaramente si contengano ne capitoli facti et fermati tra lo Ill. Duca di Milano et il prefato S. Messere Sigismondo. Et concio sia cosa chel decto Ill. Duca habbia dichiarato che al presente sia il tempo di decti casi et che al decto S. Messere Sigismondo si debba pagare per dal mese di Maggio proximo passato in qua, et da qui innanzi per tucto il tempo sopradecto fiorini cinquantamilia, et a ragione di fiorini 50 milia l'anno : et perchè il prefato Ill. Duca di Milano è contento et vuole chel prefato sig. Sigismondo vadi a servigi della magnifica comunità di Firenze per casi occorrenti a quella per la diffesa dello stato d' essa magnifica comunità di Fiorenze collegato collo Detto Ill. Duca et per offesa de nimici d'epsa comunita di Fiorenze : pero decto Ill. S. Sigismondo da una parte, et lo spectabile huomo Agnolo Della Stufa, ambasciatore, sindico e procuratore d' Epsa magnifica comunità Fiorenze, constituito da Magnifici Dieci della Balia del comune di Fiorenze, come appare per publico istrumento rogato per mano di ser Bartolomeo già di S. Guidone di Giacomo De Guido citadino fiorentino sotto di primo del presente mese de Agosto, dall' altra parte, fanno, fermano et compongono gli infrascripti pacti, conventioni et capitoli, cioè :

In Prima. — Che il decto spectabile huomo Agnolo della Stufa in decto nome promette al decto S. Sigismondo di pagare la metà di detti fiorini cinquanta milia, et a ragione di fiorini cinquanta milia per anno, cominciando a di primo di luglio proximo passato 1452, e finiendo del mese di septembre 1453, come seguita e dura decta condocta, promectendo il prefato Agnolo, nomine ut supra, al prefato S. Mess. Sigismondo che de decta metà di fiori. 50 milia per tempo alcuno non se ne concedera ne per li signori Dieci, nè per alcun' altro offic. della città, contado o distrecto di Fiorenze : altrimenti facendo non vaglia per quanto montassi interamente la decta sua provisione alcuno sequestro o alcuna represaglia a stanza di qualunce persona, cosi citadino de la città di Fiorenze, come foristiere, per qualunque debito si dicesse havere el prefato S. Mess. Sigismondo di qualunche qualità contracto dal 1447 in dreto : et che al presente i detti Dieci della Balia, o altri in loro nome, per la detta comunità di Fiorence siano tenuti et debbano dare et pagare al' decto S. Sigismondo et promandatorio fiorini dodicimilia di Camera necti et di giusto peso, o la valuta di quelli, sanza alcuna retentione; adiutandolo mese per mese del resto della decta provisione, in modo possa vivere con decte sua gente. Et, dall' altra parte, il decto S. Sigismondo promette al decto Agnolo ricevente in nome de

comune di Fiorenze, dal di che harà ricevuto decta quantità di fiorini 12 milia necti, et da decti Dieci di Balia o altri per il comune di Fiorenze, fra dodici di siguenti, essere passato colla sua persona e colle sue compagnie da cavallo et da piè, almeno con cavagli 1400, et fanti 400 nella parte di Toscana ne terreni del commune di Fiorenze, o in altra parte in Toscana, come piacerà a decti signori Dieci, o a loro commissario, et stare lui colla sua persona et genti da cavallo et da piè a servigi d'Epsa comunità, et ubidire a decti signori Dieci, o a loro comissario : et durante il tempo della decta ferma et riferma a beneplacito d'Epsi Dieci : et non ritardando la decta venuta et stanza per alcuno obligo che havesse il detto Ill. Duca di Milano al decto S. Sigismondo, fermi stando e decti Capitoli che havesse col Decto Duca di Milano in ogni altra loro parte.

Et più promette il decto Agnolo in detto nome, che pervenuto sara dectò Sig. Sigismondo colle decte sue compagnie da pie e da Cavallo a Citerna, o in qualunque altro luogo o terra del Comune di Fiorenze, che ultra alla decta somma di fiorini 12 milia di camera necti, si debbi dare et pagare in nome del Comune di Fiorenze per decti Dieci della Balia fiorini 3,000 d' oro di camera necti, o la loro valuta : si che in tucto il decto Sig. Sigismondo habbia havuto dal decto Comune di Fiorenze fiorini 15 milia d' oro di Camera necta, o la loro valuta. E quali 15 milia fiorini d' oro di Camera necti si debbono scontare tempo per tempo per la rata contingente alla detta Magnifica Comunità di Fiorenze del la detta metà a ragione de fiorini cinquanta milia l' anno, come è detto di sopra : e così sì debbano porre a conto alla metà contingente alla decta Mag^e Comunità di Fiorenze.

Item. — Promette al sopradetto Agnolo nomine quo supra, che per le presenti capitoli et obligationi, pacti et conventioni, non se intende essere derogato ad alcuna immunità, privilegio, preminentia, exemptione et concessione si contengono in li sopranominati capitoli facti intra lo prefato Ill. S. Duca et el prefato Sign. Mess. Sigismondo, anzi tutti quelli conferma in ciascheduna sua parte.

Et le predicte cose e chiascuna d'epse fa il dicto S. Sigismondo di mandato, consentimento, e volontà del decto Ill. Duca di Milano e dello spectabile huomo Francesco di Gentili ambasciadore et mandatorio depso Ill. Duca di Milano, il quale per parte del prefato Ill. Duca cosi volle consenti et mandò; et a contela promise che il decto Ill. Duca fra quindici dì scrivera lettera al decto Ill. Sig. Sigismondo per la quale dichiarara essere contento a decti oblighi, et volere et mandare al decto Sign^e. Sigismondo che venga et stia a servigì della Mag^co Comunità di Fiorenze.

Le quale tucte cose predicte, et ciascheduna desse s' intendino a buona fede et a sano et puro intellecto, rimossa ogni falsa interpretatione et cavillatione : promettendo l' una parte a l' altra ad invicem et vicissim attendere et observare, et in veruna cosa mai contrafare, o vero venire di ragione, o vero di fatto, o sotto alcuno quesito colore, sotto la pena di fiorini ventimila d'oro larghi, da doversi pagare per la parte che non observasse a quella observasse : et pro observantia delle cose tucte sopradecte lo spectabile Agnolo sindico et mandatorio, ut supra, obliga tutti li beni mobili et immobili, ragione et actione presenti et futuri della prefata Excelsa Comunità di Fiorenze; et per lo simile fa il prefato Ill. Sign. Mess. Sigismondo Pandolfo.

Et in fede delle cose sopradecte et infrascripte, le parte predecte hanno fatto fare li predecti capitoli et scrivere, et sugellerannosi delli loro propri et consueti sugelli con le suscriptione de loro propria mano, sotto li anni del Nostro Signore Jesu Cristo 1452 à di 5 de agosto. Nel qual di rimason dacordo a quanto di sopra

si contiene nella indictione quintadecima, al tempo del Pontificato e Sanctissimo in Cristo Padre S. Messere Nicolo per la Divina Providentia Papa Quinto.

Datum Arimini in Castello Sigismundo, anno et mense et diè supra scripto.

SIGNATURES :

Sacramorus de Sacramoris de mandato pretium subscripsi.

Io Sigismondo Pandolfo de Malatesti confermo et aprovo tutte le cose sopra scripte, et in fede de cio me sotoscripto de mia mano, etc.

Io Francesco de Gentili soprascripto in nome del prefato miò Ill. Signore Duca confermo et approvo como è sopradicto, et in fede et testimonio de ciò me son sottoscripto de mia mano.

Et Io Agnolo dalla Stufa sindacho et prochuratore sopradecto in nome della prefata mia Excelsa Comunità di Firenze promisse et approvo quantò di sopra si chontiene et per fede di co mi sono soscritto di mia propria mano questo dì sopradetto, che l'Altissimo Idio nè chonceda della sua gratia.

Le sceau de Sigismond. — *Une pierre antique avec figure, cachet de la République.*

LETTRE DE SIGISMOND A COSME DE MÉDICIS.

Sigismond Malatesta assiège Crémone; il écrit à Cosme le Vieux pour le tenir au courant de ses travaux de siège, et lui fait part de la nouvelle de la confirmation, pour une nouvelle année, du contrat signé entre lui et la République de Venise.

La lettre est autographe (ce qui est rare pour Sigismond qui écrit fort mal et avoue qu'il prend difficilement la plume), elle porte le numéro 188 de la Filza VIII — *Carteggio Mediceo innanzi el Principato.* — Archives d'État de Florence.

Magnifice Compater carissime.

Io ho stato tanto a scriverve solo per avisarve qualche cosa de mei fatti et saverne el fine : hora ve aviso como erisera ebbe lettera da la Ill[a] Sig[a] de Venexia per la quale me rifermano per l'anno al beneplacito con cavalli 2000 et fanti 400, et provisione al mese de settemila ducati de Camera. De novelle nostre de qua nui simo[1] a Campo a Cremona et de qua a 3 o a 4 giorni penso metere le bombarde, e some indugiato tanto per cavare l'acqua, che per fin' hora cinquanta seciole[2] ne avimo cavato restaci mo cavare le acque de dui Canali, et bisogna fare una fossa nova che dura circha uno miglio et gia ne fatto la mectate[3] et subito sara fornita credo certo, se non s'acorda, che s'andara a facto.

1. — Noi siamo.
2. — Sechiole.
3. — Meta.

Ser Ventura mio Cancelliere debbe mo esser gionto in Fiorenza ; dategli aiuto a tutti miei fatti : come o speranza in vui fatelo spaciare presto. El vi fara chiaro che quello m'e stato aposto che io ho scritto a Milano, che gli ho confortati al tener el e et non si dare al Conte non essere vero : ma Dio glielo perdoni a chi e stato : credeteme compare a chi avesse detto le bugie[1] non le averia detto ne a vestro padre ne a vui al quale me recordate : avisame de queste cose quello fa el Re de Ragona, se sperate avere pace o guerra, che conclusione a fatto Messer Federico con la signoria : confortate Giohanni Maczingo (?) da mia parte : se non me scrivete spesso dirò che non me volete più bene.

Data in Campo contro Cremona,

4 Martii 1449.

Manu propria Sigismondo Pandolfo de Malatestis.

PROCLAMATION AUX TROUPES EN LEUR PRÉSENTANT LE CAPITAINE GÉNÉRAL

Cette proclamation, adressée aux troupes florentines par les *Dix de la Balia* en leur présentant Roberto Malatesta, fils de Sigismond Pandolphe, le 6 avril 1479, est extraite des *Lettere dei Dieci di Balia,* Class. X, Dist. 3, n° 10. — Archives d'État de Florence — Carta 94.

Patenze Militibus omnibus Florentinis quod pareant Roberto de Malatestis Arimini etc. Reipublicæ Florentinæ armorum Capitaneo Generali.

Non decuit nos sinere virtutem istam vestram istosque animos sine duce florentino esse, cuius auspicio ductemini, pugnetis, vincatis ; et ubi sit opus, et quo Dux fœderis nostri, et socie militie vocaverit presto adsitis. Dedimus ergo vobis eum Ducem quem vos maxime cupere existimavimus, atque id curavimus in primis, ut quando vos cuique excellentissimo Imperatori non estis defuturi, vobis item virtute vestra dignus Dux non desit. Dedimus vobis Robertum Malatestam Arimini Dominum illustri prudentia et virtute principem atque insignibus Florentinus, vexillo scilicet liliato, et militari sceptro et consuetudine antiqua nostra donavimus, cum velimus sequamini, ei pareatis, et iustissima arma que induistis opponatis iniustissimis, et magna cum gloria vestra utique Imperatoris debelletis.

Tu vero, Roberte Malatesta Dux Florentinorum copiarum, quod felix, faustumque et fortunatum sit tibique et commilitonibus tuis, et nobis sociisque nostris vade in hostem audax ; nihil enim dubitamus quocumque ieris Deum, esse comitaturum et pugnaturum pro nobis, id est pro iustissima causa nostra. Atque hostes tandem nostros horrore merito et confusione plenos, dignitate aucta tua, daturos esse manus ; et futuros exemplo mortalibus, ne quis deinceps tam iniqua, tam inhumana, impiaque arma accipiat.

Valete,

Die 6. Aprilis 1479.

CHAPITRE VII

SIGISMOND INGÉNIEUR

LETTRE DE SIGISMOND A MAHOMET II

Matteo da Pasti le Médailleur se rend auprès de Mahomet II muni d'une lettre de recommandation de Sigismond Malatesta écrite de la main de Valturio.

Ad Illustrissimimum et Excellentissimum Dominum Mahomet Bei Magnuni Admiratum et Sultanum Turchorum Roberti Valturii Ariminensis pro Illustri et Magnifico Principe et Domino Sigismundo Pandulfo Malatesta, cum librorum rei hujusce militaris ac Mathæi Pasti Veronensis transmissione, Epistola.

Cupienti mihi, Principum universi orbis decus admirabile ad te aliquid scribere, idque cognita et perspecta mihi ex multorum nec obscuris nec incertis hominum, sermonibus ingens fama plurimæ et accumulatissimæ virtutis tuæ facere suaderet, cum nihil sit quod tam delectet tamquam ad se hominum mentes alliciat, nihil sane occurrebat quod quidem ad te scribendum putarem. Nam si ut ad amicum et familiarem, verebar ne parum prudentis videretur, cum nullus mihi superiore tempore usus tecum ac necessitudo intercessisset. Sin ad extraneum aut alienum aut ignotum longoque a me Terrarum tractu disjunctum, loquacis et inepti, qui neque ullum quidem necessarium haberem epistolæ argumentum. Si autem te, ut sæpe solet ad majorem, litteris provocarem, ne me jure contemneris; quippe qui veluti aquilæ vespertilio vel Atlanti pygmæus assurgeris, ex me ipso nihil afferre possem quod amicitia tanti principis dignum videretur. Sic nec tacendo quiescere præ amore et desiderio quo in te flagrabam maxime poteram, neque tibi tam vehementer bello et armis onerato supervacaneis litteris meis obstrepere audebam. Sed hanc quidem..... hæsitationem et cunctationem meam nuper tu sustilisti..... tibique non modo ad te scribendi facultatem, verum etiam te laudandi et in cœlum efferendi si tempus et epistularis brevitas pateretur, materiem uberrimam attulisti. Nam cum superioribus diebus et nuntiis plurimis et litteris nobilis Veneti Hieronymi Michaelis factus essem certior te admodum sculpturis ac cœlaturis ductilibus in memoriam præteritorum excellentium virorum et Illustrium ducum ac imperatorum, quorum effigies admirari simili modo persæpe cogor, cum rem mutam..... loquentem præsentibus reddant et posteris præclara sane res mihi visa est tantoque principe digna ad immortalitatem comparandam, et quamvis cuipiam forsan levior videatur, eam tamen ego magni momenti magnique ponderis tecum sentieris fore judicem quamquam video Ciceronem..... nostrum harum rerum cura scribere ad Atticum ut signa perquirat quibus ornet Academiam suam, ingenui et generosi quoque animi esse puto delectari illis rebus in quibus artificum manus spirantis ferme naturæ similitudinem quasi

virtutum incitamenta quædam expresserunt. Quod Alexandrum Magnum Macedonum Regem in..... aliter ac tu in hujusmodi fecisse percelebre est. Hic enim..... quas modo diximus cupidissimus rerum, non ab omnibus pingi se vel fingi potuit. Quin imo edicto vetuit ne quis præter Apellem pingeret aut alius Lysippo duceret æra fortis Alexandri vultum similantia. Neque id ab re, sed consulto quidem. Nam eodem teste auctore, nec magis expressi vultus per ænea signa quam per vatis opus mores animique virorum clarorum apparent qua in re cum Matthæum Pastum Veronensem plures jam annos contubernalem et comitem meum, mirificum harum artificem, ad te pingendum effingendumque mitti summopere postules, crebro virtutum suarum amore succensus, cum omnibus in rebus ita diligentem ut se mihi præstitit ac præbuit, summa scilicet fide, singulari modestia, et impari hac tempestate eruditione meis maxime officiis ac beneficiis ornatum et auctum, a pluribusque nostræ hujus Italiæ ac Galliæ cupitum petitumque principibus, et ad hunc usque diem nulli concessum, ad te solum, sua etiam sponte, mittendum curavi. Et quamquam ipsius virtutum præstantia hominem hunc abunde tibi commendet, eumdem tamen totum in fidem ac benevolentiam tuam trado atque ita commendo ut majori cura, studio ac sollicitudine animi commendare non possim. Tuum est igitur illum tua humanitate ac solita benignitate complecti. Vellem nunc, invictissime Princeps, et maxime cuperem eam mihi ab immortali Deo facultatem dari ut in hoc primo desiderio tuo rerumque nostrarum, in hocque primo Matthæi nostri hujus adventu, eximium tibi aliquod munus et tua Majestate dignum exhibere possem. Verum cum ejus magnitudo tanta sit ut non facultatem modo meam, sed etiam omnem humanam vitam facile excess..... Quod unum mihi esse videtur, si quod per me tibi satisfieri pro dignitate..... modo potest, idcirco te etiam debito aliquo munere privem..... quod unum in me erat, quodque gratissimum tibi fore putavi, decrevi te meorum studiorum mearumque voluptatum participem facere, et rerum castrensium opus diffusum quidem et eruditum quibus præ cæteris non solum nostræ hujus ætatis, sed superioris ævi ducibus et imperatoribus sine contradictione uno omnium ore præcellis et merito prædicaris, tuæ magestati de..... Statuo quod obsecro tua divina humanitate gratissimis ulnis et..... mente benigne suspicias. Non enim aurum aut gemmas pollicemur, quæ nobis nulla sunt, et tu minime expetis. Sed quod unum possumus, unum hoc opus, multorum nobilium ducum dictis factisque refertum unum cujus præter hunc animum et ingentem hancque totam quæcumque est facultatem meam ad te, si mori me etiam tibi libeat ornandum illustrandumque devotissimè confero. Vale ad vota, Princeps Serenissime; et si non indignissimum judicas, inter tuos me tibi obsequentissimos deditissimosque annumeres.

Cette lettre a été publiée par Baluze dans ses *Miscellanea novo ordine digesta et non paucis ineditis monumentis aucta*, Lucæ, 4 vol. in-fol., 1761. On en a connu la teneur par une transcription dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque de Murano.

Baluze ajoute : « Hæc Epistola scripta fuit ante annum 1463. Nam ex nota in calce codicis apposita patet illum eo anno scriptum esse. »

Baluze était prieur de Beauvais. Il a, entre autres, publié 5 volumes : *Miscellanea Stephanii Baluzii*. Le roi Louis XIV, par lettres

patentes données à Saint-Germain-en-Laye le 29 avril 1679, contresignées Colbert, permet la publication. La lettre est capitale pour la biographie de Matteo da Pasti, et elle jette un jour singulier sur les tendances et les goûts intellectuels de Mahomet II.

CHAPITRE VIII

ISOTTA DE RIMINI

LES POÉSIES DE SIGISMOND MALATESTA

Il est certain que Sigismond a écrit de nombreuses poésies. Le professeur Bilancioni de Ravenne s'était attaché à les réunir toutes; comparant les différentes leçons reproduites dans les manuscrits de la plupart des Bibliothèques d'Italie, il serait arrivé à nous donner l'ensemble de l'œuvre poétique : un trépas tragique et prématuré l'a malheureusement enlevé à ses amis, et ses papiers sont venus échouer à la Bibliothèque de Bologne, où nous les avons compulsés. Une partie déjà avait été publiée sous le titre : *Sonetti riferiti al nome di Sigismondo de' Malatesti da un codice della Riccardiana,* Ravenne, 1860; tipografia di Gaetano Angelotti. Nous nous sommes attaché à l'inédit seulement. La grande poésie dédiée à Isotta lui a échappé, et je vois, d'après les notes au bas des différentes copies autographes qui forment le dossier Bilancioni à la Bibliothèque de Bologne, qu'il n'a pas visité le Vatican. C'est surtout aux *Codici Isoldi* (1739) de l'université de Bologne, aux *Codici Trombetti* de l'Oliveriana de Pesaro, et à ceux de la Riccardiana (Cod. 1154), qu'il a demandé les différentes leçons.

Nous publions ici, dans son entier, la poésie que nous avons copiée à la Vaticane, et nous y joignons un sonnet, aussi inédit, d'un caractère religieux qui forme contraste avec la poésie passionnée de l'amant d'Isotta. Une certaine confusion s'est établie au début entre les poésies de *Malatesta dei Sonnetti* de Pesaro et celles de Sigismond; mais les spécialistes, comme Vanzolini de Pesaro et Bilancioni de Ravenne, se sont attachés à rendre à chacun sa part. Nous avons, sur les aptitudes de Sigismond comme poète, le témoignage de Roberto Valturio : « Qualia sunt plurima materna humanarum divinarum que rerum carmina elegantissime per te edita, et multis jam oris, ac variis

regionibus decantata. » A ce témoignage se joint celui de la plupart des écrivains contemporains qui vivaient à Rimini; chacun d'eux a quelque allusion à son talent poétique; mais, même à défaut du témoignage des œuvres qui portent son nom dans les manuscrits du temps épars dans toute l'Italie, nous avons une preuve irréfutable de leur existence dans la mention que nous lisons dans l'inventaire fait pardevant notaire, des objets trouvés dans les chambres du palais de Sigismond au lendemain de sa mort.

La poésie n° 1 provient du manuscrit 5159 de la Bibliothèque vaticane. Ce manuscrit, sous le titre général inscrit au Catalogue: *Carmina italica Sigismundi Pandulphi*, contient des œuvres de Giovanni de Bruni Parcitade et de Tibaldo de Ferrare. La lettre est de la fin du xve siècle; le recueil est dédié à une princesse de la maison Malatesta I. B. M. (évidemment la Bentiviglio Malatesta). Ce Giovanni Bruni nous est connu, il est né en 1476 et mort en 1540; il a laissé un *Saggio di Rime volgari* publié par Angelo Battaglini Patrizio Riminese, Rimini 1784. Il appartenait en effet à la fameuse famille des Parcitade; bannie sous les Malatesta, elle avait osé reprendre son nom à la mort de Sigismond. Nous appelons l'attention des lecteurs sur ce petit poème, et nous leur signalons les invocations aux Planètes et aux signes du Zodiaque, que Agostino di Duccio et Matteo da Pasti traduiront en marbre dans la belle chapelle de San-Francesco où s'élève le tombeau de l'évêque Vanzi. Le recueil porte en tête la dédicace suivante, avec cette mention *Flosculi dicati*.

Si el poter fosse equale al grand ardore
Et gli effecti : che nel pecto i sento :
I ti farei videre experimento :
Quanto i te sia dicato il nostro amore :
Ma no potendo dimostrarti il core :
Ne farti vedere enna precordïj dentro' :
Commensi, che dame resti contento :
Per segno che provenga exteriore
Havendo i scelto i piu giardini e prati
Fioruti : e rose : equi racolti in uno
Per spiriti gentil cresciuti : nati
Ad chi meglio ch'ate :
Questi mei fior possi esser dedicati
Pegno eternal del Cor del Tuo Zanbruno

N° 1. — SIGISMUNDUS PANDULPHUS MALATESTA

Succurime per Dio chio son a mal porto'

Presso al ultimo giorno di mia vita
Senza sperar di salute conforto
Si al aiutorio de costo nõ me aita
Che impetei gratia al tuo alto Valor
Morte me affresta et la cruel ferita
Similè aquel ch'al ultimo dolore
Semp se vede la morte ch'aspetta
Se recommanda a voi con lieto core
O Voi che sete d'angelica setta
Venite in mio favore e removete
Amor eh nol dime crudel Vendetta

O alti Celi : avy[1] sette pianete
L'uno e Mercurio : et tu Vener bella
Hor[2] me aiutate se potenza havete
O relucente sol piu ch'altra stella
Giove : e Marte : et ancho tu Saturno
Pregate quella chel mio cor martella
Vui che girate per el Cel dintorno
Dodici signi del Cielo inuoco[3] ancho
Al aiutorio mio senza sogiorno
Montone : il Toro : Geminy : el Gramcho[4]
Leo cum Virgo : Libra el Scorpione
Aiutatime p dio chio vengo mancho
Et similmente cum dolce sermone
In voco Sagiptario : Aquario e pesce
E Capricorno a la mia defensione
Voi altre stelle anchor seno ve in Cresse
Aiutatemi aluno et l'altro polo
Seno che lalma del mio corpo nesse[5]

O Vaghi Ocelli che andati a volo
Per verdi Rami cantando adilecto
Pieta vi prenda del mio grave dolo
Andati al alba al mio focoso lecto
Ponitivi accantar su la litiera
Che la dolceccia passa el duro pecto
Che questa Rosa nata in primavera
Pregate che per lei morto non caggi[6]
Che la mia vita per lei si dispera
O animal domestichi e silvaggi
Veniti in mio favore e mio camino
Veni siate a me fidel missaggi

E devante acostei col capo clino[7]

1. — E vuy.
2. — Ora.
3. — Invoco.
4. — Cancer.
5. — Uscire.
6. — Cascare. — Caschi.
7. — Inchino.

Poi lapgate con acti e con cigny
Che haggia pieta del suo servo topino [1]
O Spreti che gia fusti in questi regny
Voi ciaschaduno dalo Amor pcosso [2]
Siatime gratiosi et poi benigny
Se con vostro gar non son riscosso
Amor crudele in terra mi dispone
Che ma conducto a tal che piu noposso
O Vecchio Anticho Savio Salomone
Che Vincto del amor duna paguna
E L'idoli adorasti in ginocchione

O hercules a cui fo tanto Fana (?)
La bella Zolà che te fi portare
La Rocca a la [3] to epoi filar la loma
O tu Jiacobbe che andasti a parare
Sette et sette anny p'haver Rachele
Tanti del padre egli armenti guardare
O re David che amor te fe credulé
Per Betzabé morir facesti Uria
Che ti fo sempèr Cavalier fidele
O tu Sansone a cui fu tant o ria [4]
La Nova Sposa quando p. Capegly
Ti privo de là forza o gagliardia

O Priamo che a Tisbe alciasti i Cygli
Volti nel sangue luno et laltro inseme
Che i bianchi Zelfi diventar vermigli
O Tu Paris Hellena p cuy geme
Troya disfacta el re Priamo e morto
Multi altri chè p voy la terra p me.
O tu Sidona Dal tristo consorto
Per huission del tuo morto marito
Amor liale poi ti fe gran Torto.
O Tu Dido col ferro polito
Passati el Biancho pecto el caldo core
Dapoi che Enea Troyano fo partito

O tu Narcisso del vago Splendore
Le tue Belleze mirasti a la fonte
Te inamorasti et convertis ti in fiore
O Disperata philis che nel Monte
A l'arbor te impicasti per dispecto
Per la tardanza del tuo Demophonte
O tu Leandro per cui dare effecto
Agli ultimi disir damor Notando

1. — Povero-Numile.
2. — Percosso.
3. — A lato.
4. — Rea.

Ne la rena del Mar facesti Lecto
O tu Medea che provaste quando
Desti a Jason el bel monton del oro
Lasasti el padre vechio Lachrymando

Regina Phasiphen che bel Lavoro
Festi formare una vaccha di Legno
Per prender seme dal amato Toro
O Sylla a cui Minos venne a sdegno
Per el terribil Don che le donasti
La Testa de Re Niso del tuo regno
O Tu Andriana che Theseo Campasti
Dal fiero Minotauro che in prima
Multi altri che ne have va coi denti guasti
Ancor tu Fedra invoco in questa crima
Con tuo parlare e tue querele false
Ippolito d'amor non fece Stima

O tu Tristano Aisotta a cui non valse
Tenere amore nelli bracce Strette
Che ti fe poi provare amare salse

O tu Petrarcha che tanti sonetti,
Festi pe Laura tua si bel dire
Cha ti fu fama a gli amanti dilecti
Tutti vi prego p. quelli Martiri.
Che mi provassi el di chiare Amore
Prima che Morte amor fesce apartir
Ingionochione andate al mio Signore
Por la Pregate con ingegno et arte
Chaggia pieta di me suo Servidor

O lengue vuy che sete in dy parte
Venire a me voy non Sarete lenti
Siche Soccorso io habia in ogne parte
« Ancora voi maestri d'instromenti »
In el Cantar voy non Sariti muti
Siche di farme morir Costei sipenta

Arpe Sonate Citere e Lauti
E Pifari e trombetti de Lamagna
Siche Col vostro son damor maiuti
E poi Vi prego aciascuna Compagna
Che in ver di me l'amor sia nascosa
Che di farme morir lalma si lagna
E poi vi prego per Ciascaduna cosa
Chi po humiliare il suo cor crudo
Che in ver me sia benigna e gratiosa
E ne le braza mi racoglia Nudo.

Le sonnet n° 2 qui suit est tiré des documents inédits de Bilancioni à la Bibliothèque de la ville à Bologne. Les *leçons* varient à

l'infini, suivant le soin qu'y apportent les copistes et suivant la région à laquelle ils appartiennent. Pour en donner une idée, je reproduis ici toutes les leçons de la Confession de Malatesta; les lettres qui suivent les différentes interprétations indiquent le manuscrit d'où elles sont tirées. I signifie *Codice Isoldi* , T, *Codice Trombetti*, R, *Codice della Riccardiana* de Florence.

N° 2. — DOMINUS MALATESTA ARIMINENSIS

Io confesso a te padre i mei peccati
E primamente i toi deci precepti
Je ghlo piu volte adulterati i infecti[1]
Cum li mei vitij enormi e scelerati
I delicti mortali[2] ho tanto usati
Chese cum gratia pia tu non[3] remetti[4]
Jo me veggio caschar ne glinterdecti[5]
Locchi dintorno abysso o sta i damnati[6]
I cinque sentimenti ho tanto[7] prompti[8]
Chi ode vede odora gusta ho palpa[9]
Ogni[10] voluptuoso e[11] vagho obiecto
Alumami[12] Signor chio[13] son qual talpa
Per nui spandesti per quei cinque fonti[14]
El pretioso sangue benedecto[15].

Un dernier sonnet inédit avait attiré mon attention à la bibliothèque de la Ville à Bologne. La date 1445 au bas du sonnet, et le retour de l'invocation aux astres traduite en marbre par Matteo et Agostino di Duccio, enfin le nom d'Isotta nettement prononcé, me por-

1. — To gito piu volte adulterati e infecti. T.
Piu volte gli o adulterati e infecti. R.
2. — I peccati mortali. T.
I septe peccati ho tanti usati. R.
3. — Nol. J.
4. — Se cum gratia tua. R.
5. — Interdetti. T. — Vegioni cader nel intradecti. R.
6. — Luochi deterno. T. — Loca deterno. R.
7. — Tanti. R.
8. — Pronti. T. R.
9. — Che gli ode vede gusta odora et palpa. T.
Ch' io odo veggio gusto odoro e palpo.
10. — Ogne. R.
11. — Et. R.
12. — Alluma me. T. — Alhumane. R.
13. — Cieco qual talpa. T. R.
14. — Pur spandesti per me per cinque fonti. T.
Pur per me spargisci per cinque fonti. R.
15. — Benedetto. T. R.

taient à rattacher cette œuvre à la composition de la Vaticane. J'avais prié le professeur Gino Rocchi de Bologne de me faire tenir la copie de ce sonnet afin de le comparer aux sculptures de Rimini : on verra, par la lettre suivante, quelle difficulté il a rencontrée. L'analyse qu'il donne du sonnet suffit à montrer tout l'intérêt qu'on peut y attacher.

Bologna, 28 feb. 79.

Ecco i due sonetti di *Sigismondo Pandolfo Malatesta* tratti dagli *apografi del Bilancioni recentamente acquistati da questa biblioteca municipale.*

Non vi mando copia del componimento de cui mi fate cenno, perchè è di cosi scorretta lezione da non potersi raccappezzare il senso dei più dei versi. È tolto al codice Palatino : *Poesie d'autori diversi*, in 4, n. 419, catt. 130, e porta l'iscrizione : *Opus magnifici et potentis domini domini Sigismundi Pandulfi de Malatestis factum* 1445. È questa poesia un lungo lamento di Malatesta amante, che invoca la pietà d'Amore e della donna amata : la cui bellezza celebra, tra l' altre, con queste parole :

Quale alma gentil qual corpo esperto
Fu mai simile al tuo a nostri giorni!

E qui nel codice sono cinque righe di puntini, e poi sigue :

O formosa maestà degna d'impero
Quale Elena è egualea te o quale Isolta
Tu riman solà e non bisogna exempi.

E più sotto la proclama

Dell' italica provincia il vero lume,

il qual verso mi ricorda l'elogio : *Isotta Italiæ decus.*

Il poeta poi dolendosi de' propri amorosi travagli invidia la quiete degli altri animali e la dolce e tranquilla serenità della stagione, cui egli descrive con quei termini astronomici, che hanno fermato la vostra attenzione. Bisognerebbe di questo componimento trovare altre copie, per restituirne co' raffronti la vera o la più probabile lezione.

Enfin, je joins encore ici un sonnet de Sigismond que j'ai trouvé à la Riccardiana de Florence, et que je n'avais pas lu dans Bilancioni. C'est évidemment la tête d'un recueil de sonnets, et il me semble que l'*envoi* est adressé à Antonio Campano, *ambassadeur de Florence,* le savant auteur de la *Vie de Forte Bracchio.*

SONETTO

Fuor di speranza, e nudo di conforto
Privo d'ogni allegrezza e di diletto,
Ti metto in mare, caro mio sonetto,
In gran fortuna, lunga d'ogni porto,
Ne quando ricevetti il grave torto
Per l'altrui colpa, e non per mio difetto,

Da tanta tema fu mai si costretto,
Com' ora ch'io mi veggio più che morto.
Se avete tanta scienza od arte,
Che l'mio Messere Antonio retrovasse,
Que, che col dire onora molte carte,
Contali come, e dovi mi lascieste,
Poi li dirai piangendo da mie parte :
Quel, ch'al bisogno mai no' abandonaste,
Ti priego, che conforti la sua fama,
Ch'a torto muor, per altro, che per Dama.

LETTRE D'ISOTTA DE RIMINI A SIGISMOND MALATESTA, ALORS DEVANT SIENNE (20 DÉCEMBRE 1454)

Signore Mio. E o rezevuta vostra letera per la qualle la V. S. me sagramenta che vui me volitte melio che mai. Zerto S. Mio e vello credo e piu chiara e zerta saria de talle sagramento se se ponesie fine a quella chossa che senpre me tene arabiatta[1]. Anchora piui saria zerta del vostro sagramento. A quela parte de quello che la V. S. desidra piui che me è domando de grazia alla V. S. quando in tuto in tuto non lo disidraste che per mio amore voliendo la V. S. la mia vitta e ripossio lo disidratte e azio diate *vero spazamento*[2] *piui presto che vui posette.* Alla parte che la V. S. me scrive ch'io non devea rispondere chossi a vostra letera chome persona che sta senpre in su l'avixio e geloxia de vui, veni a savere de une zerto tradimento che me aveva fatto la V. S. zioè de la filiuola del S^e G^o tra quello elle altre mie pasione me parea dirne uno puocho in quello scrivere chon la V. S. perzio la mia letera ve parssie uno puocho bruscha. A quella parte che la V. S. dixie de non me scrivere più. Quando i vitti detta parte e dissij mo non me mancha piui niente a esere intieramente malle chontenta prego la V. S. se me ama intieramente chome vui dixitte non me retiratte quella chosia che è mo grande chontentamento zio el scrivere non posendo vedere la V. S. che alora cho e vegio vostre letere. Voliatte avere chompasione a mi poveretta. El nostro Malatesta sta bene e a rezevuto de una bonitisima volia el chavallo. Tutti i altri nostri filiuolli e filiuole stano bene[3]. Altro per questa. Mille fiatte me recomando a la V. S. Datta adi xx de dexenbre.

De la V. S. serva

Yxotta Ariminessie

(A. tergo). . . . . [mag]nifico ac
. . . . . domino domino
. . . . . [Sigis]mondo Pan-
[dolfo] de Mala
[testi d]omino meo sin-
[gula]rissimo.

(Archivio di Stato in Siena, *Lettere à personaggi diversi, càrte Malatestiane.*)

1. — Il faut voir là une allusion évidente au mariage promis.
2. — Ici le mot de mariage est prononcé *vero sposamento.*
3. — Elle donne des nouvelles de Malatesta son fils, et elle ajoute : *Tous nos autres*

LETTRES ÉCRITES AU NOM D'ISOTTA PAR UN SECRÉTAIRE QUI SIGNE D. DE M. ET PARFOIS SIGNE POUR ELLE : *Ixotta Ariminensis.*

Les conclusions de M. Banchi, directeur des Archives de Sienne, me semblent irréfutables; voici d'abord sa lettre d'envoi : il y développe certaines considérations qu'il nous permettra de nous approprier.

Vi annunziai nella mia ultima che era stato trovata ieri altra lettera di M. Isotta. Oggi debbo correggere l'asserzione, e venire a conclusioni che son contrarie à desideri vostri. Esaminata attentamente questa lettera de' 21 dicembre, si vede con evidenza essere della stessa mano che scrisse quella de' 20, firmata da madonna Isotta. Questa seconda lettera, scritta da una donna della famiglia Malatesti, di cui non si conosce il nome, nascosto sotto la iniziale *D*, è un seguito della prima, et vi si ragiona degli amorazzi di messer Pandolfo con una figlia del signor Galeazzo; amorazzi a cui allude ancora madonna Isotta. Ora dunque non solo la uniformità della scrittura e della ortografia, ma altresì le parole con le quali comincia questa nuova lettera, che sono : *Signore mio, ogi madonna Ixotta me a fatto scrivere*, ecc., mi obbligano a ritenere che neppure la prima lettera sia autografa di mad. Isotta, ma sieno invece ambedue le lettere scritte da un' altra donna de' Malatesti, la quale si firma cosi : *De la Vostra Signora serva D.de Malatesti*. Ripeto che questa conclusione vi riuscirà spiacevole, edis piace anche a me, ma la verità innanzi a tutto. E pensando come in queste lettere si trattino cose intime, io mi persuado che mad. Isotta non sapesse scrivere, non ostante che fosse da' contemporanei lodata; imperocchè mi sembra che delle sue gelosie verso il marito, e dei torti che questo le faceva, amoreggiando la figlia del signor Galeazzo, non avrebbe fatto scrivere ad altri, ma ne avrebbe scritto al marito essa medesima. Ora le parole : *Ogi mad. Ysotta me à fatto scrivere*, ecc., tolgono ogni dubbio. È curioso poi quello che la scrittrice della lettera ci racconta, della visita fatta alla figliuola del sig. Galeazzo insieme con mad. Isotta, la quale vuotò il sacco contro l'emula; questo stando a significare le parole : « La *Iotta* (Isotta) *li à detto al mio parere ogne chossia.* »

Tornando adunque all' argomento delle lettere Isottiane, il fatto del non crederle autografe mi è sembrato tale, che meritasse tutta la sua attenzione. A quest' oggetto mi son valso della facoltà concessami di farle fotografare. Vedrete, egregio signore, se la conclusione alla quale io son venuto meriti la vostra sanzione. Quanto a me, ne sono persuasissimo.

J'ai donné en fac-similé dans le texte l'original de la seconde lettre. Voici la traduction; elle est indispensable, la lecture de ce caractère étant indéchiffrable :

Monseigneur, aujourd'hui madona Isotta m'a fait vous écrire au sujet de la fille du seigneur Galeazzo. Celui-là a bien dit, Monseigneur, qui prétend que les

petits-fils et petites-filles se portent très bien. Cette assertion est importante : elle confirme en 1454 l'existence de nombreux enfants issus d'Isotta avant le mariage. J'ai donné la traduction française et le fac-similé. Il est curieux de voir l'incroyable incorrection de la rédaction de cette lettre. Il faut en deviner les termes.

jeunes poules font toujours du maigre bouillon. Ces jours-ci nous nous sommes rendus chez cette fille, et en somme elle a tout nié et nous a fait bon visage; Isotta, Monseigneur, selon moi, lui a dit tout ce qu'on pouvait lui dire. Tous vos fils et filles se portent bien. Dans le pays où vous êtes, à propos de la prise du château, on est en joie et triomphe; ici nous sommes en mauvaise situation et on dirait que nous naviguons sans boussole, abandonnés au courant. Madame Lucrezia a dû écrire ces jours-ci à Votre Seigneurie ; je suppose qu'elle aura eu sa lettre. Elle et tous les autres se recommandent a vous. — Data a di xxi de decembre.

De la V. S.
serva d. de. M.

Au verso :

Magnifico ac'
Domino
singularissimo
Pandolfo di
Malatesti Domino
singularissimo.

Dans une seconde lettre, M. Banchi ajoute de nouvelles considérations qui méritent de trouver place ici :

« Più che ripenso alla cosa, e più mi persuado che la *litteratura* dell' Isotta dovett' essere una certa prontezza di spirito, non disgiunta da quel corredo di cognizioni, che una donna d'ingegno poteva acquistare facilmente alle Corti italiane nell' età del rinascimento, nelle quali veri letterati trovavano favore e cortese ospitalità. La Corte dei Malatesti, voi lo sapete, era pur fiorita di letterati e d'artisti. Ma l'Isotta che ricorre a una confidente per scrivere al marito lettere simili, fino a prova contraria la crederò sempre una *illetterata*. Pur troppo scrivendo istorie, non è da credere che ai propri occhi. »

CHAPITRE IX

SIGISMOND ET ARAGON

Ces deux notes sont extraites des registres de la trésorerie du royaume de Naples constatant les sommes versées à Sigismond.

Nel giorno primo di ottobre 1446, re Alfonso primo di Aragon fa pagare ducati quattromile al Magnifico Sigismondo Malatesta per su provisione annua che gli do, e sono in soldo per ora di corso anno delle nove indizione (1 settembre 1445 al 31 agosto 1446). Quale somma il regio tesoriere consegna a Maestro Buonacorso de Limordelli, di Montefiore cancelliere ed ambasciadore M. Malatesta.

Cedule 9e delle regia tesoreria Aragonesa dell anni 1446, 1447, fol. 189.

Capitano delle genti d'arme, che militarono pel re Alfonso.

Nel 9 decembre 1447, lo stesso regio tesoriere pago al predetto Magnifico Sigismondo Malatesta, capitano di gente d'arme' nell' exercito di Alfonso primo di Aragon, ducati 32,400 di oro per la paga di questo anno, delle seicento lancie a dei seicento fanti, che comanda il Malatesta, a ragione di cinquante ducati di oro per anno ad ogni lancia e di ducati quattro di oro per ogni fante. Ed il pagamento la riceve lo stesso suo canceliero ed Ambasciadore messer Bonacorso de Limordelli.

Cedulo predetto fol. 458, 459.

Ces deux extraits, que nous devons à l'obligeance du marquis de Casafuerte, sont les seuls qui figurent aux archives de Naples. Il y reste fort peu de documents intéressant la domination des Aragonais. Le savant historien qui dirige le dépôt d'État, en nous fournissant cette preuve de la part qu'a prise Sigismond à la conduite des troupes d'Aragon, nous a dissuadé de faire des recherches qui n'auraient abouti qu'à une négation. On sait cependant que les comptes de trésorerie d'Aragon ont permis de déterminer la part de chaque sculpteur dans les beaux monuments élevés par Alphonse à Naples.

CHAPITRE X

LE TEMPLE DES MALATESTA

Convention entre Antonio de Pastis (frère de Matteo de Pastis) et Francesco Marangoni, représentants de Sigismond Malatesta, et Antonio *lapicidare* (sculpteur) et Jacobi di Milano, demeurant à Vérone, pour la fourniture des marbres nécessaires à la confection des balustrades qui séparent les chapelles de la nef dans le temple des Malatesta.

Conventiones inter Antonium de Pastis et Francescum Marangonem q. Francisci di Arimino facientes nomine illustris et potentis d. d. Sigismondi Pandulphi de Malatestis dom. Arimini etc. cum D. Antonio lapicida q. Jacobi de Mediolano habitator Verone in contrada Pontis Petra.

Die Jovis quinto mensis Juniy 1455 Verona, in domo Bartolomei de Corbellis Contrato Sancti Andrea presentibus ipso Bortolomeo Vitali quondam Joannis de Sancto Andræa Antedicto de Antonio Cridone quondam de Johannis de Mantua de Sancto Quirico omnibus testibus ad hoc.

Primo. Quod dictus D. Antonius teneatur et debeat dare et consegnare prædictis nuntiis præfati illustris d. infrascriptos lap'des conductos ad Altomellum propter Atesini subtus Ibitum (?) omnibus expensis dicti Antonii per totum annum septembrem anni præsentis.

Primo. Lastras rubias finas boni membri sine macula numero decem septem longitudinis et latitudinis quinque pedum et grossissiei unius tertii pedis lastras longitudinis sex pedum et duorum tertiorum latitudinis trium pedum et unius tertii et grossissiei unius tertii.

Item. Octo lastras rubras bonas finas sine macula longitudinis quinque pedum latitudinis trium pedum et unius tertiy grossissiei unius tertii pedis.

Item. Sex petios lastrarum rubiarum bonarum ut supra, longitudinis quinque pedum latitudinis unius pedis et unius quarti grossissiei prædictæ.

Item. Quatuor lastras rubras longitudinis sex pedum et duorum tertiorum latitudinis tuum pedum et unius quarti grossissiei antedictoe.

Item. Unam lastram longitudinis octo pedum latitudinis quatuor pedum grossissiei unius tertiy. Sive supredicta lastra dictæ quantitatis in duobus pezzis. Videlicet in uno longitudinis sex pedum et latitudinis quatuor pedum et alib. longitudinis quatuor pedum et latitudinis duorum pedum grossissiei prædicto.

Item. Septem pezzias lastrarum finarum trium pedum pro quadra grossissiei prædictem stem unum lastrarum longitudinis sex pedum latitudinis trium pedum grossissiei ante dicto.

Item. Octo colonellas rubras longitudinis quinque pedum, grossissiei duorum tertiorum.

Item. Octo capitellos unius pedis pro quadra.

Duas basas unius pedis cum dimidio pro quadra.

Item. Grossissiei unius pedis et unius tertiy.

Item. Quatuor petras lapidis longitudinis quatuor pedum unius quarti latitudinis duorum pedum et unius quarti grossissiei unius pedis et unius tertiy.

Item. Duos petras lapidis rubri longitudinis trium pedum cum dimidio latitudinis unius pedis et unius quarti grossissiei unius pedis et unius tertiy.

Item. Unum petrum lapidis rubri longitudinis quatuor pedum latitudinis unius pedis et unius quarti grossissei unius pedis et unius quarti.

Item. Centum, Septuaginta quinque tabuletas rubras longitudinis et latitudinis unius pedis grossissiei unius quarti pedis.

Item totidem tabuletas albuni suprascriptæ qualitatis.

Qui omnes lapides sint trasportati de montania et sint bonæ sufficientes nettæ sine macula.

Quod item Antonius de Pastis et dictus Franciscus dicto nomen teneantur et debeant pro solutione et satisfactione dictorum lapidum solvere et numerare ante dicto D. Antonio centum quinquaginta unum danarium auri.

Ibidem numer. quadraginta quinque danar. in tot monetis solutio in hac forma videlicet quinquaginta tre danariis per totum mensem Juliy proximi venture..... Le rimanente monete per totum mensem septembrem proximum tempore consignationis dictorum lapidum et nomine ante dicto.

Quæ omnes dictæ conventiones fuerunt celebratæ inter prædictos tertia decima et quintadecima die mensis mai anno præsentis 1455 ut partes affirmarunt.

Le document est en original à la Gambalunghiana de Rimini; on voit que, l'inauguration ayant eu lieu en 1450, en 1455 on signe encore la convention pour les balustrades des chapelles; cela donne la date de l'ornementation intérieure et peut servir à déterminer l'époque exacte des sculptures intérieures.

PIER BERNARDO CIUFFAGNI, SCULPTEUR FLORENTIN, AUTEUR DE LA CHAPELLE DE SAINT-SIGISMOND ET DU TOMBEAU D'ISOTTA DE RIMINI (1381-1457)

Le docteur Hans Semper, dans son excellent recueil de documents sur « Donatello et son école », a suivi année par année le Ciuffagni, grâce aux registres de l'*Opera d'il Duomo* de Florence, et ceux des confréries. Voici une table qui résume l'ensemble de ses travaux. C'est là un artiste de troisième ordre, mais sa collaboration aux plus beaux monuments de Florence a appelé sur lui l'attention des historiens d'art. Il résulterait des documents, qu'il employait volontiers des étrangers à l'exécution des œuvres qu'on lui commandait, et qu'il sous-traitait ces mêmes commandes.

1381. — Naissance.

1407. — Il collabore aux Portes de Bronze du Baptistère de Florence avec le Ghiberti. (Vasari, III, page 129.)

1409. — Il fait un Saint-Mathieu pour l'opéra d'Il Duomo. « Item locaverunt Bernardo Pieri Bartolomei de Ciuffagnis ad faciendam figuram S. Mattei sculpendam de marmo et quod dictus Bernardus satisdet de valuta dicti marmi. »

1409, 30 mai. — « Pieriis Bartolomei Ciuffagni pater dicti Bernardi, populi S. Fredanio, Franciscus, Bardini Spadarius p. s. m. nepote dicti Bernardi pro valuta dicti marmi fidemissi fl. 60. »

1415, 18 mars. — Il travaille à l'opera del Duomo : « fl. 25 auri in qua quantitate eum condemnaverunt et quod elapso terminio nisi fecerit... recipiatur ac debitor de opera et non elabsit sine ipsorum licentia et deliberatione. »

1417. — Malgré la rigueur de son contrat qui stipule des dédits, Ciuffagni quitte Florence, ainsi qu'il résulte de l'extrait suivant des registres du Dôme : « Item considerato quod Bernardus P. C. habuit pro parte solutionis cuiusdam figuræ marmoreæ quam intagliare debebat pro dicta op. flor. 42 auri et quod ipse non laboravit in dicta figura, imo se absentavit a dicta civitate Florentiæ quod pro dicta summa straccientur et sequestrentur omnia bona dicti Bernardi, et si reperitur, ipsum dedisse fidemissum pro dicta summa. »

1421. — Encore absent de Florence (Opera del Duomo). « Item Intellecto Bernardo P. C. absenti... sibi locata atque concessa. »

1422. — Rentré à Florence, le chapitre du Dôme lui fait une nouvelle commande, celle d'un bénitier pour le Baptistère. L'œuvre est décrite assez minutieusement dans le registre. « Item locaverunt et concesserunt Bernardo C. conducenti ad faciendum et compilandum et perficiendum unam buccam seu docciam marmoris Albi supra qua sculpta sit et facta figura unius pueri cum utre quem lingat et aquam proiiciat venientem super tribunetta supra qua imponi debuit in terram. »

1422. — On lui commande une statue de San Stefano pour Sainte-Marie-des-Fleurs.

1423. — On lui rappelle d'avoir à terminer, dans les délais fixés, le Bénitier commandé.

1423. — Le 2 septembre, il a livré un Saint-Laurent qui devait être placé sur une porte extérieure du Dôme; on se décide à enlever la statue, dont l'effet est déplorable.

1424. — L'administration du Dôme lui tient compte d'un déplacement : « Bernardo P. de C. scultori fiorentino flor. auri 10 supra unius figure per eum conducendi ut dicitur esse ad Carrariam vel ad portum pro ipsa degrossanda et conducenda. »

1425. — Il travaille encore au Dôme.

1427. — Idem.

1429. — Il se fait inscrire à la confrérie des « Maestri di Pietra ». — « Matricolati all' arte de' Maëstri di Pietra : — Bernardo di Piero Ciuffagni intagliatore pro resto sue matricule solvit. »

1430. — Toujours à Florence où on constate, par les registres de l'Opera d'il Duomo, qu'il a un différend avec Bertino Pieri da Settignano, sculpteur de l'œuvre.

1433. — Il fait une figure d'Isaïe, on décide qu'elle prendra place dans le Dôme.

1433. — Les administrateurs du Dôme, chargés de surveiller les travaux de sculpture, lui signifient de ne pas continuer la figure qu'il est en train d'exécuter, « attento quod male et inepte ipsam laboravit ».

1435, 10 mai. — Ordre de la fabrique d'avoir, sous 15 jours, posé une couronne de marbre sur la tête d'une statue de David, et de l'avoir mise en place à ses frais. En cette même année 1435, le conseil de fabrique du Dôme délibère sur l'estimation, par voie d'arbitre, d'une statue qu'il vient d'achever : on en fixe le prix à 180 florins. A partir de ce jour jusqu'en 1447, on ne retrouve plus sa trace.

1447. — Il reparaît à Rimini, où il exécute la statue de Sigismond et les bas-reliefs de la chapelle de ce nom pour Malatesta.

1450. — Il est encore à Rimini, où il exécute le Tombeau d'Isotta.

1457. — Il meurt à Florence, dans sa maison du quartier San Spirito. Au cadastre de la ville il est inscrit ainsi : « Pier Bernardo Ciuffagni maestro di Pietra, quartiere San Spirito. Gonfaloniere Drago. »

Vasari lui a attribué à tort le beau sépulcre de la chapelle des *Antenati* ou de la *Maddona dell' acqua;* quand il parle du tombeau d'Isotta, il ajoute : « Chi ne fosse l'artifice, non è ben certo; pure le da congettarsi quel Bernardo Ciuffagni, *il quale fece à Sigismondo un sepolcro, che è nella Cappella dell' Acqua.* » La vérité est que Ciuffagni a soixante-dix ans quand il exécute le tombeau d'Isotta, et que, sculpteur médiocre pendant toute sa vie, il ne vient à Rimini qu'à la fin de sa carrière, fatigué, vieilli, et que son œuvre s'en ressent.

SPERANDIO MEGLIOLI

Dans tout le cours de cet ouvrage, c'est la seule hypothèse que je me permettrai. Des hommes considérables par leur connaissance spéciale de la sculpture ne m'ont pas suivi sur ce terrain qui est peut-être hasardeux; il m'était facile de ne pas soulever la question, mais j'avoue que cette inscription unique, dans un ensemble de plus de cent bas-reliefs, m'a vivement frappé. Si le caractère de la sculpture avait été nettement tranché dans un autre sens, je passais outre et le doute n'existait pas pour moi; mais l'œuvre est d'un médailleur, c'est évident, ou d'un homme qui travaille sous les ordres d'un médailleur. Or, comme elle diffère de toutes celles qui figurent à Rimini, l'idée m'est venue que cette inscription, SPERA. INDEO, pourrait être une signature, ou un *rébus*, comme celui de « Diotisalvi neroni : DIO. TI. SALVI. et tant d'autres qu'on pourrait citer. J'ai cherché alors si, à Mantoue, berceau de la famille de Sperandio, il n'y avait pas, vers 1450, un artiste de ce nom auquel on aurait pu attribuer ces bas-reliefs. Or, en 1430, il y avait un Sperandio *grand-père du fameux médailleur*, ainsi qu'il résulte des recherches du comte d'Arco, « *i Artisti e artifici di Mantova.* »

Voici la généalogie des Meglioli; je ne m'attache qu'à ceux du XVe siècle. L'aïeul de tous est un certain Francesco; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a une sœur, *Laura,* mariée à Alberto Avigni, morte en 1406. Ce Francesco engendre *Sperandio, orfèvre et sculpteur;* le premier de son nom qu'on connaisse comme ayant pratiqué les arts. Ce Sperandio a un fils, Bartolommeo, inscrit dès 1430 au Collège des orfèvres de Mantoue : c'est ce dernier qui pourrait *peut-être* avoir travaillé à Rimini.

Bartolommeo, à son tour, engendre Sperandeo Meglioli le Médailleur, qui se fait une si belle place dans les arts. Ce dernier Sperandeo naît en 1448 et meurt en 1528. Dans aucun cas il ne s'agit ici de lui.

D'une autre branche formée par un Bartolommeo, fils cadet du premier de tous, Francesco, descendent nombre de rejetons, parmi lesquels Virgilio, autre orfèvre, qui meurt en 1478.

LE BAS-RELIEF DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE BRERA

Le beau bas-relief encastré dans une muraille au musée archéologique de Brera à Milan acquiert à nos yeux une grande importance pour plusieurs raisons. Les chevaux rappellent identiquement ceux qui traînent le char de Diane dans la chapelle du Saint-Sacrement du temple de Rimini ; le mode d'interprétation de la ville à l'horizon est identique à celui de l'interprétation de la ville de Rimini dans le bas-relief : *Il grancho,* le Cancer, et dans l'Ile et la Barque. Les arbres avec leurs panaches, les animaux avec leur forme simplifiée et conventionnelle, enfin les draperies flottant au vent et bizarrement contournées, tout porte la signature de l'artiste qui a signé la façade de San Bernardino de Pérouse, les *Stiacciati* de la chapelle de Saint-Sigismond, et les bas-reliefs nombreux de la chapelle du Saint-Sacrement du même temple. Or ce monument qui est venu échouer à Brera, d'où provient-il? — Du monastère de Scolca, à la porte de Rimini, où Carlo Malatesta avait donné un territoire aux Padri Olivetani et où Geneviève d'Este, la première femme de Sigismond, a fini ses jours. — De sorte que non seulement il y a identité entre les œuvres, mais conformité de lieu et d'origine. Agostino di Duccio, qui travaillait à Rimini pour Malatesta, a donc aussi travaillé pour lui à Scolca, et l'authenticité de ces œuvres diverses se corrobore ainsi l'une par l'autre.

Nous prenons la liberté de citer, à ce sujet, la lettre du marquis Ermès Visconti, qui a bien voulu nous épargner la recherche à faire dans les archives de Brera, au sujet de l'origine de ce bas-relief, qui devenait très important pour nous au point de vue des attributions, comme au point de vue des rapprochements à établir entre les sculptures de San Bernardino de Pérouse et celles de San Francesco.

Milan, 12 décembre 1879.

Après avoir constaté au Musée Brera la présence du bas-relief qui vous a si vivement frappé, vous m'avez laissé à ce sujet trois commissions; *la première*, faire photographier le bas-relief.

J'en ai demandé la permission au syndic, dont dépend le *Museo Archeologico;* elle m'a été octroyée, sous condition de laisser quelques copies au Musée ; j'ai conduit le photographe *sulla faccia del luogo,* et, aussitôt que ce brouillard glacé qui nous enveloppe fera place au soleil, on procédera à l'opération, et je vous enverrai les épreuves.

La Deuxième. Demander l'opinion de quelques autorités artistiques de la ville, au sujet de l'auteur du bas-relief, et savoir si l'opinion que vous avez exprimée à première vue est corroborée par la leur.

J'ai été chercher M. Mongeri, qui jouit, à juste titre, d'une grande réputation pour tout ce qui a rapport à l'histoire artistique italienne. Malheureusement il est et restera absent pour longtemps. Je me suis rabattu alors sur mon ami, le peintre commandeur Bertini, qui connaît supérieurement nos peintres et nos sculpteurs. Je l'ai placé vis-à-vis de l'ouvrage, en me gardant bien de le mettre sur la piste que vous m'aviez indiquée. Je me suis borné à lui demander à quel sculpteur il l'attribuait. Il m'a répondu ne pouvoir prononcer aucun nom, mais que son opinion bien arrêtée était, que non seulement l'auteur avait dû ressentir l'influence des médailleurs du XVe siècle, mais que certainement il avait dû être lui-même médailleur.

Voyez, je vous prie, s'il est possible de se rencontrer davantage avec vous!

Troisièmement. Chercher tout ce qu'on pourrait trouver de documents sur le bas-relief.

J'ai dépouillé l'inventaire du Musée et à côté du numéro de la pièce, j'ai trouvé (*Attenti, che viene il buono!*) la note suivante : « *Bassorilievo in marmo in cui è rappresentata una coppia regale à cavallo con carteggio e soggetto ignoto. Deposito il* 23 *Giugno* 1812.

« *Fu trovato a Covignano, distante da Rimini un miglio e mezzo, in un fondo de' Padri Olivetani, mentre da questi si operava uno scanno per estendere il fabbricato del Monastero. — Proprietà Erariale.*

« *Acquistato dal Sig^r^ Learini di Rimini. —Vedi : gli Atti dell' Accademia. — Cartella* 26. »

Je me suis fait donner cette Cartella n. 26, où j'ai trouvé la correspondance bureaucratique pour l'achat, le payement, etc., dans laquelle j'ai relevé que l'achat fut conseillé par une commission composée, entre autres, d'Appiani, Zanaia et Sabattelli, *qui jugèrent l'ouvrage du temps de l'Empereur Constantin!*

Le prix déboursé fut de 20 *Zecchini.* De cette même année 1812, on trouve une note du Ministre de l'Intérieur à la Présidence de l'Académie, par laquelle il lui fait savoir que Ennio Quirino Visconti, auquel on a envoyé à Paris un dessin du marbre, le juge ouvrage *nè antico nè dei bassi tempi,* mais bien de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle. Dans cette même note, on demande un second dessin pour le communiquer à Bartolomeo Borghese qui, étant *molto erudito* et demeurant à Savignano, non loin de Rimini, pourra donner un avis plus sûr et plus précis. La suite de cette seconde démarche ne se trouve pas parmi les documents. Il y a au contraire un long mémoire, suivi d'un *Appendice,* de Mazzucchelli, Préfet de l'*Ambrosiana,* sur le sujet représenté et sur l'auteur présumé.

Quant au sujet, il dépense 7 pages pour prouver, à grand renfort de citations et d'arguments, que le bas-relief représente : *l'accompagnamento della figlia di quel Re immaginario della Libia o della Cappadocia o di qualunque altra si fosse regione, al luogo dove doveva essere devorata da un Drago, da cui poi liberalla S. Giorgio.*

Je saute les 7 pages, — prêt pourtant à les copier si vous le désirez, — et je viens à la partie artistique. »

Notre obligeant correspondant n'a pas hésité à nous envoyer la copie de la longue dissertation de Mazzuchelli ; nous nous abstenons

de la reproduire; mais cependant, pour montrer toute la perspicacité de l'auteur du *Museo Mazzuchelliano*, nous donnerons les quelques lignes dans lesquelles il *flaire* l'influence de Pisanello. « La poca profondità del bassorilievo di Rimini mi fornisce un nuovo argomento à credere che Pisanello ne sia stato lo scultore, perchè in esso sono le proporzioni d'intaglio che nelle medaglie piuttosto si richiedono, anzichè quelle che ne' marmi si osservano. Anche il luogo dove fu trovato, da qualche argomentazione farselo credere suo lavoro, perchè sappiamo che il Pisanello fece molte medaglie tra il 1447 et il 1450 pei Malatesti signori di Rimini, le quali possono vedersi incise nel Museo Mazzuchelliano (Tavole XIV, XV, XVI del Tomo I). Ora da Carlo Malatesta fu dato circa il 1421 ai Padri Olivetani il monastero di San Maria della Scolca da cui fu trasportato il marmo, dove aveva quel principe una sua villa (Adimari, *Sito Riminese*, livre II, page 138). Colà dunque pote il Pisano aver fatto par ornamento di quel chiostro o della villa Malatesta il bassorilievo, che probabilmente sarà stato accompagnato da altri simili a compimento della storia del Drago ucciso da San Giorgio ».

Il est évident pour moi que le Cicognara a lu, aux archives du musée Brera, cette dissertation de Mazzuchelli, et qu'il s'en est inspiré dans ses commentaires de l'*Histoire de la sculpture*. Ce nom de Pisanello qui revient sans cesse à un siècle de distance, et pour Ennius Visconti, et pour Mazzuchelli, et pour le commandeur Bertini, lorsqu'ils voient ce bas-relief pour la première fois, c'est celui que nous avons prononcé nous-même, le jour où, par le hasard des voyages, nous nous sommes arrêté devant les bas-reliefs de la chapelle du Saint-Sacrement. Mais nous ignorions encore la part de Matteo da Pasti dans la construction du temple, et il était naturel de penser au chef d'école dont, après tout, Matteo n'est que le très brillant élève. Quant à soupçonner le nom d'Agostino di Duccio, personne ne le pouvait; car, à l'époque où ceux que j'ai cités avaient à résoudre le problème de l'origine, il n'y avait dans l'histoire de l'art qu'un anonyme, *Agostino Fiorentino*, que Vasari avait cru être un Della Robbia, parce qu'il avait fait des terres vernissées. Il appartenait à Adamo Rossi, de Pérouse, de donner à cet Agostino son vrai nom, en produisant, d'après les registres des *Priori e Camerlenghi*, de la ville de Pérouse, les documents authentiques, reçus signés de sa main et constatations de commandes et de paiements. C'est désormais un fait acquis à l'histoire de l'art, que les travaux donnés par Vasari à *Agos-*

tino della Robbia doivent être rendus à *Agostino di Duccio,* et Agostino y gagne une renommée justement méritée. Je consacre plus loin à cet artiste, dans ces Notes et documents, un chapitre spécial.

LETTRES MALATESTIENNES DU DÉPOT DE SIENNE

Lettre de *Petrus de Gennarii Cancellarius*, secrétaire de Sigismond Malatesta, adressée au seigneur Sigismond, à Sienne, en décembre 1454, au moment où il commande les troupes de la République. Cette lettre est importante pour l'histoire de la construction du temple ; elle fixe les dates et désigne certains collaborateurs de l'Alberti. Elle met fin à l'incertitude qui a toujours régné au sujet de l'attribution du superbe tombeau des *Antenati* dans la chapelle de la *Madona dell' Acqua.*

1454, dicembre 18.

Magnifice et potens domine, domine mi singularissime, humili recomendatione premissa, etc. Aviso la V. M^ca^ S^a^ commo l'è gionto in porto quello altro burechio de le prede veronese quale fo ostagito a Ferara et Dio sa cum quanta fatiche se è conducto quà et tucta fiada lo facio scarghare.

Apresso perche se è facto spese de parichi fiorini per riavere dicto burchio quale era stato sequestrato a Ferara per debito et manchamento del padrone quale subito retenuto che fo el burchio se ne fugi. Et perche la V. S. non perda la spesa facta per decta casione, ho facto retenere qui el burchio et sello venirà glie farro paghare quello che per suo difecto se è speso a cio che la V. M^ca^ S. non abia questo danno.

Commo saran passate le feste di nadale[1] farro siligare la sagrestia[2] perche le prede sonno facte. El muro de la fabricha è fornito e facio metere suso el tecto.

A la capella de li martori[3] non avemo comenzato ancora a metere in opra prede vive per do casione, la prima per li ghiaci grandi che sonno, et tale lavoro non vole ciancie, la segonda perche non essendo qui gli aliofanti[4] per tore certe mesure non se poteva comenzare a mettere in opra quelle cornixe che vanno intorno la capella dove se ferma juso le prime[5] taule de la investixione, ma commo vedemo qualche di el tempo niente dolce le farro metere in opra.

In Castello[6] se fa la schala de le vostre stantie et cosi ho facto che'l factore del castello fa metere a cuperto la calcina e le priede et non je mura se non de poi

1. — Natale (Noël).

2. — (Il l'avise qu'après la Noël, il fera silicatiser la sacristie de San Francesco. Le mur est fait, il fait poser la toiture.)

3. — « Chapelle des martyrs : c'est la chapelle des reliques, celle qui est fermée et où est la fresque de Pierro della Francesca ».

4. — (Les éléphants de porphyre noir qui s'adossent à la chapelle en question.)

5. — *Taule* c'est-à-dire *Tavole.* — Les premières tables du revêtement.

6. — (Il s'agit ici du *Castello* Malatestiano du Rocca Malatestiana) et on voit par cette lettre que, dans l'intérieur de la Rocca, Sigismond avait des appartements pour son habitation privée.

terza. Et cosi ho avisato ser Batista offiziale de la guarda de Fano per lo lavoro de Senegliaglia secondo me ha dicto Jacomo da Zesena.

Io no facto siligare de quadri la logia de messere Antonio degli Atti[1] et cosi ho facto fare li banchi cum le prede vive commo comandi la V. M[a] S.

Ottaviano[2] lavora in la bolla de la indulgentia de sancto Sigismondo.

Tucti li tagliaprede atendenno ad aparechiare i lavoreri per questa primavera.

A la sepultura non mancha se non uno pocho al coperchio et commo M. Agostino[3] retorna de Zesena subito glie la faro fornire so me recomando sempre a la V. M[a] S.

A Rimini die xviij decembris 1454.

Fidelis famulus Petrus de genariis.

(*A tergo*) Mag. et P. domino domino Sigismundo Pandulfo de Malatestis Armorum capitaneo generali domino singularissimo, etc.

Arch. di Stato in Sienna
(*Lettere a personaggi diversi, carte Malatestiane.*)

AGOSTINO DI DUCCIO, L'UN DES SCULPTEURS DU TEMPLE DE RIMINI

C'est à M. Adamo Rossi, de Pérouse, qu'il faut laisser tout le mérite de la restitution de l'état civil d'Agostino di Duccio. J'ai dit, dans la note correspondante, que Mariotti, Rumorh et Gaye s'étaient les premiers avisés de l'erreur de Vasari. M. Milanesi a fixé l'identité du personnage, et enfin, M. Adamo Rossi, dans le *Giornale di Erudizione artistica*, publié à Pérouse en 1875 (publication malheureusement interrompue depuis), a été au fond du sujet, en donnant, avec le *Prospetto cronologico* de l'œuvre tout entier, — autant du moins qu'on pouvait se flatter de le faire avant nos découvertes de Sienne et de Rimini, — les documents probants tirés des registres du conseil des prieurs et camerlingues.

Voici le résumé rapide de ce *Prospetto Cronologico;* j'y ajoute les réflexions que me suggèrent les œuvres et les faits :

1418. — Agostino naît de Antonio di Duccio (detto) Mugnone, tisseur de drap. Au cadastre de 1427, il habite le quartier de Santa-Maria Novella.

1. — Il s'agit ici du frère de madama Isotta, Antonio de gli Atti, qu'on a fait chevalier dans un de nos précédents chapitres.

2. — Le Sigismond qui avait fait une chapelle à Saint-Sigismond, la première à droite en entrant, avait demandé des indulgences pour l'autel, et le Saint-Père avait envoyé une bulle qu'on faisait orner de miniatures par un certain Ottaviano.

3. — Ce point est très important; par la *sépulture,* on entend la seule tombe qui soit ornée de sculptures dans le temple, celle des *Antenati.* Le chancelier avise le seigneur de l'état de l'exécution, il ne manque plus que peu de chose au couvercle, et, dès qu'*Agostino (di Duccio)* sera revenu de Cesena, il finira la sépulture. — Ainsi se trouve résolue la question d'attribution de ce beau tombeau.

1442. — Le nom de Duccio apparaît pour la première fois à Modène, où il signe les *Storie di San Geminiano*, qui lui sont commandées par Lodovico Forni.

Ces bas-reliefs, aujourd'hui encastrés dans la façade de la cathédrale de Modène qui fait face à la grande place, occupaient autrefois l'intérieur. M. Böde, l'honorable conservateur du musée de Berlin, dont on connaît la haute compétence, malgré la signature, AVGVSTINVS DE FLORENTIA. F. 144, ne serait pas disposé à voir dans cette œuvre la main d'Agostino di Duccio, mais bien celle d'un autre Augustinus, aussi de Florence, et contemporain de celui-ci. J'ai comparé les bas-reliefs, le marquis Giuseppe Campori a poussé l'obligeance jusqu'à me les faire photographier; je les ai sous les yeux; et en face des reproductions de tout ce qu'on connaît jusqu'ici d'Agostino di Duccio, je persisterai à voir là l'œuvre d'Agostino très jeune (il a vingt-deux ans), très influencé par Donatello, comme toujours, et, selon l'habitude peu louable qu'il conservera toute sa vie, ayant pris sans façon une composition du maître au *Santo* de Padoue.

1446. — Il est accusé de vol et banni de Florence avec son frère Cosimo. Il se rend à Venise.

(Ce fait de son séjour à Venise est prouvé par une requête de sa mère, qui le dit innocent, et qui sollicite son pardon.)

1457. — Il vient à Pérouse et commence les travaux de son Bernardino.

Si, dans ce *Prospetto*, nous avions trouvé Agostino à Pérouse ou ailleurs, de 1447 à 1455; nous eussions été embarrassé d'expliquer sa présence à Rimini et sa collaboration assidue aux travaux du temple; mais le voilà absent pendant dix années et pendant ce long temps M. Adamo Rossi perd sa trace; ces dix années, nous disons qu'il les passe à Rimini, où il exécute de très nombreux travaux, plus de cinquante bas-reliefs et statues; sans compter ses travaux à Scolca (dont nous avons un beau spécimen dans le bas-relief du musée Brera). Qui sait même si Sigismond, toujours à l'affût des artistes à employer au temple, n'a pas engagé directement à Venise ce banni, chassé de Florence par un méfait? Une fois dans ses États, il est devenu le sculpteur à tout faire, car on reconnaît son ciseau partout dans ce temple, et, depuis la découverte de la lettre de Petrus de Genarii, chancelier de Sigismond, adressée à Sienne au seigneur de Rimini, où son nom est cité comme sculpteur du temple, il n'y a plus hypothèse, mais certitude absolue. A partir de 1456, on ne travaille plus au temple; Agostino va chercher sa vie ailleurs, il

arrive à Pérouse, et là, vivement influencé par l'Alberti, par Matteo, par la grande œuvre à laquelle il a pris part pendant tant d'années, il se reproduit lui-même ou emprunte des idées à ses maîtres de Rimini. Je crois qu'on ne peut pas faire une objection à ce raisonnement qui s'appuie désormais, et sur des points de contact évidents constatés dans les monuments, et, ce qui est décisif, sur des textes et documents de première main.

1459. — Il convient avec les héritiers de Lorenzo di Giovanni di Petruccio de faire à San Domenico de Pérouse une chapelle moitié pierre, moitié terre cuite.

Cet autel de San Lorenzo existe encore, mais on l'a démonté, et il a beaucoup souffert dans la remise en place; de plus, il a été très endommagé par une restauration malhabile.

1461. — De 1459 à 1461, il travaille à San Domenico, à San Bernardino, et, en 1461, il signe la façade de cette chapelle : AVGVSTA PERVSIA. — OPVS. AVGUSTINI. FLORENTINI LAPICIDÆ. — MCCCCLXI.

1463. — L'*Opéra del Duomo* lui commande un géant qu'on lui paiera 321 livres.

Ce colosse devait trouver place sur l'édifice de Santa Maria del Fiore, et, par sa grandeur et sa hauteur, il était destiné à faire pendant à celui qui était sur la porte qui va aux *Servi*.

1473. — Bernardo di Matteo (c'est-à-dire le frère d'Antonio Rosellino) examine le géant, le trouve dans les meilleures conditions d'exécution et déclare qu'on peut lui payer le reste de son dû, soit 265 lire et 13 denari.

1464. — L'*Opera del Duomo* lui demande un deuxième géant, un Prophète, marbre blanc de Carrare, haut de neuf brasses, composé de quatre morceaux qu'on placera sur un des éperons de S. M. del Fiore. On lui donne dix-huit mois pour le faire; on lui paiera 300 florins (oro di suggello).

1466. — 20 décembre. Dix mois se sont écoulés depuis la date stipulée dans le contrat pour l'achèvement. Les *Operaï*, fatigués d'attendre revisent la convention; ils voient que le maestro a fait sa statue d'un seul morceau de marbre, ce qui lui donnait plus de valeur, *ils apprennent qu'il l'a sous-traitée à Bartolomeo Di Piero Settignano detto Bacellino;* ils lui donnent alors 224 livres et reprennent la statue, qui est mal venue.

Ici se place un fait extrêmement curieux. La statue est manquée, le bloc était superbe, le résultat est déplorable; la fabrique du Dôme fait rentrer le colosse estropié dans ses magasins : et trente-cinq ans après, en août 1501, on jette les yeux sur Michel-Ange, pour tirer parti de ce morceau de marbre abîmé par un maladroit;— Michel-Ange en tire le *David!*

C'est Agostino di Duccio qui a été responsable du fait devant la postérité, puisqu'il avait reçu la commande, mais Gaye (page 147) nous a montré le dessous de carte qui le réhabilite. Toujours peu délicat, au lieu d'exécuter sa statue lui-même, il l'avait sous-traitée à un *massacre* qui avait estropié le géant.

1470. — 5 janvier. On commande à Agostino la *Résurrection du Christ*, terre cuite. Chapelle de San Donato, à l'Annunziata de Florence.

1473. — 15 mai. Il présente aux Provéditeurs la construction de la porte de Pérouse, *Porta alle due Porte*, le devis et le dessin d'ensemble; il demande dix-huit mois et douze cents florins. Son projet est accepté.

1473. — Il s'engage à livrer en vingt jours un griffon, armes de la ville, orné d'une guirlande; il reçoit d'avance cinq ducats (papali).

1474. — Le 4 avril, deux délégués experts approuvent un travail qu'il livre. — Une chapelle commandée par le prieur de l'hôpital de Santa Maria della Misericordia.

1475. — Le 17 avril, on modifie et on augmente le projet de la porte *Alle due Porte;* il s'adjoindra Polidoro Perugino, ils toucheront deux mille florins d'or et livreront le monument dans l'espace de deux ans.

1475. — 23 mai. Il se charge de faire une chapelle de San Bernardino dans la cathédrale de Pérouse.

Cette chapelle est détruite; on croit retrouver quelques fragments de la décoration sculpturale d'Agostino dans le cloître de la Canonica de Pérouse.

1475. — 23 septembre. Il signe un contrat pour le transport des pierres qui vont lui servir à l'ornementation du *Cottumario del Lavorio* della Maëstà della Volta.

Ce travail important, qui consistait dans la décoration de la façade della Maestà della Volta, n'existe plus; on en a retrouvé des fragments qui figurent au *Museo Medioevale* de Pérouse; ils nous ont rappelé les figures de San Bernardino.

1480. — 2 mai. Son collaborateur à la porte *alle due Porte* meurt; il transporte le contrat comme *Muratore* à un Florentin du nom de Antonio di Bartolomeo Caratelli.

1481. — 27 juillet. Agostino veut couronner sa porte par une corniche, et modifier ainsi son dessin primitif. On accepte et on stipule la somme qu'on paiera pour ce travail supplémentaire : 40 soldi du pied, et autant pour chaque *becchetello intagliato* (ce sont les petites niches ornées qui séparent les modillons).

1498. — On ne trouve plus sa trace depuis 1481, et on constate seulement en 1498 que sa femme, Francesca, devenue veuve, a repris sa dot et s'est remariée. Il a dû mourir peu de temps après 1481, car il n'a pas fini la Porte *alle due Porte*.

Indépendamment de ces travaux exécutés à Pérouse, à Rimini et à Florence, il faut attribuer à cet artiste *deux figures d'anges* dans le réfectoire d'Ogni Santi (Florence) et, *probablement*, un bas-relief de bronze représentant le *Crucifiement* qui figure au Bargello de Florence, sous le nom d'Antonio Pollajuolo. Si nous nous trompons à ce sujet, il est singulier, en tout cas, que, nous rencontrant en face de ce monument avec le baron de Liphart, dont tout le monde à Florence connaît la compétence dans cet ordre d'idées, nous ayons prononcé tous deux en même temps le nom d'Agostino. Nous avons gravé ce bas-relief dans notre *Florence*.

M. F. Lazzari, dans sa *Notizia della Raccolta Correr* de Venise, avance, sur la foi d'un document, qu'Agostino di Duccio aurait fondé une fabrique de poterie dans le petit château de Deruta. L'artiste a prouvé, à Pérouse, qu'il employait fréquemment ce procédé de la terre cuite vernissée, et, nous le répétons, c'est cette circonstance qui a donné lieu à l'erreur du Vasari; si j'ajoute enfin que, à l'exposition rétrospective de 1878 (Paris), M. Chatel, de Lyon, avait exposé un petit bas-relief qui (examiné à cette occasion par les personnes qui s'intéressent à ces restitutions) a été le point de départ de toutes nos recherches relatives à cet artiste, je crois que j'aurai signalé tout ce qu'on connaît d'un sculpteur qui, certainement, gagne une renommée plus solide à ces révélations sur sa personnalité. Perkins (*Toscan scultors*) ne l'avait d'ailleurs pas ignoré : « Qu'Agostino di Duccio ait été tenu en haute estime à Florence, c'est ce qui ressort de la lettre écrite par la Seigneurie au Légat de Pérouse » (page 237, vol. 1). Comme Agostino ne paraît à Pérouse qu'après son bannissement de Florence, à la suite de l'accusation de vol portée contre lui, il faut bien croire, en face de la recommandation des *Priori* de Florence, ou qu'on avait reconnu son innocence, ou que la faute était légère. Cependant, l'auteur des *Sculpteurs toscans* lui attribue le fait du massacre de ce marbre, d'où plus tard Michel-Ange tirera le *David*, et semble, par conséquent, avoir ignoré le document nouveau qui le montre sous-traitant sa commande à ce Bartolomeo detto Bacellino.

Nous avons tenté d'écrire sa biographie en réunissant tous les éléments épars et en y apportant quelques notions nouvelles : les indications présentes, à l'état de notes, serviront à celui qui tentera la publication d'une monographie complète de cet artiste. (Voir l'ART (Paris), dernier numéro de l'année 1880, pour l'essai que nous avons tenté.)

SIMONE FERUCCI, DIT SIMONE DONATELLO

Je ne suis pas en mesure d'établir ce que les Italiens appellent le *Prospetto cronologico* de l'œuvre de l'artiste (que nous n'appellerons plus désormais *Simone Donatello*, mais bien *Simone Ferucci*) auquel on doit la chapelle des « Giuocchi Fanciulleschi » du temple de Rimini; mais il y aura peut-être intérêt à ce que je fixe ici le résultat de mes observations, après celles faites par M. Milanesi, le commentateur de Vasari.

L'existence du monument que possède le marquis Giuseppe Campori (le crâne de marbre signé Simone Fiorentino, 1442) établit pour nous la présence, en 1442, à Rimini, d'un artiste, un sculpteur, désigné sous le nom de *Simone*, — et qui était de Florence.

Or, tous les écrivains qui ont décrit le temple s'accordent à dire qu'un grand nombre des sculptures qui décorent ce monument sont de *Simone Donatello;* Vasari ajoute : « frère de Donatello »; et tous ceux qui écrivent sur ce sujet, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, copient l'assertion sans la contrôler. Rafaelle Adimari (qui écrit au XVIIe siècle et qui est de Rimini), dit à son tour, dans son *Sito Riminese* : « Simone, fratello di Donatello, scultore Fiorentino, intagliò gli Elefanti. » Il devient évident pour tous qu'on entend désigner par ce nom de Simone Donatello le même individu qui était à Rimini en 1442, et qui signait « Simone Fiorentino ».

Quel est le caractère de ce Simone comme artiste? — Sa manière exagère celle du Donatello dans le geste, et, à première vue, il fait penser au maître; mais il a pourtant une saveur spéciale, quelque chose d'âpre, de brutal, une certaine ignorance et une maladresse qui lui constituent un style. De plus, signe très caractéristique chez lui, il indique les pieds grossièrement, par un procédé sommaire qui est celui de l'ébauche, sans grande science anatomique, et (pour mieux faire comprendre ma pensée il donne à ses génies et à ses *putti* des pieds d'éléphant. Il attache aussi leurs ailes, non pas à l'omoplate comme la plupart des sculpteurs, mais soudées à l'avant-bras, comme le fait Donatello. Circonstance très spéciale encore : il emprunte au maître ce joli détail qui consiste à les couronner de feuillages, avec une fleur au front, partageant en deux la couronne comme dans les deux Pyrophores si connus de la collection Eugène Piot. (Voir à ce sujet notre gravure de la frise de la chapelle, page 144.)

Que cet artiste, qui pour nous s'appelle seulement jusqu'ici Simone Fiorentino, ait été élève de Donatello, cela ne ferait pas de doute, puisque l'histoire a ajouté le nom du maître à son prénom de Simone; mais en tout cas il le copie, il fait penser à lui, et cela suffit pour justifier le surnom que lui ont donné les *garzoni* ses camarades d'atelier. Quant à avoir été frère du maître, Gaye résout la question dans le *Carteggio :* Donatello n'a jamais eu de frère du nom de Simone, et *Hans Semper* a donné les documents d'état civil qui prouvent que le seul Donato qui puisse passer pour un frère du maître s'appelait Andrea. M. Milanesi, que cette question a vivement préoccupé, cherche alors dans l'atelier de Donatello s'il existait un Simone, et il arrive à montrer qu'il y a identité entre notre Simone et *Simone di Giovanni Ferucci di Fiesole* (qui est le père de Francesco Ferucci né en 1440, et mort en 1494, auteur du beau monument Tartagni de Bologne, père lui-même de Bastiano Ferrucci, auteur du sépulcre du pape Pie III Piccolomini à San Andrea della Valle à Rome). Il résulte des documents que ce Simone di Giovanni Ferrucci était souvent désigné sous le nom de Simone Fiorentino (parce qu'en somme Fiesole et Florence ne font qu'un pour les contemporains). C'est à ce Simone qu'il faut attribuer aussi les fonts baptismaux de la cathédrale d'Arezzo, et à Prato, dans le Dôme, la balustrade de la chapelle della Cintola.

Tout irait bien, s'il n'y avait, au xve siècle, et à ce moment précis, que ce Simone Fiorentino; sa personnalité serait nettement établie; il avait travaillé chez Donatello, il avait sa manière, on l'appelait de son vivant Simone Donatello, et en réalité il était Ferucci, ainsi qu'il résulte de la vérification faite par M. Milanesi dans les archives locales des endroits où il a séjourné. — Mais le malheur est qu'à la même époque il y a un autre Simone! « Martin V, dit M. Müntz dans *les Arts à la cour des Papes pendant le* xve *et le* xvie *siècle,* avait une vénération particulière pour la basilique du Latran, il voulut y être enterré. *Un habile sculpteur florentin, nommé Simone,* fut chargé de l'exécution du monument, qui existe encore, et qui est orné d'une statue en bronze représentant le Pape couché. » Et effectivement ce Simone de Florence est l'orfèvre favori de Nicolas V, de Pie II et de Sixte IV; il a joué un rôle important au Vatican comme artiste; c'est lui qui avait le monopole des roses d'or et des épées d'honneur données par Pie II; il est qualifié, dans les registres des comptes du Vatican, où son nom revient constamment, *Magistro Simoni de*

Florentia Aurifabro ou *Aurifice in Romana curia*. Si, de plus, chargé d'exécuter la plaque tombale de Martin V au Latran, ce même artiste, favori du Vatican, a appelé Donatello à Rome pour lui soumettre sa composition en cire ou en terre avant de la fondre (comme l'assertion est répétée par nombre d'écrivains d'art du XVIe siècle); et si effectivement Donatello vient à Rome à cette époque (et il y vient, le fait est prouvé, — on hésite, et on se dit que, pour appeler un homme du poids de Donatello à Rome, il faut qu'on y soit autorisé par une longue amitié ou par l'affection qui se crée entre maître et élève, surtout quand l'élève a réussi comme ce dernier. On conclut alors que les deux Simone, tous deux *Fiorentini*, sont tous deux élèves de Donatello.

Il faut donc désormais, en face de cette dualité, comparer les dates d'abord, et les œuvres ensuite, afin de séparer nettement les personnalités.

Pour les dates, Reumont (*Geschichte der Stadt Rom III. I.* 526) et Perkins (*Toscan scultors*) veulent que la plaque tombale de Martin V ait été fondue en 1443; mais, dans son propre exemplaire du *Vasari*, Matteo Bossi, le savant historien d'art, a rectifié la date et indiqué 1433, et il y a deux raisons pour que cette date soit exacte : la première parce que nous avons des lettres de Donatello datées de Rome 1433, la seconde parce que c'est en 1433 que l'empereur Sigismond visita Rome, et que le second séjour de Donatello dans la ville éternelle correspond au couronnement de l'empereur. Il est même constant, qu'avec ce même *Simone*, le grand sculpteur s'occupa de l'organisation des fêtes publiques qui furent célébrées pour le couronnement.

Voyons maintenant le caractère de l'œuvre. La plaque tombale de la confession de Saint-Jean de Latran porte-t-elle le cachet si spécial de l'auteur des Giuocchi Fanciulleschi? — Je l'ai comparée attentivement aux sculptures de Rimini, et je puis dire hardiment que, s'il ressort de l'œuvre qu'elle est aussi influencée par Donatello, tout ce je ne sais quoi d'abrupt qui caractérise le sculpteur des *Guiocchi* ne s'y retrouve point.

C'est une plaque de bronze montée sur deux tasseaux de marbre comme sur deux petits bancs, une boîte pour ainsi dire ; le Pape est couché sur la tombe en habits sacerdotaux, et la figure a peu de relief, la saillie est à peine supérieure à celle des pierres tombales du XIIIe siècle qui en auraient le plus. Il y a une inscription dans un cartouche au-

dessous des pieds, et au-dessus de la tête deux anges debout portent l'arme des Colonna. Sur les quatre côtés court l'ornement devenu aujourd'hui vulgaire (les anges portant une couronne, signature de Donatello, qu'il avait lui-même emprunté aux stèles des Romains qui l'ont prodigué seulement à partir de l'époque d'Adrien; car auparavant ce symbole n'existe pas).

Voilà donc deux artistes distincts;—or le second, celui qui a sculpté la plaque, qui a été employé successivement par trois pontifes, s'appelle de son nom *Simone Ghini;* et ce nom est inscrit sur les registres du Vatican, ce qui fait que le doute n'est plus permis : il a eu la spécialité de l'orfèvrerie et du bronze, et il est le compagnon de Philarète, qu'il aurait, dit-on, aidé dans son travail de bronze des portes du Vatican. Cette collaboration n'est pas prouvée, je le sais, mais c'est surtout parce que Philarète ne parle pas de lui comme collaborateur, dans le manuscrit qu'il nous a laissé, qu'on doute qu'il l'ait eu pour collaborateur; en tout cas, il est resté plus de trente ans à Rome, tandis que Ferucci ne semble pas y avoir travaillé.

La conclusion est nette, c'est celle d'ailleurs de M. Milanesi : — Tout ce qui est bronze appartient à Simone Ghini « Orafo », né en 1407, — tout ce qui est marbre est de Simone Ferucci; — tous deux avaient des points de contact avec Donatello, et c'est au nom de Donatello que la confusion s'est faite entre eux deux. Elle n'est plus possible depuis que M. Müntz a donné les documents sur Ghini, et depuis que M. Milanesi, de son côté, a établi la filiation de l'artiste appelé Simone Fiorentino par les historiens de Rimini. J'ajoute que la comparaison des œuvres que je connais ne permet pas la confusion. Donc, sur ce point encore, Vasari est désormais rectifié.

LEON BATTISTA ALBERTI.
LETTRE SUR LA COUPOLE DU TEMPLE DE RIMINI

On la conserve autographe dans la Marciana de Venise; elle provient de la bibliothèque de San Michele, près Murano, et le Mittarelli l'a découverte en faisant le catalogue des manuscrits de cette collection. Il l'a publiée dans son catalogue célèbre; plus tard Anicio Bonuci, réunissant l'ensemble des œuvres de Leon Battista, l'a donnée à son tour dans l'ouvrage intitulé : *Opere volgari di Leo. Batt. Alberti.* — Per le più parte inedite e tratte dagli autografi, annotate e

illustrate dal Dott. Anicio Bonucci, — typog. Galileiana, Firenza 1847.

A propos de cette lettre sur la coupole de San Francesco de Rimini, il est opportun de citer le passage de la lettre de ce même Leon Battista, en tête de ses *Opere volgari* où il fait allusion à la coupole de Sainte-Marie des Fleurs. Il y a là, dans un superbe langage, un éloge admirable du maître des maîtres d'alors, le Brunelleshi. On voit, par les paroles qu'il adresse à l'architecte du Dôme de Florence, quel retentissement eut, au xve siècle, l'œuvre du grand Pippo : « Chi mai si duro e si invido non lodasse Pippo architetto, vedendo quì struttura si grande, erta sopra i cieli, ampla da coprire con sua ombra tutti i popoli toscani, fatta sanza alcuno aiuto di travamenti o di copia di legname, quale artificio certo, se io ben giudico, come a questi tempi era incredibile potersi, così forse appresso gli antichi fu non saputo nè conosciuto. »

Ceci dit, voici la lettre de Leon Battista dans son texte original; le commentaire que j'en ai fait ligne par ligne me dispense de la traduire, et d'ailleurs il y a intérêt pour tous ceux que ces choses intéressent à lire les documents dans le texte même.

« Prestantissimo viro Mathoeo di Bastia amico Dulcissimo. Ariminum salve.

Molto mi fur grate le lettere tue per più rispetti, e fummi gratissimo il signor mio, com'io desiderava, cio che pigliasse ottimo consiglio con tutti. Ma quanto tu mi dici, che il Manetto afferma che le Cupole devono essere due larghezze alte, io credo più a chi fece Terme e Panteon e tutte queste cose massime, che a lui, e molto più alla ragione che à lui. E se lui si regge à opinione, non mi maraviglierò se errara spesso. Quanto al fatto de' pilastri nel mio modello, rammentati che io ti dissi : Questa faccia convien que sia opera da per se, perchè queste larghezze ed altezze delle cappelle mi perturbano. Ricordati e ponvi mente, che nel modello, sul canto del tetto a man ritta e a man manca, v' è una simile cosa, e dissi : — Questo pongo io quì per coprir quella parte del tetto *idest* del coperto, quale si farà entro la chiesa, pero che questa lunghezza dentro non si può moderare colla nostra facciata, e vuolsi aiutare quel che fatto è, non guastare quello che s'abbia a fare. Le misure e proporzioni de' pilastri, tu vedi onde elle nascono; ciò che tu mutti discorda tutta quella musica. E ragioniamo di coprir la chiesa di cose leggiere. Non vi fidate su què pilastri a dar loro carico : e per questo ci pare che la volta in botte, fatta di legname, fosse più utile. Or quel nostro pilastro se non risponde legato con quello della cappella, non monta pero quello della cappella, non ara bisogno d'aiuto verso la nostra facciata, e si gli bisognerà, ello è si vicino, e quasi ligato che n'arà molto aiuto. Adunque, se così per altro vi pare, seguite il mio disegno quale, à mio giudicio, sta bene. Del fatto degli occhi, vorrei chi fa professione intendesse il mestier suo. Dichiarai perchè si squarcia il muro ed indeboliscono le finestre per necessità del lume. Se puoi, con meno indebolire, aver più lume, non fai tu pessimamente à

farmi quell' incommodo? Da man diritta a man manca del occhio rimane squarciato e tanto arco, quanto il semicircolo sostiene il peso di sopra. Di sotto non sta nulla più forte il lavoro per esso occhio, ed è otturato quello che deve darti il lume. Sono vi molto ragioni a questo proposito, ma sola questa mi basti che mai in edificio lodato presso chi intese quello che niuno intende oggi, mai, mai vedrai fattovi occhio se non alle cupole, ed in luogo della charica. E questo si fa a certi Templi (a Giove, a Febo, quali son padroni della Luce) ed hanno certe ragioni alla sua larghezza. Questo dissi per mostrarvi onde esista il vero. Se qui verrà persona darò ogni modo di sodisfare al signor mio. Tu, prego, esamina ed odi molti, e referiscemi. Forse qual che sia dirà cosa di stimarla. Raccomandami quando il vedi o scrivi al signore, a cui desidero in qualunque modo esser grato. Raccomandami a Monsignore tutti quelli che tu credi che me amano. Se aro fidato vi manderò l'Ecatomfilea ed altro. — Vale, etc. Romæ, XVIII novembris.

BAPTISTA ALBERTIUS.

LETTRES MALATESTIENNES DU DÉPOT DE SIENNE

Lettres adressées de Rimini à Sienne, le 17 décembre 1454, par Petro de Genarü, chancelier de Sigismond, et Matteo da Pasti, Proto Maestro des travaux du temple de Rimini, à Sigismond Malatesta, au sujet de la marche de la construction et de certaines difficultés que rencontre l'exécution de la couverture.

Cette lettre fait partie de la série : *Lettere à Personnagi diversi, Carte Malatestiane,* des archives de Sienne. M. Milanesi en avait signalé l'existence à M. Zanobi Bicchierai de Prato, qui, selon cette intelligente et noble coutume italienne de publier quelque rareté ou quelque manuscrit inédit à l'occasion des *Noces,* l'avait éditée : « Per le Nozze della Nobile Donzella BIANCA GENTILE FARINOLA Fiorentina, col nobile Giovane LUIGI VAÏ de Prato. » Elle était alors classée aux archives de Sienne, dans la série *Scritture consistoriali, ad annum... Autografa. — Archivio delle Riformagioni.* A partir du moment où, sur l'indication de l'obligeant archiviste de Florence, M. Milanesi, nous avons pu retrouver à la Magliabecchiana de Florence cette introuvable petite plaquette devenue si précieuse pour nous, à cause de l'indication d'une source d'informations d'où pouvaient découler encore des informations nouvelles; cette lettre lue et la source indiquée, notre visite aux archives de Sienne a été résolue.

M. Banchi, l'honorable préfet des Archives, qui venait justement de s'occuper de la question : « Malatesta à Sienne«, nous a mis alors en présence de l'ancienne série *Scritture consistoriali,* devenue la

série nouvelle : *Lettere a diversi Personnagi,* Carte Malatestiane. C'est la véritable découverte, — mais qu'on ne s'y méprenne point, ce n'est pas le fait de la rencontre des lettres dont nous prétendons nous faire honneur; loin de là, nous avouerons même que les plus importantes, au point de vue du Temple, étaient connues de quelques-uns; mais le fait intéressant, c'est le rapprochement établi entre cette série des *Carte Malatestiane*, et toute la série des documents que nous avions groupés pour l'étude du Temple depuis quatre années. Ces documents s'éclairent l'un par l'autre, et un seul prénom cité (celui de Maestro Agostino), est venu changer en certitude absolue toute une série d'hypothèses basées sur des similitudes de caractère et de forme sculpturale. Le grand document historique de cette série, celui qui était absolument inconnu et indéchiffré (il est d'ailleurs presque indéchiffrable pour qui n'est pas paléographe), c'est la lettre autographe d'Isotta donnée plus haut. Dans la série des lettres purement explicatives du monument, et qui servent désormais à écrire son histoire, la lettre ci-dessous est très importante, parcequ'elle nous prouve qu'en 1454, c'est-à-dire, quatre années après l'inauguration, le Temple n'avait encore ni porte, ni façade latérale, et que la belle *fiancata,* où s'élèvent les tombeaux des hommes illustres, subit alors un changement très heureux. Les *niccioni* (ou ouvertures des arcs laissant voir les baies gothiques de la construction primitive), qui étaient prévus en plate-bande dans le projet (*Architravati*), affectèrent la forme plein cintre, afin de pouvoir donner à cette façade latérale assez de hauteur pour que les chapelles et la nef pussent recevoir la même toiture. Ce second document nous montre encore, à côté de Matteo da Pasti, un certain Maëstro Alvise (Luigi) qui faisait, avant exécution, les modèles et reliefs, ou maquettes en bois. Ce devait être un homme de talent, car on le voit donner des conseils pour la forme à donner au *soffito,* ou plafond intérieur. Un fils de ce dernier faisait office de secrétaire, et, par-dessus tout cela, Pier Genarii, qui apparaît sous tous les noms : *Petro de Genari, Petrus Genarus,* chancelier de Sigismond et gentilhomme de Pesaro, surveille le tout, et est *soprastante* ou surintendant. La seconde lettre est très grossièrement écrite; c'est celle d'un fils d'*appareilleur,* et il faut faire la part de cette circonstance en la lisant. Ceux des lecteurs qui s'occupent d'architecture, ne peuvent pas séparer ces deux lettres du plan de l'édifice que j'ai publié, car toutes deux sont relatives au mode de couverture à adopter pour l'édifice. Quant à ceux

qui s'occupent de numismatique, ils trouveront dans la première un passage relatif à la fonte de médailles d'argent, commandées par le seigneur de Rimini, à son familier Matteo da Pasti. J'appelle aussi l'attention du lecteur sur le trait de mœurs qui résulte de la signature de la seconde lettre. Le charpentier parle sa langue en écrivant à son seigneur, et lui donne des raisons pratiques : « Il legniame comencia à venire in umore, non è più bon tagliare. » C'est le bois qui sue, du sapin sans doute. On voit qu'on entre dans le sous-détail des choses, et, circonstance presque touchante, le bon appareilleur se sert de son petit garçon pour écrire, et l'enfant signe gentiment : « Il vostro minimo famiglio. » Il me semble que tout cela est presque de la vie intime *alla buona*.

MATTEO DA PASTI ET LE CHANCELIER PETRUS DE GENARI A SIGISMOND

Illustre Signor Mio. Messer *Batista deli Alberti* me mando un disegno de la faciada et un capitello belissimo ; e de poi la S. V. a mandato quello medesimo designo e una lettera di Messer *Batista*, la quale Piero di Gienari me a mostrato ; e siamo stati con tutti li maëstri e ingegneri, e abiamo vedutto el ditto disegno e ben considerato ; el qual è in questo modo : che dove andava la sepoltura, prima era quadro, secondo il modello di messer *Batista*, de legno, e questo disegno è tondo, cioè in modo d'un nichio, e quale nichio è un belissimo lavoro, e piu forte, e non vene tagliato el pilastro cosa alcuna ; e quando se tagliasse una testa de preda cotta, non sarene a dire cossa alcuna. Ma el Castello non puo venire li dentro come era nostra intentione. Mal el si puo mettere in la faciada altrove, in quello tondo che a una testa, e starà benissimo ; e ancora si puo fare quadro como era prima. Ma se conviene riempire quanto è grosso el pilastro vechio ; e meterase il castello dentro secondo lo primo modo. Si che questi sono gli ultimi modi che se posono fare. Ma ben ne faciamo a sapere, che se la S. V. fa lo nichio avanti a le tavole per le cortine, perchè d'ongni preda se puo far lo nichio ; e facendolo quadro, bisogna una grande quantità di tavole per far lo castello, e non sara cosi bello lavoro come lo nichio : in ogni modo la sepoltura gli cape a un modo, e sarà un bellissimo vedere. Ma ho speranza in Dio che la S. V. venirà à tempo, e vederete la cosa con l'ochio, inansi che facia questo ; e alora determinarete ogni cossa a compimento. Ma la cossa se è vista per quello bon modo la se puo vedere, e per lo simile siamo stati con Maestro *Alvise*, e faciamo far un modello con lo tetto ; e *Giovane de maestro Alvise* ne scrive ogni cossa, masime del tetto, e vuol detto tetto de fora sia uno, cioè che copra la capella e la chiexa ; e credo che in sul nostro paese se trovarà legname atto a cio. Ma la venuta vostra se afermarà tutto questo lavoro ; e se' bisognarà andaremo *Giovani del M° Alvise*, e io a Roma a star dui giorni con misser *Batista*, e diremo el parer suo, a cio le cosse vada como le debuano andare ; o veramente, far che lui venga qua : questo saro in la S. V. Apresso, io mandai... de la facenda a senagaglia per ser Batista a Sagramoro, che le mettesse in lo riuelino di sopra el cordone, come scrissi a la S. V. a cio ne sia in

tutti li luochi che ora se lavora. Si che non so al presente che me abia a fare. Scrivete a chi par a la S. V. che me dia ariento (*argento*) per gettar la medaglia piccola, che conzio a cio se ne possa jetare per far quanto voluete se facia.

Io ho scritto più lettere a la S. V. Non ho mai avuto resposta alcuna, per che gli e cossa che apartene a me. Auero patientia in sino che potro : quando non potero più, saro scusato. Io mi recomando a la S. V., se l'merito. Valete. IN Arimino, adi 17 di decembre 1454.

PETRO DE GENARI.
MATTHÆUS DE PASTIS DE VERONA.
.... MAGNANIMO D. SIGISMONDO MALATESTE, domino meo.

AUTRE LETTRE RELATIVE A LA CONSTRUCTION DU TEMPLE, ADRESSÉE A SIGISMOND, PAR LE CHARPENTIER MAESTRO ALVISE

JHesus.

Magnifico ex^mo^ Signor mio. Depoi hognie debitta recomandacione ect. Lo advixo che mio Padre à mostro a *Pero dei Genare*, a *Mateo di Pasti* e a quiglie altre maistre, como à a venire el volton de la Ghiexa, ecte. E à fatto in questa forma : che ello a tolto quella parte de nancie del modello di miser *Batista,* e in su quello à fatto lo edificio como lo à a uenire ; per modo se uede auedentemente, sencia che ello abia mosso niente del detto modello : è questo, e' lo ha fatto per volere mostrare che elle non uoglia uscire de l'ordine di miser *Batista*. E pei che la S. V. intende el modo, io lo mando designiado, adiuxandone che l'ordine dado per lo ditto miser *Batista* non impedisse cosa alcuna ch' el non se possa fare ditto edificio como vedite designiado : ne per lo ditto couerto non sa à remouere niente, ne non vole uscire del stile del Predetto, excetto seria di bexogno de alciaro un pocho quel fogliame che uene sopra la faciada, doue uederite A ; perche se ueneria alciare piu el volto di sopra, e averia piu sua raxone. Ma niente di meno, quando non se mouesse mai quel fogliame, el se po fare pontalmente come ne mando designiado.

Io ho santo [1] da m^o^ *Mateo da Fano* [2], e da *Francescho de Cinquedenti*, che a Sinegaglia glie sonno ligniame in quantità per fare questo edificio : e questo loro lo dixe de veduda ; si che per ditta caxone non bixognia che io mena a mio padre lagiù, avend' io questa certecia [3] : si che a mi pare sia bona a reguardarlo, per gracia de Dio, che ello vinira tanto, che ello fornia questo edificio, e farà de le cose che piaxerà a la S. V.

Apresso, piaxendo à la S. V. el modo del voltare como ue mando disignado, seria de bixognio chi là V. S. ce ne aduixasse presto, per che como el ligniame comencia uenire in umore, non è più bon tagliare : per tanto è di bixognio che abiamio presto questa risposta, perche non c'e tempo da perdere.

E piu, seria de bixognio che la V. S. scriuisse à *Pero de Genare* che mandasse a Francescho de Cinquedente a fare tagliare questo ligniame, per che non se poria trouare un migliore circha a questa facenda, e mio padre glie darà le

mexure inordine. Non altro, se non che sempre mi recomando a la vostra ex^a^ S. In Rimino XXI di Xbre 1424.

El vostro minimo fameglio,

GIOUANE DE MAESTRO ALOUIXE.

(*Fuori*) Magnifico et potenti domino, domino Sigismondo Pandulfo de Malatestis, domino meo singularissimo.

Poscritta. Magnifico signor mio. Piacendo a la S. V. me pareria che l' fuosse buono che io andasse à Roma da Misser *Batista* a razonarglie del modo del voltare, e intendere el suo parere : et qual modo glie pariero fosse meglio, o tercio o quarto o tutto agudo, a cio che la cosa passa in bona forma.

Sagramoro a veduto tutte le lavore de la S. V. elluï vene advixara : al presente io non avixaro altro a la V. S.

LETTRE DE MATTEO NUTI, ARCHITECTE DE FANO

Matteo Nuti, architecte de la *Bibliotheca Malatestiana* de Cesena, écrit à Sigismond Malatesta, relativement au dessin envoyé de Rome par l'Alberti, dessin dont l'exécution présentait des difficultés pour Matteo da Pasti et les différents *muratori* chargés de la construction. Sigismond avait ordonné de consulter Matteo et de lui demander son opinion en lui envoyant le dessin.

Magnifico et potenti domino, domino Sigismundo Pandulfo de Malatestis.

Magnifice ac potens domine mi singularissime. — Aviso la S. V. commo so stato cum maestro Aluvigie [1] el quale me ha mustro el desegno de la nave che vene nel corpo de la Chiesia, et el desegno del tetto che viene sopra a la nave, cio è ch' el dicto tecto viene accovrire la nave del corpo della Chiesia et tutte le capelle di là e di quà. Et viene fermato il ditto tecto su le mura grossa le quali la S. V. fa fare di là e di quà. Et non da afano nisuno a le mure ne agli archi de le capelle, et le dette capelle se vengano a desgrevare del peso che la al presente, non che ne venga havere più, perchè ad presente gli è suso legname e coppe, et a quello partito non viene havere carco se non del legname de la nave schietto, perche el dicto tecto viene di sopra da la nave e non glie viene a dare afanno nissuno. Per tre ragione a mi pareria che questo fosse bono lavoriero : primo per forma, ch' el tecto pareria amplo et grandissimo volume. Secundo, perche secundo il primo ragionamento, i tecti de la capelle bassi verieno a essere damnificati dall' aque che verieno dal tecto del corpo della chiesia, perche s' el fosse coperto de metallo, in spazio de tempo per el continuo botto de l' aqua veria a mancare et a essere ofese le dicti (sic) capelle ; et questo seria contra la voluntà de la S. V. La tertia ragione, perchè sopra gli archi de le dicte capelle non bisognarà fare più muro che se sia al presente, se no mettere el cornigiotto. Appresso so stato cum Pietro di Genari e Matteo di Pasti sopra el disegno el quale ha mandata messer Baptista del fatto di nicchi. Et trovo secundo desegno,

1. — Alvise.

commo dissi a la S. V. in campo, che se la S. V. non se cura che la sepoltura stia parte coverta et parte descoverta, po' seguire, o voleto[1] el tondo commo dice messer Baptista, o volete el quadro, perche in ciascuna di queste doi forme el lavoriero serrà forte. Ma bem conforto la S. V. che contentandovi che la sepoltura stia parte coverta, e parte discoperta seguiate el quadro per respetto di lavorieri sonno aparechiati, et per non mutare niente la forma del disegno. Et anche nel quadro se avanzarà qualche cosa più che nel tondo per el luocho de la sepultura. Preterea aviso la S. commo, fatte le feste, comenzaro a mettere in opra le cornigie del principio da basso che va atorno la capella dentro, et più oltre non posso seguire sino a tanto che non seranno fatte le alefante. Et aviso la S. V. commo in Castello è voltata la capella e fatta la scala cio è serrà fornita in termine de tre di. Al fanto di di dinari, dopo me partii de la S. V., siamo stati molto ligieri. — Per tanto mi raccomando a la S. V.

Ex Arimino die XXII Decembris 1454.

Vester fidelissimus servitor

Matheus Nutii de Fano.

Cette lettre nous avait été déjà communiquée par l'honorable Luigi Masetti, de Fano. Polidori, qui fut directeur des Archives de Sienne, voyant qu'elle intéressait un artiste de Fano, l'envoya au professeur Francolini, qui en fit don au comte Stefano Tomassi Amiani, de Pesaro. Ce dernier l'offrit à M. Luigi Masetti, qui l'inséra à la fin d'une petite brochure locale sur l'église San Michele de Fano. C'est là que nous l'avons lue pour la première fois; elle provient aussi de la série *Carte Malatestiane* de Sienne où nous l'avons retrouvée en original.

MATTEO DE PASTI

NOTES POUR UNE BIOGRAPHIE DE L'ARTISTE

Les documents concernant l'artiste qui fut le pensionnaire de Sigismond sont très rares, et, jusqu'à présent, je ne crois pas qu'on ait pu réunir les éléments nécessaires pour écrire sa biographie avec quelque certitude. M. Heiss[2] a réuni sur lui de très nombreuses notes, peut-être les aura-t-il publiées au moment où ce volume aura paru. M. Bernasconi, mort en 1869, conservateur du *Museo civico* de Vérone, s'était occupé spécialement de cette école des médailleurs de Vérone, mais s'il a mis en relief la figure de Pisanello, il ne nous a donné que de vagues notions sur son élève.

Les premières médailles de Matteo sont de l'année 1446, et toutes

1. — O volete.

2. — *Les Médailleurs de la Renaissance.* — En cours de publication. — J. Rothschild, éditeur, Paris.

celles qu'on connaît de lui ne sont pas postérieures à 1450. Il semble constant que c'est par Roberto Valturio qu'il est entré dans la confiance de Sigismond; mais, si nous considérons que Valturio lui-même ne rentre de Rome à Rimini que vers 1446, date de l'exécution des médailles de Sigismond et d'Isotta, il nous est difficile d'admettre que le séjour du médailleur à la cour de Malatesta date de plus loin. Cependant, nous voulons consigner ici toutes les suppositions mises en avant par quiconque est historien ou critique, et nous devons signaler l'assertion de Ricci (*Storia dell'Architettura in Italia*, t. II, page 523), qui veut que Matteo ait succédé en 1445 à Pisanello dans les fonctions de *Préfet de la Zecca de Rome*. Le fait n'est pas exact, puisqu'en 1446 le sculpteur est déjà Maestro du Temple et produit toutes ses médailles à Rimini; de plus, Pisanello n'a abandonné le poste (par la mort) qu'en 1451; mais il peut toutefois ressortir de cette assertion que c'est à Rome que Matteo a connu le Valturio, et je serais porté à le croire. Il me paraît difficile qu'au cours de la construction du temple de Rimini, qu'il allait diriger, ou lors de l'envoi du dessin d'ensemble à Sigismond, il ne soit pas allé à Rome s'entendre avec l'Alberti pour l'exécution.

Quoi qu'il en soit, le voilà, dès cette année 1446, fixé à la cour; il s'y marie à Livia, fille de Giovanni Valdigara de Rimini, et, en 1457, Matteo Bosso de Vérone nous le montre dans son livre « Dell'amministrare il magistrato », jouissant d'une situation exceptionnelle et mariant sa fille à un gentilhomme de Rimini, Raffaello di Giovanni delli Arduini. Bosso ne se trompe pas beaucoup en supposant qu'il a dû quitter Rimini en 1463, car la lettre de Roberto Valturio, écrite au nom de Sigismond Malatesta pour le recommander à Mahomet II, est de 1463. En 1464, Matteo prête à Pietro Delfino, ambassadeur de la République de Venise auprès de Sigismond, un manuscrit des Voyages de Cyriaque d'Ancône; c'est le dernier écho qu'on ait de son séjour à la cour, et nous n'avons nul moyen de savoir si, oui ou non, il a exécuté le voyage en Orient. Gentile Bellini a laissé des médailles de Mahomet, le Pisanello aussi, ainsi que Bertoldo et Costanzo, mais nous n'avons pas d'image du Sultan signée Matteo, ce qui indiquerait que le voyage a pu ne pas s'effectuer. C'est par l'entremise de Girolamo Michieli, l'ambassadeur de Venise, que Mahomet II avait demandé à Sigismond de lui prêter son médailleur ordinaire, et on voit, par la belle lettre de Valturio, avec quelle courtoisie Sigismond se prêta à cette fantaisie.

Matteo aurait été, dit-on, un homme distingué en dehors de son talent de sculpteur; il avait de la littérature et, au dire de Bosso, il était *pieno di notizie e bel parlatore.* Dans ce même ouvrage, « Dell'amministrare il magistrato », il est dit de lui : « Matthæus Pasthis concivis ornatissimus meus, qui Arimini inter priores apud Sigismundum Malatestam habetur. »

Je me suis naturellement reporté, pour apprendre quelque chose sur Matteo, à l'ouvrage connu de Maffei : *Verona illustrata*, mais le bagage de l'écrivain est faible en ce qui concerne le médailleur et, décidément, les documents étant très rares, nos lettres de Matteo trouvées à Sienne prennent de l'importance. Dans le chapitre *Opere di Disegno*, chap. VI, pages 367 et 368, Bosso lui attribue les illustrations de l'édition princeps du *De Re Militari* de Roberto Valturio de 1472. Voici le passage :

« Ma in Verona fu nel 1472 con quantità di figure d'armi, di machine, d'edifizj, di uomini, e di animali, stampata l'opera di Roberto Valturio, *De Re Militari.* Quindi e che lo stampatore tal vanto si diede nel fine : « Joannes ec. hunc de re militari librum elegantissimum literis et figuratis signis sua in patria primus impressit. » Chi fosse stato l'intagliatore, facil cosa è congetturare, porchè il Valturio fu da Rimini, e abbiam veduto poco fa come in Rimini soggiornava Matteo Pasti, detto dall'istesso Valturio in quella lettera, singular nella pittura, nella scoltura, e nel intaglio. »

Le fait me paraît absolument vraisemblable; il faudrait peut-être même aller plus loin et reconnaître, avec Maffei et Valturio, que Matteo était peintre (*singular nella pittura*), car on conserve aux Uffizi un meuble de singulière forme, une sorte de boîte sur laquelle sont peints les Triomphes de Pétrarque, qu'on n'hésite point à lui attribuer, sans qu'on ait pu découvrir sur la foi de quel document. Il était de bonne famille à coup sûr; il avait un frère, Benedetto de Pastis, qui devait être chanoine, et qui se signala dans les études littéraires. Il a laissé de lui une belle médaille d'un faire très large. Le revers est particulièrement intéressant, il représente un enfant tirant de l'arc et épuisant son carquois contre un rocher. Le sujet s'encadre dans la couronne de laurier qui se reproduit souvent dans l'œuvre, et, en exergue, on lit le nom de l'artiste : « Mathæus de Pastis ». Il est évident que la construction du Temple l'aura absorbé, car, à partir de 1450, on ne connaît pas d'œuvre signée de son nom. Il est à remarquer d'ailleurs que le Pisanello lui-même, dont l'œuvre comme médailleur est considérable, à exécuté toutes les médailles qu'on

connaît de lui dans un espace de temps très restreint, de 1444 à 1449.

Je ne sais sur la foi de quel document Bosso place en l'année 1490 la date de la mort de Matteo. J'ai dit que nous le perdons de vue à partir de 1464. Le document suivant, qui nous signale encore à cette époque sa présence à Rimini, est le dernier en date qui nous apporte une notion sur lui ; nous le devons à M. Müntz qui, dans ses *Études sur les arts à la cour des Papes*, a eu souvent l'occasion de rencontrer quelques-uns des personnages qui nous intéressent.

« I commentarii dei viaggi di Ciriaco d'Ancona da lunga età sono o perduti o smarriti. L'ultimo, del quale io abbia potuto trovare notizia che li vide e direttamente da quei volumi fe' qualche estrato, è Pietro Delfino ambasciatore Veneto presso Sigismondo Malatesta, *che nel* 1464 *li ebbe imprestito in Rimini da Matteo Pasto Veronese*. Ecco le parole stesse del Veneto ambasciatore scritte a piè d'un lungo brano dei commentarii di Ciriaco nel codice Vaticano 5252. f 23 : *Hæc in* 1464 *die* 15 *maii cum ipse Petrus Delphinus Arimini legatus ad Sigismundum Malatestam ab duce Christophoro Mauro et senatu Veneto ad expediendas eius copias in Peloponnesum transuetendam* (sic) *illicque onerandas, dumque naves honerarias expectarem jurato octio ex Kiriaci Anconitani commentariis ipsius propriis litteris scriptis, quæ Matheus Pastus Veronensis dedit transcripsi.* »

Extrait de Rossi — « *Nuove memorie dell'instituto di corrispondenza archeologica* » 1865. — *Dell'opus de Antiquitatibus di Hartmann Schedel. Nuremberg.*

CHAPITRE XII

SIGISMOND ET LE VATICAN

LETTRE DE SIGISMOND MALATESTA A GIOVANNI DI MEDICI.

Cette lettre, datée du château-fort de Gradara, le 24 décembre 1451, sollicite des secours des Florentins, pour l'aider à « donner une bastonnade » au duc d'Urbin. Elle est adressée au second fils de Cosme le Vieux, *Giovanni*, mort jeune, après avoir épousé Cornelia degli Alessandri. Sigismond, dans cette lettre, fait allusion au prochain mariage du fils de Cosme l'Ancien.

Magnifice tanquam frater et compater carissime,

Io ve scrivo questa mia lettera a sigurta, per la quale voglio sentire el vostro parere, et questo perchè continuamente ho retrovato me havete de omne cosa

dicto el vero, et non mai boxia[1] de niente. Io ho più di fa sollicitato lo Illmo Signor Duca di Milano come vederete da questa interchiusa, che voglia darme aiuto et favore a dare una bastonata al S. Messer Federigo, et farlo reconoscere de li errori soi, tradimenti et inganni usati per lui. La qual bastonata me basta lanimo, havendo adiuto darli la si facta che a tempo che a tempo novo ce serra pocho che fare de li facta soi, et abassara pegli tanta superbia quanto regna in lui, et gia quelli excelsi Signori Fiorentini se offerseno a darme loro dicto adiuto per fare tale impresa, poi disse che non stava se non a comandare al prefato Illustrissimo Signor Duca, che loro circa cio fariano quanto per lo prefato signore gli serià dicto. Mo per questa intercluxa vederete quanto la sua signoria scrive, quale como ho dicto ve mando. Et perchè caramente ve prego me voliate advisare se queste son pratiche o non, o vero se debbo aspectare dicto adiuto et favore de li, o s'io debbo mandare uno mio la à Fiorenze a sollicitare dicto adiuto, che in verità non mancho faria per quelli signori che per mi, ch'io desse tal bastonata a Messer Federigo per più respecti, et inspetialità perchè ad omne loro bixogno et del prefato Illmo Signor Duca de Milano serro sempre più expedito in cavalcare, et in farre cio che per quelle mi serrà comandato. Di che omnino voliateme dare tale adviso et chiaro, perchè ve prometto che quanto havero da voi in risposta, mai non lo comunicaro cum persona et teronello (sic) secretissimo como ho facto dell'altre cose. Et questa particula de lectera, ch'io ve mando si è la copia de una lettera che scrive el prefato Illmo Signor Duca al suo ambasciadore li che solicite questa facenda cum quelli signori Fiorentini.

Piacciavi ancho darme adviso se credete si faccia guerra in Lombardia, o non questa estate, et a che tempo et che aparecchia se fa dal canto vostro, et datome adviso importante. Raccomandatome a vostro patre et alla vostra madre madonna Contessina. Apresso a recordatove che ho ad venire alle nozze vostre, perchè mettetovi in ordine per farme honore et piacciavi scriverme spesso, accio non paia haviate havuta la guerra con mi, et dare questa lettera a Messer Niccolo Ricimboldo imbasciatore li del Illutriss° Signor Duca di Milano, et fasce ne habbia la risposta la qual mandatome insieme cum la vostra. Se Giohanne Francesco mio depositario è li, datogli questa lettera; se non squarzatela.

S'el signore de Imola ha fatto conclusione cum voi, o vero presso altra via che sentiate, piacciavi darmene adviso.

Grandarie die 24 dicemb. 1451.

SIGISMUNDUS PANDULFUS DE MALATESTIS.

(Archives de Florence — Fonds Strozzi. Filza 22 « num moderno 23 ».)

C. 34.

1. — Bugia.

CHAPITRE XIII

MALATESTA NOVELLO

LETTRE DE MALATESTA NOVELLO A COSME LE VIEUX (SALINES DE CERVIA).

DOMENICO MALATESTA NOVELLO (1418-1466).

Il écrit de Cesena à Cosme le Vieux, pour lui dire qu'ayant à fournir de sel les Magasins de Bologne, et ses salines de Cervia n'ayant pas rendu, en cette année 1454, il le prie de vouloir exécuter pour lui la commande et lui prêter six cents sacs. On voit, par le post-scriptum, que les seigneurs, entre eux, traitaient directement ce genre d'affaires, sans manquer d'entrer dans les détails. La lettre fait partie de l'*Archivio Mediceo innanzi il principato*, Carta 71 bis. — Filza IX, Archives d'État de Florence.

Magnifice vir tanquam frater honorande, etc.

Cum sichurtà richiedero la V. M. et questo è che havendo io ad fornire le Canove di Bologna et di molti altri luoghi di sale, et per rispetto dei tempi contrarii questo anno per anchora non ne hanno fatto le mie saline, ne anchora aspetto haverne per lo advenire, et maxime per questo anno: pertanto acciò io non perda lo adviamento di dette Canove, me acade ve adoperiate per me Costà che cum quel vantaggio di prexo è possibile io ne habbià per fino a saccha seicento di pexo di libre 320, o 330 per zascheduno saccho : e di tucto vi piaccia advixarme ne che me ne farete piacere assai; et tutto co cumnuberabo cum li altri oblighi ho cum la V. M.

Datum Cesena die Aug. 1454.

Etiam vi piaccia advixarmi quello mi costerà el saccho togliendolo di costi, e di decto sale.

MALATESTA NOVELLUS DE MALATESTIS.

LETTRE DE MALATESTA NOVELLO A JEAN COSME DE MÉDICIS, RELATIVE A LA BIBLIOTHÈQUE MALATESTIENNE DE CESENA.

La première de ces lettres est adressée à Giovanni, fils de Cosme le Vieux, qui partageait la passion de son père pour les manuscrits. Malatesta Novello, auquel Giovanni a envoyé un *Plaute*, s'excuse de

ne pouvoir lui donner à son tour un *Térence* que Médicis lui demande. La lettre est datée de Meldola, fief de campagne de Novello. La lettre fait partie de l'*Archivio Mediceo inanzi il principato,* Carta 268, Filza VI. — Archives d'État de Florence.

Magnifice tanquam frater.

Agnolo de la Stufa a questi di per uno cavalaro mi mando el libro *De Plautis* de la V. M. el quale io mandai a domandare a quella. Il che me a stato carissimo et ringratione la M. V. Certifficandola che io el faro transcrivere et quam primum el sara fornito, ve ne siro buon renditore.

Apresso nella lettera sua che me scrive Agnolo predicto me domanda, da parte vostra, Donato sopra Terrentio. Il perche adviso la V. M. ch' io non ho si cara cosa che ne possiate disponere quanto mi propio. Ma io me trovo aver quel libro a Cesena dove è stata et è grave peste, et la chiave del luogo dove è quello con altra mia robba tiene uno mio cameriero che attende alla persona mia, el quale io non mandaria al presente a pericolo in quella terra. Ma come sira cessata questa contagione a Cesena el mandaro a torre, et mandarollo alla V. M. advisandola pero ch' egli è molto mendoso et da non ce far troppo fondamento. Et Dio per averlo correpto ho pregato Laurispa che me faccia tanto copia del suo, ch' io possa correggerlo : havendolo infra el tempo, la Vos. M. el porrà havere piu perfecto, quantumque o emendato, o come e la V. M. l' havera à la quale offerisco non solamente i libri, ma lo stato, et omni mia facultà.

Meldule die 23 augusti 1457.

MALATESTA NOVELLUS DE MALATESTIS.

(a Tergo). JOHANNIS COSME DE MEDICIS.

LETTRE DE NOVELLO A LAURENT LE MAGNIFIQUE

Cette seconde lettre de Novello, écrite sept années après sur le même sujet, montre quelle persévérance il apportait à la constitution de cette bibliothèque de manuscrits de Cesena. Elle est adressée, non plus à Giovanni, fils de Cosme, mais bien à Cosme le Vieux lui-même. Il lui renvoie les *Expositiones Hieronimi super lamentationem Hieremiæ*, et le prie de s'employer auprès de son fils Pierre (le Goutteux) pour lui faire prêter le *Sylius Italicus*, — *Archivio Mediceo innanzi il principato.* C. 356, Filza XIV. — Archives d'État de Florence.

Magnifice tanquam Pater honorande, etc.,

Le differentie che erano infra i magnifico Signore de Furli et mi, de le quali per altra lettera mia dedi notitia a la V. M. havemo compromessi nel la Illn° Sig^e Duca di Modena che habbia a farle conoscere et terminare de rasone : che

me è paruta via più sicura che havere a venire alle mani come si sforzava de indurme. De che ho voluto la M. Vostra sia advisata come de la novità che da li prefati signori mi fu facta.

Apresso : Rimando pel lo presente corrieri a la V^a M^ia el libro che a di passati hebbi in presto da quella, cioè *Expositiones Hieronimi super lamentationem Hyeremiæ* ; et ringratio la V. M. de la copia mi ha facto de quello. L' altro suo libro che mi presto cum questo quam primum sia transcripto gli rimandero similmente; pregando la V. M. me faccia prestare ad Mag^o Piero suo figliolo, *Sylio Italico*, al quale etiam ne scrivo per mia lettera, acciocchè per favore et adiutorio de la Magnifiacentia vostra io possa fare questa mia libraria omni di più copiosa di libri. Paratus, etc.

Cesene, die 27 januar. 1464.

MALATESTA NOVELLUS DE MALATESTIS.

CHAPITRE XIV

LA COUR DE RIMINI

LES CONSEILLERS ET SECRÉTAIRES DE SIGISMOND

Sigismond écrivait peu ; ses autographes sont très rares dans les archives d'Italie; c'était surtout un homme d'action et de pensée; dans une lettre écrite en 1454 à Borso d'Este, nous lisons les lignes suivantes : « J'aurais écrit cette lettre de ma propre main; mais je puis dire que je suis déjà en route pour Rome; j'ajoute que je n'ai pas écrit moi-même pour ne pas vous causer le malaise de lire mon écriture, car vous savez combien je suis pitoyable écrivain, et j'agis aussi de la sorte pour faire plus vite. »

On conçoit qu'un tel homme devait multiplier autour de lui les secrétaires et développer la chancellerie.

PORCELLIO PANDONE

Un des plus célèbres parmi ceux qui entouraient Sigismond au moment de sa prospérité, est certainement Porcellio Pandone (dit Porcellio Napoletano) dont nous avons parlé déjà au chapitre des Tombeaux, à propos de ses démêlés littéraires avec Basinio Parmense. Poète lauréat du roi Alphonse d'Aragon et son secrétaire, il était venu échouer à la cour de Rimini. Quoique très décrié à cause de son caractère, il devait avoir une valeur réelle, car, en 1452

et 1453, comme la république de Venise venait de déclarer la guerre à Francesco Sforza, duc de Milan, Alphonse d'Aragon, allié des Vénitiens, en envoyant à ces derniers et de l'argent et des troupes, leur adressa Porcellio Pandone alors à son service, lui donnant pour mission de correspondre avec lui et de réunir les documents nécessaires pour écrire l'histoire de ces évènements.

Porcellio était spécialement désigné pour suivre le Piccinino, et il vécut à son camp, écrivant en effet, au jour le jour, les évènements qui se déroulaient sous ses yeux. C'est ainsi qu'il attira l'attention du duc d'Urbin, qui plus tard le prit à son service, et dont il écrivit aussi l'histoire.

De chez Frédéric de Montefeltre Porcellio passa chez Sigismond et devint poète de cour; mais il trouvait là pour rival ce Basinio Basini avec lequel il eut, dans l'intérieur de la Rocca Malatestiana, le duel littéraire que nous avons raconté. Il résida dix années à Rimini, de 1446 à 1456, et, malgré bien des polémiques, il eut quelques amis fidèles; Philelphe, entre autres, qui l'a recommandé vivement à Malatesta. Il est plus que probable que son caractère était celui d'un homme peu sociable; en tous cas, l'histoire l'a fort maltraité; une phrase de Bandello porte sur lui une accusation terrible [1], et son nom de Porcellio prêtait à une allusion injurieuse dont on abusait à son égard. Il était très pauvre, très besogneux et, espérant toujours trouver un Mécène plus généreux, il s'en allait de cour en cour, offrant sa plume à tous les princes, mais les décourageant tous. On a une lettre de lui adressée au Vénitien Foscarini, dans laquelle il se dépeint réduit à la misère et « affligé d'une femme podagre et d'un fils fiévreux ». Le passage est curieux : « Amaritudine domestica crucior, ego mortuos reviviscere facio, ipse egestate laboro. » On voit que les morts illustres qu'il ressuscitait ne le faisaient pas vivre; il s'adressa à la république de Venise, et écrivit, pour en recevoir quelque gratification, un ouvrage intitulé : « De Venetorum gestis ». C'est Foscarini qui l'engagea à dédier ce livre à la seigneurie. De Venise, il passa à Rome où il mourut sous le pontificat de Paul II [2].

1. — « Correspondeva al suo nome la bruttura e laidezza di certo suo vizio nefando. » Matteo Bandello, Novella VI.

2. — Il avait des relations personnelles avec le Pisanello et l'avait connu un peu partout en Italie, car il avait été poète lauréat de trois des souverains dont Pisanello nous a laissé des médailles. Porcellio l'a porté aux nues dans ses vers; il a dit de lui : « Mille alias finxit mira novitate figuras. »

A la cour des Malatesta il descendit du rôle d'historien à celui de poète à gages, et il est un des auteurs reconnus des *Isottei,* où il a prodigué à celle qui était alors la maîtresse de Sigismond les louanges les plus hyperboliques. Il a laissé aussi l'éloge de Malatesta sous le titre : « Oratione Laudibus Sigismondi dei Malatesti. » Il est positif que le Pisanello avait fait de lui une superbe médaille, mais on n'en connaît point d'épreuve.

Comme poète, quoique Basinio Basini l'ait accusé de ne pas savoir la prosodie et d'ignorer absolument le grec, il faut reconnaître qu'il avait pourtant une grande facilité; mais il est froid et sans élégance; il chante pour qui le paye.

Quand il aborde l'histoire, son style s'élève, et, après avoir joui pendant son temps d'une grande renommée comme poète latin, c'est plutôt comme historien que son nom arrive jusqu'à nous, car il a vu la plupart des évènements dont il parle, et, comme il errait de cour en cour, il a vu bien des hommes et bien des choses, et son témoignage a pour nous quelque prix[1].

PIER GIOVANNI DI BRUGNOLI

C'est le premier qui ait rempli auprès de Sigismond les fonctions de chancelier; dès le 26 avril 1441, le prince, pour le récompenser de ses services, lui donne en toute propriété Castelleali et ses dépendances; il le crée en outre chevalier, le nomme *Summo Segretario,* et ajoute encore à ses propriétés la villa de Domessano.

1. — Voici un aperçu de ses œuvres littéraires :

— *Vita Frederici Urbini,* publiée pour la première fois par Muratori dans le *Rerum Italic.,* page 1.

— *Commentaria comitis Jacobi Piccinini vocati Scipionis Æmiliani,* edita per P. Porcelium et missa Alfonso regi Aragonum utriusque Siciliæ.

— *Commentariorum secundi anni de gestis Scipionis Piccinini exercitus Venetorum Imperatoris, adversus Hannibalem Sforciam Mediolanensium Ducem, ad Serenissimum Principem Franciscum Foscari, Venetorum Ducem,* per Cl. Historicum et Poetam Laureatum Porcelium Neapolitanum.

— *Triumphus Alphunsi Regis Aragonæi de victa Napoli* per Porcellium Vatem Romanum.

— *Porcelli deploratio Italiæ poscentis pacem a Divo Paulo II.*

— *Oratio de Laudibus Sigismundi Pandulphi Malatestæ ad Franciscum Sforciam Ducem Mediolani, habita anno 1456.*

— *Carmina de Laudibus ejusdem Malatestæ in XII Epistolas distributa.*

— *Liber Isottæus.*

— *Porcellii Poetæ Laureati Epigrammata.*

— *Carmina in Laurentium Vallam.*

— *De felicitate suorum Temporum.*

Quand Sigismond eut soumis Sinigaglia, il y envoya Brugnoli pour le représenter; les habitants devaient lui jurer fidélité comme au seigneur lui-même. Il eut pour successeur dans sa charge

GIACOMO DEGLI ANASTAGI

Né à Borgo San Sépolcro d'une famille attachée déjà à la personne de Carlo Malatesta, l'oncle de Sigismond, d'abord vicaire des Gabelles de Fano, il passa dans les mêmes fonctions à Rimini; ce n'est que vers 1442 qu'il remplit les fonctions de premier secrétaire, et, lors du procès intenté par le pape Pie II à Sigismond, il fut chargé de se rendre en cour de Rome avec Agostino de Bonfranceschi, avocat consistorial, pour prendre la défense de son maître. Il fut aussi du voyage à la cour de Ferrare (1457) lorsque Sigismond prit pour arbitre de ses différends avec Frédéric de Montefeltre le duc Borso d'Este. Giacomo degli Anastagi était un vrai lettré; il était à la fois légiste, poète, historien et théologien.

NICOLO DEGLI ARIOSTI

Docteur en lois, ayant occupé nombre de magistratures à Ferrare, à Reggio, à Forli, à Imola, il prit place parmi les conseillers de Nicolas d'Este; envoyé en mission auprès de Galeotto Roberto, gendre du marquis de Ferrare, il resta comme conseiller secret auprès de Sigismond qui venait d'hériter de la seigneurie, et, le nouveau seigneur de Rimini étant devenu à son tour gendre du marquis d'Este, les liens se resserrèrent entre l'Arioste et Sigismond; le conseiller secret fut alors nommé lieutenant général de la cité. Il est probable qu'il fut rappelé de bonne heure, car en 1440 on le trouve ambassadeur à Bologne pour la cour de Ferrare.

Les *Dottori di Leggi,* c'est-à-dire ceux qui ont étudié le droit dans les Universités des différents royaumes, sont ceux qui semblent le plus aptes à remplir auprès du prince les emplois de conseillers ou de secrétaires; nous trouvons encore parmi les secrétaires de Sigismond : Giovanni de Mazzancolli, et trois gentilshommes de Pesaro, Venturo da Monte Cicardo, Lorenzo dei Lorenzi et Pietro de Gennari.

PIETRO DE GENARI

C'est ce dernier nom qui nous est le plus familier; nous l'avons très fréquemment rencontré au bas des dépêches publiques ou privées; et, dans la correspondance de Sienne datée 1454, ce secrétaire, qui signe « Petrus de Genari », semble chargé par le seigneur de le tenir au courant de tout ce qui se fait à Rimini. Il avait d'abord le titre de sénéchal ou *Dapifero*, mais ses fonctions sont celles d'un intendant privé, car il descend aux menus détails. Il est qualifié quelque part de *Sopra intendente al Domestico della Corte*. Il avait aussi dans ses attributions les fêtes publiques et ce qu'on appelait autrefois en France « la Bouche », *Imbandigioni*. Il s'était allié à une grande maison de Cesena, en épousant Cleolfa, fille de Lodovico dei Lapi. C'est presque une femme célèbre; la plupart des poètes du temps l'ont louée et Sabadino degli Arienti la désigne comme une des femmes les plus distinguées de son temps, à Geneviève Sforza, femme de Giovanni Ier de Bentivoglio. Il survécut à Sigismond, car il ne mourut qu'en 1482 et il conserva ses fonctions sous Robert. Roberto Orsi a écrit son épitaphe :

Pierius condi jubet hic sua membra Genarus
Nunc sub equo, pridem fortis et aptus eques.
Vivit adhuc Regum fidus senexque sodalis :
Martigenas inter stat vaga fama Duces.

BENEDETTO DA GAMBACORTI

De la grande famille des seigneurs de Pise et l'un des premiers conseillers de Sigismond; il avait été podestat de Pesaro en 1436; en 1437 il se fixe à Rimini, en 1444 il prête serment de fidélité en recevant l'investiture des petits fiefs des Romagnes.

Francesco Palmieri, en 1441, a la magistrature des Gabelles, et nous trouvons encore dans les actes notariés les noms de Francesco Patrizi, docteur et poète.

TOMMASO SENECA

Maître de belles-lettres et employé à la cour. Ce dernier est tout à fait célèbre dans la région comme professeur, et il a laissé nombre d'écrits qui nous sont parvenus.

Dans la lutte entre Basinio Basini et le Porcellio, il prit parti pour ce dernier, ce qui le rendit l'objet de la haine du poète de Parme. Seneca a survécu à Sigismond ; en 1472, il enseignait encore la grammaire à Rimini. Ajoutons à tous ces noms ceux de Paolo de Goddi et Candido Serafino Bontempi.

GEORGES DE TRÉBIZONDE.

Il est certain que le fameux Georges de Trébizonde, secrétaire de Nicolas V, célèbre par sa polémique avec le cardinal Bessarion, a été aussi l'un des familiers de Sigismond. En 1452, il perdit la protection du Pontife et passa à la cour du roi d'Aragon. Francesco Barbaro de Venise était son ami et son protecteur, et le Filelfo, très en faveur alors au Vatican, fit tout ce qu'il put pour l'y rappeler; mais le Pape fut inflexible, ce qui détermina Georges de Trébizonde à s'attacher à Sigismond, qui accueillait d'ailleurs volontiers tous ceux qui avaient à se plaindre du roi de Naples. Cependant le Filelfo devait plaider encore sa cause auprès du Pontife; en 1453, il obtint enfin sa rentrée en grâce. Il n'en resta pas moins pendant toute sa vie en relations littéraires avec le seigneur de Rimini.

A partir du jour où Georges rentra à Rome, il se donna pour objectif de décrier la philosophie de Platon, et il entama alors sa célèbre polémique avec le cardinal Bessarion. Dans cette lutte, il fut vaincu par ce dernier qui avait l'appui des Vénitiens et pouvait lui nuire dans leur esprit, alors qu'on voyait le philosophe mendier le secours du Sénat. On le nomma cependant professeur ou lecteur d'humanités, et il écrivit spécialement pour l'Académie de Venise le *Rhetorica Trapezuntina*. Il ne vit pas la fin des polémiques ardentes entre les sectateurs d'Aristote et ceux de Platon. Paul II prit parti contre lui et tout Florence était l'adversaire de sa doctrine. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en 1484; l'époque de son séjour à Rimini nous est donnée par la date des batailles livrées au roi d'Aragon.

TOBIA DEL BORGO

Né à Verone et élève de Guarino, Tobia vint en 1441 à la cour de Sigismond; nous n'avons guère d'autres traces de sa présence que sa collaboration, comme poète en langue vulgaire, aux petits poèmes qui composent les *Isottæi*. On retrouve dans les archives des notaires

de Rimini les actes par lesquels Sigismond lui fit don de plusieurs propriétés aux environs de la ville.

Il est probable que le fameux Guarino de Vérone a collaboré aussi aux *Isottæi,* mais c'est un fait qui n'est constaté que par la désignation de son nom dans nombre de manuscrits de ces poèmes. Dans ses œuvres, on retrouve des épîtres à Sigismond où il le loue d'avoir accueilli à sa cour ses plus brillants élèves.

Battaglini nous a transmis aussi d'autres noms qui ne semblent pas avoir franchi les limites des Marches et des Romagnes et qui sont ceux d'illustrations locales plutôt que de réelles célébrités. On compte parmi ceux-ci :

GUGLIELMO DEI MARCHI.

Attaché à la cour de Carlo, il continue ses services à son neveu Sigismond, et transmet encore à ses enfants ses fonctions auprès des seigneurs de Rimini.

Le fils aîné, Ranieri, fut chargé auprès du doge de Gênes, Piero de Campofregoso, de la mission qui consistait à l'entraîner dans la ligue contre le roi Alphonse au moment où Sigismond appelait les Angevins en Italie.

Puis viennent, par ordre chronologique, Antonio degli Andarelli, Ugolino et Agostino de Bonfranceschi, Accursio de Leonardelli, qui sont envoyés en mission dans les différentes cours et remplissent les emplois les plus divers, tantôt ambassadeurs, tantôt podestats. Quand ils résident à Rimini, ils tiennent leur place au conseil de gouvernement avec le titre de conseillers de la seigneurie. L'Assemblée est nombreuse pour un si petit État, et les fonctions ne sont pas très définies. Il est certain par exemple que Roberto degli Orsi, auquel on doit tant d'épigrammes latines qui jettent la lumière sur l'histoire de la littérature au XVe siècle, a vécu plus de trente ans à la cour de Sigismond; il nous dit, dans une élégie intitulée *Xanthia,* adressée à une jeune fille de Ferrare, qu'il avait sa maison paternelle à Rimini, et il fait de fréquentes allusions à ceux qui vivent alors à la cour de Sigismond. Il était l'ami intime de Basinio Basini, et de Rome, où l'appelaient ses études, il lui écrit en 1450 pour le féliciter de son mariage.

En 1452, il écrit l'éloge de Sigismond en le comparant à Apollon; c'est un de ceux qui, avec les sculpteurs de San Francesco, créent

autour de Sigismond cette atmosphère toute païenne. Il survécut à Sigismond et à Robert et servit même sous Pandolphe, le dernier seigneur.

Si la vie de Sigismond eût été moins agitée et s'il eût été moins ambitieux, nul doute que sa cour littéraire n'eût brillé d'un éclat plus vif encore. En 1458, par exemple, on voit, chassés par les continuelles alarmes, Paolo Ramusio, Girolamo di Bertolo Soriano, Giacomo et Pietro Perleoni, Angelo Pacci et Giov. Aurelio Augurelli, tous poètes, orateurs ou légistes distingués, aller offrir leurs services à la République de Venise. Le seigneur de Rimini, comme au temps de sa prospérité, ne pouvait plus les combler de présents, leur faire des donations, doter leurs enfants et leur venir en aide dans toutes les circonstances de la vie.

UGOLINO DEI PILI

Ugolino est plutôt un soldat qu'un lettré, mais il est à remarquer qu'un grand nombre des compagnons de guerre des princes les suivent dans leur goût pour les lettres; et, au dire de Scipione Ammirato l'historien de Florence, Ugolino était un écrivain distingué. C'est un des capitaines de Pandolphe, père de Sigismond; le seigneur de Fano, en mourant, lui avait recommandé de veiller sur son fils, et il lui avait adjoint Pandolfo dei Mengardoni de Rimini.

On s'étonne en lisant l'acte d'accusation rédigé contre Sigismond par Andrea Benzi, avocat fiscal, et présenté par lui à Pie II, de voir que cet Ugolino dei Pili (qui devait être si cher à Sigismond, puisque son père, Pandolphe, le lui avait donné pour tuteur), fut d'abord emprisonné par lui avec tous ses fils, puis bientôt mis à mort, sous prétexte qu'il était l'ami du Pape Eugène IV. L'historien Battaglini a cherché les causes probables d'un meurtre qui n'a été prouvé par aucun historien; il la trouverait dans une donation qui aurait été faite à Ugolino par Pandolphe, donation qui aurait été contestée plus tard par Sigismond. Il faut remarquer que pas un des faits les plus graves que Pie II a cru pouvoir articuler contre Sigismond n'est prouvé par des témoignages irrécusables. C'est surtout l'acte d'accusation de Benzi, et le retentissement qu'eut alors dans toute l'Italie l'auto-da-fé du Vatican, qui ont servi de base aux historiens pour accuser à leur tour le seigneur de Rimini.

NICOLO PANZUTO DEGLI ADIMARI

Etait de Fano; vingt ans secrétaire et conseiller de Sigismond, en 1466, il fut compromis dans une conspiration et obtint la vie sauve, mais on l'exila à Venise où il resta dix-sept mois. Sigismond le prit en pitié et lui accorda de rentrer, le 6 février 1468. Il recouvra même son emploi, et sa famille servit encore sous Robert et sous le dernier Pandolphe. Il est vrai de dire que, sous ce dernier, la maison d'Adimari servit encore de lieu de réunion à des conspirateurs dont Pandolfaccio se vengea cruellement.

GASPARE BROGLIO

C'est le compagnon assidu du maître et son historiographe; il nous a laissé une chronique des faits et gestes de Sigismond; il était fils naturel d'Agnolo Tartaglia, qui appartenait à la maison des Orsini, princes de Tarente. Il vint échouer au camp de Broglio da Torino, vaillant capitaine de la milice italienne; celui-ci l'adopta et lui donna son nom. C'est à Sienne que se passa sa jeunesse; il y était en 1433, lors du passage de l'empereur Sigismond, et c'est à lui que nous devons de savoir *de visu* que le César nonagénaire, amoureux d'une jeune fille nommée Catherine, allait trois fois le jour lui faire sa cour, malgré ses cheveux blancs [1]. Le cardinal Giovanni de Vitelleschi lui voulait du bien et avait projeté de lui donner la conduite de mille lances, afin de pouvoir le maintenir à Toscanella; la mort de ce prélat fut fatale à Broglio qui vint alors à la solde de Troïlo da Rosano, beau-frère de Sforza, puis à celle de Sforza lui-même. Il eut l'occasion de défendre Fano lors du siège des pontificaux, et c'est là probablement qu'il connut Sigismond. Il lui plut comme soldat et comme lettré; il avait déjà écrit des poésies en langue vulgaire, et on savait qu'il avait l'habitude de noter au jour le jour les évènements auxquels il assistait. Broglio était sans doute apte aux choses de la diplomatie, car Sigismond l'envoya en cour de Rome défendre ses

1. — Voici le passage de la *Chronique de Broglio* : « Perchè alli dii miei viddi quello serenissimo e glorioso Imperadore nomato Sighismondo essere nella città di Sienna e inamorossi d'una Damigella nomata la Bella Catarina e non li mentiva micha el nome della sua bellezza. El dicto Imperatore aviva degli anni apresso di novanta tucto bianco como Armellino, e cosy vecchio sopra li suoi capelli portava una ghirlandetta degnia, e ogni di dui o tre volte andava a visitare la sua vagha damigella per fama che la fortuna la condusse a morte per dicta ragione fu attossicata. »

intérêts. En 1452, il accepta une mission singulière et périlleuse; Sigismond guerroyait alors en Toscane, comme capitaine général des Florentins; il avait pour ennemi Ferdinand, duc de Calabre, qui était guidé dans la lutte par Frédéric d'Urbin ; Sigismond conseilla à Broglio de feindre une rupture avec lui pour s'en aller à Sienne où ces deux capitaines étaient alors; là il prendrait du service auprès de la commune, et serait ainsi à même de renseigner le seigneur de Rimini sur les mouvements de l'ennemi; un tel dévouement, au dire de Broglio dans ses mémoires, n'aurait pas été récompensé comme il méritait de l'être; il ne laissa pas cependant de continuer à rendre encore de nouveaux services, et sa parenté avec le prince de Tarente rendit son entremise précieuse pour Sigismond lorsque ce dernier s'allia aux Angevins contre Ferdinand d'Aragon.

En 1453, Broglio s'était marié, à la cour de Rimini, avec Agnesina di Nicoluccio Galvani, et, sans avoir été ni chancelier ni secrétaire, il compta parmi les plus assidus des compagnons de Sigismond. Il fut aussi de l'expédition de Morée (1455), et, au retour, accompagna le seigneur à Rome avec Nicolo di Benzi. C'est à Broglio que nous devons la vive peinture de la colère de Malatesta, qui part de Rimini avec la pensée d'assassiner Paul II; c'est une impression ressentie qui jette un jour éclatant sur le caractère de Sigismond. De retour à Rome, Sigismond, désespéré, employa encore Broglio à aller demander au roi de Naples s'il voulait prendre son seigneur à sa solde.

Broglio survécut à Sigismond; il vivait encore en 1477 à Rimini; il avait marié sa fille Sigismonde à Giacomo Panzuto, chancelier du seigneur de Rimini.

La *Chronique de Broglio* est conservée en original à la Gambalunga de Rimini; écrite en langue vulgaire, elle est très importante pour certains menus faits sur lesquels les historiens ne se prononcent pas. Broglio, à chaque ligne, montre qu'il était le familier et l'homme de toute confiance comme choses de guerre. Sa chronique est un des rares documents de première main qu'on ait sur cette petite cour de Rimini; mais il est à remarquer que ce qui nous intéresse tant aujourd'hui, la peinture des mœurs, le détail de la vie, tout ce qui peut nous aider à reconstituer le temps, le milieu et les caractères, n'est jamais l'objet de la préoccupation de ces chroniqueurs contemporains; même le jour d'un mariage, d'une fête, d'une réception de prince, le Broglio ne voit que le fait et néglige ces détails de mise en scène que notre époque recherche tant.

BARTOLOMEO DA PALAZZO

Le seigneur Pandolphe, père de Sigismond, alors qu'il était seigneur de Brescia, avait amené avec lui à Fano, un certain Bartolomeo da Palazzo, qui devait devenir un des premiers familiers de son fils Sigismond. Dès 1431, un jour de rébellion, il avait préservé le jeune seigneur de Rimini, et, quand Sigismond put reconnaître ce service, il fit de lui son gouverneur et lieutenant de Fano, ainsi que de toutes ses terres des Marches. Il lui avait donné la terre de San Costanzo. Quoiqu'ils fussent vraiment de Fano, ils résidèrent aussi à Rimini pour le besoin des relations avec le seigneur; mais la maison patrimoniale, le palais de famille était à Fano, et il se lit encore au fronton d'une jolie habitation de la ville.

SACRAMORO

Le nom de Sacramoro est celui de toute une dynastie de secrétaires, qui semblent avoir partagé avec les Gennarii le soin des affaires privées de Sigismond. Le premier du nom était un certain Antonio de Mendozi qui était au service de Carlo en 1421, avec le titre de *fattore;* il resta dans les mêmes conditions auprès de Sigismond, et tous ses enfants furent attachés de plus ou moins près à la cour.

L'un d'eux, nommé plus particulièrement Sacramoro Sacramori, a joué pendant toute sa vie le rôle de confident, d'envoyé secret et d'homme à tout faire. Il est conseiller, secrétaire, ambassadeur, et son vrai titre est chancelier. Quand Sigismond l'envoie auprès de quelque cour étrangère, il le présente en ces termes : *Mio cancellaro.* Il meurt en 1481 et laisse un frère, Cristoforo, qui occupe le poste de *fattore generale.* Un troisième, Giovanni, est trésorier à Gênes pour le duc de Milan. Cette famille s'allia à celle de Pietro Gennarii et elle représente une dynastie qui fournit à cette petite cour ses serviteurs les plus intimes.

Tels sont les noms qui reviennent le plus souvent dans les actes publics ou privés qui intéressent la cour de Rimini; ceux que Broglio lui-même, le Philippe de Commines de Sigismond, cite le plus fréquemment. Il faut observer qu'en ce qui touche les secrétaires et les chanceliers, les noms ne varient point, et, pendant vingt-cinq

années, les dépêches sont de la main de Petrus Gennari ou de Sacromoro. En lisant la correspondance qui s'échange avec toutes les cours d'Italie, dans les diverses archives du royaume, on reconnaît l'écriture de ces deux personnages, et on comprend quel rôle ils devaient jouer auprès du prince dont ils possédaient la confiance et savaient tous les secrets.

Isotta semble avoir eu pour secrétaire indispensable (puisqu'il nous semble tout à fait prouvé qu'elle ne savait pas écrire), un personnage qui signe D. de M. C'est évidemment quelque parent pauvre « de Malatestis » que Sigismond laisse auprès de sa personne lorsqu'il s'en va guerroyer; mais ce personnage n'apparaît que dans les circonstances les plus privées ; quand elle est régente et quand elle écrit officiellement, elle se sert du chancelier en charge et l'écriture est celle de la plupart des dépêches de Sigismond.

DE QUELQUES FEMMES CÉLÈBRES DE LA MAISON MALATESTA

MADONA BATTISTA

Madonna Battista est la fille de Gui d'Antonio, comte d'Urbin, mariée à Galeazzo Malatesta, seigneur de Pesaro. Ces notes sur elle sont extraites du registre de l'abbé Olivieri, qui existe en manuscrit à la Bibliothèque de Pesaro :

Madonna Batista fu santissima dona e di vita e di costumi, ispecchio de' secoli sua, per fama e per virtù. Sendo maritata, meno santissima vita, piena di religione. Fu di tanta fama e di singulari virtù, che Messer Lionardo[1], iscrivendole una orazione, dice nel suo principio, che fu mosso da rumore e fama della sua virtu. Fu molto volta a leggere le Scritture sante, e di quello parturi grandissimo frutto. Fu pietosissima in verso i poveri, dove ella dispensava infinite limosine per l'amore di Dio. Dormiva vestita ; portava camicia di panno lano in sulla carne. Avendo marito, e nella vita del marito, con licenzia apostolica entro in uno munistero di santissime donne ; e fe' nella sua vita asprissima penitenzia. Dette assai di quello aveva, che era suo, con licenza del marito, per l'amore di Dio. Era nata della piu nobile casa d'Italia : rinunzio al mondo e alle sua pompe e fasto, e in tutto volso essere morta al mondo per vivere a Dio : e fu tanta la fama delle sua virtù, che moltissime donne si convertirono mediante lei alla santissima religione ; e volte al mondo, per lo suo esempro mutarono la vita sua. Potè assai non solo con lo esempio, ma colle parole ; chè fu eloquentissima. Era accompagnata l'eloquenzia con la santità della vita. Persevero in quello munistero, in perpetua reclusione, in fino al fine della sua vita, che fini santissimamente, come era vivuta. E fessi degli altri munisteri, oltre aquello, per esem-

1. — Leonardo Bruni Aretino, le grand latiniste dont le superbe tombeau fait face à Santa Croce à celui de Carlo Marsupini.

pro suo e suo ordine ; che in fino al presente di sono in quello luogo, a Fuligno e altrove, che seguitano l'ordine che fece madonna e di virtù e di costanza singulare ; non e inferiore a ignuna delle antiche.

Clementini la caractérise ainsi : « Donna letteratissima e tenuta in molto preggio dai virtuosi del suo tempo. »

J'ai rencontré à Pesaro et à Cesena un certain nombre de manucrits de ses œuvres.

Voici les principales :

Orazione, Satire, lettere latine di Battista Malatesta. — Codici di Casa Locatelli, Céséna.

Orazione al imperatore Sigismondo. — Codice del' Sellavi di Cortona.

Terzine in lode di San Gerolamo — En original à Pesaro.

Laude Spirituale della Suddetta. — Da un Codice delle Monache di Sta Lucia di Foligno.

Des copies de ces différents manuscrits se trouvent à la Bibliothèque de Pesaro.

MADONA PAOLA MALATESTA

Madona Paola Malatesta est une fille de Malatesta de Pesaro, sœur de Galeazzo, seigneur de Rimini. Elle épousa le marquis Giovanni Francesco de Mantoue, mort en 1444.

Ces notes sont extraites des registres si connus, dont l'abbé Olivieri a enrichi la Bibliothèque de Pesaro;

Madona Pagola fu ancora de' Malatesti, e donna del Marchese Vecchio di Mantova, donna ripiena di singulari virtù, di tutte le parti si possano attribuere a una singulare donna. Allevo una degnissima famiglia, e al suo tempo tenne in casa Vettorino da Feltro, uomo santissimo e dottissimo; sotto la quale disciplina allevo figliuoli, così maschi come femmine. Furono in lei tante laudabili condizioni, ch'ella imito Madonna Batista, sendo d'una medesima casa. Fu nel suo tempo la casa sua ispecchio di grandissima onestà e fu esempio non solo a tutta la terra d'ov'ella era, ma a tutta Italia. Ella aveva buona notizia delle lettere ; ella diceva del continuo ognidi tutto l'uficio come i sacerdoti, vestiva di vestimenti neri, tutti pieni d'onestà : a vederla mostrava quello gli era.

LETTRES MALATESTIENNES DU DÉPOT DE SIENNE

Lettre signée *Servulus Tragalus*. C'est un poète famélique (Trajalo) qui a été chargé d'écrire un poème ou des poésies en langue vulgaire. Il est l'auteur d'une *Canzone* à Isotta, et se plaint de sa misère

en des termes singuliers. La lettre fait partie de la série : *Lettere a diversi personnaggi. Carte Malatestiane.* Archives de Sienne.

1454, dicembre 18.

Ill. et excelso S. mio post recomendationem. Benchè conosco la mia essere presumptione et poca discretione, che tra tante facende quante extimo ve occorra de hora in hora, io attedii la V. Ill. S. con mie bibbie, maxime di cose chè a voi importa niente ; pur niente meno la extrema necessità mi fa presumptuosamente romper fronte, che'l povere i digiuno viene ad acto talhor che in miglior stato havvià in altrui biasimato. Signor mio, io non mi lamento mai nente il tempo de alcuno mio disasio, anzi aspecto più ch'io non posso. Et perchè so certo che a la Vostra S. rencresceria ch'io recevesse danno et vergogna, che sapendolo forse mi provederesti, delibero questa volta de dirvi arditamente li miei mancamenti, a cio che io non mi possa mai lamentare de mi medesimo, ma de le stelle, che cosi me guidano. Quando io cominzai l'opra mia vulgare, la Vostra Ill. S. ordino che Giohanne Francesco me desse fino in dece ducati de prestanza per vescodere[1] certi mei pegni, et disse de ordinarirmi uno poco de provisione a cio che io havesse certezza dove mi dovesse vestire. Io hebbi de vintecinque libre solamente cinque libre : poi ve domandai doc condennasione da dece ducati l'una ; et la Vostra Ill. S. me mando la domanda signata fino ad Arimino. Simone de Paulo subito se le rescosse, et disse che la signatura non era de bono inchiostro : poi me recomandai a la Vostra S. in San Francesco et quella mi promese de provedermi pur che io attendesse a fornire l'opra vulgare. Signor mio, io non la ho fornita, nè posso fornirla, che io non mi veggio contento; et ultra hoc io non conosco a veruno ceno che ella ve sia accepta, che per mi io non la fornirià mai, chè cerco fama daltronde che da rime, ne le quali mi pare possere comparere tra gli altri. Ma io ne di la colpa a la mia fortuna che mai non ha permesso che habiate voluto considerare quello capitulo facto per la Vostra S., nel quale io conosco essere mercantia da non trovare in ogni bottega, che so certo che se lo gustasti haveresti voglia che io fornisse tale opera, et sapria ben fornirla quando fosse contento. Et non crediate che io stagga obstinato per mettevir la taglia. Ma solo perchè l'animo se vole losengare[2] perchè il faccia bene et il corpo sforzare. Le fatiche del corpo voglion forza et quelle de l'animo losenghe[3] altramente fanno peggio. Et se fosse certo havere mille ducati finita l'opra, et finendola stentasse, non poria mai farla. Et quello che più me sgamba è che pur uno minimo dono non hebbi da canzone de Madonna Isotta[4] la quale fo facta in tale termino, che pur mi fa testimonianza che sapria fare bene et presto quando fosse alegro di qualche speranza.

Li miei bisogni sono questi : che ogni di me è domandato cento libre in una parte et cinquanta in l'altra. Et ho quindici ducati de pegni : et tale pegno gli è che io mesi per venire da trovare la V. S. al *Monte de Bianza*[5] et non puo tanto guadagnare mia madre con le dita quanto se magna la usura. Et per più

1. — Rescotere (recouvrer).
2. — Lusingare.
3. — Lusinghe.
4. — Il se plaint de ne pas avoir eu la moindre gratification pour la canzone qu'il a faite pour Madonna Isotta.
5. — « Sigismond était au mont de Brianza dans la partie du lac de Côme. »

gionta questo anno io non ho ricolto tanto pane et tanto vino che mi basti le feste, et ho a fare le spese a septe bocche desutile. Io havea cacciati via mei fradelli che andassino a guadagnarsi il pane altrove che io non gli posso far le spese et qui non hamo aviamento. Sonno andati uno mese a solazzo in Ancona quà et là, et pur mi sonno tornati su le spalle. Ma rasonando di me, io non mi posso fare radere de mio guadagno, et pur me bisogna calzare et vestire, advisando la vostra S. che io ho dui vestiti et non più, et quelli sonno tali che è una vergogna a vedermigli in dosso, che non hanno uno pelo per medecina. Io ho tenuti li facti mei secreti finch' ho possuto : horamdi [1] non posso più, advisandovi che se non fosse, che io ho guasto uno gioppone vecchio di panno de monsignore et factolo a mio dosso, io era impazzato questo verno : non ho calze, nè scarpe in pedi, nè so pensare dove mi debbano venire. Conclusive io so in odio a li mei et in dileggio a li altrui, se la Vostra Ill. S. non mi provede altramente.

Pertanto supplico a la V. Ill. S. se voglia degnare de donarmi septe tornadure [2] de vigne che forno de Gottofredo, le quale sonno poste in Sancto Arcangiolo in lo Poggio ; et io ne vendero la mitade et suppliro a li mei mancamenti, et del resto me havero l'intrade, altramente non mi provedendo la V. Ill. S. o di questo o de altra cosa, io mi veggio stare a mal porto. Et non crediate che io dica se non per gran bisogno. Et mi pare che li signori siano assimigliati a li amanti, che quando veggono le sue amorose dire che hanno perso mo l'anello, mo il tessuto, mo el gioiello, et sanno mentire per la gola ; quando poi hanno il bisogno davero non gli credino, che sanno loro essere use di mentire. Cosi li signori, veggono soi servitori domandarli instantissimamente aiutorio, et quelli non ne havere bisogno : non credeno poi a li poveri servitori che per bisogno et non per sopravanzare domandano tanto sonno usati de essere da altri a torto molestati, sichè prego la V. Ill. S. che voglia remeritare non le opere, ma la fide mia, et subvenirmi a li mei bisogni, altramente non so più pigliare partito al facto mio, se non de pigliarmi a piacere quelche più me è noia. Arimini XVIj decembrij 1454.

SERVULUS TRACHALUS.

Apresso prego la V. Ill. S. che non pighi a sdegno le mie parole et lamenti, perchè io scrive confidentemente come debba fare il fedel bon servo. Et benchè io mi lamenti, pur niente meno quando sia vostra volontade che 'l sia cosi, io so apparechiato a sostenere di bona voglia più stenti (?) che non sapresti immaginare de darmi : perchè io so vostra cosa et non mia, et più vivo per voi che per mi. Ma anche dubito è che V. S non se ricordi, overo ricordandosi non creda che sia al bisogno quale io so. »

(A tergo) Illustri Principi et excellenti domino... domino Sigismundo Pandulfo de (Malastesti) Magnifice Comu (nitatis) Senarum Capitaneo Generali.

(Arch. di Stato in Sienna-Lettere a personaggi diversi, Carte Malatestiane.)

Le même poète, après une demande spéciale à ses affaires, donne des conseils au seigneur avec une liberté qui est un trait de mœurs et qui montre qu'il y avait une certaine familiarité et de la bonhomie

1. — *Hora in di,* aujourd'hui.
2. — Il demande en somme sept mesures (tornadure) de vignes à San Arcangelo.

dans les relations entre le prince et ses sujets. Il faut observer qu'il le pousse à s'emparer du pouvoir à Sienne; ce que Sigismond ne manqua pas de faire, mais on sait qu'il échoua et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. La date de ces deux lettres et les faits auquels il y est fait allusion leur donnent de l'importance; elles se rattachent aussi à ce curieux épisode du coup d'État que Sigismond tenta de faire contre la Commune de Sienne en 1454.

(1454, dicembre 18).

Illustris Princeps et Excellens domine mi, post recomendationem. Por che o morto Jacomo di Angoli, io scripsi subito a miser Piero Giohanni che non mandasse piu quel boletino, se non lo haveva mandato, et respondime la allegata, avero interchiusa lettra, la qual mando a la V. M. Sia quello dire maestro Jacomo intende de Jacomo degliangoli che se faceva medico. Mando ancora la mia domanda a la V. M. Sia ce gli piacesse signarmala, et recomandomi a quella.

Apresso ho inteso piu di fa del grande honore et presente hanno facto li Senesi a la V. M. Sia de la qual cosa ne ho havuta quella alegrezza, che mi ne tocca. Et qua per ciascuno se ne è facto uno grande rasonare in vostro honore et gloria. Et benchi io conosca che l'e sciochezza admonire Haniballe nel mestiero de l'arme; pure niente meno le amore me stringe a ricordare a la V. Sia che non tema disasio ni affanno, ni anco spesa per compiacere a quella communità. Che ultra ve sia debito et honore al presente, anco per lo advenire ve poria essere caro et giovarvi molto ingrosso. Che intendo che qui li fin havite tanta benivolenza et credito et amicitia, che ve adorano per uno Dio : onde si poria annidare tale vostra parte in quella terra che a tempo venendo, essendo divisi traloro come sonno stati piu volte, quella parte che perdesse voria piu presto stare sottoposta a li altrui che a li soi medesmi, etc.

Ricordandovi che in questo mondo non è la piu pazza cosa che uno popolo et piu volontarosa. Et quando pigliano una cosa in giu, tutto il mondo non la teneria, et quando pigliano al contrario, fanno anco il contrario. Exempii infiniti ci sonno.

Recomandomi a la V. M. Sia A. Rimini die xviiie decembris 1454.

Il Corsiero ve hanno donato intendo gli havete posto nome il Senese. Non lo havendo facto, fatilo, perchè cosi richiede per vostra fama.

SERVULUS TRACHALUS.

(A tergo). Illustri Principi et Excellenti domino meo domino Sigismundo Pandulfo de Malatestis Magnifice Comunitatis Senarum Capitaneo Generali.

(*Arch. di Stato in Siena*, lettere a personnaggi diversi, Carte *Malatestiane*.)

Autre lettre du poète Trajalo à Sigismond Malatesta faisant allusion au modèle de la charpente apparente destinée à couvrir la nef du temple de Malatesta.

Ill. princeps et excellens Domine mi *post recomendationem*. Diandomi ali di

passati Bernardo cantore che io facesse certa laude ala nostra donna per cantare la prima domenica del mese de Genaro, io mi feci dare il canto, et consyderata la sua rima convenientemente, feci la interchiusa laude, la qual mando ala V. Ill. S^ria^, et se holla fatta breve, è per non attediare li audienti.

Ho vista quella inventione de sficta [1] che ha facta maestro Allevise, de la quale non scrivo ala V. S^oia^ perchè con penna non velo sapreria dare ad intendere. Ma conclusive a mi piace tanto che io ne so' matto. Et credo che se tutti li maestri del mondo se gli impontasseno, non la fariano più vaga et più forte et meglio apta a simil luogo.

Arimini, die xxij decembris 1454.

SERVULUS TRACHALUS

(*Ach. di Stato in Siena*, Carte Malatestiane.)

Indirizzo. — Illustri principi et excellentissimo dno. meo dno. Sigismundo Pandulfo de Malatestis mag. Comunitatis Senarum Capitaneo Generali ec.

La pièce de vers dont il est question dans cette lettre d'envoi manque aux Archives, comme aussi les dessins dans les lettres précedentes.

LETTRE DE MALATESTA, FILS DE SIGISMOND, A SON PÈRE

Le fils de Sigismond et d'Isotta, qui signe *filius et servitor Malatesta de Malatestis,* a reçu en don un petit cheval; il remercie son père du présent qu'il lui a fait.

1454, dicembre 22.

Magnifice et excelse Dne. pater et Dne, mi singularissime, post debitam comendationem ec. Per Gentilino da Gradara m' è stato apresentato una lettera de la V. Ex^sa^ S. inseme cum uno ronzino baiectino, el quale quella me manda, et quale ronzino a mi pare sia uno grosso et apreciato corsiero, sopra il quale penso de aitarme molto bene a cavalcare, considerato lo amore paterno: del quale summamente ne rengratio la V. Ex^sa^ S., la quale prego che del continuo a quella piaccia haverme par raccomandato; notificando a quella mediante la gratia del M. S. dio siamo tucti bene, et cosi del continuo desiderosi sentire de la V. Ex^a^ S. ala quale del continuo ce racomandamo. Arimini die xxij decembris 1454.

E. D. V.

Filius et ser^or^ Malatesta de Malatestis, etc.

(A tergo)... et Ex^so^ Dno et Dno meo sin Dno, Sigismundo Pandulfo de Malatestis Capit^o^ Generali, etc.

(*Arch. di Stato in Siena.* Lettere a personaggi diversi — Carte Malatestiane.)

1. — C'est *Soffitto*; le soffite, le plafond et la coupole dont le charpentier Alvise avait fait le modèle d'après l'Alberti.

Lunarda da Palla, secrétaire, et peut-être précepteur du fils de Sigismond, accuse aussi réception du cheval offert en présent par le seigneur, et demande qu'on fasse des réparations au jardin de Madonna Isotta; la clôture est brisée et il ne peut parvenir à en obtenir la réparation.

1454, dicembre 20.

Magnificho excelso Signor mio, depoi honi[1] debita recomendatione. Aviso a la V. S. che el m. Malatesta sta benissimo et tutto el di disidera che la V. S. vengha. Apresso Gintilino gli apresento uno ronzino per parti dela V. S. co quali l' à ando più acetto e più agrati che cosa che gli avessi possudo mandari la vostra signoria. Io non lo porria contari in uno mesi la festa e l' alegreza che esso à fatto di quello runzino. Di novo recordo ala V. S. che scriva a Giorgio di Ranbutino o al fatori vero al mastro di l' intradi che faccia fari quella sepi di l'orto di la m. madonna Ixiotta, avisando ala V. S. che la va tutta par terra, et io gli l' o recordato più volti: loro mi paga di ben farimo, ma non se ni fa percio nienti: a di la faccenda che mi scrissi la vostra Signioria ió ci o bona cura quanto a mi è possibili et fiù aqui non o possudo videri nienti, si ch' io n' aviso la vostra S. la quali senpri me recomando. In Arimino adi 20 di dicembri 1454.

El vostro fidelissimo servitor Lunarda da Palla ss.

(A tergo). Magnificho excelso dno. e dno. meo singolarissimo dno. Sigismundo Pandulfo de Malatestis capit... generalis ec.

(*Arch. di Stato in Siena.* Lettere a personaggi. — Carte Malatestiane.)

SIGISMOND A SFORZA

Sigismond Malatesta, de la villa des *Caminate*, le 13 juin 1451, écrit à son chancelier de réclamer au duc Sforza sa pension annuelle de deux chapeaux.

Nobilis cancellarie et orator mio. Voglio che tu te apresenti a quello Illustrissimo Signore Duca et da mia parti prega la Sua Ila Signoria me voglia dare la mia provisione de dui Cappelli lano era consueta donarme, et observimela questo anno in darmene dui et cosi sollicitariti farmeli dare et Mandaritimeli perche ne ho de bixogno. Caminate die 13 guigno 1451.

Sig. Pand' de Malatestis.

Nobili Cancellario et oratori nostro Lute de Cauleto.

(Archives d'État de Milan. — Lettres de Sigismond au duc Sforza.)

1. — Ogni.

M. MADELEINE DE MALATESTIS A JEAN DE MÉDICIS

Maria Madalena de Malatestis demande à Jean de Médicis de lui acheter sur son compte courant une esclave tartare.

Magnifice tamquam frater, etc.

Sapete quanto ve comise nanzi che mi partisse da Firenze circa li fatti de li Bufali, che non se ne pigliasse partito fino che io non vi scrivera altro. Ora io me delibero che per nessuno modo li bufali non si vendano et ho dato commisi sione a Madonna Jiulia de quello che io voglia che se ne faccia. Et se havete ritratti dinari alcuni da Antonio de Zanobio, pregovi me comparate una Tartara per Schiava, et del resto salvate meli apresso de vui. Et de cani da rete che mi ha detto Monna Ziulia, io me sforzaro che ne habite una. Providete pur di quila ch' io non sia robata.

Ex Balneis, 6 junii 1451.

MARIA-MADALENA DE MALATESTIS.

A Tergo. *Magno viro Johanni de Medicis tanquam fratri carissimo.*

(Carta 138. Filza VI. — Archivio Mediceo innanzi il Principato.)

Fragment d'une lettre de cette même Madalena de Malatestis à Jean de Médicis, relative à l'envoi de chiens braques. Le commencement de la lettre se rapporte à une transaction de buffles pour laquelle elle aurait été volée.

E brachi che voi mandasti a chiedere e me ne stato promessi uno o due ; non so s' io me gli aro perche cie n'e una grande charestia : questa giente d'arme non cie ni anno lasciati in gniunio[1] : sio gli aro avisatemi dove io gli o a mandare altro non dicho: Cristo vi guardi. In Monte-Marciano a di 10 Agosto 1451.

MARIA-MADALENA DE MALATESTIS.

A tergo. Nobili viro tanquam fratri honorando Giovanni di Chosimo de Medicis in Firenze.

(Carta 155. Filza VI. — Archivio Mediceo innanzi il Principato.)

1. — Ni uno.

CHAPITRE XV

ROBERT LE MAGNIFIQUE

Note sur l'épithalame prononcé le jour des fiançailles de Robert Malatesta avec la fille du duc d'Urbin, par Marius Philelphe, fils de François Philelphe, philosophe, poète et orateur.

Le manuscrit de la bibliothèque Firmin-Didot a pour titre : « Marii Philelphi artium et utriusque juris doctoris equitis aurati et poetæ laureati epithalamion pro illustribus clarissimisque Principibus Roberto Malatesta Arimini Domino Elisabetaque Pheretriana Illustris Ducis Urbini Frederici filia ab auctore Arimini habitum. »

Ce Marius Philelphe mourut avant son père François Philelphe, plus célèbre que lui et qui dut disparaître entre 1471 et 1481. On voit, par ses titres, qu'il était aussi chevalier et poète lauréat, comme son père. Il prononça son discours devant la plupart des princes d'Italie. Il y a là un beau portrait de Sigismond et quelques allusions qui ont leur prix pour l'histoire. On voit, par le passage suivant, que le discours s'adressait à un enfant qu'on fiançait dès son âge tendre : « Es tu quidem Roberthe Malatesta sapientissimus, ad quem se omnis hoec vertit oratio mea. *Nam Elisabetta hæc virgo admodum est natu minor : quæ possit observare quæ dixero tenere vero nunc ex iis aliquid minime possit.* »

Voici sur les origines du nom un passage qui a son intérêt. Page 18 :

« In Flaminia nomen Illius in hunc usque Diem quasi sacrum aliquod numen celebrant. » — Ce qui suit est relatif à Pandolphe, seigneur de Brescia, père de Sigismond..... « Nam et qui *Malatestæ* priùs dicebantur : ab hujus Laude cœperunt appellari Pandulphi. »

On lit à la même page un portrait de Domenico Novello, tracé sur nature par un écrivain qui l'a connu et a vécu dans son intimité :

« Dominicus Novellus ille Malatesta : qui et vita fuit tam clara : et virtute tam excellenti ut superiorem habeat in hac familia nullum ; pares admodum qui si rerum gestarum gloria patris minime similis extitit; non emni cum valebat; eosdem ei fortuna temporaque casus ottulerant; at erat ingenio non inferiore; mente non minus ampla consilio non minus salubri, princeps doctissimus, æquis-

simus, sapientissimus ; cujus quidem corpusculo illi adeo propter laborum tolerantiam defatigato, quod nec algori parceret, nec æstui nec cuique difficultati : conveniebat statianum illud, major in exiguo regnabat corpore virtus. »

Philelphe devait naturellement faire allusion à la belle défense de Fano, et les termes qu'il emploie sont très pompeux ; on remarquera aussi qu'il désigne Fano comme la ville natale de Robert Malatesta ; en effet, il était né des relations de Sigismond avec une fille de grande famille de la ville, la Vanella dei Toschi.

« In urbe patria obsessus, ut tuæ fidei et urbis indemnitati et omnium pietati consulueris, ut maximi te fecerit divus ille dux Insubrium Franciscus Sfortia ; ut summis laudibus et Pius Senensis et Paulus Venetus in cœlum extulerint, utque Pontifices illi maximi summoque judicio patres ; ut duci Galeacio Mariæ Sfortiæ Florentinis, Venetis, Regi Parthenopeo Ferdinando Xistoque Pontifici maximo sis in hunc usque diem jucundissimus. »

PORTRAIT DE SIGISMOND PAR LE PHILELPHE

Au cours de son épithalame, Marie Philelphe trace un portrait de Sigismond, père de Robert ; ce portrait a son intérêt ; il est d'un homme qui vivait à sa cour, il contient quelques allusions, enfin il est inédit :

« Erat mente Sigismundus ut ad omne genus belli instructissima, ad omne periculum paratissima, ut invicta, non .... non dimissa, fuit non bellacissimus solum sed doctissimorum amantissimus, vetustatis diligentissimus, et inquisitor, et cultor, quod inchoasti sacri declarant fundamenta primique processus et arcis structura, et justi Basinii Gemistique Peloponessiaci philosophi monumenta ; quos magnis propositis præmiis ad hanc urbem incolendam invitabat. Præfuit imperator Venetorum castris, Tuscorumque a pluribus summis pontificibus præfectus est ecclesiasticorum tutelæ rerum vexillifer ; ut hodie nostro solet appellari titulo ; cujus ne quid deesset laudi, decretus est ultimo suæ vitæ curriculo imperator adversus Turcos christianorum hostes : quam quidem provinciam ut libentissime religiosissimeque prosecutus est in Achaiam profectus est. Turcorum frenavit impetus, eorum fugavit sæpius castra, interemit, captivos duxit : coegit quamdiu fuit in Græcia latere domi Mahometum hunc atrocissimum qui post obitum Sigismundi in christianos non aliter fremit, violat, mactatque : q.. Gangetica Tygris juvencas vitulosque soleat jugulare. Prosequerer hujus ego plurima : quæ summa cum omnium admiratione in singulis Italiæ provinciis gessit strenue nihil multorum et oratorum et historicorum et poetarum hac tempestate clarissimorum sit cum oratio declaratura quantus fuerit apud posteros. »

MEURTRE DES FILS D'ISOTTA

LETTRE DE ROBERT LE MAGNIFIQUE AUX DIX DE LA BALIA DE FLORENCE

Robert, successeur de Sigismond, fait part au conseil des Dix de la Balia, de la mort de son frère Sallustio Malatesta, fils d'Isotta, assassiné, dit-il, par Marcoselli. Le meurtre de Salluste par son propre frère est admis par tous les historiens, et la teneur de la lettre elle-même l'accuse; il se défend de toute participation au crime avant même que le bruit du meurtre soit parvenu à Florence. Cette curieuse dépêche fait partie du *Registro di Lettere esterne alla Republica, 1468-1483. Archivio della Republica.* — Class. X. Distr. 2, n° 25. Carta 23. — Florence, Archives d'État. — La lettre est en copie sur le registre.

Ab Roberto Malatesta Arimini,

Illmi et Excellen^mi^ Dni Dni mei singularissi^mi^ post debitam commendationem.

Io sono certo, Illm Signori miei, quando le Vostre Exell^le^ leggerano questa mia lachrimosa lettera, como di vero et perfectissimo loro servitore haverano di me compassione, et apertamente cognosceranno quanto la crudel fortuna in ogni cosa me è contraria et adversa, che non so pensare ne excogitare come in tante persecutioni dal di ch' io nacqui fino in questo di io sia vivo, ma tra l' altre adversità mie questa che ora è seguita è quella che me ha totalmente passato il core. Et veramente vorrei essere morto ne più vivere al mondo. Et benchè in cio io sia como veramente so, innocentissimo, pure cognosco chi voria la ruina et desfactione mio « aperto morte » si sforzara dove potrà et crederà valerse, darmene incarico. Ma Idio che è iusto signore, et cognosce et sa il vero, mai lasso la verità occulta.

Questa nocte circa un hora verso il Zorno quasi Suso lo Albezare il magnifico Messer Malatesta mio fratello è stata ritrovato morto denante ad casa de uno cittadino de Arimino chiamato Giovanni de Marcoselli quale è parente de Gio. Francesco da Bagno conductero della Chiesa, nostro mortalissimo inimico: de la qual cosa quamprimum hebbi aviso cosi parve che tucti li sentimenti mi venissero mancho: et veramente chiamai centomilia volte la morte per la casione che V. Ill. S. meglio di me intende: ultra il dolore grandissimo che io avia di tale vituperosa morte. Pure, Ex^mi^ Si^ri^, confidandomi in Dio et ne la mia sincerità, non mi parea dubitare che tal tradimento et crudele excesso non venisse ad luce. Subitamente ordinai tutte le provision necessarie ad inquisitione di tal caso: et cosi come a l' omnipotente Dio è piaciuto, non pel merito mio, ma per sua infinita bontà et misericordia, el mio officiale de la Guardia, con le seguito de gran parte del Popolo, veduto el sangue vicino ad la casa del sopranominato Giohanne de Marcoselli, intrò in casa, et ne lo intrare, da per tutto vide il sangue in casa, et in più lochi. Allora per tale inditio cercando tutta la casa, trovò dicto Giohanne quale era stato due volte alla marina per andarse con Dio, et el

suo pecchato non lo havra permesso : el quale subito fece pigliare. Et pure cercando più innanzi, trovò uno letto tutto guasto con lenzuoli tutti infangati : et demum ritrovò la spada del prefato mio fratello in uno dextro, per la qual cosa comprese manifestemente de li procedere la morte sua. Ordinai che dº Johanne fussi menato ad lo officio per examinare et intendere il fondamento di tal caso, et perchè me havessi ad justificare dove altri me ne havessi voluto dare incarico. Et nel menare che fecero, tutto il populo con le armi in mano gli furo attorno che non fu possibile remediarli, et lo tagliarono tutto in mille pezzi. Et non contenti à questo, andarono ad casa sua per infocare la casa, et tagliare in pezzi infino alle gatte. La qual cosa sentendo io, mi fu necessario montare a cavallo colle gente d'arme et a gran fatiche ritenni tanta furia. Et questo solo feci io, porche detto Giohanne era morto, per avere quelli de casa sua vivi che non potrà essere che qualcuno de loro non habbia notitia de tal cosa. Et cosi ho evitato tanto incendio et furore per potere più justificamente farne punitione, et anco intendere la medolla de tale excesso. Honne voluto dare notitia alle V. Eᵉ, accio che le intendano il succesSo di tal caso, et ultra che habbino perso un vero servitore, etiam siano, chiari della innocentia mia, et possa testificarle contra qualunque a gran torto dare incarico. Et cosi de quanto più ultra intendere Vᵉ Illᵐᵉ Sigᵉ ne haveranno notitia. Alle quale iterum como vostro servitore mi raccomando.

Arimini, die 9 Augusti 1470.

SIGISMOND, FILS DE PANDOLPHE

D'après un Portrait du XVIe Siècle (British Museum).

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS, DES MATIÈRES ET DES GRAVURES[1]

Abbate (Francesco), 301.
Accolti (Francesco), 305.
Acuto (Giovanni), 104.
Adamo Rossi, 241, 250.
Adda (Bataille d'), 122.
Adda (Girolamo d'), 266.
Adrien IV, 364.
Adimari (Raffaele), 72, 127, 204.
Æneas Sylvius, 23.
Æneas Sylvius Piccolomini, 77, 137.
Affo (Le Père Ireneo), 258.
Agostino di Duccio, 151, 155, 249, 256.
Agostino (San), 45.
112. Agostino di Duccio : Bas-reliefs.
Aguselli (Marco de), 89.
95. Alberti (Leon Battista), 78, 180, 182, 184. 185, 243.
Albizzi, 188, 328.
Albizzi (Rinaldo delli), 60.
Albobrandini (de Ravenne), 350.
Albornoz (L'), 40, 42.
Aldobrandini (Isabella), 327.
Aldobrandini (Violante), 358.
Alessandria, 18.
Alessandro de Rimini, 156.
Alexandre VI, 64, 361.
Allegretti (Leonardo delli), 60, 311.
Almerici (Guiseppe), 301.
59. Alphonse Ier (Armée d'). Hommes d'armes.
82. Alphonse d'Aragon. Étude du Pisanello.
80. Alphonse d'Aragon. (Triomphe.)
Altino, 11.
Alvise (Giovanni), 247.
Ambasciatori, 102.
Ambrosiana, 67, 132.
Ammirato (Scipione), 33, 110.
Anacharsis (Le jeune), 234.
Ancône, 25.
Andarelli (Antonio Degli).
Angarelli (Giovanni), 129.
Anguissola, 18.
Anjou (René d'), 91.
Annunziata (L'), 120.
145. Antenati (Tombeau des), 270.
Aquilée, 11.
Aragon (Alphonse d'), 121, 166, 278, 283.
83. Aragon (Campagne contre).
84. Aragon (Alphonse d') se ravitaille par la mer.
89. Aragon (Alphonse d'). Triomphe.
Arcangelo (San), 23, 33, 72.
39. Arc d'Auguste, à Rimini.
Arcieri, 102.
Argiropoulo, 260.
Arioste (L'), 368.
Armagnac, 17.
Armand (Les médailleurs italiens), 256.
29, 30. Armes malatestiennes.
Arnolfo (Gentile), 268.
Argyropoulo, 261.
Ascoli, 25.
Aspetto (L'), 106.
Aspetto (Forme d'engagement), 111.
Assise, 18.
Astorre (Nido), 290.
Attendolo, 100.
Attendolo (Michele), 172.
Atti (Antonio Degli), 144, 170.
Atti (Francesco Degli), 139.
Attilio Portioli, 62.
Augurelli (Giovanni), 264.
39. Auguste (L'Arc d') à Rimini.
Augustule, 10.
Aversa, 11.
Aversa (Vicaire d'), 112.

1. Les chiffres qui précèdent les Articles de cette Table, se rapportent aux Numéros des Figures; ceux qui suivent, indiquent les Pages du Volume.

Bachelier (Le Père), 270.
Baglioni, 100.
Bagno (Francesco da), 347.
Baldi (Bernardino), 258, 259.
Baldini (Baccio), 11.
Bâle (Concile de), 85.
Balia (Les Dix de la), 7.
Banchi, 281, 282.
Bandes Noires (Jean des), 111.
Bando (Publier le), 106.
Barbaro (Hermolaus), 67.
Barberousse (Frédéric), 7.
Barbiano, 18.
Barbiano (Alberico da), 17, 100, 104, 114.
6. Bargello (Le), de Florence, 12, 31.
Barker (Collection), 155.
Barlaam (Le Moine), 260, 261.
Barrignano (Antonia de), 68, 85.
Barroci (Le), 128.
Bartolini, 55.
Bartolommeo (Maso di), 205.
Bascabella (La), 89.
Baschet (Armand), 62.
Basinio Basinii, 255.
Basinio Parmense; 147, 255.
Bastianini, 156.
56. Bataille de San Egidio.
Battaglini, 86, 143, 273, 265, 281.
Battaglini (Angelo), 138.
Beatrice (Orabile), 33.
Belfiori (Galeotto), 53.
Bélisaire, 63.
Bella Mano (La), 260.
Bellinzona, 18.
Benedetto da Cesena, 258.
Benevenuti, 166.
Benozzo Gozzoli, 11.
Bentivoglio (Annibal), 359.
Bentivoglio (Giovanni), 357.
Bentivoglio (Hercule), 360.
Bentivoglio (Paoli de), 65.
Benzi (Nicolo), 297.
Benzoni, 18.
Bergame, 18, 64.
Bergame (Fra Filippo de), 137.
Bernardo Nani, 151.
Berni (Le), 82.
Berovieri, 31.
Bertinoro, 25, 53.
Bertrand de Got, 36.
Bevilacqua (Boniface), 367.
41, Bianca (Paola). Tombeau.
Biondo da Forli, 186.
Boccace, 32.
Bode, 151.
Bologne, 18.
Bonetti d'Agrigente, 207.
Boniface IX, 45.
Bonucci (Anicio), 189, 243.
Borbona (Seigneur de), 82.
Borgia (César), 64.
184, 185. Borgia (César). Sceau.
Borgia (Lucrèce), 327.
Borgo San Andrea, 61.
Borgo San Genesio, 61.
Borgo San Giuliano, 61.
Borgo San Nicolo, 61.
Borgo Secondo, 61.
Borgo (Tobia del), 147.
Bosso (Matteo), 67, 154.
Bracciolini (Poggio), 185.
Brandolino, 100.
Breno (Matteo), 267.
Brera, 13.
Brera (Musée), 251.
Brescia, 18, 64.
Brianza, 174.
Brindisi, 61.
Broglio (Gaspare), 81, 130, 265, 296.
Brunelleschi, 78, 180, 184, 187.
Bruni (Leonardo), 58.
Brunoro (Pietro), 279, 280.
Burckhardt, 74, 77.
Bussone (Francesco), 65.
Byzantino (Gemistio), 79.
Byzantino (Giorgio), 273.

Calabre (Duc de), 278, 279.
Calabres, 11.
Calandra (La), 322.
Calixte III, 283.
Camminate (Le), 82.
Campana, 55, 78.
171. Campano (Antonio), 171.
Campori (Guiseppe), 229.
Can Grande Della Scala, 95.
Cantello (Lodovico), 65.
Capizzuchi, 213.
Capo di Lancia, 102.
Capo Squadra, 101.
Cappelli (Antonio), 358.
Capponi (Gino), 277, 278.
Caravaggio, 174.
Careggi, 60.
Careggi (L'Académie de), 260.
Carmagnola, 20, 65, 88, 99.
Carnovale (Fra) II.
Caroccio di Lapo, 184.
Carpaccio (Julio Cesare), 147.
Carpegna (Francesco de) 89.
Carrarese (Marsilio), 89.
Casteldolce, 123.
Castelli, 5.
Castello (Luca da), 85.
Castello Urbano, 135.
Castello Sigismondo, 127, 132.
Castel Nuovo, 119, 125.
Castel Savello, 351.
Castiglione (Brando), 354.
Castruccio, 94.
Cavalcabo (Ugo), 18.
Cavalcanti, 53.
Cavalieri (Bartolommeo), 358.
Cervia, 25, 89, 307.
Cesano, 290.
César, 79.

César Borgia, 360.
César Cantu. 164.
Cesena, 25, 87, 302.
161, 162, 163. Cesena (Bibliothèque malatestienne de).
164. Cesena. Hôpital du Crucifix.
159, 160. Cesena (Seigneur de). Médaille.
165. Cesena. Vue de la forteresse.
Cesenna, 53.
Chaggiolo, 25.
Charlemagne, 5, 63.
Chaulnes (Duc de), 184.
Chiaggiolo (Malatesta de), 89.
72. Chiffre d'Isotta et de Sigismond.
Cicognara, 221.
Cimiero (Palais Del), 138.
Ciola, 27.
Citadella, 361.
Clementini, 88. 138, 154, 269, 273.
Clément VII, 138, 203, 266, 368.
Colleoni, 99, 114.
Colonna, 99.
Colonna (Vitoria di Lorenzo), 57, 69.
Coluccio Salutati, 60.
Côme, 18.
Commentaires de Ghiberti, 134.
Concordia, 30.
Condotta (Uffiziali di), 102, 106.
58. Condottiere (Le Parfait).
54. Condottiere. Par Antonio Pollaiuolo.
Condottieri (Les), 94.
Cinquedenti (Francesco dei), 248.
Courajod, 151.
Consegnatori, 162, 103, 108, 115.
Constance (Concile de), 60.
Constance (Paix de), 63.
Constance (Traité de), 7.
Consuli, 6.
Contarini (Andrea), 67.
Conti (Giusto de), 258, 259.
151. Contrada (Médaille commémorative de la prise de Rocca).
Cornazzano (La), 264,
Corregio (Giberto de), 280.
Cosme de Médicis. 261.
Cosme le Vieux, 116.
Covignano, 219. 251.
Crema, 18.
Cremone, 18.
Cristoforo Landino, 188.
Cuffagni (Bernardo), 155, 210, 249.
Cuenca (Carillo de), 37.

Damiano Borgo, 67.
19. Dante Alighieri, 3, 27, 34.
Davanzati, 116.
Della Robbia (Lucca), 226.
99. Diane (Chapelle).
Dino da Siano, 65.
Ditta Mondo (Le), 259.
Domenico (San), 46.
Donatello (Simone dit), 229.
Dreyfus (Collection), 184.
Duccio (Agostino di), 141, 248.
112. Duccio (Agostino di), Bas-reliefs.
Durazzo (Duc de), 112, 113.

Ecatomfilea (L'), 245.
20, 44. Écusson malatestien.
Édouard IV, 320.
Egidio (San). 55, 105.
79. Élegies (Médaille commémorative des)
Emilie, 11.
Este, 2.
Este (Élisabeth d'), 86.
Este (Geneviève d'), 72, 82, 123, 137.
Este (Hercule d'), 279.
Este (Lionel d'), 70, 89.
Este (Marguerite d') 73, 86.
Este (Nicolo d'), 65, 70, 71, 357.
Eugène IV, 60, 71, 72, 87, 89, 90, 116, 125, 129, 296, 301.
Eybe (Albert d'), 185.
Ezzelin, 2.

Fabriano (Gentile da), 79.
Facino Cane, 18, 97.
Faggiola (La), 123.
Fano, 25, 85.
Fantolini, 30.
Feltre (Victorin de), 257.
Ferma (La), 91, 106, 115.
Ferrantino, 39.
23, 24. Ferrantino (Sceaux de).
Ferrare (Alphonse de), 128.
Ferri (Girolamo), 257, 258.
Feruccio, 99.
Ficin (Marsile), 261.
Filarete, 231.
Filelfe (François), 258.
Flavio Biondo, 306, 316.
Florence, 18.
Foggia, 11.
Foglia (La), 86.
4. Fogliani (Guido Ricci). Peinture à fresque, 8.
186. Foix (Gaston de), Monument.
Fondulo (Gabrino), 18.
Forli, 3, 30.
Forte Braccio, 78.
Foscari (Francesco), 198.
Fossa (La).
Fossombrone, 25.
Francesca (Pierro Della), 11, 74, 156, 157.
78. Francesca (Pierro Della). Portrait d'Isotta.
47. Francesca (Pierro Della). Sigismond Pandolphe, fresque.
Francesco (San), 76.
Fucecchio, 359.
Fuorusciti (Les), 93, 107.

Galeazzo, 42.
Galeazzo (L'Inepte), 50.
Galeotto, 37, 52.
Galeotto (Le Saint), 70.
36. Galeotto (Sceau de).
Gambalunga, 135.

Gambalunghiana, 28, 71.
Garuffi, 147.
Gattamelata, 96, 114.
Gattolo di San Colomba, 133.
Gaza (Théodore de), 255, 257.
Geiger (Ludwig), 77.
Gémiste Pléthon, 260, 261, 294.
Georgi (Le Père), 234, 238.
Ghiara d'Adda, 307, 363.
Ghiberti, 3, 58.
Ghiberto da Coreggio, 280.
Ghini (Simone di Giovanni), 232.
Gibelins, 9, 18.
Giorgio (Francesco di), 264.
Giotto, 3, 11.
Giovanni Bruni di Parcitade, 266.
Giovanni da Sassoferrato, 276, 277.
Giovanni (dei Medici), 333.
156. Girolamo.
Gonzague, 2.
Gonzague (Charles), 174, 279, 280.
Gonzagua (Francesco), 65.
Gonzague (François), 61.
Gonzague (Élisabeth de), 68.
Gonzague (Louis de), 187.
Gonzaga (Ridolfo), 327.
Gouget (L'abbé), 154.
Gradara, 38, 124, 126, 284.
63. Gradara (Ruines du château-fort de).
Grégoire VII, 6.
Grégoire XIII, 58, 320.
Gualdi, 55.
Gualfondo, 55.
Guarino de Vérone, 256.
Guarnieri, 104.
Guastafamiglia, 42.
Guastafamiglia (Malatesta), 39.
Gubbio, 55.
Guelfe, 9, 18.
Guerra di Balneo, 359.
Guglielmotti (Alberto), 128.
Giuglia Pico, 368.

57. Hauckwood (John), condottiere, 96, 109, 111.
Heiz, 150.
Henri IV.
Hespérides (Le poème les), 257.
Hohenstauffen, 11.

Iési, 25.
Imola (Benvenuto da), 32.
Imola (Righini d'), 270.
Individualisme (L'), 14, 15.
Inglesi, 102.
Innocent IV, 63.
Investitures (Querelle des), 7.
Ireneo Affo, 259.
Isabelle d'Este, 62, 327.
Isotta, 138, 142, 271.
Isotta de Rimini, 82, 137, 146.
76. Isotta de Rimini. — Buste.
72. Isotta de Rimini. — Chiffre.
77. Isotta de Rimini. — Marbre.
71, 74, 75. Isotta de Rimini. — Médaille.
78. Isotta de Rimini. — Portrait.
73. Isotta de Rimini. — Tombeau.
Isotta Nogarola, 154, 313.
Isottæi, 143, 147, 149, 150, 154.
Isottæi (Les), 255.

Janischek, 189.
Jules II, 363.

Lancie, 102.
Lando (Comte), 112.
Lautrec (Le maréchal de), 365.
187. Lautrec (Le maréchal de). — Portraits.
La Roque, 154.
Lasinio, 151.
Latini (Brunetto), 32.
Légati (Lorenzo), 147.
Léonard de Vinci, 129, 132, 264, 266.
Leonardelli, 166.
Leonardo Bruni, 328.
Ligue de Cambrai (La), 363.
Litta, 369.
Lodi (Paix de), 278, 279.
Lodovico Cantello, 313.
Lombardi-Baldi (Collection), 55.
Lombardie, 11.
Lomellino (Parcivalle), 120.
Lorenzo Pignoria, 151.
Louis de Bavière, 37, 40.
Lucera, 11.
Lungarino, 75, 87, 91.
Lunigiana (La), 17.
Luynes (Duc Albert de), 184.

Machiavel, 117.
113, 114. Madona dell' Acqua (Pilier de la chapelle).
Madona Gentile, 53.
Maestro (Antonio Le), 336.
Maffeo, 154.
65. Mahomet II. — Médaille, 130, 264.
Mainardi (Antonio), 62.
Malatesta, 2.
Malatesta (Bartolomeo), 189, 194, 245.
Malatesta (Carlo), 46, 54, 60, 142, 207.
29, 30. Malatesta (Armes).
161, 162, 163. Malatesta (Bibliothèque des) à Cesena.
Malatesta (dei Sonnetti), 45.
Malatesta (des Sonnet), 46.
28. Malatesta des Sonnets. — Bibliothèque de Pesaro.
20, 44. Malatesta (Écusson).
Malatesta (Galeazzo), 169.
Malatesta (Giovanni), 89.
Malatesta (Hercule), 369.
115. Malatesta (Le triomphe des).
Malatesta (Maria-Madalena), 332.
Malatesta (Messer), 347.
159, 160. Malatesta (Novello). — Médaille, 68, 276, 300.

43. Malatesta (Pandolphe). — Sceau, 18.
32. Malatesta (Pandolphe). — Tombeau.
Malatesta (Paolo), 30, 44.
Malatesta (Parisina), 327.
Malatesta (Raimondo), 358.
181. Malatesta (Robert), 369.
Malatesta (Sallustio), 348.
37. Malatesta (Sceau de Carlo).
72. Malatesta (Sigismond). — Chiffre.
118, 119, 120, 121. Malatesta (Sigismond). — Crânes, etc.
48, 39. Malatesta (Sigismond). — Médaille.
134, 135. Malatesta (Sigismond). — Médaillon.
166. Malatesta (Sigismond). — Sceau.
146. Malatesta (Sigismond). — Tombeau.
50, 115. Malatesta (Sigismond). — Triomphe.
Malatesta (Valerio), 349.
Malatestiana (Rocca), 76, 127.
Malatestino (del' Occhio), 33, 35, 40, 52.
Malpighini, 311.
Malpighini (Giovanni), 60.
Malvezzi (Lodovico), 285.
Manetti (Gianozzo), 74, 78, 166, 167, 243, 244, 317.
Manfredi, 53, 126.
Manfredonia, 11.
Mantegna, 104.
Mantegna (Andrea), 187.
Mantegna, 62.
Mantova (Galeozzo da), 17.
Manuce, 185.
Marangoni, 202.
Marcanova (Giovanni), 315.
Marcheselli, 346.
Marecchia, 61.
Marecchia (La), 254.
Marescialli (I), 110.
Marini (Archiatri Pontefici), 268.
Marini (Marino), 30.
Marotta (Piano di), 290.
169. Marsuppini (Carlo).
Marsuppini (Carlo), 60, 117, 313.
Martin IV, 35.
Martin V, 60, 69, 70, 71, 72, 87, 129, 183, 231.
Masetti Luigi, 246, 271.
Masi (Francesco Antonio), 271.
Masnada (La), 101.
Matteo da Fano (Nuti), 247, 248.
152. Matteo da Pasti. — Médaille; prise de Gradara, 250, 251.
Mazuchelli, 139, 151, 152, 182, 258, 259.
Médailles d'Isotta, 150.
Medici (Bernardo dei), 277.
Medici (Giovanni dei), 278.
Medici (Vanne de), 89.
Médicis (Cosme de), 185.
Médicis (Jean de), 99.
Médicis (Laurent de), 350.
Méléagridos (Le Poème), 255.
Meluzzi, 133.
Memmi, 11.
Mendola, 25, 27.
Metauro (Le), 193.
Mezzo soldo (Engagement à), 110.
Michelotti (Broglio di), 100.
Michelozzo Michelozzi, 227.
Michieli (Bartolo di), 59.
Michieli (Girolamo), 130.
87. Milan (Duc de).
Milanesi, 232, 250.
Milano (Ambrogio da), 128.
Mileto, 303.
Militari (Le *De Re*), 131, 172.
Militi, 102.
Mincio (Le), 61.
Mino da Fiesole, 150.
Mirandola (Le), 108.
Mitarelli (Le), 243.
Modena (Nicoletto da), 217.
Modigliana, 328.
Molazano, 343.
Monaldi (Raniero dei), 298.
Mondavio, 284, 285.
Montagna, 35.
Montagna (De Parcitade), 28.
Montealbodo (Carlo del), 89.
Montebello, 123.
Montefagino, 125.
Montefeltre, 2.
150. Montefeltre (Frédéric de), 277.
Montefeltre (Guido da), 35.
Montefeltre (Isabelle de), 350.
Montefiori, 43.
25. Montefiore (Restes de la Rocca de).
Montemassi (Siège de), 8.
Montone (Braccio di), 55, 78, 96.
Monza, 18, 64.
Morée, 127.
Morée (La), 292, 293.
Moriale (Fra), 112.
Moroni (Gaëtano), 158.
Muccioli, 266.
Müntz, 61, 186, 232, 287.
Museum (South Kensington), 150.

Nacchiera, 102.
Naples, 11.
Nardi, 180.
Nardini (Le Cardinal), 352.
National Gallery, 55.
Neri Capponi, 171.
Nettuno, 290.
88. Nicolas V, 42, 74, 175, 187, 243, 246, 256.
Nicoli (Nicolo), 74.
Nisitra, 193, 234, 293.
Nogarola (Isotta), 139.
Nogarola (Angela), 60.
Nolfo Nolfi, 82.
Nuti (Matteo), 246, 248.
174. Nuti (Matteo). — Inscription.

Obizzi (Lodovico dei), 360.
Odd' Antonio (d'Urbino), 326.
Ofiida (Baldassare da), 123.
Onesti (Pietro degli), 27.
Orbetello, 281.
Orcagna, 11.

Ordelaffi, 3, 123.
Ordelaffi (Scarpetta), 35.
Orsi (Roberto), 263.
Orsini (Aldobrandino, 279, 280.
Orsini, 44.
Orsini (Gian' Antonio), 283.
Orsini (Napoleone), 290, 342.
Orsini (Paola), 46, 67.
27. Orsini (Sépulture de), à San Francesco de Pesaro.
Osimo, 25.

33. Palais des Sforza.
Pallu (Lunarda da), 331.
Palmieri, 186, 188.
Pandolfaccio, 362.
188. Pandolfaccio (Sceau).
Pandolphe Ier, 36.
183. Pandolphe (Sceau).
47. Pandolphe (Sigismond) aux pieds de saint Sigismond.
Pandolphe II, 42.
Pandolphe III, 64.
Pandone (Porcellio), 256.
Paolo (Il bello), 32.
Paolo Gualdo, 151.
Paolo Malatesta, 327.
Paolo Romano, 287, 354.
Paponi (Francesco), 337.
Parcitade, 28, 29.
Parcitade (Giovanni Bruno dei), 266.
Parisina Malatesta, 357.
Parme, 18.
Passerimi, 288.
Pasti (Matteo da), 11, 81, 126, 132, 133, 148.
172. Paul II, 295, 296, 297, 298, 319, 339, 340, 341.
Paul II, 81, 269.
Penna-Billi, 275.
Penna-Rossa, 125.
Pentasilea (La), 53, 328.
Pergola, 90.
Perkins, 180, 226.
Penna-bili, 25.
Perugia (Alfrosi da); 85.
32. Pesaro (Portail de San Domenico de).
31. Pesaro (Portail de San Francesco de).
26. Pesaro (Vue de la ville de).
Pétrarque, 42.
Petrus de Genarii, 227.
170. Philelphe (François), 313.
Philelphe (De), 305.
Piagiano (Comte de), 89.
Pianella d'Atri, 62.
Piccinnino (Le), 283.
Piccinnino, 49, 114, 283, 284.
Pie II, 23. 77, 81, 158, 163, 284, 285.
154, 155. Pie II. Médaille.
Pie III, 361.
Pietramaura, 125.
Pietro de Gualdi, 256.
Pietro di Genarii, 246.
Pilate (Léonce), 260, 261.
Pinti (Carlo), 147.
Piombino, 172.
85. Piombino (Château de). Attaque de Sigismond.
86. Piombino (Reddition de la forteresse de).
Pisanello, 11, 77, 80, 309.
82. Pisanello (Alphonse d'Aragon).
159, 160. Pisanello (Médaille de Novello Malatesta).
151. Pisanello. Médaille; prise de Rocca Contrada.
Pitti (Benacorso), 16.
Pittigliano (Comte de), 108, 160, 279.
Platina (Bartolomeo), 79, 258.
Pléthon (Gémiste), 4.
Plutarque, 67.
Podestats, 2, 8.
Pogge (Le), 79.
Polenta, 2, 3.
Poliorcetes, 4, 84.
Politien, 117.
Politien (Ange), 188, 257.
Pollaiuolo (Antonio), 95.
Polo (Marco), 17.
Pontano, 62.
40. Pont Romain sur la Marecchia Rimini.
Popelin (Claudius), 189.
Poppi (Comte de), 68.
Porcellio, 147.
Porcellio Napoletano, 143.
Porcellio Pandone, 256.
Porro, 18.
Porro (Antonio et Galeazzo), 17.
191. Portrait de Sigismond.
Pouilles, 11.
Prendilacqua (Francesco), 62.
Promis, 128.

Raguse, 127.
Ramberto (Giovanni di), 86.
Rambutino (Giorgio di), 332.
Raniero, 85.
Rasano, 145.
Ravenne, 11.
186. Ravenne (Monument élevé sur le champ de bataille de).
Reggio, 18, 123.
Reggio (Giacomo de), 66.
Re Militari (Le De), 128, 129, 266.
Renaissance, 2.
Rengarde, 53.
Rhodes (L'île de), 127.
Riccardiana, 60, 140.
Ricciarda, 53.
Ricciarelli, 326.
Ricotti, 96, 97.
Rimini (Françoise de), 28, 32.
97. Rimini. Intérieur du Temple.
76. Rimini (Isotta de). Buste.
72. Rimini (Isotta de). Chiffre.
77. Rimini (Isotta de). Marbre.
71, 74, 75. Rimini (Isotta de). Médaille.
78. Rimini (Isotta de). Portrait.

73. Rimini (Isotta de). Tombeau.
136, 137. Rimini (Médaille du Temple de).
40. Rimini (Pont Romain sur la Marecchia).
3. Rimini (Sceau de la Commune de).
5. Rimini (Sceau de la Seigneurie de).
189. Rimini (Temple de). Construction.
96. Rimini (Temple de). Archivoltes des chapelles.
116, 117. Rimini (Temple de). Jeux à Enfants. Bas-reliefs.
138. Rimini (Temple de). Clôture des Chapelles.
38. Rimini (Vue de).
Robert le Magnifique, 279.
178. Robert le Magnifique (Sceau).
Roberto (Galeotto), 123.
Rocca Contrada, 126, 281.
64, 66, 67. Rocca Malatestiana.
Roelli, 86, 138.
Roncofreddo, 27.
Rosaspina, 73, 334.
Rosaspina (Francesco), 212.
Rose d'or (La). 295.
Rossellino, 186.
Rossi, 18.
Rossi (Adamo), 250.
Rovère (F. M. Della), 128.
Rubicon (Le), 79.
Rucellaï, 60.
Rucellaï (Cosme), 187.
Rupojo, 123.
Rusconi, 18.

Saas (L'Abbé), 154.
Sacchetti (Francesco), 262.
Sacchi, 18.
Saint-Georges, 120.
Saint-Georges (Les compagnies de), 94.
102, 103, 104. Saint-Michel Archange (Bas-reliefs de la chapelle de).
105, 106, 107, 108, 109, 110, 111. Saint-Sacrement (Bas-reliefs de la chapelle du).
98, 100, 101. Saint-Sigismond (Chapelle de).
Sammicheli, 129.
153. San Agata Feltriana (Forteresse de).
Sanatella, 123.
San Bernardino (De Pérouse), 241.
132. San Bernardino (Façade de).
130. San Bernardino. Figure de la façade.
133. San Bernardino. Parti pris de la façade.
56. San Egidio. Bataille.
143. San Francisco. Détail de l'arc.
142. San Francesco. Façade.
93. San Francesco. Façade de l'église.
94. San Francesco. Plan.
San Gallo, 129, 133.
122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 131. San Gaudenzio (Chapelle de), Bas-reliefs.
San Pietro in forma, 351.
Santa Maria Della Pace, 353.
Santa Maria in Trastevere, 367.
Santa Maria Novelle, 120.
Santo Carrigli, 85.
Sarrasins, 11.
Sarsina, 70.
Sassatello (Giovanni), 366.
Sassoferrato (Giovanni de), 276, 277.
55. Savelli (Paolo). Tombeau.
Savignano, 125.
Savonarolla (Michele), 65.
Scala (Brunoro Della), 89.
Scala (Cangrande della), 65.
Scala (Mastino della), 37.
Scaliger, 2, 18, 42.
37. Sceau de Carlo Malatesta.
184, 185. Sceau de César Borgia.
188. Sceau de Pandolfaccio.
43. Sceau de Pandolphe Malatesta.
178. Sceau de Robert le Magnifique.
36. Sceau de Galeotto.
Schiera (La), 110.
Sciancato (Giovanni il), 28, 37.
18. Sciancato (Inscription relative au Podestat Giovanni il).
Scipione Ammirato, 355.
Scipion l'Africain, 79.
Scolari (Filippo Degli), 17.
Scolca, 226.
Scolca (Villa de), 137.
Scorrerie (Faire des), 119.
Scotti, 18.
Sébastien Vanzi, 268.
Semper, 229.
Sendrata (Lodovico), 67.
Seneca da Camerino, 256.
Serra (Andrea Della), 85, 87.
Serra-Ungarina, 86.
Serravalle (Bartolo de), 62.
Serris (Bernardo de), 121.
Servia, 53.
Settignano (Desiderio da), 249.
Sforza, 114.
Sforza (Alessandro), 42, 286, 343.
177. Sforza (Battista), 344.
Sforza (Catherine), 328.
85. Sforza (Francesco), 83, 125, 255.
Sforza (Lodovico Il Moro), 359.
162. Sforza. Médaille commémorative.
33. Sforza (Palais des).
Sforza (Polixène), 82, 143, 146, 228.
Sforza (Riario), 357.
Sienne, 18.
168. Sigismond et Isotta. Encrier en bronze à leurs armes.
191. Sigismond. Portrait.
Simonetto di Castel Pietro, 168.
Sinagaglia, 25.
Sinigallia, 77, 285.
Sixte IV, 344, 349, 353.
179, 180. Sixte IV. Médaille.
Soardi, 18.
Sogliano, 25, 27, 369.
Soldo disteso (Engagement à), 110.
Songe de Poliphile (Le), 266.
Sorano, 160, 280.
Sorano (Rocca di), 279.

Squadre (Les), 111.
Strozza (Vespasiano), 258.

Taverna (Collection), 150.
189. Temple de Rimini (Construction).
Tenda (Beatrice di), 18.
Terzi (Guerriero), 255.
Terzi (Ottobone), 255.
Tingoli, 138.
Tiraboschi, 258.
Tobia Veronese, 67.
Tolomei, 94, 114.
8. Tombeau de Jean-Galaaz Visconti.
Tommaso Seneca, 256.
Tonnini (Luigi), 30, 135, 193, 273, 274.
Toschi (Vanetta dei), 142, 163, 294, 340.
Traffichetti da Bertinoro, 207.
Trajalus, 281, 330.
Traversari, 30.
Trebanio, 147.
Trébizonde (Georges de), 262.
Trento (Rippa di), 55.
Trevisani (Stefano), 193.
50. Triomphe de Sigismond Malatesta.
Trionfi, 3.

Ubaldini, 114.
Ucello (Paolo), 104, 105.
Ughello (Ferdinando), 181.
Ugolini (Filippo), 82, 138, 277.
Ugolino dei Pili, 288.
Uguccione, 2, 94.
Umiliati, 61.
Umiliati (Les), 322.
Ungheri, 102.
Urbain VIII, 134.
Urbin, 114.
150. Urbin (Duc d'), 286.
Urbin (Frédéric d'), 128, 277.
Urbino (Guid'Antonio d'), 69.
Urslingen (Duc d'), 104.

Vaccai, 43.
Valmontone, 259.
Valturio (Roberto), 76, 128, 129, 130, 135, 166, 256, 263.
Vanetta dei Toschi, 142, 163, 294, 340.
144. Vanzi (Monument commémoratif de l'évêque).
Vanzi (Sebastiano), 216, 221.
Varano (Da Camerino), 42.
Varano (Ridolfo), 68.
Vasari, 229.
Vauban, 129.
Venise, 88.
Vergerino, 62.
Verme (Jacopo del), 17, 18.
Vérone, 132.
Verucchio, 24, 25, 104.
14. Verucchio (Maison communale de).
Verucchio (Matalesta da), 27.
15. Verucchio (Porte de la forteresse de).
13. Verucchio (Restes de la forteresse de).
12. Verucchio (Restes du Castello de).
16, 17. Verucchio (Sceaux de Malatesta).
Vespignani (L'architecte), 231.
Vicaires (de l'empire), 2, 9.
Vicaires (du Saint-Siège), 2, 9.
Vidingo (Luca), 83.
Vigliano, 343.
Vignate (Giovanni da), 18.
Violante (d'Urbino), 301.
Virgile, 62.
Visconti (Barnabo), 13.
7. Visconti (Barnabo). Monument funèbre.
Visconti (Carlo Ermès), 220.
Visconti (Filippo Maria), 18, 255.
Visconti (Jean-Galeaz), 17, 18, 64.
8. Visconti (Jean-Galeaz). Tombeau.
Visserini (Melchiore), 189.
Vistarini, 18.
Vitelleschi, 286, 289, 290.

Zambrasina, 30.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

DES MATIÈRES ET DES GRAVURES

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 11255

00080073

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 22 February, 2019